

JEANNE D'ARC

PAR

H. WALLON

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres
Doyen de la Faculté des lettres de Paris

OUVRAGE

**QUI A OBTENU DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LE GRAND PRIX GOBERT**

CINQUIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1879

Tous droits réservés.

AVERTISSEMENT

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

L'Académie française en décernant à cet ouvrage, si simple qu'en soit la forme, le grand prix Gobert, m'a imposé l'obligation de le revoir soigneusement avant de le représenter devant le public. Elle-même m'avait rendu ce devoir facile en mêlant à ses éloges des critiques dont j'ai surtout fait mon profit : on s'en apercevra, je l'espère, aux remaniements que le livre a subis en plusieurs points. J'ai ajouté au récit, j'ai retranché du procès, sans d'ailleurs en changer l'ordonnance. Il y aurait péril à confondre en un même exposé les témoignages du procès de condamnation et du procès de réhabilitation sur les interrogatoires de Jeanne d'Arc; mais il y a nécessité de rétablir, en plus d'un lieu, devant le procès-verbal des premiers juges, qui

2 AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

donne la trame du récit, les attestations qui peuvent en faire apprécier la nature. Il y aurait inconvénient à se trop mêler par la discussion au débat; mais il est bon d'en éclairer la marche par quelques indications rapides, et il n'est pas superflu d'en signaler l'esprit en usant discrètement de ce droit de juger qui est la sanction de la loi morale dans l'histoire. Tout ce qui, hors de là, pouvait sembler utile à l'éclaircissement ou du récit ou du procès a été rejeté en note ou en appendice.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

La vie de Jeanne d'Arc est un des épisodes les plus émouvants de nos annales : c'est comme une légende au milieu de l'histoire; c'est un miracle placé au seuil des temps modernes comme un défi à ceux qui veulent nier le merveilleux. Jamais matière ne parut plus digne de la haute poésie : elle réunit en soi les deux conditions de l'épopée, sujet national, action surnaturelle. Mais jamais sujet ne tenta plus malheureusement les poètes. La poésie vit de fictions, et la figure de Jeanne ne comporte aucune parure étrangère. Sa grandeur se suffit à elle-même; elle est plus belle dans sa simplicité. A ce titre rien ne devait attirer davantage, et mieux récompenser le zèle des historiens; et la récente publication de M. J. Quicherat, qui réunit à l'édition des deux procès les fragments

des chroniqueurs et les actes de toute sorte relatifs à la Pucelle, devait donner une impulsion nouvelle à ces études. J'y ai cédé comme plusieurs autres; et peut-être est-il tard maintenant pour offrir au public le résultat de ce travail suspendu pendant quelque temps par d'autres travaux : la grandeur du sujet n'est pas à elle seule une excuse, ni les facilités offertes aux recherches une recommandation pour une nouvelle histoire. Cependant, j'ai pensé qu'après tant de récits qui s'autorisent de noms célèbres, la vie de Jeanne d'Arc pouvait encore être racontée. Ce n'est pas seulement parce que les récits dont je parle, étant pour la plupart des pages détachées d'une histoire générale, ont dû se réduire aux proportions du livre d'où ils sont tirés : replacés en leur lieu, ils pourraient racheter cet inconvénient par l'avantage de mieux paraître dans la suite de l'histoire. S'il m'a semblé qu'on pouvait tenter quelque chose encore, c'est clans l'usage et dans l'appréciation des documents où doivent puiser toutes les histoires de la Pucelle.

On sait combien ils sont nombreux. Un fait si plein d'éclat, à une époque déjà féconde en chroniques et en écrits de toute sorte, a agi sur tous les esprits et laissé sa trace dans tous les écrivains du temps; et les deux procès qui ont poursuivi tour à tour par tant d'interrogatoires et d'enquêtes

la condamnation de Jeanne d'Arc et sa réhabilitation, ont recueilli une masse de témoignages qui, sans cette cause toute providentielle, eussent été perdus pour l'histoire. Or, il y a un double écueil parmi tant de richesses : c'est tout à la fois de trop confondre et de trop distinguer.

Le plus souvent, on a trop confondu. L'histoire a paru si merveilleuse en elle-même, qu'on n'a pas vu grand inconvénient à y joindre la légende. Tout se mêle alors sans que rien laisse voir ce qui est de l'une ou de l'autre. Il semble que l'exposition n'y perde rien ; mais en proposant du même ton au lecteur les choses qui dérivent des traditions les moins autorisées et celles qui s'appuient des témoignages les plus forts, on l'amène nécessairement, même dans les livres les plus éloignés de l'esprit de système, à les recevoir ou à les rejeter de la même sorte. Et pourtant, quand on les jugerait au fond de même nature, encore serait-il bon d'en signaler et d'en discuter l'origine, afin que chacun pût voir ce qu'il en doit prendre ou laisser.

D'autres fois, au contraire, on établit plus de distinction qu'il ne faut. Les deux procès ont un caractère et un esprit bien opposés; mais, peut-on dire qu'ils nous font de Jeanne d'Arc deux portraits différents? et M. J. Quicherat, qui comme éditeur

de tous les deux, les pouvait voir du même œil l'un et l'autre, a-t-il raison de juger ainsi le second, dans ses *Aperçus nouveaux* : « Le procès de réhabilitation vint ensuite donner une tournure de commande aux souvenirs, qu'il eut au moins le mérite de fixer : il est la source de tout ce qu'ont écrit les chroniqueurs favorables à la Pucelle; il a fourni les traits de cette froide image qui a trop longtemps défrayé l'histoire, image d'une chaste fille venue pour rendre cœur à son roi, d'abord prise en défiance, puis écoutée et suivie ; malheureuse de sa réussite, puisque la reconnaissance du monarque, en la retenant plus qu'il n'aurait fallu, la précipita vers une funeste fin¹? »

S'il fallait, de toute nécessité, choisir entre les deux documents, mon choix ne serait pas douteux : je préférerais le premier au second ; et en cela je ne croirais pas nuire à Jeanne. Dans le second procès nous voyons un portrait de la Pucelle, tracé par ceux qui ont conversé avec elle à toutes les époques de sa vie ; dans le premier nous la voyons elle-même, et elle est assez grande pour se montrer imposante encore au milieu des retranchements et des altérations que sa parole a pu subir. Mais pourtant on ne peut pas tout dire sur soi-

1. *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, p. 156

même, et les juges ont supprimé les témoins. Le premier procès a donc des lacunes; c'est avec le second qu'il les faut remplir.

Le second procès d'ailleurs, autant qu'il l'a pu faire, a puisé, s'il est permis de le dire, aux sources du premier. Il en a appelé non pas les témoins, mais les acteurs, les hommes les plus intéressés à le défendre: Jean Beaupère, le second de Pierre Cauchon ; Thomas de Courcelles, qui mit le procès-verbal en latin; les greffiers, l'huissier, et presque tous les assesseurs encore vivants ; et quand bien même les autres dépositions recueillies pourraient être regardées comme produites au nom de l'accusée, elles ne feraient encore que rendre au premier procès un élément qu'on ne peut, sans injustice, retrancher de la cause. Leur appréciation ne ressemblera pas à celle des juges; mais apprécieront-ils moins justement? Et Jeanne, dans leurs témoignages, sera-t-elle autre qu'on ne la voit quand elle se montre elle-même dans son procès? Sont-ce les dépositions de Dunois, de Louis de Contes et du duc d'Alençon qui ont subi cette « tournure de commande » et « fourni les traits de cette froide image » des histoires postérieures? Où trouve-t-on Jeanne plus vive, plus pleine de vigueur et d'entrain, soit que, arrivant devant Orléans, et s'en voyant séparée par la Loire, elle interpelle rude-

ment Dunois sur le détour que la timidité des chefs a fait prendre, en la trompant, au convoi qu'elle amène; soit que se réveillant à la nouvelle de l'attaque de Saint-Loup, elle gourmande son page: « Ah! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu! » soit qu'à Jargeau elle entraîne aux murailles, criant au duc d'Alençon qui veut attendre: « Ah! gentil duc, as-tu peur? » Est-elle moins ferme et moins prompte à la réplique dans le témoignage de Seguin, un des examinateurs de Poitiers, que dans le procès-verbal des juges de Rouen?...

Mais il nous faudrait reprendre dans cette préface les traits les plus saillants de l'histoire qui va suivre. Et si le même document qui nous dépeint sa hardiesse à Poitiers, son aisance à la cour, sa bonne tenue sous les armes, et ce coup d'œil et cette science militaire dont les plus vieux capitaines étaient surpris, nous la montre en même temps pieuse et recueillie, accomplissant avec la ferveur d'une nonne et la simplicité d'un enfant toutes les pratiques de la dévotion la plus humble, dira-t-on qu'ici, du moins, il a affadi son image et imprimé à sa figure la couleur que la réhabilitation avait pour objet de faire prévaloir? Mais comment le dire, si l'on trouve les mêmes choses dans le procès même de condamnation ou dans des

pièces qui l'ont précédé? Ce ne sont pas seulement les témoins de Vaucouleurs ou d'Orléans, ce sont les docteurs de Poitiers, qui attestent, avant qu'on se décide à l'envoyer à Orléans, la dévotion de la Pucelle; c'est Jacques Gelu, archevêque d'Embrun, qui, dans son traité, composé le mois même où Orléans fut délivré, argumente en sa faveur, de sa piété, de son assiduité à la confession et à la communion¹. C'est Perceval de Boulainvilliers qui, dans une lettre écrite au duc de Milan, le 21 du mois suivant, avant le sacre, parle, en témoin, des mêmes choses². Ce n'est pas un témoin endoctriné ou prévenu, c'est Jeanne qui raconte comment, à Sainte-Catherine de Fierbois, elle entendit trois messes le même jour (séance du 27 février). C'est elle encore qui, interrogée par ses juges si elle se confessait à son curé, répond qu'elle s'est confessée deux ou trois fois aux frères mendiants, et cela quand elle était à Neufchâteau : — deux ou trois fois, et elle vient de dire qu'elle y fut quinze jours ! (Séance du 22 février.) Ce sont ces mêmes juges enfin qui, lui demandant si elle a jamais fait oblation de chandelles ardentes à ses saintes, l'amènent

1. « Sollicite sacramenta ecclesiastica veneratur et frequentat, confitendo sæpe, et corpus Domini devote recipiendo. » (*Procès*, t. III, p. 406.)

2. « Immobilis Deo serviendo, missam audiendo, eucharistiam percipiendo, prima proposita continuat. » (*Ibid.*, t. V, p. 119.)

à répondre qu'elle ne l'a jamais fait, « si ce n'est en offrant à la messe en la main du prêtre et en l'honneur de sainte Catherine (séance du 15 mars). »

On n'a donc pas le droit de dire que les deux procès, à les prendre, je ne dis pas dans les articles de l'accusation ou dans ceux de la défense, mais dans les interrogatoires du premier et dans les enquêtes du second (et c'est là qu'il les faut voir), offrent de Jeanne d'Arc deux portraits différents. Si divers qu'ils soient par leurs conclusions, loin de se contredire à cet égard, ils se complètent, et ils servent à titre égal à représenter la Pucelle dans toute sa vérité. Si les anciens apologistes de Jeanne en ont souvent trop effacé les traits, ce n'est pas que le procès de réhabilitation les ait induits en erreur : c'est qu'ils n'ont pas su le comprendre ou le lire. L'une et l'autre chose est aujourd'hui facile, grâce aux travaux de M. J. Quicherat. Nous emploierons concurremment les témoignages des deux procès ; et personne n'a jamais entrepris de faire autrement l'histoire de la Pucelle : car si L'Averdy a présenté en deux tableaux les traits de sa figure, c'est qu'il faisait l'histoire non de Jeanne, mais de ses procès, dans le recueil particulièrement consacré à la *Notice des manuscrits*. Nous réunirons donc leurs matériaux, non pas aveuglément sans doute, mais en disant

où nous puisons, et sans oublier que, si l'un a été suscité par les amis de Jeanne, l'autre (on paraît trop ne s'en point souvenir) est l'œuvre de ses ennemis, et, d'autre part, nous chercherons à distinguer ce qui est de la légende et ce qui est de l'histoire, non pour supprimer la première, mais pour l'admettre à son vrai titre, sans farder la seconde des fausses couleurs qu'elle en pourrait recevoir.

En reproduisant les paroles de Jeanne dans le français du temps, quand elles nous sont ainsi parvenues, nous ne nous croirons pas astreint à en garder ni l'orthographe, ni les formes devenues inintelligibles : car une histoire est faite pour être lue sans étude ; et il faut éviter d'ailleurs le contraste que ces paroles pourraient offrir dans la même page et dans le même discours, selon qu'elles seraient prises du français ou traduites du latin.

Les tomes désignés dans les notes sans autre indication d'ouvrages, sont ceux des *Procès de Jeanne d'Arc*, publiés par M. J. Quicherat, et comprenant le tome I^{er}, le procès de condamnation; les tomes II et III, le procès de réhabilitation; le tome IV, les fragments des historiens; et le tome V, les pièces diverses. Nous croyons être utile au lecteur en renvoyant de préférence à cet ouvrage,

même pour les chroniques publiées intégralement dans d'autres collections.

Nous imprimons au bas des pages les citations et les textes qui se rapportent à chaque paragraphe. Nous traiterons en appendice I, II, etc., de quelques points qui réclament une plus longue discussion, et réserverons pour le second volume une courte notice, par ordre alphabétique, des historiens originaux, ou des témoins qui ont déposé au procès (Appendices, n° XXXI et XXXII), afin qu'on puisse se rendre compte de la valeur de leur parole, dans les passages où ils seront cités.

INTRODUCTION

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

I

LA GUERRE DE CENT ANS.

Jamais la France ne fut plus en péril qu'au moment où parut Jeanne d'Arc.

L'Angleterre, jadis conquise par les Normands français, prenait à son tour possession de la France : c'étaient les représailles de la conquête, et le terme où semblait aboutir la longue rivalité qu'elle avait provoquée.

La rivalité des deux nations n'avait en effet pour principe aucune opposition naturelle soit des pays, soit des races. Les deux pays, voisins sans se toucher, se trouvaient, grâce au détroit, quand la mer n'était pas encore un sujet de querelle, exempts de ces conflits qui naissent le plus souvent des limites communes ; et les deux populations

étaient sœurs. Ce sont les mêmes races qui ont, à l'origine, peuplé la Gaule et la Bretagne : toujours unies dans leurs destinées, elles avaient subi ensemble la conquête romaine, suivi les mêmes révolutions, figuré dans la même division de l'empire ; et à l'époque des invasions barbares, ce sont des races sœurs encore qui se les partagèrent. Que si la transformation des deux peuples se fit dans des conditions différentes, si les Francs se fondirent au sein des populations de la Gaule, tandis qu'en Bretagne les Anglo-Saxons prévalurent, ce changement dans le caractère des deux contrées n'altéra point leurs bons rapports. Egbert, roi de Wessex, était dans l'alliance, on pourrait dire dans la clientèle de Charlemagne, et les deux pays s'envoyaient et s'empruntaient tour à tour l'un à l'autre leurs missionnaires et leurs savants. Cette différence du langage qui devait rendre les communications plus difficiles, les relations moins étroites, semblait même à la veille de cesser, au moins dans les classes dominantes, lorsque l'Angleterre fut envahie par les Normands.

C'est alors que la rivalité commença.

L'occupation de l'Angleterre (1066) faisait au duc de Normandie une position menaçante pour le roi dont il relevait. Sans rien changer à sa condition de vassal, elle agrandissait considérablement son état ; elle le faisait sur le sol étranger l'égal de son suzerain de France, avec une supériorité de ressources qui, au moindre différend, le mettait en mesure de faire la loi, bien loin de la subir. La

France, n'ayant pas su empêcher la conquête, voulut en prévenir les résultats ; et tout l'effort de sa politique tendit à rompre entre l'Angleterre et la Normandie cette union qui la tenait elle-même en échec : politique inaugurée par Philippe I^{er} lui-même en face de Guillaume le Conquérant, continuée avec plus de suite, mais sans plus de bonheur, par Louis VI contre Henri I^{er}, et qui, mal soutenue par Louis VII, confondue par l'heureuse fortune et l'habileté de Henri II son rival, fut reprise par Philippe Auguste contre Richard Cœur de Lion et surtout contre Jean sans Terre. Mais cette fois il ne s'agit pas seulement d'amener le partage des possessions anglaises entre les membres de la famille régnante. Le crime par lequel Jean s'est débarrassé de son neveu lui a suscité un prétendant bien autrement redoutable : le roi, son suzerain, armé des droits de la justice. De là ces réunions au domaine, maintenues par Louis VIII, et que saint Louis aurait eu si bien le droit et le moyen d'accroître, grâce aux attaques imprudentes et aux agitations intérieures de l'Angleterre sous Henri III, s'il n'avait mieux aimé les affermir, en les réduisant par un excès de scrupule et de désintéressement (1258).

Jusque-là, la France a pris l'offensive. Malgré la disparité des ressources, elle attaque sa rivale, non-seulement sous Philippe Auguste, mais dès le règne de Philippe I^{er}, au temps du Conquérant, et sous Louis VII, lorsque Henri II réunit à l'Angleterre les domaines de la Normandie, de l'Anjou,

de l'Aquitaine ; et les rois d'Angleterre ainsi provoqués ne vont guère au delà des nécessités de la défense, respectant jusque dans leur ennemi leur suzerain. Mais la querelle va changer de face. Après la paix de saint Louis, les deux nations, détournées d'abord l'une de l'autre par les tendances diverses de leurs gouvernements, avaient été ramenées à la lutte, contre le gré d'Édouard I^{er}, par le génie remuant de Philippe le Bel : guerre moins funeste en elle-même que par le traité qui la termina (1299 et 1303); car pour sceller l'union des deux pays, il stipulait entre le fils d'Édouard et la fille de Philippe le Bel un mariage qui contenait en germe la guerre de Cent ans.

Dès ce moment les rôles sont changés : ce n'est plus la France, qui, en vertu des droits de la suzeraineté, intervient dans les troubles de l'Angleterre pour arriver à la division ou à la confiscation de ses provinces continentales : c'est l'Angleterre qui revendique la France elle-même comme un héritage usurpé par la maison de Valois sur Édouard III, petit fils de Philippe le Bel. La querelle change donc d'objet et de caractère : il ne s'agit plus de telle ou telle province, mais du royaume; et la question, en cessant d'être féodale pour se faire dynastique, devient nationale : car la dynastie était le signe et la sauvegarde de l'indépendance du pays.

C'est à cette phase nouvelle de la rivalité des deux peuples que se rattache la mission de Jeanne d'Arc.

La guerre de Cent ans, qu'elle fut appelée à terminer, se partage en deux grandes périodes où les succès et les revers alternent pour l'Angleterre et pour la France. Dans la première, la France vaincue par Édouard III sous Philippe de Valois et sous Jean, se relève avec Charles V pendant la vieillesse d'Édouard et la minorité de Richard II son petit fils. Dans la seconde, après un intervalle où se produit, d'une part, l'usurpation des Lancastres (Henri IV), de l'autre, la rivalité des Armagnacs et des Bourguignons, la France, vaincue sous Charles VI par Henri V, se relèvera sous Charles VII contre Henri VI. Mais de quel abîme elle se relève et par quelle grâce inespérée ! Pour le faire entendre, signalons au moins les faits saillants de cette lamentable histoire.

Rien à l'avènement des Valois (1328) ne présageait quelle sanglante époque cette maison allait marquer dans nos annales. Philippe VI, reconnu par les trois ordres de l'État, voyait tous les princes d'alentour saluer son élévation au trône, briguer même une place dans son cortège ; et son jeune rival, Édouard, devenu roi prématurément par le crime de sa mère, gouverné par elle et déconsidéré par la tutelle où il était retenu comme par les revers qui la déshonoraient, se trouvait réduit à venir faire hommage au prince dont il allait disputer la couronne. Mais tout change dès qu'il s'est affranchi de la triste solidarité du parricide ; et bientôt l'on put voir ce qu'il y avait de faiblesse sous les brillants dehors du despotisme

des rois de France, ce qu'il y avait de force pour les rois d'Angleterre jusque dans le frein que la constitution leur imposait.

La guerre, entamée d'abord par la Flandre et par la Bretagne, est bientôt portée au cœur même de la France. Édouard III débarque en Normandie : c'est la patrie de ses aïeux les conquérants de l'Angleterre. Mais pour conquérir la France, il a besoin de l'aide des Anglais : la Normandie leur est livrée en proie par cet héritier de Guillaume le Bâtard. Une charte qu'il a trouvée à Caen, charte par laquelle Philippe VI octroyait au duc (Jean, son fils) et aux barons de Normandie une nouvelle conquête de l'Angleterre, est envoyée en Angleterre, publiée dans toutes les paroisses, comme pour reporter sur les nouveaux Normands tout l'odieux attaché parmi les Anglo-Saxons au nom de leurs ancêtres, et confondre les vieilles inimitiés en une haine commune contre la France. Dès ce moment, c'est bien le peuple anglais qui soutient la lutte avec Édouard, et l'on sait quel en fut le résultat : la bataille de Crécy (1346), c'est-à-dire, le triomphe d'une armée mercenaire, mais nationale, sur l'armée féodale ; et la prise de Calais (1347), qui donnait à l'Angleterre une porte ouverte en France¹.

1. *Convention entre le roi (Philippe VI) et le duc de Normandie (Jean, fils du roi) pour la conquête de l'Angleterre.* Bois de Vincennes, le 23 mars 1338 (1339). Rymer, t. V, p. 504. La charte relative à la nouvelle conquête de l'Angleterre par les Normands fut trouvée si à propos par Édouard III qu'on a pu croire qu'il l'avait inventée. C'est une erreur. Le texte publié par Rymer (t V,

Tandis qu'Édouard, en ménageant les Anglais pour obtenir leur libre concours, avait su les intéresser à la guerre, même lorsque cette guerre était toute de conquête, le roi de France, grâce aux déplorables facilités de son droit absolu, trouvant bon tout moyen de se créer des ressources, les confiscations, les altérations de monnaie, avait épuisé le pays et le décourageait, même quand il s'agissait de défense nationale. Ce fut bien pis encore sous le roi Jean : il en vint à s'aliéner non-seulement le peuple par ses exactions, mais jusqu'à la noblesse par ses violences ; et la guerre fut marquée par une défaite bien plus fatale encore : la bataille de Poitiers (1356), qui donna au vainqueur non pas une ville, mais le roi, c'est-à-dire, comme un gage du royaume. La France éprouva alors tous les dangers d'un pouvoir qui ne connaît rien, qui n'a rien ménagé hors de soi. Il tombe, et rien n'est prêt pour y suppléer. Au lieu du parlement dont la royauté anglaise peut s'appuyer dans le péril, l'héritier du pouvoir en France est en présence des états généraux, où fermentent

p. 504-506) n'est pas en original dans nos archives ; mais on le trouve intégralement reproduit dans un acte par lequel Raoul, comte d'Eu, connétable, Jean d'Harcourt et autres nobles, chevaliers, bacheliers et écuyers, s'engagent pour eux et pour tous les nobles et non nobles de Normandie à exécuter le contrat : acte reçu à la vicomté de Rouen, le mercredi avant la Saint-Marc (21 avril) 1339 et scellé de leurs sceaux qui y sont appendus encore au nombre de vingt-quatre environ sur vingt-huit (*Trésor des chartes*, J. 210, n° 7). La même chartre, du 23 mars, est reproduite, mais seulement en substance, dans un pareil engagement pris, en ce qui les concerne, par la ville de Rouen et d'autres villes de Normandie, et reçu au même lieu (*ibid.*, n° 4).

tous les ressentiments de la nation. Au lieu d'un concours, c'est la lutte qu'il y trouve; et ce grand mouvement national, provoqué par l'excès du mal, aboutit à l'insurrection de la Commune dans Paris, au soulèvement des Jacques dans les campagnes. C'est dans ces conditions que le dauphin, ayant vaincu et Marcel et les Jacques, prit le parti, ne pouvant vaincre les Anglais de la même sorte, de traiter avec eux (Brétigny, 1360) : déplorable traité commandé par les circonstances, mais qui ne sauvait la couronne qu'au prix de la moitié de la France, laissée en toute souveraineté au roi d'Angleterre.

Une chose qui fait pardonner au dauphin le traité de Brétigny, c'est que, roi, il sut en réparer les conséquences. Sans rendre le pouvoir royal moins absolu, il le fit plus populaire par la réforme de l'administration, par l'éloignement des Compagnies qui entretenaient jusque dans la paix tous les maux de la guerre, et bientôt par une guerre qui, mettant à profit les fautes du gouvernement anglais, sut lui reprendre plusieurs de nos provinces.

Mais ce retour de fortune fut cruellement compensé sous le règne suivant.

Les deux pays, après Édouard III et Charles V, avaient subi des vicissitudes analogues : de part et d'autre, une minorité, des tiraillements, causés par les vues ambitieuses des oncles du roi, et des excès qui provoquèrent également des mouvements populaires : Wat Tyler en Angleterre, et en

France les Maillotins. Seulement en Angleterre, le roi, devenu majeur, prit en main le pouvoir; et quand l'autorité qu'il exerçait eut dégénéré en tyrannie, une révolution porta au trône une branche intéressée à relever son usurpation par des victoires. En France, à la minorité du roi succéda bientôt sa folie, c'est-à-dire le gouvernement des proches sans responsabilité, des rivalités de pouvoir sans frein ; et, pour conséquence, une guerre civile qui préparera tous les malheurs de la guerre étrangère.

La révolution qui renversa Richard II au profit de Henri IV, ne rompit point immédiatement la paix que Richard avait conclue avec la France. Henri IV n'en eut pas le loisir : il avait à réprimer à l'intérieur les mouvements excités au nom du prince qu'il avait mis à mort, ou des réformes qu'il n'avait pas accomplies : mais, au prix de cette lutte, son fils Henri V se trouva libre de tirer parti des troubles de la France. La France était plongée tout à la fois et dans le schisme et dans l'anarchie : le schisme fomenté par elle depuis que la papauté s'était soustraite à la captivité d'Avignon ; l'anarchie née de la rivalité des ducs d'Orléans et de Bourgogne. Le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, après avoir tué le duc d'Orléans et triomphé insolemment de son assassinat se trouvait n'avoir vaincu que pour devenir à Paris l'homme des Bouchers ; et il y tombait avec eux, laissant la place au parti de son rival, devenu, par une alliance avec les hommes du Midi,

le parti des Armagnacs. Entre les deux partis, les Anglais avaient le choix des alliances, et Henri IV avait soutenu tour à tour le duc de Bourgogne et le jeune duc d'Orléans. Henri V, mis comme son père en demeure de choisir, prit pour ennemi celui qui était au pouvoir ; c'était se rouvrir la voie des conquêtes, et donner à cette guerre d'ambition les dehors d'une guerre sainte, en attaquant les derniers fauteurs de la papauté schismatique.

La prise d'Harfleur, un autre Calais, un Calais aux bouches de la Seine, ouvrant la France à l'Angleterre, fermant la mer à Rouen, à Paris ; la journée d'Azincourt (1415), répétition sanglante des journées de Crécy et de Poitiers, tels furent les débuts de la guerre ; et la suite y répondit. Henri V, à son retour de Londres où il est allé mettre en sûreté ses prisonniers (parmi eux les ducs d'Orléans et de Bourbon), trouve les villes presque sans défense (1417) : toutes les garnisons en ont été rappelées pour la lutte des Armagnacs contre les Bourguignons. Caen, Bayeux, etc., sont réduits à capituler ; la Bretagne, l'Anjou sollicitent du vainqueur des traités de neutralité, tels qu'il en a déjà avec la Flandre. Ainsi couvert sur ses flancs, il peut avancer en toute liberté, divisant son armée pour accomplir, au milieu de la terreur universelle, plus de sièges en même temps (1418). La chute des Armagnacs, la rentrée du duc de Bourgogne à Paris, n'arrêtent pas ses progrès en Normandie. Rouen succombe (13 janvier 1419) :

c'est au duc de Bourgogne, à son tour, d'en répondre à la France¹.

La prise de Rouen avait excité la plus vive émotion. Un cri s'élève de partout, qui commande la fin des luttes civiles. Les partis font trêve. Le duc de Bourgogne, ayant le roi, aurait été jusqu'à la paix, et le dauphin, qui était avec les Armagnacs, n'y répugnait pas : il n'avait point de grief personnel contre le duc ; et il avait tout intérêt, comme héritier du trône, à s'assurer de son concours. Mais la paix ne se pouvait pas faire entre eux sans supprimer toute l'importance des Armagnacs. Ce furent ces perfides conseillers qui préparèrent et accomplirent, au nom du dauphin, le guet-apens du pont de Montereau (10 septembre 1419).

Le meurtre du duc de Bourgogne, à Montereau, vengeait le meurtre du duc d'Orléans ; mais cette vengeance était un assassinat, et ce nouveau crime, loin de rien réparer, devait mettre plus bas encore et le dauphin et la France. Les Parisiens se déclarèrent contre les meurtriers ; Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur, ne pouvait pas faire défaut à son parti. Il vint, résolu de venger son père,

1. Sur l'état de la Normandie à l'époque de l'invasion des Anglais, voy. Thomas Basin (le faux Amelgard), *Hist. de Ch. VII*, liv. I, ch.II (publié par M. J. Quicherat). Dans la plupart des villes, dit-il, si les capitaines n'eussent fermé les portes, les habitants se seraient enfuis : « *Populus enim t e r r æ longa tunc pace simul cum servitute imbellis et simplex nimis erat, æstimantibus pluribus non Anglos gentem atque homines esse, sed immanes quasdam atque ferocissimas belluas, quæ ad devorandum populum sese effunderent.* »

mais par les Anglais, et, par conséquent, aux dépens de la France. Une conférence fut tenue à Arras, et l'on y fixa les bases de la paix, qui fut signée à Troyes (21 mai 1420).

Le traité de Troyes semblait être la conclusion définitive de la lutte qui avait si longtemps divisé la France et l'Angleterre. Il donnait pour bases à la paix l'union permanente des deux pays sous un même roi, la fusion des deux familles royales en une seule famille. Le dauphin était proscrit, il est vrai ; c'était le salaire du crime de Montereau. Mais la fille de Charles VI épousait Henri V ; elle partageait avec lui le trône d'Angleterre en attendant le trône de France : et c'était à leurs descendants qu'était assurée la possession des deux royaumes. Tout le monde, hormis le dauphin, paraissait gagner à cet arrangement : le duc de Bourgogne était vengé ; Charles VI gardait sa couronne ; et la France y trouvait l'assurance de voir se rétablir un jour l'union de ses provinces. Jamais paix avait-elle tant donné aux vaincus ? — Mais le vainqueur n'y perdait rien que l'odieux même de la victoire. La conquête, se voilant sous les apparences d'un bon accord, y trouvait le moyen de s'affermir et de s'accroître. Que si, pour porter la couronne, Henri V devait attendre la mort de Charles VI, il n'attendait rien pour en exercer tous les droits. Il allait gouverner à la place du roi malade, et poursuivre en son nom, avec les ressources des deux couronnes, la guerre contre le dauphin et les Armagnacs. Charles VI semblait ne

plus vivre que pour couvrir cette intrusion et la faire mieux agréer de la France.

Disons-le donc : jamais la France ne fut si bas dans l'histoire qu'à l'époque du traité de Troyes. Ce traité, sous prétexte d'unir les deux pays, abandonnait en une fois à l'Angleterre, non pas seulement ce qu'elle avait conquis, mais ce qui lui restait à conquérir. Le vainqueur voulait bien n'être que l'héritier du vaincu, et promettait de lui laisser, sa vie durant, les ornements de la royauté, un état honorable, la résidence en son royaume ; mais au fond il était roi déjà, ayant la capitale et tous les grands instruments du pouvoir. La France, livrée par tous ceux qui la devaient défendre, le roi, les princes, les états généraux, le parlement et l'université de Paris, n'avait de refuge pour sa nationalité qu'auprès d'un prince déshérité par son père comme assassin, et dans le camp plus que jamais odieux des Armagnacs. C'est là que Henri V comptait lui porter bientôt le dernier coup, lorsqu'il mourut, et Charles VI après lui (31 août et 22 octobre 1422).

II

CHARLES VII ET HENRI VI.

La mort de Henri V préservait le dauphin d'une perte immédiate, sans le sauver pourtant.

Henri VI, proclamé roi de France après la mort de Charles VI, était un enfant de dix mois, et une telle minorité convenait peu à de si grandes affaires; mais Henri V avait sagement pourvu à la régence. De ses deux frères, il avait désigné le plus jeune, Gloucester, pour l'Angleterre ; l'aîné, Bedford, le plus capable, pour la France : et cet arrangement avait été maintenu au fond par le parlement, avec un changement dans les titres, propre à calmer les susceptibilités du peuple anglais. Désigner l'aîné des princes pour la France, n'était-ce pas donner à la France le pas sur l'Angleterre? Bedford fut régent des deux royaumes; Gloucester, son lieutenant en Angleterre, sous le nom nouveau de protecteur; et de cette façon, le plus habile pouvait demeurer où était le danger-

Le dauphin avait été proclamé aussi à la mort de Charles VI, sous le nom de Charles VII, et il était, lui, en âge de régner. Mais la faiblesse de son caractère, un incroyable abandon à l'empire des autres au moment où il devenait le chef de l'État, le rendaient comme étranger aux affaires. Il semblait se complaire dans l'inaction où on le retenait : « N'avoit point cher la guerre s'il s'en eût pu passer. » La conduite du royaume restait donc à ceux qui l'entouraient : or c'étaient les plus fougueux des Armagnacs, des hommes qui n'avaient rien à attendre du parti contraire; qui, pour s'en mieux garder, n'avaient pas craint de se faire une barrière de l'assassinat : Tannegui du Chastel, Narbonne, Louvet, et divers seigneurs, parmi lesquels le sire de Rais, de sinistre mémoire, des étrangers tels que le connétable de Buchan (Jean Stuart), Douglas, le Lombard Théode de Valpergue (Valperga), ou bien encore, parmi les meilleurs, quelques hardis chefs de bande, Poton de Xaintrailles, La Hire : La Hire qui jurait que Dieu le Père, s'il se faisait gendarme, se ferait pillard, et qui, en raison de cette confraternité, s'écriait « en son gascon, » avant de se jeter dans la bataille : « Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrais que La Hire fit pour toi, s'il étoit Dieu et que tu fusses La Hire¹ ! »

1. *Rais*. Gilles de Laval, seigneur de Rais, né vers 1396. Il commença à paraître aux armées vers 1420, et nous le retrouverons avec la Pucelle. Nul ne fut plus indigne de cet honneur. Il fut le

Tout l'avantage demeurait donc au jeune Henri VI. Avec les ressources de l'Angleterre et ce qu'elle avait directement conquis en France, il avait ce que lui donnait dans le royaume le parti du duc de Bourgogne, c'est-à-dire presque tout le Nord; il avait Paris et tous les grands corps de l'État : et ses alliances venaient encore de s'affermir et de s'étendre. Dans une conférence tenue par Bedford à Amiens (vers Pâques, 1423), le duc de Bretagne et son frère Richemont s'étaient rencontrés avec le duc de Bourgogne; et un double mariage resserra par des liens de famille l'union des pays : le duc de Bourgogne donnait une de ses sœurs à Bedford et une autre à Richemont¹. Charles VII retenait dans sa cause les princes du sang royal, moins le duc de Bourgogne, savoir : les maisons d'Orléans, d'Anjou, d'Alençon, de

type de Barbe-bleue; mais la fiction n'approche pas de la réalité, le conte est fort au-dessous de l'histoire. — *Le connétable de Buchan*, Jean Stuart, deuxième fils du duc d'Albany, vint en France avec 6000 Écossais en 1420, et fut nommé connétable de France, le 14 avril 1424. — *Douglas (Archibald)*. Il avait combattu les Anglais à la frontière d'Écosse avant de venir les retrouver en France. — *Poton de Xaintrailles*. Son prénom le distingue de Jean, seigneur de Xaintrailles, qui figura aussi dans les armées de Charles VII. Il fut un des plus brillants joueurs et un des plus audacieux aventuriers de ce temps-là. Pris et racheté plusieurs fois (en 1421, en 1423), il sut regagner plus que sa rançon sur l'ennemi. — *La Hire* (Étienne de Vignoles), né vers 1390, compagnon inséparable de Poton de Xaintrailles, Gascon comme lui, et comme lui attaché au service du dauphin dès 1418, après que Tanneguy du Chastel, l'enlevant de Paris, l'eut sauvé des Bourguignons. — L'étrange prière de la Hire est rapportée dans la chronique de Jacques le Bouvier, dit Berri, publiée par Godefroi, *Vie de Charles VII*, p. 495.

1. Celle qu'épousa Richemont était la duchesse de Guyenne, veuve du dauphin, frère aîné de Charles VII. Elle garda son nom

Bourbon, maisons dont les chefs, il est vrai (Orléans et Bourbon), ou en partie les domaines (Anjou et Alençon), étaient entre les mains des Anglais. Il avait encore généralement sous ses lois les seigneurs et les provinces du centre et du Midi, entre la Guyenne, domaine des Anglais, d'une part, et d'autre part le prince d'Orange, allié des Bourguignons, et le duc de Savoie qui inclinait du même côté, tout en cherchant à ménager la paix avec le roi de France. Il s'était fait, des conseillers de Paris restés fidèles à sa cause, une ombre de parlement à Poitiers. Il avait réuni après son avènement, les états généraux du royaume à Bourges ; il réunit successivement chaque année les états soit de Langue d'Oc, soit de Langue d'Oïl ou des deux langues ensemble, à Carcassonne, à Selles en Berri, à Poitiers, à Béziers, à Chinon : c'était pour lui le seul moyen d'avoir un peu d'argent. Mais avec tout cela, sa détresse était extrême. L'argent allait au superflu et manquait au nécessaire. La guerre, pour laquelle les états votaient des subsides, n'en avait que la moindre part¹. Les troupes du roi, composées en partie d'Écossais et de Lombards (les

après ce nouveau mariage. Arthur, comte de Richemont, était né en 1393: pris à Azincourt, il n'avait obtenu sa liberté, en 1420, qu'à la prière de sa mère, duchesse douairière de Bretagne, devenue femme du roi d'Angleterre Henri IV, et à ce titre belle-mère de Henri V. La mort de Henri V l'avait dégagé du serment de fidélité qu'il avait dû lui prêter. — Sur le *Traité d'Amiens* (8 avril 1423), voy. Monstrelet, II, 7. Voy. aussi Rymer, t. X, p. 280, et D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 70.

1. Voyez le n° I des *Appendices* à la fin du volume.

Écossais par haine de l'Angleterre; les Lombards par attachement à la maison de Valentine de Milan, et tous un peu par amour de la solde ou du pillage), ses troupes, ainsi formées, donnaient à sa cause un air que la présence des Gascons d'Armagnac ne rendait pas beaucoup plus national, et la manière d'agir de cette armée faisait bien plus douter encore qu'elle fût française : car il lui fallait vivre, et elle vivait aux dépens du pays. On avait donc tout à gagner en l'envoyant en pays ennemi, et l'on chercha, par son moyen, à se rouvrir les voies de communication avec les villes demeurées fidèles en Champagne et en Picardie. Mais des deux côtés on échoua. Vers la Champagne, on se fit battre en voulant reprendre Cravant (sur l'Yonne) aux Bourguignons (1^{er} juillet 1423); en Picardie, on laissa le Crotoy tomber aux mains des Anglais (3 mars 1424), et tandis que Compiègne et d'autres places du Nord étaient perdues de même, un partisan bourguignon, Perrin Grasset, prenait la Charité et la gardait, donnant déjà à son parti un passage sur la Loire (premiers mois de 1424)¹.

Heureusement pour la France, Henri VI avait pour oncle non pas seulement Bedford, mais aussi Gloucester; et, tandis que le premier faisait tout pour se mieux assurer l'alliance du duc de Bourgogne, l'autre faillit la rompre. Il décidait Jacqueline de Hainaut à répudier le duc de Brabant,

1. Voy. Monstrelet. II. 10-14. et les diverses chroniques du temps dans Godefroy, *Vie de Charles VII*.

cousin de Philippe le Bon, pour l'épouser lui-même, froissant par là le duc de Bourgogne dans ses intérêts les plus chers ; car Jacqueline, par son divorce, rompait les liens de famille qui l'attachaient à ce prince, et par son nouveau mariage elle lui enlevait l'espoir d'une succession qui semblait infaillible, tant qu'elle aurait eu pour mari le valétudinaire duc de Brabant. Cette querelle, qui absorbait justement toute l'attention de Bedford, donna quelque relâche au roi de France. Il eut même un instant l'espoir de se relever et de porter à ses adversaires un coup décisif. De nouveaux renforts lui étaient venus d'Écosse et d'Italie ; pour se les mieux attacher, il prodiguait à leurs chefs des titres et des honneurs qui excitaient l'envie des seigneurs indigènes. Cette méintelligence fit tourner en défaite la bataille qu'on espérait gagner. Les Français venaient de laisser prendre Ivry par Bedford ; par compensation ils s'étaient fait livrer Verneuil, donnant à croire au gouverneur qu'ils revenaient de battre le régent. Mais Bedford arriva bientôt sous les murs de la place, et, mettant pied à terre, rangea ses troupes en bataille derrière une ceinture de pieux aiguisés. Douglas voulait attendre qu'il en sortît ; le vicomte de Narbonne répondit à son conseil en se jetant au cœur des troupes anglaises, là où était Bedford, et il fut suivi des Écossais. La Hire, Xaintrailles, qui menaient une des ailes, renversèrent tout sur leur passage et poursuivirent ceux qu'ils chassaient, croyant trop tôt à la victoire. Les Lom-

bards, qui étaient à l'autre aile, devaient tourner l'ennemi ; et déjà ils avaient repoussé les archers préposés à la garde des chevaux et des bagages : mais ils se mirent à piller les bagages et à emmener les chevaux ; et les archers anglais, demeurés libres de se porter au fort de la bataille, décidèrent de la journée. Nos troupes succombèrent, privées de ceux qui les devaient soutenir. Le jeune duc d'Alençon¹, le maréchal de La Fayette² et maint autre chevalier furent pris. Le vicomte de Narbonne, le connétable de Buchan, Douglas, et presque tous les Écossais demeurèrent sur la place (17 août 1424³).

Ainsi rien ne réussissait à Charles VII. Dans cette lutte où l'Angleterre n'avait pu rentrer en-

1. Jean II, surnommé le Beau, fils de Jean le Sage, né le 2 mars 1409 et héritier du duché d'Alençon en 1415.

2. Gilbert de la Fayette, né vers 1380. Il avait embrassé de bonne heure la cause de Charles VII, alors dauphin ; il était, depuis 1420, maréchal de France.

3. *Bataille de Verneuil* : Perceval de Cagny. *Chron. des ducs d'Alençon*, Ms. Duchesne, n° 48, f° 85, recto (Bibl. nat.) J. Chartier, ch. xii, édit. Vallet de Viriville, Paris, 1858, in-16, et Berri, p. 371. (Édit. Godefr., *Vie de Charles VII*) Monstrelet, II, 19 et 20 Monstrelet, par la suite de son récit, en marque la date au lendemain de l'Assomption, 16 août ; mais Chartier dit expressément qu'elle eut lieu le jeudi matin après la mi-août, c'est-à-dire le 17 août 1424. Douglas et Buchan avaient été retenus, c'est-à-dire pris à la solde de Charles VII avec 2500 hommes d'armes et 4000 archers par lettres du roi, datées de Bourges, le 24 avril 1424. (Compte de Hémon Raguier ; Bibl. nat., fonds Gaignières, n° 772 ou fonds fr. n° 20684, f° 541.) — Thomas Basin (*Hist. de Charles VII*, liv. II, ch. iv) dit qu'au jugement des plus sages capitaines, la France trouva une compensation à ce revers dans l'entière destruction de ses auxiliaires écossais. Les Écossais s'étaient rendus insupportables par leurs pillages ; mais on peut croire qu'ils avaient surtout excité la jalousie ; de ces capitaines, par les faveurs dont Charles VII les avait comblés.

core avec toutes ses forces, il avait tenté deux coups un peu plus décisifs, à Cravant, à Verneuil, et il avait été battu. Tout n'était point perdu encore, grâce à la diversion du Hainaut. Gloucester, ayant épousé Jacqueline, voulait entrer en possession de ses États. Qu'eût-il gagné à prendre la femme sans la dot? Mais c'était ce que le duc de Bourgogne se montrait le moins disposé à laisser prendre. La lutte était imminente : les ducs de Bourgogne et de Gloucester s'étaient défiés réciproquement (mars 1425). Bedford avait fait annuler le défi, sans écarter d'ailleurs la cause de la querelle ; et depuis quelque temps déjà le duc de Bourgogne semblait se refroidir à l'égard de l'Angleterre. Il venait d'épouser (30 novembre 1424) Bonne d'Artois, veuve du comte de Nevers, tué à Azincourt, et sœur du comte d'Eu, retenu depuis lors prisonnier par les Anglais. C'était une voix qui le pouvait ramener vers la France. D'autres l'attiraient du même côté, et par exemple le frère du duc de Bretagne, le comte de Richemont, qui, blessé des défiances et des refus de Bedford, venait de rompre avec lui (mars 1424) malgré les liens de famille nouvellement contractés. Le pape Martin V, le duc de Savoie sollicitaient Philippe à la réconciliation : et il avait, dans une circonstance récente, accueilli, sans trop les décourager, plusieurs prélats députés par Charles VII (Mâcon, décembre 1424)¹. Que fallait-il pour qu'il se rap-

1. *Le duc de Bourgogne* : Monstrelet, II, 23 et suiv. — *Média-*

prochat du roi? Il fallait qu'il ne trouvât plus auprès de lui ces chefs armagnacs auteurs de la mort de son père. Il le disait à des ambassadeurs qui excusaient le roi sur sa jeunesse au temps du crime, et sur ses mauvais conseillers : « Que ne s'en est-il débarrassé encore? » Le moment en était venu. C'est ce que comprit une femme de grand sens, qui savait dominer Charles VII par l'autorité de sa position comme par l'ascendant de son esprit, la reine de Sicile, Yolande d'Aragon, veuve de Louis II d'Anjou et mère de la jeune reine de France. Ce fut par ses conseils qu'il eut avec Richemont, à Angers, une entrevue (octobre 1424) où il lui offrit l'épée de connétable de France. Richemont, frère du duc de Bretagne et beau-frère du duc de Bourgogne, nommé connétable avec l'assentiment de l'un et de l'autre (6 mars 1425), pouvait devenir un lien entre le roi et ces deux princes. Les chefs armagnacs ne tentèrent pas longtemps de retenir un pouvoir qui leur échappait ; et le principal, Tannegui du Chastel, couvrit au moins sa retraite d'une noble parole : « Que j'à à Dieu ne plût, que pour lui demeurât à faire un si grand bien, comme le bien de paix entre le roi et Monseigneur de Bourgogne¹. »

tion du duc de Savoie. 22 septembre 1424: Lettre du pape Martin V au duc de Bourgogne en faveur de la paix. D. Plancher, Hist. de Bourgogne. t. IV. Preuves n^{os} xxxi et XLIII. p. xxxvii et L.

1. *Entrevue d'Angers* : D. Morice. *Histoire de Bretagne*, t. I. p. 494. Louis III d'Anjou, roi de Sicile, avait été dans son enfance (3 juillet 1417) fiancé à Isabelle, fille du duc de Bretagne, union qu'il devait ratifier à l'âge de quatorze ans, et qu'il ratifia en effet

Cette petite révolution de palais pouvait tout changer dans la France.

Si les Anglais avaient officiellement pour eux les corps de l'État, ils n'avaient jamais eu la nation. Les haines des partis avaient pu seules comprimer les répugnances populaires. Mais l'équilibre commençait à se rompre à leur détriment ; les seigneurs s'irritaient de leur morgue, les villes de leurs exactions. Paris d'abord avait bien eu, pour les recevoir, ses réjouissances accoutumées ; mais maintenant on y murmurait de tout : les mesures les mieux justifiées étaient mal accueillies venant d'eux. Le journal de cet universitaire, qu'on appelle *le Bourgeois de Paris*, est l'écho fidèle de ces plaintes : que les Anglais viennent ou s'en aillent, il a toujours quelque chose à dire sur ce qu'ils gâtent en venant ou volent en repartant. Et le pays tout entier, qui subissait leur domination, accusait leur impuissance. Le brigandage avait pris possession des campagnes ; le brigandage était devenu la forme commune de la guerre. Les champs n'offrant plus rien, on prenait les hommes : on les entassait jusqu'à cent et deux cents dans

le 19 février 1422. Le roi s'engagea à payer, pour le duc de Bretagne les 100000 fr. promis pour la dot de la jeune Isabelle, et remit, en attendant, à la reine douairière de Sicile, la jouissance du duché de Touraine, excepté Chinon, qu'il se réserva. — *Richemont connétable* : Perceval de Cagny, Ms. Duchesne, n° 48, f° 86, recto, etc. Par lettres données à Chinon, le 9 mars 1424 (1425), le roi « retient mons. Richemont, connétable de France, au nombre et gages de 2000 hommes d'armes, et 1000 hommes de trait, » (Gaignères, ms. 772, f° 542.) *Mot de Tannegui du Chastel* : Voy. la *Chronique de Richemont*, par Gruel, p. 748, Éd. Godefroy.

les caveaux des tours, pour les contraindre par des tortures de toutes sortes à se racheter en livrant leur argent; et ces excès se continuaient là même où la guerre ne s'étendait plus. C'est surtout dans les provinces soumises aux Anglais, que ces brigands (*brigandi*) avaient élu domicile, vivant aux dépens des vaincus, et aussi au mépris des vainqueurs : et c'est aux nouveaux maîtres qu'on s'en prenait partout¹.

A ces périls nés de la position faite aux Anglais en France par la conquête, ajoutez ceux dont Bedford n'avait pu prévenir les causes parmi les siens, les querelles de Gloucester avec le duc de Bourgogne sur le continent, avec l'évêque, bientôt cardinal de Winchester, son oncle², en Angleterre.

Aussi les choses prenaient, par contre-coup, un caractère moins fâcheux pour Charles VII. L'épée

1. Sur le caractère de la guerre et les excès du brigandage dans les parties de la France abandonnées aux Anglais, voy. Thomas Basin, *Hist. de Charles VII*, liv. II, ch. vi. Voyez aussi au ch. I du même livre, le tableau qu'il fait de la désolation du pays, de la Loire à la Seine et de la Seine à la Somme : « Si on cultivait encore la terre, ajoute-t-il, ce n'était qu'autour des villes et des châteaux, à la distance où, du haut de la tour, l'œil du guetteur pouvait apercevoir les brigands. Au son de la cloche ou de la trompe, il rappelait des champs ou des vignes dans la forteresse. Et cela était devenu si fréquent en mille endroits, qu'au signal du guetteur, les bêtes de somme et les troupeaux, formés par une longue habitude, accouraient tout effrayés au lieu de refuge, sans avoir besoin de conducteur. »

Dans les commencements du quinzième siècle, dit M. Desjardins (*Histoire de la cathédrale de Beauvais*. Beauvais. 1865. in 4°, p. 23), les populations du Beauvoisis eurent tellement à souffrir des ravages des Anglais, qu'elles ajoutèrent cette supplication aux litanies des saints : *A crudelitate Anglorum libera nos, Domine*.

2. Henri de Beaufort, fils légitimé du duc de Lancastre, Jean de Gand, père de Henri IV.

de connétable, donnée à Richemont, était un gage de réconciliation pour tous : le duc de Bretagne, mécontent des progrès que Bedford faisait dans le Maine au préjudice de son gendre, le jeune Louis III, était venu faire hommage au roi de France (8 septembre 1425); le duc de Bourgogne, sollicité maintenant par le duc de Bretagne, son ancien allié, comme par les comtes de Richemont et de Clermont, et par leurs femmes, ses propres sœurs (voix puissantes quand le principal obstacle à tout rapprochement était la mémoire d'un père), se trouvait en quelque sorte poussé lui-même vers le roi par les entreprises de Gloucester sur les Pays-Bas; et de faux rapports lui dénonçaient Bedford lui-même comme s'unissant à Gloucester dans la pensée de se débarrasser de lui par un crime¹. Mais les espérances que l'on avait conçues furent trompées : Richemont, appelé par son frère à prendre le commandement des troupes bretonnes, se fit battre à l'attaque de Saint-James de Beuvron (6 mars 1426); et les choses n'allaient pas mieux à l'intérieur. Fier du concours qui se faisait autour de lui, il ne gardait pas de mesure et se rendait odieux par son despotisme. Trop rude pour mener le jeune roi par lui-même, il avait imaginé de le conduire par des favoris que le prince acceptait de sa main; or, ces hommes mêmes ne songeaient à user de la faveur du roi que pour secouer le joug du connétable. Ces in-

1. Voyez l'appendice n° II, à la fin de ce volume.

trigues dominèrent toute autre chose : elles faisaient avorter les campagnes; et en somme l'œuvre de Richemont se réduisit à faire tuer deux de ces favoris (Giac et Beaulieu), et à se faire chasser par le troisième (La Trémouille)¹ (1427).

Le gouvernement revenait donc aux Armagnacs : plus d'espoir, ni du côté de la Bretagne, qu'on avait laissée retourner aux Anglais faute de la secourir (1427-1428), ni du côté de la Bourgogne, qu'on n'avait pas su en détacher à temps; et, pendant que ces fautes se commettaient à la cour de Charles VII, Bedford avait pourvu de son côté aux dangers les plus pressants. Il avait mis un terme aux fatales querelles de Gloucester, soit avec le duc de Bourgogne, soit avec l'évêque de Winchester : avec Winchester, en détournant ailleurs l'ambition du cardinal ; avec le duc de Bourgogne, en dissipant toutes les craintes que les

1. Georges de La Trémouille, né vers 1385, fort lié avec le duc de Guyenne, alors dauphin, combattit et fut pris à Azincourt. En 1416, il épousa Jeanne, comtesse de Boulogne et d'Auvergne, et devint un des familiers de la cour d'Isabeau de Bavière. En 1418, assiégé dans sa résidence de Sully-sur-Loire par les partisans du nouveau dauphin, il fut pris, et se fit armagnac, sans rompre d'ailleurs toute relation avec les Bourguignons. Devenu veuf, il épousa la veuve de Giac qu'il avait aidé à renverser ; ce ne fut pas sa seule part dans ses dépouilles, puisque bientôt il obtint sa place auprès du roi avec le titre de grand chambellan, et toute facilité pour évincer le connétable. Voyez sur ce personnage qui va jouer un rôle si considérable dans la présente histoire, l'article de Vallet de Viriville, dans la *Biographie générale* de MM. Didot : son *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 192, et l'art. fort savant de M. du Fresne de Beaucourt, *Charles VII, son caractère*, extrait de la *Revue des questions historiques* (1872). p. 50 et suiv. — Sur la disgrâce de Richemont ; voy. Gruel. *ap. Godefroi. Vie de Charles VII*, p. 753, 754.

vues de Gloucester lui avaient causées. Le mariage de ce prince et de Jacqueline avait été cassé par le pape; bien plus, le duc de Brabant, le mari légitime, étant mort (17 avril 1427), Gloucester n'avait pas même songé à renouer l'union rompue, et il avait laissé Jacqueline et le comté de Hainaut pour épouser sa maîtresse. Le duc de Bourgogne, un instant incertain, comme le duc de Bretagne, un instant ennemi, était donc plus étroitement rattaché à l'alliance anglaise, et Charles VII restait seul avec son triste entourage. C'était pour Bedford le moment de reprendre enfin l'œuvre interrompue de Henri V. L'échec de Warwick¹, devant Montargis, délivré par l'heureuse audace du bâtard d'Orléans et de La Hire (5 septembre 1427), ne l'ébranla point. Il voulut imprimer à la guerre un mouvement tout autrement décisif; passer la Loire, et ne plus laisser, même à Charles VII, le triste nom de *roi de Bourges*. Une seule chose restait à résoudre : où passer la Loire? A Angers ou à Orléans? En Angleterre on avait pensé à Angers. C'est de ce côté que l'on avait fait le plus de progrès. On s'était même engagé envers le duc d'Orléans, prisonnier, à ménager, en récompense de quelques bons offices, les terres de son apanage. Mais Orléans était le cœur du royaume : c'est là que Bedford voulait porter le coup. Salisbury², rappelé

1. Edmond de Beauchamp, comte de Warwick, un des principaux capitaines de Henri V. Il devint, quand il fut rappelé du continent après cette campagne, gouverneur du jeune Henri VI.

2. Thomas de Montague, comte de Salisbury; Henry l'avait fait comte du Perche.

d'Angleterre pour remplacer Warwick à la tête de l'armée, reçut l'ordre d'assiéger Orléans (mai ou juin 1428)¹.

1. *La Bretagne rapprochée de l'Angleterre*. L'accord conclu le 3 juillet 1427, à Paris, fut suivi du serment de fidélité au traité de Troyes prêté par le duc de Bretagne devant les envoyés de Bedford (8 septembre 1427) et de l'hommage qu'il rendit à Henri VI, comme roi de France, le 28 janvier 1428. Voy. D. Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 502 et 504 et *Preuves*, t. II, p. 1204. Cette défection du duc de Bretagne fut une chose que La Trémouille put tourner contre Richemont son frère.

Bedford, Bourgogne et Gloucester. Voyez Monstrelet, II, 38, 41 ; Lefebvre Saint-Remi, ch. CXLVII, etc.

La rescousse de Montargis (5 septembre 1427). La ville avait été approvisionnée par Richemont en 1425. Ce furent Dunois et La Hire qui, vaillamment secondés par les habitants, rompirent les lignes des Anglais et firent lever le siège le 5 sept. 1427. Perceval de Cagny, Ms. Duchesne, n° 48. f° 86, recto; J. Chartier. ch. xxvii ; Monstrelet, II, 21 ; Geste des Nobles, c. ccxxv, p. 201 de l'édition de Vallet de Viriville; et Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 17-22.

Expédition de Salisbury, *ibid.*, p. 29 et suiv. Monstrelet (II, 49) la fait commencer en mai; Lefebvre Saint-Remi (ch. CL) en juin. — *Traité conclu par le Bâtard d'Orléans, au nom de son frère, avec Suffolk*, Ms. Gaignières, 894. f° 45. cité par A. Champollion, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 321, et par Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 31; cf. Chronique de la Pucelle, ch. xxx et XLI. Éd. Vallet de Viriville.

III

LE SIÈGE D ORLÉANS.

La ville d'Orléans formait une sorte de carré long, comprenant à l'Est, et pour la plus grande partie, l'ancienne ville romaine; à l'Ouest, l'ancien bourg d'Avignon (Avenum), joint à la ville en 1345 par Philippe de Valois. Le plus grand côté, au Sud, longeait la Loire sur une étendue d'environ mille mètres; le côté parallèle, au Nord, ne dépassait pas une ligne que l'on pourrait tracer de la place actuelle du Martroi aux dépendances de l'Évêché. Les deux autres descendaient de ces points vers le fleuve, celui de l'Est en ligne droite : c'était le côté de l'enceinte romaine, celui de l'Ouest, par une ligne plus courbe qui enveloppait l'église Saint-Paul : c'était le côté du bourg d'Avignon. La ville était donc loin d'atteindre aux limites qu'elle a aujourd'hui, mais la population s'y acheminait déjà par des faubourgs « les plus beaux du royaume, » qui se prolongeaient à l'is-

sue des portes (porte de Bourgogne à l'Est; portes Parisis et Bannier au Nord ; porte Renart à l'Ouest). Devant la porte du Sud, un pont de dix-neuf arches, qui s'appuyait vers le tiers de sa longueur sur une île aujourd'hui supprimée (motte Saint-Antoine et motte des Poissonniers), menait à la rive gauche de la Loire, où s'élevaient le grand couvent des Augustins, et au delà, un nouveau faubourg, dit « Portereau Saint-Marceau. »

Réduit à son enceinte, Orléans faisait encore une imposante tête de pont au passage de la Loire. Ses murs, qui, pour les trois quarts de leur étendue, reposaient sur les fondements romains, épais de deux mètres, hauts de six et même de dix au-dessus du niveau de la plaine, étaient bordés d'un fossé large de treize mètres, profond de six, et flanqués de tours à trois étages, qui dominaient la muraille et faisaient une saillie de dix mètres au moins dans les fossés de la place. Les portes, resserrées chacune entre deux de ces tours, étaient en outre défendues par des boulevards, ouvrages en terre, de forme carrée, entourés d'un fossé et d'une forte palissade. Le pont, sur la rive gauche, avait une défense de même sorte : c'était d'abord un pavillon élevé sur la culée même du pont, et séparé de la rive par un fossé où coulaient les eaux de la Loire (on le nommait, des deux tours dont il était flanqué, les Tourelles ou Tournelles) ; et au delà du fossé, un vaste boulevard qui en couvrait les approches, et qu'on appelait le boulevard des Tourelles. Cette forte-

resse, jointe à la ville, mais séparée d'elle par un pont d'une telle longueur, était bien aventureuse. Pour y suppléer, au besoin, on avait élevé un autre bastion à l'endroit où le pont s'appuyait sur l'île de la Loire : la bastille Saint-Antoine. Elle datait, comme les boulevards, de l'an 1417, c'est-à-dire du moment où le vainqueur d'Azincourt, revenu à la conquête de la Normandie, menaçait toute la France. Dès ce jour, les habitants d'Orléans avaient agi comme s'ils étaient les premiers en péril. Au quinzième siècle (de 1400 à 1490), des revenus de la ville, un quart était consacré aux dépenses communes, et les trois autres quarts aux fortifications. Ils en usèrent largement pour mettre leurs murs en bon état, remplir leur arsenal, raffermir leur organisation militaire, et pas une année ne s'était passée sans qu'on ajoutât, par des achats ou des travaux, aux moyens de défense et d'attaque. En 1421, ils avaient pu braver Henri V lui-même, quand il s'avança jusque sous leurs remparts. Ils étaient prêts à soutenir cette autre attaque où se concentrait, cette fois, tout l'effort des Anglais.

Tout, en effet, dans la marche des Anglais prouvait que c'était là leur fin suprême.

Salisbury, avant d'approcher de la place, avait voulu s'en assurer la route et les abords. Il avait pris sur la route, par capitulation ou par force, Rambouillet, Rochefort, le Puiset, Thoury, Janville; et il réduisit de la même sorte les alentours d'Orléans : sur la basse Loire, Meun et

Baugency; sur la haute Loire, Jargeau et Châteauneuf. C'est alors que, maître du fleuve au-dessus et au-dessous d'Orléans, il fit une première démonstration contre la ville. Il passa la rivière, prit Olivet à une lieue d'Orléans, et envoya quelques coureurs jusqu'aux premières barrières de la place ¹.

Les Orléanais tinrent compte de l'avertissement. Ils avaient, par des contributions volontaires, ajouté encore à leurs approvisionnements d'armes et de vivres. Ils tirèrent de leur magasins toutes les machines qui se plaçaient aux murailles en cas de siège, pour en protéger les défenseurs ou repousser les assaillants : mantelets fixes ou mantelets mobiles, percés de meurtrières et faisant parapets; et les engins tant de l'ancienne que de la nouvelle artillerie : catapultes et ribaudquins (longues arbalètes à lancer des piques) ; bombardes et canons (on en comptait soixante-quinze avant le siège). Ils travaillèrent avec une nouvelle ardeur à leurs tours, à leurs boulevards, à leurs barrières, à leurs fossés, sans que personne fût dispensé de mettre la main à la pioche

1. *Progrès de Salisbury*. Chronique de la Pucelle, ch. xxx et xxxiv ; Chron. de la Fête du 8 mai, t. V, p. 286, de l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, par M. J. Quicherat. — 1^{re} attaque contre Orléans, Chron. de la Pucelle, ch. xxxv. Les nobles et tenant-fiefs étaient en même temps convoqués à Chartres, pour observer les troupes qui, de Blois, pouvaient inquiéter les opérations de Salisbury. (Ordre du bailli de Rouen [6 novembre 1428], pour le paiement des frais du messenger envoyé à cette fin ; indiqué par P. Teulet, *Archives de France*, p. 153 : catalogue en épreuves conservé aux Archives nationales.)

ou à la brouette. Bourgeois, artisans, religieux, étudiants (il y en avait beaucoup dans la ville à cause de l'Université), rivalisaient de zèle dans les travaux de la défense. Un privilège (c'en était un dans ces temps de désordre) confiait exclusivement aux habitants la garde de leur ville; mais c'était le royaume tout entier qu'il y fallait défendre. En ces conjonctures ils n'hésitèrent point à s'adjoindre tous ceux qui les y pouvaient aider; et en même temps que plusieurs villes (Bourges, Poitiers, la Rochelle, Montpellier) leur envoyaient des secours en vivres et en munitions, ils ouvraient leurs portes à quiconque voulut bien partager leur fortune. Ils avaient à leur tête, comme lieutenant de leur duc prisonnier, le jeune bâtard d'Orléans (Dunois), celui dont Valentine de Milan, voyant en lui le digne héritier et le vengeur de son mari, disait : « On me l'a volé¹ ! » et comme bailli du même prince et gouverneur de la ville, un brave chevalier, Raoul de Gaucourt, qui avait combattu à Nicopolis en 1396, et vaillamment défendu Harfleur contre les Anglais en 1415². Si les

1. Jean, bâtard d'Orléans, était né en 1403, et ainsi n'avait que dix-neuf ans à l'avènement de Charles VII. Attaché de bonne heure à la personne du prince, il fut un des otages que Richemont réclama en garantie des offres qu'on lui faisait pour le ramener au roi. En 1425, il défendait contre les Anglais le mont Saint-Michel, et nous l'avons cité en 1427 à la *rescousse* de Montargis. Le bâtard d'Orléans sera quelquefois appelé par anticipation Dunois dans notre récit, comme il l'est dans les chroniqueurs qui ont écrit postérieurement à l'époque où il reçut du duc d'Orléans son frère, le comté de ce nom (21 juillet 1439). Voy. Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 805.

2. Raoul de Gaucourt était à quatorze ans écuyer tranchant de

Orléanais étaient résolus à se défendre, le bâtard d'Orléans ne l'était pas moins à garder dans leur ville l'apanage de son frère ; et Raoul de Gaucourt, retenu depuis la prise d'Harfleur dans les prisons des Anglais, venait d'en sortir après onze ou douze ans avec le désir de prendre sur eux une éclatante revanche.

La prise d'Olivet, la reconnaissance poussée jusqu'aux Tourelles, avaient démasqué les vues de l'ennemi. Il voulait prendre le pont d'Orléans, non pour passer la Loire, mais pour bloquer la ville. C'est au delà de la Loire qu'il voulait s'établir pour la tenir en échec : tentative téméraire si Charles VII avait eu une armée capable de le combattre ; mais rien ne semblait à redouter du roi. Le 12 octobre 1428, Salisbury ayant passé la Loire vint donc se loger au Portereau, devant le pont. A son approche, les Orléanais en avaient détruit les maisons ; ils avaient en même temps mis le feu au couvent des Augustins, ne pouvant l'occuper et ne voulant pas laisser à l'ennemi une position si forte en face des Tourelles¹. Mais ils ne purent tellement le détruire, que l'ennemi ne trouvât moyen

Charles VI. Après tant de vicissitudes dans sa vie militaire, déjà bailli du duc d'Orléans en la capitale de ce duché, il y avait remplacé, en 1427, André Marchand comme gouverneur. Il fut en outre conseiller et chambellan du roi, et nous le retrouverons parmi les principaux de son entourage. Voy. Lottin, *Recherches historiques sur Orléans*, t. I, p. 198, et aussi M. J. Quicherat, note sur sa déposition au Procès de réhabilitation, t. III, p. 16. (Nous rappelons que les chiffres de tomes sans indication d'ouvrage renvoient à l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, par M. J. Quicherat, 5 vol. in-8.)

1. Voyez l'appendice n° III.

d'en relever les ruines; et en même temps que ses batteries, établies derrière la jetée de la Loire, lançaient des pierres de plus de cent livres sur la ville et détruisaient douze moulins qu'elle avait sur le fleuve, Salisbury, de cette bastille improvisée, attaquait le boulevard des Tourelles par la mine comme par le canon¹.

Le 21 octobre il lui donna l'assaut; mais tout Orléans s'était disputé l'honneur de le défendre. Les femmes mêmes y étaient accourues. Elles étaient là, versant du rempart sur les assaillants des cendres brûlantes, de la chaux vive, de l'eau bouillante et de la graisse fondue; et plusieurs s'armaient de lances pour les rejeter dans le fossé. Après un combat de quatre heures, les Anglais se retirèrent pour recommencer leur travail de mine. Ils le poussèrent rapidement, malgré les contre-mines : et déjà le boulevard ne reposait plus que sur les étais des mineurs; pour le faire crouler, il ne s'agissait que d'y mettre le feu (c'était encore, malgré l'usage de la poudre, le moyen ordinaire de faire jouer la mine), quand les Orléanais prirent le parti de l'abandonner. Ils avaient, on l'a vu, en deçà des Tourelles, une bastille qui fermait le pont vers la sixième arche à partir de la rive droite : la bastille Saint-Antoine. Dès la veille, prévoyant la nécessité de la retraite, ils avaient

1. Journal du siège, dans l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 96-98) Chron. de la Pucelle, ch. xxxv. — Les moulins furent remplacés par onze moulins à chevaux établis dans la ville. (Journal, *ibid.*, p. 98.)

construit vers la onzième arche, près de l'endroit où s'élevait une croix, un boulevard en charpente, qui leur servit d'avant-poste, le boulevard de la Belle-Croix : ils rompirent une arche entre le boulevard et la bastille, ne les rejoignant que par un pont volant, afin que les communications de l'un à l'autre pussent être maintenues ou supprimées selon les besoins de la défense. Alors, mettant le feu aux palissades du premier boulevard menacé, ils se retirèrent dans les Tourelles, dont ils levèrent le pont; et des Tourelles, trop ébranlées elles-mêmes par le canon, et trop découvertes après la perte de leur boulevard pour qu'on y pût tenir encore, dans le boulevard nouveau et dans la bastille destinés à y suppléer (samedi 23 octobre)¹.

Salisbury prit les Tourelles (24 octobre) et n'alla point au delà : car ce n'était point par ce chemin qu'il comptait entrer dans Orléans. Comment supposer en effet que les Anglais, maîtres du nord de la Loire, fussent allés, pour prendre la ville, s'établir au sud, ayant à dos toutes les forces des Français? Comment admettre qu'ayant par le nord toute liberté d'en attaquer directement les murailles, ils eussent entrepris d'ouvrir la brèche par-dessus la rivière, sans autre moyen d'y arriver qu'en forçant un pont parfaitement défendu? Ce que voulait Salisbury, c'était d'occuper la tête du pont, pour ôter aux Orléanais toute communication avec ces pro-

1. *Perte des Tourelles*. Journal du siège (t. IV, p. 98); Chron. de la Pucelle, ch. xxxvi et xxxvii.

vinces du Midi où était leur espérance. Aussi, pour s'y mieux garder, fît-il rompre les deux premières arches attenantes aux Tourelles : le midi ainsi fermé, il semblait difficile que la ville pût résister longtemps quand on viendrait en force l'attaquer par le nord. Avant de s'éloigner, le soir même de la prise des Tourelles, Salisbury monta au deuxième étage de la forteresse, et il examinait l'enceinte de la place, quand un éclat de boulet le frappa au visage, et le renversa blessé à mort auprès d'un chevalier tué du même coup. Les Anglais remportèrent à Meun en secret, mais non pas de telle sorte que la nouvelle n'en vînt à Orléans. Elle s'y répandit avec des circonstances merveilleuses. On racontait que William Glasdale, nommé par Salisbury capitaine des Tourelles, lui en faisait les honneurs et lui montrait Orléans de la fenêtre, disant: « Monseigneur, regardez ici votre ville; vous la voyez d'ici bien à plein. » Salisbury regarda et reçut le coup dans l'œil. L'attaque était suspendue après la rude affaire de cette journée; les canonniers étaient allés dîner : c'était un enfant qui, rôdant sur les remparts et voyant une pièce abandonnée, avait eu l'idée d'y mettre le feu. Jamais coup visé n'atteignit mieux le but¹.

1. *Mort de Salisbury*: Journal du siège, t. IV, p. 100; Chron. de la Pucelle, ch. xxxviii; J. Chartier, t. IV, p. 27; Robert Blondel, *ibid.*, p. 347; Grafton, t. I, p. 577 (édit. 1809); Monstrelet, II, 49; Th. Basin, *Histoire de Charles VII*, liv. II, ch. vii : « Qui (lapis) ferramento allisus quo eadem muniebatur fenestra, et in parte divisus, in caput ipsius comitis prope alterum oculorum impexit cumque lethaliter vulneravit. »

Salisbury mourut au bout de trois jours, recommandant à ses capitaines de ne point abandonner l'entreprise. Mais les Orléanais venaient de recevoir des renforts. Le lendemain de la perte des Tourelles, le bâtard d'Orléans (Dunois) rentrait dans la ville avec le maréchal de Boussac ou Sainte-Sévère ¹, le Lombard Théode de Valpergue, depuis bailli de Lyon, Jacques de Chabannes, sénéchal du Bourbonnais², les seigneurs de Beuil et de Chaumont-sur-Loire, des plus nobles de la Touraine, La Hire et huit cents hommes environ, qui venaient s'associer aux périls de la place (lundi 25 octobre). Les Anglais, sans renoncer à, l'attaque, jugèrent prudent de la suspendre. Ils achevèrent de mettre en bon état les Tourelles et leur boulevard, et la nouvelle bastille des Augustins. Ils y laissèrent cinq cents hommes sous la conduite de W. Glasdale, officier de second ordre, à ne voir que l'origine, mais qui ne le cédait à personne en habileté, en courage et en haine des Français ; il jurait, dit-on, qu'à son entrée dans Orléans, il y tuerait tout, hommes et femmes. Les autres se retirèrent dans leurs cantonnements, sur la haute et sur la basse Loire, à Meun et à Jargeau, attendant, pour reprendre le siège dans sa

1. Jean de Brosse, seigneur de Boussac et de Sainte-Sévère, nommé maréchal de France par le crédit de Richemont pour l'avoir débarrassé de Beaulieu (1427). Il en sera souvent question dans la suite de cette histoire.

2. C'est le frère d'Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, ce chef des écorcheurs, si fameux dans la seconde moitié du règne de Charles VII.

vraie direction, un nouveau chef et des renforts de Paris (8 novembre¹).

Les Orléanais, ne se faisant pas illusion sur leur retraite, s'apprêtèrent à les recevoir par où ils devaient venir; et ils sacrifièrent leurs beaux faubourgs de la rive droite comme ils avaient fait les maisons du Portereau : couvents, églises, tout fut détruit comme autant de places d'armes où l'ennemi n'eût pas manqué de s'établir. En attendant, des deux côtés de la rivière on échangeait des coups de canon. Les Anglais des Tourelles, ravitaillés le 1^{er} décembre par Talbot et Scales², rouvrirent le feu avec plus de vigueur : munis de pièces de fort calibre, ils lançaient des boulets de pierre de 164 livres jusqu'au cœur de la ville. Les Orléanais firent si bien, qu'ils purent, même à cet égard, leur tenir tête : ils fondirent une bombarde dont les boulets pesaient 120 livres, et qui, avec deux autres canons de grosseur inusitée, appelés, l'un, Montargis, à cause de son origine,

1. *Arrivée de Dunois*, etc. *Procès*, t. IV, p. 100 (Journal). — *Glasdale* (Glacidas) : « Et disoit-on que ce siège se gouvernoit plus par lui que par nuls autres, combien qu'il ne fust pas de si grand estat que plusieurs des dessus nommés (*Chartier*, *ibid.*, p. 18) ; » — « de haut courage, plein de toute tyrannie et orgueil (*Chron. de la Pucelle*, ch. xxxvii) ; » — « usa souvent de grands menaces, et s'alloit vantant par son orgueil, qu'il feroit tout meurtrir à son entrée dans la ville, tant hommes que femmes, sans en espargner aucuns (*ibid.*). » — *Délibération des Anglais*, *ibid.*, ch. xxxviii, et *Journal du siège* (t. V, p. 102).

2. John Talbot, comte de Shrewsbury, né vers 1373, une des figures les plus imposantes d'un temps où l'Angleterre compta de si grands capitaines. — Thomas, lord Scales, avait paru déjà aux journées de Gravant, de Verneuil, etc.

l'autre, Rifflard, à cause de ses prouesses, répondaient avantageusement, du pied des murailles, au feu des Anglais. D'autres pièces, beaucoup moindres d'ailleurs, n'en faisaient pas moins bien leur office : un coup, tiré du boulevard de la Belle-Croix contre les Tourelles, en abattit le toit, qui écrasa six hommes dans sa chute¹.

Ce boulevard de la Belle-Croix, par sa position comme par l'audace de ses défenseurs, incommodait tout particulièrement les Anglais. Un jour ils tentèrent de le surprendre ; mais on y faisait trop bonne garde. Là s'était établi de préférence un Lorrain, Jean de Montesclère, vulgairement nommé maître Jean, qui manœuvrait un de ces canons longs et légers appelés coulevrines; et nul, lui présent, ne se montrait impunément à découvert aux meurtrières des Tourelles. Les Anglais le connaissaient bien ; ils auraient donné beaucoup pour être débarrassés de sa personne, et parfois maître Jean leur procurait le plaisir de croire que leurs vœux étaient exaucés : il se laissait choir comme s'il eût été frappé lui-même, et on l'emportait dans la ville ; mais il revenait bientôt à l'embuscade, et de nouveaux coups prou-

1. *Destruction des faubourgs: Procès*, t. IV, p. 103 (Journal du siège). — *Arrivée de Talbot* : *ibid.* — *Canonnade* : *ibid.*, p. 103-105.

Le 8 novembre 1428, La Hire se trouve à Tours, demandant, au nom de Charles VII, des secours pour la ville assiégée. La municipalité vota un subside qui fut avancé par un bourgeois. (*Archives de Tours*, citées par Vallet de Viriville, art. La Hire dans la *Biographie générale* de MM. Didot.)

vaient aux Anglais que maître Jean n'était pas mort¹.

Tout cela n'était qu'un prélude.

L'avant-dernier jour de l'année les Anglais se montrèrent enfin sur la rive droite, pour commencer le vrai siège d'Orléans. Suffolk², donné pour successeur à Salisbury, ayant avec lui Talbot, John Pole, son propre frère, Scales, Lancelot de Lisle et les plus braves chevaliers d'Angleterre, vint à la tête de deux mille cinq cents hommes, et s'établit, non sans une vive résistance, sur les ruines de l'église Saint-Laurent, à l'ouest d'Orléans, près des bords de la Loire, où il se fortifia. Pour se relier au corps qui occupait, sur la rive opposée, les Tourelles et la bastille des Augustins, il fit construire, dans une île de la Loire et de l'autre côté du fleuve, deux boulevards formés de fascines et de terre : le boulevard Charlemagne, ainsi appelé de l'île, aujourd'hui supprimée, où il était bâti, un peu au-dessous d'Orléans, et le boulevard du champ Saint-Privé, non loin de l'église de ce nom, mais plus près de la Loire : et d'autre part, il prolongeait son front d'attaque vers le nord, en élevant le boulevard de la Croix-Boissée, en face de la porte Renart (à l'ouest). Douze cents hommes, amenés le 16 janvier par

1. *Maître Jean*: t. IV, p. 105 et 109 (Journal) et l'appendice n°IV.

2. William Pole, comte et plus tard duc de Suffolk, petit-fils du fameux ministre de Richard II.

Falstolf, lui permettaient de mieux garnir cette ligne d'attaque et de défense¹.

En somme, la position des Anglais était loin d'être dominante. Huit cents hommes, qui ne pouvaient que garder les Tourelles ou faire la patrouille sur les bords de la Loire, et trois mille sept cents hommes en bataille, ce n'était pas assez pour forcer une ville comme Orléans ; et on ne s'expliquerait pas cette disproportion entre les moyens et le but, si on ne tenait compte de la nécessité où les Anglais se voyaient d'éparpiller leurs forces, à mesure qu'ils étendaient leurs conquêtes : car rien n'était à eux que ce qu'ils occupaient en effet. La ville, de son côté, n'avait point reçu du dehors les renforts que réclamait son importance. On ne méconnaissait point le péril sans doute à la cour de Charles VII. Les états du royaume réunis à Chinon (octobre et novembre 1428) avaient accordé au roi une aide de quatre cent mille francs, spécialement « pour résister aux Anglais, qui étaient à présent à puissance sur la rivière de Loire, pour le service de la ville d'Orléans et autres affaires d'État. » Ils le pressaient en même

1. *Suffolk, ibid.*, p. 106, et *Chronique de la Pucelle*, ch. XLI. Monstrelet (II, 53) désigne Suffolk comme « général capitaine, » ayant au-dessous de lui Scales, Talbot, Lancelot de Lisle et Glacidas. — *Boulevard Charlemagne et boulevard du Champ Saint-Privé*, du 1^{er} au 6 janvier 1429, t. IV, p. 109 (Journal) : *boulevard de la Croix-Boissée*, avant le 16 janvier, *ibid.*, p. 110. — *Falstolf*, t. IV, p. 110 (Journal). John Falstolf ou Falstalf, né vers 1399, lieutenant du roi d'Angleterre à Harfleur après la prise de cette ville, et, depuis la mort de Henri IV, grand maître d'hôtel, c'est-à-dire chef de la maison militaire du duc de Bedford.

temps d'appeler à lui avec toutes leurs forces les principaux seigneurs du royaume, notamment les comtes de la Marche, de Clermont, de Foix, d'Armagnac ; et le prince lui-même avait fait un traité avec le roi d'Écosse pour en obtenir plus de secours : mais ni l'argent ni les hommes n'arrivaient encore. La ville d'Orléans avait six à sept cents hommes de garnison avant les premières attaques des Anglais; elle en avait reçu un millier depuis, de telle sorte que sa principale force était toujours dans la bourgeoisie. Selon le recensement fait par Gaucourt en septembre 1428, elle comptait trente mille habitants, ce qui suppose cinq mille hommes capables de porter les armes; cinq mille hommes dont trois mille seulement, peut-être, étaient armés : mais c'étaient trois mille hommes aguerris, distribués par corps de métier, et se partageant la défense des portes et des tours ; et les deux mille autres, dans une ville aussi résolue à se défendre, formaient évidemment une réserve prête à remplir les vides qui viendraient à se produire et à répondre à tous les besoins¹.

1 *Forces des Anglais*: 500 hommes aux Tourelles avec Glasdale, t. IV, p. 102; renfort de 300 hommes avec Talbot, 1^{er} décembre 1428, *ibid.*, p. 103; 2500 hommes avec Suffolk, à Saint-Laurent, 29 décembre, *ibid.*, p. 106; renfort de 1200 hommes avec Falstolf, le 16 janvier 1429, *ibid.*, p. 110. — *Forces des Orléanais*: Indépendamment de la population armée, qui pouvait être de 3000 à 5000 combattants, et de la garnison primitive d'environ 600 à 700 hommes: 800 hommes, 25 octobre 1428, *ibid.*, p. 101 ; 200, le 5 janvier 1429, sous l'amiral L. de Gulan, *ibid.*, p. 108. Pour les renforts postérieurs, voyez l'indication que j'en donne à leur date et l'appendice n° XXII.

États de Chinon, octobre 1428. *Hist. de Languedoc*, t. IV,

C'est avec ces combattants, et ce fut principalement entre les bastilles de la rive droite et la partie correspondante des murailles, que s'établit la lutte. Chaque jour il y avait quelque alerte, soit que les Anglais assaillissent la ville, soit que les défenseurs d'Orléans se portassent aux boulevards ennemis ; car les Orléanais, assiégés chez eux, étaient assiégeants à l'égard des bastilles anglaises, et ils prenaient même l'offensive plus souvent que les autres. Il semblait que les Anglais, trop peu nombreux encore pour tenter de pénétrer dans la ville, voulussent en lasser les habitants avant de l'envahir ; et leurs canons servaient moins à faire brèche aux murailles qu'à lancer à toute volée leurs boulets sur les maisons des bourgeois. Mais les Orléanais ne s'en émouvaient guère, et le Journal du siège, fidèle écho de la voix publique, s'amuse à raconter les bizarreries du canon. Quelquefois la lutte générale faisait place à des combats singuliers : deux contre deux, six contre six, ou bien à des combats de pages. D'autres fois aussi, il y avait des trêves, mais elles étaient courtes, et il ne fallait

p. 472 et 473, voyez l'append. n° I, déjà cité. Le clergé y participa dans la forme qui lui était propre ; nobles, clercs, étudiants, ouvriers des monnaies, tous les privilégiés durent payer leur part de cette aide. Et en même temps les États sommaient les fenda-taires de s'armer pour la défense du royaume, selon leurs obligations féodales. (Voy. Loiseleur, *Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans*, p. 64.)

Traité avec le roi d'Écosse, Jacques I^{er}, pour le mariage de Marguerite sa fille avec Louis Dauphin de France, 30 octobre 1428, Dumont, *Corps diplomatique*, t. II, part. II, p. 224. Ce mariage fut célébré à Tours, le 25 juin 1436, en vertu d'une dispense, le Dauphin n'ayant pas même alors quatorze ans.

pas s'allarder : Lancelot de Lisle, un des principaux chefs anglais, s'en revenant, l'heure passée, d'une conférence avec La Hire, eut la tête emportée d'un boulet¹ !

Ni la défense ni l'attaque n'en pouvaient rester là, et de temps en temps, les secours envoyés à l'un ou à l'autre parti les remettaient aux prises. La ville, n'étant bloquée au nord que sur une moitié à peine de son enceinte, pouvait, comme les bastilles anglaises, recevoir des vivres et des renforts. Les Anglais épiaient ces convois, et les Orléanais ne réussirent pas toujours à les soustraire à leurs attaques : un jour la coulevrine de maître Jean resta entre leurs mains, et peu s'en fallut qu'il n'y restât lui-même. D'autres fois, c'est aux Anglais que les secours étaient envoyés, et les Orléanais à leur tour, par d'audacieuses sorties, enlevaient et faisaient entrer dans la ville des provisions qui n'y étaient pas destinées².

1. *Bizarreries du canon* : Un boulet tombe sur une table entourée de cinq convives, sans autre effet que de briser le service ; un autre, au milieu de cent personnes réunies, atteint l'une d'elles et lui emporte un soulier. (*Procès*, t. IV, p. 104 et 111.) — *Combats singuliers* : Un jour ce sont deux Gascons qui battent deux Anglais ; un autre jour six Français qui défient six Anglais : les Anglais ne vinrent pas. (*Ibid.*, p. 106 et 111.) — *Combat de pages* : à coups de pierres : les petits Anglais y perdirent leur chef, les Français leur étendard. (*Ibid.*, p. 143 et 144.) — *Mort de Lancelot*, le samedi 29 janvier, *ibid.*, p. 115. Voyez aussi l'appendice n° V.

2. *Nouveaux renforts à Orléans* : 30 hommes d'armes, le 24 janvier, t. IV, p. 114 (*Journal*) ; 26 combattants le 5 février, *ibid.* — *Convois de vivres*, les 3, 5, 10, 12, 25, 31 janvier ; 25 février ; 6, 7, 8 mars ; 5, 16, 21 avril ; — *interceptés*, 25, 28 janvier et 27 avril (voy. le *Journal* à ces dates). — *Affaire de l'île des Moulins*, *ibid.*, p. 112. — *Convois aux Anglais*, 7 et 19 avril (voy. le *Journal* à ces dates).

Un incident de cette sorte amena entre les deux partis une rencontre qui eut l'importance d'une véritable bataille.

Vers le commencement de février 1429, Falstolf était revenu à Paris pour en ramener de nouveaux renforts, et, sous leur garde, tout un convoi de munitions et de vivres. Ce n'était pas moins de trois cents chariots avec un millier de gens du commun, marchands et autres, le prévôt de Paris, Simon Morhier, et quinze cents combattants anglais, normands ou picards. On entraînait en carême : le convoi se composait surtout de barriques de harengs. L'occasion était excellente pour surprendre les Anglais dans l'embarras de ces voitures, et leur enlever leurs approvisionnements pour prix de la victoire; mais les défenseurs d'Orléans n'eussent pas suffi à cette entreprise : la cour, à laquelle ils s'étaient adressés plusieurs fois, parut enfin consentir à tenter un effort. Le comte de Clermont, fils aîné du duc de Bourbon, amenait au secours du roi des hommes du Bourbonnais et de l'Auvergne. Avec lui se trouvait à Blois Jean Stuart, connétable d'Écosse, récemment revenu de Terre-Sainte, et impatient de se retrouver en présence des Anglais. Ils se concertèrent avec plusieurs autres capitaines, et tandis que ceux-ci, passant par Orléans, allaient marcher au-devant du convoi pour lui barrer le chemin, eux, partant de Blois au nombre de trois ou quatre mille, se devaient rendre au point de la route, où l'on comptait bien le rejoindre : vainqueurs, ils se rabattaient sur la

ville assiégée; et, les habitants se joignant à eux, tout faisait croire que les bastilles anglaises, privées de leurs renforts et attaquées de deux côtés à la fois, n'auraient pas résisté¹.

Les choses se passèrent d'abord comme on l'avait résolu. Le 8 février, arrive à Orléans William Stuart, frère du connétable d'Écosse, avec mille combattants, dont la belle tenue fit l'admiration de la ville. La nuit suivante, trois cent vingt autres, soit au sire d'Albret, soit à La Hire; le lendemain, trois cents autres encore, avec le maréchal Gilbert de La Fayette. Tous venaient pour le coup projeté : on les retrouvera dans la bataille. Il importait que le comte de Clermont n'y fût pas moins exact : pour en être plus sur, le bâtard d'Orléans, avec deux cents hommes, traversa les lignes anglaises et le vint prendre à Blois (10 février). Le 11, ceux d'Orléans se mettent en route; c'était un corps de quinze cents hommes, à la tête desquels on comptait Guillaume d'Albret, William Stuart, Boussac, les deux Xaintrailles, Verduzan, La Hire. Ils venaient de passer Rouvray-Saint-Denis, quand le convoi des Anglais débouchait d'Angerville. Rien n'était plus facile que de l'attaquer pendant qu'il s'avavançait en longue file par la route, de le

1. *Convoi de Falstolf*, t. IV, p. 120 (Journal). Monstrelet (II, 56) dit quatre à cinq cents charrettes. La Normandie avait fourni 200 lances et 600 archers (Beaurepaire, *Administration de la Normandie sous la domination anglaise*, p. 59). — *Le comte de Clermont*: Chron. de la Pucelle, ch. xi.; Berri, p. 376 (édit. Godefroi). Charles, comte de Clermont, devint duc de Bourbon après son père qui mourut prisonnier des Anglais en 1434.

rompre et de le détruire ou de le prendre ; c'était l'avis de La Hire, de Poton de Xaintrailles, et de tous ceux qui venaient avec lui d'Orléans. Mais le comte de Clermont n'était pas encore là : il arrivait (il était à Rouvray depuis la veille !), il ordonnait de l'attendre, disant qu'il amenait trois à quatre mille hommes, avec lesquels on était sûr d'accabler les Anglais. Ils attendirent donc, et laissèrent à Falstolf le temps d'aviser à la situation. L'habile général, se faisant une barrière de ce qui naguère était pour lui un embarras, disposa ses chariots en la forme d'un parc, large par derrière, et n'offrant qu'une longue et étroite issue par devant à qui voudrait l'y forcer. Derrière ses chariots, il se fit un autre retranchement de ces pieux aiguisés dont les Anglais étaient toujours pourvus en marche, et il s'y renferma avec ses hommes d'armes, résolu de vaincre ou de mourir; car, d'échapper par la fuite, il n'en avait ni l'espoir ni la pensée¹.

Le retard avait tout compromis; la précipitation fit tout perdre. Le comte de Clermont approchait ; déjà le bâtard d'Orléans et le connétable d'Écosse, le laissant à Rouvray, avaient rejoint la troupe établie en face des Anglais dans la plaine. Il avait été convenu qu'on resterait à cheval, et qu'on laisserait les gens de trait engager l'attaque des retranchements. Ces derniers s'en acquittèrent fort

1. *Arrivée des troupes à Orléans pour l'expédition projetée*, t. IV, p. 118-120 (Journal). — *Préparatifs de la bataille*, *ibid.*, p. 120; Chron. de la Pucelle, et Monstrelet, l. I.

bien. Ils n'avaient pas seulement l'arc et l'arbalète ; ils avaient apporté d'Orléans force coulevrines dont les coups mettaient en pièces les chariots laissés à la garde des archers anglais et des marchands. Comme les archers anglais, au lieu d'être soutenus, étaient reçus derrière les palissades, et qu'il n'en sortait plus que des flèches fort incommodes pour l'assaillant, l'Écossais n'y tint pas : il mit pied à terre ; son frère William Stuart et les chevaliers français, non moins impatients de combattre, firent de même, et ils se portèrent assez confusément vers les barricades anglaises, afin de les forcer. Mais les Anglais, voyant que le principal corps de bataille ne se mettait point en devoir de les soutenir, sortirent en bon ordre, et, tombant brusquement sur eux, les accablèrent, les mirent en déroute. Ils allèrent même jusqu'à s'aventurer à les poursuivre dans la plaine, et ils le firent impunément. Vainement La Hire, Poton de Xaintrailles et plusieurs autres, rassemblant soixante à quatre-vingts compagnons autour d'eux, tombèrent-ils sur les vainqueurs dispersés, dont ils tuèrent plusieurs : ils ne furent ni imités ni soutenus. Le comte de Clermont, qui s'était fait armer chevalier ce jour-là, demeura spectateur de la lutte, comme si les Anglais agissaient pour lui, en châtiant ceux qui avaient combattu contre son ordre. Il prit la route d'Orléans, laissant à l'ennemi le champ de bataille, et, dans cette plaine, les corps de trois à quatre cents soldats et des chevaliers les plus braves : Guillaume d'Albret, les deux

Stuart, Verduzan, Châteaubrun, Rochechouart, Chabot¹ (12 février 1429).

Cette troupe qui devait chasser les Anglais de devant Orléans, dut se garder de leurs bastilles, pour y entrer sans un nouvel échec. Elle n'y vint que pour assister du haut des murailles à l'arrivée toute différente de Falstolf (le 17), ramenant son convoi intact, moins les barriques défoncées sur le champ de bataille, et qui, le jonchant de leurs débris, firent nommer cette journée la *bataille des harengs*. Le comte de Clermont se trouvait mal à l'aise dans cette ville qu'il avait compromise au lieu de la délivrer. Il partit le lendemain de l'arrivée de Falstolf (18 février) avec Regnault de Chartres, archevêque de Reims, chancelier de France², et l'évêque d'Orléans même, disant qu'il allait trouver le roi à Chinon, et requérir de nouveaux secours ; il commençait par emmener de la ville l'amiral

1. *Bataille de Rouvray* ou la *Détrouse des harengs* : Journal du siège, Chronique de la Pucelle, et Monstrelet, aux lieux cités ; Perceval de Cagny, ms. Duchesne, n° 48, f° 86 recto. Chron. de la Fête du 8 mai, t. V, p. 288.

2. Regnault de Chartres, né vers 1380, chanoine, puis doyen de Saint-Pierre de Beauvais en 1406, et archevêque de Reims en 1414 : c'est en cette qualité qu'il se rendit l'année suivante au concile de Constance. Il fut une première fois chancelier de France le 28 mars 1424 ; mais il remit les sceaux au bout de quelques mois pour aller, comme orateur d'obédience, auprès de Martin V. Il redevint chancelier le 2 novembre 1428. Nous verrons quelle sorte d'influence il exerça sur cette période de notre histoire. Voir sa vie comme archevêque et comme chancelier dans le *Gallia christiana* et dans Duchesne, *Hist. des chanceliers de France*, et sa notice plus abrégée dans un article de la *Biographie générale* de MM. Didot, signé, comme beaucoup d'autres excellents articles sur les hommes de ce temps, par Vallet de Viriville.

Louis de Culan¹, La Hire et plus de deux mille combattants².

Les Orléanais, comptant peu sur le secours du roi, se tournèrent vers le duc de Bourgogne, et lui firent demander, au nom du sang de France, de prendre en garde l'héritage de son cousin le duc d'Orléans. Le conseil d'Angleterre avait promis au duc prisonnier d'épargner son apanage ; les Orléanais réclamaient contre Bedford le bénéfice de cette promesse : menacés de devenir Anglais, ils cherchaient sous le patronage du duc de Bourgogne un refuge dans une neutralité qui était si peu selon leur cœur. Leur situation, en effet, allait empirant. Un instant ils avaient cru trouver contre l'ennemi un auxiliaire dans le fleuve : la Loire grossissant tout à coup avait monté jusqu'aux parapets des boulevards que les Anglais avaient construits dans la rivière ou sur ses bords (boulevards de l'île Charlemagne, du champ Saint-Privé, des Tourelles). Les Orléanais espérèrent qu'ils avaient été minés par les eaux et ne pourraient tenir ; mais les Anglais, à force de travail, avaient conjuré le péril³.

1. Louis de Culan, après une longue captivité en Orient, avait été nommé bailli de Melun et amiral de France, en 1422.

2. *Le comte de Clermont à Orléans* : Voy. le Journal du siège, la Chronique de la Pucelle et Monstrelet aux lieux cités. L'auteur de la Chronique de la Fête du 8 mai, on l'a vu, dit que les Orléanais, voyant que les fugitifs de Rouvray n'osaient combattre les Anglais, les invitèrent à sortir de la ville comme des bouches inutiles (t. V, p. 288). Il vaut mieux s'en rapporter au Journal qui dit que les Orléanais se montrèrent mécontents de ce départ, (t. IV, p. 130).

3. *Ambassade au duc de Bourgogne* : Journal du siège, *Procès*,

Les Anglais gardaient donc la basse Loire ; ils entreprirent de tenir aussi la haute. Ayant rappelé à eux une partie de leurs garnisons de Jargeau et des villes de la Beauce (8 mars), ils commencèrent dès le surlendemain (le 10) une bastille à Saint-Loup, à l'est d'Orléans ; et, tout en prenant position de ce côté jusqu'alors demeuré libre, ils travaillaient à se fortifier sur leur principal front d'attaque. Ils avaient commencé une tranchée, qui, menée de leur boulevard de la Croix-Boissée vers Saint-Ladre d'Orléans, leur devait permettre d'aller à couvert jusque sous les murs de la ville. Les assiégés interrompirent leur travail par une sortie vigoureuse où maître Jean prouva aux Anglais qu'ils n'avaient pas tout, pour avoir pris sa coulevrine : armé d'un autre instrument de même sorte, il leur tua cinq hommes en deux coups, et parmi les cinq, lord Gray. Mais les assiégeants se remirent à l'œuvre, et bientôt ajoutèrent sur ce front deux nouveaux boulevards à leurs défenses : le boulevard des Douze-Pierres ou des Douze-Pairs (vers le 20 mars), et le boulevard du Pressoir-Ars (vers le 9 avril) ; ils nommèrent le premier, Londres, le second, Rouen. Un peu après (15 avril) ils achevèrent une grande bastille au nord entre

1. IV, p. 130 ; Chronique de la Pucelle, ch. LXI. Avant le siège, les Orléanais avaient déjà, dit-on, cherché à intéresser le duc de Bourgogne en leur faveur. Ils avaient donné 2500 écus à La Trémouille, pour détacher Philippe des Anglais. La Trémouille s'y est-il employé sérieusement ? On le veut croire : car il garda l'argent. Voyez Lottin. t. I. p. 197. citant Dubois et les comptes de la ville, à la date du 20 avril 1425.

Saint-Pouair et Saint-Ladre, et la nommèrent Paris¹.

Ainsi le blocus allait se resserrant, et le moment semblait proche où l'ennemi, maître des principales routes, pourrait, en interceptant les arrivages de vivres, tourner contre la ville le nombre même de ses habitants. Leur résolution tiendrait-elle devant cette épreuve? le doute au moins gagnait les esprits dans la foule : on commençait à craindre les trahisons. Un jour, on découvrit dans le mur de l'Aumône d'Orléans, près la porte Parisis, un trou assez large pour donner passage à un homme. Le peuple s'ameuta : coupable ou non, le directeur de la maison dut chercher son salut dans la fuite. Un autre jour, le Jeudi saint, sans nul autre indice, le bruit courut qu'on était trahi : chacun se tint sous les armes². Ces rumeurs, par les effets qu'elles produisaient, montraient au moins que le peuple n'était pas disposé à se rendre ; et il ne cessait de le prouver par sa vigueur. Les chefs pouvaient bien encore faire entre eux échange de politesses, s'envoyant et recevant tour à tour ce qui leur rendait la vie plus supportable :

1. *Nouvelles bastilles: Procès*, t. IV, p. 132, 135, 138 et 145 (Journal). — Voyez l'appendice n° VI.

2. *Trou pratiqué au mur de l'Aumône* (9 mars) ; t. IV, p. 134 (Journal). — *Bruit de trahison le Jeudi Saint* (24 mars) : Durant lequel jour courut grant bruit que aucuns de la cité la devoient trahir et bailler ès mains des Anglois : pour quoy celluy mesme jour et lendemain, veille de saintes Pasques, et le jour aussi, furent les gens de guerre y estans en garnison et les citoyens et autres y estans retraicts pareillement, toujours en armes et chacun sur sa garde, tant en la ville et sur les murs, comme ès bouleviers d'entour (*ibid.*, p. 141).

quant aux hommes d'armes, ils n'échangeaient guère que des coups. De moins en moins attaqués dans leurs murailles, ils prenaient plus souvent l'offensive. Ils allaient chercher l'assiégeant dans ses lignes ; et plusieurs fois de hardis coureurs tombèrent à l'improviste sur l'ennemi dans la campagne, et purent même ramener leurs prisonniers dans Orléans¹.

C'est au milieu de ces incidents divers que l'on vit revenir les députés envoyés au duc de Bourgogne.

Le duc avait accueilli volontiers le message, et, sans se presser d'ailleurs beaucoup d'y donner suite, il avait emmené les envoyés à Paris, où il voulait en parler lui-même à Bedford. Recevoir sous sa garde la ville d'Orléans, c'était établir son influence au centre de la France, enlever aux Ar-

1. *Échange de politesses entre les chefs*: Un jour (22 février) Suffolk fit offrir au bâtard d'Orléans un plat de figues, de raisin et de dattes, en le priant de lui envoyer de la panne noire (sorte de drap) pour faire une robe : politesse fort intéressée sans doute, car dans Orléans on ne manquait pas encore de vivres, et les Anglais pouvaient bien manquer de drap dans leur camp ; mais le bâtard accueillit l'offre et la demande avec la même bonne grâce (*ibid.*, p. 131).

Sorties : Plusieurs fois les Orléanais pénétrèrent assez avant dans les bastilles pour rapporter en trophées des tasses d'argent, des robes fourrées de martre, sans compter les arcs, les flèches et autres instruments de guerre (2 mars et 18 avril), t. IV, p. 132 et 147.

Courses dans la campagne : Un jour (12 avril), c'est une troupe qui, sortant de nuit, pénètre jusqu'à Saint-Marceau au Val de Loire, force l'église et y fait prisonniers vingt Anglais qu'elle ramène à Orléans ; un autre jour (20 avril) un capitaine avec vingt hommes d'armes arrive à Fleury-aux-Choux et y surprend les hommes qui, tout récemment, avaient amené des vivres aux bastilles anglaises (*ibid.*, p. 145, 148).

magnacs la tête de leur parti : mais c'était par le même coup se rendre plus fort vis-à-vis des Anglais, et c'est ce que les Anglais ne voulaient pas. Aussi Bedford n'usa-t-il guère de ménagement pour éconduire son beau-frère. Il déclara qu'il comptait bien avoir la ville à sa volonté, et que les Orléanais lui payeraient ce que lui avait coûté ce siège : ajoutant, sans plus d'égard pour le solliciteur intéressé, « qu'il seroit bien marry d'avoir battu les buissons et que d'autres eussent les oisillons. » Le duc de Bourgogne se retira blessé. Il dut renvoyer les députés d'Orléans sans autre réponse ; mais il envoyait avec eux un trompette chargé de rappeler du siège tous ceux de son obéissance¹.

Les Anglais s'émurent peu de ce rappel, qui pourtant leur enlevait des auxiliaires (mille à quinze cents hommes peut-être) dans un moment où ils n'en pouvaient trop avoir pour compléter leur ligne de blocus. Ils s'en consolaient en pensant qu'ils seraient seuls à garder la conquête : le duc de Bourgogne se retirait à point pour perdre le fruit qu'il aurait pu attendre de son concours ; et, malgré le départ très-précipité des Bourguignons, ils se firent de Saint-Jean le Blanc, sur la rive droite, une nouvelle bastille qui devait concourir avec celle de Saint-Loup à la garde de la haute Loire (vers le 20 avril). Quant aux Orléanais,

1. *Retour de l'ambassade envoyée au duc de Bourgogne*, Journal, p. 146, Monstrelet, II, 58; Chron. de la Pucelle, ch. XLI ; J. Chartier, ch. XXXIV.

ils se consolèrent aussi en voyant qu'ils restaient à eux-mêmes; car déjà avait paru celle qui se disait envoyée de Dieu pour les délivrer, celle qui devait associer leur nom au plus beau nom de l'histoire : Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans¹.

1. *Rappel des Bourguignons.* — Journal et Chron. l. l.

JEANNE D'ARC.

LIVRE PREMIER.

DOMREMY ET VAUCOULEURS.

I

L'ENFANCE DE JEANNE D'ARC¹.

La vallée de la Meuse, de Neufchâteau à Vaucouleurs et au-delà, se prolonge entre deux chaînes de coteaux ou de mamelons, séparés l'un de l'autre par des gorges plus ou moins profondes. Les hauteurs gardent encore quelques restes des bois qui les couvraient jadis ; la vigne en a pris la place sur les pentes les moins roides et les mieux exposées ; le blé succède à la vigne et descend jusqu'aux prairies, qui occupent, sur une largeur de douze à quinze cents pas, le fond uni de la vallée.

1. Plusieurs personnes croient aujourd'hui rendre à Jeanne d'Arc son véritable nom en l'appelant Jeanne *Darc*. Nous montrons dans un appendice (n° VII) le peu de fondement de cette innovation.

La Meuse y serpente capricieusement d'un côté à l'autre, dans un lit toujours vert. Trop peu profonde pour que la main de l'homme ait entrepris de l'asservir au commerce en la redressant, elle va, dans son cours sinueux, baigner successivement de nombreux villages. Nommons entre plusieurs autres : Frebecourt, au pied de la colline d'où le château de Bourlemont semble porter au loin l'œil du maître ; Coussey, Domremy, sorte d'annexe de Greux qui s'élève au débouché de la route de Gondrecourt ; Maxey, au confluent du Vair, Burey-la-Côte, Burey-en-Vaux, et Chalaines en face de Vaucouleurs : Vaucouleurs, sentinelle avancée de la vieille France, fièrement campée sur son coteau, comme pour mieux surveiller la chaussée qui continue, à travers la vallée, le pont de la Meuse et le chemin de la Lorraine. Cette longue prairie, presque au niveau de la rivière, qui chaque année, sans effort et sans péril, la recouvre de ses bienfaisantes inondations, présente en la saison où l'herbe fleurit un immense tapis de verdure émaillé des plus vives couleurs : d'où le nom de Vaucouleurs (*vallis colorum*), donné au lieu le plus important du pays, et qui peint la vallée tout entière.

Entre tous les villages disséminés sur ces bords frais et paisibles, le plus illustre à jamais c'est le plus humble : c'est la petite commune de Domremy.

Là naquit Jeanne d'Arc le 6 janvier 1412. Son père, Jacques d'Arc, était né à Séfond (Ceffonds),

près Montier-en-Der, en Champagne (Haute-Marne) ; sa mère, Ysabellette Romée, à Vouthon, village situé sur la route de Greux à Gondrecourt, dans le Barrois (Vosges). Jeanne elle-même, née à Domremy, est-elle de la Lorraine, de la Champagne ou du Barrois ? Si l'on veut parler du territoire, Jeanne est une enfant de la Meuse : car la Meuse est la mère commune de tous ces villages qu'elle arrose, sans distinction de Lorraine, de Barrois ou de Champagne. Mais s'il s'agit de nationalité, Jeanne d'Arc était Française. Son père était Français, son village, Français. Son village était partagé, il est vrai, entre le Barrois mouvant (c'est-à-dire relevant de la couronne de France) et le domaine direct de la couronne. Un petit ruisseau d'eau vive marquait cette division : la rive droite, où l'on comptait vingt à trente feux, était au Barrois mouvant ; la rive gauche, au domaine, rattachée avec Greux, et toute cette portion de la vallée jusqu'à Vaucouleurs, à la prévôté d'Andelot et au bailliage de Chaumont-en-Bassigny (Champagne). Or la maison de Jeanne, qui subsiste encore, est sur la rive gauche. Mais quand elle eût été sur la rive droite, Jeanne en serait-elle moins Française ? Tous les habitants de Domremy, ceux de la droite comme ceux de la gauche, excepté un, dit-elle elle-même¹, étaient Armagnacs, c'est-à-dire du parti national ; et quel est, après Dieu, celui que Jeanne appelle son seigneur et son roi ? Le roi de France².

1. *Procès*, t. I, p. 65 et 262.

2. *Procès*, t. I, p. 45.

— C'est la marque irrécusable de sa nationalité. Que si l'on en veut la preuve directe et pour elle et pour son pays, on la trouvera dans des pièces authentiques. On la trouvera dans son procès : dans sa propre déclaration et dans l'enquête ordonnée par ses juges. On la trouvera, avant son procès, dans deux actes de Charles VII : dans les lettres d'anoblissement, où elle est dite « de Domremy, au bailliage de Chaumont » (Champagne), et dans celles où, en reconnaissance de ses services et à sa requête, le roi accorde exemption d'impôts (ce qui est bien le signe de l'empire) aux lieux qui l'ont vue naître, aux deux village unis de Greux et de Domremy¹.

Les parents de Jeanne étaient de simples laboureurs « de bonne vie et renommée », n'ayant, avec leur chaumière, qu'un bien petit patrimoine ; mais considérés dans leur état, vrais et bons catholiques, et soutenant avec honneur leur pauvreté. Ils eurent trois fils : Jacques, Jean et Pierre, et deux filles, Jeanne ou Jeannette et Catherine².

Des deux sœurs, Jeanne était l'aînée. Elle grandit auprès de sa mère, formée par elle à la reli-

1. Sur la date de la naissance et sur le pays de Jeanne d'Arc, voy. les n^{os} VIII et IX aux Appendices.

2. *Condition de la famille de Jeanne d'Arc* : Témoignages des gens du pays. *Procès*, t. II, p. 388, 393, 395, 397, 400, 401, 403. — Les lettres d'anoblissement données aux parents de Jeanne d'Arc supposent qu'ils pouvaient être d'origine servile : « nonobstante quod ipsi forsan alterius quam liberæ conditionis existant. » (*Procès*, t. V, p. 152.) Mais cela est moins un témoignage sur leur origine, qu'une formule prévoyant tous les cas pour lever tous les obstacles : car la noblesse ne s'accordait communément qu'aux personnes de condition libre.

gion et au travail : c'est un témoignage qu'elle ne craignit pas de se rendre à elle-même ; car, par ce témoignage, c'est sa mère qu'elle honorait. « Elle était bonne, simple et douce fille, » dit une amie de son enfance ; « point paresseuse, » ajoute un voisin : et elle travaillait de bon cœur, tantôt filant, jusque bien avant dans la nuit, aux côtés de sa mère, ou la remplaçant dans les soins du ménage ; tantôt partageant les devoirs plus rudes de son père, pourvoyant à l'étable, allant aux champs, mettant la main, selon qu'il le voulait, à la herse, à la charrue, et quelquefois aussi gardant pour lui dans la prairie commune le troupeau du village, quand le iour en était venu¹.

1. *Son instruction religieuse* : « Nec alibi didicit credentiam, nisi a præfata matre. » (*Procès*, t. I, p. 47. Les citations du tome I sont toutes du procès de condamnation et par conséquent nous donnent les déclarations mêmes de Jeanne d'Arc.) Cf. les témoignages de Jean Moreau, t. II, p. 389 ; de Béatrix Estellin, p. 395, et des autres, p. 398, 403, 404, 418, 424.

Sur *les occupations de son enfance* : « Utrum in juventute didicerit aliquam artem : dixit quod sic, ad suendum pannos lineos et nendum » (t. I, p. 51) ; et les mêmes témoignages, t. II, p. 389, 390, 393, 396, 398, 400, etc. « Non erat remissa, laborabat libenter, nebat, ibat ad aratrum cum patre, tribulabat terram cum tribula, et alia domus necessaria faciebat ; et aliquotiens animalia custodiebat, » (p. 424) : — « prout pluries de nocte eam, in domo loquentis cum quadam filia sua nere vidit » (t. II, p. 409 et 430) ; — « laborabat, nebat, sarclabat, » (p. 422, 423, 427, 462) ; — « libenter operabatur et videbat nutrituram bestiarum ; libenter gubernabat animalia domus patris, nebat et necessaria domus faciebat, ibat ad aratrum, tribulatum, et ad turnum animalia custodiebat, » (p. 433 ; cf. p. 404, 410, 413, 415, 420, etc.) Le soin des troupeaux doit se rapporter à sa première enfance : plus grande, elle s'occupait surtout des soins du ménage ; pour les troupeaux, c'était si peu son habitude de les garder, qu'elle-même déclare dans son procès que, si elle le fit, elle ne s'en souvient pas : « Vacabat circa negotia familiaria domus, nec ibat ad campos cum ovibus et aliis

« Bonne fille, » c'est le cri de tous ; honnête, chaste et sainte, parlant en toute simplicité, selon le précepte de l'Évangile : « Oui, non ; cela est, cela n'est pas. » — « Sans manque, » *sine defectu*, voilà tout ce qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole pour en attester la vérité. Un pur rayon de l'amour divin illuminait cette vie si occupée, et donnait du charme à ses labeurs. Le petit jardin de la maison paternelle touchait au cimetière, qui est comme le jardin d'une église de village. Jeanne usait du voisinage pour aller à l'église le plus souvent qu'elle le pouvait : elle y goûtait une douceur extrême. On l'y voyait prosternée devant le crucifix ; ou bien les mains jointes, les yeux levés vers l'image du Sauveur ou de la Vierge sa mère. Tous les matins, pendant le saint sacrifice, elle était au pied des autels ; et le soir, quand la cloche qui sonnait les complies la surprenait aux champs, elle s'agenouillait, et son âme s'élevait à Dieu. Elle se plaisait à entendre chaque soir ce commun appel à la prière. Quand le sonneur de l'église (on le sait de lui-même) venait à l'oublier, elle le reprenait, disant que ce n'était pas bien, et promettait de lui donner des *lunes* (quelque espèce de gâteaux) pour qu'il se montrât plus diligent. Elle ne se bornait pas aux devoirs que la religion

animalibus, » t. I, p. 51 (Interr. du 22 févr.) ; — « et quod postquam fuit grandior et quod habuit discretionem, non custodiebat animalia communiter, sed bene juvabat in conducendo ea ad prata, et ad unum castrum quod nominatur Insula, pro timore hominum armatorum ; sed non recordatur an in sua juvenili ætate custodiebat an non, » t. I, p. 66 (Interr. du 22 févr.).

prescrit à tout fidèle. Cette jeune fille, qui avait accompli de si grandes choses à dix-neuf ans, est tout entière à ces pratiques naïves de dévotion où les âmes simples et pures ont tant de charme à se répandre. A moins d'une lieue au nord de Domremy, sur le penchant de l'un des coteaux qui descendent vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Bermont. Jeanne aimait à le visiter ; et le jour que l'Église a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers la fin de la journée, elle se joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges : symbole consacré par l'Église pour rappeler aux fidèles la foi qui veille et l'amour qui doit brûler pour Dieu¹.

1. *Piété de Jeanne* : Mêmes témoignages, t. II, p. 400, etc. « Dum erat in ecclesia, aliquotiens prona erat ante Crucifixum, et aliquando habebat manus junctas et fixas insimul, ac vultum et oculos erigendo ad Crucifixum aut ad beatam Mariam, » t. II, p. 459 (Arnolin prêtre). — *Assiduité à la messe* : t. II, p. 390, 396, 398, 400. Si elle avait eu de l'argent, dit naïvement un des prêtres entendus, elle l'aurait donné à son curé pour dire des messes, t. II, p. 402 (Et. de Sionne). — *Pratique des sacrements* ; t. II, p. 390, 394, 396, 399, 404, 415, 418, 432. Nicolas Bailly, qui fit l'enquête à Vaucouleurs au nom de Pierre Cauchon, dit au procès de réhabilitation qu'elle se confessait presque tous les mois, selon qu'il l'avait ouï dire de beaucoup d'habitants (t. II, p. 452). H. Arnolin, prêtre, la confessa trois fois en un carême, t. II, p. 459. Cf. ce qu'elle dit elle-même à ses juges, qu'elle se confessa deux ou trois fois à Neufchâteau : et elle y fut quinze jours, t. I, p. 51.

Les complies et les cloches : t. II, p. 393, 413, 420, 424. — *Des lunes* : on lit aussi *lanas* (de la laine). — *L'ermitage de Bermont* : t. II, p. 390, 404, 413, 420, 425, 433, 439 (témoins de Domremy). Les enfants de Greux y allaient faire *leurs fontaines* (t. II, p. 416), comme ceux de Domremy à Notre-Dame de Domremy (voy. ci-après). C'est par un *lapsus*, sans doute, que M. J. Quicherat (t. II, p. 389, note), place cette chapelle sur la route de Domremy à Neufchâteau : c'est « sur la route de Domremy à Vaucouleurs » qu'il faut lire. La

Jeanne fut donc, dès sa plus tendre enfance, un modèle de piété. Elle n'avait point, disait le curé, sa pareille au village. Les jeunes gens se moquaient bien un peu de sa dévotion ; les jeunes filles en jasaient aussi. Mengette, sa petite amie, trouvait elle-même et lui disait qu'elle était trop pieuse ; et ce reproche était pour Jeanne comme un éloge qui la faisait rougir. Mais sa foi se traduisait en bonnes œuvres. Si peu d'argent qu'elle eût, elle en avait pour l'aumône. Elle consolait les malades, elle recueillait les pauvres, elle leur donnait place au foyer, elle leur cédait même son lit, secondée dans sa charité par la religieuse condescendance de ses parents. Aussi était-elle aimée de tout le monde¹.

Elle ne cherchait point d'ailleurs, à se distinguer des autres, et se mêlait à ses compagnes dans les fêtes du village. Sur la pente même où s'adosse le village de Domremy, entre les bords fleuris de la

chapelle s'élevait sur le versant de la colline, à 2 kil. au nord de Greux. Un propriétaire de Vaucouleurs l'a rebâtie sous prétexte de la réparer ; il l'a enfermée dans son enclos, s'est construit tout à côté une maison bourgeoise. La chapelle avec son clocheton y fait le pendant de ses communs.

1. *Sa dévotion* : « Quod non erat sibi similis in dicta villa, » t. II, p. 402 (Et. de Sionne). — « Quod erat bona catholica, quodque nunquam meliorem ipsa viderat, nec in sua parochia habebat, » p. 434 (Colin); — « et ipse et alii deridebant eam, » p. 420 (J. Watrin); — « quod erat nimis devota, » p. 430 (Mengette) et 418 (Hauviette). — *Sa charité* : *ibid.*, p. 398 (Jeannette Thévenin) : — « et faciebat hospitare pauperes, et volebat jacere in focario, et quod pauperes cubarent in suo lecto, » p. 427 (Isabelle Gérardin). Un de ceux qu'elle soigna malade en rend témoignage : « Dum erat puer, ipse infirmabatur, et ipsa Johanna ei consolabatur, » p. 424 (Musnier).

Meuse et la sombre forêt de chênes, *le bois Chesnu*, qui en couronnait les hauteurs, il y avait un hêtre d'une remarquable beauté, « beau comme un lis, » dit l'un des habitants, large, touffu, dont les branches retombaient jusqu'à terre. On l'appelait « Aux loges les Dames, *Ad lobias Dominarum*, » ou encore « l'arbre des Dames. » Autrefois, quand le château de Domremy était encore habitable, les seigneurs et les dames du lieu, avec leurs damoiselles et leurs suivantes, venaient, au retour du printemps, faire un repas champêtre sous son ombrage. Peut-être un jour ces joyeuses réunions avaient-elles amené quelque mystérieuse aventure qui changea de nature et de forme en passant dans la tradition. Le nom de *dames*, donné aux femmes de haut parage, était aussi le nom donné aux fées dans le langage populaire. On racontait qu'un chevalier, seigneur de Bourlemont, venait y voir une fée, conversait avec elle. Jeanne Thiesselin, l'une des marraines de Jeanne, avait entendu dire qu'on le lisait dans un roman¹. L'arbre des Dames était donc aussi l'arbre des Fées. C'étaient les fées qui, dans les anciens temps, venaient danser sous le beau hêtre ; on disait même qu'elles y venaient encore. Cela n'empêchait pas les habitants de Domremy de faire ce que faisaient leurs pères. L'arbre était toujours aussi beau. Au printemps, on se rassemblait sous sa large voûte de verdure. On l'inaugurait, en

1. Récit en langue vulgaire.

quelque sorte, avec les beaux jours, le dimanche de la mi-carême (*Lætare*). En ce jour, qu'on nommait aussi le dimanche des *Fontaines*, les jeunes garçons et les jeunes filles venaient sous l'arbre fameux faire ce qu'on appelait *leurs fontaines*. Ils emportaient, comme provision de la journée, de petits pains faits exprès par leurs mères, et s'y livraient aux ébattements de leur âge, chantant, dansant, cueillant des fleurs aux alentours pour en faire des guirlandes dont ils ornaient les rameaux du bel arbre ; puis, quand ils avaient mangé, ils allaient se désaltérer aux eaux limpides d'une source voisine, tout ombragée de groseilliers¹.

Jeanne y venait comme les autres ; Mengette, son amie, dit qu'elle y fut et y dansa plus d'une

1. *L'arbre des dames* : Voyez ce qu'en dit Jeanne elle-même, t. I, p. 67, et presque tous les témoins de l'enquête de Vaucouleurs au n° 9 de l'interrogatoire. — *Le beau may*, t. II, p. 67. — « *l'abre dominarum*, » t. II, p. 394, 396, etc. ; — « *ad lobias dominarum*, » p. 427, 430, etc. ; « *tempore veris, quia tum est pulchra sicut lilia et est dispersa, ac folia et rami ejus veniunt usque ad terram*, » t. II, p. 423. En 1628, Edmond Richer en parlait encore avec admiration. L'arbre n'existe plus ; mais le souvenir s'en est gardé dans le pays (voy. la note de M. J. Quicherat, t. II, p. 390).

Les seigneurs et les dames de Bourlemont, p. 398, 404, 413, 427. — *Le chevalier Pierre Granier de Bourlement et la fée*, p. 404.

Les fées : Jeanne rapporte au procès qu'elle a ouï dire de l'une de ses marraines qu'elle les y avait vues : « *sed ipsa loquens nescit an utrum hoc esset verum vel non*, » t. I, p. 67. Les témoins de la révision en parlent comme de choses qui n'arrivent plus, t. II, p. 410, 420, 425, 440 : « *Sed propter earum peccata nunc non vadunt*, » p. 396 (Béatrix Estellin). — « *Sed, ut dicitur, postquam evangelium beati Johannis legitur et dicitur, amplius non vadunt*, » p. 391 (J. Moreau).

Divertissement des jeunes gens, p. 390, 394, 400, 407, 423, 425, 427, 430, 434 (témoins de Vaucouleurs). — Sur *la fontaine aux groseilliers*, voy. l'appendice n° X.

fois avec elle. Pourtant elle n'était point danseuse; et souvent, au milieu de la fête, elle se détournait vers une petite chapelle élevée au voisinage sur l'un des points les plus riants de la colline, Notre-Dame de Domremy, et suspendait à l'image de la Yierge les guirlandes qu'elle avait tressées des premières fleurs des champs¹.

C'est du milieu d'une vie si calme et si paisible qu'elle fut appelée à s'armer pour la France.

La mission de Jeanne d'Arc produisit une si complète et si rapide révolution dans les destinées de la France, qu'assurément rien n'est plus digne de fixer l'attention de l'historien. D'où vient-elle? Jeanne est là qui répond. Elle dit qu'elle l'a reçue de Dieu. Mais cette réponse n'est pas de telle sorte qu'elle obtienne d'être accueillie sans examen, sans commentaire; et les contradictions n'ont pas manqué, non plus que les systèmes. On ne dit pas que Jeanne ait trompé sciemment; on, ne dit plus qu'elle ait servi d'instrument à une machination politique, complice ou dupe elle-même de la fraude qu'elle était chargée d'accréditer: mais on prétend trouver en elle, et dans les

1. *Jeanne à l'arbre des Dames*: t. II, p. 407 (Th. le Royer), 430 (Mengette); « non tripudiabat, ita quod sæpe ab aliis juvenculis et aliis causabatur, » p. 427 (Isab. Gérardin). Jeanne elle-même dit qu'elle a bien pu y danser aussi; mais qu'elle y a plus chanté que dansé: « Et nescit quod postquam habuit discretionem ipsa tripudiaverit juxta illam arborem; sed aliquando bene potuit ibi tripudiare cum pueris, et plus ibi cantavit quam tripudiaverit, » t. I, p. 68. — « Et faciebat apud arborem sarta pro imagine beatæ Mariæ de *Dompremi*. » (*Ibid.*, p. 67.) — Sur la chapelle de N. D. de Domremy, voy. l'appendice n° XI.

plus nobles inspirations du cœur, dans l'extase d'une âme pieuse, dans l'exaltation d'un ardent patriotisme, la source de l'illusion qu'elle aurait propagée de bonne foi.

Jeanne était une mystique, dit-on ; et pour montrer comment elle le fut, on en cherche le secret dans toutes les causes qui ont pu, de quelque façon, agir sur son âme : l'esprit de son pays et de son temps, l'influence même de sa propre nature. Mais la Champagne, ou, si l'on veut, les marches de la Champagne et de la Lorraine (car pour désigner la patrie de Jeanne d'Arc il est juste d'associer les deux mots), n'ont jamais été réputées un pays de mystiques ; et tous les efforts tentés au procès de Rouen pour grossir les superstitions de son village, n'ont servi qu'à montrer combien elles avaient peu d'empire sur elle. Quant aux illuminés de son temps, ils n'ont rien, dans les ligues épanchements de leur âme, qui ne soit en contraste avec le caractère si parfaitement précis et défini des révélations de Jeanne d'Arc. Ce n'était pas non plus une jeune fille malade, dont la nature imparfaitement développée la fit sujette aux hallucinations. Le témoignage d'où on l'a voulu conclure est une simple opinion, un ouï-dire qui ne prouve que l'extrême délicatesse de sa pudeur ; et tous s'accordent à déclarer qu'elle était aussi forte que belle : belle et bien formée (d'Aulon) ; bien compassée de membres et forte (*Chron. de la Pucelle*) ; grande et moult belle (*Mirouer des Femmes vertueuses*) ; de grande force et puissance

(*Chron. de Lorraine*) ; d'une force qui n'avait rien de viril : elle avait la voix douce, une voix de femme, disent ceux qui l'ont entendue (Gui de Laval, P. de Boulainvilliers) ; d'une puissance qui marquait dans la jeune fille l'entier développement de la femme. — C'était une âme religieuse dans un corps robuste et sain¹.

1. *Superstitions imputées à Jeanne* : Jeanne ne nie pas théoriquement l'existence des fées ou des êtres surnaturels, pas plus que personne en son temps ; mais elle dit qu'elle n'en a jamais vu à l'arbre des Dames, et ne sait si elle en a vu ailleurs (t. I, p. 67) ; car elle déclare qu'elle ne sait ce que c'est (t. I, p. 209) ; et pour ce qu'on raconte de ceux qui vont en l'erre (*qui errant*) avec les fées, elle ajoute qu'elle n'en sait rien, qu'elle en a entendu parler et n'y croit pas, estimant que c'est sortilège. Après cela, comment M. Henri Martin peut-il parler « des fées qu'elle croyait entrevoir ? (*Histoire de France*, t. VI, p. 140.) Avec ce passage (*Procès*, t. I, p. 67), où Jeanne dit qu'elle n'en a jamais vu, l'auteur en cite un autre (*Procès*, t. I, p. 168), où elle parle des apparitions de ses saintes. C'est se placer, pour en juger, du côté de ses juges.

Contraste de Jeanne et des mystiques de son temps. — C'est ce que montre M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux sur l'Histoire de Jeanne d'Arc*, p. 74.

Constitution physique : simple ouï-dire, t. III, p. 219 ; (D'Aulon) — Ainsi encore ceux qui l'ont suivie dans ses campagnes s'étonnaient de la voir rester à cheval des jours entiers, comme étrangère aux nécessités de la nature : « Dum erat in armis et eques, nunquam descendebat de equo pro necessariis naturæ, et mirabantur omnes armati quomodo poterat tantum stare supra equum. » *Ibid.*, p. 118 (Sim. Charles) ; cf., t. V, p. 120 (P. de Boulainvilliers), et M. J. Quicherat, *Aperçus*, p. 59-60.

Portrait de Jeanne : *Procès*, t. III, p. 219 ; t. IV, p. 205, 268, 330 ; t. V, p. 108, 128, et le témoignage du duc d'Alençon, t. III, p. 100. Un auteur plein d'erreurs et de fables, mais qui cite un chevalier italien présent alors à la cour de Charles VII, dit qu'elle était petite de taille, mais forte de corps : « Erat brevi quidem statura, rusticanaque facie et nigro capillo, sed toto corpore prævalida. » T. IV, p. 523 (Ph. de Bergame). Ce qu'il dit de sa taille, en contradiction avec les autres, peut s'expliquer par l'habit d'homme qu'elle portait ; elle pouvait, sans être petite réellement, le paraître sous le costume des hommes. Voy. Lebrun des Charmettes,

Ce que le mysticisme n'explique pas, le doit-on rapporter au seul amour de la patrie? Jeanne assurément n'était pas insensible aux malheurs de son pays. La vieille querelle des Armagnacs et des Bourguignons partageait, jusque dans ce coin reculé de la France, les villages, les familles même ; et la haine était vive entre les deux partis. Domremy (*Dompnus Remigius*), ancien domaine de l'Église métropolitaine de Reims, devenu plus tard un des apanages de la seigneurie de Joinville, et rattaché depuis au domaine de la couronne, était resté fidèle au roi. Tout le monde y était Armagnac, sauf un seul homme ; et Jeanne avoue qu'elle aurait vu sans regret qu'on lui coupât la tête, si toutefois c'était la volonté de Dieu. A Maxey, au contraire, tout à côté, sur l'autre rive de la Meuse, les habitants étaient Bourguignons, et la lutte s'engageait souvent entre les enfants des deux villages. Jeanne vit plus d'une fois ceux de Domremy revenir de la bataille le visage meurtri et sanglant. C'était une image de la guerre civile ; mais on n'a pas de preuve qu'elle ait sévi entre les habitants de ces contrées autrement que par ces combats d'enfants. On n'y souffrit pas beaucoup plus de la guerre étrangère. Cette marche de la Lorraine, aux frontières de l'Allemagne, n'était pas le chemin des Anglais. La paix de Troyes les avait

Hist. de Jeanne d'Arc, t. I, p. 367, et Vallet de Viriville, *Iconographie de Jeanne d'Arc*, p. 2. Quant aux portraits qu'on a de Jeanne, aucun malheureusement n'est authentique. Voy. *ibid.*, p. 10 et 11.

établis en Champagne; mais ils n'en occupaient qu'un petit nombre de points. Ce n'était qu'à grand'peine, et avec l'aide de Jean de Luxembourg, qu'ils avaient pris position sur le cours inférieur de la Meuse, à Beaumont, à Mouzon; quant au cours supérieur, ils l'avaient laissé aux entreprises des Bourguignons, qui, au nombre de quatre ou cinq cents partisans, ravagèrent le Barrois en 1424, réunirent en 1428 (1^{er} juillet), postérieurement aux premières démarches de Jeanne (13 mai), quelques soldats pour attaquer Vaucouleurs, et probablement se séparèrent sans avoir rien tenté. Cette sanglante guerre paraît s'être réduite, pour les habitants de Domremy, à quelques alertes. Quelquefois, à l'approche d'une troupe de partisans, on sauvait les bestiaux dans l'île formée devant le village par les deux bras de la Meuse. Un jour même tous les habitants s'enfuirent à Neufchâteau. Jeanne y suivit ses parents, et demeura quatre ou cinq jours, ou même quinze jours avec eux chez une honnête femme nommée la Rousse. Après quoi on revint au village; et rien ne dit que ce fût alors ou en pareille circonstance qu'il ait été brûlé. Voilà tout ce que les recherches les plus habiles et les plus minutieuses ont pu faire découvrir sur la part de Domremy aux malheurs du temps. Assurément c'est quelque chose, et il ne faut pas tenir pour nulle l'impression que Jeanne en put recevoir. Mais, sans aucun doute, si le sentiment des souffrances que la guerre apporte, si la haine qu'inspire la vue du conquérant, maître du

sol natal, avaient suffi pour donner un sauveur à la France, il serait né partout ailleurs¹.

D'où vient donc la mission de Jeanne d'Arc? Nous ne voulons pas trancher d'avance la question. Notre unique objet au contraire, est de mettre en garde contre les explications prématurées, et de faire voir que tout ne se résout pas, aussi naturellement qu'on le pourrait croire, par les causes alléguées. Quelque vraisemblance d'ailleurs que ces causes puissent avoir à première vue, il faut, avant de se faire définitivement admettre, qu'elles se justifient au contrôle des faits accomplis. Revenons donc à la vie de Jeanne d'Arc. Écoutons ce qu'elle a dit et voyons ce qu'elle a fait.

1. *Le Bourguignon de Domremy* : t. I, p. 65. Pour rassurer le lecteur sur le sort de ce Bourguignon, Lebrun des Charmettes fait observer que Jeanne l'a plus tard accepté pour compère. (*Hist. de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 280, 281.)

Les enfants de Maxey : Procès, t. I, p. 66. — *Les Anglais et les Bourguignons sur la Meuse* : Monstrelet, II, 22, 37 et 47 ; Varin, *Arch. législ. de Reims*, Statuts, t. I, p. 675 et suiv. — *Expédition préparée contre Vaucouleurs* : Archives nation., *Sect. hist.* K, cart. 69, n° 63. Une trêve avait été conclue entre le maréchal de Bourgogne et le capitaine de Vaucouleurs, Baudricourt, le 18 mars 1426. (D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 55 et 56 des *Preuves*.) Vaucouleurs est aussi expressément nommé dans une des trêves ménagées par le duc de Savoie, entre le roi et le duc de Bourgogne, pour les pays de Bourgogne proprement dits et quelques provinces françaises du voisinage, 26 novembre 1427. (*Ibid.*, p. 72-74.)

Alertes à Domremy et fuite à Neufchâteau : Procès, t. I, p. 66 et 51 ; l'art. XII de l'enquête de Vaucouleurs, t. II, p. 392 et suiv. et t. III, p. 198. — *L'incendie du village*, t. II, p. 396 (Béatrix Estellin). Le témoin dit que : « Quand le village de Domremy fut brûlé, Jeanne allait aux jours de fête à la messe à Greux. » — Voy., pour tous ces faits, M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 11-13.

L'entière manifestation de son caractère dans la suite de l'histoire, sa franchise, sa droiture, sa netteté d'esprit et son parfait bon sens, montreront mieux que toutes les raisons du monde quelle idée on se doit faire de sa personne, quelle foi on peut avoir en ses discours.

II

LE DÉPART.

Le récit de la vocation de Jeanne d'Arc ne nous est pas venu par la tradition populaire : si merveilleux qu'il paraisse, il ne fait pas l'objet d'une légende. C'est Jeanne elle-même qui parle : ce sont ses juges qui ont fait écrire ses paroles dans la rédaction officielle de son procès.

Elle raconte qu'à l'âge de treize ans (cela reporte à l'an 1425) elle eut une voix de Dieu qui l'appela. C'était un jour d'été, à l'heure de midi, dans le jardin de son père. La voix se fit entendre d'elle à la droite, du côté de l'église, et une grande clarté lui apparut au même lieu ; et rarement depuis elle entendit la voix sans qu'elle vît en même temps cette lumière. La première fois elle eut grand'peur ; mais elle se rassura, elle trouva que la voix était digne : et elle déclare à ses juges qu'elle lui venait de Dieu. A la troi-

sième fois, elle connut que c'était la voix d'un ange¹.

C'était, comme elle le sut plus tard, l'archange saint Michel. Il se fit voir à elle entouré de la troupe des anges : « Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois, disait-elle à ses juges ; et lorsqu'ils s'en allaient de moi je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils me prissent avec eux. »

1. *Apparitions*: « Ulterius confessa fuit, quod dum esset ætatis 13 annorum, ipsa habuit vocem a Deo, pro se juvando ad gubernandum. Et prima vice, habuit magnum timorem. Et venit illa vox, quasi hora meridiana, tempore æstivo, in horto patris sui, et ipsa Johanna non jejunaverat die præcedenti. » (*Procès*, t.I, p. 52).

Nous rétablissons dans ce texte la négation *non* (non jejunaverat) que donnent les manuscrits authentiques (Bibl. Corps lég., B. 105, g, t. 570, f° 13 verso ; Bibl. nat., F. latin, n° 5965, f° 20 recto, et 5966, f° 28 verso), et qui manque par un *lapsus*, sans doute, dans l'édition de M. Quicherat. C'est pourtant sur l'autorité de cette faute d'impression qu'un éminent critique veut corriger le texte de la p. 216 : « et tunc erat jejuna, *nec præcedenti die jejunaverat*, » et prétend que Jeanne était à jeun depuis deux jours quand elle eut sa vision : « Elle avait jeûné le matin et le jour précédent. » — Elle n'avait pas jeûné le jour précédent, *non jejunaverat die præcedenti; nec præcedenti die jejunaverat*; et quant au jeûne du matin « *et tunc erat jejuna*, » notons que la mention en est dans un passage donné comme extrait de l'interrogatoire de Jeanne (p. 216), et que le procès-verbal de cet interrogatoire même, le texte de la p. 52, n'en dit rien. Est-ce une lacune ? Au moins n'y en a-t-il nulle trace dans aucun de nos trois manuscrits officiels. Ils sont d'accord pour supprimer ces mots là où tout d'abord ils devraient être. Mais quand on les y devrait rétablir, comment ce jeûne, réduit au jeûne d'une matinée, serait-il pris encore au sérieux pour une cause d'hallucination ?

Foi de Jeanne dans la voix : « Quod sibi videbatur digna vox, et credit quod eadem vox erat missa de parte Dei ; et postquam audivit ter illam vocem, cognovit quod erat vox angeli. » (*Procès*, t.I, p. 52.) Notons que dans ces premières apparitions il ne lui est rien dit de sa mission. Si ses visions n'étaient autre chose que l'effet d'un patriotisme surexcité, c'est par là que ses voix se seraient manifestées à elle tout d'abord. La déclaration de Jeanne, dans sa teneur, écarte donc absolument cette hypothèse.

L'ange, dans ces premières apparitions, ne faisait que la préparer à son œuvre ; il lui disait de se bien conduire, de fréquenter l'église, d'être bonne fille, et que Dieu lui aiderait. Déjà pourtant il lui faisait entrevoir le but de sa mission. Il lui apprenait qu'un jour il lui faudrait venir en France ; qu'elle y viendrait au secours du roi ; et il lui racontait la pitié qui était au royaume de France. Mais que faire pour y porter remède ? L'ange ne lui en donnait point encore le secret ; seulement il lui promettait d'autres apparitions plus familières en quelque sorte et plus intimes. Sainte Catherine et sainte Marguerite devaient venir à elle pour la guider : il lui ordonnait de croire à leurs paroles, que c'était le commandement de Dieu. Et dès ces premiers temps, les saintes lui apparurent et commencèrent à gouverner sa vie¹.

Aux premières marques de cette vocation divine, Jeanne se donna tout entière à Dieu en lui vouant sa virginité. Elle vivait dans le commerce de ses saintes, ne changeant rien d'ailleurs à sa

1. « Quod fuit sanctus Michael quem vidit ante oculos suos ; et non erat solus, sed bene associatus angelis de cœlo.... Ego vidi eos oculis meis corporalibus seque bene sicut ego video vos ; et quando recedebant a me plorabam, et bene voluissem quod me secum deportassent. » (*Procès*, t. I, p. 73.) Cf. p. 171 : « Et vidit ipsum multotiens antequam sciret quod esset sanctus Michael.... Prima vice, ipsa erat juvenis et habuit timorem ; et de post idem sanctus Michael in tantum docuit eam et ei monstravit, quod credidit firmiter quod ipse erat. » — *Mission* : « Quod docuit eam se bene regere, frequentare ecclesiam, et eidem Johannæ dixit necessarium esse, quod ipsa Johanna veniret in Franciam. » (*Procès*, t. I, p. 52.) — « Et lui racontet l'ange la pitié qui estoit en royaume de France. » (*Ibid.*, p. 171.) — « Dixit sibi quod sancta Katharina et Margareta venirent ad ipsam, etc. » (*Ibid.*, p. 170.)

manière de se conduire. On la voyait bien quelquefois quitter ses compagnes, se recueillir comme si elle était devant Dieu, et les autres s'en moquaient. Mais nul ne sut ce qui se passait en elle, pas même celui qui l'entendait en confession. Elle garda la chose secrète, non qu'elle se crût obligée à la taire, mais pour se mieux assurer du succès quand le temps viendrait de l'accomplir : car elle craignait les pièges des Bourguignons, elle craignait les résistances de son père¹.

Cependant les périls s'étaient accrus. Tandis que tout manquait à Charles VII, qu'on l'engageait à se retirer en Dauphiné, qu'il songeait lui-même à chercher un asile soit en Espagne, soit en Écosse, Bedford venait de raffermir ses alliances sur le continent et Salisbury passait en France pour porter enfin la guerre au cœur des pays demeurés fidèles au roi national. Les apparitions de Jeanne lui venaient plus fréquentes. Deux et trois fois par semaine, la voix lui répétait qu'il fallait partir et venir en France ; et un jour enfin il lui fut ordonné d'aller à Vaucouleurs auprès de Robert de Baudri-

1. *Vœu de virginité* : « Prima vice qua audivit vocem suam, ipsa vovit servare virginitatem suam, tamdiu quamdiu placuit Deo. » (T. I, p. 128, cf. p. 127 et 157.) — *Recueillement* : « Et sæpe dum jocarent insimul, ipsa Johanna se trahebat ad partem et loquebatur Deo, ut sibi videbatur. » (T. II, p. 420.) — *Secret* : « Interrogée se de ces visions elle a point parlé à son curé ou autre homme d'Église ; respond que non.... Et dit oultre qu'elle ne fust point contraincte de ses voix à le celer, mais doubtoit moult le révéler pour doubte des Bourguegnons qu'ilz ne les empeschassent de son véage, et par especial doubtoit moult son père, qu'il ne la empeschast de son véage faire. » (T. I, p. 128.)

court, capitaine du lieu, qui lui donnerait des gens pour partir avec elle¹.

Partir, quitter sa mère, ses jeunes amies, ses paisibles travaux, pour se jeter en pareille compagnie dans cette vie de hasards, c'était chose qui devait troubler étrangement cette âme simple et recueillie. Elle disait plus tard qu'elle eût mieux aimé être tirée à quatre chevaux, que de venir en France sans la volonté de Dieu. Jusque-là, le caractère de sa mission pouvait se dérober à ses yeux dans les ombres de l'avenir et l'attirer par le mystère. Quand les voix lui disaient qu'il fallait aller au secours de la France, elle se sentait pleine d'ardeur et d'impatience ; « Elle ne pouvait durer où elle était. » Mais quand les voiles tombèrent, quand le présent se montra avec toutes les misères, les dégoûts de la réalité, et qu'il fallut partir, elle s'effraya. Elle répondit qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne saurait ni monter à cheval ni faire la guerre. Mais la voix avait parlé : elle triompha de ses répugnances. Et Jeanne, sans étouffer le cri de son cœur, n'eut plus qu'une pensée : ce fut de concourir de toute sa force à l'accomplissement de la volonté de Dieu².

1. *Détresse de Charles VII* : Th. Basin, *Vie de Charles VII*, liv. I, ch. I. — *Progrès des Anglais*. Voy. ci-dessus. — *Ordre de partir* : « Quod illa vox sibi dicebat bis aut ter in hebdomade quod oportebat ipsam Johannam recedere et venire in Franciam. » (T. I, p. 52.) — « Quod ipsa Johanna iret ad Robertum de Baudricuria apud oppidum de Vallecoulors, capitaneum dicti loci ; et ipse traderet sibi gentes secum ituras. (Ibid.)

2. *Combats intérieurs* : « Quod mallet esse distracta cum equis quam venisse in Franciam sine licentia Dei. » (T. I, p. 74.) — « Et

Elle alla chez son oncle Durand Laxart, qui demeurait à Burey-le-Petit (Burey-en-Vaux), non loin de Vaucouleurs, comme pour passer quelque temps près de lui ; et au bout de huit jours elle s'ouvrit à lui de ses projets. Elle lui dit qu'elle voulait aller en France vers le dauphin pour le faire couronner. Comme il s'étonnait de son dessein : « N'est-il pas dit, ajouta-t-elle, qu'une femme perdrait la France et qu'une jeune fille la relèverait ? » Et quand elle le vit ébranlé, elle le pria de venir avec elle à Vaucouleurs pour demander au sire de Baudricourt de la faire conduire au lieu où était le dauphin¹.

Il se rendit à sa prière, et la mena à Vaucouleurs vers le temps de l'Ascension (13 mai 1428). Elle se présenta dans ses habits de paysanne au sire de Baudricourt, qu'elle distingua parmi les siens sans l'avoir jamais vu : « Mes voix, dit-elle, me le firent connaître ; » et elle lui dit qu'elle venait de la part de son Seigneur, afin qu'il mandât au dauphin de se bien tenir et de ne point assigner bataille à ses ennemis, parce que le Seigneur lui donnerait secours avant le milieu du carême. Elle disait que le royaume n'appartenait pas au dauphin, mais à son Seigneur ; mais que son Seigneur voulait que le dauphin devînt roi et qu'il eût ce royaume en *commende* ; qu'en dépit de ses

non poterat plus durare ubi erat. » (*Ibid.*, p. 53.) — « Quod erat ima pauper filia quæ nesciret equitare et ducere guerram, » (*Ibid.*)

1 Voy. l'appendice n° XII.

ennemis il serait roi, et qu'elle-même le conduirait au sacre.

« Et quel est ton Seigneur ? dit Robert.

— Le Roi du ciel. »

Le sire de Baudricourt l'estima folle, et l'aurait volontiers livrée aux grossiers ébats de ses soldats. Il crut la ménager fort en disant à son oncle qu'il ferait bien de la ramener à son père bien souffletée¹.

Elle revint à Burey (car ses voix lui avaient prédit cet affront) et de là dans la maison de son père, reprenant ses occupations accoutumées, mais toujours ferme dans sa résolution ; et on aurait pu la deviner à plusieurs paroles. Peu de temps après son retour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, elle disait à un jeune garçon de son village qu'il y avait entre Coussey et Vaucouleurs (Domremy est entre les deux) une jeune fille qui, dans l'année, ferait sacrer le roi. Une autre fois elle disait à Gérardin d'Épinal : « Compère, si vous n'étiez Bourguignon, je vous dirais quelque chose. » Il crut alors qu'il s'agissait de mariage. Des bruits, d'ailleurs, avaient pu revenir de son voyage à Vaucouleurs. Elle dit dans son procès que, pendant qu'elle était encore chez son père,

1. *Robert de Baudricourt* : « Ipsa cognovit Robertum de Baudricuria, cum tamen antea nunquam vidisset, et cognovit per illam vocem prædictum Robertum. » (T. I, p. 53.) Cf. Les témoignages de D. Laxart, son oncle, de Jean de Nouillonpont, dit de Metz, et de Bertrand de Poulengy, ses premiers adhérents (t. II, p. 444, 436, 456), et la Chron. de la Pucelle (t. IV, p. 205, ou ch. XLII, p. 271, 272 de l'édit. de Vallet de Viriville).

il avait rêvé qu'elle s'en irait avec les gens d'armes. Sa mère lui en parla plusieurs fois, et se montrait, comme son père, fort préoccupée de ce songe : aussi la tenait-on dans une plus grande surveillance, et le père allait jusqu'à dire à ses autres enfants : « Si je pensais que la chose advînt, je vous dirais : Noyez-la, et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même. » On essaya quelque moyen moins violent de la détourner de ces pensées. On voulut la marier : un homme de Toul la demanda, et comme elle refusait, il l'assigna devant l'officialité, prétendant qu'elle lui avait promis mariage ; mais elle parut devant le juge et confondit son étrange adversaire ¹.

Cependant, le temps qu'elle avait marqué approchait. Jeanne voulut faire la démarche décisive. Son oncle s'y prêta encore ; il se rendit à Domremy, et, alléguant les soins que réclamait sa femme nouvellement accouchée, il obtint des parents de Jeanne qu'elle la vînt servir. Elle partit sans prendre autrement congé de ses parents. Dieu avait parlé : « Et quand j'aurais eu, disait-elle à ses juges, cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie. » Néanmoins elle leur écrivit plus tard pour leur deman-

1. *Retour* : « Ipse autem Robertus bina vice recusavit et repulit eam, et ita etiam dixerat sibi vox quod eveniret. » (*Procès*, t. I, p. 53.) — *Demi-confidences* : « Quod erat una puella inter Couxeyum et Vallis-Colorem, quæ, antequam esset annus, ipsa faceret consecrare regem Franciæ. » (T. II, p. 440.) — *Gérardin d'Épinal* : t. II, p. 423. — *Songes et menaces de son père* : t. I, p. 131. — *Son poursuivant de Toul* : t. I, p. 127.

der pardon. Avec ses parents, elle laissait derrière elle de bien chères compagnes. Elle vit en partant la petite Mengette, et s'en alla, la recommandant à Dieu. Quant à Hauviette, l'amie de son enfance, aurait-elle pu lui cacher la cause réelle de son départ? Elle aima mieux lui laisser ignorer son voyage, et partit sans la voir. Hauviette, dans sa déposition dit comme elle en a pleuré¹.

Jeanne reparut à Vaucouleurs dans son pauvre habit de paysanne, une robe grossière de couleur rouge, et revit le sire de Baudricourt sans se faire mieux accueillir. Mais elle ne se laissa plus congédier. Elle prit domicile chez la femme d'un charron (Henri Le Royer), et demeura trois semaines, à diverses fois, dans sa maison, toujours simple, bonne fille et douce, filant avec elle, et se partageant entre ces travaux familiers et la prière. Un témoin, qui était alors enfant de chœur de Notre-Dame de Vaucouleurs, déposa qu'il la voyait souvent dans cette église : « Elle y entendait, dit-il, les messes du matin et y demeurait longtemps en prières, ou bien encore elle descendait dans la chapelle souterraine, et s'agenouillait devant l'image de Marie, le visage humblement prosterné ou levé vers le ciel. » L'objet de son voyage n'était

1. *Son prétexte pour partir*: t. II, p. 428 (Isab. Gérardin), 430, (Mengette) et 434 (Colin). « S'elle eust C pères et C mères et s'elle eust été fille de roy, si fust-elle partie. » (T. I, p. 129.) — *Adieu à Mengette* : t. II, p. 431. — *Hauviette* : « Nescivit recessum dictæ Johannettæ : quæ testis propter hoc multum flevit. » (T. II, p. 419.) — *Adieu au père de Gérard Guillemette ; aux gens de Greux* : t. II, p. 416 (Gér. Guillemette), et p. 421 (Waterin).

plus un mystère pour personne : elle disait hautement (son hôte, qui l'entendit, en dépose) qu'il fallait qu'elle allât trouver le dauphin ; que son Seigneur, le roi du ciel, le voulait ; qu'elle venait de sa part, et que, dût-elle y aller sur ses genoux, elle irait¹.

Plusieurs des hommes d'armes qui, sans doute, l'avaient entendue devant le sire de Baudricourt, voulurent la revoir. Jean de Nouillonpont, appelé aussi Jean de Metz, l'un d'eux, la vint trouver chez le charron et lui dit :

« Ma mie, que faites-vous ici ? Faut-il que le roi soit chassé du royaume, et que nous devenions Anglais? »

Elle répondit :

« Je suis venue ici, à chambre de roi (dans une ville royale), parler à Robert de Baudricourt pour qu'il me veuille mener ou faire mener au roi. Mais il ne prend souci ni de moi ni de mes paroles. Et pourtant, avant le milieu du carême, il faut que je sois devers le roi, quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux ; car nul au monde, ni rois, ni ducs, ni fille du roi d'Écosse, ni aucun

1. *Séjour de Jeanne à Vaucouleurs.* : « Erat bona, simplex, dulcis et bene moderata filia.... Libenter et bene nebat, et quia nevit in domo sua cum ipsa. » (T. II, p. 446.) « Erat bona filia ; tunc nebat cum uxore sua, libenter ibat ad ecclesiam. » (*Ibid.*, p. 448.) « Audiebat missas matutinas et multum stabat in ea orando. Dixit etiam quod vidit eam in capsis, sive voltis, subtus dictam ecclesiam stare genibus flexis ante Beatam Mariam. » (*Ibid.*, p. 461.) On montre encore les restes de cette chapelle souterraine à Vaucouleurs. — Elle se confessa deux ou trois fois pendant son séjour. (*Ibid.*, p. 432.) — *Sa résolution* : « Quod si deberet ire supra genua sua, iret. » (*Ibid.*, p. 448.)

autre ne peut recouvrer le royaume de France ; et il n'y a point de secours que de moi : et certes, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car ce n'est point mon état ; mais il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que mon Seigneur veut que je le fasse.

— Qui est votre Seigneur ? dit Jean.

— C'est Dieu. »

Le brave soldat, mettant ses mains dans les siennes, jura par sa foi que, Dieu aidant, il la mènerait au roi, et lui demanda quand elle voulait partir.

« Plutôt maintenant que demain, plutôt demain qu'après, » dit-elle.

Un autre, Bertrand de Poulengy, s'engagea comme Jean de Metz, à la conduire ¹.

Après ces adhésions publiques, le sire de Baudricourt ne pouvait plus prendre la chose avec autant d'indifférence. Jeanne lui avait fait part de ses révélations ; mais fallait-il l'en croire, et même alors qu'en fallait-il croire ? Si elle avait des visions, d'où venaient-elles ? Pour éclaircir ce point, le capitaine la vint trouver un jour chez le charron, ayant avec lui le curé : le curé, revêtu de son étole, se mit en devoir de l'exorciser, lui disant que s'il y avait maléfice, elle se retirât d'eux, sinon qu'elle

1. *Jean de Metz*, et *Bertrand de Poulengy* : t. II, p. 436 et 456. A propos de la fille du roi d'Écosse, M. J. Quicherat (*ibid.*, p. 436) fait la remarque que, dès lors, il était question de marier Marguerite d'Écosse au fils du roi, encore enfant. (Voy. le traité en date du 30 octobre 1428. Dumont, *Corps diplomatique*, t. II, part. II, p. 224, et ci-dessus, p. 55, 56.)

s'approchât. Jeanne s'approcha du prêtre et se mit à ses genoux ; — toujours humble, mais gardant dans sa soumission même toute sa liberté de juger. Elle dit après, qu'il n'avait pas bien fait, puisqu'il l'avait entendue en confession : il devait donc savoir si c'était l'esprit malin qui parlait par sa bouche. — Comme l'épreuve n'était pas de nature à dissiper les doutes du capitaine, Jeanne lui cita la prophétie populaire : qu'une femme perdrait la France et qu'une jeune fille la sauverait. On disait dans le pays, « une jeune fille des marches de Lorraine ; » et la femme de Henri Le Royer, témoin de la scène, en demeura vivement frappée ; car elle avait ouï cette tradition que Jeanne s'appliquait. Mais Robert de Baudricourt doutait encore¹.

Cependant Jeanne était pressée de partir : « Le temps, dit le même témoin, lui pesait comme à une femme qui va être mère. » Et tous, excepté le sire de Baudricourt, semblaient conspirer avec elle. Les deux hommes d'armes qui s'étaient offerts à la conduire avaient pris sur eux les frais du voyage ; le menu peuple, qui de plus en plus croyait en elle, y voulut concourir aussi. Pour s'en aller parmi des hommes de guerre, il lui fallait prendre leur habit. Les gens de Vaucouleurs se chargèrent de l'équiper. Ils lui donnèrent ce qui composait en ce temps le costume militaire : gippon ou justaucorps,

1. *Baudricourt, et le curé exorcisant Jeanne*, etc. : t. II, p. 446, 447 (Cath., femme de Henri Le Royer).

espèce de gilet ; chausses longues liées au justaucorps par des aiguillettes ; tunique ou robe courte tombant jusqu'aux genoux ; guêtres hautes et éperons, avec le chaperon, le haubert, la lance, et le reste. Un autre aida son oncle à lui acheter un cheval. Déjà tout à l'entour il n'était bruit que de la Pucelle, de ses révélations ; et le duc de Lorraine, qui était malade, la voulut voir et lui envoya un sauf-conduit. Elle se rendit à son appel, ne voulant négliger aucun moyen qui pût servir à son voyage. Jean de Metz l'accompagna jusqu'à Toul ; elle continua la route avec son oncle et se présenta devant le duc. Le duc la consulta sur sa maladie. Selon un témoin qui prétend le tenir d'elle-même, elle lui dit qu'il se gouvernait mal et ne guérirait pas s'il ne s'amendait ; et elle l'exhorta à reprendre « sa bonne femme, » dont il vivait séparé. Dans le procès, Jeanne se borne à dire que, consultée par le duc, elle déclara ne rien savoir sur sa maladie, et qu'elle lui exposa en peu de mots l'objet de son voyage, ajoutant que s'il lui voulait donner son fils et des gens d'armes pour la mener en France, elle prierait Dieu pour sa santé. Le duc évita de s'engager à ce point dans l'affaire ; mais il la congédia avec honneur, et lui donna, dit-on, un cheval et de l'argent¹.

Après avoir mis à profit cette excursion, pour

1. *Impatience de Jeanne*: « Et erat sibi tempus grave ac si esset mulier prægnans. » (*Ibid.*) — *Les frais du voyage* : *ibid.*, p. 437 (J. de Metz) ; *équipement* (*ibid.*), et Vallet de Viriville, *Iconogr. de J. d'Arc*, p. 2, 3. Le cheval acheté par son oncle

aller à deux lieues de Nancy, faire ses dévotions à Saint-Nicolas, but fameux de pèlerinage¹, elle revint à Vaucouleurs. Son départ ne pouvait plus être différé. Le sire de Baudricourt, soit qu'il ait pris l'avis de la cour de Bourges, soit qu'il ait dû céder à l'entraînement qui se manifestait autour de lui, n'essaya plus d'y faire obstacle. On dit que le jour

coûta 16 francs, soit, à raison de 10 fr. 42 c, s'il s'agit du franc d'or, 166 fr. 72 c. (valeur intrinsèque).

Cette somme peut être regardée comme le prix d'un cheval ordinaire. Dans l'extrait des comptes de Hémon Raguier, on trouve qu'il a été payé pendant la campagne du sacre à M. de Rosiers, de Provins, 30 l.t. pour deux chevaux ; un cheval donné à Jeanne à Soissons coûta 38 l. 10 s., un autre à Senlis, 137 l. 10 s. (Ms. Gaignières, n° 772, f° 559 et 558.) L'an 1429, la livre valut en avril, 5 fr. 64 c. ; en mai, 5 fr. 49 c. ; en juin, 3 fr. 95 c. ; en novembre, 9 fr. 22 c. valeur intrinsèque. La valeur relative élèverait fort sensiblement ces prix ; mais ici les bases d'évaluation sont très-incertaines.

Jeanne chez le duc de Lorraine: t. I, p. 54 ; cf. t. II, p. 391, 406, 437, 443 ; t. III, p. 87.

1. *Pèlerinage à Saint-Nicolas* : D'après la déposition de Catherine, femme de Henri Le Royer (t. II, p. 447), on devrait croire que le Saint-Nicolas dont elle parle est sur la route allant de Vaucouleurs vers l'intérieur de la France. Jeanne y aurait été menée par Durant Laxart, son oncle, lorsque, rebutée par le sire de Baudricourt, elle avait pris la résolution de s'en aller seule vers le Dauphin : voyage qu'elle interrompit, réfléchissant qu'il ne lui était pas convenable de se mettre ainsi en route. C'est l'opinion adoptée par Lebrun des Charmettes, t. I, p. 331 : et M. Renard, s'étant enquis avec sa perspicacité ordinaire s'il n'y aurait pas, dans la direction supposée, quelque lieu qui répondît à cette indication, à su de M. le curé de Domremy que dans la vallée de Septfonds, à quatre kilom. de Vaucouleurs, sur le chemin de France, il y avait jadis une chapelle sous l'invocation de Saint-Nicolas (*Jeanne d'Arc ; examen d'une question de lieu*, 1861). Mais Bertrand de Poulengy mentionnant le pèlerinage de Jeanne à Saint-Nicolas à propos de son voyage auprès du duc de Lorraine (t. II, p. 457), entend parler évidemment de Saint-Nicolas, près de Nancy : il faut opter entre les deux témoignages, et j'incline plutôt vers le dernier.

où se donna la bataille de Rouvray (Journée des harengs), Jeanne le vint trouver et lui dit : « En nom Dieu (au nom de Dieu : c'est sa manière d'affirmer depuis le commencement de sa mission), en nom Dieu, vous mettez (tardez) trop à m'envoyer : car aujourd'hui le gentil (noble) dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grand dommage ; et sera il taillé (il est en péril) encore de l'avoir plus grand, si ne m'envoyez bientôt vers lui. » Il céda, et dès le lendemain, premier dimanche de carême (13 février 1429), elle put se disposer à partir avec sa petite escorte, savoir : Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, Jean de Honecourt et Julien, leurs servants, et deux autres, Colet de Vienne, messenger du roi, et Richard l'archer. Plusieurs s'effrayaient de voir Jeanne s'aventurer en si petite compagnie : six hommes armés, c'était assez pour la signaler à l'ennemi, trop peu pour la défendre. Mais Jeanne n'avait pas sa confiance dans le secours des hommes. Ce n'était point une armée qu'elle était venue chercher à Vaucouleurs. Elle dissipait ces craintes, elle disait avec assurance qu'elle avait son chemin ouvert, et que si elle rencontrait des hommes d'armes sur sa route, Dieu son seigneur lui frayerait la voie jusqu'au dauphin qu'elle devait faire sacrer : « C'est pour cela, disait-elle, que je suis née. » Le sire de Baudricourt vit la petite troupe au départ ; il recommanda aux compagnons de Jeanne de lui faire bonne et sûre conduite. Il lui donna à elle une épée, et, doutant jusqu'à la fin, il la congédia en disant : « Allez

donc, allez, et advienne que pourra¹! » (23 février 1429).

1. *Prédiction de la bataille de Rouvray* : Chron. de la Pucelle, Procès, t. IV, p. 206, ou chap. XLII, p. 272 (Vallet de Vir.). — *Escorte de Jeanne* : Procès, t. II, p. 406, 432, 437, 444, 457. — *Sa confiance*: t. II, p. 449 (Henri Le Royer). — *Adieu de Baudricourt* : « Vade, vade, et quod inde poterit venire, veniat. » (T. I, p. 55.)

LIVRE DEUXIEME.

ORLÉANS.

I

L'ÉPREUVE.

Le voyage de Vaucouleurs à Chinon, où était la cour, était déjà pour la mission de Jeanne comme une première épreuve. Tout le pays était aux Anglais et aux Bourguignons : il fallait éviter leur rencontre et passer trois ou quatre rivières, la Marne, l'Aube, la Seine, l'Yonne, dans une saison où la crue des eaux ramenait presque forcément les voyageurs aux villes ou aux ponts gardés par eux. Ils allèrent ainsi pendant onze jours, marchant le plus communément la nuit. Jeanne n'approuvait pas ces mesures d'une prudence tout humaine. Elle eût voulu s'arrêter au moins chaque jour dans quelque village, pour rendre à Dieu ses devoirs accoutumés. « Si nous pouvions entendre la messe, leur disait-elle, nous ferions bien. » Mais se montrer semblait être un péril tant que l'on était en pays ennemi. Ils ne cédèrent que deux fois à ses désirs, une fois peut-être dans l'abbaye de

Saint-Urbain, où l'on passa la nuit, et l'autre fois dans la principale église d'Auxerre. Jeanne, à son tour, condescendit pour tout le reste à leur manière de la conduire ; mais elle leur rappelait les autres guides qu'elle avait au ciel. Quand ils lui demandaient si elle ferait ce qu'elle avait annoncé, elle leur disait de ne rien craindre, qu'elle ne faisait rien que par commandement, et que ses frères du paradis lui disaient tout ce qu'elle avait à faire¹.

Jeanne pour ses compagnons n'était déjà plus de la terre. Pendant ce voyage, quoiqu'on marchât la nuit, on s'arrêtait néanmoins pour prendre du repos. Jeanne couchait au milieu d'eux, renfermée dans son habit d'homme. Mais ce vêtement, qu'elle avait adopté par pudeur, n'était point sa seule sauvegarde en cette compagnie d'hommes de guerre. Tel était l'ascendant qu'elle avait pris sur eux, que les plus jeunes, loin de songer à lui rien dire ou faire qui pût l'offenser, affirment qu'ils n'ont même jamais eu la pensée du mal auprès d'elle; ils étaient comme enflammés de l'amour divin qui était en son âme, et devenaient chastes et purs par la contagion de sa sainteté².

1. *Voyage à Chinon* : Chron. de la Pucelle, ch. XLII, et Journal du siège : *Procès*, t. IV, p. 207 et 126; et les témoignages de Jean de Metz et de Bertrand de Poulengy, ses compagnons, t. II, p. 437 et 456. Marguerite La Touroulde y joint un trait accrédité, sans doute, par le bruit populaire : c'est que « ceux qui la menèrent au roi la prirent d'abord pour folle et songeaient à l'abandonner dans quelque basse fosse, mais en allant ils se sentirent portés à faire tout ce qu'elle voulait. » (T. III, p. 86.). S'ils eussent été dans ces dispositions avant de partir, ils ne seraient point partis.

2. *Pudeur de Jeanne* : « Ipsa puella jacebat juxta eumdem

Ils passèrent la Loire à Gien, et parvinrent à Sainte-Catherine de Fierbois, en Touraine, où Jeanne, par honneur pour la patronne du lieu, l'une de ses deux patronnes, et comme pour compenser les privations qu'elle avait acceptées durant la route, entendit jusqu'à trois messes le même jour. Depuis qu'on n'avait plus à craindre une surprise de l'ennemi, ses compagnons ne cachaient plus l'objet de son voyage. De Gien, la nouvelle était venue aux habitants d'Orléans qu'une bergerette nommée la Pucelle, accompagnée de quelques nobles de Lorraine, avait passé, disant qu'elle venait faire lever le siège de leur ville et mener le roi à Reims pour qu'il y fût sacré. Du hameau de Sainte-Catherine, elle-même écrivit, ou, plus exactement, fit écrire au roi pour lui demander la permission de l'aller trouver à Chinon. Elle lui mandait qu'elle avait fait cent cinquante lieues pour lui venir en aide; qu'elle savait plusieurs bonnes choses qui le touchaient : et, pour lui donner comme un premier gage de sa mission, elle déclarait qu'elle le saurait distinguer parmi tous les autres².

Le bruit de son voyage avait sans doute devancé sa lettre à Chinon, et la petite cour qui s'agitait autour de Charles VII l'avait fort diversement accueilli. La position du roi devenait chaque jour plus critique; sa détresse était extrême : son tré-

testem suo gippono et caligis vaginatis induta;.. induta suo lodice et caligis suis, » etc. Les mêmes, et H. Lemaistre et Marguerite La Touroulde. *Procès*, t. III, p. 198 et 87.

2. A Gien : t. III, p. 3 (Dunois) et 21 (G. de Ricarville); — à Fierbois, t. I, p. 56 et 75.

sorier déclarait qu'il n'avait pas quatre écus en caisse, tant de l'argent du prince que du sien. Le roi ne savait plus que faire pour sauver Orléans, et, Orléans pris, rien n'était sûr pour lui au midi même de la Loire. Il en était réduit à se demander en quel pays il chercherait un refuge : en Dauphiné ou même au-delà des monts, en Castille? La reine de Sicile, mère de la reine, et ceux qui gémissaient de l'état des affaires, étaient disposés à tout risquer pour sortir de cet abîme; au contraire, l'homme en faveur, La Trémouille, craignait par-dessus tout un changement de conduite qui pouvait soustraire le prince à son influence, en le tirant de cette torpeur. Pour un tel homme, le succès même était un péril. Mais pouvait-on refuser de voir au moins celle qui promettait de si grandes choses? On lui permit donc de venir, et sur la route il paraît qu'on lui tendit une embuscade c'était une manière aussi de la mettre à l'épreuve ! L'épreuve réussit mal : ceux qui la voulaient prendre demeurèrent, dit un témoin de Poitiers, comme cloués au lieu où ils étaient¹.

Jeanne vint donc à Chinon (6 mars), mais elle voulait parler au roi : nouvel obstacle à vaincre. Fallait-il aller jusqu'à compromettre le prince dans une entrevue avec une fille des champs que l'on

1. *Détresse du roi* : t. III, p. 85 (Marg. La Touroulde) ; t. V, p. 339 (le religieux de Dumferling). C'est le temps, dit M. du Fresne de Beaucourt, où Charles VII vend ses bijoux et tout ce qu'il possède, où il fait remettre des manches à ses vieux pourpoints, et où un cordonnier lui retire du pied une bottine qu'il venait de lui chausser, le roi ne lui pouvant payer comptant la paire, et

pouvait, sur les rumeurs populaires, soupçonner d'être folle ou pis encore? C'est ce qu'on agita dans le conseil. Plusieurs la virent et la pressèrent de leur dire à eux-mêmes ce qu'elle se réservait de dire au roi. Elle parla; mais, en l'écoutant, ils s'affermirent dans la pensée que le roi ne devait point l'entendre. D'autres même croyaient qu'il le devait d'autant moins, qu'elle se disait envoyée de Dieu; et les ecclésiastiques furent consultés sur ce point. Tout bien examiné, ceux-ci ne crurent pas qu'il y eût lieu d'empêcher le roi de la recevoir; mais, comme ces scrupules n'étaient pour plusieurs que des prétextes, une semblable décision ne suffisait point à les dissiper; et quand Jeanne vint au château, elle rencontra de nouveaux obstacles

l'ouvrier ne voulant pas la lui laisser à crédit, en sorte que le prince dut rechausser ses vieilles bottines (le doyen de S. Thibaud de Metz, *Procès*, t. IV, p. 325); voy. Du Fresne de Beaucourt, *Charles VII, son caractère*, p. 36. — *Projet de retraite*. En ce moment où Charles VII se demandait s'il ne se réfugierait pas en Espagne, le roi de Castille, l'ancien allié de la France, entraît lui-même en négociation avec les Anglais (15 février 1429). *Proceedings*, t. III, p. 319 et 320.

La Trémouille : « La Trémouille dit M. du Fresne de Beaucourt après s'être imposé à lui avait habilement exploité son mécontentement contre le Connétable; il s'était rendu nécessaire en alimentant le trésor royal. De janvier à août 1428, il avait avancé des sommes s'élevant à environ 27 000 livres pour lesquelles la châtellenie de Chinon lui avait été donnée en gage. » Et il cite des lettres du 29 octobre 1428 auxquelles est joint l'état des sommes avancées par La Trémouille; des lettres du mois d'août qui lui font l'abandon de Chinon. « La Trémouille ajoute-t-il avait pris un tel ascendant que selon l'expression d'un contemporain, personne n'osait même le contredire. Mais il faut dire que l'insouciance du roi, son défaut d'énergie laissaient la porte ouverte à bien des abus... Ainsi le faible prince n'est plus qu'un jouet entre d'indignes mains. (*Charles VII, son caractère*, p. 56-57.)

Embuscade : t. III, p. 203 (Seguin).

dans le conseil. Cependant la raison finit par triompher : on alléguait au roi que Jeanne venait à lui avec une lettre de Robert de Baudricourt; on lui dit les périls qu'elle avait affrontés et dissipés comme par miracle pour arriver jusqu'à sa résidence. C'était le dernier espoir des habitants d'Orléans; ils avaient envoyé une ambassade au roi à la nouvelle de ce secours inespéré; leurs députés étaient là, attendant la décision du prince. Et Jeanne n'avait pas seulement pour elle la lettre, très-froide, sans doute, du sire de Baudricourt; elle avait ses compagnons de route. Les deux hommes qui avaient cru en elle dès son séjour à Vaucouleurs, s'étaient sentis bien mieux affermis dans leur foi, après l'épreuve de ce voyage; mandés au conseil, ils y parlèrent avec toute la chaleur de leur conviction et persuadèrent¹.

Après deux jours d'attente, Jeanne fut donc introduite au château par le comte de Vendôme. Elle se présenta simplement et avec assurance. « Elle fit les inclinations et révérences accoutumées de faire aux rois, ainsi que si elle eût été nourrie en la cour, » dit Jean Chartier. « Le roi, continuait-il, pour la mettre à l'épreuve, s'était confondu parmi d'autres seigneurs plus pompeusement vêtus que lui, et quand Jeanne, qui ne l'avait jamais vu, le vint saluer, disant : « Dieu vous donne bonne

1. *Difficultés à l'admission de Jeanne*, t. III, p. 115 (Sim. Charles); cf. *ibid.*, p. 4 (Dunois); p. 81 (Barbin); t. V, p. 118 (lettre de Perceval de Boulinvilliers, 21 juin 1429). — *La députation d'Orléans*. T. III, p. 3 (Dunois); — *les compagnons de Jeanne au Conseil*, Chron. de la Pucelle, chap. XLII, et Journal du siège; t. IV, p. 207 et 127.

vie, gentil roi ! — Je ne suis pas le roi, dit-il : voilà le roi ; » et il lui désignait un des seigneurs. Mais Jeanne répondit : « En nom Dieu, gentil prince, vous l'êtes, et non un autre. » Et, abordant l'objet de sa mission, elle lui dit « que Dieu renvoyait pour lui aider et secourir ; » elle demandait « qu'il lui « baillât gens, » promettant de faire lever le siège d'Orléans, et de le mener sacrer à Reims. Elle ajoutait « que c'était le plaisir de Dieu que ses ennemis les Anglois s'en allassent en leur pays ; que le royaume lui devoit demeurer, et que s'ils ne s'en alloient, il leur mescherroit (arriverait malheur)¹. »

Parmi les princes que le favori n'avait point écartés de la cour, se trouvait le jeune duc d'Alençon. Pris à Verneuil (1424), il avait résisté à toutes les séductions mises en œuvre pour l'attirer à la cause de Henri VI; et il avait dû payer sa fidélité à Charles VII par une captivité de trois ans et une rançon qui le ruinait. Dans les loisirs

1. *Présentation ; Procès*, t. III, p. 4 (Dunois); p. 16 (Gaucourt); « cum magna humilitate et simplicitate, » t. IV, p. 52 (J. Chartier); *ibid.*, p. 304 (Thomassin) : il décrit son costume. Anonyme de La Rochelle, publié par J. Quicherat (*Revue historique*, t. IV (1877) p. 336 : « et estoit en habit d'homme, c'est assavoir qu'elle avoit pourpoint noir, chausses estachées, robbe courte de gros gris noir, cheveux ronds et noirs, et un chapeau noir sur la teste. » — Une estampe du portefeuille Gaignières, portant le n° 54, montre la salle où se fit, selon la tradition, cette présentation. On y lit cette note : « M. le duc de Richelieu, à qui appartient ce château, a donné ordre pour le démolir, 1699. » (Cabinet des estampes, *Topogr. de la France*, arrond. de Chinon.) Il en reste encore quelque chose.

Le roi distingué par la Pucelle : t. III, p. 116 (Simon Charles); p. 192 (Jean Moreau); J. Chartier *l. l.* et Chron. de la Pucelle. *ibid.*, t. IV, p. 207 — *Déclaration de Jeanne*. Chron. de la Pucelle, *ibid.*; Journal du siège, *ibid.*; Chartier, *ibid.*; p. 53 : cf. t. III, p. 17 (Gaucourt); p. 103 (Pasquerel, son aumônier).

que le roi faisait aux siens, il s'en était allé non loin de là, à Saint-Florentin-lès-Saumur et y passait le temps, chassant aux cailles. Ayant su, par un de ses gens, l'arrivée à Chinon d'une jeune fille qui se disait envoyée de Dieu pour expulser les Anglais et faire lever le siège d'Orléans, il s'y rendit, et il entra comme elle parlait au roi. Charles l'ayant nommé à Jeanne : « Soyez le très-bien venu, dit-elle : plus il y en aura ensemble du sang royal de France, mieux en sera-t-il. » Le lendemain elle fut à la messe du roi, et le prince l'ayant prise à part avec Alençon qui le raconte et la Trémouille, elle lui fit plusieurs requêtes : elle lui demandait « de donner son royaume au Roi des cieux, et que le Roi des cieux, après cette donation, ferait pour lui comme pour ses prédécesseurs, et le rétablirait dans son ancien état¹. »

Mais qui était-elle pour parler avec cette autorité, et quel signe donnait-elle de sa mission? L'heureuse issue de son voyage pouvait bien, après tout, n'être pas un si grand prodige, et le fait d'avoir reconnu le roi sans l'avoir jamais vu, fournir des armes à ceux qui ne voulaient voir dans tout cela qu'une *trufferie* (tromperie). Au lieu de la foi, elle rencontrait même, non-seulement le doute, mais quelquefois l'outrage. Le jour qu'on la présenta au château, un homme à cheval la

1. Le *duc. d'Alençon* : t. III, p. 9192 (Alençon); cf., *ibid.*, p. 108 (Pasquerel); Perceval de Cagny, Ms. Duchesne, n° 48, f° 86 recto. Sa rançon avait été 120 000 écus; mais il lui en coûta 200 000 (plus de 2 millions de notre monnaie, valeur intrinsèque) avant qu'il en fut libéré (Jean Chartier, ch. XLI).

voyant entrer : « Est-ce là la Pucelle? » dit-il; et il raillait grossièrement sur son titre, reniant Dieu. « Ah! dit Jeanne, tu le renies, et tu es si près de ta mort! » Avant qu'il fût une heure, l'homme tombait à l'eau et se noyait¹.

Ceux qui étaient les plus favorables ne savaient qu'attendre et voir encore. Le roi l'avait donnée en garde à Guillaume Bellier, son lieutenant à Chinon, dont la femme était de grande dévotion et de bonne renommée. En même temps qu'il envoyait dans son pays natal des religieux chargés de s'informer secrètement de sa vie, il la faisait paraître devant sa cour ; il la soumettait à l'examen des gens d'Église : et elle savait garder en toute rencontre la même aisance, la même fermeté; parlant avec assurance de sa mission, soit devant la Trémouille, soit devant les évêques, et montrant, au besoin, que dans cette carrière des batailles où elle voulait ramener le roi, elle-même saurait faire bonne figure. Un jour après le dîner, le roi étant allé se promener dans la prairie, elle y courut, la lance au poing, et de si bonne manière que le duc d'Alençon, charmé, lui donna un cheval. Les épreuves se continuaient jusque dans, la demeure qui lui avait été assignée. De grands personnages la venaient voir à la tour du fort du Coudray, attenante au château même, et elle ré-

1. *Incrédulité*: Et de prime face chacun disoit que c'estoit une trufferie, t. IV, p. 304 (Thomassin). — *L'Insulteur*: *Esse pas là la Pucelle ?* negando Deum quod si haberet eam nocte, quod ipsam non redderet puellam, » t. III, p. 102 (Pasquerel).

pondait à leurs questions. Mais quand elle était seule, elle priait et pleurait¹.

Un jour enfin, elle vint trouver le roi et lui dit : « Gentil dauphin, pourquoi ne me croyez-vous? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple : car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui, en faisant prière pour vous; et je vous dirai, s'il vous plaît, telle chose, qu'elle vous donnera à connoître que me devez croire. » L'auteur de la Chronique ajoute qu'elle admit comme témoins de sa déclaration le duc d'Alençon, Robert le Maçon, seigneur de Trèves (en Anjou), Christophe d'Harcourt et Gérard Ma-

1. *L'hôte de la Pucelle* : *ibid.*, p. 17 (Gaucourt). Sur Guill. Bellier, cf. Gruel, *ap.* Godefr., *Vie de Charles VII*, p. 754 — *Enquête dans son pays* : « Audivit dici quod fuerunt Fratres Minores in dicta villa ad faciendum informationes. » T. II, p. 397 (Beatrix Estellin); cf. p. 394 (Dom. Jacob), et t. III, p. 83 (Barbin) : « Et misit etiam, ut audivit, in loco nativitatis ipsius Johannæ ad sciendum unde erat. » — *Exercices militaires*, t. III, p. 92 (Alençon). — « Ladite Pucelle estant au dict lieu de Poitiers et après que son dit harnois fut fait, elle s'en arma et avec les gens d'armes alloit aux champs et couroit la lance aussi bien et mieux qu'homme d'armes qui y fust, et chevauchoit les coursiers noirs de tels et de si malicieux qu'il n'estoit nul qui bonnement les osast chevaucher, et fesoit tant d'autres choses merveilleuses que chacun en estoit tout esmerveillé (Anon. de La Rochelle. *Revue historique* t. IV, p. 338. — *Examens divers*, etc. : Chron. de la Pucelle, ch. XLII, t. IV, p. 208; t. III, p. 92 (Alençon) ; p. 66 (L. de Contes, son page) : « Et ipse loquens pluries eamdem Joannam vidit ire et redire versus regem, et fuit assignatum eidem Johannæ hospitium in quadam turri castri *du Coudray*... Per plures dies veniebant homines magni status locutum cum eadem Johanna. Multotiens vidit eamdem Johannam genibus flexis, ut sibi videbatur, orantem ; non tamen potuit percipere quid dicebat, licet aliquando fleret. » Le fort du Coudrai était mis en communication par un pont avec le château principal. Voy. Cougny, *Notice archéol. et histor. sur le château de Chinon*, p. 19 (Chinon, 1860).

chet, confesseur du roi, et qu'après lui avoir fait jurer de n'en rien révéler, elle dit au roi « une chose de grande conséquence qu'il avoit faite bien secrète; dont il fut fort ébahi : car il n'y avoit personne qui le pût savoir que Dieu et lui. » D'autres suppriment les témoins, ou du moins les tiennent à distance, s'accordant sur le fait lui-même et sur l'impression qu'en reçut le roi : « Ce qu'elle lui a dit, nul ne le sait, écrit Alain Chartier peu de mois après (juillet 1429), mais il est bien manifeste qu'il en a été tout rayonnant de joie; comme à une révélation de l'Esprit saint¹. »

Qu'était-ce donc que ce signe? Jeanne elle-même est convenue du fait devant ses juges; et elle confirme les derniers témoignages allégués en disant « qu'elle ne pense pas que personne ait été alors avec le roi, quoiqu'il y eût bien des gens assez près. » Mais en même temps elle déclara qu'elle n'en voulait rien dire. Elle persista longtemps dans ce refus, protestant que sur ce point on n'aurait pas d'elle la vérité; et d'autant plus pressée qu'elle se récusait davantage, elle finit par se dérober à ces instances par le biais que ses juges mêmes semblaient lui offrir en l'interrogeant sur l'ange qui avait apporté une couronne au roi : bruit populaire qu'elle accueillit comme exprimant

1. Chron. de la Pucelle, ch. XLII; *Procès*, t. IV, p. 208; Journal du siège, *ibid.*, p. 128; Alain Chartier, *Lettre à un prince étranger*, *ibid.*, t. V, p. 133 ; d'Aulon, *ibid.*, t. III, p. 209; Sim, Charles, *ibid.*, p. 116 ; cf. Th. Basin, *Hist. de Ch. VII*, liv. II, ch. x. II allègue le témoignage de Dunois.

sa mission sous le voile d'une allégorie fort transparente. Par cette allégorie qu'elle expliqua plus tard, elle dépista ses juges : le signe leur demeura donc caché; car c'était le secret du roi. Mais une parole avait été entendue dans cette conversation entre elle et lui : parole d'une singulière autorité, et dont l'accent put frapper les oreilles de ceux qui se tenaient non loin du prince : « je te dis de la part de Messire que tu est vray héritier de France et fils du roy. » Cette parole, reproduite en français, parmi les autres déclarations de Jeanne, dans la déposition de Pasquerel, son aumônier, reçut plus tard une explication inattendue, et se trouve rattachée au signe dont il s'agit par les confidences mêmes du roi. Le sire de Boisy, qui, dans sa jeunesse, avait été l'un des chambellans les plus familiers de Charles VII, a raconté en effet à Pierre Sala, comme le tenant du roi lui-même, qu'un jour, au temps de ses plus grandes adversités, ce prince, cherchant vainement un remède à tant de maux, entra un matin, seul, dans son oratoire, et que là, sans prononcer une parole, il fit à Dieu, du fond de son cœur, cette requête : Que s'il était vrai héritier, issu de la maison de France (ce doute était possible avec la reine Isabeau), et que le royaume lui dût justement appartenir, il plût à Dieu de le lui garder et défendre, sinon, de lui faire la grâce d'échapper sans mort ou prison, et qu'il se pût sauver en Espagne ou en Écosse, où il voulait, en dernier recours, chercher un refuge. — C'est cette prière

connue de Dieu seul que la Pucelle rappela à Charles VII : et on s'explique maintenant la joie qu'au dire des témoins il manifesta, sans que personne en sût alors le motif. Jeanne, par cette révélation, n'avait pas fait seulement qu'il crût en elle ; elle faisait qu'il crût en lui-même, en son droit, en son titre. « JE TE DIS (jamais Jeanne n'a parlé au roi de la sorte : c'est quelque chose de supérieur qui parle par sa bouche), je te dis de la part de messire que tu es vrai héritier de France et fils du roy¹. »

Ce n'était point assez : il fallait que personne n'eût le droit de révoquer en doute sa mission ou d'en suspecter l'origine. Le roi comme les autres, à cet égard, avait besoin, même après cette révélation, d'être rassuré. Il ne précipita rien; il résolut de mener Jeanne à Poitiers, où était le parlement, où siégeait le conseil) où se trouvaient réunis plusieurs des membres de l'Université de Paris, restés fidèles. Il voulait lui faire subir une épreuve plus solennelle, mettre en lumière non-seulement le fait, mais la source même de son inspiration, et donner à la résolution qu'on prendrait la sanction des hommes les plus autorisés dans l'Église et dans l'État. Jeanne partit donc, et quand

1. *Le signe du roi* : t. I, p. 75 et 93. Voy. l'appendice n° XIII.

Paroles de Jeanne : « Et his auditis rex dixit adstantibus quod ipsa Johanna aliqua secreta sibi dixerat quæ nullus sciebat aut scire poterat, nisi Deus, » t. III, p. 103 (Pasquerel).— *Pierre Sala : Procès* : t. IV, p. 280; cf. l'Abréviateur du Procès, *ibid.*, p. 268, et le *Miroir des femmes vertueuses*, *ibid.*, p. 271; L'Averdy, *Notices des manuscrits*, t. III, p. 307; Lebrun des Charmettes, *Hist. de J. d'Arc*, t. I, p. 379, et M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 62 et suiv.

elle sut où on la menait : « En nom Dieu, dit-elle, je sais que j'y aurai bien à faire : mais Messire m'aidera. Or allons de par Dieu¹. »

Elle vint à Poitiers, et fut, comme, à Chinon, confiée à la garde de l'une des plus honorables familles de la cité : celle de Jean Rabateau, avocat général au parlement. L'archevêque de Reims, chancelier de France, et l'un des principaux chefs du parti dominant, d'accord avec les membres du conseil, convoqua les évêques présents et les docteurs les plus renommés entre ceux qui avaient suivi la fortune de Charles VII : Gérard Machet, évêque de Castres, confesseur du roi; Simon Bonnet, depuis évêque de Senlis; l'évêque de Maguelonne et l'évêque de Poitiers; maître Pierre de Versailles, depuis évêque de Meaux, et plusieurs autres, au nombre desquels le dominicain frère Seguin, à qui l'on doit le récit le plus étendu de ces conférences. On leur dit qu'ils avaient commission du roi pour interroger la Pucelle et en faire leur rapport au conseil, et au lieu d'appeler Jeanne devant eux, on les envoya vers elle, chez maître Jean Rabateau².

Dès qu'elle les vit entrer dans la salle, elle alla s'asseoir au bout du banc, et leur demanda ce

1. *Jeanne menée à Poitiers* : t. IV, p. 209 et 214 (Chron.); p. 363 (Monstrelet); t. V, p. 119 (Lettre de Perceval de Boulainvilliers).

2. *L'hôte de Poitiers* : En l'hostel d'un nommé maître Jean Rabateau qui avoit espousé une bonne femme. T. IV, p. 209 (Chron.) cf. t. III, p. 74 (G. Thibault) et p. 82 (Barbin). — *Le conseil à Poitiers*, *ibid.* p. 203 (Seguin). — *Les examinateurs de Poitiers*. II

qu'ils voulaient. Ils lui dirent qu'ils la venaient trouver, parce qu'elle avait dit au roi que Dieu l'envoyait vers lui; et ils lui montrèrent, « par belles et douces raisons, » qu'on ne la devait pas croire. « Ils y furent, dit la Chronique, plus de deux heures, où chacun d'eux parla sa fois ; et elle leur répondit : dont ils étoient grandement ébahis, comme une si simple bergère, jeune fille, pouvoit ainsi répondre. » Nous n'avons plus les procès-verbaux de ces conférences, tenues par des hommes défiants sans doute, (c'étoit leur devoir), mais sincères : actes auxquels Jeanne, dans son procès, renvoie plusieurs fois en toute assurance, et où l'on trouverait les libres effusions de son âme, recueillies sans réticence et sans altération. Mais à défaut de ce monument qui a péri de bonne heure, il reste une sorte d'écho fidèle encore, quoique plus lointain, de sa parole, dans les dépositions de deux témoins : Gobert Thibault, écuyer du roi, et frère Seguin, docteur en théologie.

Dans la première visite, après diverses questions sur elle, sur sa famille, sur son pays, Jean Lombart lui ayant demandé qui l'avait poussée à venir vers le roi, elle lui dit ses visions, comme ses voix lui avaient appris la grande pitié qui étoit au

faut joindre à ceux que nous avons nommés, Jordan Morin, député du duc d'Alençon ; Jean Lombard, professeur de théologie à l'Université de Paris ; Guillaume Lemaire ou Lemarié, chanoine de Poitiers ; Guillaume Aymery, professeur de théologie de l'ordre des frères Prêcheurs ; frère Pierre Turelure, autre dominicain ; maître Jacques Maledon ; Mathieu Ménage; *ibid.*, p. 19 (Fr. Garivel); p. 74 (Gob. Thibault); p. 92 (Alençon); p. 203 (Seguin).

royaume de France, et qu'il fallait qu'elle y allât : à ces paroles, elle s'était mise à pleurer ; mais la voix avait commandé. Et elle racontait comment elle avait entrepris ce voyage, accompli, parmi tant d'obstacles, en toute sûreté, selon qu'il lui était prédit.

« Jeanne, lui dit Guillaume Aymeri, vous demandez gens d'armes, et dites que c'est le plaisir de Dieu que les Anglois laissent le royaume de France et s'en aillent en leur pays. Si cela est, il ne faut point de gens d'armes, car le seul plaisir de Dieu peut les déconfire et faire aller en leur pays.

— En nom Dieu, reprit Jeanne, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera victoire. »

Maître Guillaume avoua que c'était bien répondu.

Alors Seguin, un « bien aigre homme, » dit la Chronique, voulant savoir que penser de ses voix, lui demanda quelle langue elles lui parlaient.

« Meilleure que la vôtre, » répondit-elle.

Il parlait limousin.

« Croyez-vous en Dieu ? dit le docteur visiblement blessé.

— Mieux que vous, répliqua Jeanne sur le même ton.

— Eh bien ! reprit Seguin, Dieu défend de vous croire sans un signe qui porte à le faire ; » et il déclara que, pour sa part, il ne donnerait point au roi le conseil de lui confier des gens d'armes et de les mettre en péril sur sa simple parole.

« En nom Dieu, répliqua Jeanne, je ne suis pas

venue à Poitiers pour faire signes ; mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée. Qu'on me donne si peu de gens qu'on voudra, j'irai à Orléans. »

Le frère Seguin, si aigre homme que le dise la Chronique, a eu du moins la bonhomie de nous garder ces traits sans leur rien ôter de ce qu'ils avaient de piquant pour lui-même ; moins soucieux de son amour-propre que de la vérité¹.

L'examen se prolongea pendant trois semaines, et Jeanne en témoigna parfois son impatience. Le jour que vint Gobert Thibault, en compagnie de Jean Érault et de Pierre de Versailles, la Pucelle, voyant entre les deux docteurs l'écuyer du roi, qu'elle avait sans doute rencontré à Chinon, lui frappa familièrement sur l'épaule, et lui dit « qu'elle voudroit bien avoir plusieurs hommes d'aussi bonne volonté, » Puis, s'adressant à Pierre de Versailles :

« Je crois bien, dit-elle, que vous êtes venu pour m'interroger : je ne sais ni A ni B ; mais je viens de la part du Roi des cieus pour faire lever le siège d'Orléans, et mener le roi à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré. »

Et ensuite :

« Avez-vous du papier, de l'encre ? dit-elle à Jean Érault. Écrivez ce que je vous dirai : « Vous,

1. *Interrogatoire* : t. IV, p. 209 (Chronique), et t. III, p. 203 (Seguin). — *Le signe* : t. III, p. 20 (Garivel) et p. 17 (Gaucourt) : « Ipsa respondit quod signum quod ostenderet eis esset de levatione obsidionis et succursu villæ Aurelianensis. »

« Suffort, Classidas et La Poule, je vous somme
« par le Roi des deux, que vous en alliez en Angleterre. »

La lettre, écrite alors, se retrouvera en original à l'époque où elle eut enfin acquis le droit de l'envoyer aux Anglais¹.

On ne l'interrogea point seulement sur ses révélations : on la fit surveiller par des femmes dans sa manière de vivre, on l'interrogea sur sa croyance. Car ses visions fussent-elles constantes, il fallait savoir d'où elles venaient : si elles venaient du diable, on était convaincu qu'il se trahirait par quelque mot malsonnant touchant la foi. Jeanne sortit tout aussi heureusement de ces épreuves. Elle n'avait pas compté en vain sur Celui dont elle disait aux docteurs : « Il y a ès livres de Notre-Seigneur plus que ès vôtres. » Malgré ces vivacités de langage contre la science des docteurs, ils l'admiraient et confessaient qu'elle leur avait répondu avec autant de prudence que si elle eût été un bon clerc. Plusieurs crurent sincèrement à son inspiration. Le confesseur du roi et d'autres voyaient en elle celle qu'annonçait une

1. *Durée de l'examen* : « Qui pluribus et iteratis vicibus et quasi spatio trium septimanarum examinaverunt dictam Johannam. » T. III, p. 19 (Garivel); cf. p. 17 (Gaucourt): « Spatio et tempore trium septimanarum et amplius, tam Pictavis quam Caynone. » Dans le résumé des conclusions de Poitiers, il est dit que le roi a fait garder et observer Jeanne depuis six semaines (*ibid.* p. 392). — *Thibault* : « Venit eis obviam et percussit loquentem super spatulam, eidem loquenti dicendo quod bene vellet habere plures homines voluntatis loquentis... — Ego nescio nec A nec B, etc. » *Ibid.*, p. 74.

prophétie (la prophétie de Merlin, sans doute, alléguée, en ce temps même, dans les vers de Christine de Pisan). Jean Érault, cherchant à la révélation de Jeanne un appui dans une autre, cita à l'assemblée ce que l'on rapportait de Marie d'Avignon. On disait que cette femme, renommée alors par ses prédictions, était venue jadis trouver le roi, et lui avait communiqué ses visions sur la prochaine désolation de la France. Elle avait vu quantité d'armes ; elle avait craint que ce ne lui fût un signe d'aller à la guerre. Mais elle avait été rassurée : il lui avait été dit que ce signe ne la touchait pas ; qu'une pucelle viendrait après elle, qui porterait ces armes et délivrerait la France de l'ennemi. Jean Érault ne doutait point, pour sa part, que Jeanne ne fût la pucelle prédite¹.

Sans aller aussi loin, les docteurs ne laissèrent pas de conclure en faveur de Jeanne. Ils louaient le roi de n'avoir, dans cette nécessité pressante du royaume, ni rejeté la Pucelle, ni cru trop légèrement à ses promesses ; mais de l'avoir éprouvée en cherchant dans sa vie et en demandant à ses

1. *Surveillance exercée sur Jeanne*: t. III, p. 205 (Seguin). — *Il y a ès livres de N. S. etc.* : t. III, p. 86 (Marg. La Touroulde). — *La prophétie sur Jeanne*: « Audivit dici dicto defuncto domini confessori, quod viderat in scriptis, quod debebat venire quædam puella, quæ debebat juvare regem Franciæ.... Quod ipsi credebant eam esse de qua prophetia loquebatur. » T. III, p. 75 (G. Thibault). — Sur la prophétie de Merlin, Christine de Pisan, vers achevés le 31 juillet 1429, *Procès*, t. V, p. 12. Cf. la déposition de P. Miget. t. III, p. 133 ; Thomassin, t. IV, p. 305, et Walter Bower, *ibid.*, p. 480 ; — combien le passage des prophéties de Merlin se rapporte peu à Jeanne : M. J. Quicherat, t. III, p. 340 et 341 (notes).

actes la preuve qu'elle était envoyée de Dieu. Sa vie, disaient-ils, a fait l'objet d'une enquête sérieuse : Jeanne pendant six semaines a été gardée par le roi, visitée par toutes sortes de personnes; et l'on n'a rien trouvé en elle, que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse. » Son signe, c'est devant Orléans qu'elle prétend le montrer. Puisque la première preuve est faite, il ne faut pas refuser la seconde qu'elle offre ; il faut la mener à Orléans : car la délaisser sans apparence de mal, « ce seroit répugner au Saint-Esprit et se rendre indigne de l'aide de Dieu. » Les matrones firent leur rapport à leur tour. La reine de Sicile, les dames de Gaucourt et de Trèves attestèrent que Jeanne était digne de porter son surnom populaire, et dès lors la démonstration était complète : car on n'admettait pas que l'âme pure d'une vierge, eût commerce avec le démon¹.

Le peuple, pour croire en elle, n'avait pas demandé tant d'épreuves. Les plus incrédules ne résistaient point à l'accent de sa parole : tel qui, en venant, déclarait ses promesses pures rêveries, ne s'en allait pas sans avouer que c'était une créature

1. *Conclusions des docteurs* : Voy. le résumé qu'on en a : *Procès*, t. III, p. 391, et ce qu'en dit M. J. Quicherat, t. V, p. 472. — « Quod attenta necessitate eminenti et periculo in quo erat villa Aurelianiensis, rex poterat de ea se juvare. » *Procès*, t. III, p. 205 (Seguin) ; cf. *ibid.*, p. 20 (Garivel), p. 93 (Alençon), p. 102 (Pasquerel), et p. 209 (d'Aulon) ; et la Chronique des Pays-Bas, etc. *Coll. des chron. belges*, t. III, p. 407. — *Visite des matrones* : d'Aulon, *ibid.* ; cf. Pasquerel, *ibid.*, et la Lettre de Perceval de Boulainvilliers, t. V, p. 119.

de Dieu; et plusieurs en revenant pleuraient à chaudes larmes. Jeanne avait gagné tous les suffrages. Les hommes d'Église rendaient témoignage à sa vertu et à sa foi; les hommes de guerre s'émerveillaient de la façon dont elle parlait sur le fait des armes; et les dames et les damoiselles ne s'étonnaient pas moins de trouver une simple jeune fille dans celle qui faisait l'admiration des hommes de guerre et des docteurs. Elle qui, sous les armes, semblait égale aux plus habiles par sa tenue, par ses discours, elle se retrouvait, quand elle avait dépouillé le harnois, ce qu'elle était dans son village, « moult simple et peu parlant, » toujours pieuse et recueillie, priant dans le secret, et accueillant avec bonté les hommes de toute condition que la curiosité attirait autour d'elle, mais principalement les femmes. Elle leur parlait si doucement et si gracieusement, dit la Chronique, qu'elle les faisait pleurer. Elle s'excusait auprès d'elles de l'habit qu'elle portait : et les femmes surtout la devaient comprendre. L'habit d'homme, qui effaroucha tant la pudeur du tribunal institué par les Anglais, n'excita pas les mêmes scrupules parmi les évêques et les docteurs du parti de Charles VII. Il n'en est pas dit un mot dans ce qui est resté de l'enquête de Poitiers ; et si la question s'y posa, elle fut résolue par le bon sens, comme elle l'a été dans la consultation que l'archevêque d'Embrun envoya au roi, peu de temps après la délivrance d'Orléans, sur les actes de la Pucelle : « Il est plus décent, dit le prélat, de faire

ces choses en habit d'homme, puisqu'on les doit faire avec des hommes¹. »

Le roi ne différa plus. Il l'envoya à Tours (vers le 20 avril), et lui composa toute une maison militaire. Les deux plus jeunes frères de Jeanne (Jean et Pierre) l'étaient venus rejoindre ; ses deux guides, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, ne l'avaient point quittée. Le roi les maintint dans sa compagnie. Il lui donna pour maître d'hôtel, ou chef de sa maison militaire, Jean d'Aulon, honnête écuyer; pour pages, Louis de Contes, qui s'était déjà trouvé près d'elle à la tour du Coudrai, et un autre du nom de Raimond; de plus, quelques varlets, deux hérauts d'armes. Un religieux augustin, frère Jean Pasquerel, connu de ceux qui avaient amené Jeanne à Chinon, lui fut présenté par eux et devint son aumônier. Le roi fit faire à la Pucelle une armure complète et lui donna des chevaux pour elle et pour ses gens.

1. *Impression produite par Jeanne* : Chron. l. I, t. IV, p. 211. — *Contraste de la guerrière et de la jeune fille* : Thomassin, *Procès*, t. IV, p. 306 : « Et si ay ouï dire à ceux qui l'ont vue armée qu'il la faisoit très-bon voir, et se y contenoit assez bien comme eust fait un bon homme d'armes. Et quand elle estoit sur faict d'armes, elle estoit hardye et courageuse, et parloit hautement du faict des guerres. Et quand elle estoit sans harnois, elle estoit moult simple et peu parlant. » Cf. Cagny, *ibid.*, p. 3 ; Chron., p. 212 : « Et en chevauchant portoit aussi gentilement son harnois que si elle n'eust faict autre chose tout le temps de sa vie. » — *Piété*, etc., t. V, p. 119 (Perceval de Boulainvilliers). — *L'habit d'homme*, Chron., l. I ; *Traité de Jacques Gelu*, archevêque d'Embrun (mai 1429) : « Decentius enim est ut ista in habitu virili committantur propter conversationem cum viris, quam alias, quia qui similem cum aliis gerit vitam, necesse est ut similem sentiat in legibus disciplinam. » (*Procès*, t. III, p. 405, cf. p. 407.)

Mais à l'épée qu'il lui offrit, elle en préféra une qu'elle semblait tenir de l'une de ses patronnes. Sur son indication (nous redisons ce qu'elle en rapporte), on alla dans la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois, et l'on trouva derrière l'autel, à une petite profondeur, une épée marquée de cinq croix, toute couverte de rouille. La rouille céda facilement, et l'épée fut envoyée à Jeanne avec deux fourreaux magnifiques, l'un de velours vermeil, l'autre de drap d'or : elle s'en fit faire un autre de cuir fort, pour l'usage ordinaire. On lui fit, d'après les instructions qu'elle donna, un étendard en linon, brodé de soie, au champ d'argent (blanc) semé de lis ; on y voyait, sur la face, avec l'inscription JESUS MARIA, l'image de Dieu assis sur les nuées du ciel, portant le monde dans sa main, et de chaque côté un ange lui présentant une fleur de lis qu'il bénissait ; et sur le revers, l'écu de France, tenu par deux anges. Elle s'était fait faire en outre un pennon, sorte de petite bannière, où était peinte une Annonciation ; la Vierge et l'ange un lis à la main. Elle aima son épée ; mais, comme elle le dit en son procès, elle aimait quarante fois plus son étendard. Car ce drapeau, bien plus que son épée, était pour elle le signe et l'instrument de la victoire. Jamais elle ne tua personne. Pour ne point s'y exposer dans la bataille, elle abordait l'ennemi l'étendard à la main¹.

1. *Jeanne à Tours* : J. Pasquerel lui donne pour hôte un bourgeois appelé Dupuy ; et L. de Contes, pour hôtesse une femme appelée Lapau (*Procès*, t. III, p. 101 et 66.) On ne peut guère accorder les deux témoins qu'en mariant les deux personnages : c'est ce que

fait Lebrun des Charmettes. t. I, p. 416. — Jeanne est à Tours, quand L. de Contes lui est donné pour page (t. III, p. 66); c'est à Tours, aussi que Pasquerel lui fut présenté (t. III, p. 101). — *Sa maison militaire*; D'Aulon, t. III, p. 210; L. de Contes, *ibid.*, p. 67; Chron., ch. XLII, t. IV, p. 211, 212; Cagny, *ibid.*) p. 3. On trouve dans les extraits des comptes de Guillaume Chartier, receveur général de toutes les finances : « à Jehan de Mes, pour la despense de la Pucelle, 200 livres tournois (environ 1128 fr.). Au maistre armeurier pour ung harnois complet pour ladite Pucelle, 100 l.t. (564 fr.). Audit Jehan de Mès et son compagnon pour eulx armer et habiller, pour estre en la compagnie de ladite Pucelle, 125 l.t. » (705 fr.), t. V, p. 258. Cf. Loiseleur, *Compte des dépenses faites par Charles VII*, etc. p. 27, note. La somme allouée à Jean de Metz, est de 100 l. et les lettres royaux qui la lui accordent, sont du 21 avril, c'est-à-dire du jour où la Pucelle alla de Chinon à Tours en vue de l'expédition d'Orléans.

Sur le costume militaire de Jeanne d'Arc, voy. l'appendice n° XIV.

L'épée de sainte Catherine: Ce qu'en dit Jeanne : « Interrogata qualiter sciebat illum ensem ibi esse : respondit quod ille ensis erat in terra rubiginosus, in quo erant quinque cruces ; et scivit ipsum ibi esse per voces, nec unquam viderat hominem qui ivit quæsitum prædictum ensem. Scripsitque viris ecclesiasticis illius loci quatenus placeret eis ut ipsa haberet illum ensem ; et ipsi miserunt eum. Nec erat multum sub terra retro altare, sicut ei videtur ; tamen nescit proprie an erat ante altare vel retro, sed existimat se scripsisse tunc quod prædictus ensis erat retro altare. Dicit etiam quod, statim postquam prædictus ensis repertus est, viri ecclesiastici illius loci confricaverunt eum, et illico cecidit rubigo sine violentia. » (*Procès*, t. I, p. 76; cf. Chron., t. IV, p. 212.) L'anonyme de La Rochelle dit qu'elle était « en une arche dedans le grand hostel (autel) de l'église. » (*Revue historique* t. IV, p. 338.) Ce bruit qu'il a recueilli ou mal entendu ne peut prévaloir contre ce que dit Jeanne elle-même.

Un auteur qui, dans le titre de son livre, prétend réfuter toutes les erreurs publiées jusqu'à lui sur Jeanne d'Arc, signale celle-ci dans le trait en question : le texte du procès porte *quod ille ensis erat in terra*, et l'on a traduit « en terre ». Qu'on traduise « sur la terre, » sens que comporte la préposition *in*, et tout est éclairci. Cela est vrai : mais il ne paraît pas avoir lu ce qui suit : *Nec erat multum sub terra* : « Elle n'était pas profondément sous terre. » Elle était donc bien enterrée. Et que devient l'explication ?

Sur l'étendard de Jeanne d'Arc, voy. l'appendice n° XV.

Amour de Jeanne pour son étendard : « Quod multo, videlicet quadragesies, prædiligeat vexillum quam ensem, ... quod ipsamet portabat vexillum prædictum, quando aggrediebatur adversarios, pro evitando ne interficeret aliquem ; et dicit quod nunquam interfecit hominem. » T. I, p. 78. Cf. la déposition de Seguin, t. III, p. 205.

II

ENTRÉE A ORLEANS.

Il n'y avait plus de temps à perdre si l'on voulait sauver Orléans. Les Anglais achevaient leurs bastilles ; ils avaient fortifié par de nouveaux boulevards et relié par des fossés leurs positions à, l'ouest et au nord de la place (de la fin de mars au 15 avril), et ils s'établissaient à l'est dans les bastilles de Saint-Loup (10 mars) et de Saint-Jean le Blanc (20 avril). Le blocus allait donc se resserrant chaque jour, et l'on devait compter de moins en moins à l'intérieur sur ces arrivages, en quelque sorte furtifs, qui, échappant à l'ennemi grâce à leur médiocrité même, renouvelaient de temps à autre les ressources des assiégés. C'était d'une tout autre sorte et dans d'autres proportions que Jeanne voulait ravitailler la place. Son concours étant enfin accepté, on prépara un grand convoi de vivres. La reine de Sicile, qui était l'âme du parti national, fut chargée de le réunir à Blois,

avec le duc d'Alençon, Ambroise de Loré et l'amiral Louis de Culan. L'argent manquait : le roi en sut trouver, cette fois; et bientôt Jeanne vint elle-même à Blois en la compagnie de Regnault de Chartres, archevêque de Reims, chancelier de France, et du sire de Gaucourt, chargés sans doute de donner les derniers ordres pour le départ. Le maréchal de Boussac et le seigneur de Rais, investis du commandement, y vinrent très-peu après, avec La Hire, Poton de Xaintrailles, et tous ceux qui devaient faire l'escorte. Dans son procès Jeanne n'évalue pas à moins de 10 ou 12 000 hommes le nombre des gens que lui donna le roi. Le procès-verbal peut être suspect ici d'inexactitude sinon d'altération. Les Anglais avaient intérêt à grossir le nombre des troupes qui leur firent lever le siège. Dunois dans sa déposition dit que l'escorte ne lui avait point paru assez nombreuse pour aller droit à travers les Anglais, lesquels n'étaient pas dix mille hommes, divisés entre les deux rives de la Loire. Monstrelet, un ennemi, en réduit le nombre à sept mille ; Eberhard de Windecken, un écrivain désintéressé, et qui paraît assez bien renseigné ici, à trois mille : on ne saurait le faire descendre plus bas¹.

1. *Situation d'Orléans* : Voy. ci-dessus et le Journal du siège. — *Convoi préparé à Blois* : Le duc d'Alençon, t. III, p. 93 (Alençon); p. 4 (Dunois); p. 18 (Gaucourt); p. 78 (Sim. Beaucroix); p. 67 (L. de Contes) : « Et stetit ibi Johanna cum armatis in dicta villa Blesensi per aliqua tempora de quibus non recordatur. » Pasquerel dit qu'elle y resta deux ou trois jours (*ibid.*, p. 104). Cf. la Chronique, ch. XLIII; *Procès*, t. IV, p. 214, 215; Cagny, *ibid.*, p. 5;

Avant d'engager la lutte, Jeanne essaya de la prévenir, marquant du signe de la paix le premier acte de sa mission; car sa mission c'était aussi la paix aux hommes de bonne volonté. Mais comment obtenir de la bonne volonté des Anglais ce que réclamait le droit de la France à être libre? Jeanne ne s'en crut pas moins obligée à leur envoyer ce message, dont les termes ont été gardés textuellement :

« Jhesus Maria.

« Roi d'Angleterre, et vous duc de Bethfort qui vous dites régent le royaume de France ; Guillaume Lapoule (Pole), comte de Suffort (Suffolk), Jehan sire de Thalebot (Talbot), et vous, Thomas, sire d'Escalles (Scales), qui vous dites lieutenans dudit de Bethfort, faites raison au Roi du ciel de son sang royal ; rendez à la Pucelle cy envoyée de par Dieu le Roi du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est venue de par Dieu le Roi du ciel, pour re-clamer le sang royal ; elle est toute preste de faire paix, si vous lui voulez faire raison, par ainsi que France vous mettez sur (rendez) et paieez de ce que l'avez tenue. Entre vous, archers, compagnons de

et Chron. des Pays-Bas, *Coll. des chron. belges*, t. III, p. 409. — *Force de l'escorte* : « Interrogata qualem comitivam tradidit sibi rex suus, quando posuit eam in opus ; respondit quod tradidit x vel XII millia hominum. » (T. I, p. 78). Monstrelet, liv. II, ch. LXIX; *Procès*, t. IV, p. 364, Eberhard de Windecken; *ibid.*, p. 491. C'est l'opinion suivie par M. Mantellier (*Histoire du siège d'Orléans*, p. 81) et par M. Boucher de Molandon (*Première expédition de Jeanne d'Arc*, p. 25-28).

guerre gentils, et autres qui estes devant la bonne ville d'Orliens, allez-vous-en, de par Dieu, en vos pays; et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir brièvement à vostre bien grand dommage. Roi d'Angleterre, si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre, et en quelque lieu que j'attaindrai vos gens en France, je les en ferai aller, veuillent ou non veuillent; et s'ils ne veulent obéir, je les ferai tous mourir, et s'ils veulent obéir, je les prendrai à merci. Je suis cy venue de par Dieu, le Roi du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France, encontre tous ceux qui voudroient porter trahison, malengin ni dommage au royaume de France. Et n'ayez point en vostre opinion, que vous ne tiendrez mie (que vous tiendrez jamais) le royaume de France de Dieu, le Roi du ciel, fils de sainte Marie, ains (mais) le tiendra le roi Charles, vrai héritier; car Dieu, le Roi du ciel, le veut ainsi, et lui est révélé par la Pucelle : lequel entrera à Paris à bonne compagnie. Si vous ne voulez croire les nouvelles de par Dieu de la Pucelle, en quelque lieu que nous vous trouverons, nous ferrons (férirons, *frapperons* dedans à horions, et si (ainsi) ferons un si gros hahaye, que encore a mil années (il y a mille ans) que en France ne fut fait si grand, si vous ne faites raison. Et croyez fermement que le Roi du ciel trouvera (*ou* enverra) plus de force à la Pucelle que vous ne lui sauriez mener de tous assauts, à elle et à ses bonnes gens d'armes; et adonc verront lesquels auront meilleur droit, de Dieu du ciel ou

de vous. Duc de Bethfort, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faites pas détruire. Si vous faites raison, encore pourrez venir en sa compagnie l'où que les François feront le plus beau fait qui oncques fut fait pour la chrestienté. Et faites réponse en la cité d'Orliens, si voulez faire paix ; et si ainsi ne le faites, de vos bien grands dommages vous souviennne brièvement.

« Escrit le mardi de la semaine sainte.

« De par la Pucelle. »

Et dessus : « Au duc de Bethfort, soi disant régent le royaume de France ou à ses lieutenans estans devant la ville d'Orliens¹. »

Cette lettre, datée du 22 mars et probablement écrite à Poitiers, ne fut sans doute adressée aux Anglais qu'après que Jeanne fut agréée de Charles VII ; peut-être seulement quand elle vint à

1. *Lettre de la Pucelle* : Voy. entre autres transcriptions de cette lettre, *Procès*, t. V, p. 96. Nous n'avons fait qu'en modifier l'orthographe. — « Oportebat primitus quod ipsa summaret et scriberet Anglicis. » T. III, p. 20 (Garivel).

Le Journal du siège (t. IV, p. 140) et la Chronique de la Pucelle (*ibid.*, p. 215), disent que cette lettre, dont ils reproduisent la date, fut écrite et envoyée de Blois, d'où Jeanne s'apprêtait à mener le convoi de vivres à Orléans ; ce serait faire commencer six semaines trop tôt l'expédition de la Pucelle.

Dans le Mystère du siège d'Orléans (v. 1103), la Pucelle dit à son messenger :

Que tu soyes prudent et saige
A rapporter ce que diront;
Que s'i ne font à mon langaige,
Je les iray voir front à front

Blois. Elle fut accueillie d'eux avec insulte. Ils ne se bornèrent point à des outrages envers la Pucelle; ils allèrent jusqu'à une violation du droit des gens sur son messenger : ils le retinrent, et ils n'attendaient pour le brûler que l'avis de l'Université de Paris¹.

Jeanne n'avait donc plus de ménagements à garder envers eux. Pendant qu'on prenait les dernières dispositions pour le départ, elle s'y préparait elle-même à sa manière. Indépendamment de son étendard, elle avait fait faire une bannière où était peinte l'image de Jésus en croix; et chaque jour, matin et soir, des prêtres se rassemblaient alentour pour chanter les hymnes de Marie. Jeanne y venait, et elle eût souhaité que tous y fussent avec elle : mais nul homme d'armes n'y était admis qu'il ne fût en état de grâce, et Jeanne les engageait à se confesser aux prêtres qui étaient là, tout disposés à les entendre. Au moins voulut-elle qu'avant de partir chacun mît ordre à sa conscience. « Elle leur fit oster leurs fillettes. » Il n'y avait point de place pour elles dans une armée conduite par la Pucelle, sous l'invocation de la Vierge, Mère de Dieu².

1. *Les Anglais* ; « L'appelant ribaulde, vachière, la menaschant de la faire brûler. » (Journal du siège, t. IV, p. 141) ; cf. p. 150; Chron.. p. 220 : « et les vouloient faire ardoir. » Berri, *ibid.*, p. 42 : « Lesdits Anglois prindrent ledit hérault et jugèrent qu'il seroit ars, et firent faire l'attache pour le ardoir. Et toutes voies, avant qu'ils eussent l'opinion et conseil de l'Université de Paris et de ceulx tenus de ce faire, etc. »

2. *La bannière* : « Dixit loquenti quatenus faceret fieri unum vexillum pro congregandis presbyteris, Gallice *une bannière*, et

La congrégation qu'elle avait formée autour de cette pieuse bannière fut son avant-garde, lorsque le jeudi 28 avril elle sortit de Blois pour aller à Orléans : c'était elle qui ouvrait la marche au chant du *Veni Creator*. Jeanne eût voulu qu'on marchât droit sur Orléans par la rive où la ville s'élève. On passait à travers les plus fortes bastilles des Anglais; mais on arrivait sans autre obstacle, et elle avait déclaré que les Anglais ne bougeraient pas. Toutefois les capitaines de Charles VII ne pouvaient point fonder leur plan de campagne sur cette assurance, que Talbot, Suffolk et les Anglais, maîtres des positions, laisseraient passer entre leurs mains, sans tenter de le prendre, un convoi de vivres dont ils pouvaient eux-mêmes si bien faire leur profit. Ils résolurent donc de suivre la rive gauche (côté de la Sologne), laissant le fleuve entre leur troupe en marche et les principaux établissements de l'ennemi. De ce côté, en décrivant un cercle, on évitait les bastilles occupées par les Anglais aux abords du pont d'Orléans, et en passant la Loire au-dessus de leurs dernières positions, on pouvait revenir vers la ville par la rive droite, à travers une plaine moins garnie de bastilles. La marche se fit ainsi. On trompa la simple jeune fille sur la vraie position d'Orléans; on traversa le pont de Blois, et l'on passa devant Bau-

quod in eodem vexillo faceret depingi imaginem Domini nostri crucifixi. » T. III, p. 104 (Pasquerel). Voy. sur cette seconde bannière l'appendice XV, auquel nous avons déjà renvoyé. — *Les chants autour de la bannière*, etc. t. III, p. 104 (Pasquerel); p. 78 (Beaucroix); t. IV. p. 217 (Chron., ch. XLIV).

gency et Meun, sans que l'ennemi, qui occupait ces places, fît rien pour inquiéter le convoi. On coucha en rase campagne (Jeanne, qui ne voulut pas quitter ses armes, en fut toute meurtrie), et on gagna Olivet, derrière les bastilles anglaises de la rive gauche. Jeanne put reconnaître alors comme on s'était joué de son ignorance. Elle était devant Orléans, mais séparée de la ville par la rivière. Elle en fut vivement affectée. Elle eût voulu au moins ne s'en pas éloigner davantage, et sans prétendre forcer, dès l'arrivée, les bastilles qui défendaient l'accès du pont, elle demandait qu'on attaquât la plus occidentale et la plus isolée, celle de Saint-Jean le Blanc : les Anglais s'y attendaient si bien, qu'ils en rappelèrent la garnison aux Augustins et aux Tourelles, croyant la position trop faible pour être défendue. Mais les autres jugèrent le lieu trop rapproché de l'ennemi pour y tenter le passage, et ils se dirigèrent vers l'Ile aux Bourdons, devant Chécy (à deux lieues d'Orléans), où ils trouvaient le double avantage d'embarquer le convoi plus sûrement et de le débarquer en lieu plus commode¹.

1. *Départ de Blois, le 28 avril* : Éberhard de Windecken. *Procès*, t. IV, p. 490. Le Journal du siège (t. IV, p. 150), comme Éberhard de Windecken (*ibid.*, p. 490), semble aussi rapporter le départ au 28 avril. De plus, d'accord en cela avec la Chronique de la Pucelle (*ibid.*, p. 217), il fixe l'entrée dans Orléans au 29 au soir; la même Chronique (*ibid.*) et J. Chartier (*ibid.*, p. 54) disent qu'on ne passa qu'une nuit en route; et on peut entendre dans le même sens Louis de Contes qui, à propos de la blessure de Jeanne, parle « de la nuit du voyage : » — « Multum fuit læsa.... quia ipsa cubuit cum armis in nocte sui recessus a villa Blesensi » (t. III, p. 66).

La ville d'Orléans attendait avec anxiété l'issue de l'entreprise. On ne doutait pas que les Anglais ne fissent tout pour la traverser. Il fut ordonné que chacun fût sous les armes, prêt à agir; et Du-nois vint avec quelques autres rejoindre le convoi, comme il se trouvait à la hauteur de l'église Saint-Loup, au lieu dit port du Bouschet, pour aviser aux meilleurs moyens de lui faire passer le fleuve et

Ces témoignages par leur accord doivent l'emporter sur celui de Pasquerel, un témoin de premier ordre (comme l'est Louis de Contes d'ailleurs), qui compte deux nuits (*ibid.*, p. 105).

Veni Creator : Lebrun des Charmettes, dans son histoire de Jeanne d'Arc, saisit cette occasion pour traduire le *Veni Creator*, comme plus tard à l'occasion de la levée du siège, il traduira le *Te Deum* (t. II, p. 4 et 112).

Le Mystère du siège d'Orléans expose avec beaucoup de naturel cette délibération où les chefs, hors de la présence de Jeanne, résolurent de prendre le chemin de la Sologne. C'est son page qui représente un peu timidement son opinion :

Je scay bien qu'elle ne voudroit
Point différer le grand chemin,
Ne destourner ne s'en voudroit;
Que ne demande que hutin
Et que de rencontrer à plain
Les anemis, pour les combattre,
Et ne prétend à autre fin ;
Mes ne scay comment m'y esbattre.

(V. 11463-11470.)

La Bastille St-Jean le Blanc évacuée : t. IV, p. 217 (Chron., ch. XLIV) et p. 54 (J. Chartier). « Et erat ipsa Johanna pro tunc intentionis quod gentes armorum deberent ire de directo apud fortalitium seu bastildam Sancti Joannis Albi ; quod non fecerunt, imo iverunt inter [civitatem] Aurelianensem et *Jargeau*. » T. III, p. 78 (Beaucroix). « Et vindrent par la Sauloigne et passèrent par Olivet ou près, et arrivèrent jusques à l'Isle-aux-Bourdonns qui est devant Checi. » T. V, p. 290. (Chron. de l'établ. de la Fête du 8 mai. L'auteur paraît avoir été contemporain. Voy. M. Quicherat, *ibid.*) Cf. t. IV, p. 150 (Journal du siège).

de l'introduire dans la ville. La chose n'était pas si facile encore. Il fallait des bateaux : on ne pouvait les faire venir que d'Orléans, sous le feu des bastilles ennemies, et le vent était contraire. Jeanne était moins touchée de ces difficultés que du parti qu'on avait pris d'en éviter par là de plus grandes, au risque de montrer, dès le début de l'entreprise, si peu de confiance en elle et surtout si peu de foi en Dieu.

« Êtes-vous le bâtard d'Orléans ? dit-elle à Dunois quand il l'aborda.

— Oui, et je me réjouis de votre venue.

— Est-ce vous, reprit-elle, sans autrement répondre au compliment, qui avez donné le conseil de me faire venir ici par ce côté de la rivière, et non pas directement où étaient Talbot et les Anglais ? »

Dunois répondit que lui, et de plus sages que lui, avaient donné ce conseil, croyant mieux faire et plus sûrement.

« En nom Dieu, s'écria Jeanne, le conseil de Messire (Dieu) est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous m'avez cuidé (pensé) décevoir et vous vous êtes déçus vous-mêmes, car je vous amène le meilleur secours que eut oncques chevalier, ville ou cité ; et c'est le plaisir de Dieu et le secours du Roi des cieux ; non mie pour l'amour de moi, mais il procède purement de Dieu. Lequel, à la requête de saint Louis et saint Charles le Grand, a eu pitié de la ville d'Orléans, et n'a pas voulu souff-

frir que les ennemis eussent le corps du duc d'Orléans et sa ville¹. »

En ce moment sa parole sembla se confirmer par un signe : le vent changea tout à coup ; les bateaux purent, venir d'Orléans. On y plaça la charge du convoi, blé, vivres et bœufs, puis la flottille redescendit le fleuve comme elle l'avait remonté par le chenal de la rive gauche (c'était alors le principal) s'engagea entre l'île Saint-Loup et l'île Saint-Aignan, depuis île aux Toiles, et atteignit la pointe orientale d'Orléans, où on la déchargea². Mais les moyens manquaient pour faire passer tous les hommes de la même sorte. Un pont de bateaux eût été difficilement établi ; car la Loire était haute³. Point d'autre passage que le pont de Blois d'où l'on venait. Plusieurs proposèrent donc de les y reconduire ; Dunois se bornait à prier Jeanne de venir avec lui dans la ville ce soir même : car Orléans eût cru ne rien avoir, recevant les vivres sans elle. Jeanne en fut très-irritée. Elle ne savait se décider ni à laisser partir les siens

1. *Le Bastard d'Orléans et la Pucelle* : t. III, p. 5 (Dunois), et t. IV, p. 218 (Chron. de la Pucelle). Chron. des Pays-Bas, *Coll. des chron. belges*, t. III, p. 409. Lebrun des Charmettes (t. II, p. 10) montre très-bien que la Pucelle avait raison,

2. Voy. l'appendice n° XVI.

3. « Et estoit lors la rivière a plain chantier. » (Chron. de la Fête du 8 mai, *Procès*, t. V, p. 290). Ce témoignage qui paraît être d'un homme du pays, doit l'emporter sur celui de Pasquerel, qui dit au contraire que les eaux étaient basses, croyant que c'était là l'obstacle à l'arrivée des bateaux, et fait consister le miracle en ce qu'elles s'enflèrent: « Erat autem tunc riparia ita modica quod naves ascendere non poterant nec venire usque ad ripam ubi erant Anglici ; et quasi subito crevit aqua, ita quod naves applicuerunt versus armatos (t. III. p. 105).

ni à les suivre : car elle ne venait pas seulement ravitailler Orléans, mais le sauver. Or elle avait là des hommes préparés comme elle l'avait voulu, « bien confessés, pénitents, et de bonne volonté : » — « En leur compagnie, disait-elle, je ne craindrais pas toute la puissance des Anglais ; » — et elle redoutait qu'une fois partis, leur troupe ne vînt à se dissoudre. Il y en avait, en effet, dit Jean Chartier, « qui faisaient difficulté de mettre tant de gens en ladite ville, pour ce qu'il y avait trop peu de vivres : » on eût craint sans doute à la cour d'être obligé de refaire bientôt les frais d'un nouveau convoi. Dunois, voyant qu'on ne la pouvait point avoir autrement, vint trouver les capitaines qui commandaient l'escorte, et il les supplia, au nom de l'intérêt du roi, de laisser Jeanne et de la décider à le suivre dans la ville, en lui promettante d'aller à Blois passer la Loire pour la rejoindre bientôt à Orléans. Les capitaines firent ce qu'il désirait, et Jeanne agréa leur promesse. Elle laissa à ses hommes la bannière autour de laquelle elle avait coutume de les réunir : elle leur laissait Pasquerel son aumônier, et les prêtres qui les entretenaient dans leurs pieux exercices ; et elle-même, avec Dunois, Lahire et deux cents lances, passa le fleuve à la suite du convoi¹.

1. *Retour de l'armée par Blois* : « Et quia gentes armorum transire non poterant ultra fluvium Ligeris, aliqui dixerunt quod oportebat reverti et ire transitum fluvium Ligeris in villa Blesensi, quia non erat pars propior in obedientia régis, ex quo multum fuit indignata ipsa Johanna, timens ne recedere vellent et quod opus remaneret imperfectum. Nec voluit ipsa Johanna ire cum aliis

De ce côté, les Anglais n'avaient qu'une seule bastille, celle de Saint-Loup : pour leur ôter la tentation d'en sortir et de troubler l'opération, les Orléanais les y assaillirent eux-mêmes, et de telle sorte, qu'ils en rapportèrent une bannière; mais, ce qui valait mieux, les chalands, grâce à la diversion, étaient déchargés en sûreté et les approvisionnements introduits par la porte de Bourgogne. Jeanne et ses hommes d'armes étaient restés près de Chécy. Pour éviter l'empressement tumultuaire de la foule, on était convenu qu'elle n'entrerait dans la ville que la nuit, et un acte public nous apprend qu'elle passa au château de Reuilly quelques heures de cette journée¹. Elle entra dans Orléans à huit heures du soir, armée de toutes pièces et montée sur un cheval blanc. Elle s'avancait précédée de sa bannière, ayant à sa gauche Dunois, richement armé, et derrière elle plusieurs nobles seigneurs et quelques hommes de la garnison ou de la bourgeoisie d'Orléans qui étaient venus lui faire cortège. Mais c'est en vain qu'on eût voulu tenir la foule éloignée : tout le peuple était accouru à sa rencontre, portant des torches et manifestant une aussi

transitum apud villam Blesensem, sed transivit ipsa Johanna cum ducentis lanceis vel circiter per ripariam in navibus.... et intraverunt villam Aurelianensem per terram. » T. III, p. 78 (Beaucroix). « De quare fecit diffilcultatem, dicens quod nolebat dimittere gentem suam seu armatos homines qui erant bene confessi, pœnitentes et bonæ voluntatis, etc. » T. III, p. 5 (Dunois), et t. IV, p. 219 (Chronique); J. Chartier, *ibid.*, p. 54.— « Et ipse loquens de jussu dictæ Johannæ, cum presbyteris et vexillo reversus est apud villam Blesensem. » T. III, p. 105 (Pasquerel). Cf. La Chron. des Pays-Bas (*Coll. des Chron. belges*, t. III, p. 410).

1. *Jeanne au château de Reuilly*, voy. l'appendice n°XVII.

grande joie « que s'ils avaient vu Dieu descendre parmi eux. » Jeanne, en effet, était pour eux comme l'ange du Dieu des armées. « Ils se sentoient, dit le Journal du siège, tous réconfortés et comme desassiégés par la vertu divine qu'on leur avoit dit être dans cette simple pucelle. » Tous se pressaient autour d'elle, hommes, femmes et petits enfants, cherchant à la toucher, à toucher au moins son cheval (dans leur empressement, ils faillirent de leurs torches brûler son étendard ; et ils l'accompagnèrent ainsi, lui faisant « grant chère et grant honneur, » à l'église principale, où elle voulut, avant toute chose, aller rendre grâces à Dieu; puis jusqu'auprès de la porte Renart, en l'hôtel de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, où elle fut reçue avec ses deux frères et les deux gentilshommes qui l'avaient amenée de Vaucouleurs (29 avril)¹.

1. *Entrée dans Orléans* : Journal du siège, *Procès*, t. IV, p. 151-153; cf. *ibid.*, p. 220 (Chronique), et t. III, p. 68 (L. de Contes). — « Recepta fuit cum tanto gaudio et applausu ab omnibus utriusque sexus, parvis et magnis, ac si fuisset angelus Dei. » T. III, p. 24 (Luillier). — « Quod vidit ipsam Johannam quando primo intravit villam Aurelianensem, quod ante omnia voluit ire ad majorem ecclesiam ad exhibendam reverentiam Deo creatori suo. » T. III, p. 26 (J. L'Esbahy, bourgeois d'Orléans). — La prédominance que Jeanne avait prise dès lors dans l'opinion publique est caractérisée par ce trait que M. Boucher de Molandon a justement relevé dans le Journal du siège. Au lieu de dire que le Bâtard d'Orléans qui, par son rang conduisait le cortège, avait Jeanne à sa droite, le rédacteur dit que Jeanne avait le Bâtard à sa gauche. (T. IV, p. 152). — *Les deux frères de Jeanne*, voy. l'appendice, n° XVIII.

III

LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS.

Jeanne avait dès ce moment changé la face des choses. Les Orléanais, d'assiégés, devenaient décidément assiégeants. Le peuple avait repris tant de confiance, qu'autrefois (c'est Dunois qui l'avance) deux cents Anglais eussent mis en fuite plus de huit cents hommes de l'armée du roi, et maintenant quatre ou cinq cents hommes d'armes osaient braver toutes les forces anglaises¹.

Dès le lendemain matin (30 avril), les plus impatients, et dans le nombre Florent d'Illiers, arrivé de Châteaudun l'avant-veille avec quatre cents combattants, sortirent enseignes déployées, chargèrent les Anglais et les refoulèrent vers leur bastille voisine de Saint-Pouair (sur la route de Paris) ; et déjà

1. *Confiance des Orléanais*, t. III, p. 8 (Dunois) ; t. IV, p. 221 (Chronique), et *Mystère du siège d'Orléans*, V. 12332 :

Ung de nous en vaut mieux que cent
Soubs l'estendart de la Pucelle.

on ne parlait dans la ville que d'apporter de la paille et des fagots pour y mettre le feu : mais l'attaque ne fut pas soutenue. Jeanne n'avait rien su de l'entreprise ; et, si pressée qu'elle fût de combattre, on peut croire qu'elle l'eût désapprouvée : car avant d'attaquer l'ennemi, elle le voulait sommer encore. Mais elle entendait qu'on ne différât pas davantage. Elle ne voulait pas même attendre sa propre troupe, qui devait passer la Loire à Blois, et se refusait à ce que Dunois l'allât chercher, aimant mieux qu'il restât pour faire immédiatement sommation, ou, en cas de refus, donner l'assaut aux Anglais. Dunois ne se refusa point à lui laisser faire telles sommations qu'il lui plairait ; mais il tint à ne point combattre avant d'avoir reçu ses moyens d'attaque ; et Jeanne dut céder à son tour. Elle écrivit donc aux Anglais dans le même sens que la première fois, réclamant le héraut qui leur avait porté sa lettre de Blois. Ceux qu'elle envoyait d'Orléans pouvaient bien avoir le même sort : car les Anglais ne se croyaient point tenus du droit des gens envers cette fille qu'ils réputaient pour le moins hérétique ; mais Dunois leur manda en même temps que s'ils ne les renvoyaient tous, il ferait mourir les Anglais prisonniers et ceux qu'on avait envoyés pour traiter de la rançon des autres. Ils cédèrent à cette menace, selon le Journal du siège. Selon d'autres témoignages qui trouvent ailleurs leur confirmation, des deux messagers ils retinrent l'un, et ne renvoyèrent l'autre que pour avoir l'occasion de publier ce que leur haine avait dès lors résolu

contre la Pucelle. Ils lui mandèrent « qu'ils la brûleraient et feroient ardoir (périr dans les flammes) ; » et, mêlant l'insulte à la menace, ils ajoutaient « qu'elle n'étoit qu'une ribaude et comme telle s'en retournât garder ses vaches¹. »

Jeanne fut vivement émue de ces insultes grossières; mais, au risque de les subir en face, elle voulait avant de commencer l'attaque, adjurer elle-même les Anglais de l'éviter en se retirant. Elle s'en alla donc au boulevard de la Belle-Croix, position avancée des Orléanais sur le pont, et de là elle somma Glasdale (Glacidas) et les soldats qui occupaient les Tourelles de se rendre de par Dieu, ne leur assurant que la vie sauve. On devine comment cette sommation fut accueillie. « Glacidas et ceux de sa rote, dit le Journal, répondirent vilainement, l'injuriant et appelant vachère, comme devant, crians moult haut qu'ils la feroient ardoir s'ils la pouvoient tenir. » La Pucelle prit encore en patience les injures ; mais elle leur déclara qu'ils s'en iraient bientôt, et à leur chef qu'il ne le verrait pas. Sa parole s'accomplit : mais les Anglais

1. *Journée du samedi 30 avril. Florent d'Illiers* : t. IV, p. 150 et 154 (Journal). — *Empressement de Jeanne à combattre* : t. III, p. 7 (Dunois), et p. 68 (L. de Contes). Plusieurs des historiens de Jeanne d'Arc font intervenir dans le conseil de guerre un sire de Gamaches, qui traite la Pucelle de haut, et qui paraîtra encore comme l'homme important dans plusieurs épisodes du siège. M. J. Quicherat a débarrassé la scène de ce personnage, en montrant que son histoire, écrite à la plus grande gloire des Gamaches, datait du siècle dernier, et devait avoir pour auteur l'éditeur (t. IV, p. 358). — *Les hérauts de Jeanne*, voy. l'appendice n° XIX.

n'en seront que plus ardents à tenir leur promesse¹.

Puisque Dunois ne voulait point combattre sans les troupes renvoyées à Blois, le plus sûr et le plus court était peut-être encore qu'il les allât chercher. Il partit donc le dimanche matin, 1^{er} mai, avec Boussac, d'Aulon et plusieurs autres, passant fièrement sous les bastilles anglaises. La Pucelle était venue s'établir entre ces bastilles et la ville.

Sommations et réponses : t. IV, p. 155 (Journal) ; t. V, p. 290 (Chron. de la Fête du 8 mai) ; t. IV, p. 463 (Bourgeois de Paris).

L'auteur du Mystère d'Orléans s'inspire heureusement, pour la sommation de la Pucelle au boulevard de la Belle-Croix, des messages que l'on a d'elle :

Saichez que je suis cy venue
De par Dieu, qui est tout puissant,
Vous dire que nulle tenue
Ne faciez plus ne tant ne quant.
Levez le siège incontinant
Sans plus y commectre de guerre,
Et vous en allez de present
En vostre pays d'Angleterre.
En France vous n'avez nul droit
Ne vous compete nullement ;
C'est au daulphin, qui a le droit,
A avoir le gouvernement.
Par droit et par vray jugement
Luy appartient la fleur de liz.
Si vous en allez vistement
Et delessez tout son pays.
Et se ainsi ne voulez faire,
Je suis celle pour vous combatre,
Et morez tous de mort amere.
Ne pensez point en riens rabattre,
Que je suis seulle contre quatre,
Et ung seul en combatra dix.
Ne vous lessez donques point batre,
Et entendez bien à mes dis.

(Mystère du siège d'Orléans, v. 1 1 887-11910.)

et sa présence avait suffi pour que l'ennemi, si fort qu'il fût, ne remuât pas¹.

Rentrée en ville, elle employa les loisirs qu'on lui faisait pour se mettre plus intimement en rapport avec la population, en lui communiquant, avec sa foi en Dieu, sa confiance dans la victoire, et en la préparait à braver les Anglais dans leurs forts, si les Anglais continuaient de rester sourds à ses invitations.

Et d'abord elle voulut donner satisfaction à l'empressement populaire. Les Orléanais se portaient en tel nombre vers son hôtel, qu'ils en rompaient presque les portes. Elle parcourut à cheval les rues de la ville, et la foule était si grande sur son chemin qu'à grand'peine pouvait-elle s'ouvrir un passage : car le peuple « ne se pouvoit saouler de la voir. » Tous admiraient sa bonne grâce à cheval, sa tenue militaire ; et ils sentaient qu'elle ne se trompait pas lorsque, tournant vers Dieu leur confiance, elle allait répétant sans cesse : « Messire m'a envoyée pour secourir la bonne ville d'Orléans. » Puis elle renouvela auprès des Anglais de la rive droite ses démarches si mal accueillies à la rive gauche. Elle vint près de la croix Morin, invitant ceux qui tenaient la bastille voisine à se rendre, la vie sauve, et à s'en retourner en Angleterre. Mais ils lui répondirent comme aux Tourelles par des insultes : « Voulez-vous donc,

1. *Dunois à Blois* : t. III, p. 78 (Beaucroix); p. 211 (d'Aulon) : t. IV, p. 158 (Journal).

s'écriait le Bastard de Granville, que nous nous rendions à une femme ? » Et il jetait à la face des Français, dont elle était suivie, des injures qui retombaient encore sur elle¹.

Le lendemain (lundi, 2 mai), elle sort à cheval et s'en vient par les champs examiner les bastilles et les positions des Anglais; et le peuple la suivait en grande foule, prenant plaisir à la voir et à être autour d'elle, sans souci de l'ennemi : comme si avec Jeanne nul péril ne les pût atteindre. Et en effet les Anglais ne bougèrent pas; et Jeanne, après avoir inspecté leurs fortifications tout à loisir, rentra dans la ville et vint à l'église Sainte-Croix entendre vêpres².

Le mardi, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, fête de la cathédrale, grande procession à laquelle elle assiste avec les capitaines, afin de tourner les cœurs, par cette manifestation publique, vers Celui de qui elle attendait son secours : car pour elle, elle ne mettait point en doute la défaite des ennemis; et si quelque sage homme lui disait : « Ma fille, ils sont forts et bien fortifiés, et sera une grande chose à les mettre hors, » elle répondait : « Il n'est rien d'impossible à la puissance de Dieu. »

Ce jour-là, on vit arriver les garnisons de Gien, de Château-Regnard, de Montargis, cette brave

1. *Empressement du peuple vers Jeanne* : Journal, *ibid.* — *Sa mission* : t. III, p. 124 (Colette, femme de P. Milet). — *Nouvelle sommation* : Journal, *ibid.*, et t. III, p. 68 (L. de Contes)... : vocando Gallicos cum eadem Johanna existentes m.... mescréans.

2. *Lundi, 2 mai* : Journal, l. I.

ville qui, après avoir vaillamment repoussé les Anglais en 1427, prêtait, à la même fin, si volontiers secours aux autres. Mais de Blois, personne encore : et cependant, si les capitaines avaient tenu leur promesse, c'est en ce jour qu'on les devait voir revenir. Enfin, le soir, on apprit qu'ils étaient en marche¹.

Ce n'était pas sans raison que Dunois avait jugé utile d'aller à leur rencontre ; car, lorsqu'il arriva, leur départ était mis en question. On délibérait devant le chancelier de France. Quelques-uns opinaient que chacun retournât en sa garnison ; c'était probablement l'avis du chancelier et de ses adhérents : car pour les capitaines, presque tous voulaient revenir à Orléans comme ils s'y étaient engagés. Dunois montra que si cette petite armée, réunie avec tant de peine et déjà réduite des deux tiers, venait à se dissoudre, c'en était fait de la ville. Il l'emporta. On résolut de revenir à Orléans avec des munitions nouvelles, et d'y revenir comme on l'avait arrêté, comme Jeanne l'avait voulu d'abord, par la Beauce (la rive droite), à travers les principales bastilles des Anglais².

1. *La Procession* : « Pour ceulx qui portèrent les torches de la ville à la procession ou 3^e de may derrenier, présens Jehanne la Pucelle et autres chiefs de guerre, pour implorer Nostre Seigneur pour la délivrance de la dicte ville d'Orléans; pour ce 2 s. p. » T. V, p. 259. (Extrait des comptes), et Mantellier, *Le 426^e anniversaire du siège d'Orléans*, p. 63. — *Les paroles de Jeanne* : t. V, p. 291 (Chron. de la fête du 8 mai). — *Les garnisons de Montargis*, etc. : t. IV, p. 222 (Chron. de la Pucelle).

2. *L'armée de Blois* : t. IV, p. 221 (Chron.), et p. 55, 56 (J. Chartier). Voyez, sur l'entrée du second convoi, l'appendice n° XX.

Jeanne n'était plus parmi ces soldats que par la bannière commise à Pasquerel et aux prêtres. Mais elle devait être là quand on passerait devant l'ennemi. Le mercredi (4 mai), apprenant leur approche, elle vint au-devant d'eux jusqu'à une lieue d'Orléans, son étendard à la main, suivie de La Hire, de Florent d'Illiers et de plusieurs autres. Et tous ensemble ils repassèrent avec leur convoi à travers les bastilles anglaises, processionnellement, les prêtres chantant des cantiques, sans que les Anglais, qui avaient l'avantage de la position et du nombre, fissent rien pour les arrêter. Cet ennemi, qui était le plus fort et qu'on ne pouvait point soupçonner de manquer de courage, était resté comme frappé d'impuissance devant celle que la veille encore il outrageait.

C'était maintenant aux Anglais de se défendre ; et ce n'était pas sans une vive sollicitude qu'ils attendaient des renforts à leur tour. La Pucelle ne les redoutait pas. Ce jour même, après le dîner, Dunois l'étant venu trouver pour lui dire que Falstolf leur amenait des vivres et des hommes, et qu'il était déjà à Janville : « Bastard, Bastard, s'écria-t-elle dans une saillie de joie, en nom Dieu, je te commande que tantôt (aussitôt) que tu sauras la venue dudit Falstolf, tu me le fasses savoir : car s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête. » Dunois lui dit sur le même ton de ne rien craindre : qu'il le lui ferait bien savoir¹.

1. *Jeanne et Dunois* : t. III, p. 212 (d'Aulon).

Ce fut pourtant sans lui rien dire que l'on commença l'attaque.

Elle s'était jetée sur un lit pour se reposer un moment des fatigues de la journée, quand tout à coup elle se leva, et réveillant d'Aulon, son écuyer, qui dormait sur un autre lit: « En nom Dieu, dit-elle, mon conseil m'a dit que j'aïlle contre les Anglois ; mais je ne sais si je dois aller à leurs bastilles ou contre Falstolf qui les doit ravitailler. » Comme il l'armait, on entendit grand bruit: on criait dans la ville que les ennemis portaient grand dommage aux Français. Elle quitte d'Aulon, qui lui-même se revêt de ses armes, sort précipitamment de sa chambre, et rencontrant son page: « Ah! sanglant garçon, s'écrie-t-elle, vous ne me disiez pas que le sang de France fut répandu ! Allez querir mon cheval. » Elle achève de s'armer avec l'aide de la dame du logis et de sa fille; puis, sautant sur le cheval que le page amenait, elle l'envoie chercher son étendard, le reçoit par la fenêtre sans lui laisser le temps de descendre, et part, courant droit par la grande rue vers la porte de Bourgogne, si vite que les étincelles jaillissaient du pavé¹.

C'est de ce côté qu'était l'action dont le bruit s'était répandu dans la ville. Après l'entrée du convoi, ceux d'Orléans qui l'avaient escorté, ayant pris leur

1. *Réveil de Jeanne* : t. III, p. 212 (d'Aulon) ; p. 68 (L. de Contes). — « Subito evigilavit se et dixit : *En nom Dé, nos gens ont bien à besogner*; » *ibid.*, p. 127 (P. Milet). Cf. p. 124 (Colette); p. 79 (Beaucroix) ; t. IV, p. 223 (Chron.) ; « Elle alla aussi droit comme si elle avoit su le chemin paravant. »

repas à la hâte, étaient allés à l'hôtel de ville, où ils se firent donner des coulevrines, des arbalètes, des échelles, et ils étaient partis pour attaquer Saint-Loup. Mais cette bastille, qui commandait le passage de la Loire en amont et le chemin de la Bourgogne, avait été fortement mise en défense par Talbot. Il y avait là trois cents Anglais d'élite: malgré l'absence de leur capitaine, Thomas Guerard, ils résistaient avec vigueur aux assaillants, et bon nombre de blessés étaient rapportés vers la ville. Jeanne s'arrêta au premier dont elle fit la rencontre, et sachant que c'était un Français: « Jamais, dit-elle, je n'ai vu sang de François que les cheveux ne me levassent en sur (sur la tête). » Elle arriva devant la bastille: elle avait été rejointe par son écuyer, son page, tous ses gens; et bientôt Dunois et plusieurs autres vinrent soutenir l'attaque si témérairement commencée. Jeanne leur ordonna d'observer l'ennemi, et d'empêcher qu'il ne vînt des autres forts au secours de Saint-Loup. Elle-même, debout sur le bord du fossé, son étendard à la main, encourageait ses hommes à l'assaut. Les Anglais tinrent trois heures, forts de leur propre résolution et comptant sur le secours des autres. Talbot, en effet, donna l'ordre de sortir des retranchements pour faire diversion en menaçant la ville; et ceux de Saint-Pouair, cette grande bastille que les Anglais avaient nommée *Paris*, plus rapprochés de la bastille attaquée, tentèrent de la dégager en prenant à dos les assaillants. Mais par deux fois la cloche du beffroi dé-

nonça leur entreprise, et les Orléanais, sous la conduite de Boussac, de Graille et de quelques autres, sortant aussitôt de la place au nombre de six cents, se rangèrent en bataille et les contraignirent à rétrograder. Ceux de Saint-Loup ne se laissèrent point encore abattre, et, disputant le terrain pied à pied, se retirèrent au clocher de l'église; mais, malgré leur bravoure, ils y furent forcés et tués ou pris. Quelques gens d'Église qui étaient parmi eux, ou de soi-disant tels, vinrent sous l'habit ecclésiastique se présenter à Jeanne. Elle les reçut, empêcha qu'on ne leur fît aucun mal, et les emmena dans son hôtel. C'étaient assez de tués en cette journée. « Elle pleurait sur eux, dit Pasquerel, en pensant qu'ils étaient morts sans confession¹. »

1. *Attaque de S.-Loup* : t. V, p. 291 (Fête du 8 mai), t. IV, p. 223 (Chron.); p. 7 (Cagny); t. III, p. 213 (d'Aulon); t. IV, p. 42 (Berri); p. 57 (J. Chartier); p. 157 (Journal); p. 223 (Chron.): « et depuis sa venue audit lieu ne fut Anglois qui peust illec blesser François. » — « Et tenoit cette ditte bastille ung capitaine anglois nommé Thomas Guerrard, lequel estoit à Monstereau dont il estoit capitaine pour lesdits Anglois, » t. IV, p. 43 (Berri).

Tentatives de secours : t. IV, p. 157 (Journal); p. 57 (Chartier). Charles VII en parle dans sa lettre aux habitants de Narbonne, datée du 10 mai 1429 : « Nos gens.... ont assailli l'une des plus fortes bastides desdits ennemis, c'est à savoir celle de Saint-Loup; laquelle, Dieu aydant, ilz ont prinse et gagnée par puissance et de bel assaut, qui dura plus de quatre ou cinq heures. Et y ont été mors et tués tous les Anglois qui dedens estoient, sans ce qu'il y soit mort des nostres que deux seules personnes, et combien que les Anglois des autres bastides fussent alors yssus en bataille, faisant mine de vouloir combattre, toutes voiz, quand ils virent nos dites gens à rencontre d'euls, ils s'en retournèrent hastement, sans les oser attendre. » T. V, p. 101-102.

Les ecclésiastiques : t. III, p. 69 (L. de Contes); t. IV, p. 224 (Chron.) — *Compassion de Jeanne pour les morts*; *ibid.*, p. 105

Les Français trouvèrent à Saint-Loup grande quantité de vivres et d'autres biens qu'ils pillèrent, et ils mirent le feu à la bastille. Quand ils furent rentrés à Orléans, les Anglais eurent bien la pensée de la reprendre ; mais à la vue des flammes, ils rebroussèrent chemin, la jugeant décidément perdue pour eux¹.

Ce premier succès fut célébré dans Orléans comme le premier acte de la délivrance. Jeanne, qui avait mené le peuple à la victoire, lui rappelait qui en était l'auteur. Elle répondait à l'empressement dont elle était l'objet, en menaçant ses hommes d'armes de les quitter s'ils ne se rapprochaient de Dieu par la pénitence ; elle les exhortait à lui rendre grâces, et promettait que dans cinq jours le siège serait levé et qu'il n'y aurait plus un seul Anglais devant Orléans. Le peuple la croyait. On courait aux églises, et le son des cloches portait comme un retentissement de cette

(Pasquerel). Cagny (t. IV, p. 7), dit qu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc, « Ceux de la place se voudrent rendre à elle. Elle ne vout recevoir à rançon et dist qu'elle les prendroit maulgré eux, et fist renforcer son assault. Et incontinent fut la place prinse et presque tous mis à mort. » Ce fait est trop en désaccord, non pas seulement avec ce que dit Pasquerel, mais avec tout ce que l'on sait de la manière d'agir de Jeanne à cette époque, pour qu'on le puisse admettre. Le héraut Berri compte 60 morts et 22 prisonniers ; le Journal, 114 tués et 40 prisonniers ; la Chronique, 160 tués. Le notaire Guillaume Giraut, dans une note inscrite sur son registre de minutes, le lendemain de la levée du siège, compte 120 pris ou tués (*ibid.*, p. 282, et M. Boucher de Molandon, extrait du t. I^{er} des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*. Orléans, 1858).

1. *Les Anglais renoncent à reprendre Saint-Loup* ; t. IV, p. 42 (Berri)

joie publique aux Anglais étonnés d'être vaincus¹.

La Pucelle ne voulait point qu'on leur laissât le temps de se raffermir. Dès le lendemain, quoique ce fût le jour de l'Ascension, elle demandait qu'on les attaquât au cœur même de leurs positions, à la bastille de Saint-Laurent. Mais les capitaines se refusèrent à ses instances, alléguant la sainteté du jour. Jeanne céda, et sut elle-même honorer la fête et y chercher de nouveaux moyens de succès, non-seulement en allant recevoir dans la communion le pain des forts, mais en rappelant à ses compagnons les vraies conditions de la victoire promise. Depuis qu'elle était à l'armée, elle n'avait cessé de combattre en eux le désordre et le vice, comme leur plus dangereux ennemi et le plus grand obstacle à leur triomphe. Elle ordonna que personne ne sortît le lendemain pour combattre qu'il ne fût confessé, et renouvela la défense qu'aucune femme dissolue ne les suivît, parce que Dieu pourrait permettre qu'ils fussent battus à cause de leurs péchés².

En même temps, elle voulait offrir à l'ennemi un dernier moyen d'éviter une plus sanglante défaite. Elle lui écrivit une nouvelle lettre, que Pasquerel,

1. *Suites de la prise de Saint-Loup* : t. III, p. 106 (Pasquerel). — « A son de cloches que Anglois pouvoient bien ouyr; lesquels furent fort abaissés de puissance par ceste partye, et aussi de courage, » t. IV, p. 224 (Chron.).

2. *Le jour de l'Ascension*. — C'est la Chronique (t. IV, p. 224), qui prête à Jeanne l'intention de combattre le jour de l'Ascension. Pasquerel dit, au contraire, que la veille au soir elle lui dit qu'on ne combattrait point à cause de la sainteté du jour, et que ce jour-là, elle voulait se confesser et communier (t. III, p. 107). — *Défense des blasphèmes*, etc., t. III, p. 126 (P. Milet).

son fidèle compagnon en toutes ces journées, reproduit en ces termes :

« A vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez aucun droit en ce royaume de France, le Roi du ciel ordonne et mande par moi que vous laissiez vos bastilles et vous en alliez en votre pays, ou sinon je vous ferai un tel *hahu* (ou *hahaye*) qu'il en sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et je ne vous écrirai pas davantage. JHESUS MARIA. *Jeanne la Pucelle*.

Elle ajoutait après avoir signé :

« Je vous aurois envoyé mes lettres plus honorablement, mais vous me retenez mes hérauts. Vous m'avez retenu mon héraut Guyenne. Renvoyez-le-moi et je vous renverrai quelques-uns de vos gens pris dans la bastille Saint-Loup ; car ils ne sont pas tous morts. »

Elle prit alors une flèche, y attacha la lettre, et la fit lancer aux Anglais avec ce cri : « Lisez, ce sont nouvelles. » Les Anglais la relevèrent, et l'ayant lue se mirent à crier : « Voilà des nouvelles de la p.... des Armagnacs. » Jeanne, à ces mots, soupira et répandit d'abondantes larmes, appelant à son aide le Roi du ciel. Et le Seigneur la consola¹.

Pendant que Jeanne cherchait tout à la fois à

1. *Nouvelle lettre de Jeanne* : t. III, p. 107 (Pasquerel). Cf. p. 126 (P. Milet). — *Insulte des Anglais* : « Ex quibus verbis ipsa « Johanna incœpit suspirare et flere cum abundantia lacrymarum, « invocando Regem cœlorum in suo juvamine. Et postmodum fuit « consolata, ut dicebat, quia habuerat nova a Domino suo. » T. III, p. 108 (Pasquerel).

rendre la lutte décisive, ou à la prévenir, s'il se pouvait encore, les chefs, dans un conseil tenu chez le chancelier du duc d'Orléans¹, délibéraient à part sur la manière de la conduire. Jeanne avait proposé d'aller droit à la grande bastille des Anglais. Ils convinrent d'adopter son plan, mais seulement en apparence : ils voulaient, par une fausse attaque sur la rive droite, y attirer ceux de la rive gauche, et profiter de la diversion pour enlever les bastilles de cette rive, dégarnies de leurs défenseurs. De cette sorte, ils devenaient maîtres du pont; ils rendaient toute liberté à leurs communications avec la Sologne, et se ménageaient les moyens d'introduire dans la place de quoi soutenir un long siège : car ils n'avaient point d'autre ambition que de lasser l'ennemi.

Jeanne n'était pas de ce conseil; et plusieurs même voulurent qu'on ne lui dît rien de l'attaque projetée contre les bastilles de la Sologne, c'est-à-dire du véritable but de la journée, de peur qu'elle n'en parlât. En effet, quand on l'appela, on ne lui fit part que du projet d'attaquer la grande bastille de la Beauce; et l'on croyait la tromper d'autant mieux, que ce projet répondait à ses vues. Quand le chancelier du duc d'Orléans lui eut fait l'exposition concertée, elle répondit, indignée de ces subterfuges :

« Dites ce que vous avez conclu et appointé. Je cèlerois bien plus grande chose. »

1. Guillaume Cousinot, auteur de la *Geste des Nobles*. Voy. Vallet de Viriville, *Chron. de la Pucelle*, p. 20.

Et elle allait et venait par la salle, marchant à grands pas.

« Jeanne, » lui dit Dunois, voulant réparer l'effet de cette injurieuse maladresse, « ne vous courroucez pas, on ne peut pas tout dire à une fois. Ce que le chancelier vous a dit a été résolu ; mais si ceux de l'autre côté se départent pour venir aider la grande bastille de par deçà, nous avons résolu de passer la rivière, pour y besogner ce que nous pourrons. Et nous semble que cette conclusion est bonne et profitable. »

Jeanne se calma, et répondit qu'elle était contente et que la conclusion lui semblait bonne, pourvu qu'elle fût ainsi exécutée. De quelque côté que portât le coup, elle sentait qu'il serait décisif ; mais sa défiance n'était que trop légitime : ils ne firent rien de ce qu'ils avaient résolu¹.

On se décida à se porter directement sur la rive gauche.

Les Anglais occupaient, on l'a vu, la tête du pont ou la bastille des Tourelles, et, un peu en deçà des Tourelles, la bastille des Augustins, l'une et l'autre couvertes par leur boulevard. Ils avaient de plus, en aval du fleuve, le boulevard de Saint-

1. *Conseil*: J. Chartier, t. IV, p. 57-59. Le Journal du siège (*ibid.*, p. 158) ne parle que d'un conseil tenu ce jour-là avec la Pucelle, où l'on résolut ce qui s'exécuta le lendemain. En ce jour, 5 mai, on avait préparé pour l'attaque du fort des Tourelles : « 98 livres 1/2 d'huile d'olive; 89 livres 1/2 de poix noire; 32 livres de soufre; 10 livres de poudre à canon; 15 livres de résine et oing, pour jeter sur les taudis de fagots et pour engraisser les *drapiaux* à mettre le feu aux Tourelles. » (Vergnaud-Romagnési, *Siège d'Orléans en 1429*, p. 10 du tirage à part.)

Privé, qui était relié à la grande bastille de Saint-Laurent (rive droite) par un boulevard, élevé dans l'île Charlemagne ; et, en amont, la bastille de Saint-Jean le Blanc, qui était moins une forteresse qu'un poste fortifié, ou, selon l'expression du Journal, « un guet pour garder ce passage : » poste abandonné une première fois à l'approche de Jeanne, et occupé de nouveau après son entrée dans la ville.

Ce fut par ce côté que la Pucelle et les capitaines allaient commencer leur attaque.

Il y avait là une petite île appelée depuis île aux Toiles et alors île Saint-Aignan, séparée de la rive par un étroit canal. Rien ne convenait mieux pour disposer à loisir une attaque dirigée d'Orléans contre les positions des Anglais sur la rive gauche ; et les Orléanais en avaient usé plusieurs fois. Ils y passèrent cette fois encore. Deux bateaux, amarrés entre l'île et la rive gauche, furent comme un pont qui mena de l'une à l'autre. Mais quand ils vinrent à Saint-Jean le Blanc, ils le trouvèrent encore abandonné. Glasdale, menacé d'une attaque sérieuse, avait jugé plus sûr d'en rappeler ses soldats dans les bastilles qui défendaient le pont ¹.

1. *Passage de la Loire* : t. III, p. 213 (d'Aulon).— *Saint-Jean-le-Blanc évacué*. Louis de Contes dit simplement qu'on le prit (t. III, p. 69), comme aussi le Journal du siège (t. IV, p. 159) ; mais d'Aulon, Beaucroix et la Chronique, disent expressément que la position fut abandonnée (t. III, p. 214 et 79, et t. IV, p. 225), et c'est ce qui est rapporté aussi dans la Lettre des agents d'une ville ou d'un prince d'Allemagne, écrite en juin 1429 (t. V, p. 348).

La Pucelle vint les y attaquer aussitôt, sans même attendre que tout son monde eût passé de l'île à la rive opposée, et elle planta son étendard sur le rebord du boulevard des Augustins. Mais ses compagnons ne soutinrent pas son audace. Une terreur panique les saisit tout à coup. Le bruit se répand que les Anglais viennent en grande force du côté de Saint-Privé. On fuit, on cherche à regagner le pont de bateaux, afin de se mettre en sûreté dans l'île de la Loire; et les Anglais, sortant de leurs bastilles, poursuivent à grands cris les fuyards, insultant de leurs grossiers propos la Pucelle qui cherchait à couvrir leur retraite. Elle se retourne alors, et leur faisant tête, si peu de gens qu'elle eût autour de soi, elle marche à eux, sa bannière déployée. Les Anglais s'effrayent, et sans l'attendre, fuient à leur tour jusque dans leur bastille des Augustins; mais Jeanne les presse, et plantant de nouveau sa bannière sur le fossé du boulevard, elle rallie alentour les Français ramenés par son exemple.

A la vue des Anglais sortant de leurs bastilles, on pouvait croire que ceux de la rive droite, comme les Français, avaient passé la Loire, et venaient, par Saint-Privé, au secours des places attaquées; et, dans ce cas, la prudence commandait peut-être de rentrer dans la ville. Mais la Pucelle, en changeant l'aspect des choses, avait changé les résolutions des capitaines. Ils arrivaient, et ne songeaient plus qu'à forcer avec elle l'ennemi dans son refuge. Deux chevaliers qui, dans ces al-

ternatives de retraite et d'attaque, s'étaient défiés à qui ferait le mieux son devoir, étaient déjà au pied des palissades : mais un Anglais, grand, puissant et fort, occupant à lui seul tout le passage, les tenait en échec. D'Aulon le signala au fameux canonnier Jean le Lorrain, qui l'abattit d'un coup de sa coulevrine; et les deux chevaliers, entrant dans la place, y furent suivis d'une foule d'assailants. Tous les Anglais périrent ou cherchèrent un abri derrière le boulevard des Tourelles. La forteresse contenait des vivres et du butin en abondance; pour ôter aux vainqueurs la tentation du pillage et leur en éviter les périls, la Pucelle fit mettre le feu à la bastille, et tout fut brûlé¹.

Restaient les Tourelles : on les investit immédia-

1. *Attaque des Augustins* : Voyez surtout d'Aulon (t. III, p. 214), la Chronique de la Pucelle (t. IV, p. 226), et celle de la Fête du 8 mai (t. V, p. 292). On ne peut pas croire que les capitaines aient cru la journée finie par l'occupation de la forteresse abandonnée de Saint-Jean-le-Blanc. C'est la crainte que les Anglais ne vinssent de l'autre rive par Saint-Privé, qui put seule leur donner un instant la pensée de la retraite. — « L'attaque des alentours du fort des Tourelles fut faite par 3000 hommes. On fit plus de 600 prisonniers et on tua plus de 1000 Anglais; enfin, on délivra plus de 200 prisonniers français. Pour les troupes qui restèrent à observer les alentours du fort des Tourelles, on leur donna VII douzaines de pains grands et petits; V tonneaux de vin (10 pinceaux); VIII pourceaux; IV douzaines de *tasses de Beauvais*, » (Vergnaud-Romagnési, *l. l.*, p. 10).

Sur *la prise des Augustins*, Cf. Cagny (t. IV, p. 7), J. Chartier (p. 56), le Journal du siège (p. 159), la déposition de Pasquerel (t. III, p. 107), et la Chron. des Pays-Bas (*Coll. des chron. belges*, t. III, p. 411). — Il paraît qu'il ne resta rien des Augustins : c'est l'opinion de l'abbé Dubois, cité par Jollois (*Siège d'Orléans*, p. 82). Il se fonde sur ce qu'il n'a trouvé dans les comptes de la ville rien qui décelât qu'on en eût vendu la moindre chose. Il en fut autrement de la bastille de Saint-Loup et du fort des Tourelles.

tement, mais on remit l'attaque au lendemain, et la Pucelle rentra le même soir avec les principaux chefs dans la ville¹.

** Ce ne fut pas sans appréhension pourtant et sans regret qu'elle laissait une partie de ses gens devant l'ennemi sans y être avec eux; et si elle les quittait, elle ne le faisait point parce qu'elle s'était blessée aux chausses-trapes, ni parce qu'elle ne manquait jamais d'aller passer la nuit parmi les femmes, quand cela n'était pas impossible. Une cause plus décisive la rappelait dans Orléans : c'est que le succès du jour avait besoin d'être affermi, et celui du lendemain préparé ; or, il y fallait sa présence².

Les capitaines, tout en acceptant son concours, ne voulaient pas avoir l'air de suivre sa direction ; et plus on allait, plus ils semblaient craindre de lui laisser l'honneur de la victoire. Mais chaque fois leur opposition avait tourné contre eux-mêmes. La Pucelle avait toujours voulu porter le coup au cœur de la puissance anglaise. C'est contrairement à son avis qu'ils l'avaient amenée à Orléans par la Sologne; et elle leur avait bien prouvé que son avis était le meilleur, lorsque, trois jours après, elle y fit entrer un autre con-

1. Voy. l'appendice n° XXI.

2. *Retour de Jeanne à Orléans*. Le Journal du siège (t. IV, p. 150) se borne à constater, ce qui n'est pas douteux, qu'après la prise des Augustins on resta la nuit devant les Tourelles. Cf. t. III, p. 73 (Beaucroix) : « Quod tamen facere nolebat, dicendo : « Amitemus « nos gentes nostras? »

voi, trois fois moins escorté, par cette route de la Beauce, à travers ces mêmes bastilles anglaises qu'ils avaient craint d'affronter d'abord. C'est contrairement à son avis, et, autant qu'il avait été en eux, à son insu, qu'ils avaient résolu d'attaquer les bastilles de la rive gauche; et c'était elle qui avait fait réussir leur attaque au moment même qu'ils se décidaient à l'abandonner. Après cet éclatant succès qui promettait le dégagement du pont pour le lendemain, ils voulurent s'arrêter encore. Le soir, quand Jeanne eut pris un peu de nourriture (contre son habitude, dit Pasquerel, elle n'avait point jeûné ce vendredi-là, parce qu'elle était trop fatiguée), un des notables chevaliers lui vint dire que les capitaines avaient tenu conseil. Il leur avait semblé, ajoutait-il, qu'ils étaient bien peu, vu le nombre des Anglais, et que Dieu leur avait déjà fait une grande grâce en leur accordant ce qu'ils avaient obtenu ; que la ville étant pleine de vivres, il leur serait facile de la bien garder en attendant le secours du roi; et que par suite il ne paraissait pas opportun au conseil de faire sortir le lendemain les gens de guerre. Jeanne lui répondit : « Vous avez été en votre conseil, et j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme, et que cet autre conseil périra ; » et se tournant vers son confesseur, qui le raconte : « Levez-vous demain de grand matin, dit-elle, et vous ferez plus qu'aujourd'hui. Tenez-vous toujours auprès de moi; car demain j'aurai beaucoup à faire, et plus que je n'ai jamais eu :

demain le sang coulera de mon corps au-dessus du sein¹. »

Ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point, sinon excuser entièrement, l'étrange résolution des capitaines, c'est que les Anglais, après la prise des Augustins et l'investissement des Tourelles, avaient rappelé sur la rive droite, dans leur bastille de Saint-Laurent, les hommes, qui occupaient, sur l'autre rive, le boulevard de Saint-Privé. Ils renonçaient donc à aller directement au secours des Tourelles : mais ne se réservaient-ils point de tenter une forte attaque contre la ville elle-même? et dans ce cas n'était-il pas prudent de les observer et d'attendre? La Pucelle ne le crut point, non plus que les habitants de la ville. Jeanne pensait à ces braves gens qu'elle avait laissés devant les Tourelles exposés sans elle aux sorties des Anglais; quant aux habitants d'Orléans, ils passèrent cette nuit à leur envoyer des vivres et des munitions, et à préparer tous les engins qui pouvaient servir à désarmer le boulevard ennemi de ses défenses et à en rendre l'accès plus praticable aux assaillants².

1. *Jeanne et le conseil des capitaines*; t. III, p. 109 (Pasquerel.) — Ce témoignage, d'accord d'ailleurs avec ce que dit L. de Contes (t. III, p. 70,) et la Chronique (t. IV, p. 227 : voy. ci-après,) nous paraît préférable au témoignage de la Chronique de la Fête du 8 mai, qui parle d'un conseil tenu le 8, à la suite duquel Jeanne, requise de tenir sa promesse et d'accomplir sa charge, monta à cheval et dit : « En nom Dé, je le feray, et qui me aimera, si me suive. » (T. V, p. 293.) Les paroles sont dignes d'elle; mais on peut croire qu'elle n'eut pas besoin d'y être provoquée.

2. *Évacuation du boulevard de St-Privé*, t. IV, p. 229 (Chr.),

Le lendemain, de grand matin, Pasquerel dit la messe, et Jeanne partit pour l'assaut. Au moment du départ, son hôte la voulait retenir pour manger d'une alose qu'on venait de lui apporter. « Gardez-la jusqu'au soir, dit-elle dans une saillie de bonne humeur, et je vous amènerai un *godon* (on reconnaît le sobriquet populaire) qui en mangera sa part; » et elle promettait de repasser par-dessus le pont. Mais les capitaines persistaient dans leur opposition à l'entreprise, et ils avaient donné ordre au gouverneur d'Orléans, Gaucourt, de garder les portes pour empêcher qu'on ne sortît. Jeanne le trouvant devant elle comme elle voulait passer : « Vous êtes un méchant homme, dit-elle; et qu'il vous plaise ou non, les gens d'armes viendront et gagneront comme ils ont gagné. » Gaucourt, aurait vainement essayé de résister à ceux qui suivaient Jeanne, et il ne s'était déjà que trop mis en péril. Jeanne fit ouvrir la porte de Bourgogne et une petite porte, près de la grosse tour, qui donnait directement sur la Loire, et, passant le fleuve, elle alla rejoindre avec ces nouveaux combattants ceux qu'elle avait laissés devant le fort ennemi¹.

et t. V, p. 293 (Fête du 8 mai) : plusieurs se noyèrent au passage. Voy. aussi Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 83. — *Sollicitude de la Pucelle et des Orléanais pour ceux qui étaient restés devant les Tourelles*, t. IV, p. 227 (Chron.); p. 159 (Journal du siège) et *Extraits des comptes de la ville d'Orléans*, cités par Jollois, 1.1.

1. *L'alose et le godon* : t. III, p. 124 (Colette); t. IV, p. 227 (Chron.). — *La rentrée par le pont prédite* : *ibid.* et t. III, p. 217 (d'Aulon).

Opposition de Gaucourt à la sortie: Simon Charles, qui en

Les capitaines, même ceux qui l'avaient voulu arrêter, la suivirent : jaloux de vaincre sans elle, ils ne se souciaient guère qu'elle triomphât sans eux. Avec Dunois et La Hire, qui paraissent toujours plus prêts à la seconder, on compta bientôt devant les Tourelles, Rais, Graille, Poton de Xaintrailles, Thibaut d'Armagnac, seigneur de Termes, Louis de Culan et Gaucourt lui-même. La lutte s'engagea dès six ou sept heures du matin. Anglais et Français rivalisaient d'ardeur. Ceux d'Orléans voyaient dans la victoire le gage de leur délivrance ; ceux de la bastille combattaient pour leur vie et pour leur liberté ; car ils n'avaient point de refuge. Les Français descendaient dans les fossés du boulevard, et sous le feu des canons ou les traits des arbalètes, ils cherchaient à gravir l'escarpement « avec une telle vaillance, qu'il sembloit à leur hardi maintien qu'ils cuidassent être immortels ; » mais lorsqu'ils touchaient au sommet, ils trouvaient l'ennemi armé de haches, de

parle d'après Gaucourt lui-même, la rapporte au jour où fut prise la bastille des Augustins (t. III, p. 117.) Mais on peut croire qu'il a confondu, et qu'il devait dire la bastille des Tourelles, si on rapproche son témoignage de celui de Louis de Contes : « Die autem postmodum immediate sequente (après la prise des Augustins), ipsa Johanna, contradicentibus pluribus dominis, quibus videbatur quod ipsa volebat ponere gentes regis in magno periculo, fecit aperiri portam Burgundiæ, et quamdam parvam portam existentem juxta grossam turrinam, et passavit aquam cum aliis gentibus armatis ad invadendum bastildam seu fortalitium pontis » (t. III, p. 70.) La Chronique de la Pucelle dit aussi que « contre l'opinion et volonté de tous les chefs et capitaines qui estoient là de par le roi, la Pucelle se partit à tout son effort et passa la Loire » (t. IV, p. 227.)

lances et de maillets de plomb; ils ne cédaient qu'accablés par le nombre dans des combats corps à corps. Ces assauts, toujours repoussés, recommençaient toujours ; la Pucelle était là, soutenant les courages et disant : « Ne vous doutez (ne craignez pas), la place est vôtre. » L'attaque se prolongeait sans résultat, lorsque, vers une heure après midi, elle descendit dans le fossé et dressa une échelle contre le parapet : au même instant, elle fut atteinte entre l'épaule et la gorge d'un trait d'arbalète qui la perça de part en part. Se sentant blessée, elle eut peur et pleura. Que craignait-elle, et pourquoi pleurer ? N'était-elle plus sûre de la victoire, ou craignait-elle de mourir ? Non, car elle avait prédit qu'elle serait blessée et qu'elle en guérirait. Ce fait, tout merveilleux qu'il est, se trouve établi par les témoignages les plus irrécusables. Ce n'est pas seulement Jeanne dans le procès de Rouen, ce ne sont pas seulement les témoins du procès de réhabilitation qui le constatent : c'est une lettre qui a date authentique, lettre écrite de Lyon à Bruxelles, après qu'elle eut prédit sa blessure et avant qu'elle l'eût reçue. Cet accident confirmait donc sa parole ; mais la femme demeurait dans l'héroïne et dans la sainte : elle eut peur et pleura. Cependant elle fut consolée, comme elle disait. Elle arracha le fer de la plaie, et comme plusieurs hommes de guerre lui proposaient de *charmer* la blessure, elle s'y refusa, disant : « J'aimerais mieux mourir que de rien faire que je susse être péché ou contre la volonté de

Dieu; « mais elle ne refusait pas qu'on entreprît de la guérir, si l'on y pouvait appliquer quelque remède permis. On lui mit une compresse d'huile d'olive; après quoi elle se confessa, versant des larmes¹.

Cette longue résistance des Anglais et l'accident de Jeanne avaient découragé les assaillants. Les

1. *Attaque des Tourelles* : Voy. Cagny, Berri, J. Chartier, le Journal, la Chronique de la Pucelle, la Chronique de la Fête, du 8 mai et les témoins de l'événement, Dunois, L. de Contes. d'Aulon, Pasquerel, etc., aux endroits cités. — *Blessure de Jeanne* : « Fuit læsa de una sagitta seu viritone in collo, » t. I, p. 70 (Jeanne) « ex una, sagitta quæ penetravit carnem suam inter eollum et spatulas de quantitate dimidii pedis, » t. III, p. 8 (Dunois.) « Supra mammam taliter quod traclus apparebat ex utroque latere, » t. III, p. 109 et 111 (Pasquerel); cf. *ibid.*, p. 70 (L. de Contes), t. IV, p. 61 (J. Chartier); p. 160 (Journal du siège) : « entre l'espaule et la gorge, si avant qu'il passoit oultre ; » p. 228 (Chron.) : « par l'espaule tout oultre ; » — « ein wenig unter der rechten Brust, » p. 494 (Lettre des envoyés allemands) ; — « fut bléchée par trait lui entrant environ un pole (pouce) en la poitrine deseure la dextre mamelle (Chron. des Pays-Bas.) L'auteur lui fait dire à cette occasion : « Maintenant ne ont les Englez comme rien de puissance. Car ceste blessure est le signe de leur confusion et misère revélé à moi de par Dieu et de moi non déclaré jusques à présent. » (*Coll. des Chron. belges*, t. III, p. 411.)

La blessure de Jeanne prédite par elle-même. « Sicut prædixerat, » t. III, p. 109 (Pasquerel); cf. p. 127 (Aignan Viole); t. IV, p. 231 (Chron.), p. 494 (les envoyés allemands), et la lettre écrite de Lyon à Bruxelles le 22 avril 1429, quinze jours avant l'événement, et relatée dans un registre de la chambre des comptes de Bruxelles, par le greffier de la cour : « Scripsit ulterius ex ejusdem militis relatione quod quædam Puella, oriunda ex Lotharingia, ætatis XVIII annorum vel circiter, est penes prædictum regem; quæ sibi dixit quod Aurelianenses salvabit, et Anglicos ab obsidione effugabit, et quod ipsa ante Aureliam in conflictu telo vulnerabitur, sed inde non morietur. » (T. IV, p. 426.) Voy. Lebrun des Charmettes, *Hist. de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 223. — « Et dum sensit se vulneratam; timuit et flevit, et fuit consolata, ut dicebat; et aliqui armati, videntes eam taliter læsam, voluerunt eam charmare, gallice, *charmer*; sed ipsa noluit, dicendo, etc. » T. III, p. 109 et 111 (Pasquerel).

chefs la vinrent trouver, et tout en lui exprimant leur peine de la voir blessée, ils lui dirent qu'il valait mieux laisser l'assaut jusqu'au lendemain. Elle ne répondit à ces ouvertures que par les plus nobles paroles, les exhortant à ne pas faiblir; mais fort peu touchés, de ce langage, ils ordonnèrent de suspendre l'assaut, et se retirèrent à distance, songeant à ramener dans Orléans et leurs troupes et leur artillerie : car elles n'eussent plus été fort en sûreté, même pour une nuit, de ce côté de la Loire, après un échec avoué. Jeanne, malgré ses souffrances, vint alors elle-même trouver Dunois, et le supplia d'attendre un peu encore : « En nom Dieu, disait-elle, vous entrerez bien brief (bientôt) dedans, n'ayez doute, et les Anglois n'auront plus de force sur vous. C'est pourquoi reposez-vous un peu, buvez et mangez. » Ils le firent, car sa parole avait un accent qui les subjuguait; et alors: « Maintenant, dit-elle, retournez de par Dieu à l'assaut de rechef: car sans nulle faute, les Anglois n'auront plus la force de se défendre, et seront prises leurs Tournelles et leurs boulevards. »

L'attaque recommença, ou plutôt reprit avec une ardeur nouvelle, car elle n'avait jamais été entièrement suspendue. Jeanne demanda son cheval, et laissant son étendard à d'Aulon, son écuyer, s'en vint à l'écart dans une vigne voisine, pour faire à Dieu son oraison: mais elle reparut bientôt, et prenant elle-même son drapeau, elle dit à un gentilhomme qui était auprès d'elle : « Donnez-vous

garde (regardez) quand la queue de mon étendard touchera contre le boulevard. » Un peu après il lui dit: «Jeanne, la queue y touche! » Elle s'écria: « Tout est vôtre et y entrez *. »

A sa voix, ils reviennent à l'assaut. «Etoncques, dit un contemporain, on ne vit grouée d'oisillons eux parquer sur un buisson comme chacun monta contre ledit boulevard. » En même temps ceux d'Orléans venaient, du boulevard de la Belle-Croix, attaquer, par le pont, les Tourelles. De ce côté, les Anglais étaient séparés des assaillants par plusieurs arches qu'ils avaient rompues; mais les Orléanais, apportant avec eux des échelles, de

1. *L'assaut suspendu et repris*: t. IV, p. 160 (Journal); cf. p. 228 (Chron.), p. 9 (Cagny). — « Propter quod dictus dominus deponens satagebat et volebat quod exercitus retraheretur ad civitatem. Et tunc dicta Puella venit ad eum et requisivit quod adhuc paulisper exspectaret; ipsaque ex illa hora ascendit equum, et sola recessit in unam vineam, satis longe a turba hominum; in qua vinea fuit in oratione quasi per spatium dimidii quarti horæ; ipsa autem regressa ab illo loco, statim cepit suum vexillum in manibus suis, posuitque se supra bordum fossati, » etc. t. III, p. 8 (Dunois) Cf. t. III, p. 70 (L. de Contes): « Quod quando perciperent quod ventus perduceret vexilla versus fortalitium, quod haberent illud. » — Beaucroix rapporte le succès à l'étendard plus qu'à Jeanne: « Dictum fuit quod afferretur vexillum Johannæ et allatum astitit, et inceperunt invadere dictum fortalitium etc. » (t. III, p. 80.) D'Aulon raconte une assez longue histoire où il semble s'attribuer un peu trop complaisamment l'honneur du dernier assaut. Voyant la retraite décidée, comme il tenait l'étendard, en l'absence de la Pucelle, il a l'idée de se porter au pied du boulevard pour y ramener les soldats: il le remet à un Basque qui le doit suivre et saute dans le fossé. Mais la Pucelle arrive, et, voyant son étendard aux mains d'un inconnu, elle le saisit pour le reprendre. Le Basque résiste, tire à lui l'étendard et va rejoindre d'Aulon. Les gens d'armes qui, au mouvement de la bannière ont cru voir un signal, se rallient et emportent la place (t. III, p. 216).

vieilles gouttières de bois, se mirent en devoir de les jeter d'un pilier à l'autre ; et comme la plus longue de ces gouttières était encore trop courte de trois pieds, ils la rajustèrent, l'étoyèrent comme ils purent. C'est sur ce pont de nouvelle sorte qu'un chevalier de Rhodes, le commandeur Nicole de Giresme, s'aventura le premier tout armé. Les Anglais étaient donc assaillis des deux côtés à la fois ; mais ce qui les terrifiait, c'était de voir, présidant à l'assaut sur la rive gauche, cette femme qu'ils se flattaient d'avoir tuée. L'étonnement paralysa leurs forces : comme Jeanne l'avait annoncé, ils ne firent presque plus de résistance. Ils cherchaient à fuir du boulevard dans les Tourelles, par le pont jeté entre les deux places ; mais, là aussi, ils se trouvaient prévenus par l'intrépide activité de ceux d'Orléans. Pendant que l'attaque se poussait sur les deux côtés, contre la bastille et contre le boulevard, un bateau chargé de matières combustibles fut amarré sous le pont qui joignait l'un à l'autre ; et quand les Anglais, forcés dans le boulevard, voulurent se retrancher dans les Tourelles, le pont, attaqué par les flammes, céda, et presque tous furent précipités dans les flots. La Pucelle eût voulu les sauver : « Glacidas ! Glacidas ! criait-elle à leur chef, rends-ti, rends-ti (rends-toi) au Roi du ciel. Tu m'as appelée p.... ; j'ai grand'pitié de vos âmes ! » Mais Glasdale fut entraîné avec les autres, et la Pucelle ne put voir sans verser des larmes cette fin misérable de tant de braves gens. Il ne resta sur

la rive gauche aucun Anglais qui ne fût tué ou pris¹.

Il était soir quand les Tourelles furent occupées. La Pucelle y demeura une partie de la nuit, afin de voir si les Anglais de Saint-Laurent ne tenteraient rien pour venger leurs compagnons et regagner la position perdue ; « mais ils n'en avoient nul vouloir. » La Pucelle rentra donc dans Orléans. En moins de trois heures, les Orléanais avaient su rendre le pont praticable, si bien que Jeanne put, comme elle l'avait dit, le repasser pour rentrer dans la ville. « Et Dieu sait, dit Perceval de Cagny, à quelle joie elle et ses gens y furent reçus. » On la débarrassa de ses armes, on mit un nouvel

1. *L'assaut du boulevard* : t. V, p. 294 (Chron. de la Fête du 8 mai) ; cf. t. III, p. 80 (Beaucroix) ; p. 71 (L. de Contes), t. IV, p. 230 (Chron.)

L'attaque par le pont : t. IV, p. 161 (Journal) ; p. 229 (Chron.) Les comptes de forteresses pour l'an 1429, art, 57, en gardent la trace : « Payé quarante sous pour une grosse pièce de bois prinse chez Jean Bazin quand on gagna les Tourelles, contre les Anglois, pour mettre au travers d'une des arches du pont qui fut rompue. — Baillé à Champeaux et aux autres charpentiers seize sous, pour aller boire le jour que les Tourelles furent gagnées. » Voy. Jollois, *Hist. du siège*, p. 84.

Terreur des Anglais à la vue de Jeanne : « Et instanti, ipsa ibi existente, Anglici fremuerunt et effecti sunt pavidī, » t. III, p. 8 (Dunois) ; cf. p. 71 (L. de Contes). La Chronique de la Fête du 8 mai dit que leurs boulets n'avaient pas plus de force qu'une boule jetée par un homme : « Et à venir joindre, lesdits Anglois avoient les meilleurs canons du royaume ; mais ung homme eut aussi fort getté une bole, comme la pierre pouvoit aller d'iceulx canons, qui estoit bel miracle. » T. V, p. 294. On peut croire que l'épuisement des munitions y était pour quelque chose.

Rupture du pont entre le boulevard et les Tourelles : « Ceulx de la ville chargèrent ung grand chalen plein de fagots, d'os de cheval, savattes, soufre et toutes les plus puantes choses que on sceut finer, et fut mené entre les Torelles et le boloart, et là, fut

appareil sur sa blessure. Elle prit un peu de pain trempé dans du vin mélangé d'eau, et alla se reposer¹.

Tandis que les cloches d'Orléans saluaient cette nouvelle victoire, les Anglais, qui, pendant ces deux jours, n'avaient rien fait pour la prévenir, ne songeaient plus qu'à la rendre définitive en se retirant. C'était bien se déclarer vaincus par celle qu'ils avaient accueillie de tant d'outrages. La terreur seule qu'elle avait inspirée peut expliquer cette impuissance et cette résolution parmi des hommes qui, depuis si longtemps, avaient pris l'habitude de vaincre les Français. Le dimanche donc, de grand matin, ils sortirent de leurs bas-

boté le feu qui leur fist un grand grief. » T. V, p. 294 (Chron. du 8 mai). Le registre des comptes d'Orléans, rappelle ce fait en constatant que l'on paya huit sous à Jehan Poitevin, pêcheur, « pour avoir mis à terre sèche ung challan, qui fut mis sous le pont des Tourelles pour les ardre quand elles furent prinses (art. 19) : » opération nécessaire pour le radoubier, dit Jollois; « neuf sous à Boudou pour deux esses, pesant quatre livres et demie, mises au challan qui fut ars sous le pont des Tourelles » (art. 9.) etc. Voy. Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 84. Beaucroix attribuait la rupture du pont à une bombarde dirigée par d'Aulon, t. III, p. 80.

Pitié de Jeanne pour Glasdale : t. III, p. 110 (Pasquerel). Berri (t. IV, p. 44) compte quatre ou cinq cents Anglais tués, noyés ou pris ; Jean Chartier (*ibid.*, p. 62,) quatre cents morts ; la Chronique (*ibid.*, p. 230,) trois cents morts et deux cents prisonniers ; le Journal du siège (*ibid.*, p. 162,) quatre ou cinq cents tués ou noyés, « exceptez aucuns peu qu'on retint prisonniers ; » et il déplore « le grant dommage des vaillants François, qui pour leur rançon eussent peu avoir grant finance. » Le notaire Guillaume Giraut, sur son registre des minutes, porte aussi le nombre des Anglais pris ou morts à quatre cents (*ibid.*, p. 283) ; et M. Boucher de Molandon, Extrait du t. I des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, p. 5).

1. Les ponts rétablis : t. IV, p. 9 (Cagny). — *Rentrée de Jeanne* : t. IV, p. 163 (Journal) ; p. 231 (Chron.) ; t. III, p. 9 (Dunois).

tilles; mais en capitaine consommé, Talbot comprit que, s'il laissait voir de la peur, sa retraite deviendrait une déroute. Bien loin de fuir, il rangea son armée devant la ville, comme pour offrir la bataille aux Français. Les Français sortirent aussitôt et se disposèrent en ordonnance de combat, sous les bannières de leurs capitaines. La Pucelle était sortie avec les autres, revêtue d'une simple cotte de mailles. Mais cette fois les Français, impatients de combattre, attendirent vainement qu'elle leur en donnât le signal. C'était dimanche. Elle défendit de commencer la bataille, disant que c'était la volonté de Dieu qu'on les laissât s'ils s'en voulaient aller ; mais que, s'ils attaquaient, on aurait la victoire. En attendant, elle voulut d'abord qu'on dît la messe ; elle fit dresser un autel, et deux messes furent célébrées en présence de l'armée. La cérémonie achevée : « Or, regardez, dit-elle, si les Anglois ont le visage tourné devers vous ou le dos. » On lui répondit qu'ils se tournaient vers Meun : « En nom Dieu, reprit-elle, ils s'en vont, laissez-les aller ; il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui : vous les aurez une autre fois.¹ »

Les Anglais, après être restés en ligne une heure entière, s'étaient retirés en bon ordre, brûlant

1. *Retraite des Anglais*: t. IV, p. 10 (Cagny) ; p. 44 (Berri) ; p. 63 (J. Chartier), etc. — *Jeanne défend d'attaquer* : t. III, p. 9 (Dunois) ; p. 25 (Luillier) ; p. 126 (A. Viole) ; t. IV, p. 164 (Journal), t. V, p. 295 (Chron. de la Fête du 8 mai). — *Les deux messes*, etc., *ibid.*, p. 232 (Chron.) ; t. III, p. 29 (Champeaux).

leurs bastilles et emmenant leurs prisonniers : mais ils ne se retiraient point si librement qu'ils ne dussent laisser derrière eux une partie de leur artillerie et de leurs approvisionnements, et même, selon la Chronique, leurs malades; et les hommes d'armes n'obéirent point si complètement à la Pucelle, qu'ils ne s'en allassent avec La Hire faire quelques escarmouches et gagner du butin sur les derrières de l'ennemi¹.

Parmi les prisonniers que les Anglais voulaient emmener avec eux était un Français, nommé Le Bourg du Bar, pris comme il voulait aller d'Orléans rejoindre Dunois près du comte de Clermont, la veille de la bataille de Rouvray. Talbot tenait beaucoup à son captif. Il le gardait « enferré par les pieds d'une paire de fers si pesants » qu'il pouvait marcher à peine ; et il avait commis la charge de le voir et de lui donner de la nourriture à un augustin anglais, son propre confesseur. C'est aussi à lui qu'il avait laissé le soin de l'emmener dans la retraite. Le chevalier s'en allait ainsi au bras du moine, marchant le pas et demeurant fort en arrière des autres, en raison des fers qu'il avait aux pieds. Quant il les vit à une distance suffisante,

1. L'extrait des comptes de Hémon Raguier, trésorier des guerres de Charles VII, que l'on trouve dans le Ms. de Gaignières, déjà cité (n° 772, f° 550-556) donne les noms d'un grand nombre de seigneurs et de capitaines qui ont pris part à la défense d'Orléans. Il y a là six ou sept pages d'une bien humble origine mais qui figureraient avec honneur au livre d'or de la noblesse française. — Sur les *Forces engagées de part et d'autre* dans l'attaque et dans la défense et sur les *Frais du siège d'Orléans*, pour les deux nations, voy. Append. n°s XXII et XXIII.

il s'arrêta et dit au moine qu'il n'irait pas plus avant, Il fit plus : il le contraignit, enfermé comme il était, de le ramener à Orléans sur ses épaules, et il fit ainsi son entrée dans la ville, se libérant de sa rançon par la complicité forcée du moine son conducteur¹.

Pendant que les Anglais se retiraient vers Meun et Baugency, les habitants d'Orléans couraient aux bastilles qui depuis si longtemps les tenaient emprisonnés : ils les démolirent et en rapportèrent en triomphe les canons, bombardes et approvisionnements de toute sorte que l'assiégeant y avait dû laisser. Puis, guidés encore par Jeanne d'Arc, ils allèrent d'église en église rendre grâces à Celui qui leur avait donné la victoire, improvisant dans la joie du triomphe cette procession dont l'évêque d'Orléans institua peu après la solennité, et qui s'est perpétuée d'âge en âge sous l'invocation de la Pucelle : témoignage durable de la vénération de la France pour la sainte fille qui, en un jour de péril, sauva la patrie².

1. *Le Bourg du Bar*: t. IV, p. 63 (J. Chartier); p. 165 (Journal). Voici comme Martial d'Auvergne rime l'anecdote, t. V, p. 56 :

Comme Talbot si s'en alloit,
Un augustin son confesseur
Ung François prisonnier vouloit
Amener après son seigneur ;
Mais ledit François enfermé,
Par l'augustin, devant les gens,
Se fist porter, bon gré, mau gré,
Sur son col dedans Orléans.

2. *Prise d'une partie des munitions* : t. IV, p. 44 (Berri); p. 63 (J. Chartier); p. 164 (Journal); p. 231 (Chron, des Pays-Bas, *Coll. des Chron. belges*, t. III, p. 412), et la fin de la lettre de Char-

Mais la Pucelle n'était encore qu'aux débuts de sa mission. Elle avait hâte de la mener à son terme. Le lendemain donc elle se déroba à l'enthousiasme des Orléanais et aux fêtes de la victoire pour se rendre à la cour de Charles VII, où elle allait avoir d'autres ennemis à vaincre, d'autres obstacles à surmonter¹.

les VII aux habitants de Narbonne, 10 mai 1429 : « S'en sauvèrent et deslogèrent si hastement qu'ils laissèrent leurs bombardes, canons, artillerie et la plupart de leurs vivres et bagages. » (*Procès*, t. V, p. 103.) Voy. encore l'appendice n° XXIV.

1. *Départ de Jeanne* : t. IV, p. 166 (Journal); t. III, p. 110 (Pasquerel). — Florent d'Illiers était reparti la veille avec sa troupe pour Châteaudun; t. IV, p. 165 (Journal). On y établit, en l'honneur de la Pucelle, une fête annuelle où figuraient les jeunes filles. (Godefroy, *Vie de Ch. VII*, p. 852.) La nouvelle de la levée du siège arriva à Paris le 10 mai, Fauquemberque, greffier du Parlement, en tient note à cette date dans son registre, ajoutant en latin : « *Quis eventus fuerit novit Deus bellorum* » (*Procès*, t. IV, p. 451.) En marge il a tracé une demi-figure de femme vue de profil, tenant une épée et une bannière (f° 12.) On n'y peut pas plus voir le portrait de la Pucelle, que dans la tête informe, à demi-griffonnée à la marge du f° 27, où il rapporte, sous la date du 25 mai 1430, la nouvelle qu'elle est prise. Le greffier du Parlement de Paris n'avait pas vu Jeanne, et quand il l'aurait vue, on peut être sûr, à la manière dont sont faits ces croquis, qu'il n'aurait guère été plus capable de nous reproduire ses traits. (Voy. *Registres du Parlement*, t. XV, aux Archives nationales.)

LIVRE TROISIÈME.

REIMS.

I

LA CAMPAGNE DE LA LOIRE.

La délivrance d'Orléans fit dans tous les esprits une impression profonde. La Pucelle avait donné son signe. Ce grand siège, qui durait depuis sept mois, elle y avait mis fin en une semaine. Ces bastilles qui s'appuyaient les unes les autres, elle les avait enlevées l'une après l'autre, ou plutôt il avait suffi qu'elle en prît trois pour que tout le reste fût évacué.

Jeanne était donc bien l'envoyée de Dieu, c'était le cri du peuple; c'était aussi le sentiment des docteurs les plus autorisés.

Jean Gerson, dans un écrit daté du 14 mai, six jours après la levée du siège (il mourut le 12 juillet suivant : c'est, selon toute apparence, son dernier acte public), Jean Gerson examinait si l'on pouvait, si l'on devait croire à la Pucelle. Il énumérait

toutes les raisons qui militaient en sa faveur : l'adhésion du conseil et des gens de guerre qui la suivaient, au péril même du ridicule; l'enthousiasme du peuple, le découragement de l'ennemi ; et avec ces raisons extérieures, d'autres plus intimes : la vie passée de Jeanne d'Arc et sa manière de se conduire, faisant tout, simplement, sans superstition ni vue intéressée, parlant au nom du Ciel sans cesser d'agir par elle-même, ou tenter Dieu par témérité. Il se prononçait donc pour elle, ajoutant : « Quand bien même (ce qu'à Dieu ne plaise) elle serait trompée dans son espoir et dans le nôtre, il ne faudrait pas conclure que ce qu'elle a fait vient de l'esprit malin et non de Dieu, mais plutôt s'en prendre à notre ingratitude et au juste jugement de Dieu, quoique secret. » Et il terminait ses observations par cet avertissement prophétique : « Que le parti qui a juste cause prenne garde de rendre inutile par incrédulité, ingratitude ou autres injustices, le secours divin qui s'est manifesté si miraculeusement, comme nous lisons qu'il arriva à Moïse et aux enfants d'Israël : car Dieu, sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites¹. »

1. *Jean Gerson* : Il cite Debora et sainte Catherine, Judith et Judas Machabée : » Neque sequitur semper post primum miraculum quidquid, ab hominibus expectatur. Propterea, et si frustraretur ab omni expectatione sua et nostra (quod absit) dicta puella, non oporteret concludere, ea quæ facta sunt, a maligno spiritu vel non a Deo facta esse; sed vel propter nostram ingritudinem et blasphemias, vel aliunde justo Dei judicio, licet occulto, posset contingere frustratio expectationis nostræ in ira Dei, quam avertat a nobis, et bene omnia vertat » (t. III, p. 303. Cf. p. 305.)

C'est aussi la pensée qui domine le traité de l'archevêque d'Embrun, Jacques Gelu, écrit dans le même mois (mai 1429). La Pucelle est-elle envoyée de Dieu? Quelle est sa mission? Quelles en sont les raisons? Et si Dieu veut manifester sa puissance, a-t-il besoin d'un intermédiaire? n'a-t-il pas les anges? pourquoi une jeune fille élevée parmi les brebis? Le prélat se pose et résout toutes les questions dans le même sens que J. Gerson; et ses conclusions sont plus expresses encore et plus pratiques. Il veut que, sans négliger les voies ordinaires en ce qui touche les approvisionnements, les finances et tous les besoins de l'armée, on suive surtout l'inspiration de Jeanne, et qu'on la préfère aux suggestions d'une sagesse tout humaine. Il rappelle Saül. Le roi doit craindre, s'il omet de faire ce que dit la Pucelle, croyant mieux faire, de se voir abandonné du Seigneur, et privé de l'objet où il tend. C'est pourquoi le pieux évêque donne le conseil qu'en toute chose on commence par prendre l'avis de Jeanne, et que même dans les cas douteux, si elle y tient, on s'y conforme. Il voudrait que le roi conférât chaque jour avec elle sur ce qu'il doit faire pour accomplir la volonté de Dieu, et qu'il le fît en toute humilité et dévotion, « afin que le Seigneur n'ait pas raison de retirer sa main, mais qu'il accorde la continuation de sa grâce¹. »

1. *Jacques Gelu* : « Credendum est quod ille qui commisit, inspirabit creature suæ, quam misit, ea quæ sunt agenda, melius et expedientius quam prudentia humana exquirere posset.... Quare

Les avis des docteurs n'étaient plus bien nécessaires pour que le peuple crût à Jeanne; mais leurs conseils étaient loin d'avoir perdu leur opportunité auprès du roi. Les conseillers intimes de Charles VII, voyant la confiance qu'elle inspirait autour d'elle, l'avaient acceptée sans trop de peine pour délivrer Orléans. Si elle n'en chassait l'ennemi, ils étaient forcés de se déloger eux-mêmes. Les Anglais, maîtres de la Loire, ne leur permettaient plus d'y demeurer en sûreté. Mais l'affaire n'en était plus là : Orléans délivré, la Pucelle voulait mener le roi à Reims, et l'entraîner, après le sacre, à la délivrance du royaume. Il fallait donc qu'ils payassent de leur personne, ou du moins qu'à la suite du roi ils se missent en route à travers les provinces occupées par l'ennemi. Cela coûtait à leur lâcheté, ou, si l'on veut, à leur nonchalance; et ils étaient résolus de prendre tous les prétextes pour en reculer le moment¹.

Jeanne leur devait laisser peu de loisir.

En quittant Orléans, elle était venue à Blois,

consuleremus quod in talibus primo et principaliter exquireretur votum puellæ, etc. . . . Et in hoc consilium puellæ primum et præcipuum dicimus esse debere, et ab ea ante omnes assistentes quærendum, investigandum et petendum. Insuper regi consuleremus quod omni die certum aliquid Deo bene placitum et ejus voluntati gratum faceret, quodque super hoc cum puella conferret, et, post ejus advisamentum, in esse deduceret quam humiliter et devote; ne dominus manum retrehendi causam habeat, sed gratiam suam continuet » (*ibid.*, p. 409. 410.)

1. Sur cette hostilité sourde et constante des principaux conseillers de Charles VII, voy. les *Histoires de France* de Sismondi, t. XIII, p. 152 et 165, Michelet, t. V, p. 39, H. Martin, t. VI, p. 150, et J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 30 et suiv.

puis à Tours, où le roi vint de Chinon à sa rencontre. Charles la reçut avec de grands honneurs. Quand la Pucelle se présenta devant lui, l'étendard à la main et lui fit révérence, le roi lui-même, dit une ancienne chronique, « ôta son chaperon et l'embrassa en la saluant et, comme il sembla à plusieurs, volontiers l'eût baisée de la joie qu'il avoit. » Il n'ignorait point quelle part elle avait eue à cette victoire aussi prompte qu'inespérée. Dans sa lettre aux habitants de Narbonne, lettre écrite pendant qu'on apprenait, pour ainsi dire, coup sur coup, la prise de Saint-Loup, puis des Tourelles, et enfin la levée du siège, le roi, sans dire encore tout ce qu'elle avait été dans le succès, leur signalait les choses merveilleuses qu'on rapportait d'elle, la nommant seule et constatant qu'elle avait été présente à tout. Il pouvait maintenant en savoir bien davantage. Aussi lui fit-il « grande chère. » Il voulait même qu'elle prît pour armoiries les lis de France et la couronne avec l'épée tirée pour la conquérir : c'est le blason qui demeura dans sa famille. Mais Jeanne n'était pas venue chercher la récompense, elle venait solliciter l'achèvement de son œuvre, et c'est ce qu'on semblait le moins disposé à lui accorder¹.

Charles convoqua ses capitaines et « autres sages de sa cour. » Il tint plusieurs conseils (à Tours),

1. *Retour de Jeanne*: t. III, p. 80 (Beaucroix). — *Lettres de Charles VII*: t. V, p. 101, 103. — *Accueil du roi*: t. IV, p. 168, et Chron. des Pays-Bas, etc. *Coll. des Chron. belges*, t. III, p. 412. — *Armoiries de la Pucelle*, voyez l'appendice n° XXV.

et la prudence des conseillers eut plus d'une excellente raison à opposer aux desseins de la jeune fille. On alléguait la grande puissance des Anglais et des Bourguignons, et la détresse du roi, qui n'avait pas de quoi soudoyer l'armée nécessaire au voyage. La Pucelle ne demandait pas tant de choses pour le conduire, lui et sa compagnie, jusqu'à Reims, « sûrement et sans destourbier » (empêchement), mais elle voulait qu'on se pressât. Elle disait « qu'elle ne durerait guère plus d'un an, et qu'on songeât à bien besogner cette année : » car elle avait beaucoup à faire. Après le sacre, elle avait encore, disait-elle, au rapport du duc d'Alençon, à chasser les Anglais, à délivrer le duc d'Orléans. Si l'on croyait à sa mission, c'était bien le cas de faire selon l'avis de Jacques Gelu : imposer silence à toutes les objections et la suivre. Mais ceux qui ne la voulaient pas suivre affectaient de croire que ce n'était pas si clairement l'ordre de Dieu¹.

Un jour, la Pucelle, impatiente de ces lenteurs, vint avec Dunois au château de Loches, et fut menée à la chambre *de retrait* où le prince était conversant avec Christophe d'Harcourt, l'évêque de Castres, son confesseur, et le seigneur de Trèves (Robert le Maçon), ancien chancelier de France.

1. *Conseils et opposition*, t. IV, p. 11 (Cagny); p. 168 (Journal). — *Instances de Jeanne*. « Audivit aliquando dictam Johannam dicentem regi quod ipsa Johanna duraret per annum et non multum amplius; et quod cogitarent illo anno de bene operando, quia dicebat se habere quatuor onera, videlicet fugare Anglicos, etc. » t. III, p. 99 (duc d'Alençon).

Elle frappe à la porte, et dès qu'elle est introduite, elle se jette aux pieds du roi, et embrassant ses genoux :

« Gentil Dauphin, dit-elle, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez au plus tôt à Reims pour recevoir votre digne couronne. »

Christophe d'Harcourt lui demanda si ses voix lui avaient dit cela :

« Oui, répondit-elle, je suis fort aiguillonnée touchant cette chose.

— Ne voudriez-vous pas, ajouta d'Harcourt, nous dire ici, devant le roi, comment font vos voix quand elles vous parlent?

— Je conçois bien, dit-elle en rougissant, ce que vous voulez savoir, et vous le dirai volontiers. »

Et comme le roi, la voyant émue, lui demandait s'il lui plaisait de s'expliquer devant les assistants, elle répondit qu'elle le voulait bien, et raconta, comment, lorsqu'elle s'affligeait des doutes que l'on opposait à sa mission, elle se retirait à part et priait Dieu, se plaignant de ce qu'on ne la voulait pas croire ; et sa prière faite, elle entendait une voix qui lui disait : « Fille Dé (de Dieu), va, va, va, je serai à ton aide, va ! » et quand cette voix lui venait, elle était bien réjouie et elle eût voulu être toujours en cet état.

En rapportant les paroles de ses voix, elle rayonnait d'une joie divine et levait les yeux au ciel¹.

1. T. III, p. 12 (Dunois). Selon la version du Journal et de la Chronique (t. IV, p. 168 et 235.) le roi et « ses plus privés » hésitaient à lui faire cette question de peur qu'elle n'en fût mal con-

Ces paroles prenaient leur autorité des merveilles qu'elle venait d'accomplir. Le roi et personne autour de lui ne le devaient méconnaître : mais pouvait-on aller à Reims, en laissant les Anglais derrière soi sur la Loire, à Baugency, à Meun, à Jargeau? Les Anglais, en effet, chassés de devant Orléans, s'étaient repliés sur ces villes. Talbot avait occupé Meun; Suffolk, Jargeau, et naguère, après la levée du siège d'Orléans, quand Dunois, Boussac, Graville, Xaintrilles, voulant profiter de l'impression que Jeanne avait produite, et peut-être de son absence, s'étaient portés sur Jargeau dans l'espoir d'enlever la place, ils y avaient dû renoncer. Les Anglais tenaient donc toujours, et il y avait à craindre que cette marche aventureuse vers le Nord ne leur abandonnât le Midi. D'ailleurs, pour rassembler les princes et les seigneurs qui devaient accompagner le roi au sacre, il fallait du temps : le pouvait-on mieux employer qu'en enlevant aux Anglais leurs dernières positions sur la Loire? Jeanne adopta le projet; selon Perceval de Cagny, ce fut même elle qui le proposa. On réunit, à l'aide des capitaines revenus d'Orléans, une petite armée qui fut placée sous les ordres du jeune duc d'Alençon. Libéré enfin de sa rançon au prix des plus durs sacrifices, il brûlait de venger son ancien échec et de regagner, au service du roi, l'équivalent de ce qu'il y

tente : mais Jeanne le connaissant « par grâce divine, » vint à eux et leur dit ce qu'on a vu.

avait perdu. Le roi répondit à ses désirs en lui donnant le commandement de cette expédition ; mais il plaçait auprès de lui la Pucelle, avec la recommandation expresse qu'il ne fit rien sans son avis¹.

Jeanne avait pris dès lors un ascendant auquel personne ne pouvait plus se soustraire, et elle l'exerçait avec un naturel qui, dans cette âme simple et sans prétention, témoigne bien de la source où elle puisait tant d'autorité.

Gui de Laval, dans une lettre écrite le 8 juin 1429, au milieu des derniers préparatifs de la campagne, en fait à sa mère et à son aïeule un tableau animé, où la Pucelle est peinte au vif dans toute la grâce et la séduction de son rôle, traitant familièrement avec les plus hauts personnages, donnant tour à tour le signal des prises d'armes ou des processions. Le roi était venu à Saint-Aignan (Berri), et Jeanne d'Arc s'était rendue à Selles, à quatre lieues de là, où toutes les troupes devaient se réunir pour entrer en campagne. Gui de Laval étant venu rejoindre le roi, le prince lui fit un excellent accueil, voulut qu'il vît Jeanne, et comme il se rendait lui-même à Selles, il la fit venir au-

1. *Les Anglais à Meun et à Jargeau*; t. IV, p. 233 (Chron.) — *Attaque des seigneurs contre Jargeau*, *ibid.*, p. 167 (Journal). La Pucelle qui toujours avoit l'œil et sa pensée aux affaires du duc d'Orléans, parla à son beau duc d'Alençon et lui dist que, en tandis que le roi se apresteroit elle vouloit aler délivrer la place de Gargueau, t. IV, p. 11 (Cagny). — *Le duc d'Alençon*, t. IV, p. 169 (Journal). « Il venait d'acquitter ses hostages, touchant la rançon accordée pour sa délivrance, » t. IV, p. 236 (Chron.).

devant de lui. « Et fit, dit le jeune comte, ladite Pucelle, très-bonne chère à mon frère et à moi, armée de toutes pièces, sauf la tête, et tenant la lance en main. Et après que fûmes descendus à Selles, j'allai à son logis la voir; et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en feroit bientôt boire à Paris; et ce semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouïr. » Puis, racontant comment le même soir (6 juin) elle partit pour Romorantin avec une portion des troupes : « Et la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir, qui à l'huis de son logis se démenoit très-fort, et ne souffroit qu'elle montât. Et lors elle dit : « Menez-le à la croix, » qui étoit devant l'église auprès, au chemin. Et lors elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fût lié. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui étoit bien prochain, et dit en assez bonne voix de femme : « Vous, les prêtres « et gens d'Église, faites procession et prières à « Dieu. » Et lors se retourna à son chemin, en disant : « Tirez avant, tirez avant, » son étendard ployé que portoit un gracieux page, et avoit sa hache petite en la main¹. »

Cette lettre témoigne en même temps de l'enthousiasme et du zèle que la Pucelle inspirait. Tout

1. *Jeanne d'Arc à Selles, lieu de réunion de l'armée* : t. V, p. 262 (extrait des comptes d'Orléans); cf. t. IV, p. 12 (Cagny). « Le duc d'Alençon fist sçavoir aux mareschaulx de Boussac et de Reis, que eulx et leurs gens fussent à certain jour à ung village près Romorantin en Salloigne. » — *Lettre de Gui de Laval* : t. V, p. 107.

le monde voulait l'accompagner : « ne oncques gens n'allèrent de meilleure volonté en besogne. » La cour manquait d'argent, et on n'avait rien à attendre d'elle, mais on savait y suppléer : on se ruinait pour combattre avec Jeanne. « Pour ce, continue le prince, vous, madame ma mère, qui avez mon sceau, n'épargnez point ma terre par vente, ni par engage, là où nos personnes sont à être sauvées, ou aussi par défaut abaissées, et par aventure en voie de périr. » La dame de Laval, par un sentiment bien pardonnable à une mère, en envoyant ses deux fils à la cour, aurait voulu qu'ils demeurassent auprès du roi : elle avait écrit en ce sens à la Trémouille son parent, et peut-être aussi à la Pucelle. Jeanne entrant dans ses vues, voulait faire patienter le jeune comte, lui disant que lorsque le roi prendrait le chemin de Reims, il irait avec lui. « Mais jà Dieu ne veuille, s'écrie-t-il tout bouillant d'ardeur, que je le fasse et que je ne aille. Et autretant (tout autant) en dit mon frère et comme Monseigneur d'Alençon : abandonné seroit celui qui demeureroit¹ ! »

On était dans le mouvement du départ. Le duc d'Alençon venait d'arriver avec sa compagnie l'a-

1. « Et aves fait bailler je ne sçay quelle lettre à mon cousin de la Trémouille et seigneur de Trèves, par occasion desquelles le roy s'efforce de me vouloir retenir avecques luy jusques (à ce que) la Pucelle ait esté devant les places Anglesches d'environ Orléans, où l'on va mettre le siège ; et est déjà l'artillerie pourveue, et ne s'esmaye point la Pucelle qu'elle ne soit tantost avec le roy, disant que lorsqu'il prendra son chemin à tirer avant vers Reims, que je irois avec luy. Mais jà Dieu ne veuille, etc. » (T. V, p. 109, 110.)

vant-veille (lundi 6 juin); le seigneur de Rais était attendu dans la journée (mercredi 8), et, ce même jour, Alençon, Dunois et Gaucourt devaient quitter Selles pour rejoindre Jeanne, qui, dès le 6, avait pris les devants. On disait même que le roi partirait le lendemain pour se rapprocher de l'armée. « Et on espère, continuait Gui de Laval, qu'avant qu'il soit dix jours, la chose sera bien avancée de côté ou d'autre. Mais tous ont si bonne espérance en Dieu que je crois qu'il nous aidera¹. »

Il ne se trompait pas, même pour le temps. Il écrivait le 8 : le 18, après deux sièges et une bataille, la campagne était terminée.

Le mercredi après-midi, Vendôme, Boussac et autres avaient rejoint le général en chef; La Hire était proche : « Et ainsi, disait Laval dans une addition à sa lettre, on besognera bientôt. Dieu veuille que ce soit à notre désir! » Le lendemain (9 juin), la petite armée rentrait dans Orléans, où elle fut reçue avec une joie extrême, et surtout la Pucelle, « de laquelle voir, dit encore le Journal du siège, ne se pouvoient saouler. » Ils en partirent le 11 au nombre de huit mille hommes, dont six cents lances amenées par le duc d'Alençon, six cents par Dunois, Florent d'Illiers et quelques autres, et le reste du commun, c'est-à-dire du peuple d'Orléans et lieux voisins ; et ils s'avancèrent vers Jargeau, que défendait le comte de Suffolk avec six à sept cents hommes d'élite, bien résolus et pourvus de

1. *Départ de Selles* : t. V, p. 110.

canons. Les Français n'avaient point laissé leur artillerie en arrière; mais à peine venus, et, selon le témoignage du duc d'Alençon, avant même d'être arrivés, plusieurs voulaient rebrousser chemin. On disait que Falstolf venait au secours de la ville avec une nombreuse troupe. Et, en effet, Bedford, apprenant l'expédition préparée contre ses places de la Loire, l'avait fait partir de Paris avec cinq mille hommes, et levait partout d'autres soldats qui le devaient rejoindre. Falstolf s'avavançait avec lenteur. Il s'arrêta quatre jours à Étampes, quatre jours à Janville, voulant avoir tous ses renforts avant d'attaquer une armée conduite par la Pucelle. Mais dans l'armée de la Pucelle il y en avait encore qui ne s'étaient point désaccoutumés de craindre les Anglais, et il leur semblait périlleux de les attendre devant une place occupée par leurs troupes. Plusieurs partirent, et Jeanne ne retint les autres qu'en leur affirmant que Dieu conduisait l'entreprise : « Si je n'en étais sûre, disait-elle, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à tant de périls¹. »

1. *Retour de la Pucelle à Orléans* : Le 9 juin; t. IV, p. 169, 170 (Journal), et la note tirée des comptes de la ville, *ibid.* — *Forces des deux partis* ; Du côté des François, 8000 combattants : Journal, *ibid.* Cagny dit « 2 à 3000 combattants et autant de gens du commun ou plus (*ibid.*, p. 12). » C'est le duc d'Alençon lui-même qui porte son armée à 600 lances, et à 1200 après l'arrivée de Dunois, etc., t. III, p. 94. J. Chartier (*ibid.*, p. 65,) le Journal (*ibid.*, p. 170) et la Chronique (*ibid.*, p. 236) comptent de 6 à 700 Anglais; Cagny (*ibid.*, p. 12) de 7 à 800.

Falstolf: t. IV, p. 170 (Journal), et p. 413 (Wavrin). — *Les troupes raffermies par la Pucelle*: t. III, p. 95 (Alençon) : « Quod nisi esset

Jeanne voulait, dès l'arrivée, loger l'armée dans les faubourgs. Tandis que les gens d'armes cherchaient un abri, les gens du commun, pensant que rien ne pouvait résister à la Pucelle, se jetèrent dans les fossés, et, sans attendre qu'elle fût à leur tête, attaquèrent la place. Les Anglais firent une sortie, et les forçaient à se replier en désordre, quand Jeanne, prenant son étendard, vint leur rendre courage, et l'on fit tant que cette même nuit on s'établit dans les faubourgs comme elle l'avait voulu¹.

Avant de commencer l'attaque en règle de la ville, Jeanne, selon son habitude, voulut faire sommation à ses défenseurs. Elle leur enjoignait de s'en aller *en leur petite cotte*, la vie sauve, sinon qu'on les prendrait d'assaut. Les Anglais demandaient quinze jours de suspension d'armes : c'était plus qu'il n'en fallait pour donner à leurs renforts le temps d'arriver. On répondit qu'on les laisserait partir avec leurs chevaux, mais dans l'heure même.

secura quod Deus deducebat hoc opus, ipsa prædiligeret custodire oves quam tantis periculis se exponere. » Cf. t. IV, p. 170 (Journal).

1. *Arrivée devant Jargeau* : t. III, p. 95 (Alençon); t. IV, p. 171 (Journal) et p. 12 (Cagny) : « A l'arrivée, les gens de commun à qui il estoit advis que à l'entreprinse de la Pucelle riens ne povoit tenir, ils saillirent ès fossez sans sa présence et sans les gens d'armes qui entendoient à eux loger. » T. IV, p. 12 (Cagny).

Les Orléanais avaient donné pour l'expédition 3000 liv., et ils prêtèrent de plus une partie de leur artillerie, la grosse bombarde, la bombarde *Bergère*, le canon *Montargis*, des coulevrines, des échelles, des pioches, des pics poinçonnés à leur marque, des bottes de traits qui furent chargés sur des charrettes et sur trois chalands. Deux bourgeois furent désignés pour accompagner la Pucelle (Mantellier, *Hist. du Siège d'Orléans*, p. 127. Lottin, t. I, p. 247, et *Procès*, t. V p. 262.)

Suffolk tenta quelque autre moyen de traiter ou de traîner en longueur en parlant à La Hire; mais on rappela La Hire et l'attaque fut résolue¹.

Pendant le reste de la nuit, on s'occupa des travaux préparatoires. Dès le matin, les canons et les bombardes étaient en batterie, et à neuf heures, quoique ce fût dimanche, Jeanne fit sonner les trompettes et cria au duc d'Alençon : « Avant, gentil duc, à l'assaut ! » Le duc trouvait que c'était trop tôt commencer : mais Jeanne lui dit : « Ne doutez point, c'est l'heure quand il plaît à Dieu ; il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez, et Dieu travaillera. » Et elle ajoutait : « Ah ! gentil duc, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ? » Et en effet, quand le duc d'Alençon avait quitté sa femme pour venir avec Jeanne à l'armée, la duchesse avait exprimé ses craintes à la Pucelle : le duc sortait à peine de captivité, et il avait tant dépensé pour sa rançon ! Mais Jeanne lui avait dit : « Ne craignez point, madame, je vous le rendrai sain et sauf, et en tel point qu'il est ou mieux encore¹. »

Elle tint parole, et dans cet assaut même un

1. *En leur petite cotte* : « In suis gipponibus vel tunicis, » t. I, p. 80 (c'est-à-dire sans autre chose que les vêtements qu'ils portaient sous l'armure). (Note de l'éditeur). Cf. t. IV, p. 12 (Cagn}). — *Pourparlers de Suffolk et de la Hire* : t. III, p. 87 (Alençon). L'Anonyme de La Rochelle dit qu'il s'adressa aussi au Bâtard d'Orléans. (*Revue historique*, t.IV. p. 340.)

2. *Assaut de Jargeau* : « Et clamaverunt præcones. Ad insultum ! ipsaque Johanna dixit loquenti : *Avant, gentil duc*, etc. (on sait que le mot *gentil* veut dire *noble*). — Uxor loquentis dixit eadem Johannetæ quod multum timebat de ipso loquente et quod

mot d'elle lui sauva la vie. Comme il observait l'attaque d'un endroit découvert : « Retirez-vous, dit-elle, car voici un engin qui vous tuera; » et elle lui montrait un canon aux murs de la ville. Il se retira, et un moment après, le seigneur de Lude était tué à cette même place d'un coup parti de la pièce désignée¹.

Les Anglais soutinrent l'assaut avec vigueur. Parmi eux il y en avait un, grand et fort, qui se tenait à découvert sur les murailles, accablant les assaillants de boulets et renversant les échelles et les hommes. Mais là, comme à l'assaut des Augustins, il y avait parmi les Français le fameux canonnier de Lorraine. Le duc d'Alençon lui montra le redoutable Anglais, et d'un coup de sa coulevrine Jean le renversa mort dans la ville. Comme l'attaque durait depuis trois ou quatre heures, Jeanne et le duc d'Alençon lui-même, tout commandant qu'il était, descendirent dans le fossé et coururent aux murailles. Suffolk comprit le péril ; Il voulut parler au duc, mais ne fut plus écouté. Déjà la Pucelle montait à l'échelle, tenant en main son étendard, quand ce drapeau fut atteint, et elle-même frappée à la tête d'une pierre qui se brisa sur son casque. Elle tomba par terre, mais elle se releva criant aux hommes d'armes : « Amis, amis, sus ! sus ! notre Sire a condamné les Anglais. Ils sont nôtres à cette heure. Ayez bon courage ! »

nuper fuerat prisonarius, et quod tantæ pecuniæ fuerant expositæ pro sua redemptione, etc. » T. III, p. 96 (Alençon), — t. IV, p. 12 (Cagny); p. 171 (Journal), etc.

1. T. III, p. 96 (Alençon); cf. t. IV, p. 171 (Journal), p. 236 (Chron.).

Et les Français excités par ces paroles, escaladèrent hardiment les murs et prirent la ville. Suffolk et les Anglais se replièrent vers le pont, et l'un des deux frères du capitaine fut tué dans cette retraite ; les autres ne purent tenir davantage. Suffolk, vivement pressé par un écuyer d'Auvergne, nommé Guillaume Regnault, lui demanda s'il était gentilhomme.

« Oui, dit-il.

— Êtes-vous chevalier?

— Non. »

Le comte le fit chevalier et se rendit à lui¹.

Quatre à cinq cents hommes avaient péri dans l'assaut ; le reste fut pris à rançon, et dans le nombre l'autre frère de Suffolk. La ville, l'église même où les Anglais avaient serré leurs biens, tout fut pillé. Quant aux prisonniers de renom, on les envoya par eau et de nuit à Orléans, de peur qu'il ne fussent tués ; et cette crainte n'était pas sans fondement : car les soldats ne voulaient de quar-

1. *Jean le canonnier* : t. IV, p. 172 (Journal); p. 237 (Chron.). — *Durée de l'assaut* : t. IV, p. 173 (Journal), et t. V, p. 350 (Lettre des agents allemands). — *Jeanne frappée d'une pierre* : t. III, p. 97 (Alençon); cf. le Journal, la Chronique et les agents allemands. *l. l.* — *Suffolk et le gentilhomme* : le Journal et la Chron., *ibid.* La scène est rendue avec vivacité dans le *Mystère du siège d'Orléans*, v. 16524 et suiv. L'Anonyme de La Rochelle dit : « Et quand le dit conte de Suffolc vit ladite prise, parce que Mons^r d'Alançon qui y estoit et autres seigneurs le vouloient prendre prisonnier, il dit qu'il ne se rendrait point à eux, se deust estre mort en criant à haute voix. « Je me rends à la Pucelle qui est la plus « vaillante femme du monde et qui nous doit tous subjuguier et « mettre à confusion. Et de fait vint à la dite Pucelle et se rendit à elle. » (*Revue historique*, t. IV, p. 340.) Cette détermination n'est guère d'un chevalier et ce langage encore moins d'un anglais.

tier pour personne. Au retour, un débat s'étant élevé sur quelques autres captifs, ils les tuèrent¹.

Le lundi, Jeanne et le duc d'Alençon, après avoir pourvu à la garde de Jargeau, revinrent à Orléans, et l'on peut se figurer l'accueil qu'ils y reçurent. Après avoir mandé au roi leur victoire, ils y restèrent les deux jours suivants, ralliant à eux tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de les rejoindre au premier siège : les seigneurs de Laval et de Lohéac, ces deux jeunes frères dont on a vu la lettre à leur mère et à leur aïeule ; Chauvigny, La Tour d'Auvergne, le vidame de Chartres. Le mardi, la Pucelle appela son *beau duc*, comme elle nommait Alençon, et lui dit : « Je veux demain, après-midi, aller voir ceux de Meun ; faites que la compagnie soit prête à partir à cette heure. » Tout le monde fut prêt. On vint à Meun. On attaqua vivement et on prit le pont que les Anglais avaient solidement fortifié, et on l'occupa laissant pour le

p. 173) portent le nombre des Anglais tués à 4 ou 500; J. Chartier à 3 ou 400 (*ibid.*, p. 65 ;) Alençon à plus de 1100 (t. III, p. 97). Personne ne dit qu'il y en ait eu jamais autant dans la place. Cagny compte 40 ou 50 prisonniers (*ibid.*, p. 12.) La Chronique dit qu'il y en eut « foison » (*ibid.*, p. 238 ;) les agents allemands, qu'il y avait 500 Anglais dans la place et qu'ils furent tous tués, excepté Suffolk et deux autres (t. V, p. 351). Jean Chartier et la Chronique rapportent que le siège dura huit jours, et le duc d'Alençon lui-même semble compter quelques jours (*post aliquos dies*) entre la première attaque et la prise de la ville (t. III, p. 95) ; mais P. de Cagny et le Journal disent expressément que la première attaque eut lieu le 11 et la prise de la ville le 12. Les agents allemands (t. V, p. 350) ne supposent dans leur récit que deux jours de siège.

La ville pillée: t. IV, p. 173 (Journal) et p. 235 (Chron.). — *Les prisonniers tués* : t. IV, p. 65 (J. Chartier) et p. 234 et 235 (Chron.).

1. *Prise de Jargeau* : Berri (t. IV, p. 45 et le Journal (*ibid.*,

moment la ville. On était, sur ce point, maître du passage : on avait hâte d'en faire autant à Baugency¹.

A Baugency, à leur approche, les Anglais désespérèrent la ville pour se retrancher dans le château et sur le pont. Ce ne fut point cependant sans laisser derrière eux quelques soldats déterminés à vendre chèrement la place qu'ils abandonnaient. Mais les Français, arrivant le jeudi matin, les refoulèrent dans le château où les autres s'étaient retirés, et disposèrent leurs canons et leurs bombardes pour les forcer dans cette dernière retraite².

Le siège fut marqué par un accident qui faillit diviser, par le contre-coup des intrigues de la cour, l'armée si bien unie contre les Anglais.

Richemont, retiré dans sa seigneurie de Parthenay, ne se résignait point à l'inaction où le condamnait l'ingrate et misérable jalousie de La Trémouille. Après l'arrivée de la Pucelle, quand on alla au secours d'Orléans, il voulut en être, et leva une troupe qui ne comptait pas moins de quatre cents lances et de huit cents archers. Mais comme il était à Loudun, le roi lui fit dire de s'en retourner ; que, s'il passait outre, on le combattait. Le connétable dut s'arrêter, et il put d'ailleurs apprendre bientôt qu'Orléans avait été délivré sans son aide. Mais, quand il sut qu'on

1. *La pucelle à Orléans et à Meun* : t. IV, p. 13 (Cagny) ; p. 65 (J. Chartier) ; p. 175 (Journal). *Mystère du siège d'Orléans*, v. 16829 et suiv. ; 17950 et suiv.

2. *Beaugency* : t. IV, p. 14 (Cagny) ; p. 65 (J. Chartier) ; p. 174 (Journal) ; *Mystère du siège d'Orléans*, v. 18102 et suiv.

recommençait une campagne sur la Loire, il reprit sa marche; il passa le fleuve à Amboise, dont le capitaine, plus homme de bien qu'homme de cour, n'entreprit point de l'arrêter, et, apprenant qu'on faisait le siège de Baugency, il y alla¹.

Si l'on en croit l'historien attitré, on pourrait dire l'apologiste de Richemont, Guillaume Gruel, dès qu'on apprit l'arrivée du connétable, le duc d'Alençon et la Pucelle montèrent à cheval pour le combattre. Mais La Hire et plusieurs autres, sachant ce qu'elle voulait faire, lui dirent « que si elle y alloit, elle trouverait bien à qui parler; et qu'il y en avoit en la compagnie qui seroient plutôt à lui qu'à elle; et qu'ils aimeroient mieux lui et sa compagnie que toutes les pucelles du royaume de France. » Malgré ce langage assez impertinent (on a plus d'une raison de croire que Gruel ne l'a pas entendu), la Pucelle s'avance vers Richemont. On le rencontre, mais au lieu de le combattre, on lui fait grande chère, on est bien aise de sa venue. La Pucelle met pied à terre, embrasse ses genoux, et Richemont lui dit : « Jeanne, on m'a dit que vous me voulez combattre. Je ne sais si vous êtes de par Dieu ou non. Si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains de rien, car Dieu sait mon bon vouloir; si vous êtes de par le diable, je vous

1. *Richemont* : t. IV, p. 316 (Gruel) ; p. 175 (Journal), etc. Il amenait 5 a 600 combattants, selon Cagny (t. IV, p. 14 ;) 1000 à 1200, selon Chartier. *ibid.* p. 65.)— Gruel prétend que Richemont ne s'arrêta point sur l'ordre du roi, quand il venait pour le siège d'Orléans. Mais de quel pas a-t-il marché, puisqu'il n'arrive à Amboise qu'au temps du siège de Baugency?

crains encore moins. » C'est sur ce mot que Gruel montre son héros tirant droit au siège, et prenant la charge du guet : « et fut le plus beau guet qui eût été en France, passé a (il y a) long temps¹. »

Le duc d'Alençon fait un tout autre récit de l'affaire. L'arrivée de Richemont était fort mal vue des chefs. Alençon avait reçu les ordres du roi ; il déclara à Jeanne que, si le connétable venait, lui-même s'en irait. Le succès était donc compromis par une démarche faite pour l'assurer ; mais il n'y avait au fond de tout cela, on le savait, que la jalousie d'un courtisan, point de haine personnelle aux chefs ; il ne fallait pour les rapprocher qu'un prétexte et du bon vouloir. Le prétexte fut l'ennemi, dont la venue était annoncée ; et le bon vouloir, c'est Jeanne qui l'inspira. Elle qui cherchait si peu l'aide des hommes, elle dit au duc d'Alençon qu'il fallait s'aider ; et elle régla les formes de l'accord : car elle seule paraissait avoir assez de crédit pour le faire goûter de Charles VII. A la prière du connétable et des seigneurs, elle se chargea donc de ménager la paix de Richemont avec ce prince. Le connétable jura devant elle et devant les seigneurs qu'il servirait toujours loyalement le roi ; et le duc d'Alençon et les autres chefs se portèrent garants de sa réconciliation².

La troupe anglaise dont l'arrivée hâta la conclusion de cet accord était celle que Falstolf avait

1. *Richemont et Jeanne* : t. IV. p. 317 (Gruel).

2. *Richemont accueilli*, t. III, p. 98 (Alençon) ; t. IV, p. 175 (Journal), p. 24 (Chron.) \ *Myst. du siège d'Orléans*, v. 18538, 18640 et suiv.

voulu amener au secours de Jargeau. Il avait appris pendant son séjour à Janville la perte de cette place; et Talbot, venant de la Loire, avait pu lui faire connaître presque en même temps que le pont de Meun était pris, et Baugency, à la veille d'être forcé. Falstolf était d'avis qu'on en laissât la garnison capituler, représentant que depuis les affaires d'Orléans les troupes étaient « moult amaties et effrayées. » Il pensait donc qu'il valait mieux ne rien risquer, se renfermer dans les forteresses les plus sûres, et y attendre que leurs gens eussent repris confiance et que Bedford leur eût envoyé tous les secours promis. Mais Talbot s'indigna de cette circonspection et jura que n'eût-il que sa gent et ceux qui le voudraient suivre, il irait combattre l'ennemi, à l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges. Falstolf céda, et le lendemain on mit les troupes aux champs : mais avant de partir il réunit les capitaines et leur remontra encore les périls de l'entreprise : ils n'étaient, disait-il, qu'une poignée de gens au regard des Français, et, « si la fortune tournoit mauvaise sur eux, tout ce que le feu roi Henri avoit conquis en France à grand labeur et long terme seroit en voie de perdition. » Mais ses remontrances n'étant pas mieux goûtées, il commanda aux étendards de prendre la route de Meun¹.

1. *Talbot venant de Baugency* : t. IV, p. 239 (Chron.). — *Falstolf* : t. IV, p. 415. (Jean de Wavrin. dans ses additions à Monstrelet.) Wavrin faisait partie du corps de Falstolf: il en porte le nombre à 5000 hommes, à quoi Talbot joignit 40 lances et 200 archers

Les Français, laissant une partie des leurs autour du château de Baugency, vinrent au-devant des Anglais et les rencontrèrent « à une lieue près de Meun et assez près de Baugency. » Wavrin, qui parle seul expressément de ce mouvement, porte leur nombre à six mille environ et nomme parmi les chefs Alençon, Dunois, Lafayette, La Hire, Xaintrailles et la Pucelle. Ils se postèrent sur une éminence, observant les ennemis. Les chefs anglais, s'attendant à la bataille, firent mettre pied à terre, avec ordre aux archers de s'entourer de leur ceinture de pieux; puis, voyant que les Français ne bougeaient pas, ils envoyèrent des hérauts les défier, s'ils voulaient descendre dans la plaine. Mais ils eurent cette réponse des gens de la Pucelle: «Allez vous loger pour maishuy (aujourd'hui), car il est tard, mais demain, au plaisir de Dieu et de Notre-Dame, nous nous verrons de plus près¹. »

Les Anglais vinrent se loger à Meun, où ils avaient garnison, et changèrent de tactique. Au lieu de marcher droit sur les assiégeants de Baugency, ils canonnière toute la nuit le pont de

(*ibid.*). Les historiens français diminuent ce nombre, loin de l'accroître : Jean Chartier donne aux Anglais 4 à 5000 hommes (*ibid.*, p. 67;) le Journal du siège, 4000 (*ibid.*, p. 176.)

1. *Les Français et les Anglais en présence*, t. IV, p. 417 (Wavrin) cf. p. 176 (Journal) : ... « tendans avec les autres à secourir Beaugency et cuidans faire délaissier le siège ; mais ils ne purent y entrer, combien qu'ils fussent quatre mil combattants, car ils trouvèrent les François en telle ordonnance qu'ils délaissèrent leur entreprise. Et s'en retournèrent au pont de Meung et l'assaillirent moult asprement, » t. IV, p. 176 (Journal).

Meun, qui était aux Français, comptant l'enlever et gagner par l'autre rive le pont de Baugency qui était aux leurs. Ils entraient ainsi sans nul obstacle dans le château assiégé, et demeuraient libres ou d'en sortir avec toutes leurs forces pour attaquer, ou de se borner à s'y défendre. Mais les Français avaient employé le temps bien mieux encore : ils avaient pris la place qu'on voulait délivrer¹.

Les défenseurs du château de Baugency étaient, comme ceux de Jargeau, les débris de l'armée d'Orléans : c'étaient déjà des vaincus de la Pucelle. Or ils voyaient des renforts venir aux assiégeants avec Richemont, et ils avaient perdu l'espérance d'en recevoir eux-mêmes : car le départ et le retour si prompt de la Pucelle leur avaient fait croire que l'armée de Falstolf était venue et s'en était allée. En ces circonstances, et avant que la situation devînt plus critique (elle devait l'être, si Richemont achevait de les investir en les attaquant par l'autre côté du fleuve comme on l'avait résolu), le bailli d'Évreux, qui les commandait, proposa et obtint, pour les siens, une capitulation. On convint qu'ils sortiraient de la place avec les hon-

1. *Les Anglais à Meun* : t. IV, p. 417 (Wavrin) : « Et chevauchèrent vers Meung, où ils se logèrent cette nuit, car ils ne trouvèrent nulle résistance en la ville, fors tant suellement que le pont se tenoit pour les François. » — Si les Anglais avaient abandonné la ville, les Français, on le voit, n'avaient point cherché à la reprendre, mais les autres témoignages établissent que la garnison anglaise n'en était pas sortie. Cagny dit que Falstolf y vint prendre le sire de Scales et sa troupe, pour les ramener à Janville (*ibid.*, p. 15) ; cf. t. III, p. 20 (Dunois) ; t. IV, p. 176 (Journal).

neurs de la guerre, emmenant leurs chevaux, avec leurs harnais et la valeur d'un marc d'argent au plus. Ils promettaient de ne point reprendre les armes avant dix jours¹.

Ils partirent le 18 au matin, et la nouvelle en fut portée à Meun par un poursuivant d'armes, quand les Anglais, ayant canonné le pont toute la nuit, s'apprêtaient à lui donner l'assaut. Ils furent heureux de ne l'avoir point passé, et ne songèrent plus qu'à reprendre, avec la garnison de Meun, la route qu'ils avaient suivie naguère. Ils firent d'ailleurs leur retraite en bon ordre. Derrière une première troupe, conduite par un chevalier anglais, marchaient l'artillerie et les bagages ; puis venait le corps de bataille sous les ordres de Fals-tolf, de Talbot, de Raveston ; puis l'arrière-garde, toute composée d'Anglais de race².

Cependant les Français, maîtres du château de Baugency, avaient hâte de voir les Anglais de près, comme ils l'avaient promis la veille. Ils avaient cru les retrouver à Meun ; mais l'ennemi

1. *Capitulation de Baugency* : t. III, p. 97 (Alençon). — « Et veoyent que rien ne pouvoit résister contre la Pucelle, et qu'elle mettoit toute l'ordonnance de sa compagnie en telle conduite comme elle vouloit, tout ainsi comme le devroient et pourroient faire le connestable et les maréchaux d'ung ost, » t. IV, p. 14-15 (Cagny) ; cf. p. 45 (Berri) ; p. 175 (Journal) ; p. 241 (Chronique) ; p. 318 (Gruel) ; p. 370 (Monstrelet), et p. 419 (Wavrin) : Mystère du siège d'Orléans, v. 19 334 et suiv. La Chronique évalue la garnison à 500 combattants. Le Journal raconte qu'ils allèrent à Meaux ; Berri dit avec plus de vraisemblance qu'ils se retirèrent en Normandie, « ung baston en leur poing. »

2. *Retraite des Anglais* : Nous suivons le récit de Wavrin qui y était (t. IV, p. 420, 421.)

ayant fait retraite à la première apparition de leur avant-garde, ils gagnèrent au plus vite la route de Blois à Paris, où ils espéraient le rejoindre. Les Anglais, avertis de leur marche par les coureurs de l'arrière-garde, ne songèrent plus qu'à trouver un lieu favorable où ils pussent s'arrêter et les attendre, comme à Crécy. On donna donc à l'avant-garde l'ordre d'aller s'établir, avec l'artillerie et les bagages, le long d'un petit bois (près du hameau de Lignerolles) qui couvrait les abords de Patay. Pour y parvenir, il fallait traverser un bas-fond et au delà un passage resserré entre deux haies très-fortes. Quand le corps principal y arriva, Talbot, mettant pied à terre, promit d'y tenir avec cinq cents archers d'élite jusqu'à ce que l'arrière-garde eût rejoint le corps de bataille ; il comptait ensuite, faisant retraite le long de ces haies, gagner à son tour la position où l'avant-garde avait précédé, et où tous se devaient réunir pour soutenir le combat¹.

Mais il en arriva autrement. Les Français marchaient en avant, ne sachant au juste où était l'ennemi, mais allant toujours, sur la foi de la Pucelle. Elle leur avait dit que les Anglais les attendraient, et comme on lui demandait où, elle avait répondu qu'on chevauchât sûrement et qu'on aurait « bon conduit. » Ils allaient donc dans la direction où l'on croyait que marchaient les Anglais, ayant

1. *Bataille de Patay : Procès*, t. IV, p. 68 (J. Chartier) ; p. 176 (Journal) ; p. 421 (Wavrin). Cf. Mantellier, *Hist. du siège d'Orléans*, p. 138.

pour éclaireurs soixante ou quatre-vingts de leurs chevaliers les plus braves et les mieux montés. Ils n'avaient rien vu encore, empêchés par le pli du terrain, lorsqu'un cerf, qu'ils firent lever, alla donner dans le corps de bataille des Anglais, où il fut reçu à grands cris. Ces cris donnèrent l'éveil aux chevaliers français, qui reconnurent l'ennemi et bientôt le purent découvrir, marchant en parfaite ordonnance. Ils se hâtèrent d'en avertir le gros de leur armée, disant qu'il était l'heure de besogner, qu'on les aurait bientôt en face. A cette nouvelle, le duc d'Alençon demanda à Jeanne ce qu'il fallait faire.

« Avez-vous de bons éperons ? » lui dit-elle.

Plusieurs l'entendant s'écrièrent :

« Que dites-vous ? Nous tournerons donc le dos ? »

— Nenni, en nom Dieu, dit Jeanne, ce seront les Anglois ; ils seront déconfits, et vous aurez besoin des éperons pour les suivre. »

Comme on disait qu'ils avaient plus de mille hommes d'armes :

« Ah ! beau connétable, dit-elle à Richemont, vous n'êtes pas venu de par moi, mais, puisque vous êtes venu, vous serez bien venu. » Et quelques-uns manifestant encore des doutes, sinon de la crainte : « En nom Dieu, dit Jeanne, il les faut combattre ; quand ils seroient pendus aux nues, nous les aurons, parce que Dieu nous les envoie pour que nous les châtiions. » Et elle répondait de la victoire : « Le gentil roi, disait-elle, aura aujourd'hui la plus grant victoire qu'il eut pièça (de long-

temps). Et m'a dit mon conseil qu'ils sont tous nôtres¹. »

Elle voulait être à l'avant-garde. On la retint malgré elle, et on y mit La Hire, mais avec l'ordre d'attaquer les Anglais assez vivement pour leur faire tourner le visage, point assez pour qu'ils tournassent le dos. On voulait, en les retenant à cette escarmouche, donner au gros de l'armée française le temps d'arriver, sans leur laisser à eux celui de gagrier la position où ils comptaient se réunir. Mais l'impétuosité de La Hire, et sans doute aussi la terreur que Jeanne, même de loin, inspirait, déjouèrent ce calcul. Les Français tombèrent sur l'arrière-garde des Anglais et la dispersèrent. Talbot pourtant demeurait ferme à son défilé, et Falstolf, fidèle au plan que l'on avait arrêté, faisait diligence pour aller rejoindre l'avant-garde dans ses positions sur les derrières. Mais l'avant-garde, le voyant venir à elle, crut qu'il se retirait, et, pour ne point perdre son avance, elle prit la fuite. Falstolf voulut se retourner alors et marcher à l'ennemi : il était trop tard. Déjà Talbot se voyait enveloppé, la panique était générale, et les Français, maîtres du champ de bataille, tuaient ou prenaient ceux qui leur tombaient sous la main. Falstolf céda enfin aux instances de ceux qui l'entouraient, et s'enfuit avec peu de monde. Dans son escorte était Wavrin, qui a fait ce récit

1. *Bataille de Patay* : t. IV, p. 422 (Wavrin); t. III, p. 98 (Alençon) ; t. IV, p. 243 (Chron.).

de la bataille. Il dit que les Anglais perdirent deux mille morts et deux cents prisonniers. Dunois, sans distinguer, évalue leur perte à quatre mille hommes. Talbot était parmi les prisonniers. Comme on le présentait au duc d'Alençon, le jeune prince lui dit : « Vous ne pensiez pas, le matin, que cela vous arriveroit. » Il répondit : « C'est la fortune de la guerre¹. »

Cette journée eut des résultats considérables. Tout le pays, qui détestait les Anglais, ne chercha plus à cacher sa haine. Ceux de Janville, à qui ils avaient laissé leur argent au départ, leur fermèrent la porte ; et quant aux places qu'ils possédaient encore au voisinage, Mont-Pipeau, Saint-Sigismond, etc., les garnisons s'empressèrent d'y mettre le feu et d'en partir. Nulle citadelle ne leur semblait sûre. Ce qui était plus grave, c'est que, même en plaine, ils ne paraissaient plus à craindre. Les Anglais, grâce à l'habile emploi des armes

1. *Bataille de Patay* : t. IV, p. 419 (Wavrin). « Et habuit l'avant-garde La Hire; de quo ipsa Johanna fuit multum irata, quia ipsa multum affectabat habere onus de l'avant-garde. » T. III, p. 71 (L. de Contes). — Et parce que la Pucelle et plusieurs seigneurs ne vouloient pas que la grousse bataille fust ostée de son pas, ils esleurent La Hire, Poton,... et leur baillièrent charge d'aler courir et escarmoucher devant les Angloys pour les retenir et garder d'eux retraire en lieu fort. Ce qu'ilz feirent et outre plus; car ils se frappèrent dedans eulx de telle hardiesse, combien qu'ils ne feussent que quatorze à quinze cens combatans, qu'ils les mirent à desaroy et desconfiture, nonobtant qu'ils estoient plus de quatre mil combatans. » T. IV, p. 177 (Journal); cf. t. III, p. 120 (Th. de Thermes). — « Percutiatis audacter, et ipsi fugam capient. » T. IV, p. 339 (P. Cochon, *Chron. normande*, ch. XLVIII dans l'édition de Vallet de Viriville.) Sur les pertes des Anglais à la bataille de Patay, voy. l'appendice n° XXVI.

de trait, à l'excellence de leur infanterie et à une tactique qui reléguait au second rang les brillants usages de la chevalerie, avaient acquis dans les combats en rase campagne un renom de supériorité consacré par les souvenirs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ce prestige se dissipait comme les autres. Toute leur tactique avait été déjouée dans le lieu le plus propre à leur faire retrouver la gloire de ces grandes journées ; tout leur corps de bataille avait été mis en fuite par une simple avant-garde, mais une avant-garde animée de l'esprit de la Pucelle. Qui pouvait douter maintenant qu'elle ne menât le roi à Reims comme elle le promettait ? Jeanne avait prouvé qu'elle saurait s'ouvrir les chemins comme elle savait forcer les citadelles. On l'avait vue à l'œuvre : et pourtant on différait encore¹ !

Jeanne avait déjà rencontré bien des résistances à l'accomplissement de sa mission. Elle en avait rencontré de toutes sortes : à Domremy, à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers. Elle avait triomphé alors, sans persuader encore. Comme on l'avait laissée aller à Chinon, on l'envoya à Orléans : mais la défiance la suivait. Si le peuple avait foi en elle, les grands se servaient d'elle sans la croire. Ils la mettaient devant, et décidaient à son insu, qu'il s'agît ou de la marche du convoi, ou de l'attaque des forteresses anglaises : il avait fallu qu'elle

1. *Suites de la bataille de Patay* : t. IV, p. 48 (Berri) ; p. 178 (Journal) : p. 244 (Chron.).

commençât par leur faire en quelque sorte violence à eux-mêmes, pour forcer les Anglais dans leurs bastilles et les chasser d'Orléans. La délivrance d'Orléans, qui était plus qu'une victoire, avait imprimé un élan immense à tous les esprits. Il n'y avait qu'à le soutenir et à le suivre : on le laisse retomber, et Jeanne doit lutter encore et contre l'inertie et contre la malveillance. Elle demandait le voyage de Reims : on lui offre une campagne sur la Loire. Elle accepte, comme en attendant ; et l'on a vu avec quelle rapidité elle la termine. Le 11 juin elle attaque Jargeau, et le prend le 12; le 13 elle est à Orléans, où elle rallie ses troupes; le 15 elle occupe le pont de Meun; le 16 elle attaque Baugency, qui se rend le 17. Les Anglais partis pour secourir Jargeau arrivent à Meun, le jour même où Baugency capitule; ils n'arrivent que pour faire retraite, mais non si vite qu'ils ne soient rejoints et battus le 18 à Patay. Une semaine a tout achevé¹.

L'épreuve est donc complète. Jeanne a prouvé sa mission et dans les sièges et dans les batailles. Ce n'est plus seulement le peuple, ce sont les soldats, ce sont les capitaines et tous les seigneurs qui croient en elle et ne demandent qu'à la suivre. Eux qui, au siège d'Orléans, montraient encore tant de défiance, n'avaient plus, dans la dernière campagne, rien fait que par sa direction. Mais

1. Tout cela n'empêche pas Sismondi de dire : « Les chefs s'aperçurent bien vite que c'était à eux à la diriger » (*Histoire des Français* t. XIII, p. 123).

c'était ce qui effrayait ceux qui, dans le plus intime des conseils du roi, l'avaient toujours sourdement combattue, et notamment le favori La Trémouille. Sa puissance était fondée sur l'inertie du prince et sur son isolement. Elle était fort compromise, si le roi voulait agir enfin, s'il s'entourait des princes du sang, de toute la noblesse : car il trouvait nécessairement en eux dans cette voie une concurrence fatale à son crédit. Or Jeanne, qui venait d'imprimer ce grand mouvement, devait en cela lui être suspecte à plus d'un titre. Elle avait salué dans le jeune duc d'Alençon l'un des soutiens du trône, et illustré par le triomphe le commandement dont il avait été revêtu. Elle avait, dans le cours de cette rapide campagne, accueilli le connétable : elle lui avait promis de faire sa paix avec le roi ; elle y avait engagé le duc d'Alençon et les principaux capitaines ; et comme pour rendre l'engagement plus sacré, elle l'avait scellé de la commune victoire. Elle allait donc ramener à la cour un homme qui n'y pouvait paraître sans que La Trémouille, si considérable qu'il fût par ses grands biens, rentrât sous terre. La Trémouille, sans aller de front contre un mouvement qui l'eût emporté, fit en sorte que le roi ne s'y abandonnât que le moins possible, et sut ainsi, en l'y suivant lui-même avec prudence, gagner le jour où, l'entraînement ayant perdu de sa force, il fût possible de l'en retirer. C'est le triomphe de sa politique et le malheur de la France.

II

LE SACRE.

La Pucelle était revenue le dimanche matin (19 juin) de Patay à Orléans, et les habitants, joyeux et fiers d'un succès qui couronnait et consacrait leur délivrance, ne doutaient point que le roi n'y vînt lui-même : c'était montrer l'importance qu'il attachait à leur ville et l'estime qu'il faisait de leur dévouement. Mais laisser aller le roi à cette armée tout enivrée de sa victoire, au sein d'une ville qui était comme le monument du triomphe de la Pucelle, c'était l'exposer à la contagion de l'enthousiasme populaire; et le favori sentait bien qu'elle ne gagnerait pas le prince à son profit. Le roi resta donc à Sully-sur-Loire, domaine de La Trémouille, et les habitants d'Orléans, qui s'étaient mis en grande dépense pour le recevoir plus dignement, ornant les maisons et tendant les rues, en furent, à

leur grand déplaisir, pour leurs frais de décoration¹.

Ce premier succès en promettait un autre à La Trémouille. La Pucelle, n'ayant pas trouvé le roi à Orléans, vint avec le duc d'Alençon et les seigneurs à Sully, pour accomplir auprès de lui l'engagement pris à l'égard de Richemont : ils le suppliaient de pardonner à un homme qui avait eu sa part aux derniers succès et qui venait mettre quinze cents combattants à son service. Le roi lui pardonna; mais il refusa absolument de l'admettre au voyage de Reims « pour l'amour du seigneur de La Trémouille; » ce « dont la Pucelle fut très-déplaisante; et si furent plusieurs grands seigneurs..., mais toutefois n'en osoient parler parce qu'ils voyoient que le roi faisoit, de tout, ce qu'il plaisoit à celui seigneur de La Trémouille. » Le voyage même lui plaisait peu, et il s'effrayait de ce grand rassemblement d'hommes qui ne demandoient rien que de servir à leurs dépens sous la Pucelle, mais qui ne pouvaient pas longtemps servir ainsi le roi, sans péril pour le favori; c'est ce qu'atteste Jean Chartier : « Et par le moyen d'icelle Jehanne la Pucelle venoient tant de gens de toutes parts devers le roi pour le servir à leurs dépens, qu'on disoit qu'icelui de La Trimolle et autres du conseil étoient bien courroucés que tant y en venoit, pour le doubte, (crainte) de leurs

1. *Retour de la Pucelle à Orléans*: t. IV, p. 178 (Journal); p. 245 (Chron).

personnes. Et disoient plusieurs que si ledit sire de la Trimolle et autres du conseil du roi eussent voulu recueillir tous ceux qui venoient au service du roi, ils eussent pu légèrement recouvrer tout ce que les Anglois tenoient au royaume de France¹. »

Cependant le voyage de Reims fut résolu ; et le roi vint à Saint-Benoît-sur-Loire, près Châteauneuf, où les capitaines furent réunis en conseil. La Pucelle était l'âme de tout ce qui tendait à ce but : et le roi se montrait touché de la peine qu'elle se donnait ; il lui commanda même, en cette rencontre, de prendre du repos. Mais ce qui peinait la

1. *Le connétable* : t. IV, p. 178 et 245 (Journal et Chron.) ; p. 71 (J. Chartier) ; p. 46 (Berri) : « Et renvoya le connestable et aussi contremanda le conte de Perdriac (Bernard d'Armagnac) pour ce que le sire de La Trémoille craignoit qu'ilz ne vouldissent entreprendre à avoir le gouvernement du roy, ou luy faire desplaisir de sa personne et le bouter hors. » Gruel force le trait : « Le roi manda au connétable qu'il s'en retournast en sa maison ; et mondit seigneur envoya devers luy le supplier que ce fust son plaisir qu'il le servist, et que bien et loyaument il le serviroit, et le royaume ; et y envoya les seigneurs de Beaumanoir et de Rostrenen, et prioit La Trimouille qu'il luy pleust le laisser servir le roy, et qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit, fût-ce jusques à le baiser aux genoux. Mais oncques n'en voulut-il rien faire : et luy fit mander le Roy qu'il s'en allast, et que mieux aimeroit-il n'estre jamais couronné que mondit seigneur y fust, » p. 756 (Godefroy). La Trémouille n'était-il mu que par la peur du connétable ? On le doit croire ; et cependant on y a vu un motif plus coupable encore. La ville de Sully était une de ses seigneuries ; les ménagements dont les Anglais avaient usé envers elle, quand ils l'occupèrent, un peu avant le siège d'Orléans, le soin qu'ils eurent d'y établir pour capitaine le frère même de La Trémouille (Chron. de la Pucelle, chap. XXXIV), avaient fait soupçonner que le favori de Charles VII n'était pas leur plus grand ennemi

Empressement à servir aux ordres de Jeanne : le Mystère du siège d'Orléans, v. 17 381 et suiv.

Pucelle, c'étaient ces hésitations et ces retards : elle se mit à pleurer et dit au roi qu'il ne doutât point, et qu'il recouvrerait son royaume, et serait bientôt couronné¹.

Il fut décidé que les troupes d'Orléans viendraient à Gien, où le roi se rendrait lui-même avec tous ceux qui le devaient accompagner. Jeanne revint donc à Orléans pour tout préparer, et le vendredi matin 24, elle fit donner le signal du départ. On fut à Gien le jour même; et dès le lendemain, elle adressait une lettre aux habitants de Tournay, cette brave et loyale ville qui, au milieu des provinces de la maison de Bourgogne, restait attachée à la France et à son roi. Elle leur annonçait les succès remportés en huit jours sur les Anglais, leurs villes de la Loire conquises, leur armée battue et dispersée, leurs chefs tués ou pris; et elle les invitait au sacre du roi, les priant de se tenir prêts à venir au-devant de lui quand ils auraient nouvelle de son approche².

Mais les choses étaient moins avancées qu'elle ne l'avait cru. C'étaient chaque jour encore de nouveaux conseils. Quelques-uns des princes du sang royal, dit Dunois, et d'autres capitaines remettaient même en question le voyage de Reims, proposant une entreprise plus hardie : il s'agis-

1. *Préparatifs de départ*: t. IV, p. 17 (Cagny) ; p. 245 (Chron. — *Le roi et la Pucelle* : t. III. p. 116 (Sim. Charles); cf. *ibid.*, p. 76 (G. Thibault).

2. *Lettre de la Pucelle aux habitants de Tournai*. Voyez l'appendice n° XXVII.

sait d'aller au cœur de la puissance anglaise, non à Reims, mais à Rouen. D'autres admettaient le voyage de Reims en principe; mais, sous prétexte de lui donner plus de sûreté ou plus d'éclat, ils ne cherchaient qu'à le faire ajourner. On attendait la reine que l'on voulait faire couronner avec le roi, et tout en l'attendant, on proposait aux capitaines quelques petites entreprises qui étaient comme à la portée de la main. Les Anglais avaient généralement abandonné leurs forteresses de la Beauce; mais, par eux-mêmes ou par les Bourguignons, ils en gardaient encore plusieurs sur la Loire : Marchénoir, Bonny, Cosne et la Charité. Ne pouvait-on les en déloger d'abord? C'était même déjà chose commencée. Le 26, Louis de Culan prenait Bonny; ceux de Marchénoir offraient de se rendre, à la nouvelle que Richemont, demeuré à Baugency, les voulait attaquer; Cosne et la Charité refusaient de capituler : mais serait-il si difficile de les prendre? Cependant, encore fallait-il les aller prendre l'une après l'autre; et aller prendre Cosne et la Charité, c'était ramener le roi à Bourges. Jeanne le voulait mener à Reims. Elle sentait que ce temps perdu à de petites choses, quand on en pouvait faire de grandes, n'était bon qu'à rendre même les petites plus difficiles : ainsi ceux de Marchénoir qui avaient donné des otages et obtenu dix jours pour emporter leurs biens, apprenant la conduite du roi envers Richemont, usèrent du délai pour saisir quelques otages à leur tour et garder la place. — La Pucelle ne voulait plus admettre aucune

cause nouvelle de retard; et voyant où l'on cherchait à l'entraîner, elle quitta la ville, dès le 27, et alla se loger aux champs. Agir sans elle, c'était tout perdre. On se rendit. Par un reste de crainte sur les hasards du voyage, la reine, arrivée à Gien, fut renvoyée à Bourges; Cosne et la Charité furent laissées là, et le 29 juin, jour de la Saint-Pierre, on partit pour Reims¹.

Le roi emmenait, dans cette expédition avec la Pucelle, le duc d'Alençon, les comtes de Clermont, de Vendôme et de Boulogne, le bâtard d'Orléans, le maréchal de Boussac (Sainte-Sévère), l'amiral Louis de Culan, les seigneurs de Rais, de Laval, de Lohéac, de Chauvigny, La Hire, Poton de Xaintrailles, La Trémouille et plusieurs autres, avec environ douze mille combattants. Il prit d'abord le chemin de Montargis, et l'on put croire qu'il marcherait sur Sens; mais il se tourna vers Auxerre. Les habitants, sans se déclarer contre lui, auraient voulu ne se point compromettre à l'égard des Anglais. Ils envoyèrent donc une députation au roi pour tâcher d'accommoder ses vues à leur politique. Jeanne voulait qu'ils se rendis-

1. *Projets sur la Normandie*: t. III, p. 13 (Dunois). — *Bonny, Marchénoir*, etc. : t. IV, p. 179, 180 (Journal) ; p. 246 (Chron.). — *La Pucelle aux champs* : t. IV, p. 18 (Cagny) : « Et combien que le roy n'avoit pas d'argent pour souldoyer son armée, tous chevaliers, escuyers, gens de guerre et de commun ne refusoient pas de aller servir le roy pour ce voyage en la compagnie de la Pucelle, disant qu'ils iroient partout où elle voudroit aller. » — « Audit lieu de *Gyen-sur-Loire* fut faict un payement aux gens de guerre de trois francs pour hommes d'armes qui estoit peu de choses. » T. IV, p. 249 (Chron., chap. LVI).

sent ou qu'on les prît : un acte de vigueur au début ne pouvait qu'aplanir les difficultés de la route. Mais Jeanne ne commandait plus ici : elle ne pouvait qu'agir auprès du roi ; et près du roi était La Trémouille, gouverneur en titre de la ville, et qui, loin de s'en faire ouvrir les portes, se laissa gagner, dit-on, moyennant deux mille écus d'or, à la résolution de les tenir fermées à Charles VII. On accorda aux habitants la trêve qu'ils demandaient, au grand mécontentement de la Pucelle et des capitaines. Ils promettaient de faire ce que feraient ceux de Troyes, de Châlons et de Reims. La seule chose qu'ils concédassent pour le moment aux gens du roi, ce fut de leur donner, à prix d'argent, des vivres dont on avait négligé de se pourvoir¹.

Après trois jours passés devant Auxerre, on alla à Saint-Florentin, qui se rendit de bonne grâce, et, chemin faisant, on se préparait la voie par des messages. De Brinon-l'Archevêque, le roi écrivit à Reims (le 4 juillet), mandant aux habitants les choses qui venaient de s'accomplir à Orléans, à Jargeau, à Baugency, etc., « plus par grâce divine que œuvre humaine ; » il leur annonçait son voyage, et les invitait à le recevoir comme ils avaient coutume de faire ses prédécesseurs, sans

1. *Départ pour Reims* : t. IV, p. 180 (Journal), et p. 74 (J. Chartier). — *Lettre de Philibert de Moulant*, t. IV, p. 286 (J. Rogier, auteur du XVII^e siècle, mais qui a compilé des pièces authentiques, aujourd'hui perdues). — *Auxerre*, *ibid.*, p. 181 (Journal), et 250 (Chron.). Dom Plancher défend La Trémouille de l'accusation de corruption (*Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 130). — *Conditions du traité*, *ibid.*, p. 278 (Monstrelet).

rien craindre du passé, « assurés d'être traités par lui en bons et loyaux sujets. » Le même jour, comme on était à Saint-Phal, à quelques lieues de Troyes, la Pucelle, à son tour envoya aux habitants de cette ville un message qui les invitait à se soumettre, ne leur laissant d'autre alternative que d'être forcés. Mais il y avait à Troyes une garnison de cinq à six cents Anglais et Bourguignons qui gouvernaient les résolutions de la bourgeoisie. Au lieu de répondre au roi, ils écrivirent à Reims pour qu'on leur vînt en aide et qu'on demandât des secours au régent¹.

Le 5, à neuf heures du matin, l'armée royale était devant leurs murs, et elle s'y établit malgré une sortie de la garnison, qui fut repoussée. Le roi reprit les négociations, espérant amener les habitants à une soumission volontaire. On prit ses lettres des mains du hérault, sans le laisser entrer dans la ville; on les lut au conseil, et on y répondit que les habitants avaient juré au duc de Bourgogne de ne recevoir en leur ville, sans son ordre exprès, aucune force capable de leur faire la loi. Ils ajoutaient, pour s'excuser eux-mêmes, qu'ils avaient actuellement chez eux une multitude de gens de guerre auxquels ils n'étaient pas en état de résister; et ils ne le prouvaient que trop par de nouvelles lettres aux habitants de Reims, où ils

1. *Saint-Florentin*, t. IV, p. 72 (J. Chartier). — *Lettre du roy aux habit. de Reims*, *ibid.*, p. 287 ;— *de ceux de Troyes à ceux de Reims*, *ibid.*, p. 289-290;— *de Jehanne aux habit. de Troyes*, *ibid.* p. 287 ; voy, l'appendice n° XXVIII.

parlaient de ces messages, des réponses qu'ils y avaient faites, des dispositions qu'ils avaient prises, et de leur résolution de combattre jusqu'à la mort. Ils leur parlaient aussi de la Pucelle, une *Cocquarde*, comme ils l'appelaient : ils certifiaient que c'était une folle pleine du diable ; que sa lettre n'avait ni rime ni raison, ajoutant qu'après s'en être bien moqués, ils l'avaient jetée au feu sans daigner y répondre¹.

La Pucelle n'avait point laissé de faire de nouveaux efforts pour les ramener au roi. Il y avait alors à Troyes un moine augustin, d'autres disent cordelier, qui avait fait grand bruit en ce temps-là. Frère Richard (c'était son nom), après avoir visité les saints lieux, était allé à Paris, au commencement d'avril 1429, et y avait prêché avec un succès extraordinaire : il parlait cinq à six heures de suite, et ne comptait pas moins de cinq ou six mille personnes à ses sermons. Les Anglais avaient fini par prendre ombrage de ce concours. Il était donc sorti brusquement de Paris, avait parcouru la Bourgogne et la Champagne. Il se trouvait à Troyes, quand vinrent le roi et la Pucelle. Ayant ouï ce qu'on disait d'elle, il la voulut voir, mais, craignant un peu qu'elle ne fût ce que disaient les habitants de Troyes, il s'approchait avec défiance, faisant des signes de croix et jetant de l'eau bénite. — « Approchez hardiment, lui dit la Pucelle, je ne m'envolerai pas. » Et après l'avoir rassuré,

1. *Le roi devant Troyes*, *ibid.*, p. 289-290. Perceval de Cagny fixe à tort au vendredi, 8 juillet, l'arrivée devant Troyes (*ibid.*, p. 18).

elle le chargea de nouvelles lettres pour la ville assiégée. Mais elles n'eurent pas plus de succès¹.

On était là depuis cinq jours, attendant que la ville se rendît. Elle n'en faisait rien, et l'on se croyait si peu en état de l'y contraindre qu'on ne songeait plus, dans le camp de Charles, qu'à lever le siège. L'armée royale, partie sans provisions, commençait à sentir la famine. On tint conseil, et l'archevêque de Reims, aussi peu pressé de rentrer dans sa cathédrale que d'y mener le roi, démontra fort pertinemment qu'on ne pouvait demeurer devant Troyes davantage. Il alléguait le manque de vivres et d'argent, la force de la ville assiégée, ses approvisionnements, ses nombreux défenseurs. Il montrait comme elle était peu disposée à se rendre, et comme on était peu en mesure de la forcer, n'ayant ni artillerie ni bombardes, ni places d'où l'on en pût tirer plus proche que Gien, c'est-à-dire à trente lieues de là. On recueillit les voix, et la plupart furent d'avis que, si l'on n'avait pas pris Auxerre, une ville bien moins forte et moins défendue, c'était folie de vouloir forcer Troyes : on n'avait donc plus qu'à s'en retourner. — Heureusement, dans cette assemblée de logiciens, il y eut quelqu'un qui se souvint de Jeanne. Robert le Maçon, interrogé à son tour, répondit que, selon son opinion, il la fallait appe-

1. L'anonyme de la Rochelle présente autrement cette rencontre : « Et cependant que ledit évesque trettoit avec ledit baillif et ceux de la garnison, un saint prud'homme cordelier en qui tous ceux de la ville et de tout le pays avoient grand foy et confiance

ler au conseil. C'est sur son avis, disait-il, qu'on avait entrepris l'expédition, sans trop calculer ni le nombre des gens d'armes ni les moyens de les entretenir : avant de s'en départir, il était convenable de savoir si elle n'avait pas quelque autre bonne raison pour y persévérer.

Comme il parlait encore, Jeanne, apprenant qu'on délibérait, vint frapper à la porte. On la fit entrer, et le chancelier lui exposa ses raisons. Jeanne, se tournant vers le roi, lui demanda s'il la voudrait croire.

« Parlez, dit le prince, et, si vous dites chose profitable et raisonnable, volontiers on vous croira.

— Me croirez-vous? répéta Jeanne.

— Oui, selon ce que vous direz.

— Gentil roi de France, dit-elle, si vous voulez cy demeurer devant votre ville de Troyes, elle sera en votre obéissance dedans (avant) deux jours, soit par force ou par amour; et n'en faites nul doute.

— Jeanne, reprit le chancelier, qui seroit certain de l'avoir dedans six jours, on l'attendroit bien. Mais dites-vous vrai? »

yssit de la ville pour aller voir la pucelle; et sitôt qu'il la vit et d'assez loing s'agenouilla devant elle ; et quant ladite Pucelle le vit pareillement s'agenouilla devant lui et s'entrefirent grand chère et grande révérence, et parlèrent longuement ensemble. (*Revue historique*, t. IV, p. 342). » Sans doute Jeanne n'eut pas volontiers avoué dans son procès ces honneurs qui lui eussent été rendus par un religieux. Mais ce n'est pas une raison pour supposer qu'elle en ait remplacé le récit par la scène contenue dans notre texte : car c'est elle qui la raconte ainsi à ses juges (Procès, t. I, p. 99). — Sur le frère Richard, voy. l'appendice n° XXIX.

Elle dit derechef qu'elle n'en faisait nul doute; et l'on se résolut à attendre¹.

Jeanne monta à cheval, et, sa bannière à la main, elle s'en vint dans le camp, et ordonna de tout préparer pour l'assaut. Chevaliers, écuyers, tous se mirent en besogne, rivalisant de zèle à porter des fagots, des ais de portes, des tables, des fenêtres et autres choses propres à couvrir les approches de la place et à favoriser l'établissement des batteries. Elle-même avait dressé sa tente près du fossé, et faisait, au témoignage d'un homme qui s'y connaissait, plus que n'eussent pu faire deux des plus habiles et des plus fameux capitaines. Le lendemain matin, tout était prêt, et déjà la Pucelle faisait jeter les fascines dans les fossés et criait : « A l'assaut ! » quand l'évêque et les principaux de la bourgeoisie et de gens d'armes vinrent demander à capituler².

1. *Détresse; conseil devant Troyes* : Chron., ch. LVII, et t. IV, p. 72-75 (J. Chartier); p. 181-183 (Journal); cf. t. III, p. 117 (Simon Charles), et p. 13 (Dunois) : « Nobilis Delphine jubeatis venire gentem vestram et obsidere villam Trecensem, nec protrahatis amplius longiora consilia, quia in nomine Dei, an te tres dies ego vos introducam intra civitatem Trecensem, amore vel potentia vel fortitudine; et erit falsa Burgundia multum stupefacta. » Sur le chancelier Regnault de Chartres, archevêque de Reims, et ses antécédents, voy. Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, t. II, p. 160.

2. *Préparatifs de l'assaut* : « Et tunc ipsa Johanna accepit vexillum suum, et eam sequebantur multi homines pedites, quibus præcepit quod quilibet faceret fasciculos ad replendum fossata. Qui multos fecerunt; et in crastinum ipsa Johanna clamavit: « Ad nsultum, » fingens ponere fasciculos in fossatis. Et hoc videntes.... miserunt de compositione habenda. » T. III, p. 117 (Sim. Charles). — « Et tunc dicta puella statim cum exercitu regis transivit, et fixit tentoria sua juxta fossata, fecitque mirabiles diligencias quas etiam non fecissent duo vel tres usitati et magis famati homines

Dès la veille, quand on la vit à l'œuvre, une grande fermentation s'était manifestée parmi le peuple. Les habitants de Troyes ne subissaient pas sans murmures, on le peut croire, cette faction étrangère qui les dominait, et ils n'étaient pas d'avis de se mettre, eux et leurs biens, en péril pour elle. Quand le matin ils virent l'assaut tout prêt, ils résolurent de le prévenir. L'évêque (Jean Laiguisé), natif de Troyes et puissant dans la ville, se prononça un des premiers. On s'entendit sans peine sur les conditions. Charles VII n'avait d'autre intérêt que de s'attacher et d'attirer à lui, par des ménagements, les villes qui voudraient se rendre. Il donna donc aux habitants toute garantie pour les personnes et pour les biens, toute liberté pour leur commerce, même avec les États soumis au duc de Bourgogne; toute satisfaction touchant les impôts, les aides, la monnaie; toute sécurité pour la ville en général et pour chacun en particulier : il maintenait chacun en possession des bénéfices ou offices obtenus du roi d'Angleterre, à la seule condition de reprendre de lui nouveaux titres, et s'engageait à n'imposer à la ville ni garnison ni capitaine. Les troupes étrangères avaient la permission de s'en aller avec leurs biens¹.

armorum, et taliter laboravit nocte illa, quod in crastino episcopus et cives.... dederunt obedientiam regi. » T. III, p. 13 (Dunois) ; cf. Chron., chap. LVII, et t. IV, p. 183 (Journal).

1. *Capitulation* : t. IV, p. 297 (Lettre de Jean de Châtillon, d'après J. Rogier) : « Que le commun de la dicte ville alla auxdictz seigneurs, chevaliers et escuyers, en très-grand nombre, leur dire que, s'ilz ne vouloient tenir le traité qu'ilz avoient fait pour le bien publicque, qu'ilz mettroient les gens du roy dedans ladicte

Le lendemain, dimanche 10 juillet, le roi entra dans Troyes en grande pompe avec tous les seigneurs et capitaines et la Pucelle auprès de lui, portant son étendard. La garnison sortit librement, selon la convention; mais, comme plusieurs, en vertu de l'article qui leur laissait leurs biens, emmenaient leurs prisonniers, Jeanne ne le voulut point souffrir. « Elle se tint à la porte en disant que, en nom Dieu, ils ne les emmèneraient pas; et de fait les garda. » Le roi, pour mettre d'accord la lettre du traité avec ces justes résistances les racheta de leurs maîtres, argent comptant.

Le roi mit dans Troyes un bailli (Guillaume Bellier, l'hôte de Jeanne à Chinon) et d'autres officiers; et le lendemain son armée, qu'il avait laissée aux champs, sous la garde d'Ambroise de Loré, traversa la ville et prit la route de Châlons¹.

ville, voulsissent ou non.... — Que lesdicts chevaliers et escuyers estoient sortys de la dicte ville par traicté, leurs corps et leurs biens saufs, etc; » — p. 296 (Lettre des habitants de Troyes à ceux de Reims) : « Moyennant qu'il leur feroit abolition générale de tous cas, et qu'il ne leur lairoit point de garnison, et qu'il aboliroit les aydes, excepté la gabelle. » — Chron., chap. LVII : « Et au regard des gens d'Eglise qui avoient régales et collations de bénéfices du roi son père, il approuva les collations; et ceux qui les avoient du roy Henry d'Angleterre prindrent lettres du roy; et voulut qu'ils eussent les bénéfices, quelques collations qu'il en eust faict à autres. » Voy. le traité (*Ordonnances*, t. XIII, p. 142).

Sur l'évêque de Troyes, Jean Laiguisé, et ses relations antérieures avec G. Machet, confesseur du roi, voy. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 92. Un décret du roi d'Angleterre, à la date du 31 août, le punit, lui et plusieurs autres, de leur défection, par la confiscation de leurs biens (*Livre Noir*, f° 59, etc., cité par le même auteur).

1. *Entrée à Troyes*. M. Berriat Saint-Prix, dans son très-estimable *Itinéraire de la Pucelle*, reproduit par M. J. Quicherat, (t. V, p. 379), a adopté d'après Jean Rogier (*Procès*, t. IV, p. 275),

La ville de Châlons, comme celle de Troyes, était aux Bourguignons et aux Anglais, et c'est probablement aussi sous leur inspiration que les habitants, aux premiers jours du siège mis devant Troyes, envoyaient à Reims un message où, mentionnant les lettres qu'il recevaient de la ville assiégée, ils témoignaient de la forte guerre qu'elle faisait au Dauphin, comme de leur ferme volonté de lui résister eux-mêmes à outrance. Mais les dernières nouvelles eurent bien vile dissipé ces résolutions. Le parti anglais s'éclipsa, et avant que le roi fût aux portes de la place (à Bussy-Lestrée), il rencontra l'évêque et un grand nombre de bourgeois qui se venaient mettre en son obéissance. Jeanne eut à Châlons une grande consolation. Elle y vit des gens de Domremy : Jean Morel, à

la date du 11 juillet pour l'entrée de Charles VII à Troyes. Mais Perceval de Cagny dit expressément que ce fut le dimanche 10 juillet (t. IV, p. 18), et son témoignage est confirmé par un autre des plus graves : c'est celui des trois gentilshommes angevins qui écrivent de Reims à la reine, le jour du sacre (17 juillet) : « Vendredi eut huit jours le roy mit le siège devant Troyes (il faut l'entendre de l'attaque) et leur fit moult forte guerre ; si vinrent à obéissance et y entra le dimanche après par composition (t. V, p. 130) » : le dimanche est bien le 10 juillet. Ajoutons un texte officiel : le traité signé la veille porte la date du 9 (Ordonn. t. XIII, p. 144).

Rachat des prisonniers : Chron. de la Pucelle, ch. LVII. — « Moyennant que de tous prisonniers qu'ils avoient pris, ils devoient avoir de chascun ung marq d'argent; » t. IV, p. 297 (Lettre de Jean de Chastillon); cf. *ibid.*, p. 76 (J. Chartier); p. 184 (Journal); p. 378 (Monstrelet) : « et fist publier par plusieurs fois, tant en son ost comme en la ville, sur le hart, que homme, de quelque estat qu'il fust ne meffesist riens à ceux de la ville de Troyes ne aux aultres qui s'estoient mis en son obéissance. »

Guillaume Bellier. On lit dans l'extrait des comptes de Hémon Raguier : « A Guill. Bellier, esc, bailly de Troyes, après la réduction de lad. ville à l'obéissance du Roy, commis par le Roy à la

qui elle donnait un habit rouge qu'elle avait porté; Gérardin d'Épinal, qui sans doute n'était plus bourguignon, car elle lui dit qu'elle ne craignait qu'une chose : les traîtres. Ce fut, au milieu de sa marche triomphante, comme une apparition des lieux de son enfance. Si peu de mois et tant de prodiges s'étaient accomplis depuis qu'elle les avait quittés ! — Elle n'y demeura qu'un jour. Le roi logea la nuit dans la ville avec son armée, et le lendemain partit pour Reims¹.

Comment les Anglais, qui le savaient en route, ne s'étaient-ils pas mis en mesure d'y être avant lui? Charles avait tout à conquérir sur le chemin, et pour eux tout leur était soumis, y compris la ville elle-même. — C'est que déjà ils n'étaient plus autant les maîtres en France qu'on le pourrait

garde dudit lieu, au nombre et charge de 20 hommes d'armes et 20 hommes de trait. » (Ms. Gaignières, n° 772, f° 547)

L'anonyme de la Rochelle dit à propos de son départ de Troye pour Châlons et pour Reims : « Et quand le Roy fut passé et tous ses gens, ceux de la ville qui estoient sur la muraille virent une grande compagnie de gens d'armes, qui estoient bien de cinq à six mille hommes tous armez au chef, devant (tenant) chacun une lance à un fenon blanc en sa main, et suivoyent le roy aussi comme d'un trait d'arc et pareillement les virent à l'arrivée devant ladi te ville Et sitôt que le roy fut bougé ne sceurent qu'ils devinrent » (*Revue historique*, t. IV, p. 343). Dans ce récit où perce déjà le merveilleux on voit le germe de cette « infinité de papillons blancs » qu'en ce même lieu « aucuns simples gens disaient qu'ils avoient vu autour de l'estendart de ladite pucelle », selon la Chronique (*Procès*, t. IV p. 251).

1. *Châlons* : Chron., chap. LVII, et t. IV, p. 290 et 298 (J. Rogier) : Ils ont su par ceux de Troyes que frère Richard leur a porté auprès d'eux les lettres de la Pucelle et témoignent « qu'ils en ont esté fort esbahis, d'autant qu'ils cuidoient que ce fust un très-bon prudhomme, mais qu'il étoit venu sorcier; » cf. p. 76 (J. Chartier); p. 184 (Journal). — *J. Morel et Gérardin d'Épinal à Châlons*, t. II, p. 391 et 421.

croire, et Bedford était bien forcé de se le dire, la rage dans le cœur. Quand il avait vu, au moment où il se croyait sûr de la victoire, toutes ses espérances confondues : ses bastilles enlevées, ses troupes battues en rase campagne, les garnisons capitulant et l'esprit des soldats, naguère si fier, complètement abattu, il n'avait pu croire que ce fût là l'œuvre d'une simple jeune fille. Il y reconnaissait quelque chose de surnaturel, et n'hésitait point à le rapporter au démon : il le déclare dans une lettre où il confesse en même temps et l'importance des pertes éprouvées par ses gens, et la démoralisation de ceux qui restent. A la nouvelle de la délivrance d'Orléans, lui-même avait quitté précipitamment Paris pour se retirer à Vincennes craignant que le contre-coup de la défaite n'excitât un mouvement populaire. Il avait eu de la peine à former l'armée qui, venue pour secourir les villes de la Loire, se fit battre à Patay ; et depuis cette défaite, qu'il vengea par la dégradation fort imméritée de Falstolf, les difficultés étaient bien plus grandes encore¹.

1. *Lettre de Bedford sur ses revers* : « Causés en grande partie, comme je pense, par enlacement de fausses croyances, et par la folle crainte qu'ils ont eue d'un disciple et limier de l'Ennemi (du diable), appelé la Pucelle, qui usait de faux enchantements et de sorcellerie, etc. (of lakke of sudde beleve and of unlevefull double that they hadde of a disciple and lyme of the Feende, called the Pucelle, that used fals enchantements and sorcerie). » Rymer, t. X, p. 408, cité par M. J. Quicherat, t. V, p. 136.

A la date du 26 juin, Bedford avait écrit aux gens tenant le conseil du Roi à Rouen, de mettre « provision de gens et de vivres ès places où il en faudrait, » parce que lui-même ne pouvait s'en occuper pour le moment, et de faire « emparer ou démolir » les places qu'il fallait défendre ou sacrifier. En conséquence, Pon-

L'Ile de France et le voisinage lui faisant défaut, il s'était tourné vers l'Angleterre et vers le duc de Bourgogne. Le parlement anglais commençait à se lasser d'une guerre qui savait si peu pourvoir à ses propres besoins, même en pays de conquête. Bedford crut faire mieux en s'adressant directement au cardinal de Winchester. Le cardinal, après tous les soucis qu'il avait donnés au régent du côté de l'Angleterre, lui promettait un secours inespéré dans sa détresse. Pour se débarrasser de lui, on l'avait mis à la tête d'une croisade contre les huissites ; et il s'était recruté une armée des deniers de l'Église. Or, il n'était point parti encore ; et Bedford, tirant profit de ces retards, l'avait décidé à mettre provisoirement cette armée au service du roi en France (1^{er} juillet). Quelles meilleures troupes diriger contre celle qu'il appelait un limier de l'enfer ? et à quoi pouvait-on mieux gagner les indulgences de la croisade ? D'autre part, il avait pressé le duc de Bourgogne de venir à Paris : il lui avait envoyé à Hesdin, de concert avec les gens de Paris, une solennelle ambassade : un évêque, deux notables docteurs, plusieurs des plus puissants bourgeois ; et le duc s'étant rendu à cette invitation (10 juillet), on ne négligea rien pour réchauffer sa haine contre le prince qui s'était souillé du meurtre de son père : sermon à Notre-Dame, assemblée solennelle au

torson fut démantelé en juillet 1429, et on renforça les garnisons de Caen et de Rouen. (Ch. de Beaupaire, *Administration de la Normandie sous la domination anglaise*, p. 61.)

palais où on relut le traité conclu entre Jean sans Peur et le dauphin, pour raconter ensuite le meurtre qui le déchira. Le succès fut complet. Le duc renouvela sa plainte contre Charles ; et toute l'assemblée le serment de fidélité aux actes du traité de Troyes. Tout se réparait donc, ce semble ; mais il fallait du temps encore pour entrer en action ; et Bedford, en ce moment, ne pouvait combattre la marche du roi vers Reims que par des messages adressés à la ville¹.

Les habitants de Reims ne lui demandaient d'ailleurs aucun renfort : ils inclinaient secrètement pour le roi ; mais ils craignaient, en laissant percer leurs sentiments, d'affaiblir la confiance qu'on avait en eux, et de se faire envoyer quelque grosse garnison qui les gênât dans leurs résolutions postérieures, et les ruinât, en attendant, sous prétexte de les défendre. Ils prenaient donc toutes les mesures nécessaires pour rassurer les Anglais en se réservant

1. *Dispositions des esprits depuis la délivrance d'Orléans.* — (Bedford) doutant que aucuns de Paris se deussent pour cette desconfiture réduire en l'obéissance du roy et faire esmouvoir le commun peuple contre Anglois, si se partit à très-grand haste de Paris, et se retira au bois de Vincennes, où il manda gens de toutes parts, mais peu en vint : car les Picards et autres naciones du royaume qui tenoient son party se prindrent à deslaisser les Anglois et à les haïr et despriser. » (Chron., ch. XLIX.)

Falstolf : « En conclusion lui fut osté l'ordre du Blancq-Jartier qu'il portoit entour la jambe. » T. IV, p. 375 (Monstrelet, II, 61.)

Traité avec Winchester : Rymer, t. X, p. 424 (1^{er} juillet 1429.) Ses troupes sont prises au service du roi, « du 23 juin passé au 21 décembre. » On réservait au cardinal le droit de faire alors la croisade dont le commandement lui était conféré par un acte du 18 juin, *ibid.*, p. 423; cf. sur la croisade de Winchester, *ibid.*, p. 417, 419, et *Proceedings*, t. III, p. 337-340.

Le duc de Bourgogne à Paris, le 10 juillet : Voy. Monstrelet,

de se garder eux-mêmes ; et les extraits des délibérations de leur conseil, du mois de mai au mois de juillet, depuis la bataille de Patay jusqu'à la veille du sacre, en offrent des traces curieuses :

« Que les étrangers ne viennent de nuit, à peine d'amende arbitraire et de prison; qu'on garde les habitants de commotion; qu'on mette gens, de jour, sur les murs (23 mai). »

Le bruit court que plusieurs du conseil sont armagnacs : on va au-devant, en ordonnant au procureur de la ville d'en faire enquête (8 juin). On s'occupe de fortifier et d'armer la place (13). On songe à un emprunt (17), et l'on donne au régent une preuve sensible du zèle de la ville à se bien mettre en défense : on lui demande d'appliquer aux travaux des fortifications les aides du roi et la gabelle (27); puis le lendemain, prenant pour réponse une lettre d'un sens fort général qui arrive justement de Bedford, on décide qu'on les y emploiera. Mais il n'était pas bien sûr que ce dût être à son profit : le 29, à la nouvelle que l'évêque de Beauvais (Pierre Cauchon) vient avec le bailli de Vermandois en ambassade, on décide qu'on les laissera entrer, s'ils n'ont que cinq ou six chevaux : et l'on mande à Guillaume de Châtillon, capitaine de la place, absent alors, que l'on connaît son projet d'y mettre garnison, et qu'on est résolu à n'en point recevoir¹.

II, 72, et le Journal du Bourgeois de Paris, à cette date, p. 390, 391 (Éd. Buchon); cf. *Procès*, t. V. p. 130 (Lettre de trois gentilshommes angevins, le jour du sacre); t. IV; p. 455 (Clém. de Fauquemberge, greffier du Parlement).

1. *Extrait des délibérations du conseil de Reims* : Varin,

Voilà quelles étaient les dispositions de Reims, le jour même où Charles VII commençait son voyage. Les Anglais attendaient-ils beaucoup du concours de la ville pour l'arrêter? Peut-être ne semblaient-ils y croire, que parce qu'ils n'étaient point en mesure de s'en passer encore. Quoi qu'il en soit, les avis arrivaient de toutes parts à Reims, comme au centre de la résistance à l'entreprise de Charles VII. Le duc de Bourgogne envoyait un message aux habitants pour les mettre en garde contre les traîtres qui appelaient le dauphin chez eux et comptaient bien lui ouvrir les portes. Chacun de ses pas leur était signalé. La troupe royale était à peine sur le chemin de Montargis, que Philibert de Moulant leur écrivait de Nogent-sur-Seine pour leur en donner la nouvelle. Il leur annonçait qu'elle se promettait d'aller à Sens (il n'en fut rien) et d'y entrer portes ouvertes ; mais il les assurait que Sens avait pris et portait la croix de Saint-André (la croix de Bourgogne); que ni Auxerre ni les autres villes du pays ne se souciaient des Armagnacs et de la Pucelle, et que, si Reims avait besoin de lui, il y viendrait avec sa compagnie « comme bon chrétien doit faire. » Les habitants de Troyes, ceux de Châlons, leur adressaient les lettres que l'on a vues : ceux de Troyes, pour leur dire que le roi venait, qu'il était venu, et finalement comme il était entré; ceux de Châlons, comment on s'apprêtait à le recevoir, et bientôt comme on l'avait reçu : lettres toutes plei-

nes d'exhortations, d'abord à résister, puis à se soumettre, selon leur exemple¹.

Guillaume de Châtillon se trouvait alors à Château-Thierry. Les habitants de Reims, fidèles à leur politique, ne manquèrent pas de transmettre à leur capitaine les nouvelles qui leur venaient. Le 8, après les premières lettres de Troyes et de Châlons, ils lui en firent connaître la substance et lui apprirent, en outre, ce qui s'était fait dans la ville. « Le conseil s'était réuni pour délibérer, mais il ne s'était pas trouvé en nombre pour conclure. Le peuple avait été assemblé par quartier ; il avait juré de vivre et de mourir avec les notables, de se gouverner selon leurs avis, de ne rien faire sans l'ordonnance du capitaine. » Mais le bailli, chargé du message, devait, en l'invitant à se rendre dans la ville, lui faire connaître une condition qui montrait assez jusqu'à quel point on était disposé à suivre ses ordonnances : c'est qu'il ne viendrait qu'avec une force de 40 ou 50 chevaux : assez pour se garder, trop peu pour faire la loi. Guillaume de Châtillon prouva bien qu'il comprenait les intentions de la ville sous ces démonstrations de bon vouloir. Il y envoya Pierre de la Vigne avec une liste d'articles que les habitants étaient priés d'accepter, s'ils voulaient qu'il vînt à Reims pour y vivre et mourir avec eux. Il demandait que la ville fût bien et hâtivement mise en état de défense, qu'elle levât une troupe de trois ou quatre cents hommes pour y tenir garnison jusqu'à l'issue de

1. *Lettres du duc de Bourgogne, des habitants de Troyes et de Châlons* : Voyez-en les extraits donnés par J. Rogier, *Procès*, t. IV, p. 285 et suiv.

l'entreprise du dauphin ; qu'on lui assurât à lui-même et la garde de la place, et la faculté de résider au château de Porte-Mars avec cinq ou six notables qu'il affectait de vouloir bien y recevoir pour conseil, et qu'au fond il entendait garder comme otages; le tout, ajoutait-il, « pour doute de la commotion du peuple et aussi pour le bien de la ville. » — « On peut facilement juger, » dit l'auteur à qui l'on doit le résumé précieux de cette correspondance, « on peut juger, par le comportement dudit seigneur de Châtillon sur les occurrences de ce temps, qu'il avoit reconnu que le dessein des habitants dudit Reims étoit d'admettre et de recevoir ledit dauphin en ladite ville. C'est pourquoi il ne veut pas y venir qu'il ne soit le plus fort¹. »

Les articles, on le devine, ne furent point acceptés : toutefois les habitants de Reims n'avaient point rompu encore, et l'on redoublait d'efforts pour les retenir au moment décisif. Winchester était attendu à Paris, et le duc de Bourgogne venait s'y concerter avec le régent : le bailli de Vermandois s'empresse d'envoyer à Reims ces bonnes nouvelles. Il leur écrit le 10 que Philippe le Bon avait dû entrer la veille à Paris, que huit mille Anglais avaient débarqué à Boulogne, et que bientôt « il y auroit la plus belle et grande compagnie qui ait été, passé vingt ans; » et il leur montrait le roi menacé sur ses derrières par le duc de Bourgogne, qui, maître des passages, lui fermait le retour².

1. *Lettre de Châtillon*, t. IV, p. 292-294.

2. *Lettre du bailli de Vermandois*, t. IV, p. 295.

Mais Charles VII ne songeait qu'à pousser en avant. Troyes s'était rendue, et Jean de Châtillon, frère du capitaine de Reims, cherchait vainement, par une lettre du 13 aux mêmes bourgeois, à effacer l'impression que devait causer cet événement considérable. Il leur disait que c'était l'œuvre de l'évêque, du doyen de Troyes, et surtout du cordelier frère Richard ; que les seigneurs n'y avaient point consenti, qu'ils avaient été contraints par une sédition populaire ; que l'ennemi assurément eût été hors d'état de les forcer : car il n'avait pas de quoi manger, et il avait été près de passer outre ; et quant à la Pucelle, dont il fallait bien parler pour expliquer comment la ville s'était rendue, il ajoutait que son messenger l'avait vue et affirmait par sa foi « que c'étoit la plus simple chose qu'il vit oncques ; et qu'en son fait n'avoit ni rime ni raison, non plus qu'en le plus sot qu'il vit oncques. » Vains efforts ! les habitants de Reims recevaient en même temps la dernière lettre de ceux de Troyes, puis une autre écrite de Troyes par leur archevêque, dont le rang auprès du roi était pour eux, au besoin, une garantie des sentiments que le roi lui-même leur avait exprimés. Après Troyes, c'était Châlons qui se rendait et pressait Reims d'imiter son exemple (16 juillet) ; et le roi, arrivant en même temps que la lettre, s'arrêtait à Septsaulx, à quatre lieues de Reims, n'attendant plus que la députation des habitants¹.

1. *Lettre de Jean de Châtillon* : t. IV, p. 296. — *Lettres diverses* : t. IV, p. 295-298.

Cette démarche ne se fit pas longtemps attendre. Châtillon, voyant que les événements se précipitaient, s'était rendu à Reims avec les seigneurs de Saveuse et de Lisle-Adam. Il avoua aux habitants que l'armée dont on leur avait tant parlé ne serait prête que dans cinq ou six semaines : il les pria de tenir jusque-là, promettant qu'ils recevraient alors du secours. Mais ceux de Reims avaient si peu envie d'en recevoir, qu'ils n'avaient même pas voulu laisser entrer dans leurs murs les hommes que Châtillon, Saveuse et Lisle-Adam avaient amenés en grand nombre à leur suite. Les trois seigneurs se retirèrent; et ils n'étaient pas encore bien loin, que les notables, tenant conseil, envoyèrent, du consentement de tous, des députés au roi. Le roi les reçut, leur assura par lettres pleine amnistie, et le même jour fit son entrée dans la ville (16 juillet¹).

L'archevêque Regnault de Chartres, qui l'y avait précédé dès le matin, vint à sa rencontre à la tête des corporations et de la bourgeoisie; et le peuple faisait entendre autour de lui le joyeux cri de Noël : mais tous les regards étaient pour la Pucelle, qui suivait le prince avec l'armée. Le reste du jour et toute la nuit furent employés aux préparatifs du sacre, qui eut lieu le lendemain dimanche, 17 juillet. Les maréchaux de Boussac et

1 *Retraite de Châtillon*, t. IV, p. 294 et Chron., chap. LVIII ; cf. Monstrelet, II, 64, et t. IV, p. 184 (Journal). Jeanne avait prédit à Charles VII qu'il entrerait à Reims sans résistance ; que les bourgeois viendraient au-devant de lui, t. III. p. 118 (Sim. Charles).

de Rais (Rais fut fait maréchal ce jour-là), le sire de Graille, grand maître des arbalétriers, et le sire de Culan, amiral de France, allèrent à cheval, bannière au vent, chercher à Saint-Remy la sainte ampoule, qu'ils jurèrent, selon le cérémonial, de conduire et de ramener sûrement; et sous leur escorte, l'abbé, revêtu de ses habits pontificaux, la porta solennellement jusque devant l'église de Saint-Denis, où l'archevêque, à la tête du chapitre, la prit de ses mains pour la déposer sur le grand autel de Notre-Dame. Au pied de l'autel était le roi. Selon l'antique usage, il devait être entouré des douze pairs du royaume. Comme on ne pouvait ni les réunir ni les attendre, les principaux seigneurs et les évêques présents tenaient la place des absents : comme pairs laïques, le duc d'Alençon pour le duc de Bourgogne, l'allié des Anglais ; les comtes de Clermont et de Vendôme, les sires de Laval, de La Trémouille et de Beaumanoir; comme pairs ecclésiastiques, l'archevêque de Reims, l'évêque de Laon et l'évêque de Châlons en vertu de leur titre; les évêques de Séz, d'Orléans, et un sixième au nom des autres titulaires. L'archevêque de Reims officiait; le sire d'Albret tenait l'épée devant le roi. Mais il y avait encore un personnage que l'antique cérémonial ne prévoyait pas : c'était la Pucelle, debout aux côtés du roi, son étendard à la main. Après la cérémonie, quand le prince, fait chevalier par le duc d'Alençon, eut reçu de l'archevêque l'onction sacrée et la couronne, la Pucelle, se jetant à ses pieds,

lui embrassa les genoux, et, pleurant à chaudes larmes : « Gentil roi, dit-elle, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. » Elle pleurait, et les seigneurs qui étaient là pleuraient avec elle¹.

1. *Entrée à Reims: Chron., ibid., et t. IV, p. 185 (Journal).* — *Sacre*; « Mgrs le duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Vendosme, les seigneurs de Laval et la Trémoille, y ont esté en abis royaux, et Mgr d'Alençon a fait le roy chevalier, et les dessusditz représentoient les pairs de France ; Mgr d'Albret a tenu l'espée durant ledit mystère devant le roy ; et pour les pairs de l'Église y estoient avec leurs croces et mîtres, Mgrs de Rains, de Chalons, qui sont pairs ; et en lieu des autres, les évesques de Séez et d'Orléans, et deux autres prélas ; et mondit seigneur de Rains y a fait ledit mystère et sacre qui lui appartient.... Et durant ledit mystère, la Pucelle s'est toujours tenue joignant du roy, tenant son estendart en sa main. Et estoit moult belle chose de voir les belles manières que tenoit le roi et aussi la Pucelle. Et Dieu sache si vous y avez esté souhaités. » (Lettre de trois gentils-hommes angevins à la femme et à la belle-mère de Charles VII, du 17 juil. 1429) : *Procès*, t. V, p. 128 ; cf. Monstrelet, II, 64 : il omet dans la cérémonie du sacre Vendôme et Laval, et nomme Beaumanoir et Mailly. — L'anonyme de La Rochelle (*Revue histor.* t. IV, p. 343) fait de l'entrée à Reims et de la cérémonie du sacre un récit analogue à ceux de la Chronique et du Journal du siège, récit qui doit être inspiré par une communication officielle.

Nicole de Savigny, avocat de Paris au quinzième siècle, a consigné en quelques lignes, sur les pages blanches d'un manuscrit, la levée du siège d'Orléans, la campagne de la Loire, celle de Reims et la cérémonie du sacre, avec les noms des évêques assistants. Voyez une note de M. L. Delisle, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, 1^{re} année (1874). p. 43.

Les baronnies de Laval et de Sully furent érigées en comtés en faveur de Gui de Laval et de La Trémouille. Voyez Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 99 ; et aussi sur le sacre, Godfroy Hermant, *Hist. ecclés. de Beauvais*, t. III, ch. XX, f° 1157-1159, Bibl. nat., F. Fr. n°8581.

Parmi les dépenses du sacre, on trouve dans l'extrait des comptes de Hémon Raguier : « à R. P. en Dieu Jean abbé de l'Église mons.

S. Remy de Reims, 50 l, t. qui en juillet en 1429, du commandement du Roy, lui a esté payé pour un cheval que ledit seigneur luy doit, le jour de son sacre et couronnement qu'il prit le 17 dudit mois, pour apporter dessus yceluy cheval dudit S. Remy juques en ladite église la sainte Ampoule et pour la reporter. » (Gaignières, ms. 772, f° 557.)

Paroles de Jeanne: Chron., ch. LVIII, cf. t. IV, p. 186 (Journal). C'est probablement à tort que le Journal, qui n'a plus la même autorité pour ce qui n'est pas du siège d'Orléans, ajoute aux paroles de la Pucelle la mention de ce siège : « Gentil roy, or est exécuté le plaisir de Dieu qui vouloit que levasse le siège d'Orléans et que vous amenasse en ceste cité de Reims recevoir vostre digne sacre. » Il y a là une préoccupation de ramener à ces deux points la mission de Jeanne d'Arc, préoccupation dont l'auteur de la Chronique se montre exempt ici. Nous toucherons bientôt à cette question

III

LA PUCELLE.

C'était le roi, c'étaient les seigneurs et le peuple, que par ces paroles Jeanne prenait à témoin de la vérité de sa mission : et qui d'entre eux la pouvait mettre en doute? Orléans délivré en quatre jours de combat; les Anglais, en moins d'une semaine, chassés de leurs principales positions sur la Loire et battus en rase campagne dans leur retraite ; le roi mené à Reims avec une armée dépourvue de tout, à travers un pays occupé par l'ennemi, entrant dans les villes et atteignant le but de son voyage sans coup férir : voilà ce qu'elle avait fait; et sa façon d'agir n'était pas moins surprenante que les résultats obtenus. Dans la première campagne, elle avait montré non-seulement l'inspiration qui enlève le succès, mais l'habileté qui le prépare, étonnant les plus vieux capitaines par une connaissance de la guerre que l'on ne pouvait attendre ni de son sexe ni de son âge. Et dans

cette nouvelle entreprise, où l'on avait affaire moins aux Anglais qu'à des enfants égarés de la France, elle avait su prendre les villes, sans qu'une seule goutte de ce sang français, qui lui était si cher, fût répandue¹.

Mais ce qui commandait surtout la foi en sa mission, c'est qu'elle l'affirmait. Elle se plaisait à dire que son œuvre n'était que ministère, c'est-à-dire qu'elle ne faisait, humble servante, que ce qui lui était commandé; et quand on lui disait que jamais en aucun livre on n'avait lu choses semblables, elle répondait : « Messire a un livre où nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature. » C'est donc à Dieu qu'elle en rapportait le principe; et quand elle l'affirmait, comment ne l'en pas croire? Tout en elle était d'une sainte. Sa piété, sa ferveur sont attestées à toutes les époques de sa vie. Il ne lui suffisait pas d'accomplir ses devoirs de bonne chrétienne : elle le faisait avec un zèle à en chercher les occasions, parmi les empêchements de toute sorte, où l'on pouvait voir qu'ils n'étaient pas seulement pour elle une obligation de conscience, mais une joie de l'âme. Souvent, à la messe, pendant l'élévation ou quand elle communiait, ou bien encore lorsqu'elle était

1. *La Pucelle au voyage de Reims* : « Et partout où la Pucelle venoit, elle disoit à ceulx des places : « Rendez (vous) au roi du ciel et au gentil roy Charles. » Et estoit toujours devant à venir parler aux barrières; » t. IV, p. 18 (Cagny). — *Étonnement des capitaines* : « Nemo capitaneus nutritus et eruditus in bello ita experte nescivisset facere, unde capitanei erant niirabiliter admirati ; » t. III, p. 128 (A. Viole), et *ibid.*, p. 13 (Dttoois); p. 100 (Alençon) ; p. 120 (Th. d'Armagnac, comte de Termes, etc).

en prière, on la voyait verser des larmes. Elle se plaisait au son des cloches, simple et religieuse harmonie qui n'est point seulement un appel à la prière, mais comme une voix de la terre au ciel. Elle se plaisait aux chants consacrés, et chaque jour à l'heure du crépuscule, pendant que les cloches sonnaient, elle se retirait dans les églises, et, rassemblant les religieux mendiants qui suivaient l'armée du roi, elle leur faisait chanter quelque'une des hymnes de la Vierge. Elle aimait surtout les petits et les simples, et cherchait à se confondre parmi eux pour approcher de Celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants. « Quand elle se trouvait, dit Pasquerel, dans un endroit où il y avait des couvents de moines mendiants, elle me disait de lui remettre en mémoire les jours où les petits enfants des mendiants recevaient la communion, afin que, ce jour-là, elle la reçût avec eux; ce qu'elle fit bien des fois¹. »

Ce n'était point assez pour elle que de rendre honneur à Dieu : elle eût voulu qu'il fût honoré de tout le monde ; elle voulait que les soldats fussent comme elle dans la grâce de Celui en qui elle cherchait sa force. On a vu à quel titre elle admet-

1. *Mission* : « Et pluries audivit dicere dictæ Johannæ quod de facto suo erat quoddam ministerium ; et quum sibi diceretur : « Nunquam talia fuerunt visa sicut videntur de facto vestro ; in nullo libro legitur de talibus factis, » ipsa respondebat : « Dominus meus habet unum librum in quo unquam nullus clericus legit, tantum sit perfectus in clericatura. » T. III, p. 110 et 111 (Pasquerel).

Piété de Jeanne : « Quod ipsa Johanna erat multum devota erga Deum et beatam Mariam, et quasi quotidie confitebatur, et com-

tait les troupes autour de son étendard, quelles conditions elle réclamait pour l'assaut ou pour la bataille : elle fit que La Hire se confessât. Ce n'était pas, sans doute, chose bien rare en ce temps, mais ce qui était bien plus commun alors comme aujourd'hui, c'étaient les jurons, les blasphèmes, cette déplorable habitude qui fait qu'on renie Dieu et qu'on se damne soi-même comme sans y penser. Jeanne ne se lassait pas de la combattre auprès des seigneurs comme auprès des soldats : « Ah! maître, disait-elle à un des principaux chevaliers qu'elle entendait jurer ainsi, osez-vous bien renier notre Sire et notre Maître? En nom Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici. » Et le chevalier se repentit et se corrigea. Elle reprenait les ducs, les princes comme les autres. On n'osait plus jurer en sa présence, et le duc d'Alençon déclare que sa vue seule le contenait. Mais c'est l'habitude même qu'elle eût voulu déraciner de leurs cœurs, et, ne la pouvant dé-

municabat frequenter;... dum ipsa confitebatur; ipsa flebat. » T. III, p. 104 (Pasquerel). — « Quod habebat in consuetudine frequenter confitendi peccata sua, et quotidie audiebat missam. » T. III, p. 34 (la fille de son hôte d'Orléans). — « Confitebatur sæpe, vacabat orationi asidue; audiebat missam quotidie, et recipiebat frequenter Eucharistiæ sacramentum. » *Ibid.*, p. 18 (Dunois). — « Quæ sæpissime confitebatur de duobus diebus in duos dies, et etiam qualibet septimana recipiebat sacramentum Eucharistiæ, audiebatque missam qualibet die, et exhortabatur armatos de bene vivendo et sæpe confitendo. » *Ibid.*, p. 81 (Sim. Beaucroix); cf. p. 218 (d'Aulon). — « Quod ipse vidit Johannam, dum celebraretur missa, in elevatione corporis Christi mittere lacrymas in abundantia. » *Ibid.*, p. 32 (Compaing); cf. p. 66 (L. de Contes).

Les cloches et les chants : t. III, p. 14 (Dunois). — *Les petits enfants* : *ibid.*, p. 104 (Pasquerel).

truire, elle cherchait à la transformer en proposant à cet instinct, devenu machinal, une manière inoffensive de se produire. Elle avait décidé La Hire à ne plus jurer que par son bâton, et elle-même, comme pour tâcher d'en mettre l'usage à la mode, elle avait, si l'on en croit Perceval de Cagny, familièrement adopté cette expression : Par mon martin! (par mon bâton¹.)

Sa chasteté, sa pudeur, ne pouvaient jamais mieux se montrer que dans cette vie toute militaire. On s'étonnait de la voir à cheval si longtemps, comme étrangère aux nécessités qui l'auraient pu forcer d'en descendre. Quand elle le pouvait, elle allait passer la nuit chez l'hôte le mieux famé de la ville ou du voisinage, et partageait son lit avec quelque'une des filles de la maison. Quand elle ne le pouvait pas, elle couchait, comme les autres, à *la paillade*, mais toute vêtue et renfermée dans ses habits d'homme. C'était peu que d'être chaste et pure : elle inspirait la chasteté

1. *Piété inspirée aux soldats* : t. III, p. 81 (Sim. Beaucroix) ; cf. p. 105 (Pasquerel). « Ipsa inducebat armatos ad confitendum peccata sua ; et de facto vidit qui loquitur quod, ad instigationem suam et monitionem, *La Hire* confessus est peccata sua, et plures alii de societate sua. » *Ibid.*, p. 32 (Compaing). — *Répression des blasphèmes* : « Increpabat armatos quando negabant vel blasphemabant nomen Dei. » T. III, p. 33 (Bordes). — « Et tunc ille Dominus pœnituit. » *Ibid.*, p. 34 (Veuve Huré). — « Multum etiam irascebatur dum aliquos armatos audiebat jurantes ; ipsos multum increpabat et maxime ipsum loquentem qui aliquando jurabat ; et dum videbat eam, refrenabatur a juramento. » *Ibid.*, p. 99 (Alençon). — *La Hire* : « Quod amplius non juraret : sed, dum vellet negare Deum, negaret suum baculum. Et postmodum ipse *La Hire* in præsentia ipsius Johannæ consuevit negare suum baculum. » *Ibid.*, p. 206 (Seguin). — « Par mon Martin, ce estoit son serment. » T. IV, p. 4,

aux autres. D'Aulon, son écuyer, qui la voyait plus familièrement que personne, quand il l'armait, quand il dut panser ses blessures, Alençon qui l'avait près de lui dans toute la campagne de la Loire, Dunois, qui la suivit presque partout, s'accordent à dire, comme les deux braves soldats sous la garde desquels elle vint de Vaucouleurs, que jamais sa vue n'éveilla en eux aucune pensée dont elle eût pu rougir. Il est inutile de dire qu'elle ne pouvait souffrir la présence de ces femmes qui se mêlaient aux armées, à la honte de leur sexe. Plusieurs fois, elle ordonna qu'elles fussent toutes renvoyées. Aucune n'eût osé se montrer devant elle, et elle ne tolérât pas davantage qu'une fille suivît son amant, fût-il chevalier, à moins de se marier. Un jour elle en poursuivit une, l'épée levée, mais sans la frapper pourtant, et en l'avertissant avec douceur de ne plus se trouver dans la société des hommes d'armes, ou qu'elle lui ferait déplaisir. Une autre fois elle fit plus : elle brisa son épée sur le dos de l'une d'elles, l'épée de sainte Catherine ! Le roi en fut fâché pour l'épée, et lui dit qu'elle aurait mieux fait de prendre un bon

etc. (Cagny). On peut se demander pourtant si Cagny n'a point prêté ici à la Pucelle quelqu'une de ses manières de parler. Tous les autres historiens ou témoins ne citent de Jeanne qu'une seule parole en forme d'affirmation : « En nom Dieu. » Si celle qui lui est rapportée par Perceval de Cagny lui eût été ordinaire, il serait étrange qu'on n'en eût pas tiré au procès une nouvelle accusation « de sorcellerie. — On n'a pas besoin d'invoquer le témoignage de d'Aulon : qu'il ne l'a jamais « ouy jurer, blasphémer ou parjurer le nom de Notre-Seigneur, ne de ses saints, pour quelque cause ou occasion que ce fust. » *Ibid.*, p. 219.

bâton. Mais elle tenait plus à l'honneur de son sexe qu'à l'épée de sainte Catherine¹.

Si elle voulait rappeler le soldat aux devoirs du chrétien, elle tâchait, à plus forte raison, de le soustraire à ces habitudes de pillage et de meurtre qui trouvent dans la vie des camps trop d'occasions de se satisfaire. Elle avait horreur du sang versé. C'était pour ne tuer personne qu'elle portait à la main son étendard dans les batailles. Elle n'imposait pas cette loi aux siens, sans doute, mais elle condamnait tout ce que la nécessité ne commandait pas. Un jour, un Français ayant frappé à la tête et blessé grièvement un des Anglais prisonniers qu'il avait sous sa garde, Jeanne descendit de cheval, soutint le blessé par la tête, et lui fit donner les secours de la religion tout en

1. *Pudeur* : Quod dum erat in armis et eques nunquam descendebat de equo pro necessariis naturæ, » t. III, p. 118 (Sim. Charles). « Semper in nocte habebat mulierem cum ea cubantem, si invenire posset ; et dum non poterat invenire, quando erat in guerra et campis ? cubabat induta suis vestibus, » t. III, p. 70 (L. de Contes) ; cf. p. 18 (Dunois) ; p. 34 (Charlotte Havet) ; p. 81 (Sim. Beaucroix) et p. 111 (Pasquerel).

Chasteté qu'elle inspirait : « Dicit etiam quod aliquando in exercitu ipse loquens cubuit cum eadem Johanna et armatis à la paillade, et vidit aliquando quod ipsa Johanna se præparabat : non tamen habuit ipse loquens unquam de ea concupiscentiam carnalem, » *ibid.*, p. 100 (Alençon) ; cf. p. 15 (Dunois) et p. 77 (Thibault) : « et credebant quod non posset concupisci.

Filles chassées des camps, *ibid.*, p. 81 (Sim. Beaucroix). — « Quam tamen non percussit, sed eam dulciter et caritative monuit ne se inveniret amodo in societate armatorum, » *ibid.*, p. 73 (L. de Contes). — Persequebatur cum gladio evaginato quamdam juvenulam existentem cum armatis, adeo quod eam insequendo disruptit suum ense, » *ibid.*, p. 99 (Alençon) ; cf. t. IV, p. 71-72 (J. Chartier).

lui prodiguant les siens. Quant au pillage, cette cause de violences et quelquefois de meurtres, elle ne le tolérait pas plus volontiers. Elle ne répondait de la victoire qu'à la condition qu'on ne prendrait rien à personne et qu'on ne ferait aucune violence aux pauvres gens. Pour sa part, même quand on manquait de vivres, elle refusait de prendre rien de ce qui avait été enlevé. Sa bonté était extrême et s'étendait à toutes les misères. Elle faisait volontiers l'aumône ; elle donnait aux autres pour qu'ils la fissent aussi ; elle disait qu'elle était envoyée pour la consolation des indigents et des pauvres. Quant aux blessés, qui étaient plus spécialement confiés à sa sollicitude, elle avait les mêmes soins pour tous, qu'ils fussent Anglais ou Français. Et avec tout cela elle était si simple que sa bonté faisait oublier sa grandeur, et qu'un des témoins du procès déclare naïvement qu'il voudrait avoir une aussi bonne fille¹.

Cette simplicité, cette innocence, cette douceur

1. *Horreur du sang*, t. III, p. 205 (Seguin). — *Anglais blessés, secourus*, *ibid.*, p. 72 (L. de Contes); « pia etiam non solum erga Gallicos, sed etiam erga inimicos, *ibid.*, p. 81 (Beaucroix). — *Pillage détesté*, *ibid.*, p. 111 (Pasquerel); t. IV, p. 500 (Éb. de Winddecken); « nam de victualibus quæ sciebat deprædata nunquam volebat comedere, » *ibid.*, t. III, p. 81 (Beaucroix). — *Charité*: libenter dabat eleemosynas, et dixit testis quod multotiens sibi pecunias ad dandum pro Deo concessit, t. II, p. 438 (J. de Metz). — « Dicebat quod erat missa pro consolatione pauperum et indigentium. » t. III, p. 87 (Marguerite La Touroulde). — *Soin des blessés*: De pauperibus armatis, esto quod essent de parte Anglicorum, ipsa multum compatiebatur. « *Ibid.*, p. 111 (Pasquerel). — *Une aussi bonne fille*: « Et bene vellet habere unam filiam ita bonam. » T. II, p. 450 (Aubert d'Ourches).

qui se gardaient inaltérables jusque dans les troubles de la vie des camps, rendaient plus étonnantes encore les grandes qualités qu'elle montrait dans la conduite des armées. Ses compagnons admiraient en elle, non-seulement le courage du chevalier ou le coup d'œil du grand capitaine, mais une science et comme une habitude de la guerre que le temps semble seul pouvoir donner. Le duc d'Alençon, qui, dans la campagne de la Loire, commandait à côté d'elle, et on peut dire sous elle, n'hésite point à constater par le récit des faits, et à reconnaître expressément par ses paroles, cette supériorité dont tout le monde s'étonnait : « En toutes choses, dit-il, hors du fait de la guerre, elle était simple et comme une jeune fille; mais au fait de la guerre, elle était fort habile soit à porter la lance, soit à rassembler une armée, à ordonner les batailles ou à disposer l'artillerie. Et tous s'étonnaient de lui voir déployer dans la guerre l'habileté et la prévoyance d'un capitaine exercé par une pratique de vingt ou trente ans. Mais on l'admirait surtout dans l'emploi de l'artillerie, où elle avait une habileté consommée. » Ce n'est point là le propre d'une mystique, et la *Sibylle française*, comme l'appelait un clerc allemand dans un écrit de ce temps-là (juillet-septembre 1429), ne ressemblait guère à toutes celles qu'il énumère en tête de son livre pour la rattacher à des antécédents. Jeanne, dont on voudrait faire une visionnaire à cause de ses visions, était loin, quelque pieuse qu'elle fût, d'être absorbée dans les paisibles contempla-

tions de l'extase. C'était, comme on l'a pu voir déjà par le tableau même de ses premières campagnes, une nature pleine de vivacité et d'entrain, faisant pour sa part métier de soldat et de chef de troupes, et ne différant des autres que par ces illuminations de l'esprit et ces vertus angéliques, où l'on pouvait voir un rayonnement de la force qui l'animait¹.

Si les résistances devaient survivre au sacre en certain lieu, les hommages n'avaient point attendu jusque-là pour lui venir de toutes parts. Les chevaliers abandonnaient leurs propres panonceaux pour s'en faire faire sur le modèle du sien. Le roi lui avait donné un état de maison qui la faisait l'égale d'un comte, ne voulant pas que personne dans l'armée eût lieu de mépriser son dénuement; et elle soutenait son rang parmi les seigneurs sans vanité, comme sans fausse modestie.

1. *Habileté militaire de Jeanne d'Arc* : t. III, p. 100 (Alençon), et p. 120 (Th. de Termes) : « Quod extra factum guerræ erat simplex et innocens ; sed in conductu et dispositione armatorum et in facto guerræ, et in ordinando bella et animando armatos, ipsa ita se habebat ac si fuisset subtilior capitaneus mundi, qui totis temporibus suis edoctus fuisset in guerra. » Cf. *ibid.*, p. 32 (R. de Farciault) ; p. 116 (Sim. Charles) ; p. 126 (P. Millet) ; t. IV, p. 3 (Cagny), et p. 70 (J. Chartier) : « Et chevauchoit toujours armée en habillement de guerre, ainsi qu'étoient les autres gens de guerre de la compagnie ; et parloit aussi prudemment de la guerre comme capitaine savoit faire. Et quand le cas advenoit qu'il y avoit en l'ost aucun cry ou effroy de gens d'armes, elle venoit, fust à pied ou à cheval, aussi vaillamment comme capitaine de la compagnie eust sceu faite en donnant cœur et hardement à tous les aultres, en les admonestant de faire bon guet et garde en l'ost, ainsy que par raison on doit faire. Et en toutes les aultres choses estoit bien simple personne, et estoit de belle vie et honesteté. » Cf. t. III, p. 424 et suiv. (*La Sibylle française.*)

Elle avait reçu des Orléanais une robe à la livrée du duc d'Orléans; du duc de Bretagne, des compliments d'abord, et à la suite de la bataille de Patay une dague et des chevaux de prix. Elle recevait ces présents : elle en faisait à son tour, et même aux plus grandes dames, usant familièrement de réciprocité sans prétendre les égaler d'ailleurs, et s'excusant avec grâce de la modicité de ses dons. Mais elle aimait surtout à donner, selon le précepte de l'Évangile, à ceux de qui elle n'espérait rien recevoir ; et pour cela elle ne craignait pas de recourir à son crédit. Pendant qu'elle demeurait à Tours, elle avait pris en amitié la fille du peintre qui décora son panonceau et sa bannière. Cette jeune fille se mariant, elle demanda, par une lettre adressée au conseil de Tours, qu'il lui donnât cent écus pour son trousseau. Après le sacre, ce qu'elle demanda au roi et ce qu'elle obtint pour prix de cette couronne qu'elle avait fait poser sur sa tête, c'est qu'il usât de sa prérogative pour exempter d'impôt le village où elle était née¹. Le père de Jeanne qui vint rejoindre sa fille à Reims, put en rapporter la nouvelle aux habitants de Domremy².

Si Jeanne recevait des grands ces honneurs, que

1. Voy. le n° XXX aux Appendices.

2. *Les panonceaux* : t. I, p. 97. — *État de maison* : « Ut ei Rex Carolus sumptus, quibus comitis familiam æquaret, suppeteret, ne apud viros militares per causam inopiæ vilesceret, » t. IV, p. 449 (Pontus Heuterus, écrivain du XVI^e siècle, d'après G. Chastelain). Il continue ainsi : « Conspiciebatur enim ejus in comitatu, præter nobiles puellas, procurator domus, stabuli præfectus, nobiles pueri,

ne devait-elle pas attendre du peuple? « Et l'appeloient ly aulcuns du commun de France, l'Angélisque; et en faisoient et cantoient (chantoient) plusieurs canchons (chansons), fables et bourdes, moult merveilleuses, » dit le haineux auteur d'une chronique bourguignonne. C'était comme une adoration, et elle ne savait comment s'en défendre. On se jetait aux pieds de son cheval, on baisait ses mains et ses pieds; et l'accusation, qui plus tard devait recueillir précieusement les moindres traits de ces hommages populaires pour les faire

a manibus, a pedibus, a cubiculis, colebaturque a rege, a proceribus, ac imprimis a populo instar divæ habebatur. »

Robes de Jeanne : T. V, p. 559 (comptes de forteresse), et Mantellier, *Le 426^e anniv. du siège d'Orléans*, p. 61.

Compliments et présents du duc de Bretagne, D. Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 508, et M. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 264.

Dons de la Pucelle: « La Pucelle m'a dit en son logis, comme je la suis allé y voir, que trois jours avant mon arrivée, elle avoit envoyé à vous, mon aieulle, un bien petit anneau d'or, mais que c'estoit bien petite chose, et qu'elle vous eust volontiers envoyé mieulx, considéré votre recommandation. » T. V, p. 109 (Lettre de Gui de Laval à sa mère et à son aïeule). — *La fille du peintre de Tours*. Le conseil décida que les deniers de la ville ne pouvaient pas être détournés de leur emploi ordinaire. Mais, « pour l'amour et honneur de la Pucelle, » il résolut en même temps d'assister en corps à la bénédiction nuptiale, d'y convoquer les habitants par l'organe du notaire municipal, et de donner à la mariée (ici commence enfin la munificence de la ville) le pain et le vin ce jour-là : un setier de froment pour le pain et quatre jalaies de vin (t. V, p. 154-156); et les comptes des deniers communs de la ville de Tours portent en détail ce qu'il en a coûté : 40 sous pour les quatre jalaies de vin, et 50 sous pour le pain; total 4 l. 10 s. t. (37 f. 05) (t. V, p. 271).

Honneurs rendus : Les habitants de Poitiers appelèrent une de leurs tours, *Tour de la Pucelle*. On la trouve ainsi désignée dans un acte du 3 mars 1430 (1431). (*Procès*, t. V, p. 196). Voy. sur les autres points l'appendice n° XXXI.

tourner à sa perte, constate que l'on portait des médailles à son effigie, qu'on plaçait son image dans les églises, et qu'on la mentionnait dans les prières de la messe. Jeanne ne demandait pas mieux que de savoir qu'on priât pour elle; mais son bon sens la mettait en garde contre l'enivrement de ces honneurs; et quand les docteurs lui disaient qu'elle faisait mal de les souffrir, qu'elle entraînerait les peuples à l'idolâtrie, elle répondait avec simplicité : « En vérité, je ne m'en saurais garder, si Dieu ne m'en gardait lui-même¹. »

La foi en elle, l'enthousiasme était donc général, et il y en a, dans le temps même, des témoignages de diverses sortes. Le comte d'Armagnac lui écrivait pour savoir à quel pape il fallait se soumettre (août 1429); Bonne Visconti, pour qu'elle la rétablît dans le duché de Milan; et sa lettre portait cette suscription : « A très-honorée et très-dévote Pucelle Jeanne, envoyée du Roi des cieux pour la réparation et extirpation des Anglois tyrannisans la France. » Christine de Pisan, presque septuagénaire, sentait se ranimer en elle un reste d'ins-

1. *L'angélique*. Chron. de France (Ms. de Lille, n° 26) *Bulletin de la Société de l'Hist. de France*, juin 1857, p. 102.

Hommages populaires : » Et resistebat quantum poterat quod populus honoraret eam. » T. III, p. 31 (P. Vaillant). — « Multum dolebat et displicebat sibi quod aliquæ bonæ mulieres veniebant ad eam, volentes eam salutare, et videbatur quædam adoratio, de quo irascebatur. » *Ibid.*, p. 81 (Beaucroix). — Quædam gentes capiebant pedes equi sui, et osculabantur manus et pedes. — In veritate ego nescirem a talibus me custodire, nisi Deus me custodiret. » *Ibid.*, p. 84 (Barbin). Voy. de plus l'appendice n° XXXII.

piration pour chanter celle qui avait conduit son peuple comme Josué, qui l'avait sauvé comme Gédéon, qui avait surpassé en prodiges Esther, Judith et Débora. Et déjà elle voyait non-seulement Paris ouvrant ses portes à Charles VII et les Anglais chassés de France, mais l'Église pacifiée et la terre sainte reconquise¹.

Mais une plus franche poésie se développait dans les traditions qui s'attachaient à sa personne. Déjà la légende naissait pour elle à côté de l'histoire, et l'imagination populaire paraît de ses fantaisies les prodiges bien plus sérieux qu'elle opérait. Au siège d'Orléans, les Anglais déclaraient avoir vu deux prélats cheminant en habits pontificaux tout à l'entour des murailles de la ville ; et l'on ne doutait pas que ce ne fussent les deux patrons de la cité, saint Euverte et saint Aignan, qui l'avaient jadis sauvée des mains d'Attila. Au moment où Jeanne avait donné le signal du dernier assaut, une colombe avait paru, planant au-dessus de son étendard ; à Troyes, « une infinité de papillons blancs » voltigeant à l'entour ; et à la veille du voyage de Reims, on avait vu dans le Poitou « des hommes armés de toutes pièces chevaucher en l'air sur un grand cheval blanc, se dirigeant des mers d'Espagne vers la Bretagne et

1. *Lettre du comte d'Armagnac*, t. 1, p. 245 ; nous y reviendrons au procès ; — *de Bonne Visconti*, t. V, p. 253, d'après Lemaire, *Histoire et antiquités de la ville et duché d'Orléans*. — *Christine de Pisan* (vers achevés le 31 juillet 1429), t. V, p. 4 et suiv. Il y a dans ce petit poème quelques autres passages qui méritent d'être cités. Voy. le n° XXXIII aux Appendices.

criant aux populations effrayées : « Ne vous es-mayez (n'ayez peur). » — C'est l'Angleterre qui devait trembler¹.

Il était plus facile encore de répandre le merveilleux sur sa naissance, sur ses premières années. Sa naissance avait été divinement présagée. La nuit qu'elle vint au monde (c'était l'Épiphanie), les gens du peuple avaient, sans savoir pourquoi, senti en eux une joie inexprimable; ils couraient çà et là, demandant ce qu'il y avait de nouveau; les coqs avaient fait entendre des chants inaccoutumés, et pendant deux heures on les vit battant de l'aile comme en présage de cet événement. Son enfance n'avait pas été moins bénie. Pendant qu'elle gardait les brebis, les oiseaux des champs venaient à sa voix, comme privés, manger son pain dans son giron; jamais le loup n'approcha du troupeau confié à sa garde, ni l'ennemi ou le malfaiteur, du toit paternel tant qu'elle l'habita. Quand elle eut sa première révélation, ses compagnes jouant avec elle la défiaient à la course; elle courait, ou plutôt elle volait; ses pieds rasaient le sol sans y toucher. — Voilà ce qu'on disait,

1. *Saint-Aignan; la colombe* : t. V, p. 297 et 294 (Chron. de la Fête du 8 mai), cf. t. IV, p. 163 (Journal). — « Et de ceste journée dirent aucuns et affermèrent que durant ledit assault, furent véus deux blancs oiseaux sur les espaulles de ladite Pucelle. » (Chron. des Pays-Bas; *Coll. de chron. belges*, t. III. p. 412). — *Les papillons blancs* : Chron., ch. LVII. Dans le procès il est question des papillons blancs autour de son étendard, en un autre lieu, à Château-Thierry. La Pucelle répond qu'elle n'a rien vu de pareil, t. I, p. 103. — *Les hommes dans l'air*, t. V, p. 122 (Lettre sur des prodiges advenus en Poitou).

voilà ce que recueillait déjà Perceval de Boulainvilliers dans une lettre écrite au duc de Milan, le 21 juin 1429, trois jours après la bataille de Patay, et terminée pendant le voyage de Reims. « Cette Pucelle », ajoutait-il, plaçant auprès de ces fictions un portrait fait au naturel, « est d'une rare élégance, avec une attitude virile. Elle parle peu et montre une merveilleuse prudence dans ses paroles. Elle a une voix douce comme une femme, mange peu, boit peu de vin ; elle se plaît à cheval sous une armure brillante. Elle aime autant la société des gens de guerre et des nobles, qu'elle aime peu les visites et les conversations du grand nombre ; elle a une abondance de larmes, et le visage serein ; infatigable à la peine, et si forte à porter les armes, que pendant six jours elle demeure complètement armée jour et nuit¹. »

Bien d'autres lettres, sans doute, et il en est resté plusieurs, portaient au loin le bruit de sa renommée. Celles mêmes qui laissent de côté le merveilleux de fantaisie témoignent de la même foi en ses succès, en ses prédictions, jusque dans les termes où les exagérait le bruit populaire. Des envoyés de quelque ville ou prince d'Allemagne qui donnent une curieuse et très-précise relation du siège d'Orléans et de la campagne de la Loire, y compris la bataille de Patay, et qui par consé-

1. *L'enfance de Jeanne*, t. V, p. 116-120 (Boulainvilliers). Le trait des petits oiseaux est du Bourgeois de Paris qui, comme on le pense bien, le déclare apocryphe : *In veritate apocryphum est*, t. IV, p. 463.

quent écrivent après le 18 juin, disent que « la Pucelle a garanti qu'avant que le jour de la Saint-Jean-Baptiste de l'an 29 arrive (avant huit jours), il ne doit pas y avoir un Anglais, si fort et si vaillant soit-il, qui se laisse voir par la France, soit en campagne, soit en bataille ; » et le terme n'a rien qui les étonne : on croit que rien ne lui peut résister. Le secrétaire de la ville de Metz, qui écrit pendant le voyage de Reims, le 16 juillet, ne met en doute aucun des bruits qui lui signalent les villes comme prises ou près de l'être : car « tout ce que le dauphin et la pucelle entreprennent leur réussit en tout sans aucune résistance » et il montre qu'il y avait tout à l'entour autant de répugnance à l'aller combattre que d'empressement à servir avec elle. Le duc de Bourgogne s'était vu réduit à l'inaction, les Flamands et les Picards refusant de l'aider hors de leur pays ; et au contraire beaucoup de chevaliers partaient des pays allemands pour « aller trouver le dauphin à Reims ». On l'apprend par cette lettre ; et l'on voit en effet Robert de Sarrebruck, seigneur ou damoiseau de Commercy, on voit le duc de Bar, René d'Anjou, héritier désigné de la Lorraine, qui naguère avait fait hommage à Henri VI, venir rejoindre le roi, la veille du sacre¹.

1. *Terme de la Saint-Jean.* «Und ist yetzund der Kœnig uff dem felde mit Jungfrowen, und vil die Engelschen uss dem lande schlagen, wanne die Jungfrowe heit ime verheissen, ee dann san Iohannes tag des deuffers kome in dem XXIX iare, so solle kein Engelscher also menlich noch so geherit syn, das er sich laseshense

On était donc plein de confiance et d'espoir. Le sacre, loin d'être le terme où l'on dût s'arrêter, ne se montrait que comme le point de départ de la conquête. La couronne que le prince y recevait était le gage du royaume qu'il avait à reprendre, et dans l'armée et dans le peuple il y avait un élan immense pour l'y aider. Comment ces espérances furent-elles déçues? La mission de Jeanne se terminait-elle au sacre, et la victoire a-t-elle dès lors cessé de la suivre parce que la force qui la faisait vaincre ne la dirigeait plus? C'est une question qui se pose d'elle-même, et marque un point d'arrêt dans le récit au moment où l'on passe de la période triomphante qui aboutit à Reims à celle qui a pour terme Rouen.

zu velde oder zu strite in Franckenrich; » t. V, p. 351. — *Le secrétaire de Metz*, *ibid.*, p. 353-355.

Le Damoiseau de Commercy, t. IV, p. 77. (J. Chartier), p. 185 (Journal) cf., p. 23 (Cagny); t. V, p. 65 (Martial d'Auvergne). Le Damoiseau de Commercy, Robert de Sarrebruck, neveu de l'évêque de Châlons, fut fait chevalier par le roi après la cérémonie du sacre. Sur René d'Anjou, voy. l'appendice n° XXXIV.

LIVRE QUATRIÈME.

PARIS.

I

LA MISSION DE JEANNE D'ARC.

Dunois raconte qu'après le sacre, quand Charles VII traversa la Ferté et Crespy en Valois, comme le peuple accourait criant *Noël*, Jeanne, qui était à cheval entre l'archevêque de Reims et lui-même, dit : « Voilà un bon peuple, et je n'ai jamais vu peuple qui se réjouît tant de l'arrivée d'un si noble prince. Et puissé-je être assez heureuse pour finir mes jours et être inhumée en cette terre ! — O Jeanne, lui dit l'archevêque, en quel lieu croyez-vous mourir ? » Elle répondit : « Où il plaira à Dieu, car je ne suis assurée ni du temps, ni du lieu, plus que vous-même. Et que je voudrais qu'il plût à Dieu, mon créateur, que je m'en retournasse maintenant, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère à

garder leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères, qui seraient bien aises de me voir ! »

Cette anecdote, rapportée par Dunois qui en fut témoin, est reproduite dans la Chronique de la Pucelle et dans le Journal du siège, mais avec cette variante : Jeanne dit à Dunois : « J'ai accompli ce que Messire m'avait commandé, qui était de lever le siège d'Orléans et faire sacrer le gentil roi. Je voudrais bien qu'il voulût me faire ramener auprès mes père et mère, etc. » Le Journal du siège est tiré d'un registre rédigé, on le peut croire, jour par jour, et à ce titre contemporain au premier chef, mais seulement pour ce qui est du siège. La Chronique de la Pucelle est aussi d'un contemporain, et d'un homme généralement bien informé : nous lui reconnaissons le droit d'ajouter de son propre fonds aux traits qu'il prend ailleurs. Mais ici les paroles ajoutées à celles que Dunois a recueillies en rompent si malheureusement la suite, qu'elles risquent d'en changer tout le sens : car on pourrait entendre que ce n'est plus de Dieu mais du roi, que la Pucelle voudrait obtenir son retour auprès de son père et de sa mère. Quel qu'ait été le sentiment de Jeanne elle-même ou de ses historiens et de Dunois sur sa mission (on en doit croire le témoin de la scène), ce n'est pas ici qu'elle l'a exprimé. La variante ne saurait donc prévaloir sur le texte parfaitement clair de l'original. Évidemment, dans ce récit, les paroles de Jeanne ne sont ni un aveu que sa mission est terminée, ni un

désaveu de l'entreprise qu'elle poursuit : c'est le cri du cœur au milieu des répugnances naturelles qu'elle savait vaincre lorsqu'il s'agissait d'obéir à ses voix ; comme à Vaucouleurs, quand elle demandait à partir, déclarant qu'il n'y aurait de salut que par elle, elle ajoutait : « Et pourtant j'aimerois bien mieux filer auprès de ma pauvre mère; car ce n'est pas mon état : mais il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que Messire veut que je fasse ainsi¹. »

Les paroles de Jeanne, telles qu'elles sont données par la Chronique et le Journal du siège en cet endroit, sont pourtant le fondement principal de l'opinion qui marque au sacre de Reims le terme de sa mission. On ne s'est pas borné à les commenter dans le sens de l'addition qui les altère. On les a rattachées à celles qu'elle dit à Charles VII après la cérémonie : « Ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. » On a même fait du tout une scène où Jeanne, qui veut s'en aller, cède aux instances qui la veulent retenir; et les larmes qu'elle répand

1. *Paroles de la Pucelle à Dunois*, t. III, p. 14 (Dunois). Chron., ch. LIX, et t. IV, p. 189 (Journal). — *A Jean de Metz*, t. II, p. 436 (J. de Metz). V. M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 37 et suiv. ; Laverdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 338 et suiv., et la polémique engagée sur ce sujet, entre M. Henri Martin et M. du Fresne de Beaucourt. Ce dernier a repris la discussion dans un article sur mon livre.

dans la joie du triomphe sont rapportées au « pressentiment de sa fin prochaine, » ou pour le moins à la peine qu'elle éprouve quand, cessant d'être l'envoyée de Dieu, elle se résigne à devenir l'instrument de la politique des hommes.

Tout cela pourrait bien n'être que fiction. Il faut en revenir aux faits ; et si, avant de suivre Jeanne dans la carrière où elle continue de marcher, on veut savoir à quel titre elle y marche, c'est elle seule qui le peut dire : c'est à ses déclarations les plus authentiques et les plus sûres qu'on le doit demander.

Il faut distinguer, en effet, parmi les documents où ses paroles nous sont reproduites.

Les témoignages qui se rapportent aux premiers temps de la mission de Jeanne, au mois de juin ou de juillet 1429, à la veille ou au lendemain du sacre, sont unanimes à ne marquer d'autre terme à sa mission que l'expulsion des Anglais. C'est ce que dit Perceval de Boulainvilliers dans sa lettre citée plus haut : « Elle affirme que les Anglais n'ont aucun droit en France, et qu'elle est envoyée de Dieu pour les chasser et les vaincre, *toutefois après les avoir avertis...* » préliminaires auxquels Jeanne tenait beaucoup, et dont la mention prouve que l'auteur est bien informé. C'est ce que disent encore, on l'a vu, les envoyés allemands, marquant pour terme à l'accomplissement de sa parole, le 25 juin : ils écrivaient moins de huit jours auparavant ! C'est ce que répète, moins le terme

ajouté peut-être sur un bruit populaire, Alain Chartier dans une lettre écrite un mois plus tard, vers la fin de juillet : « Quitte l'habit de femme pour l'habit d'homme, lui dit la voix, prends des compagnons qui te mènent du capitaine de Vaucouleurs au roi. Partant d'où que tu sois et ayant conversé avec le roi, fais en sorte que tu délivres Orléans du siège ; que tu mènes sacrer le roi à Reims , et qu'après la couronne tu lui rendes Paris et le royaume. » C'est ce que répètent en France et en Allemagne les docteurs qui examinent si l'on doit croire à sa déclaration : Jean Gerson, Jacques Gelu, qui se prononcent pour elle en raison même du but qu'elle se propose : « le rétablissement du roi dans son royaume et l'expulsion de ses ennemis; » Henri de Gorcum, qui, après avoir rappelé ce même objet de sa mission, se borne à donner six raisons pour et contre, laissant à d'autres le soin de poursuivre l'enquête et de conclure; l'auteur enfin de la *Sibylle française*, qui, loin de douter, montre pourquoi Dieu devait se prononcer en faveur de la pieuse France contre la cruelle Angleterre, et choisir une jeune fille, afin que le royaume, perdu par une femme, fût recouvré par une femme; et il joint aux prédictions de la *Nouvelle Sibylle* ses prophéties à lui, qui ne sont pas toutes aussi infaillibles. L'objet de la mission de Jeanne, au témoignage du temps même qui la voyait à l'œuvre, était donc bien l'expulsion des Anglais; et Christine de Pisan ne lui en marquait pas d'autre, quand, pour chanter cette

guerre sacrée de la délivrance, elle retrouvait le cri de la Croisade :

Et sachez que par elle Anglois
Seront mis jus (à bas) sans relever :
Car Dieu le veult¹.

Les témoins entendus au procès de réhabilitation paraissent quelquefois réduire la mission de Jeanne aux faits d'Orléans et de Reims/Simon Charles, président de la chambre des comptes, dit qu'en arrivant à Chinon elle déclarait avoir reçu de Dieu deux commandements : l'un de faire lever le siège d'Orléans, l'autre de mener le roi à Reims pour qu'il y fût sacré. Le conseiller Garivel, l'é-

1. *Perceval de Boulainvilliers* : « Dicit Anglicos nullum habere jus in Francia, et dicit se missam a Deo ut illos inde expellat et devincat, monitione tamen ipsius facta, t. V, p. 120. » — *Les envoyés Allemands*, t. V, p. 351. La chronique de la Pucelle redresse ainsi, quant au terme de la Saint-Jean, le bruit populaire : « Disoit que par plusieurs fois lui avoient été dictes aucunes révélations touchant la salvation du roi et préservation de toute sa seigneurie, laquelle Dieu ne vouloit lui estre tollue, ny usurpée ; mais que ses ennemis en seroient déboutez et estoit chargée de dire et signifier ces choses au roy, dedans le terme de la Saint-Jean 1429, t. IV, p. 213-214. — *Alain Chartier*, t. V, p. 132 : Et habitu muliebri deposito, virilem adsume (et socios) qui te concomitentur ad regem et conducant a capitaneo Vallis-colorum. Profecta ubi sis et cum rege loquuta, fac liberes Aurelianis ab obsidione; hinc regem consecrandum Remis adducas ; coronato Parisius reddas regnumque restituas, t. V, p. 132. Je supprime le point, misa tort après *obsidione*. Il y a deux verbes à l'impératif *adsume* et *fac* : de ce dernier, *fac*, dépendent tous les subjonctifs qui suivent. Cette remarque grammaticale a son importance historique.

J. Gerson : Restitutio regis ad regnum suum et pertinacissimorum inimicorum justissima repulsio seu debellatio. » T. III, p. 301. — *Jacques Gelu* : « Se a Deo missam asserentem, quatenus princeps esset exercitus regii ad domandum rebelles et expellendum ipsius inimicos a regno, ac eum in dominiis suis restituendum. » *Ibid.*, p. 400. — *H. de Gorcum* : « Asscrens se missam a

cuyer Thibault, Guillaume de Ricarville, Regnault Thierry tiennent le même langage; et Dunois semble même exclure tout autre objet, lorsqu'il dit « que Jeanne, bien que souvent sur le fait des armes elle parlât par manière de plaisanterie, pour animer les gens de guerre, de beaucoup de choses touchant la guerre qui peut-être ne sont point arrivées à l'effet, cependant, quand elle parlait sérieusement de la guerre, de son fait et de sa mission, elle ne déclarait jamais affirmativement autre chose, si ce n'est qu'elle était envoyée pour faire lever le siège d'Orléans, secourir le peuple opprimé dans cette ville et lieux circonvoisins, et mener le roi à Reims pour le faire consacrer¹. »

Deo quatenus per ipsam dictum regnum ad ejus obedientiam reducatur. » *Ibid.*, p. 411. — *Sibylla Francica* : « Intra terminum, Domino auxiliante, Delphino regni promisit restitutionem, ipsumque viginti annis regnaturum. » *Ibid.*, p. 464. — « Sic necesse est ut nostra sibylla, Delphino in regem Francorum coronato, dabit informationes et sana consilia, per quæ ipsum regnum conservabitur, gubernabitur et prosperabit. Expleto tempore sui vaticinii, exhibit regnum, et Deo serviet in humiliato spiritu. Celebrrior namque erit ejus memoria in morte quam in vita. » *Ibid.*, p. 426. — *Christine de Pisan* : voy. ci-dessous, p. 415. Un autre poëte, qui a dû connaître la Pucelle, dit aussi (t. V, p. 28) :

Et regem patria pulsum de sede reduces;
Illius antiquo populum relevabis ab hoste
Oppressum....

1. *Sim. Charles* : « Et dixit quod habebat duo in mandatis ex parte Regis cœlorum : unum videlicet de levando obsidionem Aurelianensem ; aliud de ducendo regem Remis pro sua coronatione et consecratione. T. III, p. 115 (*Sim. Charles*). — « Pro reponendo eum in suo regno, pro levando obsidionem Aurelianensem et conducendo ipsum Remis ad consecrandum. » *Ibid.*, p. 20 (*Garivel*). — « Ego venio ex parte regis cœlorum ad levandum obsidionem

Mais si les témoins de 1429 écrivaient au milieu de tous les entraînements des espérances populaires, ceux du procès de réhabilitation n'ont-ils pas pu se laisser aller à parler seulement des faits que Jeanne avait accomplis? Il est juste de se défier de la réserve des uns au moins autant que de l'exagération des autres; et à part quelques traits de la lettre des Allemands, où l'on sent trop qu'ils ont moins recueilli la parole de Jeanne que des bruits de la foule, les témoignages de 1429 ont incontestablement sur les autres un premier avantage : c'est que, toutes conditions étant égales dans les moyens d'information, ils offrent par leur date même la garantie d'une plus grande fidélité dans les souvenirs. Ils en ont un autre, et celui-là rompt décidément l'équilibre en leur faveur; c'est leur conformité avec les déclarations de Jeanne dans les documents les plus authentiques : dans la lettre aux Anglais signée d'elle et dans les actes de son procès¹.

Dans la lettre qu'elle écrivit aux Anglais avant de les attaquer, le 22 mars 1429, elle leur dit expressément: « Je suis cy venue de par Dieu, le

Aurelianensem et ad ducendum regem Remis, pro sua coronatione et consecratione. » *Ibid.*, p. 74 (Thibault). Cf. *G. de Ricarville*; *ibid.*, p. 21 ; *R. Thierry, ibid.*, p. 22. — « Quod licet dicta Johanna aliquotiens jocosè loqueretur de facto armorum pro animando armatos, de multis spectantibus ad guerram, tamen quando loquebatur seriose de guerra nunquam affirmative asserebat nisi quod erat missa ad levandum obsidionem Aurelianensem ac succurrendum populo oppresso in ipsa civitate et locis circum jacentibus, et ad conducendum regem Remis, pro consecrando eundem regem. » *Ibid.*, p. 16 (Dunois).

1. Voy. ci-dessus, p. 129, et *Procès*, t. V, p. 97.

Roi du ciel, corps pour corps pour vous bouter hors de toute France. » Si elle n'avait qu'à les chasser de devant Orléans, il suffisait bien de le dire quand c'était là son but immédiat ; sa déclaration rendue plus générale risquait d'être moins forte. Pour qu'elle exposât sa mission dans ces termes, il fallait bien qu'elle l'entendît ainsi ; et ce qu'elle déclara aux Anglais au début de sa carrière, c'est ce qu'elle maintint jusqu'à la fin, devant leur tribunal.

Dans le dixième des 70 articles proposés contre elle, on lit qu'elle prétend avoir eu par saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, cette révélation de Dieu : « qu'elle ferait lever le siège d'Orléans, couronner Charles qu'elle dit son roi, et chasserait tous ses adversaires du royaume de France. » Et l'on ne peut pas dire que ce soit une allégation mensongère de ses juges, invention dont on les pourrait bien croire capables, à voir toutes les faussetés que l'accusation y ajoute pour entacher sa prédiction de sortilège quand l'événement la vérifiait. Elle avait dit dans son interrogatoire que l'ange (c'est elle), en apportant la couronne au roi, lui avait certifié « qu'il aurait tout le royaume de France entièrement à l'aide de Dieu et moyennant son labour (*quod ipse haberet totum regnum Franciæ in integro, mediante Dei auxilio et mediante labore ipsius Johanniæ*). » Et elle y revient sur le 17^e article. « Elle confesse qu'elle porta les nouvelles de par Dieu à son roi, que notre Sire lui rendrait son royaume, le feroit cou-

ronner à Reims et mettre hors ses adversaires ; » et elle ajoute « qu'elle disoit tout le royaume, et que si monseigneur le duc de Bourgogne et les autres sujets du royaume ne venoient en obéissance, le roi les y feroit venir par force. » Elle confirme enfin ses précédentes déclarations sur ce sujet, lorsque le 2 mai, dans la séance de l'admonition publique, interrogée sur l'habit d'homme qu'elle portait toujours, et pourquoi elle le portait sans nécessité, par exemple dans la prison (on verra si dans la prison il lui fut inutile), elle répondait : « Quand j'aurai fait ce pour quoi je suis envoyée de par Dieu, je prendrai habit de femme. » Même dans sa prison de Rouen, et à la veille de monter au bûcher, elle ne croyait donc pas sa mission terminée; elle ne le pouvait pas croire tant qu'elle vivait, et qu'il y avait un Anglais en France. On pourrait même prétendre qu'elle ne croyait pas sa mission bornée là ; et ce que Perceval de Boulainvilliers dit encore dans sa lettre, touchant le duc d'Orléans, qu'elle comptait délivrer, trouve dans les déclarations de Jeanne au procès une sorte de confirmation. On demande à Jeanne comment elle entendait délivrer le duc d'Orléans : selon le bruit public recueilli par Boulainvilliers, c'était par un miracle. Elle écarte le miracle, et répond hardiment « qu'elle aurait pris en-deçà de la mer assez d'Anglais pour le ravoir (par échange), et si elle n'en eût pris assez, elle eût passé la mer pour l'aller chercher en Angleterre par force ». Elle ajouta que, si elle eût duré

trois ans sans empêchement, elle l'eût délivré¹.

Ces quatre choses : levée du siège d'Orléans, sacre du roi à Reims, expulsion des Anglais, délivrance du duc d'Orléans, auraient fait comme autant d'objets spéciaux de la mission de Jeanne, si l'on en croit un témoin du procès de la réhabilitation, qui n'avait pas été moins que Dunois dans la compagnie de la Pucelle : le duc d'Alençon. « Elle disait, déclare-t-il, qu'elle avait quatre charges : mettre en fuite les Anglais, faire consacrer et couronner le roi, délivrer le duc d'Orléans et faire lever le siège mis par les Anglais devant Orléans. » Est-ce à dire que Jeanne dût accomplir ces quatre choses sous peine d'être convaincue

1. *Art.* 10. « Quod levaret obsidionem Aurelianensem et quod faceret coronari Karolum quem dicit regem suum, et expeileret omnes adversarios suos a regno Francise. » (T. I, p. 216.)— Quod angélus certificabat hoc régi suo, sibi apportando coronam et e dicendo quod ipse haberet totum regnum Francise ex integro, mediante auxilio Dei, et mediante labore ipsius Johannæ (Interr. du 13 mars, t. I, p. 139).

Art. 17. « Quod vindicaret eum de suis adversariis, eosque omnes sua arte aut interficeret aut expelleret de hoc regno, tam Anglicos quam Burgundos, etc. » — « Ad hoc articulum respondet Johanna se portasse nova ex parte Dei regi suo, quod Dominus noster redderet sibi regnum suum Franciæ, faceret eum coronari Remis et expelleret suos adversarios.... Item dixit quod ipsa loquebatur de toto regno, etc., *ibid.*, p. 231, 232. — « *Item* du seurplus qui luy fut exposé de avoir prins habit d'omme sans nécessité et en espécial qu'elle est en prison, etc. Répond : etc., t. I, p. 394. »

Délivrance du duc d'Orléans : « Dominum ducem Aurelianensem nepotem vestrum, dixit miraculose liberandum, monitione tamen prius super sua libertate Anglicis detinentibus facta, » t. V, p. 120, 121 (P. de Boulainvillers). « Interrogée comme elle eust délivré le duc d'Orléans, etc., t. I, p. 133, 134, cf., t. IV, p. 10 (Cagny) : « Elle disoit que le bon duc d'Orléans estoit de sa charge, et du cas qu'il ne reviendrait par de çà, elle airoit moult de paine de le aler querir en Angleterre. »

d'avoir failli à ses promesses? Non, assurément. Elle disait qu'elle était envoyée pour les faire, mais non qu'elle les ferait elle-même en tout état de cause. Il importe de s'entendre sur ce point : sans quoi, ou on limite arbitrairement la mission de Jeanne d'Arc, ou l'on prétend faussement qu'elle ne l'a pas accomplie. Il faut distinguer, en effet, ce que ses voix l'appellent à faire et ce qu'elles lui disent qu'elle fera. Ce qu'elles l'appellent à faire (et c'est là proprement sa *mission*, le mot le dit), comprend tout, et ce n'est pas moins que l'expulsion des Anglais : « Je suis cy venue de par Dieu pour vous bouter hors de toute France. » Ce qu'elle fera est limité. Ses voix lui avaient dit qu'elle ferait lever le siège d'Orléans, qu'elle ferait sacrer le roi à Reims : et il est naturel que Jeanne ait insisté plus particulièrement sur ces deux points, et par suite qu'ils soient surtout restés dans la mémoire des chroniqueurs du temps ou des témoins du procès de réhabilitation, que nous ne voulons incriminer en aucune sorte. Les voix ne lui ont pas dit qu'elle entrerait à Paris, qu'elle chasserait les Anglais de toute la France : mais elles lui ont dit que le roi entrerait dans Paris, que les Anglais seraient chassés de France; et toutes les choses dont elle avait annoncé l'accomplissement au roi finirent après tout par s'accomplir. Seguin, un de ceux qui l'entendirent à Poitiers, tout en rappelant lui-même les quatre points de la déposition du duc d'Alençon, y compris la délivrance du duc d'Orléans, qui n'est pourtant

qu'un objet secondaire, constate, à l'honneur de Jeanne, qu'on les a vus accomplis¹.

Le rôle de Jeanne n'était donc point terminé à Reims, et si le succès ne répond plus à ses efforts, ce n'est point que la grâce de sa mission lui fasse défaut. Serait-ce qu'elle-même a manqué à sa mission? C'est ce que l'histoire va nous montrer.

1. *Objet de la mission* : « Se habere quatuor onera, videlicet : fugare Anglicos ; de faciendo regem coronari et consecrari Remis ; de liberando ducem Aurelianensem a manibus Anglicorum, et de levando obsidionem per Anglicos ante villam Aurelianensem, » t. III ; p. 99 (Alençon). — *A quelle condition la mission de Jeanne devait être accomplie par elle* : « Et s'il la vouloit croire et avoir (foi) en Dieu, en Monsieur Saint Michel et Madame Sainte Catherine et en elle, qu'elle le moindroit corroner à Reims et le remectroit paisible en son royaume, » t. IV, p. 326 (doyen de Saint-Thibaud de Metz, vers 1445).

Expulsion des Anglais : Sa lettre citée plus haut. — *Levée du siège d'Orléans ; sacre du roi* : Voyez les textes déjà produits.

Seguin : « Et tunc dixit loquenti et aliis adstantibus quatuor quæ adhuc erant ventura, et quæ postmodum evenerunt : Primo dixit quod Anglici essent destructi et quod obsidio ante villam Aurelianensem existens levaretur. Dixit secundo quod rex consecraretur Remis. Tertio, quod villa Parisiensis redderetur in obedientia regis ; et quod dux Aurelianensis rediret ab Anglia. Quæ omnia ipse loquens vidit compleri. » T. III, p. 205 (Seguin). — En 1440, le duc d'Orléans fut racheté des Anglais au prix d'une énorme rançon, payée en partie par le duc de Bourgogne.

Comparez ce que dit Thomassin, *Procès*, t. IV, p. 311 : « Elle fut par aucuns interroguée de sa puissance se elle dureroit guères, et se les Anglois avoient puissance de la faire mourir. Elle respondit que tout estoit au plaisir de Dieu ; et si certifia que, s'il luy convenoit mourir avant que ce pour quoy Dieu l'avoit envoyée fust accomply, que après sa mort elle nuyroit plus aux-dits Anglois qu'elle n'auroit fait en sa vie, et que non obstant sa mort, tout ce pour quoy elle estoit venue se accompliroit : ainsi que a été fait par grâce de Dieu. » Voyez encore sur la mission de Jeanne d'Arc, l'appendice n° XXXV.

II

LA CAMPAGNE DE PARIS.

Quand on reprend la série des faits, une réflexion vient ajouter une nouvelle force aux conclusions que nous avons tirées des témoignages : c'est que si Jeanne, après le sacre, avait songé à retourner dans sa famille, ce n'est pas la politique de Charles VII qui l'en eût empêchée : car cette politique était toujours celle de Regnault de Chartres et de La Trémouille. C'était pour eux un grand effort que d'avoir achevé le voyage de Reims. La chose faite, ils n'avaient pas lieu de regretter d'être venus jusque-là sans doute; mais la suite permet de croire qu'ils n'étaient pas tentés d'aller plus loin.

Le roi sacré à Reims, la Pucelle voulait qu'il entrât dans Paris. Tout le monde s'y attendait, et Bedford le premier. Dans une lettre datée du 16 juillet, la veille du sacre, le régent, annonçant au conseil d'Angleterre que Reims, après Troyes

et Châlons, devait le lendemain ouvrir ses portes au dauphin (le dauphin y entra ce jour même), ajoutait : « On dit qu'incontinent après son sacre il a l'intention de venir devant Paris et a espérance d'y avoir entrée; mais à la grâce de N. S., aura résistance. » Mais si les villes, de Gien à Reims, avaient montré si peu d'ardeur à le combattre, devaient-elles, après le sacre, résister mieux, de Reims à Paris? Le ton même du message de Bedford prouve qu'il n'en était pas si assuré. Le sacre, il le sentait bien, devait produire partout une impression considérable en France. C'est pour cela que dans cette lettre il manifeste tant de regrets que le jeune Henri VI n'ait pas prévenu son rival, tant d'impatience qu'il vienne en France se faire sacrer à son tour « en toute possible célérité » : car, ajoute-t-il, s'il eût plu à Dieu que plus tôt y fût venu, ainsi que déjà par deux fois lui avoit été supplié par ambassadeurs et messagers, les inconvénients ne fussent pas tels qu'ils sont. » A défaut de Notre-Dame de Reims, il fallait donc lui garder au moins Notre-Dame de Paris. Or, dans cet ébranlement général, Paris même n'était pas sûr; et, pour le garder, le régent en était réduit à compter sur deux hommes qui n'étaient là ni l'un ni l'autre, le duc de Bourgogne, qui venait de partir, et le cardinal de Winchester qui n'arrivait pas¹.

Winchester n'arrivait pas, et il n'y avait guère

1. *La marche sur Paris* : (Lettre de trois gentilshommes angevins du 17 juillet 1429, t. V. p. 130.— *Instruction baillée à Jarretièrre, roi d'armes, de par M. le régent* (16 juillet 1429),

lieu de s'en alarmer encore. Le traité par lequel il s'engageait à mettre sa troupe au service du roi était du 1^{er} juillet; l'ordre de lui rembourser ce qu'il avait dépensé, du 5, mais Bedford ne peut contenir son impatience. Il annonce qu'il se rend le surlendemain en Normandie, puis en Picardie pour aller à sa rencontre : il semble qu'il veuille le prendre au débarquement, de peur qu'il ne lui échappe.

Le duc de Bourgogne était parti ce jour même (le 16), promettant d'amener des renforts; et Bedford se loue extrêmement des services qu'il a rendus et de ceux qu'il va rendre; il va jusqu'à dire que sans lui, « Paris et tout le remenant (le restant) s'en alloit à cop (sur le coup) ! » Et cela n'est pas exagéré. Il importait donc qu'il revînt au plus vite. Aussi la duchesse de Bedford, sa sœur, comme pour mieux y veiller, partait-elle avec lui. Mais le duc avait-il bien sincèrement oublié tant de griefs personnels, si capables de contre-balancer en lui les raisons qui l'avaient entraîné vers les ennemis de sa race : les prétentions de Gloucester sur le Hainaut, les refus de Bedford touchant Orléans? et ne savait-il pas, n'avait-on pas du moins cher-

Rymer, t. X, p. 432. Dès le 15 avril précédent, Bedford insistait auprès du conseil pour qu'on amenât le roi à Paris (*Proceedings*, t. III, p. 322).

Situation de Paris: Le Bourgeois de Paris témoigne des inquiétudes que la ville alors, même dans les régions les plus élevées de la bourgeoisie, donnait au régent. Le mardi devant la Saint-Jean le bruit court que les Armagnacs doivent entrer dans la ville; dans la première semaine de juillet, on change le prévôt des marchands et les échevins, t. XL, p. 390, 391 (*Coll. des Chroniques nationales françaises* de Buchon).

ché et réussi peut-être à lui faire croire que ceux-là mêmes qui venaient de lui rappeler avec tant d'éclat le meurtre de son père, avaient naguère eu la pensée de se débarrasser de lui de la même sorte? Invité par la Pucelle à se rendre à Reims, il était venu à Paris. Mais la campagne qui avait si rapidement conduit au sacre pouvait bien l'ébranler comme les autres. Le 16, après les cérémonies qui avaient eu lieu à Paris par les soins de Bedford, on avait pu le voir partir avec quelque espérance. Le 17, après les cérémonies de Reims, on ne pouvait plus être assuré de le voir revenir¹.

Telle était la situation de Bedford : tout semblait se dérober à lui; et Paris même était au roi, si le roi suivait ce mouvement qui devait s'accroître à chaque pas et devenir, par son progrès, irrésistible. C'est à quoi poussait Jeanne d'Arc; et d'abord elle parut y avoir réussi. Le roi consentait à marcher sur Paris, où la Pucelle promettait de le conduire : c'est ce qu'annoncent les trois gentilshommes angevins qui, le jour même du sacre, écrivent de Reims pour en faire le récit à la reine et à sa mère. » Demain, disent-ils, s'en doit partir le roi tenant son chemin vers Paris.... La Pucelle ne fait doute qu'elle ne mette Paris en l'obéissance. » Et le duc de Bourgogne, sur qui comptait Bed-

1. *Winchester et le duc de Bourgogne* : voy. la même lettre de Bedford : Rymer, t. X, p. 432. — *Négociations avec Winchester* ; *ibid.* p. 424 et 427 ; voy. ci-dessus, p. 225. — *La duchesse de Bedford*, Monstrelet, II, 62, et le Bourgeois de Paris, t. XL, p. 392 (Éd. Buchon). — *Projets homicides de Bedford contre le duc de Bourgogne*. Nous en avons parlé au n° 1 des appendices.

ford, semblait bien près de lui faire défaut. Parti de Paris le 16, il s'était arrêté à Laon pour députer immédiatement vers le roi dont il apprenait l'arrivée à Reims (les gentilshommes angevins en parlent le 17 dans leur lettre) ; et l'on comprend avec quelle joie ses envoyés durent être accueillis du roi : on croyait déjà la paix faite. « A cette heure, disent nos gentilshommes, nous espérons que bon traité se trouvera avant qu'ils partent. » Mais cette démarche, en ouvrant tout à coup à la cour la voie des négociations, servit peut-être plus que toute autre chose à faire manquer le but marqué par la Pucelle¹.

Ce n'est pas que Jeanne répugnât aux voies pacifiques. C'est par là qu'elle avait procédé tout d'abord à l'égard des Anglais eux-mêmes ; et si elle souhaitait moins de vaincre l'ennemi que de faire

1. *Marche sur Paris et premières ouvertures du duc de Bourgogne* : « Demain s'en doit partir le roy tenant son chemin vers Paris. On dit en ceste ville que le duc de Bourgogne y a esté et s'en est retourné à Laon où il est de présent ; il a envoyé si tost devers le roy qu'il arriva en ceste ville. A ceste heure nous espérons que bon traité y trouvera avant qu'ils partent. La Pucelle ne fait doute qu'elle ne mette Paris en l'obéissance. » (Lettre de trois gentilshommes angevins, etc., 17 juillet 1429, t. V, p. 130.) Le pape Pie II est fort bien informé, quand il parle de la députation du duc de Bourgogne à Reims et du retard qu'elle mit au départ du roi : « Mansit rex ea in urbe quadriduo.... Non est peregrinatus statuta die novus rex : impedimento fuere Burgundorum legati qui salutatum venerunt, et aliquid ad concordiam afferebant. Quibus auditis, quarta die peregrinatio facta est, etc. » (T. IV, p. 514.)

L'anonyme de La Rochelle parle aussi de la députation du duc de Bourgogne au roi à son arrivé à Reims et en suspecte justement les motifs : « Le duc de Bourgogne qui avoit esté à Paris et s'en étoit allé à Laon envoya cedit XVII^e jour de juillet ambassade devers le roy au dit lieu de Raims pour traitter son appointment;

qu'il se retirât volontairement, à plus forte raison désirait-elle user de persuasion envers des Français.

Elle avait déjà écrit à Philippe le Bon avant le sacre. Elle lui écrivit le jour même de la cérémonie, à l'arrivée de ses messagers ; et la lettre lui fut portée sans doute par la députation que le roi lui envoyait pour répondre à ses ouvertures. Jeanne aussi veut triompher de sa résistance ; mais comme la lettre qu'elle lui adresse diffère par le ton et l'accent des lettres qu'elle avait écrites aux Anglais avant de les combattre ! Les Anglais sont des ennemis : elle les somme de partir, sans autre alternative que d'être mis dehors : car c'est pour cela qu'elle est envoyée. Le duc de Bourgogne est du sang royal, c'est un fils égaré de la France : elle le supplie, elle le conjure *à mains jointes* de faire la paix, ne craignant pas de se faire trop humble ; car une chose la relève dans cet abaissement et donne une singulière autorité à ses prières : c'est qu'elle sait, c'est qu'elle affirme que, s'il refuse il ne peut être que vaincu. Elle le prie donc, non par aucun intérêt de parti, mais parce que « *sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respandu* ; » car c'est le sang de France¹.

Jeanne s'accordait donc avec la cour pour négocier ; mais tout en négociant elle voulait agir

mais laditte ambassade n'estoit que dissimulation pour cuider amuser le Roy qui estoit disposé d'aller tout droit devant Paris. » (*Revue historique*, t. IV, p. 344).

1. *Lettre de Jeanne au duc de Bourgogne*, voy. l'appendice n° XXXVI.

aussi : elle croyait que l'action était tout à la fois un moyen de soutenir les négociations ou d'y suppléer au besoin. D'ailleurs, si peu disposé que l'on fût à courir de nouveaux hasards, il y avait à faire, aux alentours, plusieurs conquêtes qui promettaient d'ajouter sans péril au prestige du voyage. En attendant que le duc de Bourgogne eût donné suite à la réconciliation projetée, le roi s'occupait de rallier les villes disposées à se soumettre. Après quatre jours passés à Reims, ayant accompli dans l'abbaye de Saint-Marcoul les pratiques de tout roi nouvellement sacré, il vint à Vailly-sur-Aisne, où les bourgeois de Soissons et de Laon lui apportèrent les clefs de leur ville. Le 23, il se rendit à Soissons, et de là de nouvelles députations vinrent mettre en son obéissance Château-Thierry, Provins, Coulommiers, Crécy en Brie¹.

Il y avait pourtant un ordre à suivre dans cette marche victorieuse, pour la faire aboutir à la délivrance du royaume. Le roi avait reçu sa couronne : Jeanne voulait qu'il reprît sa capitale : et cette suite de soumissions, obtenues à si peu de frais, lorsqu'elles n'étaient pas entièrement spontanées, devait, selon son plan, mener droit à Paris. Mais les courtisans trouvaient maintenant plus sûr et plus commode de prendre Paris par le duc de Bourgogne. Philippe le Bon, moins touché

1. *Le roi à Saint-Marcoul*, etc., t. IV, p. 20 (Cagny) ; c'est lui qui est la principale source pour les dates et la suite du voyage ; cf. Chron. ch. LIX ; et *Procès*, t. IV, p. 78 (J. Chartier) ; p. 187 (Journal) ; p. 432 (St-Remi).

des raisons de Jeanne qu'effrayé de son approche, affectait de plus en plus de répondre aux intentions du roi; et les conseillers intimes de Charles VII, ne demandant pas mieux que de se croire à la veille de la paix, prenaient occasion des offres de soumission qui leur venaient des villes d'alentour pour modifier, selon leurs vues, l'itinéraire de la Pucelle. Le 29 juillet, on vint à Château-Thierry où le sire de Châtillon, connaissant les dispositions du peuple, n'essaya pas de tenir plus d'un jour. Le 1^{er} août, on était à Montmirail; le 2, à Provins. On retournait vers la Loire¹.

Les retards du roi avaient donné à Bedford le temps de se reconnaître; sa marche en arrière lui offrait l'occasion de reprendre l'offensive. Il n'y manqua point. Le 25 juillet il avait amené dans Paris les cinq mille hommes de Winchester : cinq mille hommes bien résolus, ce semble. Ils venaient gagner les indulgences de la croisade, et l'un des capitaines portait « un étendard tout blanc dedans lequel avoit une quenouille avec cette devise : *Or vienne la belle !* en signifiant qu'il lui donneroit à filer. » Le 3 août, le régent signait une proclamation qui appelait tous ses feudataires de France et de Normandie à venir dans le mois ac-

1. *Château-Thierry*, t. IV, p. 381 (Monstrelet, II, 63). Perceval de Cagny (*ibid.*, p. 21), s'accorde au fond avec Monstrelet quand il dit que le roi demeura tout le jour devant la place, s'attendant à être attaqué par Bedford, et que le soir la ville se rendit. Monstrelet ajoute que le sire de Châtillon et les autres chevaliers allèrent à Paris rejoindre Bedford qui rassemblait des troupes. — *Provins* : Le roi en fit La Hire capitaine (Monstrelet, II, 64).

complir leur service, et. sans les attendre, il quittait Paris avec la troupe de Winchester et un nombre égal d'autres soldats recrutés par lui-même, il arrivait par Corbeil à Melun (4 août). Sur le bruit que les Anglais venaient, l'armée royale sortit de Provins et alla jusqu'à la Motte-de-Nangis. Mais on ne vit rien ; et le bruit courant que Bedford regagnait Paris, le roi reprit le chemin de la Loire. C'est derrière ce fleuve que les courtisans voulaient aller se reposer d'une campagne qu'ils trouvaient assez longue¹.

Leurs intentions furent pourtant déconcertées.

En quittant la Motte-de-Nangis, le roi était venu à Bray, où il comptait passer la Seine. Les habitants avaient promis obéissance, et l'on avait remis le passage au lendemain. Mais pendant la nuit, une troupe d'Anglais, détachée sans doute par Bedford, s'établit dans la ville, et les premiers qui s'approchèrent furent tués ou détroussés. Le passage ne fut pas forcé ; car il n'y aurait

1. *Arrivée de Winchester et de ses troupes à Paris, le 25 juillet*, t. IV, p. 453 (Clém. de Fauquemberque, et Bourgeois de Paris, t. XL, p. 393). — *Bedford à Melun et à Corbeil*, t. V, p. 453 (Clém. de Fauq.) : avec dix mille hommes, t. IV, p. 382 (Monstrelet, II, 65); dix à douze mille, Chron., ch. LIX, et t. IV, p. 79 (J. Chartier).

L'étendard contre la Pucelle : Chron. de France (Ms. de Lille, n° 26) ; *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, juin 1857, p. 103. — *Proclamation du 3 août 1429*. Le régent ordonne à tous ceux qui ont reçu comtés, baronies, fiefs, et arrière-fiefs en France ou en Normandie, par concession du dernier ou du présent roi, et qui ont négligé d'accomplir leurs services, ce qui a fait que le roi a été obligé de retenir (engager) un plus grand nombre d'hommes d'armes qu'il n'était nécessaire, de se présenter soit en personne, soit par députés, dans l'espace d'un mois, en France ou en Norman-

eu que les courtisans pour l'entreprendre : toute l'armée avait vu avec indignation qu'on s'en allât quand tout invitait à marcher en avant. Aussi cette déconvenue était-elle une bonne fortune ; le duc de Bar (René d'Anjou) et le duc d'Alençon, les comtes de Clermont, de Vendôme et de Laval, comme Jeanne et tous les autres capitaines, laissèrent voir la joie qu'ils en avaient¹.

On revint donc au plan de la Pucelle : et cela se voit par une lettre qu'elle écrit ce jour même, 5 août, aux habitants de Reims². Elle les rassure contre les craintes que leur devait inspirer la retraite du roi vers la Loire. Elle leur apprend le fait qui a suspendu ses progrès et trompé l'impatience de leur attente : le roi a conclu avec le duc de Bourgogne une trêve de quinze jours, à l'expiration de laquelle le duc lui doit rendre Paris. Elle convient que, malgré cette promesse, elle n'est

die, pour accomplir leur service, sous peine de forfaire leurs revenus (*Proceedings*, t. III, p. 349).

Le roi à La Motte de Nangis (Chron., et J. Chartier, *l. l.*). — On y rapporte qu'il y resta tout un jour en bataille, et que le duc de Bedford, qu'on attendait, s'en retourna à Paris. Il faut l'entendre d'un bruit répandu, car Bedford se retrouvera le 7 à Montereau. — Clément de Fauquemberque (t. IV, p. 453) dit que Bedford était parti de Paris le 4 août, et d'un autre côté, nous savons, par la date de la lettre de la Pucelle, que, le 5, Charles VII avait repris le chemin de Paris. Il semble bien difficile de placer tous les événements intermédiaires dans cette même journée du 4. Tout au plus le pourrait-on en supposant que Bedford, parti la veille de Paris, était à Melun le 4 au matin. Le roi a pu, l'apprenant, se porter jusqu'à La Motte de Nangis, et revenir dans la même journée vers Bray-sur-Seine.

1. *Le roi à Bray*, Chron., ch. LIX, et t. IV, p. 79 (J. Chartier), et p. 188 (Journal).

2. Voyez cette lettre aux Appendices, n° XXXVII.

point contente de trêves ainsi faites ; « et ne sais, dit-elle, si je les tiendrai, mais si je les tiens, ce sera seulement pour garder l'honneur du roi. » Du reste, elle affirme qu'on n'abusera pas le sang royal, et qu'au terme de quinze jours l'armée sera prête à agir, s'ils ne font la paix. Et pour ne laisser aucun doute sur le but vers lequel on marche, elle date sa lettre « emprès un logis sur champ au chemin de Paris¹. »

Si le duc de Bourgogne devait, au terme de quinze jours, rendre Paris, il convenait sans doute d'être à portée de le recevoir : la trêve même que l'on disait conclue faisait un devoir à la cour de se rapprocher de la capitale. Le roi reprit le chemin de Provins : le 7 il était à Coulommiers; le 10, à la Ferté-Milon; le 11, à Crespy en Valois. Ce brusque changement dans la marche de l'armée française alarma justement Bedford. Le régent y avait été pour quelque chose,

1. *Inquiétudes des habitants de Reims*. On voit par les extraits des délibérations du conseil de Reims les inquiétudes que donnait à la ville la marche incertaine du roi. Le 3 août on fait « écrire à Mgr de Reims que l'on a entendu dire qu'il veut délaissier son chemin.... et aussi sa poursuite, qui (ce qui) pourroit estre la destruction du pays, attendu que les ennemis, comme on dit, sont forts. » (Varin, *Archives législ. de Reims*, Statuts, t. I, p. 741). Le 4, on écrit à Laon et à Châlons pour leur communiquer ces inquiétudes et les démarches que l'on fait en conséquence auprès du roi. Le 11 août, nouvelle démarche auprès du roi, et invitation à Châlons et à Troyes de s'y associer. — Ces inquiétudes de Reims redoubleront quand se sera dissipé l'espoir que leur avait dû rendre la lettre de la Pucelle, et on en trouve de nouveaux témoignages au commencement de la campagne suivante, 15 mars, 19 avril 1430. Voy. Varin, *Archives législatives de Reims*, Statuts, t. I, p. 746.

si, comme on le peut croire, c'est lui qui avait envoyé les troupes que l'on a vues à Bray ; et lui-même s'était porté à Montereau-faut-Yonne, pour appuyer ce mouvement. Mais apprenant que le roi, loin de chercher à forcer le passage, regagnait le Nord, il lui écrivit une lettre où ses appréhensions se cachent sous les termes du mépris et de l'insulte. Il écrit à « Charles qui se disait dauphin et ose maintenant se dire roi : » il lui reproche ce qu'il entreprend *tortionnairement* sur la couronne du roi Henri, naturel et droiturier roi de France et d'Angleterre, et les moyens qu'il emploie pour abuser le simple peuple, comme de s'aider « d'une femme désordonnée et diffamée, étant en habit d'homme et de gouvernement dissolu, et aussi d'un frère mendiant (frère Richard), apostat et séditieux, tous deux, selon la sainte Écriture, abominables à Dieu ; » il ajoute qu'il le poursuit de lieu en lieu sans pouvoir le rencontrer, et lui offre cette alternative : ou de fixer un jour et un endroit pour une conférence à laquelle il pourra venir avec l'escorte de « la diffamée femme et apostat dessusdits et tous les parjures, et autre puissance » qu'il voudra ou pourra avoir, mais à la condition qu'il s'agisse d'une paix « non feinte, corrompue, dissimulée, violée ni parjurée, » comme celle de Montereau, où le dauphin a fait assassiner Jean sans Peur ; ou bien de terminer promptement la querelle par les armes, afin d'épargner au pauvre peuple les malheurs de la guerre, et lui rendre ce repos « que tous rois et princes chrétiens qui

ont gouvernement doivent quérir et demander¹. »

Ce fut le 11, à Crespy en Valois, que le roi reçut cette lettre, et déjà Bedford était au voisinage (à Mitry, au sud de Dammartin), prêt à donner la bataille qu'il offrait, mais à une condition pourtant : c'est qu'on la vînt chercher dans ses lignes ; car il comptait sur l'impétuosité française pour qu'elle renouvelât à son profit les journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ainsi provoqué, le roi vint à Lagny-le-Sec, poussant son avant-garde à Dammartin, et il envoya La Hire et quelques autres capitaines pour reconnaître la position des Anglais. Pendant toute la journée du 13, il y eut de fortes escarmouches autour de Thieux, entre Dammartin et Mitry, en avant de l'armée anglaise. Mais tout se borna là : car les capitaines jugèrent que les Anglais s'étaient trop assuré l'avantage du terrain ; et Bedford, ne se voyant pas autrement attaqué, se replia le soir même sur Paris pour chercher des renforts²

Ces hésitations des Anglais, ces défis suivis sitôt

1. *Le roi à Coulommiers, le 7 août* : t. IV, p. 21 (Cagny). — La Chronique, chap. LIX, et Jean Chartier (t. IV, p. 80) le font revenir à Château-Thierry la vigile de la Notre-Dame d'août (14 août). Cela est inadmissible. — *Lettre de Bedford* : elle est datée de Montereau-faut-Yonne, 7 août, t. IV, p. 382-385 (Monstrelet, II, 65).

2. *La lettre de Bedford reçue par le roy à Crespy* : t. IV, p. 46 (Berri). — *Les Anglais à Mitry* : Chron., chap. LX, et t. IV, p. 80 (J. Chartier). — *Retraite de Bedford* : La Chronique (chap. LX) dit qu'il retourna à Paris : — dedans Paris, t. IV, p. 190 (Journal). Il vaut mieux dire qu'il vint à Louvres, comme dit Berri (t. IV, p. 47), et que ce fut là qu'il fit sa jonction avec les troupes mandées de Paris.

de la retraite, ne faisaient qu'encourager les villes à se donner au roi. Le roi les pressait d'ailleurs par ses messages. Revenu à Crespy, il envoya ses hérauts à Compiègne, à Beauvais, et il marchait lui-même vers la première de ces villes, quand il apprit que Bedford était à Louvres, d'où il ramenait, avec ses troupes, celles qu'il attendait. Il revint sur ses pas, et, arrivé à Baron, il envoya Loré et Xaintrailles s'assurer des mouvements de l'armée anglaise. Il ne fut pas longtemps sans recevoir d'eux la nouvelle qu'elle marchait sur Senlis, qu'ils l'avaient vue tout entière : mais quelque hâte que l'on fît, on arriva trop tard pour l'empêcher de franchir l'étroit passage de la rivière qui coule de Baron à Senlis (la Nonette) et de s'y établir près d'un lieu où les Anglais fort superstitieux, selon les témoignages du temps, devaient trouver un favorable augure, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire. Il était soir; après quelques escarmouches, les Français se logèrent près de Montépilloy¹.

Le lendemain, 15 août, malgré la solennité de

1. *Hérauts du roi à Compiègne, à Beauvais*, Chron., ch. LX; t. IV, p. 80 (J. Chartier). — *Retour de Bedford*, t. IV, p. 47 (Berri). La Chronique (ch. LX) et le Journal (t. IV, p. 190) disent que les troupes qu'il joignit à son armée sont les croisés de Winchester; mais on a vu qu'il les avait déjà menés avec lui à Melun et à Monttereau. — *Position des Anglais et des Français*, t. IV, p. 433 (Lefebvre St-Remi). Chron. l. l., et t. IV, p. 82 (J. Chartier), et, 192 (Journal). — *Esprit superstitieux des Anglais* : « Interrogatus quomodo scit quod Anglici sunt superstitiosi : dicit quod communis fama hoc tenet et est vulgare proverbium, » t. II, p. 370 (Th. Marie).

la fête, tous s'attendaient à la bataille. La messe fut dite à la première heure ; et aussitôt chacun de monter à cheval et de se préparer au combat. L'armée s'était formée en trois corps : le premier sous le duc d'Alençon et le comte de Vendôme ; le second sous René d'Anjou, duc de Bar ; le troisième, formant l'arrière-garde, où était le roi avec le comte de Clermont et La Trémouille : les maréchaux de Boussac (Sainte-Sévère) et de Rais commandaient les ailes ; Graille, les archers. Il y avait en outre, pour faire escarmouche et subvenir à tout, une autre troupe qui ne devait pas avoir la moindre part à la journée : car elle avait à sa tête Dunois, La Hire et la Pucelle¹.

On marcha donc vers les Anglais ; mais ils restèrent immobiles dans leur position. Ils avaient passé la nuit à la fortifier avec leur industrie accoutumée. Protégés sur les derrières par la rivière et un étang et sur les côtés par de fortes haies d'épines, ils s'étaient barricadés de leurs charrois et couverts sur leur front par des fossés garnis de palissades. C'est là qu'ils attendaient l'attaque : les archers faisant la première ligne, tous à pied avec leurs pieux aiguisés fichés en terre devant eux ; et derrière, les seigneurs à pied aussi, formant un seul corps de bataille, où dominaient, avec l'étendard de Saint-Georges, les deux bannières de France et d'Angleterre : car le régent

1. Chron., ch. LX; t. IV. p. 193 (Journal); cf., p. 434 (Lefebvre St-Remi); p. 387 (Monstrelet, 11, 66).

combattait au nom des deux nations. La Pucelle, voyant qu'ils ne faisaient point mine de sortir, se vint mettre à l'avant-garde, et alla frapper de son étendard leurs retranchements; mais ils ne répondirent à ce défi qu'en repoussant les plus hardis à l'assaut. Vainement, pour les amener dehors, la Pucelle fit-elle retirer tous ses gens jusqu'au corps de bataille, vainement leur offrit-on de faire reculer toute l'armée elle-même, pour leur donner le loisir de se mettre aux champs et de se ranger. Ils s'obstinèrent à demeurer dans leur position, n'en sortant que pour des escarmouches : ils refoulaient les assaillants, qui, revenant en plus grand nombre à la charge, provoquaient à leur tour une sortie plus nombreuse; et vers la fin, la mêlée fut telle qu'au milieu d'un nuage de poussière on ne se distinguait plus Français, ou Anglais¹.

Avant que les choses en vinssent à ce point, La Trémouille s'était laissé séduire par ce simulacre de bataille. Il s'avança, monté sur un coursier superbe et richement paré, et, la lance au poing, il donna des éperons et fondit sur l'ennemi. Mais son cheval tomba et le fit rouler parmi les Anglais. On s'empressa de l'en tirer, et l'aventure aurait pu lui être fatale ; car ce n'était point tournoi de che-

1. *Ligne de défense des Anglais*, Chron., ch. LX, et t. IV, p. 22 (Cagny), p. 83 (J. Chartier), p. 386 (Monstrelet) ; P. Cochon, *Chron. norm.*, ch. XLIX.— *La Pucelle frappant les palissades anglaises*, etc., t. IV, p. 22 (Cagny); cf. Chron., *l l*, et t. IV, p. 84 (J. Chartier) ; p. 194 (Journal).

valerie. Il y avait en jeu des haines nationales : « et n'étoit homme, dit Monstrelet, de quelque état qu'il fût, qui fût pris à finances : ains (mais) mettoient tout à mort sans pitié ni miséricorde ¹. »

Le roi, voyant que les Anglais ne sortiraient pas, s'en revint le soir à Crespy. La Pucelle, le duc d'Alençon et tout leur corps d'armée passèrent la nuit sur le champ de bataille ; et le lendemain de grand matin, pour éprouver si l'ennemi, les voyant moins nombreux, ne se déciderait point à les poursuivre, ils se reculèrent jusqu'à Montépilloy. Mais les Anglais ne songèrent à profiter de ce mouvement que pour opérer leur retraite plus à l'aise. Vers une heure, la Pucelle fut informée qu'ils avaient regagné Senlis et qu'ils se dirigeaient vers Paris. Il était trop tard pour les suivre. Elle vint donc à Crespy rejoindre le roi ².

Rien ne devait plus arrêter le mouvement qui ramenait les villes à Charles VII. Les hérauts qu'il avait envoyés à Compiègne, à Beauvais, y recevaient le meilleur accueil. A Beauvais, le peuple ne vit pas plutôt l'homme du roi, portant les armes de son maître, qu'il se mit à crier : « Vive Charles, roi de France ! » et chanta le *Te Deum*, au grand

1. *Aventure de la Trémouille*. — « Le seigneur de la Trémouille qui estoit bien joly et monté sur un grand coursier, voulut venir aux escarmouches » etc. Chron. ch. LX, et t. IV, p. 19 (Journal). — *Point de quartier*, t. IV. p. 389 (Monstrelet II, 66: il porte le nombre des morts à 300) Les Écossais de l'armée du roi joignaient leurs haines à celles des Français contre les Anglais. (Cf. *ibid.*, p. 388.)

2. Voy. sur la *Retraite des Anglais*, l'appendice n° XXXVIII.

déplaisir de l'évêque-comte, Pierre Cauchon, partisan déclaré des Anglais. Le peuple proclama que tous ceux qui ne voudraient pas se soumettre au roi pourraient s'en aller, et il les laissa emporter leurs biens. Mais Cauchon ne pouvait emporter son évêché et sa seigneurie. Il emporta sa haine, qu'on retrouvera plus tard.

Le 17, le roi reçut à Crespy, où il était encore, les clefs de Compiègne. Il s'y rendit le lendemain et fut accueilli avec de grands honneurs. Il voulait donner la capitainerie de cette ville à La Trémouille. Mais Compiègne, placée par son adhésion à Charles VII entre les convoitises du duc de Bourgogne et les haines des Anglais, avait besoin d'avoir chez soi à demeure un bon officier qui la sût défendre. Les bourgeois demandèrent à Charles VII d'y maintenir Guillaume de Flavy, qu'ils avaient pris pour capitaine. C'était un gentilhomme du pays, allié d'ailleurs à la famille du chancelier Regnault de Chartres et qui avait servi sous La Trémouille. La Trémouille eut le titre, mais Guillaume de Flavy, sous le nom de lieutenant, garda la charge avec tous ses pouvoirs¹.

1. *Beauvais*: Chron., ch. LX, et t. IV, p. 190 (Journal). — *Compiègne*: Chron., chap. LXI, et t. IV, p. 23 (Cagny) ; p. 47 (Berri) ; p. 80 (J. Chartier) ; p. 196 (Journal).

Guillaume de Flavy. Blanche de Nelle, mère de Regnault de Chartres, avait, par un premier mariage, épousé Raoul de Flavy. Guillaume de Flavy, né en 1395, sans être de la famille du chancelier, lui était donc rattaché par quelques liens. Il était devenu son pupille, et avait été élevé sous sa direction. Voyez Anselme, *Généal.* t. VI, p. 51 et p. 401 A; et *Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1861), p. 173 : Communication de M. du Fresne de Beau-

Avant de quitter Crespy pour se rendre à Compiègne, Charles VII avait ordonné au comte de Vendôme et aux maréchaux de Boussac et de Rais de marcher sur Senlis. Les habitants n'eurent garde de résister à une armée devant laquelle ils venaient de voir Bedford battre en retraite. Ils accueillirent Vendôme, qui en demeura gouverneur. La nouvelle en arriva au roi à Compiègne, en même temps que l'annonce de l'adhésion si enthousiaste de Beauvais¹.

Il vit aussi arriver à Compiègne les ambassadeurs qu'il avait envoyés au duc de Bourgogne, et bientôt ceux du duc lui-même. Les quinze jours de la suspension d'armes finissaient. Paris n'était pas rendu ; et il était trop clair que le duc de Bourgogne, en eût-il la volonté, n'était pas en

court sur Jeanne d'Arc et Guill. de Flavy: « Le dit Guillaume fut escollier à Paris. Messire Regnault de Chartres, chancelier de France, le print de l'escolle et le mit en sa compagnie. » Le passage est tiré du plaidoyer de l'avocat de Flavy dans un procès criminel qu'il soutenait en 1444 contre François de Rieux, neveu et héritier du maréchal. (*Registres du Parlement*, Procès crim., X, 8857.) Il avait rempli aussi diverses charges auprès de La Trémouille : il avait été sous ses ordres dans une mission politique auprès du comte de Foix en 1427 ; il avait été de sa *compagnie* dans le voyage du sacre. (Dossier *Flavy*, actes originaux, 4 et 7 novembre 1427, etc., cités par Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 156.)

1. *Senlis*. Mêmes auteurs. L'approche de Vendôme et des deux maréchaux se fit immédiatement sentir à Paris. « Le vendredi 19^e jour d'aôût et les jours en suivans, dit le greffier du Parlement, les présidens et conseillers de céans n'ont guère vaqué à entendre à l'expédition et jugement des procès et à oïr les plaidoieries des causes, par occasion des ennemis qui s'estoient approchés de la ville de Paris, qui avoient occupé plusieurs cités, villes et forteresses environ Paris, sans siège et sans résistance. » (*Registres du Parlement*, t. XV, f^o 17 verso.)

mesure de le rendre. Le roi, ainsi déçu, ne pourrait-il pas vouloir se dédommager à ses dépens? Cette marche de Crespy sur Compiègne, quand Compiègne se donnait de soi-même, semblait trahir la secrète pensée d'aller prendre Paris ou à Lille ou dans Arras. Il y avait donc au moins des ménagements à observer ; et la plupart des conseillers du duc inclinaient franchement à la paix : mais le duc lui-même était trop circonvenu par les agents de Bedford. Le régent le sut retenir par de fortes remontrances ; et le duc se borna à envoyer Jean de Luxembourg et l'évêque d'Arras à Charles VII, pour lui donner de belles paroles. On parlait de paix générale : le duc de Savoie s'en faisait le médiateur. Pour la préparer, on fit une trêve à laquelle les Anglais avaient faculté d'accéder, trêve qui devait durer jusqu'à Noël et comprenait tout le pays situé au nord de la Seine, de Nogent à Harfleur, excepté les villes ayant passage sur la Seine. De Paris pas un mot, si ce n'est pour laisser au duc la liberté de « s'employer, pendant la trêve, lui et ses gens, à la défense de la ville » contre tous ceux qui l'attaqueraient. Le duc, il est vrai, ne révoquait pas la promesse trompeuse qu'il avait faite de la livrer au roi : mais en attendant, c'était lui qui devait tenir du roi Compiègne pour tout le temps de la trêve (28 août)¹.

Le roi était là depuis plusieurs jours, recevant la soumission d'une foule de places du voisinage :

1. Voyez sur ces négociations l'appendice n° XXXIX.

Creil, Pont-Sainte-Maxence, Choisy-sur-Aisne, Gournai-sur-Aronde, Chantilly, etc. ; et il aurait pu, sans ces négociations avec le duc de Bourgogne, amener à lui les villes les plus considérables de la Picardie: Saint-Quentin, Corbie, Amiens, Abbeville ; car « la plupart des habitants d'icelles, dit l'historien bourguignon Monstrelet, étoient tout prêts de le recevoir à seigneur, et ne désiroient au monde autre chose que de lui faire obéissance et pleine ouverture. » Mais la Pucelle ne le voyait pas sans chagrin oublier parmi ces soumissions volontaires, abandonner sur une folle espérance, la ville sans laquelle la possession des autres n'avait rien de durable ni d'assuré. Pour le tirer de sa fausse quiétude, elle fit ce qu'elle avait fait à Gien pour l'entraîner au voyage de Reims. Elle ne prit conseil de personne. Elle appela le duc d'Alençon et lui dit: « Mon beau duc, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines ; je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu ¹. »

1. *Soumissions des places de l'Ile de France* : t. IV, p. 391 (Monstrelet, II, 70). A Abbeville, le maire et les échevins mettent en prison deux hommes qui avaient outragé le nom de la Pucelle, t. V, p. 143. On voit dans Monstrelet (II, 71), combien le duc de Bourgogne, dans le même temps, s'efforçait de se gagner Amiens et les Picards, en leur faisant espérer qu'il interviendrait auprès du régent pour les exempter des impositions et des gabelles.

Départ de Compiègne: t. IV, p. 24 (Cagny).

III

L'ATTAQUE DE PARIS.

Le mardi 23 août, la Pucelle et le duc d'Alençon partirent en effet de Compiègne avec une nombreuse troupe d'hommes d'armes. Ils rallièrent en passant une partie de ceux qui étaient demeurés à Senlis, et le vendredi suivant, 26, ils se logeaient à Saint-Denis. Le roi, sous peine de rester presque seul à Compiègne, était bien forcé de les suivre, car tous les voulaient rejoindre. La trêve signée, il vint donc jusqu'à Senlis d'abord (du 28 au 30), « à grand regret, dit l'historien du duc d'Alençon ; » — et la teneur de l'acte qu'il venait de conclure marque bien en effet que cela n'entraînait pas dans ses vues : — « et semblait qu'il fût conseillé au contraire du vouloir de la Pucelle, du duc d'Alençon et de ceux de leur compagnie¹. »

1. C'est sans aucun fondement que P. Cochon, dans sa *Chronique normande*, ch. LI, porte à trente ou quarante mille hommes

Au moment où le roi hésitait à se rapprocher de Paris, Bedford n'osait plus y rester, craignant le soulèvement, non point tant de la ville que de la Normandie. A Paris, les haines civiles lui donnaient encore, dans le parti bourguignon, des auxiliaires contre les Armagnacs. Mais la Normandie n'était point travaillée des mêmes passions : l'empire des Anglais y était devenu une domination étrangère, et au commencement de cette année même on avait découvert un complot qui ne tendait pas moins qu'à leur enlever Rouen. L'exemple de Beauvais, puis d'Aumale, montrait au régent la défection gagnant de proche en proche ; et il savait aux frontières de cette province le connétable, qui, exclu du voyage de Reims, brûlait de montrer ce qu'il pouvait à lui seul. Il laissa donc, pour garder Paris, Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, son chancelier de France, un chevalier anglais, nommé Radley, avec environ deux mille Anglais, et L'Isle-Adam avec ses Bourguignons, et il partit pour Rouen¹.

Les représentants de Bedford, à Paris, ne négli-

les troupes menées par le roi devant Paris. Le Bourgeois de Paris est aussi fort suspect d'exagération quand il compte douze mille hommes, ou plus, à l'assaut du 8, t. IV, p. 464.

1. *Conjuration de Ricard Mites et de Pierre de Cauville, à Rouen*, Chéruel, *Histoire de Rouen sous la domination anglaise au xv^e siècle*, p. 84 et pièces justific. p. 92.—*Bedford en Normandie*. Chron., ch. LXI, et t. IV, p. 25 (Cagny.); p. 47 (Berri); p. 87 (J. Chartier); p. 197 (Journal); P. Cochon. *Chron. norm.*, ch. XLIX. Plusieurs lettres ayant pour objet d'envoyer des renforts à Paris sont écrites de Vernon au nom du roi ou du régent, les 27 août et 1^{er} septembre. Stevenson, *Letters and papers of the reign of Henry IV*, t. II, p. 112-119. — *Richemont en Normandie* ; t. IV,

gèrent rien pour assurer la défense de la ville. Le 26, le jour où la Pucelle et le duc d'Alençon arrivaient à Saint-Denis, le chancelier Louis de Luxembourg réunit en la chambre du parlement tous les membres du corps, l'évêque et le prévôt de Paris (Simon Morhier) les maîtres des comptes, les prieurs des couvents, les curés des paroisses, etc., et il leur fit renouveler le serment de fidélité qu'ils avaient déjà prêté en présence de Bedford, et tout récemment encore avant son départ; puis il commit deux magistrats pour aller dans les couvents et les églises recevoir pareil serment des clercs, tant réguliers que séculiers. En même temps les vingt-quatre chefs de quartiers s'occupaient de fortifier, chacun dans sa section, les portes de la ville et les maisons qui étaient sur les murs. On y mettait les canons en batterie; on y disposait des tonnes pleines de pierres; on réparait les fossés, on établissait de nouvelles barrières au dedans et au dehors. Il fallait des hommes pour donner force à ces dispositions : on excitait la multitude en faisant appel à la haine et à la peur. On disait que le prétendu roi avait promis d'abandonner à ses gens Paris tout entier, hommes et femmes, grands et petits, et que son intention était de passer la charue sur la ville : « ce qui n'est pas facile à croire, » dit l'honnête greffier du parlement, auquel on doit

p. 377 et 391 (Monstrelet, II, 63 et 70) : (Bedford) « s'en alloit en Normandie pour combattre le connestable, lequel vers Évreux travailloit fort le pays. » (Cf. Gruel, *ap.* Godefr. *Vie de Charles VII* p, 756.) Voyez l'appendice n° XL.

ces détails ; mais la foule, en pareil cas, croit tout sans raisonner¹.

Le duc d'Alençon avait commencé par inviter les échevins à recevoir le roi, et il avait fait jeter des proclamations dans la ville pour agir sur le peuple. Mais on lui répondit comme il pouvait l'attendre de ceux qui commandaient au nom des Anglais, et on l'engagea à s'abstenir de pareilles démarches. Il en vint donc aux armes, et il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût deux ou trois escarmouches aux portes de Paris, sur un point ou sur un autre, et notamment auprès d'un moulin qui s'élevait entre la porte Saint-Denis (du temps) et la Chapelle. La Pucelle assistait à ces escarmouches et examinait avec grande attention la situation de Paris, afin de voir où donner l'assaut. Mais l'assaut ne pouvait se donner tant que le roi n'amenait pas le reste des troupes. Les messages qu'on lui envoyait restant sans réponse, le duc d'Alençon vint lui-même à Senlis, le 1^{er}, puis, sa démarche n'ayant pas eu plus de résultat, le 5 septembre, et cette fois il fit tant que le roi se mit en route et vint, le mercredi 7, dîner à Saint-Denis. Son arrivée fut saluée comme une victoire. On ne doutait plus du succès, après avoir triomphé de cette étrange résistance; et il n'y avait personne qui ne dît dans l'armée : « Elle mettra le roi dedans Paris, si à lui ne tient². »

1. *Préparatifs de défense à Paris*, t. IV. p. 452, 455-458. Clém. de Fauquembergue, f° 17, v°); p. 463 (Bourgeois de Paris).

2. T. IV, p. 25-29 (Cagny). — Le moulin dont il est question était,

Dès que le duc d'Alençon eut rapporté l'assurance que le roi venait, la troupe, logée à Saint-Denis, alla s'établir à la Chapelle (le 6). Le jour même de son arrivée (le 7) il y eut une plus forte escarmouche; et les Parisiens, se figurant que dès cette heure on voulait prendre la ville, s'applaudissaient comme d'un triomphe du résultat de la lutte. Ils étaient fiers surtout d'avoir tenu contre « cette créature qui étoit en forme de femme avec eux, que on nommoit la Pucelle. Que c'étoit, Dieu le sait, » dit le Bourgeois de Paris¹.

L'assaut qu'on ne songeait point à donner ce jour-là fut tenté plus sérieusement le lendemain.

C'étoit encore un jour de fête (la Nativité) : mais la Pucelle ne croyait pas que ces temps fussent moins propices à la sainte mission qu'elle avait reçue. Et si, comme elle le dit dans son procès, les seigneurs qui eurent la pensée d'attaquer Paris en ce jour, ne voulaient faire encore « qu'une escarmouche ou une vaillance d'armes, » elle avait résolu « d'aller outre » et de les entraîner après elle au delà des fossés. Ils partirent à huit heures de la Chapelle, divisés en deux corps : les uns devaient

selon toute apparence, sur la hauteur où s'élève aujourd'hui l'église de N.-D. de Bonne-Nouvelle.

1. *Attaque du 7 septembre*: « Ils la cuidoient prendre, mais peu y conquestèrent, si ce ne fut douleur, honte et meschef ; car plusieurs furent navrés (blessés) pour toute leur vie qui, par avant l'assaut, étoient tous sains : mais fol ne croit jà tant qu'il prend. Pour eux le dis qui estoient pleins de si grand malheur et de si malle créance. Et le dis pour une créature qui estoit en forme de femme avec eux, que on nommoit la Pucelle. etc. » (T. IV, p. 464.)

attaquer, les autres demeurer en observation pour prévenir les sorties et couvrir les assaillants. Alençon et Clermont, chargés du second rôle, allèrent se loger derrière une forte butte (le marché aux Pourceaux, depuis butte des Moulins ou butte Saint-Roch), d'où ils pouvaient surveiller la porte Saint-Denis. Rais, Gaucourt, et la Pucelle se dirigèrent vers la porte Saint-Honoré ; et dès l'abord ils forcèrent la barrière et enlevèrent le boulevard qui la protégeait. Comme la porte restait close et que d'aucun côté on ne sortait de la ville, la Pucelle, tenant à la main son étendard, se jeta avec les plus hardis dans les fossés, sous le feu de la place. Pierriers, canons, coulevrines étaient dirigés contre les assaillants ; et un obstacle imprévu les tenait exposés à tous les coups sans qu'ils pussent arriver aux murailles. Ils avaient bien franchi le premier fossé, qui était à sec, et le dos d'âne ; mais au revers ils avaient trouvé le second fossé rempli d'eau.

Jeanne quoique surprise ne s'en rebuta point ; et, tout en sommant la ville de se rendre, elle sondait du bois de son étendard la profondeur de l'eau, et donnait ordre d'apporter des fagots qu'elle y faisait jeter pour établir un passage, quand elle fut frappée à la cuisse d'un trait d'arbalète. Il était soir ; et cependant Jeanne, bien qu'elle fût blessée, demeurait là ; elle continuait de faire combler le fossé, et pressait les soldats de courir aux murs, leur disant que la place serait prise. Et en effet, l'émotion était grande dans le peuple. Dès le com-

mencement de l'assaut on avait vu des gens criant par la ville que tout était perdu, que les ennemis étaient entrés dans Paris, qu'il n'y avait plus qu'à songer chacun à soi-même; et la multitude, que les prédicateurs haranguaient dans les églises, s'enfuyait en désordre ; on rentrait dans les maisons, on fermait les portes. Mais l'assaut durait depuis midi; et les capitaines, voyant les troupes lasses et Jeanne blessée, résolurent de le suspendre. Vainement elle insistait, refusant de s'éloigner : ils rappelèrent les troupes. Quant à elle, il fallut que le duc d'Alençon, Gaucourt et d'autres vinssent la prendre de force et la missent à cheval pour la ramener à la Chapelle : et, sous le feu des canons qui, de la porte Saint-Denis, la poursuivaient de leurs boulets jusque par de la Saint-Lazare, elle ne cessait de protester, affirmant que la place eût été prise¹.

Jeanne comptait bien encore qu'elle le serait. Le lendemain, malgré sa blessure, elle se leva de grand matin ; et, faisant appeler le duc d'Alençon qui était toujours comme l'interprète de ses volontés dans le commandement, elle le pria de faire sonner les trompettes et monter à cheval pour retourner devant Paris, promettant de n'en point partir qu'elle n'eût la ville. Le duc d'Alençon et plusieurs autres ne demandaient pas mieux; et leur espoir n'était pas sans fondement. Quoique dominée par les Anglais, cette grande cité était

1. Voy. l'appendice n° XLI.

loin d'être unanime dans le parti bourguignon, et l'on a vu le trouble excité la veille, moins par l'assaut peut-être qu'à l'occasion de l'assaut. Au milieu de ces alarmes, il n'eût pas été difficile, il était encore possible de forcer la place. Et ce n'était pas seulement une multitude cédant à la peur : c'étaient les plus nobles de la chevalerie, qui regardaient la venue de la Pucelle comme un signal de se rallier au roi. Au moment où le duc d'Alençon donnait l'ordre de marcher sur la ville, le baron de Montmorency et cinquante ou soixante gentils-hommes en sortaient pour se joindre à la compagnie de la Pucelle. Mais comme tous réunis approchaient des murailles, pleins d'ardeur, René d'Anjou et le comte de Clermont vinrent au nom du roi inviter la Pucelle à retourner vers lui à Saint-Denis ; ordre était donné en même temps au duc d'Alençon et aux autres capitaines de revenir et de la ramener¹.

Ils obéirent, la douleur dans l'âme. Mais en s'éloignant de la place, ils ne perdaient point l'espérance d'y retourner par un autre chemin. Le roi avait cédé peut-être à la crainte de renouveler contre de trop forts obstacles un assaut malheureux. Or le duc d'Alençon avait fait jeter un pont

1. *Nouveau projet d'attaque*, etc. : t. IV, p. 27 (Cagny). Montrelet (II, 70), qui doit être moins bien informé, mentionne la soumission du sire de Montmorency pendant le séjour du roi à Compiègne. (*Procès*, t. IV, p. 391.) Par lettres du 10 septembre 1429 expédiées au nom de Henri VI, la baronnie de Montmorency est déclarée confisquée et donnée au bâtard de Saint-Pol. (Duchesne, *Hist. de la maison de Montmorency*, p. 232, et Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 119.)

sur la Seine à Saint-Denis. On pouvait passer la rivière et attaquer brusquement la ville par un côté où elle ne craignait rien. Le roi ne s'expliqua point sur ce projet; mais dans la nuit suivante (du vendredi au samedi), il fit détruire le pont. C'était assez déclarer qu'il ne voulait plus attaquer Paris d'aucune manière. Il demeura quelques jours encore à Saint-Denis. « Il s'y fit introniser, selon l'usage, » dit Thomas Basin. Mais il semblait qu'une fois investi de tous les symboles de la royauté il pût sans inconvénient en abandonner tous les gages. Il tint plusieurs conseils: il y pourvut au gouvernement des pays récemment réunis. Il les confia au comte de Clermont, et laissa à Saint-Denis le comte de Vendôme et le sire de Culan, amiral de France, avec des forces capables de surveiller momentanément, mais non plus de menacer Paris. Évidemment il ne s'agissait plus que de protéger le roi dans sa retraite. Il partit le 13¹, adressant de ce jour même aux principales villes une circulaire où il donnait pour motif à son départ la trêve conclue avec le duc de Bourgogne jusqu'à Noël, la nécessité d'alléger le pays de la présence de troupes qu'il ne pouvait plus employer au fait de la guerre, et le dessein d'aller outre Seine rassembler une armée plus grande afin de poursuivre le recouvrement du reste de sa seigneurie. La trêve ne le gênait pas du côté des Anglais; et s'il avait eu vraiment à cœur de travailler

1. Voy. l'appendice n° XLII.

à l'achèvement de la conquête, ce ne sont pas les troupes qui lui faisaient défaut¹.

Quand la Pucelle vit que par aucune raison elle ne pouvait plus le retenir, elle vint dans l'abbaye de Saint-Denis, et déposa ses armes en offrande aux pieds de l'image de la sainte Vierge et devant les reliques du saint patron du royaume : pieux hommage à celui qu'on invoquait dans les batailles, « pour ce que c'est le cry de France, » dit-elle; et en même temps protestation muette contre une résolution qui désarmait le roi. Mais elle-même ne le quittait point, parce que moins que jamais elle devait croire sa mission terminée. Elle le suivit donc, pleine de tristesse, dans un chemin si différent de celui où elle le conduisait naguère. Naguère on marchait en avant, et chaque pas était marqué par un triomphe qui achevait vers la libération du royaume : maintenant on se retirait de cette capitale où Jeanne avait compté introduire son roi couronné; et la retraite se faisait avec une telle précipitation, que parfois elle aurait pu ressembler à une fuite. On passait

1. *Pont de Saint-Denis* : t. IV, p. 28 (Cagny). — *Intronisation à Saint-Denis* : Th. Basin, *Histoire de Charles VII*, liv. II, ch. XIII.

Conseils et dispositions avant le départ : t. IV, p. 88 (J. Chartier) ; p. 200 (Journal) ; Monstrelet, II, 72. Le duc de Savoie qui venait de se porter pour médiateur entre le roi et le duc de Bourgogne, à Arras et à Compiègne, se montra vivement blessé de cette attaque de Paris qui lui semblait aller à l'encontre des négociations dont il avait été chargé. (Voy. D. Plancher, t. IV, p. 133.) On se rappelle, en effet, la clause de la trêve du 28 août, relative à Paris. — Sur la retraite de Charles VII, voy. l'appendice n° XLIII.

non par les villes qu'il eût fallu rallier encore, mais par celles dont la soumission promettait un plus sûr passage : Lagny, Provins, Bray : cette fois les Anglais n'étaient plus là pour fermer la route. Sens refusait d'ouvrir ses portes : on passa l'Yonne à gué, près de la ville, et l'on revint enfin par Courtenay, Château-Regnart et Montargis à Gien, d'où l'on était parti en un bien autre appareil trois mois auparavant (21 septembre)¹.

Quelle était la cause de ce départ précipité du roi, et quelles raisons pouvait-on alléguer dans ses conseils pour l'amener à cette retraite, quand celle qui avait délivré Orléans, vaincu l'Anglais et accompli le voyage de Reims, selon qu'elle l'avait prédit contre toute apparence, continuait de dire qu'elle mettrait le roi dans Paris? Ce qu'on alléguait, c'étaient les promesses du duc de Bourgogne, promesses qu'il venait de renouveler, dit-on, par un héraut devant Paris même et auxquelles on affectait toujours de croire. Mais ne valait-il pas mieux prendre Paris sans le duc que par le duc? Oui, sans doute, de l'aveu de tout le monde, à l'exception toutefois de ceux qui dominaient dans les conseils de Charles VII. Prendre Paris sans le duc de Bourgogne, c'était le prendre par la seule force de la Pucelle et de l'armée ;

1. *Le cry de France* : t. I, p. 179. — *Retraite du roi* : t. IV, p. 29 (Cagny) ; p. 48 ; (Berri) ; p. 89 (J. Chartier) ; p. 20 (Journal) ; Monstrelet, II, 72. Le roi laissa Ambroise de Loré dans la ville de Lagny, qui resta un des plus fermes boulevards de sa cause aux environs de la capitale.

c'était faire passer aux capitaines toute l'importance que se donnaient les favoris : car il ne suffisait pas de le prendre, il le fallait garder. Il eût donc fallu que le roi fût dès lors ce qu'il devint plus tard, qu'il entrât sérieusement dans la conduite de son gouvernement; et, pour cela, il avait besoin d'autres hommes. Prendre Paris par le duc de Bourgogne, c'était peut-être le lui laisser; mais on acquérait la sécurité sans contracter l'obligation d'agir, et le roi pouvait continuer plus à l'aise la vie qu'il menait dans ses châteaux de la Loire. Le choix des courtisans fut donc bien vite arrêté. C'était à leur corps défendant, et comme sous la contrainte de la Pucelle, qu'ils avaient laissé le roi aller de Compiègne à Senlis, et de Senlis à Saint-Denis : l'accident qui avait fait suspendre l'assaut avait été pour eux une trop bonne occasion d'y renoncer. On partit, sans vouloir se dire que partir après une attaque manquée, c'était en faire un véritable échec ; c'était exalter dans Paris les ennemis du roi, et mettre le duc de Bourgogne, l'eût-il voulu, dans l'impossibilité de lui donner la ville. Et on le vit bientôt. Le duc de Bourgogne, muni du sauf-conduit du roi, vint à Paris (30 septembre), traversant tout le pays repris par les Français, salué au passage par l'archevêque de Reims, chancelier de France, et par le comte de Clermont, commandant des troupes françaises en ces contrées; et il répondit à ces avances en resserrant son alliance avec Bedford. Bedford lui donna la lieutenance du royaume et bientôt l'in-

vestiture de la Champagne, c'est-à-dire la charge de reprendre Reims et de garder Paris, ne retenant pour lui-même, avec son titre de régent, que le gouvernement de la Normandie ; et les Anglais, qui avaient craint même pour cette province, se prirent de nouveau à espérer la conquête de la France¹.

Cette retraite devait avoir une autre conséquence fâcheuse; mais il semble qu'au gré des courtisans ce fût encore une bonne fortune : c'était de compromettre l'autorité de la Pucelle. Jeanne avait dit qu'elle était envoyée pour délivrer Orléans, faire sacrer le roi à Reims et chasser les Anglais du royaume. On l'avait volontiers laissée délivrer Orléans ; on l'avait suivie de mauvaise grâce jusqu'à Reims, et par contrainte jusqu'à Paris. Si on entrait à Paris comme à Reims, il faudrait donc lui obéir encore quand elle voudrait ne laisser aucun repos que l'Anglais ne fût chassé de France. Il était plus que temps de s'arrêter, si on ne voulait être jeté dans le mouvement de cette grande guerre. L'échec de Paris mettait en doute une parole que le peuple tenait pour prophétique, et dispensait de lui céder à l'avenir. A voir comme les ennemis triomphent de cet échec, on peut deviner combien les esprits dans le camp du roi pou-

1. *Le duc de Bourgogne à Paris*, Clém. de Fauquemberque, *Registres du Parlement*, t. XV, f° 16, v°; et l'appendice n° XLIV. Monstrelet, II, 73; Bourgeois de Paris, p. 398 (Édit. Buchon), Cf. *Procès*, t. IV, p. 48 (Berri), et p. 201 (Journal); Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 332 (Abrégé chronol., 1400-1467). P. Cochon, *Chronique normande*, ch. LII.

vaient en être ébranlés. « Elle leur avoit promis, dit le faux Bourgeois, que sans nulle faute ils gagneroient à celui assaut la ville de Paris, par force, et qu'elle y gîroit celle nuit, et eux tous, et qu'ils seroient tous enrichis des biens de la cité.... Mais Dieu qui mua la grande entreprise d'Holopherne par une femme nommée Judith, ordonna par sa pitié autrement qu'ils ne pensoient. » Est-il besoin de répondre aux allégations du Bourgeois? Les paroles de Jeanne et les faits n'en sont-ils pas une réfutation suffisante? Jeanne disait aux siens que la place serait prise; mais à une condition, c'est qu'on persévérât. Pour prendre aussi une comparaison dans la Bible, elle n'avait pas dit que devant son étendard les murs de Paris crouleraient comme ceux de Jéricho devant l'Arche; mais qu'on les assaillît, qu'on fît effort, et que Dieu aiderait. A Orléans aussi, devant les Tourelles, les capitaines voulaient se retirer après sa blessure : elle les retint, et la bastille fut prise. Si à Paris on eût fait de même, on aurait eu, tout permet de le croire, semblable succès. L'affaire de Paris ne prouve donc rien contre la Pucelle et sa mission. Sa mission, comme elle l'avait définie dans sa lettre à Bedford, impliquait bien qu'elle y menât le roi. Après Reims c'est à Paris qu'il fallait aller pour hâter l'heure où les Anglais seraient « boutés hors de toute France. » C'est ce qu'avait fait Jeanne. Même après son échec, ses voix lui commandaient (elle-même le déclare) de persévérer en demeurant à Saint-Denis; mais elles ne lui avaient pas

révélé qu'on y entrerait, quoi qu'on fit, ni que l'assaut dût réussir ou échouer. C'est à ceux qui l'arrêtèrent quant elle disait d'aller en avant, et le lendemain quand elle voulait renouveler la tentative, c'est à ceux-là de répondre de l'échec¹.

1. *Impression de l'échec de Paris* : t. IV. p. 466 (Bourgeois de Paris). Sur l'échec de Paris et la mission de Jeanne d'Arc, voy. l'appendice n° XLV.

LIVRE CINQUIÈME.

COMPIÈGNE.

I

LE SÉJOUR SUR LA LOIRE.

Le retour du roi à Gien eut les suites que l'on pouvait prévoir. Presque aussitôt après son départ de Saint-Denis la garnison qu'il y avait laissée avec Vendôme se repliait sur Senlis : les Anglais, se jetant sur la ville, la pillèrent, et sans crainte du sacrilège emportèrent, comme en trophée, les armes que la Pucelle avait déposées dans l'église de l'abbaye. Puis ils élevèrent une nouvelle forteresse dont ils firent capitaine le prévôt de Paris, Simon Morhier. Le mal était réparable si le duc de Bourgogne tenait ses promesses ; et le comte de Clermont, lieutenant du roi dans ces contrées, paraissait y compter toujours. Le premier usage qu'il fit de ses pouvoirs fut d'expédier au duc, au nom du roi, des lettres qui comprenaient dans la trêve de quatre mois faite avec lui, Paris

et ses environs, savoir : Saint-Denis et le château de Vincennes, les ponts de Charenton et de Saint-Cloud (18 septembre). Le duc de Bourgogne y vint donc alors à travers l'armée royale, muni du sauf-conduit du roi (on a vu avec quels honneurs), et il parut encore donner suite aux négociations entamées. Il envoyait à son tour un sauf-conduit au chancelier de France. Il le faisait recevoir à Saint-Denis par Jean de Luxembourg et le sire de Lannoy ; et plusieurs jours se passèrent en conférences : mais tout se borna aux conventions déjà signées. Ce n'était point pour livrer Paris au roi de France que le duc de Bourgogne acceptait de Bedford la charge de le gouverner. Le roi, en le comprenant dans les trêves, n'avait fait que fournir au duc le moyen d'inaugurer son avènement au pouvoir par un acte agréable aux Parisiens. La trêve qui les touchait fut publiée devant le duc et les bourgeois assemblés, en même temps que les lettres qui l'investissaient de la lieutenance du royaume¹.

Paris demeurait donc aux Anglais avec l'assu-

1. *Les Anglais à Saint-Denis* : t. IV, p. 89 (J. Chartier); Monstrelet, II, 75. — *Les armes de la Pucelle à Saint-Denis* : Jacques Doublet dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis* (Paris, 1625) dit en parlant des armes enlevées par les Anglais : « L'épée seule demeura avec sa ceinture de buffle, dont les annelets, garnitures et boucles dépendans estoient d'or, que j'ai vu mainte fois. » (Cité par Godefr., *Hist. de Charles VII*, p. 322.) Malgré son témoignage, cette épée pourrait bien être d'une authenticité aussi douteuse que l'armure de la Pucelle, conservée aujourd'hui au Musée d'artillerie.

Forteresse bâtie à Saint-Denis (Cabinet des Titres, dossier

rance qu'on ne l'inquiéterait pas ; mais les Anglais n'avaient aucun engagement de ce genre envers les pays soumis à Charles VII. Il fallait que le roi, tout en s'abstenant d'attaquer sur ce point, songeât à se défendre sur tous les autres. Il parut bien ne vouloir délaissier aucune des villes qui venaient de se donner à lui. A peine arrivé à Gien, il écrivit (le 23 septembre) aux habitants de Troyes qu'il avait donné ordre à Vendôme de leur venir en aide. Pourquoi Vendôme? N'avait-il pas bien assez de garder Senlis? et était-ce trop, pour l'île de France, du comte de Clermont et des seigneurs demeurés avec lui? Mais l'armée que Charles VII ramenait sur la Loire et qu'il avait tant d'occasions d'employer ailleurs, était à la veille de se dissoudre. Le duc d'Alençon s'en alla en sa vicomté de Beaumont, où l'attendait sa femme; et les autres capitaines, chacun en son gouvernement¹.

Jeanne était demeurée auprès du roi, presque seule, et fort triste de l'inaction où elle était réduite. Cependant le duc d'Alençon, qui partageait si complètement ses vues, revint bientôt s'offrir

Morhier, cité par Vallet de Viriville, Note sur la sépulture de Blanche de Popincourt, p. 22 (tirage à part du 25^e volume des Mémoires de la Société des Antiquaires de France).

La trêve appliquée à Paris. — Registres du Parlement, t. XV, p. 18, verso. Voyez l'appendice n^o XLIV, et aussi le n^o XXXIX, auquel j'ai déjà renvoyé.

1. *Lettre du roi aux habitants de Troyes* (23 septembre), t. V, p. 145 (extrait des registres de la ville). — Avec cette lettre est mentionnée une lettre de Jeanne, écrite la veille, où elle annonce aux habitants qu'elle a été blessée devant Paris.

pour l'en tirer. Il avait réuni des hommes d'armes, et proposait d'entrer en Normandie par les marches de la Bretagne et du Maine, pourvu qu'on lui donnât la Pucelle : car selon qu'elle serait ou ne serait pas avec lui, sa troupe allait bientôt se grossir ou se disperser. Les circonstances paraissaient favorables. Les Français avaient dans le pays des partisans : Étrépagny, Laval, Torcy, venaient de leur être livrés. On refusa. L'archevêque de Reims, La Trémouille et le sire de Gaucourt, « qui lors gouvernoient le corps du roy et le fait de sa guerre, » ne voulurent à aucun prix consentir à cette réunion du duc d'Alençon et de la Pucelle. Le duc, ils le sentaient bien, aurait gagné en importance tout ce qu'il eût ajouté à la fortune du roi. L'historien Perceval de Cagny a bien le droit de mettre à la charge du conseil les conséquences de cette résolution, et de flétrir cette résistance délibérée à la grâce dont la Pucelle était la messagère (octobre 1429)¹.

Le roi allait donc promenant ses loisirs en Touraine, en Poitou, en Berri, et, pendant ce temps-là, tout était au pillage dans le pays qu'il avait aban-

1. *Le duc d'Alençon* : t. IV, p. 30 (Cagny). — « Quand le roy se trouva audit lieu de Gien, lui et ceulx qui le gouvernoient firent semblant que ilz fussent comptens du voyage que le roy avoit fait ; et depuis de longtemps après, le roi n'entreprint plus nulle chose à faire sur ses ennemis où il vousist estre en personne. On pourroit bien dire que ce estoit par son (sot?) conseil, se lui et eux eussent voulu regarder la très-grant grâce que Dieu avoit fait à lui et à son royaume par l'entreprinse de la Pucelle, message de Dieu en ceste partie, comme par ses faiz pouvoit estre aperceu. Elle fist choses incroyables à ceulx qui ne l'avoient veu; et peult-on dire

donné. Ces riches campagnes furent ruinées, les villes mises à rançon. On leur voulait faire sentir ce qu'il en coûtait d'abandonner si légèrement les Anglais pour un roi impuissant à les défendre. Et, en effet, on eût pu croire le pays entièrement délaissé. Le comte de Clermont, lieutenant du roi, s'en allait veiller à ses propres domaines ; le comte de Vendôme, substitué à sa charge, avait déjà bien assez de garder Senlis; Chabane, à Creil, se laissa prendre. Le maréchal de Boussac vint, il est vrai, amenant mille combattants environ ; mais que faire avec cette troupe, quand les Anglais et les Bourguignons possédaient tout le pays alentour, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne? Il eût fallu être présent partout pour contenir les uns ou pour observer les autres : car les trêves ne liaient pas les Anglais et arrêtaient peu les Bourguignons. Au lieu de se réduire à cette défense laborieuse, tous ces hommes d'armes trouvaient plus commode et plus profitable d'aller à leur tour porter le ravage sur le territoire de l'ennemi. Ainsi le mal ne faisait que s'étendre et devenir plus général. Paris même, quoique doublement protégé par les armements

que encore eust fait, se le roy et son conseil se fussent bien conduiz et maintenez vers elle. » T. IV, p. 30 (Cagny).

Étrépagny (septembre); *Laval* (25 septembre). *Torci* (26 octobre); Chron. de la Pucelle, ch. LXIII, et Ms. F. Fr., 1081, en tête d'une chronique rimée de Laval, f° 1 ; P. Cochon, *Chron. norm.*, ch. LII ET LIII. Nous préférons le témoignage de ce dernier, qui est précis, au témoignage de Monstrelet (II, 68) et de l'Abrégé chronologique (Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 332) qui placent confusément la prise de Torci, d'Étrépagny et de Château-Gaillard avec celle d'Aumale, au temps de la marche de Charles VII sur Paris.

des Anglais et par les trêves des Bourguignons, souffrait de cet état de choses dans toutes les classes de ses habitants : « Nul homme de Paris, dit le Bourgeois, n'osoit mettre le pied hors des faubourgs, qui ne fût mort ou perdu ou rançonné. Le cent de petits cotterets valoit 24 sols parisis; deux œufs, 4 deniers; un petit fromage tout nouvel fait, 4 blancs¹. . . . et n'étoit nouvelle ni pour Toussaint, ni pour autre fête en celui temps, de harengs frais ni de quelque marée². »

Les provinces du Nord, et en particulier l'Ile-de-France, étaient donc livrées aux ravages de la guerre ; et le contre-coup de ces événements pouvait provoquer des périls au voisinage même des résidences royales. Toute la Loire, en effet, n'appartenait pas au roi. L'ennemi était fortement établi à La Charité ; il possédait encore Saint-Pierre-le-Moustier, Cosne et quelques autres places : et ces positions qu'on avait eu raison de négliger pour marcher sur Reims et sur Paris semblaient maintenant plus menaçantes. Un conseil fut tenu à Meun-sur-Yèvre, et il parut qu'il y avait tout avantage à satisfaire de ce côté l'impatience que la Pu-

1. La livre tournois varia cette année de 3 fr. 95 c. à 9 fr. 21 c. de notre monnaie, valeur intrinsèque. Les blancs de Charles VII étaient de 8 deniers tournois. Voy. le *Mémoire* de M. de Wailly sur les *Variations de la livre tournois depuis le règne de saint Louis*. Mém. de l'Académie des inscriptions, t. XXI, 2^e partie, p. 224, et le tableau n^o V, p. 402. La monnaie parisis était à la monnaie tournois comme 5 est à 4; elle valait un quart en sus.

2. *Le roi sur la Loire*, t. IV, p. 31 (Cagny). Voy. l'appendice n^o XLVI. — *Détresse de Paris* : Bourgeois de Paris, p. 399 (édit. Buchon), et sur la trêve l'appendice n^o XXXIX.

celle avait d'agir. Il fut décidé qu'on l'enverrait faire le siège de La Charité, et qu'on préluderait à cette conquête par celle de Saint-Pierre-le-Moustier¹.

La Pucelle aurait mieux aimé aller en France, c'est-à-dire vers Paris. Elle se rendit à Bourges pour réunir les troupes destinées à cette entreprise; puis elle vint, en compagnie du sire d'Albret (frère utérin de La Trémouille), assiéger Saint-Pierre-le-Moustier, comme il avait été résolu. Jeanne, selon son habitude, se portait au plus fort du péril, et y demeurait sans compter ceux qui restaient auprès d'elle. D'Aulon, son écuyer, qu'une blessure à la jambe tenait éloigné de l'assaut, la voyant avec quatre ou cinq hommes au plus devant les murailles, monta à cheval, courut à elle, lui demanda ce qu'elle faisait là seule, et pourquoi elle ne se retirait pas comme les autres. Mais elle, ôtant son casque, lui répondit qu'elle n'était pas seule, qu'elle avait en sa compagnie cinquante mille de ses gens, et ne partirait point de là que la ville ne fût prise. Comme il insistait, elle lui ordonna de faire apporter des fascines pour franchir le fossé, et en même temps elle s'écria : « Aux fagots et aux claies, tout le monde, afin de faire le pont! » En un instant elle fut obéie, le pont dressé et la ville prise d'assaut. Tout était en proie

1. *Places de l'ennemi sur la Loire*, t. III, p. 217 (d'Aulon), cf. t. IV, p. 181 (Journal du siège); t. V, p. 148 (Lettre du sire d'Albret aux habitants de Riom).

aux vainqueurs, mais Jeanne sut leur faire respecter l'église où les assiégés avaient mis leurs biens en dépôt (premiers jours de novembre 1429)¹.

De là on devait aller assiéger La Charité. Mais la place était forte et bien approvisionnée par les soins de Perrin Grasset, qui l'occupait depuis tantôt sept ans ; et la petite armée de la Pucelle manquait des choses les plus indispensables à l'attaque. La cour ne sachant pas trouver le moyen d'y pourvoir, elle s'adressa aux villes. On a encore en original une lettre signée d'elle aux habitants de Riom (Moulins, 9 novembre 1429) : elle leur annonce le siège qu'on vient de terminer heureusement et celui qu'on prépare ; et elle les prie, par l'attachement qu'ils ont au bien et à l'honneur du roi, d'envoyer « poudres, salpêtre, soufre, traits, arbalètes fortes et autres habillements de guerre. » On commença le siège avec ce qu'on avait, et, tout en le poussant, on continuait de s'adresser aux villes les plus intéressées à déloger l'ennemi de leur voisinage. La ville de Bourges engagea ses octrois, afin d'avoir les 1300 écus d'or qu'on lui demandait pour entretenir l'armée et la garder devant la place. La ville d'Orléans eut aussi à porter dans ses comptes diverses sommes dépensées

1. *Saint-Pierre-le-Moustier*, t. III, p. 218 (d'Aulon) ; p. 23 (Thierry) ; cf. t. I, p. 109. — En 1868 le conseil municipal de la ville a voté l'érection d'un vitrail destiné à rappeler que l'église a été préservée du pillage par l'intervention de Jeanne d'Arc. Voy. *Jeanne d'Arc à Saint-Pierre-le-Moutier*, par M. Jaladon de la Barre, appendice, p. 61 (Nevers, 1868).

pour entretenir ou équiper des capitaines, des gens d'armes, des « joueurs de coulevrines, » envoyés au siège en son nom. Mais ces secours partiels étaient insuffisants pour une telle entreprise, et le roi n'envoyant rien, l'armée, dépourvue d'argent et de vivres, dut lever le siège, au grand déplaisir de la Pucelle (fin de novembre 1429)¹.

Elle fut reçue à la cour avec non moins d'honneur : car à quel titre le roi lui eût-il imputé cet échec? On l'anoblit, elle et toute sa famille, et, par un privilège signalé comme unique dans nos annales, on stipula que cette noblesse se transmet-

2. *La Charité* : Lettre de Jeanne aux habitants de Riom. Voy. aux appendices, n° XLVII. — A la lettre de Jeanne était jointe une lettre du sire d'Albret. Il y touche plus expressément aux intérêts de commerce qui doivent déterminer les villes à des sacrifices (t. V, p. 148). Jeanne et le sire d'Albret avaient adressé de semblables messages à Clermont-Ferrand et probablement à d'autres villes. On a la note des envois faits par Clermont-Ferrand. *Ibid.*, p. 146. — *Bourges* (24 novembre 1429). On y engage « la ferme du treizième du vin vendu en détail en ladite ville de Bourges. » T. V, p. 357. Cf. Vallet de Viriville, *art. G. de Bastard* dans la *Biographie Didot*. — *Orléans* : « A Jacquet Compaign pour bailler à Feauveau et à Gervaise le Fèvre, joueurs de coulevrines pour aller audit lieu 9 l. 12 s. p. — A lui pour argent baillé à 89 compaignons envoyez audit lieu de par la ville, à chacun d'eux, 4 l., » etc. *Ibid.*, p. 269.

Levée du siège : « Pour ce que le roy ne fist finance de lui envoyer vivres ne argent pour entretenir sa compaignie, luy convint lever son siège et s'en départir à grant desplaisance. » T. IV, p. 31 (Cagny). Le héraut Berri n'est pas moins fort, et il en rejette toute la responsabilité sur La Trémouille. Rappelant la proposition du duc d'Alençon touchant la Normandie : « Mais le sire de La Trémouille ne le voulut pas, mais l'envoya avec son frère le sire de Albret (Albret), au plus fort de l'yver et le maréchal de Boussac, à bien pou de gens, devant la ville de la Charité, et là furent environ un mois, et se levèrent honteusement sans que ce secours venist à ceux de dedens; et y perdirent bombardes et artilleries. » (T. IV, p. 48.)

trait dans sa race, non-seulement par les hommes, mais par les femmes. On lui avait composé un blason où figuraient les lis de France ; ses frères en prirent le nom de Du Lis : mais elle garda son nom et sa bannière. Tous ces honneurs lui étaient donnés « en considération des louables et utiles services qu'elle avait rendus au royaume et lui devait rendre encore. » On ne renonçait donc point à ses services : et que demandait-elle pour prix de ceux qu'elle avait rendus, que de servir encore ? Mais on ne se pressait pas de la mettre en demeure de le faire¹.

Elle resta donc dans l'inaction, suivant la cour à Bourges, à Sully-sur-Loire, ou visitant les bonnes villes qu'elle avait délivrées. Orléans, par exemple, qui a retenu dans les registres des comptes la trace de son passage; et elle édifiait toujours par sa sainteté ceux qu'elle n'étonnait plus par ses exploits. Marguerite La Touroulde, veuve de René

1. *Anoblissement de Jeanne*. Voy. la charte aux appendices, n° XLVIII. — *Le nom de Du Lys donné à ses frères*. Que n'ont-ils pris plutôt le nom de la Pucelle, donné à un de leurs descendants en un acte de 1478 : « A Jehan de la Pucelle, fils de feu Pierre du Liz, en son vivant chevalier, frère de Jehanne la Pucelle, la somme de VI^{xx} V l. t. (125 l. tournois), à lui ordonné par le roi notre sire (Louis XI) pour sa pension finissant à la fête de la Magdeleine (22 juillet) 1478. » Dir. génér. des Archives, comptes du trésor royal KK 58, f° 7 verso, cité par Jal, *Dict. critique de biographie et d'histoire*, Paris, 1867, in-8°, au mot JEHAN, et Vallet de Viriville, *Les anneaux de Jeanne d'Arc*, p. 16. (Extrait du t. XXX des Mémoires des antiquaires de France.) — Les villes d'Orléans et de Montargis reçurent aussi vers cette époque, par divers privilèges, la récompense de leur bravoure et de leur dévouement. Orléans, 16 janvier et février; Montargis, mai 1430 (*Ordonn.*, t. XIII, p. 144, 150 et 167).

de Boulogny, chez qui elle demeura environ trois semaines au retour du voyage de Reims, nous peint encore en elle ces habitudes de recueillement et de piété qui avaient traversé sans altération la vie des camps; cette simplicité que n'avaient pas corrompue les adorations de la foule, et ce bon sens admirable qui s'appliquait à détruire le faux prestige dont on la voulait entourer. A ceux qui lui disaient qu'elle n'avait point à craindre d'aller à l'assaut parce qu'elle savait bien qu'elle ne serait pas tuée, elle répondait qu'elle n'en était pas plus assurée que les autres ; et quand les femmes venaient en sa maison pour lui présenter des *pate-nôtres* et autres signes en la priant de les toucher : « Touchez-les vous-mêmes, leur disait-elle en riant, ils seront tout aussi bons¹. »

Elle fit preuve du même bon sens, quand une

1. *Jeanne à Bourges* : t. V, p. 155; — à Sully : *ibid.*, p. 160 et 162. Là le roi n'était pas seulement avec La Trémouille; il était chez La Trémouille et plus que jamais abandonné à sa discrétion. « La Trémouille, dit M. du Fresne de Beaucourt, a l'entière disposition des finances du royaume, la libre disposition des forteresses, le gouvernement du corps du roi. Il règne en souverain et n'est pas assurément étranger à l'inaction où demeure Charles. » (*Charles VII, son caractère*, p. 70, et il cite Perceval de Cagny et Monstrelet.) — à Orléans : « A Jehan Morchoesne pour argent baillé pour l'achat de six chappons, neuf perdrix, treize congins (lapins) et cinq fesans présentés à Jehanne la Pucelle, maistre Jehan de Sully, maistre Jehan de Rabateau et monseigneur de Mortemar, le XIX^e jour de janvier : 6 l. 12 s. 4 d. p. — A Jacques Leprestre pour 52 pintes de vin aux dessus dits à deux repas ledit jour, 52 s. p. (Il n'est pas besoin de faire observer que toute la suite de Jeanne et de ces seigneurs prend sa part aux deux repas); — à Isambert Bocquet, cousturier pour un pourpoint baillé au frère de la Pucelle. 29 s. p. » t. V, p. 270. — *Marguerite La Touroulde*, t. III, p. 86 et suiv.

femme nommée Catherine de La Rochelle, se disant inspirée, la vint trouver pendant son séjour à Jarreau et à Montfaucon en Berri. Cette Catherine prétendait qu'une dame blanche, vêtue de drap d'or, lui commandait d'aller dans les bonnes villes, et de faire crier par les hérauts du roi que tous ceux qui auraient de l'or ou de l'argent caché l'apportassent sans retard, annonçant en même temps qu'elle connaîtrait ceux qui ne le feraient pas, et saurait trouver leurs trésors : c'était pour payer les gens d'armes de Jeanne. Quel auxiliaire pour un chef de troupes ! Frère Richard voulait qu'on la mît à l'œuvre, et plusieurs agréaient fort son procédé. Jeanne lui dit de retourner à son mari, d'aller faire son ménage et nourrir ses enfants. Cependant, ne voulant point juger témérairement de l'inspiration des autres, elle consulta ses saintes et elle offrit à Catherine de coucher avec elle pour être témoin de ses apparitions. Elle partagea son lit, en effet, veilla jusqu'à minuit, et, ne voyant rien, s'endormit. Le matin, l'autre lui dit que sa dame était venue, mais que Jeanne dormant, elle ne l'avait pu réveiller. Jeanne s'enquit d'elle si la dame devait revenir la nuit suivante, et lui demanda de renouveler l'épreuve. Mais cette fois elle prit soin de dormir le jour, de telle sorte qu'elle pût rester éveillée toute la nuit ; et de temps à autre elle demandait à sa compagne :

« Viendra-t-elle point ? — Oui, tantôt, » disait l'autre.

Inutile de dire que la dame ne vint pas¹.

Jeanne écrivit donc au roi que le fait de Catherine n'était que néant et folie. Frère Richard en fut très-mécontent, et les familiers du roi aussi sans doute : c'était un moyen si commode de trouver de l'argent ! Cette Catherine, qui promettait de leur en fournir, n'entrait pas moins dans leurs vues par sa politique. Tout en offrant de recueillir de l'argent pour les soldats, elle ne pressait pas de faire la guerre : elle refusa d'aller au siège de La Charité, disant qu'il faisait trop froid. Elle proposait de se rendre près du duc de Bourgogne pour faire la paix. A quoi Jeanne répondit « qu'il lui semblait qu'on n'y trouverait point de paix, si ce n'était par le bout de la lance². »

Les événements le démontraient de plus en plus. La trêve avec le duc de Bourgogne, qui expirait à Noël, avait été prorogée jusqu'à Pâques, et à défaut de Compiègne qui s'y était refusée, Pont-Sainte-Maxence lui avait été livré en garantie. Mais la trêve n'engageait pas les Anglais; et les Bourguignons, en se cachant sous leur bannière, avaient toute facilité de porter avec eux le ravage dans les pays qui s'étaient donnés au roi. La terreur y était grande partout, et plus d'un sanglant exemple avait montré combien elle était légitime³.

Les habitants de Reims, les plus menacés dans

1. *Catherine de La Rochelle*, t. I, p. 107, 108, cf. p. 119.

2. *Opinion de Jeanne sur Catherine*, *ibid.*, p. 108.

3. *La Trêve avec le duc de Bourgogne*. (Monstrelet II, 72 et 74; cf. t. V, p. 175 : Mémoire à consulter sur G. de Flavys). — *Ravage*

cette tentative de restauration, comme les plus signalés par le sacre, écrivirent à la Pucelle pour lui communiquer leurs craintes. Ils redoutaient la vengeance des Bourguignons; ils redoutaient le délaissement du roi, à qui l'on avait dit qu'il y avait des traîtres parmi eux prêts à livrer la ville. La Pucelle leur adresse une première lettre, le 16 mars 1430, afin de les rassurer sur le siège : « Sachez, leur disait-elle, que vous n'aurez pas de siège si je les puis rencontrer; et si je ne les rencontre et qu'ils viennent vers vous, fermez vos portes, j'y serai et je leur ferai chausser leurs éperons en telle hâte qu'ils ne sauront par où les prendre. » Le 28, elle leur écrit pour les rassurer touchant les dispositions du roi et leur promettre une prompte assistance : « Si vous prie et requiers, très-chers amis, ajoutait-elle, que vous gardiez bien ladite bonne cité pour le roi, et que vous fassiez bon guet. Vous orrez (oirez), bientôt de mes bonnes nouvelles plus à plein. Autre chose quant

des Anglais et des Bourguignons. G. Hermand, *Histoire ecclésiastique de Beauvais*, t. III, ch. XXI, f° 1463 et suiv. F. Fr. n° 8581

Ravages dans le pays de Reims. Comptes de Reims à la date du 28 septembre 1429. Varin, *Archives législatives de Reims*, II^e partie, t. I, p. 743. Plusieurs mentions témoignent des craintes de trahison que l'on avait dans la ville. On renouvelle à plusieurs reprises les clefs des portes (11 janvier, 19 avril 1430). On fait subir un interrogatoire à un religieux des Blancs-Manteaux fait prisonnier, et que l'on disait venu de Paris (*ibid.*, p. 745). L'archevêque de Reims, dans ses lettres, mettait en garde les habitants contre ces intrigues bourguignonnes dont le bruit était venu jusqu'à lui (*ibid.*, p. 604). Et les habitants en avaient eu une preuve sensible : le 27 mars, leur capitaine avait fui, muni d'un sauf-conduit du duc de Bourgogne. On écrit de Reims à Vendôme pour le faire arrêter (*ibid.*, p. 746).

à présent ne vous rescris, fors que toute Bretagne est françoise, et doit le duc envoyer au roi trois mille combattants payés pour deux mois. A Dieu vous command (recommande) qui soit garde de vous. Écrit à Sully, le 28^e de mars¹. »

Ces bonnes nouvelles qu'elle leur promettait d'elle, c'était sa prochaine arrivée sur le théâtre de la guerre. Elle écrivait la veille peut-être de son départ : car sa lettre est du 28 mars, et c'est au mois de mars qu'elle partit selon l'historien Cagny. Lasse de jouer un rôle de parade, et désolée de voir comment le roi et son conseil entendaient arriver au recouvrement du royaume, elle prit la résolution de se séparer d'eux et d'aller rejoindre ceux qui combattaient².

On combattait en Normandie, et, quoique les Anglais parussent vouloir y concentrer leurs forces, plusieurs nouveaux succès avaient couronné les efforts des Français. La Hire s'était emparé de Louviers (décembre 1429), d'où il faisait des courses jusqu'aux portes de Rouen, puis de Château-Gaillard, où il avait délivré Barbazan (24 février 1430); Torcy avait résisté aux Anglais qui voulaient y rentrer. Mais c'était dans le Nord que la question était surtout reportée depuis le voyage de Reims. Sauver les places qui s'étaient ralliées à Charles VII, défendre la ligne de l'Oise contre

1. *Lettre de la Pucelle aux habitants de Reims* (16 et 28 mars 1430). Voy. ces lettres aux appendices, n° XLIX, et une prétendue *Lettre de Jeanne aux hussites*, 23 mars 1430 au n° L,

2. *Départ de Jeanne*, t. IV, p. 32 (Cagny).

le duc de Bourgogne, ramener Paris au roi en l'isolant de plus en plus, voilà la vraie manière de reprendre l'œuvre interrompue le 8 septembre; et tout y invitait. Depuis la dernière entrevue de Bedford et du duc de Bourgogne (octobre 1429), Paris dans ses rapports avec eux n'avait eu que des sujets de plainte. Le régent (Bedford) s'en était allé en Normandie; le lieutenant général (Bourgogne), dans ses propres États, recomman-dant aux Parisiens, s'ils voyaient venir les Arma-gnacs, de se bien défendre: et il les laissait sans garnison! Du reste les Parisiens avaient plus d'une raison de ne point regretter qu'il emmenât ses six mille Picards: « Six mille aussi forts larrons, comme il parut bien en toutes les maisons où ils furent logés. » Mais le champ restait libre aux Armagnacs; et la désolation des campagnes, la cherté des vivres, augmentaient l'irritation populaire. On accusait les Anglais de vouloir, par une retraite systématique, tenir en échec les pouvoirs qu'ils avaient donnés au duc de Bourgogne. On cherchait encore des excuses au duc de Bourgogne. Il allait se marier (pour la troisième fois); et au moment où sa fiancée Isabelle de Portugal, touchait au port de l'Écluse, une tempête s'était élevée si furieuse, qu'elle l'avait repoussée « jusque dans son pays. » Voilà pourquoi, disait-on à Paris, le duc de Bourgogne entre-lassait la ville si long-temps. » Mais quand la jeune princesse, qui avait été recueillie en Angleterre, et non en Portugal, fut ramenée en Flandre, le duc ne pouvait guère

venir à Paris davantage : ce furent à Bruges des fêtes d'une magnificence inouïe (10 janvier 1430), et pendant ce temps, les cotterets, les œufs et le fromage haussaient de plus en plus de prix dans le journal du Bourgeois. La multitude souffrait, la bourgeoisie commençait à se tourner vers d'autres espérances. Dans les commencements d'avril, on découvrit une conspiration où se trouvaient impliqués des membres du parlement et du Châtelet, avec plusieurs marchands notables ou gens de métier; et les Armagnacs étaient aux portes. Le 23 mars ils surprenaient Saint-Denis; le 25 avril ils s'établissaient à Saint-Maur¹.

La Pucelle, ici comme avant de marcher sur Reims et sur Paris, ne demanda conseil à personne ni pour résoudre ni pour agir. Un jour donc, sans prendre congé du roi, elle partit, fit semblant

1. *Louviers, Château-Gaillard, Torcy* : Th. Basin, *Hist. de Charles VII*, liv. II, ch. XIV; P. Cochon, *Chron. norm.*, LIII-LV; cf. Monstrelet, II, 78. — *Situation de Paris* : Journal du Bourgeois de Paris, p. 399; et encore : « *item* avant que Noël fust et que les trêves faillissent, firent tant de maux les Arminaz entour Paris, que oncque les tyrans de Rome, ne larrons de bois, ne meurtriers, ne firent oncques plus grant tyrannie souffrir à chrestiens qu'ils faisoient; et avec la tyrannie prenoient quan que avoient ceux qui chéioient en leurs mains, jusques à vendre femmes et enfants, qui les eust pu vendre, et personne nulle les contredisoit; car le régent de France, duc de Bedford, n'avoit cause de s'en mesler, pour ce qu'on avoit fait le duc de Bourgogne régent (p. 400). » Il faut entendre, nous l'avons vu, *lieutenant général*.

La princesse de Portugal : *ibid.*, p. 400. On a dans Rymer l'ordonnancement des dépenses que sa réception inattendue en Angleterre a causées (16 décembre 1429), t. X, p. 436. — *Fêtes du mariage du duc de Bourgogne* : Monstrelet, II, 77 et 78. C'est à cette occasion qu'il institua la *Toison d'or*. Sur la *Conspiration* découverte à Paris. Voy. l'append. n° LI.

d'aller « en aucun ébat, » et s'en vint à Lagny-sur-Marne, « pour ce que ceux de la place faisoient bonne guerre aux Anglois de Paris et ailleurs. » Elle aurait pu se laisser ébranler cette fois. Comme elle était dans la semaine de Pâques (vers le 15 avril), à Melun, ville qui venait de chasser les Anglais pour se donner au roi, ses voix lui dirent qu'elle serait prise avant la Saint-Jean; et depuis elles le lui répétaient tous les jours. Mais elles ne la détournaient point d'aller en avant; elles lui annonçaient sa captivité comme une chose qu'elle devait souffrir; et Jeanne, quoiqu'elle eût mieux aimé la mort, marchait sans peur à l'accomplissement de son œuvre¹.

1. *Départ de Jeanne*: t. IV, p. 32 (Cagny). On lit dans la *Chronique des Pays-Bas*, etc., que Jeanne fut envoyée à Compiègne par Charles VII avec 200 Italiens. Rien ne confirme cette allégation. Cette chronique renferme plusieurs erreurs. Ainsi un peu plus loin, elle confondra le château de Beaulieu avec celui de Beaurevoir (*Coll. des chroniques belges*, t. III, p. 415 et 416). — *Lagny*: Loré, appelé par le duc d'Alençon pour mettre le château de Saint-Celerin en défense, avait laissé à Lagny, en sa place, Jean Foucaut et l'Écossais Kennede (J. Chartier, ch. LX; Éd. Vallet de Viriville). — *Melun*: J. Chartier, ch. LXXII; Chastelain, II, 6; cf. Berri, p. 380 (Godefroi, *Vie de Charles VII.*)

Prédiction de sa captivité: t. I, p. 115.

II

LE SIÈGE DE COMPIÈGNE.

Jeanne débuta à Lagny par un coup de main propre à réveiller parmi les siens toutes les espérances. Les Anglais, au nombre de trois à quatre cents, étaient allés, sous la conduite d'un gentilhomme, nommé Franquet d'Arras, faire le ravage dans le pays d'alentour. Ils revenaient, rapportant leur butin, quand la Pucelle, informée de leur retour, fit monter ses gens à cheval, et vint en force à peu près égale leur disputer le passage. Les Anglais mirent pied à terre, s'établirent derrière une haie; mais les Français les assaillirent à pied et à cheval, et firent si bien que tous leurs ennemis furent tués ou pris. Au nombre des prisonniers était leur chef, Franquet d'Arras. Ce Franquet, si vrai gentilhomme qu'il fût, n'était pas seulement un ennemi, c'était un brigand, particulièrement odieux au pays par ses meurtres et ses rapines. Le bailli de Senlis et les gens de justice de Lagny le récla-

mèrent comme leur justiciable. Jeanne eût voulu le sauver pour l'échanger contre un homme de Paris, qui tenait l'hôtel de l'Ours; mais ayant su que cet homme était mort, et le bailli lui reprochant de faire grand tort à la justice, elle ne fit plus obstacle à ce qu'elle suivît son cours¹.

Ce retour de la Pucelle sur le théâtre de la guerre eut un grand retentissement dans Paris; et le succès qui le signalait devait ajouter encore à l'impression de terreur qu'elle avait faite au loin, en Angleterre. Au témoignage de Thomas Basin, des Anglais affirmaient par serment qu'à son nom seul, ou à la vue de son étendard, ils n'avaient plus le courage de se défendre, ni la force de bander leur arc et de frapper l'ennemi. Et cette terreur superstitieuse est attestée par des actes publics. Les Anglais paraissaient se décider à envoyer enfin leur jeune roi se faire sacrer en France. Plusieurs fois le bruit de son arrivée avait été répandu à Paris. L'administration l'avait salué par des feux de joie, « ce dont le menu peuple n'étoit pas bien content, dit le Bourgeois, pour la bûche qui tant étoit chère. » Cette fois pourtant la chose

1. *Franquet d'Arras* : t. IV, p. 399 (Monstrelet, II, 84), et p. 442 (Chastelain); cf. p. 32 (Cagny); p. 91 (J. Chartier).

Monstrelet et Chastelain portent les Anglais, dans cette affaire, à 300, les Français à 400, et disent qu'après un combat douteux la Pucelle fit venir toute la garnison de Lagny. Perceval de Cagny dit que les Français étaient en moindre nombre que les Anglais et qu'il périt 3 ou 400 Anglais; J. Chartier, que les Français n'étaient guère plus que les Anglais, et que ces derniers furent tous tués ou pris. — Sur la mort de Franquet d'Arras, il faut suivre la déclaration de Jeanne d'Arc, t. I, p. 158; cf. p. 264.

était sérieuse : l'argent nécessaire avait été ordonné, les vaisseaux requis, les troupes louées. Or les provisions faites, les soldats et les capitaines qui s'étaient engagés à se mettre, le 1^{er} mai, à la disposition du roi pour le suivre en France, restaient chez eux, sans tenir compte de leur marché, ni des périls du prince qui venait de passer le détroit presque seul (23 avril 1430). Le roi s'en plaint dans un édit adressé le 3 mai par Gloucester aux vicomtes de Londres, en leur enjoignant de rechercher les réfractaires et de les expédier à Sandwich ou à Douvres et de là en France, sous peine de dégradation ou d'emprisonnement. La Pucelle n'est pas nommée dans le décret, mais elle l'est dans une rubrique du temps qui en exprime toute la pensée et en marque la cause : « Proclamation contre les capitaines et les soldats retardataires terrifiés par les enchantements de la Pucelle¹. »

Mais la face des choses allait changer.

Il y avait dans le nord de la France une ville qui était alors pour Philippe le Bon comme la clef du royaume : c'était Compiègne. Placée aux portes

1. *Terreur inspirée par la Pucelle*: « Tantus enim ex solo Puellæ nomine eorum animis pavor incesserat, ut sacramento magno eorum plurimi firmarent, quod, solo eo audito aut ejus conspectis signis, nec reluctandi vires animumque, vel arcus extendendi et jacula in hostes torquendi, seu feriendi, uti soliti per prius fuerant, ullo modo assumere possent. » (Th. Basin, *Hist. de Charles VII*, liv. II, chap. XI). — « Le nom de la Pucelle estoit si grant jà et si fameux, que chacun la resongnoit comme une chose dont on ne savoit comment jugier, ne en bien, ne en mal ; mes tant avoit fait jà de besongnes et menées à chief, que ses

de l'Ile-de-France, elle la fermait ou l'ouvrait aux Bourguignons, selon qu'elle était au roi ou au duc. Elle était au roi, et l'imprévoyant Charles VII avait été sur le point de la donner au duc pour de vaines espérances de paix. Elle lui aurait été remise, on l'a vu, par une clause secrète de la suspension d'armes du 28 août pour lui rester pendant la trêve, si les bourgeois ne s'étaient refusés à l'arrangement ; et le comte de Clermont, par une lettre du 20 octobre 1429, promettait encore au duc de la lui livrer, dès que le roi en aurait le pouvoir ou de lui en laisser faire le siège. Le roi, cherchant à satisfaire le duc sans qu'il en vînt à ces extrémités, lui avait livré Pont-Sainte-Maxence; mais le duc voulait Compiègne, et n'ayant pu l'avoir ni par cet accord, ni par la corruption. il songeait à la prendre de force. La trêve à peine expirée (17 avril 1430), il se mit en campagne, et, pour n'avoir, rien qui le gênât aux alentours pendant le siège de la ville, il réduisit Gournai-sur-Aronde, et vint assiéger Choisy-sur-Aisne, que Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, avait confié à Louis de Flavy, son parent¹.

ennemis la doubtoient, et l'aouroient ceux de son party, principalement pour le siège d'Orliens, là où elle ouvra merveilles ; pareillement pour le voyage de Rains, là où elle mena le roy coronner, et ailleurs en aultres grans affaires, dont elle présidoit les aventures et les événements. » T. IV, p. 442 (Chastelain) ; cf. p. 32 (Cagney).

Sur le passage de Henri VI en France, voyez l'appendice n° LII.

1. *Compiègne*. Voyez ci-dessus, 287. — *Lettre du comte de*

Le 13 mai, la Pucelle vint à Compiègne, où elle fut reçue avec honneur, logée chez Marie Le Boucher, la femme du procureur du roi ; et elle redoubla par sa présence l'ardeur et la confiance des habitants. Le chancelier Regnault de Chartres, le comte de Vendôme, lieutenant du roi dans ces parages, et plusieurs autres chefs se trouvaient réunis dans la ville. On résolut d'aller au secours de Choisy, qui ne pouvait plus longtemps se défendre. Montgommeri et ses Anglais occupaient Pont-l'Évêque (près Noyon), et le duc de Bourgogne avait laissé Brimeu, Saveuse et leurs gens à Noyon pour garder derrière lui, avec eux, le passage de l'Oise. La Pucelle, Jacques de Chabanne, Poton de Xaintrailles, Valperga et plusieurs autres capitaines, attaquèrent Pont-l'Évêque, et ils allaient y forcer la troupe anglaise, quand les seigneurs postés à Noyon vinrent l'aider à repousser les assaillants.

Clermont sur Compiègne. Archives de Lille ; copie sur papier. — *Pont-Sainte-Maxence.* Monstrelet, II, 72.

Tentative de corruption du duc de Bourgogne auprès de Flavy : Il lui avait offert, au dire de l'archevêque de Reims, écrivant aux habitants de cette ville, un grand mariage et plusieurs milliers d'écus d'or : mais Flavy avait refusé. Voyez Varin, *Archives de Reims*, II^e partie, t. I, p. 604. — Le duc de Bourgogne, ayant réuni ses troupes, se rendit à Péronne, où il célébra la fête de Pâques (c'était le terme de la trêve, 17 avril); de là il vint à Montdidier, et de Montdidier à Gournai-sur-Aronde. Monstrelet, II, 81 et 82; *Procès*, t. V, p. 174, 175 (Mémoire sur Flavy).

Gournai-sur-Aronde, Choisy : Monstrelet, II, 82 et 83, et Lefebvre Saint-Remi, ch. 158 (t. IV, p. 395 et 437) : Chastelain, II, 8-11 (édit. de M. Kervyn de Lettenhove). Le capitaine de Gournai-sur-Aronde s'engagea à rendre la place au 1^{er} août, si audit jour elle n'était pas secourue, et promit de demeurer en paix dans l'intervalle. La place dut se rendre au jour marqué. (Monstrelet, II, 91.)

L'Oise étant défendue, on imagina de tenter une nouvelle attaque sur les derrières du duc de Bourgogne, en allant passer l'Aisne à Soissons. Mais le capitaine qu'on devait croire ami, puisqu'il gardait la place pour le comte de Clermont, en refusa l'entrée aux troupes : il n'y voulut admettre que le chancelier, Vendôme et la Pucelle avec peu de monde; et, dès qu'ils furent partis, il se démasqua en vendant la ville au duc de Bourgogne : il le vint rejoindre devant Choisy, qui fut pris et rasé¹.

Dès ce moment, le siège de Compiègne ne pouvait plus longtemps se faire attendre. Jeanne y revint, sans s'y enfermer pourtant : car elle se multipliait pour réchauffer le zèle de ceux qui soutenaient encore la cause du roi. Elle était à

1. *Arrivée de Jeanne à Compiègne* : « Le samedy trézième may arriva à Compiègne Jeanne la Pucelle pour secourir ceux qui estoient assiégés à Choisy, à laquelle on présenta trois pintes de vin, présent qui estoit grand et de prix en ce temps, et qui fait voir l'estime que l'on faisoit de la valeur de cette vierge. » Gillesson, *Antiq. de Compiègne*, t. V, p. 95. Biblioth. nat. Ms., fonds Compiègne, n° 75, 5.

Pont-l'Èvêque: Monstrelet, II, 83, et Lefebvre Saint-Remi, ch. 158 (t. IV, p. 397 et 437 ; cf. t. IV, p. 49 (Berri). Jeanne déclare qu'elle n'y alla point par le conseil de ses voix, et que depuis la prédiction de sa captivité « elle se raporta le plus du fait de la guerre à la volonté des cappitaines. » T. I, p. 147.

Soissons: t. IV, p. 50 (Berri) ; cf. t. I, p. 111 ; t. IV, p. 32 (Cagny), et t. I, p. 114. C'est vers ce temps que le duc de Vendôme, au rapport de Cagny, avait obtenu le titre de lieutenant général du roi, titre qui jusque-là avait été laissé, dit-il, au duc d'Alençon (Ms. Duchesne, n° 48, f° 124.) Vallet de Viriville (t. II, p. 122) me paraît placer ce fait un an trop tôt. Il est vrai seulement que depuis la retraite, non du duc d'Alençon, mais du comte de Clermont, Vendôme avait la principale autorité dans les pays situés au nord de la Seine.

Crespy (23 mai), quand elle apprit que le duc de Bourgogne et le comte d'Arundel étaient venus s'établir devant la place. Sa résolution fut bientôt prise. Sur le minuit, elle réunit trois à quatre cents combattants; et comme on lui disait qu'elle avait bien peu de monde pour traverser le camp des ennemis : « Nous sommes assez, dit-elle. J'irai voir mes bons amis de Compiègne. » Et au soleil levant elle entra dans la ville sans perte ni dommage¹ (24 mai).

La ville de Compiègne, placée sur la rive gauche de l'Oise, domine la rivière et la vallée, qui s'étend de l'autre côté en une prairie basse et humide, large d'un quart de lieue, avant d'atteindre à l'escarpement du bord de Picardie. La ville y communique par un pont et une chaussée qui se prolonge au-dessus de la prairie jusqu'au versant de la colline. La place était donc forte par elle-même; et un boulevard, laissant tête de pont, lui assurait le libre accès de l'autre bord. Les ennemis qui l'assiégeaient étaient bien loin de l'avoir investie. Ils ne tenaient que la rive de l'Oise opposée à la ville : le duc de Bourgogne était à Coudun, sur l'Aronde, à une lieue au Nord ; Jean de Luxembourg un peu plus près, à Clairoix, au confluent

1. *Retour de Jeanne à Compiègne*, t. IV, p. 32 (Cagny) ; Dom Gillesson, *Antiquités de Compiègne*, Ms. de la bibliothèque nationale, fonds de Compiègne, n° 75, t. V, p. 95, et notes manuscrites, de Jean Le Féron. d'après un article de Vallet de Viriville, *Bibl. de l'École des Chartes*, IV^e série, t.I, p. 553. Voy ci-après

de l'Aronde et de l'Oise, au Nord-Est, et Baudon de Noyelle, avec un corps détaché, à Margny, à l'issue de la chaussée devant la place; à l'Ouest, Montgommeri et les Anglais occupaient Venette¹.

A peine arrivée, la Pucelle voulut chasser l'ennemi de ses positions. Déloger brusquement les Bourguignons de Margny, les poursuivre et les accabler à Clairoix, pour se porter ensuite à Venette contre les Anglais, telle devait être la suite de ses opérations. D'après ce plan, elle courait un double péril : elle poussait les Bourguignons vaincus sur leur principal corps de bataille, et elle tournait le dos aux Anglais. Mais elle pensait que le corps de Margny, dispersé, jetterait plus de confusion à Clairoix qu'il n'y trouverait d'appui, et elle comptait sur ceux de Compiègne pour arrêter les Anglais à la chaussée, s'ils osaient sortir de Venette afin de l'attaquer sur les derrières².

Le plan s'exécuta d'abord comme elle l'avait conçu. Le 24 mai, vers cinq heures du soir, elle

1. *Situation de Compiègne.* Voy. l'exposé très-net de M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 85, et suiv.

2. *Séjour de Jeanne à Compiègne.* — « Interrogée quand elle fust venue à Compaigne, s'elle fut plusieurs journées avant qu'elle fist aucune saillie : respond qu'elle vint à heure secrète du matin, et entra en la ville sans ce que ses annemis le sceussent gueires comme elle pense ; et ce jour mesmes, sur le soir, feist la saillie dont elle fut prinse. » (T. I, p. 114.) Lefebvre Saint-Remi (t. IV, p. 333) et G. Chastelain (*ibid.*, p. 443) disent que Jeanne y fut deux nuits et un jour, et qu'elle y prédit la défaite des Bourguignons et des Anglais, voire même la prise du duc de Bourgogne. Mais ces bruits, recueillis par eux, n'ont aucune valeur : s'ils avaient eu le moindre fondement, on en aurait parlé au procès pour confondre Jeanne dans ses prédictions.

sortit avec cinq ou six cents hommes à pied et à cheval. Flavy était resté dans Compiègne pour garder la ville ; il avait fait réunir sur l'Oise quelques bateaux couverts, garnis d'archers et d'arbalétriers, pour protéger au besoin la retraite des assaillants. Jean de Luxembourg, qui commandait à Clairoix, se trouvait alors à Margny, observant la place : il fut surpris avec les autres, et repoussé vivement sur Clairoix ; mais ceux qu'il y avait laissés accoururent à son aide, et la lutte se soutint dans la prairie avec des alternatives qui en retardaient le résultat. Les Anglais entreprirent d'en profiter. La chose était prévue, et les archers, disposés par Guillaume de Flavy derrière les épaulements du boulevard du pont, devaient leur rendre le passage de la chaussée fort difficile. Mais ce mouvement intimida ceux qui combattaient aux derniers rangs dans la troupe de la Pucelle. Ils craignirent d'être coupés de la place, et, fuyant pour s'y mettre à couvert, ils suscitèrent le mal qu'ils redoutaient. Les Anglais, en effet, encouragés par leur fuite, se portèrent avec plus d'ardeur vers la chaussée, et s'y logèrent sans péril, protégés par les fuyards eux-mêmes contre ceux du boulevard, qui ne pouvaient plus tirer sans frapper indistinctement amis et ennemis ; et d'autre part les Bourguignons attaquaient plus vigoureusement ceux qui tenaient encore avec la Pucelle¹.

1. *Sortie de Compiègne.* — « Et alla avec la compagnie des gens

Déjà ceux-ci commençaient à plier, et ils la pressaient de regagner la ville. Elle résistait : « Taisez-vous, leur disait-elle; il ne tiendra qu'à vous qu'ils ne soient déconfits. Ne pensez que de fêrir sur eux. » Mais, quoi qu'elle dît, ils voulurent pourvoir autrement à leur salut, et elle fut bien forcée de les suivre, marchant la dernière et soutenant l'effort des assaillants. Malheureusement, ceux contre lesquels elle luttait n'étaient pas les seuls à craindre. Beaucoup d'autres, témoins de sa retraite, se portèrent en foule vers le pont pour lui en disputer le passage; et Flavy, appréhendant qu'ils n'entrassent avec les siens dans Compiègne, fit lever le pont de la ville et baisser la herse. Les gens de pied furent recueillis, pour la plupart, sur les bateaux rangés, comme il a été dit, le long de la rivière. La Pucelle demeura dehors, acculée à la levée de la chaussée et au

de son parti sur les gens de M. de Luxembourg, et le rebouta par deux fois jusques au logeis des Bourguignons, et à la tierce fois jusques à mi-chemin, et alors les Anglois qui là estoient coupèrent les chemins à elle et à ses gens entre elle et le boulevart; et pour ce se retirèrent ses gens; et elle en se retraiant ès champs ou costé, devers Picardie près du boulevart fut prinse; et estoit la rivière entre Compiègne et le lieu où elle fut prinse; et n'y avoit seulement en ce lieu où elle fut prinse et Compiègne, que la rivière, le boulevart et le fossé dudit boulevart. » (T. I, p. 116 : déclaration de Jeanne); cf. t. IV, p. 401 (Monstrelet, II, 86); p. 439 (Lefebvre Saint-Remi) et p. 446 (Chastelain) « Dont la Pucelle passant nature de femme, soustint grant fès, et mist beaucoup de peine à sauver sa compagnie de perte, demorant derrier, comme chief et comme la plus vaillant du troupeau. »

Bateaux préparés. Mémoire à consulter sur Guill. de Flavy. *Procès*, t. V, p. 177. — Sur le jour de la sortie, voyez l'appendice n° LIII.

fossé du boulevard, avec le petit nombre de chevaliers qui s'étaient attachés à sa fortune. Elle était vivement pressée; cinq ou six hommes d'armes s'étaient jetés sur elle en même temps, criant :

« Rendez-vous à moi et me baillez la foi.

— J'ai juré et baillé ma foi à un autre qu'à vous, dit-elle, et je lui en tiendrai mon serment. »

Mais vainement résistait-elle en face : elle fut tirée par ses longs habits à bas de son cheval, et prise par un archer du bâtard de Wandonne, un des chevaliers de Jean de Luxembourg. Son frère Pierre, son écuyer d'Aulon, et Poton de Xaintrailles, qui ne l'avaient pas quittée, eurent le même sort¹.

Ainsi fut prise la Pucelle, aux portes mêmes de la ville qu'elle voulait défendre, abandonnée de ceux qu'elle était venue sauver : c'est le commencement de sa passion². Fut-elle livrée aussi par

1. *Prise de la Pucelle*: t. IV, p. 34 (Cagny) ; p. 439 (Lefebvre Saint-Remi). Cf. t. V, p. 167 (Lettre du duc de Bourgogne aux habitants de Saint-Quentin, datée du jour même) ; Carlier, *Histoire du Valois*, t. II, p. 465 (Paris, 1764). — Monstrelet (*Procès*, t. IV, p. 401) et G. Chastelain (*ibid.*, p. 447) disent qu'elle se rendit au bâtard de Wandonne. Cf. t. V, p. 177 (Mémoire sur Flavvy).

Sur Lionel, bâtard de Wandonne, et sa confraternité d'armes avec Jean de Luxembourg, voy. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 158, note 2.

Pierre du Lys, frère de Jeanne, se racheta plus tard au prix de ses biens et de ceux de sa femme. Le roi et le duc d'Orléans l'en indemnisèrent par la suite. (Voyez *Procès*, t. V, p. 210 et 213.)

2. *Passion de Jeanne* : Le rapprochement que ce mot implique a déjà été fait par l'Abréviateur du procès de Jeanne d'Arc, quand

un des siens, et cette politique funeste qu'elle avait eu tant de peine à vaincre jusqu'à Reims, et qui, depuis Paris, la tenait en échec, a-t-elle triomphé d'elle par un acte formel de trahison? On l'a dit, et on l'a voulu établir par le témoignage même de la Pucelle. On lit en effet dans le *Miroir des femmes vertueuses*, petit livre du commencement du XVI^e siècle, qu'un matin, la Pucelle à Compiègne, ayant fait dire la messe et communie dans l'église Saint-Jacques, se retira près d'un pilier de l'église, et trouvant là plusieurs gens de la ville et une centaine d'enfants rassemblés pour la voir, leur dit : « Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie, et que de brief (bientôt) serai livrée à la mort. Si (ainsi) vous supplie que vous priiez Dieu pour moi; car jamais n'aurai plus de puissance de faire service au roi ne au royaume de France¹.

Ce livre a peu d'autorité par lui-même ; et toutefois il s'appuie ici du témoignage de deux vieillards, âgés l'un de quatre-vingt-huit et l'autre de quatre-vingt-six ans, que l'auteur avait entendus à Compiègne en 1498, et qui disaient avoir été présents lorsque la Pucelle prononça ces paroles. Sans récuser le fait en lui-même, il semble douteux qu'on le puisse rapporter au jour de la sor-

il dit de ses juges : « Ne se monstrèrent pas moins affectés à faire mourir la dicte Pucelle, que Cayphe et Anne et les scribes et pharisiées se monstrèrent affectés à faire mourir Nostre Seigneur. » (T. IV, p. 265.)

1. *Procès*, t. IV, p. 272.

tie; car Jeanne, entrée le matin dans Compiègne, fit son attaque et fut prise le soir. Elle savait qu'elle devait être prise, mais elle ne savait ni quand ni comment : elle a déclaré elle-même que, si elle eût su qu'elle dût l'être à cette sortie, elle n'y serait point allée. Ces paroles peuvent donc avoir été comme un épanchement de la tristesse qu'elle avait dans le cœur en songeant à sa captivité prochaine ; et la scène a paru se placer assez convenablement quelques semaines plus tôt, quand Jeanne, voulant passer l'Aisne à Soissons, pour tomber sur le duc de Bourgogne au siège de Choisy, se vit arrêtée par la trahison du capitaine de la place, et qu'elle revint tout affligée dans Compiègne. Le jour où elle fut prise, elle redoutait si peu d'y être trahie, qu'elle y était venue exprès le matin même; et Flavy était le dernier dont elle eût à craindre une trahison, car elle venait librement défendre la ville qui était sa fortune, et qu'il défendit lui-même avec tant de vigueur pendant six mois. Ajoutons que la Pucelle ne l'en soupçonna pas plus après qu'avant sa captivité : son idée fixe dans sa prison, idée qui prévalut en elle jusque sur l'autorité de ses voix, était d'en sortir au péril même de la vie, pour aller sauver la ville où Flavy semblait près de succomber¹.

C'est donc à tort que l'on a rapporté à la trahison de cet homme la captivité de la Pucelle. Il ne

1. *Qu'elle ne savait ni le jour ni l'heure*: t. I, p. 115; cf. t. III, p. 200 (P. Daron). — Sur la prétendue trahison de Flavy à Compiègne, voy. l'appendice n° LIV.

suffit pas qu'il ait été pupille de Regnault de Chartres et lieutenant de la Trémouille pour l'accuser d'un crime qui, accompli dans ces conditions, atteindrait à un degré d'énormité inouï, puisqu'il y impliquerait le concert du favori du roi et du chancelier de France. Et l'on ne peut davantage rapporter la trahison à l'amour de l'or. Flavy avait résisté aux tentatives de corruption du duc de Bourgogne, qui voulait avoir Compiègne; et si, dans un procès, l'avocat de son adversaire a pu contester sa vertu en ce point, s'il répondait à son défenseur : « N'est à croire qu'il en refusât 30 000 écus, vu qu'il ferma les portes à Jehanne la Pucelle, par quoi fut prise, et dit-on que pour fermer lesdites portes il eut plusieurs lingots d'or : » c'est là une réplique d'avocat, dont l'assertion se couvre d'un *on dit* et demeure dénuée de toute preuve; tandis que l'autre a pour garantie un fait incontestable : Compiègne défendu pendant six mois, au milieu des plus dures extrémités, et à la fin sauvé, avant toute chose, par sa persévérance. S'il avait traité avec le duc de Bourgogne pour livrer Jeanne, la ville, on peut le croire, eût été comprise dans le marché.

Il faut donc se défier de cet entraînement à trouver à toute grande catastrophe un grand coupable. L'histoire, parce qu'elle ne juge que des morts, ne doit pas être moins réservée dans ses condamnations. Flavy répugnait peu au crime : les suites sanglantes de son histoire le prouvent; et toutefois, si corrompu qu'il ait été, on ne peut

l'accuser ni comme auteur principal d'une trahison qui devait avoir pour première fin la perte de Compiègne (car il a sauvé Compiègne), ni comme instrument d'un complot dont la réalité même reste à prouver. Mais, s'il n'a point livré la Pucelle, est-il complètement innocent de sa perte? Évidemment, en cette occasion, il se montra moins préoccupé de la sauver que de garder sa ville. Or, la Pucelle était d'assez grande importance pour que tout fût à risquer, même Compiègne, afin de la sauver; et une sortie énergique de la garnison aurait suffi peut-être pour dégager le pont, ne fût-ce qu'un seul moment, et donner à la Pucelle le temps de rentrer dans la place. Ainsi elle fut victime, sinon de la trahison, au moins d'un abandon inspiré par le plus aveugle égoïsme; et, à cet égard, l'événement de Compiègne répond trop bien à cette funeste politique qui, depuis si longtemps, minait sourdement ou entravait l'œuvre de Jeanne d'Arc. Ce n'est donc pas entièrement sans raison qu'un annaliste de Metz contemporain (pour le reste assez mal informé) rapportait sa captivité, comme l'échec de Paris, à la jalousie de la Trémouille : « Et fut dit qu'il n'estoit mie bien loyaux audit roi, son seigneur, et qu'il avoit envie des faicts qu'elle faisoit et fut coupable de sa prise. » Jeanne d'Arc ne fut livrée par personne, mais elle fut constamment trahie par tous ceux qui la devaient le plus soutenir¹.

1. *L'Annaliste de Metz*, t. IV, p. 323, et M. J. Quicherat, *Aper-*

Ce coup, dont elle ne doit point se relever, est-il un suprême démenti à la vérité de sa mission? Ce serait bien mal la comprendre. Jeanne d'Arc a pu révéler des choses qui lui étaient inspirées; mais pas plus que les prophètes, elle ne s'est jamais donnée comme sachant tous les secrets de l'avenir. Les prophètes ont eu des révélations déterminées; et parmi les choses mêmes qu'ils avaient mission de publier, il en est qui ne se sont point accomplies, comme la ruine de Ninive, prêchée par Jonas : car les actes de la Providence ne sont point des actes de la fatalité; et si Dieu peut suspendre les effets de sa colère en faveur des pécheurs repentants, il peut aussi, devant une indifférence aveugle à la grâce, révoquer les promesses de sa miséricorde. Jeanne avait déclaré l'objet de sa mission : c'était de chasser les Anglais. Elle avait dit qu'elle délivrerait Orléans et ferait sacrer le roi à Reims; et quand elle le mena devant Paris, elle pressait les siens d'être fermes à l'assaut, disant qu'ils y entreraient. Elle le disait encore, blessée, au pied des murailles; mais pour cela, il fallait qu'on la suivît comme à Orléans,

cus nouveaux, p. 90. — On lit aussi dans la *Chronique des Pays-Bas* (rédigée à Tournai) à propos de la mort de la Pucelle : « Et de plus dirent et affirmèrent plusieurs que par le envie des capitaines de France, avec la faveur que aucuns du conseil avoient à Philippe, duc de Bourgogne, et au dit messire de Luxembourg, on trouva couleur de faire morir ladite pucelle par feu, en ladite ville de Rouen, non trouvant en elle autre cause ne culpe, fors que elle avoit esté durant toutes les dessups dites conquestes, en habit dissimulé. (Chron. des Pays-Bas. *Coll. des Chron., Belges*, t. III, p. 417.)

comme à Reims. Pour ce qui la concerne, elle avait su, et elle avait dit qu'elle serait blessée à Orléans, qu'elle ne durerait guère plus d'une année, qu'elle serait prise. Quand et comment? elle ne l'avait pas su, et elle disait très-franchement, on l'a vu, que si elle avait su qu'elle dût l'être dans cette sortie, elle n'y serait point allée. Prisonnière, sa vie active est terminée; mais sa mission ne l'est pas encore, et cette phase où elle entre en est le couronnement et la consécration. Où a-t-on jamais vu que le martyr fût un jugement de Dieu contre ses envoyés? Sans sa captivité, plusieurs traits de son caractère seraient demeurés obscurs; sans son procès, sa mission serait restée dans le demi-jour de la légende. Son procès, et je parle surtout du procès de condamnation, est à lui seul un témoignage qui n'a rien de comparable dans l'histoire. Ses ennemis, qui la pouvaient tuer, ont cru faire plus que de lui ôter la vie, ils ont voulu perdre sa mémoire : et ils lui ont élevé un monument que personne n'a le droit de récuser, puisqu'il est l'œuvre de leurs mains ; un monument que ne surpasse en valeur aucun de ceux où sont établis les droits des saints à la vénération des fidèles. Sa belle et grande figure brille plus, parmi ces outrages, qu'elle ne l'eût fait parmi les formules respectueuses d'un procès canonique ; et toute la suite de cette longue et insidieuse procédure, en mettant journellement à l'épreuve la sincérité de sa parole, la fermeté de son jugement et ce bon sens exquis dont elle était

douée, servira mieux que nulle autre chose à montrer ce qu'il faut croire de son inspiration¹.

1. *Prédication de Jonas* : « Surge et vade in Niniven, et prædica in ea prædicationem quam ego loquor ad te ». Et surrexit et dixit : « Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur. » Et crediderunt viri Ninivitæ in Deum.... Et vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala : et misertus est super malitiam quam locutus nerat ut faceret eis, et non fecit » (Jonas, III, 2-10.)

APPENDICES.

I

RESSOURCES FINANCIÈRES DE CHARLES VII AU COMMENCEMENT
DE SON RÈGNE. (p. 29.)

M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, a traité avec beaucoup de soin des finances au commencement du règne de Charles VII, dans un ouvrage intitulé : *Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siège de 1428, précédé d'études sur l'administration des finances, le recrutement et le pied de solde des troupes à cette époque.* (Orléans, 1868.) Il y recherche les causes de la détresse où se trouva souvent le roi, et montre en quoi consistaient ses ressources : le domaine fort appauvri par l'occupation d'une partie du territoire et les malheurs de la guerre ; les aides, tailles et gabelles, impôts extraordinaires, devenus, au commencement du quinzième siècle, impôts permanents, mais fort diminués par l'effet des mêmes causes, et de plus singulièrement compromis, quand le dauphin, prenant le titre de régent, en 1418, abolit les aides : mesure que, devenu roi en 1422, il n'osa rétablir et qui subsista jusqu'en 1435. Avec le produit de diverses taxes, de divers emprunts onéreux, et le profit scandaleux de l'altération des monnaies, etc., qui

suffisaient difficilement aux dépenses de son hôtel ou de son administration, le roi avait surtout pour les frais de la guerre les subsides qui lui furent votés annuellement par les États : les États de Bourges (12 janvier 1422), qui votèrent un million de francs à répartir entre les pays de l'obéissance de Charles VII ; ceux de Carcassonne (avril et mai 1425), deux cent mille livres tournois payables en quatre termes, de Selles en Berri (août), même somme; de Chinon (10 octobre), aide extraordinaire sous forme d'impôts pour trois ans; en 1424. les États de Langue d'oïl, à Selles (12 mai), un million de livres; et de Langue d'oc, 150 000 livres, avec une crue sur le sel pendant un an et un droit sur l'exportation des marchandises jusqu'à Pâques; en 1425, États de Langue d'oïl à Poitiers (mai), 450 000 livres; et de Langue d'oc, à Mehun-sur-Yèvre (novembre), 250 000 livres; en 1426, États de Langue d'oc (lieu et date précise mal connus), 150 000 livr.; en 1427 (janvier), États tenus à Poitiers (on ignore le chiffre du subside voté) ; et au mois de septembre, les États de Langue d'oc et de Langue d'oïl, à Chinon, 500 000 livres; en 1428, États de Langue d'oc à Béziers, 50 000 livres tournois ; et enfin du 1^{er} au 10 septembre 1428, nouveaux États des deux langues tenus à Chinon, qui allouèrent 400 000 livres, payables en six mois, moitié pour la Langue d'oc, moitié pour la Langue d'oïl.

Pour ramener ces sommes à leur valeur intrinsèque actuelle il faut se rappeler que la valeur de la livre tournois variait alors presque d'année en année : d'où l'impossibilité d'appliquer à ces différentes allocations une mesure commune. Il faut tenir compte, en outre, de cette considération que le rapport de l'or à l'argent n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, et comme un paiement pouvait se faire soit en or, soit en argent, soit en espèces d'or et d'argent en même temps, le plus sûr est de supposer qu'il est fait par moitié dans l'un et dans l'autre métal, et de prendre ainsi la moyenne de la valeur des deux métaux. C'est ce qu'a fait M. Natalis de Wailly dans le cinquième des tu-

bleaux qu'il a joints à son savant mémoire sur les *Variations de la livre tournois depuis le règne de saint Louis jusqu'à l'établissement de la monnaie décimale* (Mémoires de l'Acad, des Inscript, et Belles-Lettres, t. XXI, 2^e partie). D'après ce tableau, la livre tournois valait en août 1421, 8 fr. 77; en mai 1423, 7 fr. 46; en mars 1424, 8 fr. 66; en mars 1425, 7 fr. 76; et en juin 8 fr. 86 : la valeur s'en était-elle élevée parce que dans l'intervalle les États ayant voté 450 000 livres, c'était de l'argent à recevoir? En 1426 la livre tournois s'abaisse progressivement de 7 fr. 79 à 5 fr. 51. En janvier 1427 les États tenus à Poitiers votent un nouveau subside, et la livre se relève à 8 fr. 49. En mai elle monte jusqu'à 9 fr. 16. En août 1427 elle n'est plus qu'à 6 fr. 91; mais en septembre les États votent 500 000 livres, et en octobre la livre est à 7 fr. 36; en février 1428, à 8 fr. 23 et 8 fr. 62; puis elle retombe à 5 fr. 84. Du 1^{er} au 10 octobre 1428, les États de Chinon votent 400 000 livres, payables en six mois, et vers la fin du mois la livre s'élève à 6 fr., 45 06412. Cette dernière allocation, particulièrement destinée à secourir Orléans, selon le vœu des États, représentait donc, à ce taux, 2 580 256 fr. 48. Je ne parle pas du pouvoir de l'argent, c'est-à-dire de ce qu'on pourrait avoir avec la même somme d'argent aujourd'hui, pouvoir que quelques-uns portent au quadruple et même au quintuple.

Les ressources ne manquaient donc pas absolument à Charles VII, ce qui lui manqua, comme le signale justement M. Loiseleur dans le livre que nous avons cité, ce fut une administration ferme et sévère. L'argent, si largement octroyé, si péniblement levé sur les populations, était dilapidé par les favoris. Des sommes folles étaient dépensées en chevaux, en armes de luxe ou en harnais, et l'on prenait à crédit ce qui était nécessaire à la table du prince. (*Ibid.*, p. 41-44.) Ajoutez que le roi ne vivant que d'emprunts faits à ses courtisans, ceux-ci commençaient par reprendre sur le produit des impôts, ce qui leur était dû, non sans y faire joindre des libéralités nouvelles, par ma-

nière d'usure. Voyez le très-intéressant et savant article de M. du Fresne de Beaucourt, *Charles VII, son caractère*, extrait de la *Revue des questions historiques*, 1872, p. 33-37. De ces sommes considérables, votées expressément pour la guerre, on verra plus bas ce qui fut employé au siège d'Orléans.

II

COMLOT DE BEDFORD ET DE GLOCESTER CONTRE LA VIE DU DUC DE BOURGOGNE. (P. 37.)

M. Michelet a cru en pouvoir tirer la preuve d'une pièce cotée dans l'inventaire de la *Chambre des Comptes*, t. VIII, an 1424, aux archives de Lille, pièce qui avait disparu, et qu'il supposait soustraite et enfouie peut-être en quelque manoir d'Angleterre. La pièce n'était qu'égarée, perdue, on ne sait comment, avec d'autres pièces relatives au même fait, dans une liasse de la commune de Lincelle. Elles sont aujourd'hui, les unes comme les autres, à leur place aux dites archives, où M. Kervyn de Lettenhove les a de nouveau signalées, où nous avons pu les consulter après lui; et depuis, le conservateur de ce riche dépôt, M. Desplanques (aujourd'hui décédé), en a fait l'objet d'une intéressante lecture dans la réunion annuelle des sociétés savantes à la Sorbonne (1865). De ces divers documents, il résulterait que Gloucester avait d'abord proposé à Bedford d'enlever le duc de Bourgogne dans un de ses voyages à Paris. Mais la tentative ayant paru trop aventureuse, on forma le projet de le faire tuer dans des joutes où le coup aurait pu être rapporté au hasard. Enfin, le duc de Bourgogne ne s'étant point rendu au tournoi donné par les princes anglais, Bedford le vint trouver à Hesdin dans l'espoir de le ramener avec lui jusqu'au Crotoy. Cinq cents hommes, placés en embuscade, l'attendaient sur la route.

Deux autres lettres, signées de Suffolk, parlent : l'une, d'un projet d'empoisonnement du duc de Bourgogne arrêté à Paris et accepté par le conseil privé d'Angleterre; l'autre, d'une extension de ce même complot menaçant non-seulement le duc de Bourgogne, mais le duc de Bretagne et toute sa race.

Mais quelle est l'origine de ces diverses pièces? On trouve dans les mêmes archives deux dépositions d'un certain Guillaume Benoît, ancien serviteur de Suffolk. Dans la première, mis en jugement en 1427, il confesse avoir fabriqué les unes et concouru à fabriquer les autres avec Richemont lui-même ou ses agents. Dans la seconde, tout en impliquant Richemont en partie dans le faux, il persiste à accuser de ces complots les princes anglais. Peut-on le croire? M. Desplanques répond oui. Il dit que ni Gloucester ni Suffolk, sans doute, n'ont écrit les pièces qu'on leur impute pour les charger de ces menées infâmes, mais qu'après tout ils en étaient bien capables; que Guillaume Benoît n'a pas inventé ces machinations; que seulement, pour y faire croire, il a forgé les pièces qui lui manquaient. Il nous paraît plus sûr, en matière si grave, de conclure que s'il a forgé les pièces en vue du complot, il a bien pu imaginer aussi le complot même. Nous ne nions pas la haine de Gloucester, sinon de Bedford, à l'égard du duc de Bourgogne, et nous reconnaissons que sa haine aurait pu trouver de l'appui, contre ce prince aux mœurs dissolues, dans la jalousie maritale de Suffolk et de Salisbury. On a donc pu, sans trop d'invraisemblance, lui prêter des projets homicides. On l'a fait : il y en a trace, non pas seulement dans ce procès dont le duc de Bourgogne a conservé les pièces en ses archives, mais dans un autre document émané du duc de Bretagne, et qui se trouve aux archives de Dijon. Cette pièce, qui paraît être le contre-coup des rapports de G. Benoît et de ses intrigues plus ou moins avérées avec les affidés de Richemont, est une lettre par laquelle le duc de Bretagne charge son chancelier d'inviter le duc de Bourgogne à se joindre à lui pour résister à

l'Anglais, lequel a formé le dessein de les tuer tous les deux comme il en est instruit par la comtesse de Suffolk¹. Ainsi ces bruits étaient répandus; mais nous n'avons que des pièces avouées fausses, ou les déclarations du faussaire pour en faire la preuve. Ce n'est pas sur de pareils garants qu'on les peut accueillir. Ce qu'on doit en retirer pourtant, c'est que, à tort ou à raison, le duc de Bourgogne était mis en défiance contre les projets des Anglais. Que ce soit à tort, nous le croyons, mais pour le duc, le point n'était pas éclairci; et, jusqu'à preuve contraire, c'était bien assez pour le refroidir envers eux.

III

PRÉPARATIFS DE DÉFENSE DES ORLÉANAIS. (P. 46.)

Les fortifications d'Orléans au commencement du quinzième siècle, ont été décrites par Jollois, *Histoire du Siège d'Orléans* (1833, in-fol.), p 1 et 3, excellent traité, enrichi de cartes. Sur les travaux accomplis pendant le siège, voyez un très-curieux mémoire, *Extrait des comptes de la ville*, de M. Vergnaud-Romagnési dans le *Bulletin du bouquiniste*, n^{os} 96, 98 et 99 (1861). Dans un travail antérieur (*Notice historique sur le fort des Tourelles de l'ancien pont de la ville d'Orléans, et sur la découverte de ses restes en juillet 1831*), le même auteur a décrit fort exactement l'ancien pont avec toutes ses défenses et notamment

1. « Mémoire et instructions données au chancelier de Bretagne, envoyé au duc de Bourgogne de la part du duc de Bretagne pour le prier de se joindre à lui pour résister à l'Anglais, lequel a conçu le dessein de les tuer tous les deux, selon les lettres de la comtesse de Suffolk. Il s'y trouve joint un avis secret donné au duc par le comte de Richemont, connétable de France, et contenant que le susdit chancelier a toujours tenu le parti des Anglais. » (Sans date : environ 1426). Gachard, *Archives de Dijon*. (Layette LXXV, liasse 1, n^o 5, n^o 115, p. 60.

le fameux fort des Tourelles. Sur la pile qui séparait la dix-huitième arche de la dix-neuvième, il y avait une porte. La dix-neuvième arche formait comme une cour et s'appuyait aux flancs des deux tourelles : l'une à l'ouest presque ronde, l'autre à l'est, en forme de parallélogramme; elles se reliaient entre elles par un massif voûté en pierre, et recouvert de dalles formant plate-forme. Là était l'entrée du pont, fermée par une porte en bois et défendue par une herse de fer avec un guichet étroit pour les piétons à l'orient. Le massif dont le pied, aux grandes crues, baignait tout entier dans la Loire, était bordé, au sud, par un fossé où l'eau coulait dans les petites crues. Un pont-levis, jeté sur ce fossé, s'abattait sur une petite arche en pierre qui tenait au boulevard des Tourelles, boulevard formé de pieux, de fascines et de terre. Les deux tours, à l'époque où on les démolit, avaient 90 à 100 pieds d'élévation; elles étaient divisées (celle de l'est particulièrement) en cinq étages, et crénelées à chaque étage.

Le religieux de Dumferling (*Procès*, t. V, p. 341), rend le témoignage le plus fort au dévouement que les Orléanais montrèrent dans la défense de leur ville : « Ceterum de nobilitate, valetudine et strenuitate dictæ civitatis Aurelianensis non debet cor nobile et altum in oblivionem dimittere : nam ipsi unanimo consensu.... publice proclamari fecerunt quod aurum et argentum in maxima abundantia haberent, et victualia et arma tantum in reservia ad plenitudinem pro duobus annis futuris pro duobus millibus armatorum; et quod quicumque nobiles et probi armiductores, si vellent ad eorum civitatem defendendam cum eis partem capere, usque ad mortem prædictam civitatem defenderent, etc. » Cf. Monstrelet, II, 52. Les registres publics d'Orléans cités par les historiens du pays, Lemaire, l'abbé Dubois, MM. Mantellier et Vergnaud-Romagnési, etc., donnent toute valeur à ces témoignages. Depuis la démonstration de Henri V en 1421, on avait redoublé de zèle. Les procureurs de la ville forçaient les habitants, sans distinction de rang et de profession, à venir, à tour

de rôle, sous peine d'amende, réparer les fossés de la place. La ville fournissait aux travailleurs hottes, pics, pioches, pelles et chariots à bras (brouettes) : voyez Lottin, *Recherches historiques sur la ville d'Orléans de l'an 276 à 1789* (Orléans 1836), p. 197 et 198. Nous renverrons plusieurs fois à ce curieux recueil, tout en mettant en garde contre ses erreurs chronologiques. L'auteur paraît ne pas savoir qu'en France, au moyen âge, l'année ne commençait qu'à Pâques, et les contradictions les plus choquantes ne suffisent point pour l'en avertir. Il place avant le siège d'Orléans, sous la date du 18 mars 1428 (*lire* 1429), une lettre où le roi d'Angleterre parle des dépenses que lui coûte le siège, « lequel siège, a déjà duré longuement » (t. I, p. 199). Il place avant la captivité de Jeanne les quittances des sommes payées aux assesseurs qui ont siégé à son procès, 1^{er} et 14 mars 1430 (*lire* 1431). (*Ibid.*, p. 255.) On ne rencontrera pas ces erreurs et on trouvera beaucoup d'autres faits curieux dans l'ouvrage de M. Mantellier, *le 246^e Anniversaire de la délivrance d'Orléans* (1855), réimprimé sous le titre de *Histoire du siège d'Orléans* (Orléans, 1867), et dans le très-intéressant mémoire de M. Vergnaud-Romagnési, cité plus haut.

— Sur les contributions que les Orléanais s'imposèrent, les dispositions qu'ils prirent d'eux-mêmes et les secours qu'ils reçurent alors d'ailleurs, voyez encore Lemaire, *Hist. et antiq. de la ville d'Orléans*, chap. XL, p. 184 (1648) : Lebrun des Charmettes, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 117; Lottin, p. 201-204; Jollois, § 3; J. Quicherat, *Histoire du siège d'Orléans*, petit in-18 (1854), p. 6; Mantellier et Vergnaud-Romagnési, ouvrages cités. J'ai dit que plusieurs villes voulaient concourir à la défense d'Orléans, M. Mantellier donne le mandement par lequel le maire de Poitiers fait payer à frère Jehan Hillairet 20 livres tournois pour avoir porté aux habitants d'Orléans « la somme de 900 l. t. que les gens d'église bourgeois et habitans de Poitiers leur ont ordonné pour leur ayder à supporter les grands fraiz et mises qui leur a convenu et convient faire

pour résister aux ennemis du roy estans à siège devant eulx. » (*Hist. du siège d'Orléans*, p. 218.)

IV

MAITRE JEAN. (P. 53.)

M. Jules Loiseleur lui a restitué son nom de Jean de Montesclère d'après ce texte du Compte de Hémon Raguiet où l'on voit en même temps que c'est Charles VII qui le fit aller d'Angers à Orléans et l'y retint à sa solde :

A Maistre Jehan de Montesclere, canonier, demourant à Angiers, la somme de sept vingts escus d'or que le Roy nostre sire, par ses lettres pat. données à Chinon le 11^e jour de févr. l'an 1428, a ordonné estre baillée et délivrée par ledit trésorier, et laquelle, dès le mois d'octobre précédent, ou dit an, qu'il le manda venir de la dite ville d'Angiers par devers lui au dit lieu de Chinon, pour l'envoyer en la ville d'Orliens, le servir de son fait, industrie et mestier, à l'encontre de ses anciens ennemis les Anglois, qui illec devant avoient lors assis certaines bastides en intention de l'usurper sur lui et sa seigneurie, il lui promist et accorda donner et avant son partement faire bailler et délivrer; lequel y alla et servit bien et grandement ledit seigneur, ainsi que depuis il fut et a esté soufissamment informé, comme il est contenu en ses dites lettres. Pour ce, par vertu d'icelles lettres et quittances cy rendues, la dite somme de VII^{xx} escus d'or. (*Comptes des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans*, p. 186.)

M. Loiseleur rapporte au même la mention que l'on trouve plus bas d'après les lettres du roi du 17 décembre 1429 :

Et à maitre Jehan de Monsteiller canonier sur ses gaiges IV escus et XXX s. tourn, *ibid.* p. 192.

Le manuscrit de Polluche, dit-il, porte *Jehan Montecler*. — S'il était de Monteclère ancien château près d'Andelot,

on pourrait dire qu'on l'appelait Lorrain, comme Jeanne, native de Domremi, était appelée Lorraine,

V

LES JOURNÉES DU 29 ET DU 30 JANVIER 1429. (P. 57.)

Il y a quelque désordre dans la succession des jours marqués par le Journal du siège du mardi 18 janvier. (*Procès*, t. IV, p. 111) au samedi 29 (*ibid.* p. 115). Le rédacteur passe du mardi 18 au mardi d'après, qui est le 25, et continue : « Le jeudi ensuyvant 27^e d'icelui mois de janvier... » Le lendemain jour de vendredi (28)... Le samedi ensuyvant 29^e jour du mesme janvier... Le dimanche d'après.. » (*ibid.* p. 113-114). Après quoi l'on trouve : « Le lendemain lundi, 24^e jour d'icelluy mois de janvier (*ibid.* p. 114). » Il faut rétablir ces deux jours à leur place avant et après le deuxième mardi de la page 111, Cette interversion a fait que les samedi 29 et dimanche suivant sont mentionnés deux fois avec des faits divers mais que l'on peut à la rigueur coordonner (p. 113-114 et 115). Il faut remarquer pourtant que le départ du bâtard d'Orléans pour rejoindre le comte de Clermont qui est noté dans la première mention de ce dimanche (30 janvier) est rapporté plus bas au jeudi 10 février (*ibid.* p. 119) et n'a eu certainement lieu qu'alors.

VI

INVESTISSEMENT D'ORLÉANS. (P. 65.)

Jusqu'à quel point la ville d'Orléans avait-elle été investie par les Anglais quand elle fut délivrée par Jeanne

d'Arc? c'est une question qui a été soulevée par M. Boucher de Molandon, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, dans une brochure intitulée : *Études sur une bastille Anglaise du quinzième siècle retrouvée en la commune de Fleury près d'Orléans* (1858). Les diverses chroniques qui ont parlé du siège varient sur le nombre des bastilles élevées par les Anglais autour d'Orléans. Le *Journal du Siège* en mentionne onze; la *Chronique de la Pucelle* en compte treize et n'en désigne que huit; la *Chronique de rétablissement de la fête du 8 mai*, dit qu'il y en avait dix ou onze et en nomme dix. Une note inscrite par le notaire Guillaume Giraut dans le registre de ses minutes à la date du 9 mai 1429, le lendemain de la levée du siège, en cite quatre, mais en attestant qu'il y en avait un plus grand nombre.

Il y en a onze dont l'existence est hors de doute : ce sont les onze qui sont énumérées dans le *Journal du Siège* et dont les noms se retrouvent aussi dans les autres documents, savoir : quatre principales, dont trois commandaient la Loire, au-dessous, au-dessus ou en face d'Orléans :

La bastille Saint-Laurent sur la rive droite à l'ouest;

La bastille Saint-Loup sur la même rive à l'est ;

La bastille des Tourelles à l'entrée du pont, au sud ;

Et la bastille Saint-Pouair, dite Paris, au nord, sur la route de Paris.

Ces quatre bastilles étaient munies de leurs boulevards, ouvrages en terre qui leur faisaient une première ligne de défense.

En outre sept autres bastilles ou simples boulevards qui servaient à les relier :

Le boulevard de l'île Charlemagne, dans une île de la Loire, en face de Saint-Laurent, et le boulevard du Champ-Privé, sur la rive gauche, en face de l'île Charlemagne, qui achevaient de garder la Loire vers l'ouest ;

La bastille, avec boulevard, des Augustins, en face des Tourelles, au sud, qui formait un second ouvrage pour la défense du pont;

Le boulevard de Saint-Jean-le-Blanc, poste d'observation plutôt que de défense, qui gardait la rive gauche de la Loire en amont;

Et sur la rive droite entre les bastilles de Saint-Laurent et de Saint-Pouair (Paris), le boulevard de la Croix-Boissée, le boulevard des Douze-Pierres ou de la Grange-Cuvret ou encore du Colombier, nommé Londres, et le boulevard du Pressoir Ars, nommé Rouen.

Par cet ensemble de bastilles et de boulevards, la Loire était entièrement fermée : Saint-Loup et Saint-Jean-le-Blanc à l'Est; les Tourelles et les Augustins au sud; les boulevards du Champ Saint-Privé, de l'île Charlemagne et la bastille Saint-Laurent à l'ouest interceptaient sur tous points les arrivages. Les principales routes de terre étaient aussi fermées sur la rive droite : Saint-Laurent fermait la route de Blois; le boulevard de la Croix-Boissée, celle de Châteaudun; la bastille de Saint-Pouair, celle de Paris, sans compter le boulevard du Pressoir Ars, situé entre ces deux positions et qui pouvait appuyer l'une ou l'autre. Enfin Saint-Loup, à l'est, fermait la route de Bourgogne vers l'embranchement des routes de Pithiviers et de Paris à Autun par Gien. Mais un espace de trois quarts de lieue reste vide : c'est tout l'espace qui s'étend au nord-est de la bastille Saint-Pouair à la bastille Saint-Loup, en face du principal débouché de la forêt d'Orléans.

Une pareille lacune pouvait-elle exister, dans l'investissement d'Orléans? M. Boucher de Molandon ne le croit pas, et il a découvert un peu à l'est de Fleury-aux-Choux, à 3 kil. 1/2 d'Orléans, les traces d'un ancien ouvrage en terre qui lui semble propre à la combler : c'est un terre-plein et un ensemble de fossés qui lui paraissent reproduire le plan d'une bastille entourée de son boulevard, comme les Anglais construisirent leurs bastilles au siège d'Orléans. Ajoutez que cet endroit était désigné il y a deux siècles par un savant Orléanais, Daniel Polluche, sous le nom de *Camp des Anglais*.

Disons d'abord, contrairement à l'opinion de M. Bou-

cher de Molandon, que si ces traces d'ouvrages militaires n'étaient pas là, réclamant une explication, on n'éprouverait pas le besoin de les y chercher. Cette position est à une trop grande distance de la ligne de circonvallation que les Anglais étaient occupés à former autour d'Orléans ; et si cette ligne s'arrête à la bastille de Saint-Pouair, il ne faut pas en être surpris. Les Anglais devaient surtout s'attacher à enlever la Loire aux Orléanais : ils la tenaient. Ils devaient ensuite principalement se défendre du côté de la rive gauche d'où pouvaient venir les secours à Orléans : ils n'avaient qu'une bastille à l'est : Saint-Loup ; ils avaient leurs deux plus fortes bastilles et trois boulevards à l'ouest : car c'est sur la basse Loire que le roi Charles VII s'était réfugié ; c'est de là que pouvaient arriver les armées de secours. Aussi de ce côté ils ne se contentaient pas de fermer les routes par des bastilles et des boulevards : ils avaient relié ces bastilles et boulevards entre eux par des fossés : « ils avoient fait, dit Guillaume Giraut, plusieurs forteresses et bastilles et toutes ces forteresses et bastilles closes à deux paires de fossés et d'une forteresse à l'autre.¹ »

Peut-on entendre qu'ils avaient relié de la même sorte Saint-Pouair à Saint-Loup ? évidemment non. On peut admettre néanmoins qu'ils auraient voulu continuer leurs travaux de ce côté : c'est en ce sens que j'entendrais volontiers le témoignage de J. Chartier : « et y avoit grande espace de la grande bastille (Saint-Pouair) à celle de Saint-Loup ; combien que chaque jour travailloient iceulx anglois à faire fossés doubles pour empescher icelle entrée ; » mais le temps leur a manqué. Le boulevard du Pressoir

1. Note de Guill. Giraut, notaire au châtelet d'Orléans, sur la levée du siège d'Orléans, inscrite de sa main sur son registre de minutes le 9 mai 1429, avec *fac-simile* et notice par M. Boucher de Molandon (extrait du t. IV, des *Mémoires de la Société archéologique d'Orléans*, p. 5). M. Boucher de Molandon avait lu à 2 parties ou en partie de fossés. Je dois à M. L. Delisle la lecture « à II paires de fossés, » qui donne un sens très-net. — Sur les tranchées que les Anglais joignaient à leurs bastilles de l'ouest, voy. encore le Journal du siège, 3 mars et 9 avril (t. IV, p. 132 et 145).

Ars ou Rouen et la grande bastille de Saint-Pouair ou Paris, elle-même n'ont été achevés que les 9 et 15 avril (Journal, t. IV, p. 145) quand Jeanne avait déjà écrit sa lettre à Bedford, quand on l'attendait d'un jour à l'autre sous les murs d'Orléans où elle entra le 29.

Il n'y a donc rien à reprocher à leur tactique. Ils poursuivaient régulièrement leur œuvre ; le temps seul leur a fait défaut.

Cela étant et lorsqu'ils avaient tant à faire encore pour continuer leur ligne d'investissement autour de la ville, peut-on admettre qu'ils soient allés établir une bastille si loin en arrière? M. Boucher de Molandon cite à l'appui de l'existence d'une bastille anglaise près de Fleury ce passage du Journal du siège : « Le lendemain (16 avril) venoient de Bloys à Orléans par le chemin de Fleury-aux-Choux, aucun nombre de bestial que les Angloys cuidèrent destrousser, et leur alèrent au devant, mais trop tard, car la cloche du beffroy sonna pour secourir les vivres, ce qui fut fait et tellement qu'ils arrivèrent sauvement dedans la ville (*Procès*, t. IV, p. 146). » Ces Anglais pouvaient venir tout aussi bien de Saint-Pouair ; et ce qui fait même croire qu'ils venaient plutôt de Saint-Pouair, c'est que l'attaque eut lieu assez près de la ville pour que les Orléanais, avertis par la cloche, arrivassent à temps et les fissent entrer en sûreté.

Le second texte du même Journal allégué par notre auteur n'est pas plus concluant. Il y est dit : « Le lendemain (20 avril) environ quatre heures du matin se partist d'Orléans un capitaine nommé Amade et seize hommes d'armes à cheval avec lui qui alèrent courir environ Fleury-aux-Chous, où s'estoient logés les Angloys qui avoient amené les vivres derreniers et firent tant qu'ils en emmenèrent six Angloys prisonniers qu'ils prindrent et plusieurs chevaux avec troupes et autres habillements de guerre (*ibid.* p. 148). » Ce capitaine avec ses seize hommes d'armes et les compagnons ordinaires de l'homme d'arme, page et coutillier, c'est à dire, quarante-huit cavaliers,

allant *courir environ Fleury-aux-Choux*, n'allait pas évidemment, dans la pensée de l'auteur du Journal, et n'avait pas l'intention d'aller attaquer une bastille; et les Anglais *logés* à Fleury-aux-Choux ne donnent pas non plus l'idée d'une garnison établie dans une place d'arme comme paraît l'admettre le rapport publié sur le mémoire de M. Boucher de Molandon¹. Ce rapport a même le tort d'omettre, en parlant d'eux, cette qualification : « *qui avoient amené les vivres derreniers.* » C'étaient les Anglais qui avaient escorté le dernier convoi : on comprend pourquoi ils étaient logés dans ce village et comment le capitaine Orléanais avec ses hommes d'armes en put faire six prisonniers.

Le troisième texte est relatif à une sortie des Orléanais qui, le 27 avril, le jour où Jeanne d'Arc partit de Blois, allèrent en belle ordonnance jusqu'à la croix de Fleury, à mi-chemin entre Fleury et Orléans, pour protéger des marchands venant de Blois, sur la nouvelle qu'ils avaient empêchement : quand ils y arrivèrent, les marchands avaient été détroussés (*ibid.* p. 149). — Rien ne dit d'où venaient les Anglais qui les détroussèrent.

On ne peut pas admettre davantage que si les capitaines qui accompagnèrent Jeanne d'Arc à Orléans prirent, contre son gré, le chemin par la Sologne au lieu de passer par la Beauce, ce fut par crainte de la bastille établie de l'autre côté de Fleury. Cette bastille eût-elle été sur leur chemin n'était pas de nature à les arrêter. C'est bien plutôt celle de Saint-Pouair (Paris) et les boulevards échelonnés de cette bastille à celle de Saint-Laurent, avec les fossés qui les reliaient entre eux, qu'ils voulaient éviter.

En résumé, l'investissement d'Orléans n'était pas achevé quand arriva Jeanne d'Arc et l'on peut dire que s'il ne le

1. « Le journal du siège déclarant le 20 avril que les Anglais *s'étaient logés* aux environs de Fleury (le journal que nous avons cité entend bien dire à *Fleury*), établit implicitement l'existence d'ouvrages propres à intercepter l'entrée des convois dans la ville ou la sortie des assiégés avant cette époque. » *Études sur une bastille anglaise*, p.55).

fut pas, c'est qu'elle n'en laissa pas le temps aux assiégeants.

Les Anglais qui travaillaient à relier et à étendre leur ligne d'attaque de l'ouest au nord et n'étaient arrivés à finir la plus septentrionale de leurs bastilles, Saint-Pouair, qu'au 15 avril, s'étaient-ils détachés de ce travail pour aller établir une bastille aussi loin en arrière que Fleury-aux-Choux? Nul texte ne le fait croire, et il ne serait pas venu à l'esprit de le supposer s'il n'y avait pas là un ouvrage qui demande une explication. Mais cet ouvrage est-il une bastille anglaise? La forme régulièrement carrée de ses retranchements accuse, selon l'opinion d'un archéologue fort versé en ces matières, M. Jules Quicherat, une origine toute romaine : origine qui est hors de doute, s'il est vrai qu'on ait trouvé des débris de briques romaines en ces lieux.

VII

SUR LE NOM DE JEANNE D'ARC. (P. 69.)

M. Vallet de Viriville se fondant sur ce que le nom de la Pucelle se lit Darc dans les manuscrits, et que la forme d'Arc n'apparaît pour la première fois que vers la fin du seizième siècle (1576), a proposé de revenir à l'ancienne orthographe¹, et il a été suivi par MM. Michelet, Henri Martin et plusieurs autres. Que la forme Darc se trouve seule dans les manuscrits, cela n'a rien d'étonnant. L'apostrophe n'était point connue au moyen âge, et n'était pas même d'un emploi général au seizième siècle. Mais ce signe existant, a-t-on eu tort de l'appliquer au nom de la Pucelle ? C'est une question qu'il convient de résoudre, puisqu'elle a été posée. Or, pour la résoudre, il n'y a qu'une

1. Journal de l'Institut historique et Nouvelles Recherches sur la famille et le nom de Jeanne d'Arc.

voie, celle de l'étymologie ou du sens qu'on y attachait dans le temps même.

La forme Darc n'a point de sens en français ; la forme d'Arc s'explique, au contraire, soit qu'on la rapporte au village d'Arc, Arc en Barrois, par exemple, soit qu'elle rappelle l'arme favorite du paysan au moyen âge. On la repousse en disant que le père de Jeanne n'était point d'Arc, mais de Ceffonds ; et on ne dissimule même pas que, si on la repousse, c'est qu'elle paraît donner une origine aristocratique à un nom tout populaire. Le caractère aristocratique de la particule est un préjugé qui existe aujourd'hui, sans doute, mais qui assurément était inconnu au temps de Jeanne d'Arc. Le mot *de* exprime un rapport ; appliqué à un nom de lieu, il peut marquer une origine. On est du lieu : mais à quel titre ? Est-ce comme seigneur, comme bourgeois ou comme vilain ? C'est une question que ne résout point la particule. Jacques d'Arc n'était point noble : et la preuve en est dans l'acte même de Charles VII qui anoblit sa famille, en l'honneur de la Pucelle. Jacques d'Arc n'était point d'Arc non plus personnellement ; mais un de ses aïeux, peut-être, en était ou y avait séjourné, en avait pris son nom et dès lors le lui avait transmis : la proximité d'Arc en Barrois, qu'on appelait plus justement Arc en Bassigny, rend très-probable cette hypothèse.

C'est l'étymologie la plus vraisemblable : mais il y en a une autre qui, sans exclure positivement cette origine, permettrait à la rigueur, de s'en passer : c'est celle qui rattache le nom d'Arc au mot *arc* ; et elle pourrait se chercher un fondement dans un acte de la famille. Au rapport de Charles du Lis, issu du plus jeune frère de Jeanne (Pierre), Jacques d'Arc, père de la Pucelle, avait pour armoiries, ou, pour nous servir d'un mot moins ambitieux, pour signet ou sceau, « un arc bandé de trois flèches. » Jean du Lis, fils puîné de Pierre d'Arc, laissant à son aîné les armes que Jeanne et ses frères avaient obtenues de Charles VII, s'était contenté de retenir ces « armoiries anciennes de la famille, auquel il ajouta le timbre comme écuyer, et le chef

d'un lion passant, à cause de la province à laquelle son roi (Louis XI) l'avait habitué (l'Artois)¹ : » c'étaient celles que Charles du Lis, son arrière-petit-fils, portait encore en 1612², et auxquelles il obtint de Louis XIII, à l'extinction de la branche aînée de sa maison, la faveur de joindre, écartelées dans le même écusson, les armes reçues de Charles VII. La langue héraldique est figurée, et très-hardie, nous le savons, dans l'emploi de ses figures : nous ne récusons aucun des exemples qu'on pourrait nous en alléguer. Mais quoi qu'il en soit du sens primitif et de l'origine même de ce blason rustique, c'était au moins l'idée que la famille, dès avant Jeanne d'Arc, avait voulu attacher à son nom; et dès lors il est bien légitime de l'écrire selon qu'elle l'interprétait elle-même. Elle l'écrivait *Darc*, et on le dut écrire ainsi tant que la particule, après l'élision, s'unit à la voyelle initiale du mot suivant, sans apostrophe; mais depuis que ce signe est devenu en usage, on a le droit de l'appliquer à ce nom comme aux autres, ou pour être conséquent, il faudrait écrire, comme autrefois, et comme on le trouve dans les mêmes manuscrits du Procès : comte Darmagnac, duc Dalençon, roi Dangleterre, etc. (car peu importe que le mot exprime un lieu ou autre chose). On écrivait encore ainsi au seizième siècle : c'est l'orthographe conservée par Lanz dans sa publication de la Correspondance de Charles-Quint (voy. t. I, p. 144, etc.); mais nul n'aura l'idée de la garder dans une histoire de Charles-Quint.

1. *Traité sommaire, tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans* (1612 et 1628), p. 37. « Dès le quatorzième siècle, des familles ou des individus plus ou moins considérables, quoique non nobles, telle que pouvait l'être à cette époque la famille Darc, se servaient, pour leurs signets ou sceaux, etc., de marques ou insignes personnels ou distincts. Ces marques se groupaient et se figuraient exactement comme des armoiries, à la seule exception du timbre ou heaume, lequel étant essentiellement militaire, faisait le complément caractéristique du blason. » (Vallet de Viriville, *Nouvelles Recherches*, p. 34.)

2. « D'azur à l'arc d'or, mis en fasce. chargé de trois flèches entrecroisées, les pointes en haut fêrues, deux d'or, ferrées et plumetées d'argent; et une d'argent, ferrée et plumetée d'or, et le chef d'argent au lion passant de gueule. » (*Lettres patentes de Louis XIII. Procès*, t. V, p. 228)

On dit : mais si le nom Darc devait s'écrire d'Arc, on auroit dit, en latin, *de Arco* (ou *de Arcu*), comme Jean d'Estivet se dit *Joannes de Estiveto*. — Soit; mais trouve-t-on dans le procès *Darcus* ou *Darca*? Non; le mot n'a donc pas été latinisé au temps de Jeanne, et dès lors il a gardé la particule française comme on la trouve ailleurs dans le Procès : par exemple, « *Gaufridus Decrotay* » (Geoffroy de Crotay (t. I, p. 140); comme on trouve dans le Religieux de Saint-Denis, *Karolum Dalebret* (Charles d'Albret) (*Hist. de Charles VI*, XXXIV, 35, p. 158), etc. En employant la forme *d'Arc*, on peut être assuré qu'on ne fait pas autre chose que ce qu'eût fait la famille au temps où elle prenait l'arc pour emblème, si l'apostrophe eût été alors usitée. C'est donc par une fausse fidélité à l'ancienne orthographe, que Charles du Lis écrivait ce nom comme il le trouvait dans les pièces du temps¹; et les pièces officielles ne font pas même autorité en cette matière : le nom *du Lis*, que cet héritier de la famille de Jeanne d'Arc écrit constamment en deux mots, selon l'étymologie, se trouve écrit *Dulis* dans les lettres patentes qu'il obtint de Louis XII pour réunir dans un même écusson les diverses armoiries de sa famille².

En résumé, ni les manuscrits du procès, ni même les imprimés du seizième siècle (les temps qui suivent sont sans autorité), ne décident entre les deux formes Darc ou d'Arc. Mais la première est barbare; la seconde est française, qu'elle dérive du village d'Arc ou du mot *arc*. Et, quelle que soit l'origine de la famille, elle-même a déterminé la vraie forme de son nom en prenant l'arc pour em-

1. Charles du Lis, qui écrit Darc, défendant ce nom contre la forme Day qu'on lisait quelque part, dit : « Il est bien certain que son père s'appelait Jacques Darc, comme il se voit par plusieurs titres de ses ancêtres et de ses frères, oncles de ladite Pucelle, et par le procès qui lui fut fait à Rouen et par celui de sa justification où il y a grand nombre de témoins qui en déposent pertinemment, et par les armoiries mêmes de parents et autres descendants dudit Jacques Darc qui portaient un *arc*, bandé de trois flèches, qui se sont conservées jusques à présent, comme il se verra cy après (*Traité sommaire*, p. 6) »

2. Voy. *Procès*, t. V, p. 225, et Godefroi, *Hist. de Charles VII*. p. 899.

blème, soit qu'elle ait pris l'emblème à cause de son nom, soit qu'elle ait pris son nom de son emblème : absolument de la même sorte que les frères de Jeanne d'Arc s'appelèrent *du Lis*, laissant le nom rendu illustre à jamais par la Pucelle pour prendre un nom nouveau des fleurs de lis du blason donné à Jeanne par Charles VII, blason que Jeanne n'a jamais porté. Quoi qu'il en soit des variations du nom dans les auteurs des temps qui ont suivi, nous nous en tiendrons à l'orthographe qui est seule en rapport avec les formes régulières de la langue, à l'usage devenu justement populaire et consacré, on le peut dire, par le livre qui sera désormais la source de toute histoire de Jeanne d'Arc : l'édition des deux *Procès*, par M. J. Quicherat. La forme Darc n'a de sens que dans les langues germaniques. *Darc*, en anglais, « sombre, ténébreux. » — « Fille des ténèbres ! » Les Anglais du temps n'auraient pas mieux trouvé. — Gardons à la Pucelle son nom français de Jeanne d'Arc¹.

Un mot encore, non plus sur le nom, mais sur le prénom de Jeanne. M. Michelet est tenté d'y voir une prédestination au mysticisme : « Il semble, dit-il, annoncer dans les familles qui le donnaient à leurs enfants une sorte de tendance mystique; » et il cite parmi les hommes célèbres qui ont porté ce nom, au moyen âge, Jean de Parme, Jean de Fidenza (saint Bonaventure), Jean Gerson, Jean Petit, etc. (*Hist. de France*, t. V, p. 51.) Pour le nom de Jeanne, porté par la Pucelle, on pourrait citer plus justement Jean Moreau, Jean Le Langart, Jean Rainguesson, et Jean Barrey, qui furent ses parrains ; Jeanne Thiesselin, Jeanne Thévenin et Jeanne Lemaire Aubéry, qui, avec deux ou trois autres, furent ses marraines (on sait que l'usage était d'en prendre plusieurs). Quant aux parents de Jeanne, une chose diminue l'idée qu'on voudrait se faire de leur

1. Nous ne connaissons pas, lorsque nous avons écrit cette page, la note publiée par M. Renard contre l'innovation proposée par M. Vallet de Viriville (1854). On y trouvera avec plus d'étendue les mêmes raisons que nous donnons ici. Si cette note avait été plus connue, on aurait le droit d'être plus surpris que tant d'écrivains se soient laissés aller à défigurer le nom de la Pucelle sous cette forme barbare de *Darc*.

mysticité : c'est que s'ils ont choisi, avec ce patron, ces parrains et marraines pour leur fille, et nommé encore un de leurs fils Jean, le père s'appelait Jacques et le fils aîné Jacques, nonobstant « l'opposition de Jean et de Jacques » signalée par M. Michelet au tome IV de son histoire.

VIII

DATE DE LA NAISSANCE DE JEANNE D'ARC. (P. 72.)

Dans son interrogatoire du 21 février 1431, Jeanne dit qu'elle a environ dix-neuf ans (*Procès*, t. I, p. 46.) On lit, il est vrai, dans l'interrogatoire du 27 février, qu'elle avait environ treize ans lorsqu'elle eut ses premières apparitions (I, p. 73), et elle venait de dire (p. 72) qu'il y avait bien sept ans écoulés depuis que les saintes l'avaient prise sous leur conduite : ce qui lui donnerait vingt ans alors, et reporterait sa naissance à l'année 1411. Mais il y a un nombre approximatif dans ce calcul tout aussi bien que dans le premier texte : il est donc mieux de s'en tenir à ce qu'elle déclare elle-même quand on l'interroge expressément sur son âge : « qu'elle avait alors environ dix-neuf ans. » On pourrait dire qu'on a environ vingt ans quand on en a dix-neuf; on ne dirait pas qu'on a environ dix-neuf ans quand on en a vingt.

La date de l'Épiphanie est donnée par la lettre de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, du 21 juin 1429 (*Procès*, t. V, p. 116). Les traditions fabuleuses qu'il a recueillies sur la naissance de la Pucelle peuvent rendre suspecte la désignation du jour.

IX

PAYS DE JEANNE D'ARC. (P. 72.)

Jeanne d'Arc était-elle Lorraine ? Jeanne d'Arc était-elle Française ? Ces questions ont été vivement agitées dans ces derniers temps entre M. Lepage et M. Renard, qui se sont faits les champions, l'un de la Lorraine, l'autre de la Champagne¹. Je rends hommage à la science et au patriotisme de M. Lepage, mais je n'hésite pas à dire que M. Renard me paraît avoir les meilleures raisons de son côté.

Jeanne d'Arc était-elle Lorraine ? On l'a dit il y a longtemps déjà, et l'on a répété surtout depuis Villon :

Et Jeanne la bonne Lorraine²;

mais cette assertion, prise à la lettre, ne supporte pas un seul instant l'examen. La Lorraine finissait à la rive droite de la Meuse : or Domremy est de la rive gauche. Ceux-là mêmes qui posent ainsi la question : « Jeanne d'Arc est-elle Lorraine ? » et voudraient conclure qu'elle l'était, prouvent qu'elle ne l'était pas : car ils prétendent établir qu'elle était du Barrois, et le Barrois, possédé au temps de Jeanne par un prince français, René d'Anjou, ne fut réuni à la Lorraine que l'année de la mort de la Pucelle. C'est en 1431 seulement que René d'Anjou, marié en 1420 à l'héritière de la Lorraine, en recueillit l'héritage.

Mais Jeanne était-elle du Barrois ? Dans le Barrois on

1. M. H. Lepage, *Jeanne Darc est-elle Lorraine?* 1852 et 1855, et *Un dernier mot sur la question*, 1856. — M. Ath. Renard, *Souvenirs du Bas-signy champenois*, 1851, réimprimé en 1857, *Jeanne d'Arc était-elle Française?* 1852, 1855, 1857.

2. *Ballade des dames du temps jadis*. Œuvres de Fr. Villon, p. 44 (Paris, 1723, in-12.)

distinguait la rive droite et la rive gauche de la Meuse : la rive droite faisant le duché de Bar proprement dit, et la rive gauche appartenant aussi au duché, et appelé Barrois mouvant, parce que depuis Philippe le Bel (1302) il relevait de la couronne de France. Ce serait donc de ce Barrois français qu'il s'agirait ici. Mais il y avait au milieu du Barrois mouvant une langue de terre qui appartenait directement à la couronne : Philippe de Valois, en 1335, avait acheté de Jean de Joinville la seigneurie de Vaucouleurs; et Charles V, frappé de l'importance de sa position, l'avait déclarée inséparablement unie au domaine, par une ordonnance de 1365¹. La seigneurie de Vaucouleurs, rattachée à la Champagne, s'étendait dans la vallée, au sud, jusqu'à Domremy, et, dans Domremy, jusqu'à un ruisseau qui la séparait du Barrois mouvant. Or, la maison où Jeanne d'Arc est née subsiste, maison réparée ou reconstruite en 1481, sous Louis XI, comme en témoigne l'inscription de la porte : et cette maison est à la gauche du ruisseau qui marque la frontière du pays, c'est-à-dire du côté de Greux et de Vaucouleurs, dans le pays français.

Voilà ce que tout le monde peut voir ; et pour ceux qui n'ont pas fait le voyage, M. Lepage a produit lui-même l'état des lieux, sans s'apercevoir qu'il était la réfutation directe de son système. Il est vrai que, reconnaissant sa faute, il a prétendu que le ruisseau, il y a cent cinquante ans, coulait plus au nord, et il a invoqué à l'appui de cette assertion le témoignage de deux octogénaires². Mais si l'on admet un changement dans son cours, il faut en admettre deux, et conclure, avec M. Renard, que le dernier redressement n'a fait que remettre les choses en l'ancien état : car le cours actuel du ruisseau répond à merveille à l'idée que l'on se fait des lieux d'après d'anciens actes. Les seigneurs barrois qui occupaient dans l'île de la Meuse la Maison forte, ne réclamèrent jamais qu'une moitié au plus

1. *Ordon.* t. IV, p. 583.

2 *Un dernier mot sur la question*, 1857.

du village, et, en 1334, ils reconnaissaient pour limite *une pierre en envers le moustier* (près de l'église)¹. En 1461, les élus de Langres constatèrent que les habitants de Domremy, « depuis ung petit ruisseau sur lequel a une pierre plate en manière de planche, en tirant depuis ledit ruisseau vers la ville de Greux, » étaient du domaine de la couronne; tout en reconnaissant que les autres, « depuis lesdits ruisseau et pierre en tirant vers Neufchastel, » étaient mouvants de la châteltenie de Gondrecourt. Le procureur du roi soutenait que la ville était « entièrement située et assise au royaume; » il avait tort²; mais aurait-il pu avancer cette thèse si la plus grande partie du village n'avait été en terre de France, c'est-à-dire au nord du ruisseau? Le ruisseau coulait donc bien alors comme aujourd'hui vers l'extrémité sud du village, laissant l'église du côté de la France.

Un autre pièce que l'on doit, comme la précédente, à la parfaite connaissance que M. Lepage a des archives dont il est le gardien, prouve encore contre lui. En 1603 un habitant de Domremy échappe à une réquisition des gens du roi « parce qu'il n'appert point que la maison où demeure ledict défendeur *assise au bout du village dudict Domremy, assez proche du petit ruisseau mentionné audict procès*, soit située en ce royaume³. » Si la maison du défendeur,

1. En 1334, Jean de Bourlémont déclare tenir en fief du comte de Bar « la fort maison de Dom Remey, le pourpris et les appartenances et la moitié de ladite ville.... » En 1397 (après la mort, et conséquemment après l'ordonnance de Charles V), Jean de Bourlémont reconnaît tenir en foi et hommage du duc de Bar. .. « Audit Domremi environ vingt et cinq conduis (ménages) de personnes, lesquels doivent chacun an.... pour chacun cheval trayant... un veassel de froment.... » *Trésor des Chartes, Gondrecourt*, I, n° 112. Lepage, *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* 2^e mémoire, 1852, p. 34.)

2. « Et au regard desdits autres habitants demourans en ladite ville depuis lesdits ruiceau et pierre, en tirant vers le Neufchâtel, et ou ban et finage dudit Donremi outre ladite pierre.... ledit procureur du roi n'a aucunement prouvé son intention à l'encontre d'eux ; pourquoy, joyront iceulx habitans d'autel et semblable privilège.... que font les habitans de ladite ville et chastellenie de Gondrecourt, dont nous trouvons lesdits habitants estre mouvans. » (Lepage, *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* 1^{er} mémoire, 1852, p. 14 et le *Vidimus*, p. 49, *ibid.*)

3. Lepage, 1^{er} mémoire, p. 54.

située hors du royaume, était *au bout du village assez proche du petit ruisseau*, il est donc vrai que le ruisseau qui servait de limite assignait la plus grande partie du village au royaume et qu'il était alors, qu'il était auparavant là-même, on peut le dire, où il est aujourd'hui. Ainsi la maison de Jeanne d'Arc était bien en terre de France, et cette conclusion résulte des textes mêmes que ceux qui la combattent se sont chargés de nous fournir¹.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la vraie nationalité de la Pucelle ait été ignorée des anciens historiens. On disait qu'elle était venue des marches de la Lorraine ; d'où il arrivait que plusieurs, surtout parmi les étrangers, l'ont fait venir de la Lorraine² : confusion très-facile, et le nom de Domremy, son village, était trop obscur pour servir à la dissiper. Mais d'autres, et parmi eux des gens qui la virent à son arrivée auprès du roi et qui devaient être plus curieux de savoir au vrai son origine, nous ont dit exactement d'où elle était et ce qu'était son village. Perceval de Boulainvilliers, qui se trouvait alors à la cour, écrit le 21 juin 1429 au duc de Milan, qu'« elle est née dans un petit village nommé Domremy, au bailliage de Bassigny, en deçà des frontières du royaume de France, sur la

1. Voyez pour toute cette discussion la *Réponse au Mémoire de M. H. Lepage*, p. 16, et sur les raisons tirées d'un déplacement du ruisseau la *Troisième et dernière réponse* de M. Renard.

2. « Circa idem tempus venit de Lotharingia quædam virgo juvencula, nomine Johanna » (Walter Bower, continuateur de la Chronique d'Écosse de Fordun (*Scotichronicon*), *Procès*, t. IV, p. 478); — « Stund eine Jungfrau auf in Lothringen. » (Eberhard de Windecken, *ibid.*, p. 486; — « Janna, virgo Gallica, natione Lotharingensis. » (Philippe de Bergame, *ibid.*, p. 522). — La cal erra del pais e del dugat de Loreyne. (Greffier de l'Hôtel de Ville d'Albi, *ibid.*, p. 300). — « Oriunda ex Lotharingia. » (Greffier de la chambre des comptes du Brabant, *ibid.*, p. 426). — « Du pays de Lorraine, d'une ville appelée Vaucouleurs. » (Chron. de Flandre, ms. de Lille, n° 20. *Bulletin de la Société de l'Hist. de France*, juin 1857, p. 102). L'auteur qui met Vaucouleurs en Lorraine n'aurait pas eu plus de scrupule pour Domremy. — « Native de Domremy, duché de Bar. » (Chroniqueur alençonnais, *Procès*, t. IV, p. 28.) — « Native d'un village du Barrois. » (Journal du siège, *ibid.*, p. 118). — Il est sans intérêt de donner à cet égard les dires des écrivains d'un temps postérieur. On en pourrait grossir la liste sans rien ajouter à la valeur de leur opinion.

Meuse¹. » L'auteur de la Chronique de la Pucelle, que l'on croit être Guillaume Cousinot, secrétaire du roi, puis conseiller sous Charles VII, dit à son tour : « L'an mil quatre cent vingt-neuf, y avoit une jeune fille, vers les marches de Vaucouleurs, native d'un village nommé Domp-Remy, de l'élection de Langres, qui (lequel village) est tout un avec le village de Grus (Greux). » Mais ce qui efface tous ces témoignages, ce sont les documents officiels que nous avons cités dans le texte :

1° L'enquête des juges de Rouen : « Et elle est née dans le village de Greux, ayant pour père Jacques d'Arc et pour mère Isabelle son épouse; nourrie dans sa jeunesse jusqu'à dix-huit ans ou environ dans le village de Domremi, sur le fleuve de Meuse, au diocèse de Toul, dans le bailliage de Chaumont en Bassigny et la prévôté de Montecière et d'Andelot². » M. Lepage demande (2^e mémoire, p. 31) où il est dit que Domremy se rattachât à la prévôté d'Andelot. C'est ici même, dans les actes du procès. Comment l'auteur qui donne tant de textes n'a-t-il pas relevé et paraît-il ne pas voir celui-là? Son adversaire, M. Renard, le lui citait dans chacun de ses mémoires. Et il s'agit de la partie de Domremy d'où était Jeanne, puisque cela est dit à propos de son origine : « Et est oriunda in villa de *Grus*,..., nutrita.... in villa de *Dompremi*,..., in bailliviatu de *Chaumont* en Bassigny, et præpositura de *Monteciere et d'Andelo*. » (*Procès*, t. I, p. 209.) (Monteciere est l'emplacement d'un ancien château voisin d'Andelot dont nous avons parlé à propos de Jean le canonier³.) Quant à Greux, donné

1. Nata est in uno parvo villagio nominato Dompremii in baillivia Bassignata (Bassigny) infra et in finibus regni Franciæ, super fluvium de Meuse. (Perceval de Boulainvilliers, lettre écrite de la cour de France, le 21 juin 1429. *Procès*, t. V, p. 115)

2. Chron. de la Pucelle, (*Procès*, t. IV, p. 204.)

3. M. Lepage en aurait pu trouver une preuve de plus, toujours à propos de Jeanne et du pays qui l'a vue naître, dans une autre pièce, donnée encore par lui-même, pièce relative à l'exemption d'impôts que Jeanne avait fait accorder à son pays natal. Il s'agit d'un extrait des registres de l'élection de Langres, levé à la requête « des habitants du village de Greux, du doyenné de la prévôté d'Andelot, » à la date du 27 juin 1584. Le procès-verbal et les

pour la patrie de Jeanne, ce n'est pas une erreur si ridicule ou si grossière, comme un autre l'a dit, puisque elle-même a déclaré qu'elle était née à *Domremy de Greux* ; que Domremy faisait un même village avec Greux, et qu'à Greux était la principale église¹. Aussi, les habitants de Greux, dans une requête en vérification de leurs privilèges (1584), ne manquent-ils pas de tenir le même langage ; « Jehanne la Pucelle, natifve dudit lieu de Greux². »

2° Les lettres d'anoblissement de Jeanne d'Arc et de sa famille, où elle est dite de Domremy, du bailliage de Chaumont³.

3° L'acte par lequel Charles VII, en considération de ses services, accorda exemption d'impôts à Greux et à Domremy (Château-Thierry, 31 juillet 1429)⁴. C'est bien là, sans doute la preuve que ces villages, qui ne faisaient qu'un selon Jeanne d'Arc, et qui, à cause de cela, sont joints ensemble dans cette faveur comme son lieu de naissance (on ne naît pas dans deux villages), appartenaient à la couronne : car il est trop étrange de supposer que Charles VII ait exempté d'impôts la terre d'un autre, et plus étrange encore d'avancer à l'appui de cette trop gratuite hypothèse,

extraits montrent que Domremy, comme Greux, dont il n'est jamais séparé, étaient compris dans les rôles de la prévôté d'Andelot. (Lepage, 2^e mémoire, p. 86-90.)

1. « Interrogata de loco originis respondit quod nata fuit in villa *Dompremi* quæ est eadem cum villa de Grus ; et in loco de Grus est principalis ecclesia. » (*Procès*, t. I, p. 46), ou comme il est dit dans le texte français : « En ung village qu'on appelloit Domremi de Grue (Greux), auquel lieu de Grue est la principale église. »

2. Voir la pièce déjà citée au 2^e mémoire de M. Lepage, p. 86.

3. « Karolus Dei gratia Francorum rex, ad perpetuam rei memoriam. Magnificaturi divinæ celsitudinis uberrimas nitidissimasque gratias, celebri ministerio Puellæ Johannæ d'Ay de Domremy, caræ et dilectæ nostræ, de bailivia Calvimontis seu ejus ressortis, nobis elargitas. » (Décembre 1429. *Procès*, t. V, p. 150.)

4. « Sçavoir vous faisons que en faveur et à la requeste de nostre bien amée Jehanne la Pucelle..., nous avons octroyé et octroyons de grâce spéciale par ces présentes aux manans et habitants des ville et villaige de Greux et Domremy, oudit bailliaige de Chaumont-en-Bassigny, dont ladite Jehanne est natifve, qu'ilz soyent en avant francs, quictes et exemptz de toutes tailles, aides, subsides et subventions mises et à mettre oudit bailliaige (31 juillet 1429). (*Procès*, t. V, p. 138.)

qu'en accordant à Domremy cette faveur aux dépens du duc de Bar, le roi aura indemnisé ce dernier.

Quand Domremy a-t-il cessé de jouir de cette franchise? Son privilège a-t-il survécu au concordat du 15 février 1571 intervenu entre le roi de France et le duc de Lorraine? ou faut-il admettre que cet acte ait fait passer définitivement tout le village sous la domination de ce dernier? L'acte de 1571 ne parle pas expressément de Domremy. Mais dans l'état où se trouvait la France vers la fin de Charles IX et encore plus sous Henri III, les villages mi-partis couraient grand risque de tomber tout entiers au copartageant qui n'était pas le roi de France. On sait ce qui advint alors des villes qui nous restaient en Italie. Domremy, sans être expressément cédé à la Lorraine, échut donc à la Lorraine. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer des choses qui semblent contradictoires : comment, de 1572 à 1576, on voit Domremy figurer encore avec Greux sur les registres de l'élection de Langres¹, — l'inscription au rôle des contributions n'étant que pour mémoire (*Néant*, A LA PUCELLE) le receveur n'y était pas compromis ; — ou comment encore, dans le procès de 1603, cité plus haut, on admet au profit du défendeur cette limite du ruisseau qui, dans tous les cas, le met en dehors de la juridiction de la France : tandis que réellement tout le village, sauf peut-être quelques maisons, était de fait hors de la domination de la France; que les habitants allaient désormais, ainsi qu'on le voit par la vente de la maison de la Pucelle, en 1586 et en 1611², faire enregistrer leurs actes civils à Gondrecourt, et que destitués de tout privilège, ils subissaient les char-

1. *Copie collationnée du procès-verbal dressé à Langres en vérification des privilèges des habitants de Greux et Domremy la Pucelle*, à la requête des habitants de Greux, le 25 juin 1584. Lepage, 2^e mémoire, p. 87-90. Les habitants de Greux, même après que Domremy avait passé à la Lorraine, avaient intérêt à joindre son nom à celui de Greux, puisque c'était en raison de la Pucelle que leur avait été conféré ce privilège. Du reste, le nom de Domremy semble avoir disparu bientôt des registres sans que le privilège, conféré d'ailleurs nominativement à Greux en même temps qu'à Domremy, ait été retiré au village resté français.

2. Ces actes sont donnés par M. Lepage, 2^e mémoire, p. 79-84.

ges communes du pays nouveau dont ils étaient sujets. C'est de 1571 en effet, comme du seul acte public d'où ait pu sortir leur nouvel état, que les habitants de Domremy font dater la perte de leur privilège, dans la requête qu'ils adressèrent au roi, quand la réunion de la Lorraine à la France (1766) les rendit à leur ancienne patrie. Ils envoyaient à l'appui de leur demande une copie authentique de la charte royale et comptaient bien rentrer en partage de la faveur dont les habitants de Greux, demeurés Français, n'avaient pas cessé de jouir. Leurs espérances furent singulièrement trompées. La requête amena un échange de notes entre l'intendant de la généralité de la Lorraine et du Barrois et le contrôleur général, et eut pour résultat de faire retirer le privilège aux habitants de Greux, sans qu'il fût rendu aux habitants de Domremy (1776)¹.

Voici donc nos conclusions. Jeanne d'Arc n'a jamais été Lorraine : car la Lorraine s'arrêtait à la rive droite de la Meuse, et Domremy n'a appartenu à la Lorraine que depuis 1571. Jeanne d'Arc n'était pas davantage du Barrois, ni même du Barrois mouvant, c'est-à-dire relevant de la couronne : car la portion de Domremy qui se rattachait au Barrois mouvant était au sud du petit ruisseau qui faisait la limite des deux pays, et la maison de Jeanne d'Arc est au nord. Jeanne d'Arc est donc née en terre de France. Elle est Française par la naissance, comme elle l'était par son père, comme elle l'a été par toutes ses aspirations².

Voulons-nous par-là contester à notre Lorraine, au profit de la Champagne, la parenté qu'elle revendique avec la Pucelle? En aucune sorte. Domremy ne se rattachait à la Champagne qu'administrativement; et la rive droite de la Meuse a naturellement avec la rive gauche plus d'affinité que n'en aura jamais la vallée de la Marne. On ne peut

1. Voy. Vallet de Viriville, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1854), p. 103 et suiv.

2. Sur la patrie de son père, voy. *Traité sommaire tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans*, par Charles du Lys, p. 7.

qu'être touché de voir les villages de cette rive, jadis si hostiles à Charles VII, comme Coussey, Outreville, élever au-dessus de leurs fontaines la statue de Jeanne d'Arc. On ne peut que louer le zèle, tout exclusif qu'il est, de l'Académie de Stanislas à Nancy pour la même cause. Le village qui avait vu naître Jeanne d'Arc a été rattaché à la Lorraine. Il est bien que la Lorraine défende l'honneur des lieux qui lui sont échus en partage ; et c'est une tâche dont elle s'est dignement acquittée. Mais si elle-même est française aujourd'hui, Domremy l'avait incontestablement devancée jadis dans le giron de la France. Domremy était terre de France au temps de Jeanne d'Arc. Ce n'est pas d'un pays étranger (tout l'intérêt de la question est là) qu'est venue celle qui fut appelée à sauver la France.

X

LA FONTAINE AUX GROSEILLERS. (P. 78.)

On la retrouve un peu au-dessous du lieu où l'on marque la place de la chapelle de la Vierge, fort appauvrie depuis que l'on a, dit-on, détourné ses eaux pour les amener d'abord au pied du monument élevé à Jeanne d'Arc en 1820, et depuis en un autre lieu où elle sert à tous les besoins du village. Toute cette partie du coteau est dépouillée d'arbres et livrée à la culture, mais tout auprès (est-ce un pieux souvenir ?) on y entretient, et j'y ai trouvé quelques petits groseillers.

L'auteur anonyme de la *Vie de Jeanne d'Arc* et de la *Vie de la duchesse d'Orléans*, traduit le *fons rannorum* ou *ad rannos* (*Procès*, t. II, p. 414, 416, 420, 434, 462), par *fontaine aux rains* et l'explique par *fontaine aux grenouilles*, se demandant pourquoi on l'appelle aujourd'hui *fontaine aux groseilliers*. M. Quicherat avait pourtant

montré dans ses *Aperçus nouveaux* que ce mot *fons ad rannos*, *fons rannorum*, est une forme altérée de *fons rhamnorum* qui veut dire précisément « *fontaine des groseillers*. » Grenouille se dit *rana* en latin et jamais *rannus* ; et le mot a donné dans le vieux français *raine* et non *rain*.

XI

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE DOMREMI. (P. 79.)

La chapelle dont il est ici parlé est nommée, comme on le voit, Notre-Dame de Domremi, et ne doit pas être confondue avec l'ermitage de Notre-Dame de Bermont, situé de l'autre côté de Domremi. On en montre encore remplacement, signalé naguère par des ruines et aujourd'hui par des décombres, vers le lieu où la tradition plaçait l' *arbre des Dames*. C'est un des points les plus pittoresques de la vallée. Le coteau de Juant, sur l'autre bord, finit par une pente brusque et laisse apercevoir sur un second plan, au milieu des villages groupés à l'entour, le clocher de Saint-Élopie, qui se dessine comme une masse noire dans les brumes de l'horizon.

Le respectable M. Hulin, qui a fait des fouilles pour retrouver les derniers débris de cette chapelle, a planté sur le lieu même un hêtre et un chêne, sans doute en souvenir de l'arbre des Dames et du bois Chesnu. Le chêne est déjà coupé au pied ; le hêtre ne paraît pas destiné à la fortune de l'arbre des Dames.

XII

PREMIER VOYAGE A VAUCOULEURS. (P. 91.)

MM. Michelet et Henri Martin disent que l'oncle y alla seul d'abord : c'est, je crois, mal interpréter le témoignage de Durand Laxart : « Et hoc ipsa dixit eidem testi quod iret dictum Roberto de Baudricuria quod faceret eam ducere ad locum ubi erat dominus Dalphinus. » (*Procès*, t. II, p. 444.) *Quod iret* peut vouloir dire *qu'il allât* ou *qu'elle irait* : mais ce qui prouve qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens, c'est la déposition de Jeanne elle-même au procès : « Dixit ultra quod ivit ad avunculum suum, sibi—que dixit quod apud eum volebat manere per aliquod modicum tempus ; et ibi mansit quasi per octo dies ; dixitque tum præfato avunculo suo quod oportebat *ipsam ire* ad prædictum oppidum de Vallecouris, et ipse avunculus ejus illo duxit eam. » (T. I, p. 53.) Comparez le témoignage de Jean Moreau qui parle de plusieurs voyages : « Ipsa ivit bina aut trina vice ad Vallis-Colorem, locutum Ballivo. » (T. II, p. 391,) Jeanne avait reçu l'ordre, non d'envoyer, mais d'aller à Vaucouleurs (t. I, p. 53). Jean Laxart dit qu'elle demeura six semaines chez lui : mais il ne le dit pas spécialement de ce voyage (t. II, p. 443).

XIII

LE SIGNE DU ROI. (P. 115.)

Si l'on s'étonne qu'après cette révélation de Jeanne, le roi l'ait fait encore examiner et n'ait pas montré plus de

foi, qu'on réfléchisse aux défaillances où l'âme peut tomber tout à coup à la suite même des illuminations les plus vives et les moins espérées, que l'on tienne compte aussi des idées du temps. Jeanne avait révélé au roi son secret. Mais « en quelle puissance faisait-elle ce signe et qui lui avait donné ce pouvoir ? » Pour le savoir, on ne trouvait qu'un moyen : c'est celui que l'on employa en la faisant examiner à Poitiers. Quant au signe du roi, comme l'ont entendu les juges de Rouen, voy. ce que nous en dirons au procès. M. Michelet dit : « qu'il semble résulter des réponses, du reste fort obscures, de la Pucelle à ses juges, que cette cour astucieuse abusa de sa simplicité, et que pour la confirmer dans ses visions on fit jouer devant elle une sorte de mystère où un ange apportait une couronne. » (*Hist. de France*, t. V, p. 65.) Mais cela n'est d'accord ni avec le caractère de Jeanne, ni avec la politique de la cour. Loin qu'on cherchât à abuser la Pucelle en cette matière, il fallut, nous le verrons, toute la constance et la force de sa conviction pour qu'on cédât à son entraînement.

XIV

COSTUME MILITAIRE DE JEANNE D'ARC. (P. 125.)

Vallet de Viriville a tenté de le décrire dans son *Icogr. de J. d'Arc*, p. 23. Il prend pour modèle le costume de la miniature d'un manuscrit du *Champion des dames*, exécuté en 1451 (Bibl. nat. F. Fr.. 632, 2, f° 101 verso) : chapeau de feutre noir, cuirasse de fer poli avec diverses pièces pour protéger le corps et les aines ; jambes garnies de grègues de fer ; pieds chaussés de cuir ; cotte d'étoffe brune, tombant entre la cuirasse et les jambières, un peu au-dessous du genou, manches rouges collantes ; et par-dessus, manches ouvertes adaptées aux épaules (*ibid*, p. 12).

XV

ÉTENDARD DE JEANNE D'ARC. (P. 125.)

Il y a quelques diversités dans les descriptions qui nous sont faites de l'étendard de la Pucelle. Jeanne d'Arc dit elle-même qu'il était blanc et semé de lis, qu'on y voyait le monde et deux anges aux côtés avec cette inscription : JHESUS, MARIA. « Respondit quod habebat vexillum (gallice, *estendart ou bannière*) cujus campus erat seminatus liliis ; et erat ibi mundus figuratus, et duo angeli a lateribus; eratque coloris albi de tela alba vel boucassino, erantque ibi scripta ista nomina JHESUS MARIA, sicut ei videtur, et erat fimbriatum de serico. » (T. I, p. 78.) Cette expression, *le monde*, est expliquée un peu plus loin : c'est *Dieu tenant le monde*: « Deum tenentem mundum, et duos angelos, — Regem cœli » (*Ibid.*, p. 117); cf., p. 181 : « Ipsa fecit ibi fieri istam figuram Dei et angelorum » et dans le 58^e des articles proposés contre elle : « Fecit depingi vexillum suum, ac in eo describi duos angelos assistentes Deo tenenti mundum in manu sua, cum his nominibus JHESUS MARIA, et aliis picturis. » (*Ibid.*, p. 300.) Le revers nous est donné par le seul Perceval de Cagny : « La Pucelle print son estendart ouquel estoit empainturé Dieu en sa Majesté, et de l'austre costé....., et ung escu de France tenu par deux anges. » (T. IV, p. 12.)

Le Journal du siège qui, en un endroit, décrit sommairement de la même sorte le côté principal de l'étendard de la Pucelle : « ouquel par le vouloir d'elle on feist paindre et mettre pour devise : JESUS MARIA et une majesté » (*Ibid.* p. 129), dit ailleurs, à propos de son entrée dans Orléans : « Et faisoit porter devant elle un estendard qui estoit pareillement blanc ouquel avoit deux anges tenant

chacun une fleur de lis en leur main ; et ou panon estoit painte comme une Annonciation (c'est l'image de Notre-Dame ayant devant elle ung ange lui présentant ung liz. » (T. IV, p. 152.)

Les autres témoignages ne font que reproduire, en résumé, cette description ou y joindre quelques traits accessoires.

La Chronique de la Pucelle se borne à dire : « Un estendart blanc auquel elle fist pourtraire la représentation du saint Sauveur et de deux anges. » (T. IV, p. 215.) Pasquerel ne parle que d'un ange tenant un lis que bénissait le Seigneur siégeant sur les nuées : « In quo depingebatur imago Salvatoris nostri sedentis in judicio in nubibus cœli, et erat quidam angelus depictus tenens in suis manibus florem lilii quem benedicebat imago. » (T. III, p. 203.) Eberhard de Windecken, trésorier de l'empereur Sigismond, qui doit écrire d'après les relations officielles venues de France, modifie simplement l'attitude du Sauveur : « Une bannière de soie blanche sur laquelle était peint Notre-Seigneur Dieu, assis sur l'arc en ciel, montrant ses plaies, et ayant de chaque côté un ange qui tenait un lis à la main. » (T. IV, p. 490.)

C'est identiquement la même chose qu'on lit dans la Chronique des Pays-Bas : « Aïans son estendart de blancq satin ouquel estoit figuré Jhésu-Christ seant sups le arche (arc-en-ciel) montrant ses plaies, et à cascun lez (de chaque côté) ung angel tenant une fleur de lis (Smet, *Coll. des Chroniq. belges*, t. III, p. 409).

Dunois, par une confusion évidente, dit que c'était le Seigneur qui tenait le lis : « Vexillum.... album.... in quo erat figura Domini nostri tenentis florem lilii in manu sua. » (T. III, p. 7.)

J'avais pensé d'abord que cette deuxième figure pouvait se rapporter au revers de l'étendard ; et je m'y sentais autorisé par M. Quicherat, qui avait proposé de combler la lacune du texte de Perceval de Cagny donnée plus haut, par cet autre passage du même auteur : « Elle fist faire un

estendart ouquel estoit l'image de N. Dame (*ibid*, p. 5). » Mais il vaut mieux supposer, avec Vallet de Viriville, qu'il s'agit ici d'un autre étendard. Le *panon* qui est nommé avec l'étendard dans la phrase du journal, est certainement un étendard plus petit que la Pucelle s'était fait faire à la façon des simples bacheliers ou des chevaliers non ban-nerets; il était commun d'avoir ainsi, tout à la fois, un étendard et le pennon de l'étendard ou guidon, témoin ce passage indiquant le jeu de la scène dans le Mystère du siège d'Orléans :

« Adont icy y a pause de trompettes et d'instruments. — Et partiront tous en l'ordonnance de la Pucelle, chascun son estendart et guidon en très-belle ordonnance et bien en point. » (*Myslère*, etc., après le vers 15 903.)

Pour ce qui est de la Pucelle, on trouve, en effet, dans les comptes le nom du peintre qui a fait les deux étendards, et ce qui lui a été payé pour l'un et pour l'autre : « Et à Hauves Poulnoir, peintre demourant à Tours, pour avoir paint et baillée estoffes pour ung grand estandard et ung petit pour la Pucelle, 25 livres tournois. » (T. V, p. 258.) Or ces deux étendards ne sont pas, l'un celui de la Pucelle, l'autre cette seconde bannière qu'elle fit faire pour les prêtres de l'armée. Car Pasquerel, son confesseur, à qui elle en remet le soin, dit qu'elle la fit faire à Blois, quand elle allait marcher vers Orléans, et qu'elle y fit représenter le Sauveur en Croix : « Et fuerunt in villa Blesensi circiter per duos vel tres dies.... et ibidem dixit loquenti quatenus faceret fieri unum vexillum pro congregandis presbyteris, gallice, *une bannière*, et quod in eodem vexillo faceret depingi imaginem Domini nostri crucifixi. » (T. III, p. 104.) Or, le même Pasquerel, qui a décrit à peu près comme les autres l'étendard de la Pucelle (on l'a vu ci-dessus), sait très-bien qu'on l'avait fabriqué à Tours : « Et applicuit ipse loquens Turonis illo tunc quod depingebatur illud vexillum » (*ibid.*, p. 103).

On est donc amené à distinguer trois choses : 1° la bannière des prêtres avec l'image de Jésus crucifié; 2° l'étendard de la Pucelle, peint comme nous l'avons indiqué sur les deux faces; et 3° cet étendard plus petit ou panonceau fait aussi pour la Pucelle, et où l'on avait figuré l'Annonciation. Mais il faut dire que, dans tout le récit, il n'est jamais parlé que d'un étendard : celui qu'elle décrit elle-même à ses juges. C'est de celui-là, en effet, qu'elle déclare qu'elle le portait dans la bataille pour éviter de tuer personne : « Dicit etiam quod ipsamet portabat vexillum prædictum, quando aggrediebatur adversarios, pro evitando ne interficeret aliquem. » (T. I, p. 78.) Lors donc que les historiens la représentent tenant son étendard, c'est de ce drapeau et non du panonceau qu'ils doivent être entendus.

Une addition, ou, pour mieux dire, une modification plus considérable aux descriptions connues, est celle que M. de Certain a tirée du *Mystère du siège d'Orléans*, mystère qu'il vient de publier avec M. Guessart (*Documente inédits sur l'Histoire, de France*, 1862)¹. Voici comme l'étendard y est représenté :

Un estendart avoir je vueil
 Tout blanc, sans nulle autre couleur,
 Ou dedans sera un souleil
 Reluisant ainsi qu'en chaleur ;
 Et ou milieu en grant honneur
 En lectre d'or escript sera
 Ces deux mots de digne valeur
 Qui sont cest : AVE MARIA.
 Et au-dessus notablement
 Sera une majesté
 Pourtraicte bien et joliment
 Faicte de grant auctorité,
 Aux deux coustés seront assis

1. Il en avait déjà donné ce fragment dans la Bibliothèque de l'École des Chartes (mars-avril 1859), à l'occasion d'une tapisserie où Jeanne d'Arc est représentée visitant le roi à Ghinon (tapisserie offerte par M. d'Azeglio au musée historique d'Orléans).

Deux anges, que chascun tiendra
En leur main une fleur de liz,
L'autre le soleil soustiendra.

(*Mystère du siège d'Orléans*, v. 10539-10554, p. 411.)

On voit combien de traits de fantaisie l'auteur a joints à quelques traits exacts. M. de Certain me paraît expliquer fort bien comment Jeanne n'a parlé que d'un côté de son étendard : elle n'a pas l'habitude de répondre à ses juges plus qu'ils ne lui demandent, et ils ne lui ont pas demandé si l'étendard était peint des deux côtés. Mais il diminue trop l'autorité de sa description, sous prétexte que « la simple jeune fille n'avait pas acquis une grande connaissance des choses d'art. » Elle avait pu, en commandant son étendard au peintre, ne pas lui marquer bien exactement l'ordonnance du sujet; mais l'ouvrage fait, elle savait aussi bien et mieux que personne ce qu'il représentait.

Aux descriptions données, ajoutons celle des lettres patentes de Louis XIII sur les armoiries de la Pucelle : quelque peu officielle que soit la pièce en cette matière, elle ne fait qu'y ajouter une confusion de plus. Il y est dit qu' « elle estoit de toile blanche semée de fleurs de lis d'or avec la figure d'un ange qui présentoit un lis à Dieu porté par la vierge sa mère. » (*Procès*, t. V, p. 229).

Un document nouveau publié par M. J. Quicherat dans la *Revue historique* (t. IV, p. 338) (Anonyme de la Rochelle), donne ce trait qu'on ne trouve nulle autre part : « Et fit faire audit lieu de Poitiers son étendard auquel y avoit un escu d'azur, et un coulon blanc dedans ycelluy estoit : lequel coulon tenoit un rôle en son bec où avoit escrit *de par le roy du ciel* ». L'auteur, greffier de l'hôtel de ville de la Rochelle, n'avait certainement pas vu l'étendard et comme il écrit, selon toute probabilité en 1429, avant tout autre récit, il est douteux qu'il en ait lu une description autorisée. Évidemment cet écu d'azur avec la colombe ne peut remplacer les emblèmes essentiels que Jeanne décrit elle-même et les autres chroniqueurs après elle. Mais M. J. Quicherat est

tenté d'y voir une sorte de blason propre à la Pucelle et relégué dans un coin de l'étendard. « Dans les usages militaires du quinzième siècle, dit-il, l'étendard, qui était le signe du commandement général, était couvert d'emblèmes au choix du capitaine à qui il appartenait, et ces emblèmes n'étaient point assujettis aux lois du blason : dans un coin seulement étaient figurées les armoiries du personnage. Jeanne, paraît-il, se conforma à cette coutume.... Ni marque nobiliaire, ni aucun des emblèmes consacrés de la chevalerie ne figuraient sur l'écusson : c'était un Saint-Esprit d'argent au champ d'azur, l'oiseau tenant dans son bec une banderolle sur laquelle étaient écrits les mots : *De par le roy du ciel* » (*ibid.*, p. 338). Et il suppose que la Pucelle y substitua plus tard les armes que Charles VII lui donna, le 2 juin 1429, à Chinon, « pour son estandard et pour soi decorer. » Malgré l'autorité de M. J. Quicherat j'incline à croire que le greffier de la Rochelle a fait quelque confusion ; que cet emblème de la colombe ne trouva jamais place sur l'étendard de Jeanne, et que même les armoiries qui lui furent données *pour son estandard et pour soy decorer*, n'y figurèrent jamais : car aucun texte ne l'établit.

XVI

ENTRÉE DE JEANNE D'ARC AVEC UN CONVOI DE VIVRES DANS ORLÉANS (P. 137.)

L'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans, sans que les Anglais fissent rien pour l'empêcher, était un acte qui pouvait déjà communiquer aux habitants la foi qu'elle avait dans leur délivrance. On sait comment elle y entra : tous les textes sont d'accord. Comment y fit-elle entrer le convoi qu'elle

amenait? C'est un point sur lequel ils varient. M. Boucher de Molandon les a rapprochés et discutés dans un savant traité intitulé : *Première expédition de Jeanne d'Arc. Le ravitaillement d'Orléans* (Orléans 1874); et ici encore il y a beaucoup à prendre, il y a quelque chose à laisser dans ses conclusions.

On a vu que les capitaines prirent le chemin de la Sologne, tournant les bastilles anglaises et trompant Jeanne d'Arc qui les voulait aborder de front. Sur ce point M. Boucher de Molandon prétend à tort, je pense, que Jeanne d'Arc avait fini par goûter leurs raisons. Il n'y a point à biaiser avec le témoignage de Dunois qui est clair et formel : « Estis vos qui dedistis consilium quod venerim huc de isto latere ripariæ et quod non iverim de directo ubi erat Talleybot et Anglici.... Vos credidistis me decipere et vosmet ipsum plus decipitis.... (Procès, t. III, p. 5.) »

Après avoir passé par Olivet on se rabattit sur la Loire, en laissant de côté la bastille des Augustins et celle de Saint-Jean-le-Blanc qui fut évacuée par les Anglais.

La plupart des récits font arriver Jeanne jusqu'à Chécy qui est sur la rive droite de la Loire, ce qui implique qu'elle l'a passée d'un point situé en face de ce village. Ainsi fait le Journal du Siège (t. IV, p. 151); la Chronique de la fête du 8 mai, plus précise, la fait venir jusqu'à l'île aux Bourdons qui confine à la rive gauche, à la hauteur de Chécy, et c'est là qu'elle fait arriver les chalans envoyés d'Orléans pour charger les vivres :

« Et environ la fin d'avril, fut baillé à la dicte Jehanne, monseigneur de Rais, mareschal de France, (il ne le fut que depuis le sacre) et plusieurs autres capitaines, et aussi des communes des païs d'à bas et luy fut ordonné d'amener vivres et artillerie, et vindrent par la Sauloigne, et passèrent par Olivet ou près, et arrivèrent jusques à l'Isle-aux-Bourdons qui est devant Checi. Et saichans ceulx d'Orléans que elle venoit, furent très joyeux et firent habiller chalans à puissance; et estoit lors la rivière à plain chantier; et aussi le vent, qui estoit contraire, se

tourna d'aval et tellement que un chalen menoit deux ou trois chalens, qui estoit une chose merveilleuse, et failloit dire que ce fust miracle de Dieu. Et passèrent par devant les bastilles des Anglois, et arrivèrent à leur port, et là chargèrent leurs vivres, et puis passa la rivière la dicte Pucelle. » (T. V, p. 289, 290.)

Ce point situé en face de Chécy est le lieu que paraît désigner également un habitant d'Orléans, Beaucroix, quand il le fixe entre Orléans et Jargeau (*Procès*, t. III, p. 78), témoignage sur lequel nous aurons à revenir. D'autres, et ils y étaient, placent un peu plus près d'Orléans le lieu où Dunois vint la rejoindre : Et dum sciverunt ipsam Johannam advenisse, *ipse loquens* et plures alii transfretaverunt fluvium Ligeris et iverunt quæsitum eamdem Johannam quæ erat de latere sancti Johannis, t. III, p. 119 (Th. de Termes). *Du côté de Saint-Jean-le-Blanc* : cela pourrait, à la rigueur, ne vouloir dire que sur la rive gauche. Mais d'Aulon, écuyer de Jeanne dit : « Se misdrent iceluy seigneur et ses dictes gens en ung bateau et par la riviere de Loire alèrent au devant d'elle *environ ung quart de lieue* et là la trouvèrent (*ibid.*, p. 210). Pasquerel, son aumônier, dit que c'était assez près et à la vue des Anglais : « Satis prope Anglicos ita quod oculative poterant Anglici et Gallici se videre (*ibid.*, p. 105). » Dunois est d'accord avec eux quand il dit que c'était en face de l'église Saint-Loup (il faut traduire ainsi, puisque Saint-Loup est sur l'autre rive) : « et venerunt a parte *de la Sollogne* usque ad ripam Ligeris de directo, et usque juxta ecclesiam sancti Lupi (*ibid.* p. 5). Enfin lui-même a déterminé précisément le lieu dans un acte signé par lui, à une date où il n'en pouvait avoir perdu la mémoire, le surlendemain de l'arrivée de Jeanne :

Nous, Jehan Bastart d'Orléans confessons avoir eu et reçu la somme de 600 l. tournois..., pour payer les gens de guerre estans en icelle ville en garnison..., ad ce que on les entretensist jusques ad ce que l'armée qui estoit venue avec la Pucelle jusques au port du Bouschet. qui est retournée à Blois fut revenue en cette ville

pour lever le siège.... Ce 1^{er} jour de mai l'an mil IIII^c vingt-neuf.
— *Signé* Le Bastart d'Orléans¹.

Or le lieu est fixé par une maison qui, aujourd'hui encore, en retient le nom. Ce fut là que se passa la scène rapportée ci-dessus entre la Pucelle et Dunois. C'est là que se produisit tout à coup, comme à la voix de la Pucelle, ce changement dans la direction du vent qui permit aux bateaux de sortir d'Orléans et de remonter la Loire pour venir charger les vivres. Dunois en a rendu témoignage : « Opus erat habere naves seu bastellos, quas seu quos cum difficultate habere poterant pro eundo quæsitum dicta victualia, quia oportebat ascendere contra cursum aquæ, et ventus erat totaliter contrarius ; » puis après les paroles de Jeanne d'Arc : « Statim et quasi in momento ventus qui erat contrarius et valde impediens ne ascenderent naves in quibus erant victualia ad civitatem Aurelianensem. » Passage où M. Boucher de Molandon a justement soupçonné une faute du greffier : les bateaux qui avaient à remonter le fleuve n'étaient pas chargés de vivres ; ils allaient charger des vivres. Il suffirait pour que le texte fût intelligible de supposer le mot qui paraît omis : « Naves in quibus erant [*ponenda*] victualia ad civitatem Aurelianensem. »

Mais ici se présente une grave difficulté. D'après ce que dit Dunois lui-même, il monta alors sur les bateaux : « Ventus qui erat contrarius.... mutatus est et factus ei propitius ; quare statim tensa sunt vela et dictus deponens intravit bastellos seu naves et cum eo frater Nicolaus de Geresme, nunc magnus prior Franciæ ; et transiverunt ultra ecclesiam Sancti Lupi, invitis Anglicis » (t. III, p. 6.) On comprend très-bien que Dunois soit monté sur les bateaux pour aller d'Orléans au port du Bouschet ; on ne comprend pas qu'il l'ait fait pour aller, après avoir rejoint la Pucelle et son escorte, du

1. Reçu tiré des archives d'Orléans et publié par M. Boucher de Molandon ; ouvrage cité p. 106, et Mantellier, *Hist. du siège d'Orléans*, p. 230.

port du Bouschet à l'île des Bourdons, en supposant que le convoi se soit avancé jusque là; et le péril du côté des Anglais de Saint-Loup dont il parle était dans le trajet d'Orléans au port du Bouschet et non plus du port du Bouschet à l'île des Bourdons. Tout se concilierait si la deuxième partie de la déposition de Dunois pouvait être placée avant la première; si son départ d'Orléans était postérieur au changement du vent, ainsi que le rapporte la chronique de la Pucelle : « Or ne pouvoit-on monter contremont (car on n'y peut conduire les bateaux sinon à force de voile). Laquelle chose fut dite à la Pucelle qui dit : « Attendez un « petit : car, en nom Dieu, tout entrera dans la ville. » Et soudainement le vent changea en sorte que les vaisseaux arrivèrent très aisément et légèrement où estoit ladite Jeanne. En iceux estoient le bastard d'Orléans et aucuns bourgeois de la ville, etc. (t. IV, p. 218). Mais cette transposition dans le texte de Dunois n'est pas possible, puisqu'il dit que c'est après sa conversation avec elle, que le vent changea et que les bateaux purent venir d'Orléans. Il faut donc admettre qu'il en est venu lui-même par quelque barque, soit à la rame, soit en allant par terre en amont jusque vers Chécy. Mais je laisse à expliquer pourquoi il serait ensuite remonté sur les chalands.

Les vivres chargés il fut décidé que l'armée irait passer la Loire à Blois : soit que l'on ne crût pas sûr d'opérer cet embarquement non-seulement des vivres, mais des troupes en face de l'ennemi, comme le voulait Jeanne, ou que les bateaux manquassent pour les faire traverser, soit comme le conjecture M. Boucher de Molandon qu'elles eussent ordre d'aller reprendre un nouveau convoi de vivres à Blois. J'inclinerais davantage pour la première opinion. On a vu comment Jeanne se décida à grand'peine à laisser partir ses soldats et à passer la Loire avec Dunois et 200 lances.

Le convoi a-t-il passé la Loire avec elle, et est-ce par le même chemin, qu'il est entré dans Orléans?

Le Journal du Siége qui la fait aller avec ses troupes jusqu'à Chécy¹ et la fait coucher à Chécy, paraît dire que le

convoi vint par terre de Chécy à Orléans : car, après avoir parlé de l'escarmouche qui avait pour but d'occuper la garnison de la bastille Saint-Loup, il ajoute : « Et lors que celle escarmouche se faisoit, entrèrent dedans la ville les vivres et artillerie que la Pucelle avait conduits jusques à Chécy (*ibid.* p. 152)². Jollois l'a entendu ainsi, il a même entrepris de prouver que le convoi n'avait pas pu entrer autrement³, et son opinion a été suivie par la plupart des historiens après lui. Je l'avais adoptée comme les autres. Mais un témoignage non moins considérable que celui du Journal, le témoignage de Simon Beaucroix dit que les vivres furent mis sur les vaisseaux et conduits à Orléans « *et fuerunt posita victualia in navibus et ducta advillam Aurelianensem* » (t. III, p. 78), phrase qui dans sa brièveté implique plus un transport direct par eau qu'un dépôt sur le rivage et un transport par terre. De plus M. Boucher de Molandon a produit des mandats de paiement délivrés par les procureurs de la ville sous le sceau de la prévôté et le contre-seing de Jehan de Cailly, leur notaire, où l'on trouve le détail des sommes payées pour le déchargement, le transport, l'emmagasinage et le mesurage des blés venus à Blois, le 29 avril 1429. Or, dit l'auteur, « ces titres constatent que les blés étaient entrés par chalands dans les fossés de la porte de Bourgogne alimentés par la Loire.¹ »

Blé du 29 avril amené par bateaux.

A Jehan Le Camus pour bailler à quatre hommes qui couchèrent au chalan au blé la nuit que on l'amena : VIII sous parisis.

1. Et en ce point s'en allèrent et firent tant que ilz vindrent presque à un village nommé Chécy là où ilz geurent la nuit en suivant (t. IV, p. 151). Ce texte ne permet pas d'entendre qu'elle vint seulement sur le territoire de Chécy qui s'étendait sur la rive gauche de la Loire. Il s'agit bien du village qui est sur la rive droite.

2. La *Chronique de la Pucelle* ne sépare pas non plus Jeanne de son convoi. « Quand les vivres furent mis ès vaisseaux ou bateaux avec ladicté Jeanne, le maréchal de Rais, le seigneur de Loré, et autres s'en retournèrent audit lieu de Blois (*ibid.*, p. 221).

3. *Hist. du siège d'Orléans*, p. 72-74.

4. *Première expéd. de Jeanne d'Arc*, p. 55. Les fossés de la porte de

A Jehan Le Camus pour bailler à certains compagnons qui apportèrent le blé du chalan à la porte Bourgogne et qui aidèrent à charger les voitures : XII s. p.

A Collin Nollet, sergent, et à Jehan Casseau, nottaire, pour leur salaire d'avoir fait information pour la ville du blé emblé (pris) aux chalans : XLIV S. p. (*Première expéd. de Jeanne d'Arc*, p. 55-58.)

M. Boucher de Molandon a donc raison de dire que ces textes tranchent ici la question.

Les charriots arrivés avec l'escorte au port du Bouschet avaient pu se ranger le long du rivage en amont dans la direction de l'île aux Bœufs et de l'île aux Bourdons. Les bateaux ayant pris leur chargement purent redescendre la rivière comme ils l'avaient remontée, passant entre l'île Saint-Loup et l'île Saint-Aignan ou l'île aux Toiles : la bastille de Saint-Jean-le-Blanc auprès de l'île Saint-Aignan, sur la rive gauche, était abandonnée, et la bastille Saint-Loup, derrière l'île de ce nom, sur la rive droite, occupée ailleurs par une attaque dirigée d'Orléans contre elle en forme de diversion. C'est ainsi qu'ils arrivèrent aux fossés ou plutôt à la grève la plus voisine de la porte de Bourgogne, où on les déchargea. (Cf. Mantellier, *Histoire du Siège d'Orléans*, p. 87.)

XVII

JEANNE DARC AU CHATEAU DE REUILLY. (P. 61.)

Le fait est constaté par les lettres d'anoblissement accordées par Charles VII à Gui de Cailly, maître alors de ce

Bourgogne avaient-ils sur la Loire une telle ouverture que les chalands pussent y pénétrer? Je laisse l'assertion à la charge de M. Boucher de Molandon. Elle me paraît fort contestable. Il est dit que ce blé fut porté du chaland à la porte de Bourgogne, mais non que le chaland ait pénétré par les fossés jusqu'à la porte de Bourgogne.

manoir, et l'hospitalité qu'il y donna à Jeanne est un des premiers faits allégués dans cet acte : « Notum facimus universis.... quod nos certiores facti servitiorum egregiorum dicti Guidonis *de Cailli*, et quantum omni sua potestate bonam erga nos præmemoratae Johannæ voluntatem secundaverit, eam in arce Rulliacæ prope Checiacum excipiendo, quum primum in urbem Aureliam induceretur, divina angelorum apparitione invitata. (Quicherat, *Procès* t. V, p. 342.) Pièce tirée du manuscrit n° X, de Peiresc (Bibliothèque d'Orléans) qui paraît contenir une partie des matériaux avec lesquels Charles du Lys composa son *Traité sommaire du nom et des armes de la Pucelle*. « L'anoblissement de Gui de Cailly, ajoute le savant éditeur, transcrit au fol. 400 de ce volume d'après un original en parchemin dont on n'indique pas la provenance, s'éloigne par sa forme des usages de l'ancienne chancellerie; » et il en signale plusieurs singularités. Sur ce séjour de Jeanne à Reuilly, voy. l'ouvrage cité de M. Boucher de Molandon, qui est aujourd'hui propriétaire de ce domaine (p. 63-67).

Le Journal du Siège, on l'a vu, après avoir raconté l'arrivée de Jeanne et de sa troupe « jusques à ung village nommé Chécy, » ajoute « là ou ils geurent (couchèrent) la nuit ensuyvant » (t. IV, p. 151). C'est une inexactitude : le village où l'on coucha n'est pas Chécy et tous les témoignages sont d'accord pour fixer au même jour l'arrivée du convoi sur la Loire et l'entrée de Jeanne dans Orléans.

XVIII

LES FRÈRES DE JEANNE A L'ARMÉE. (P. 140.)

Le Journal du siège (t. IV, p. 126) et le greffier de l'hôtel de ville d'Albi (t. IV, p. 300) disent que Jeanne vint trouver le roi, accompagnée de ses deux frères (Pierre et Jean).

Il ne semble pas, d'après les dépositions des, témoins de Vaucouleurs, qu'ils soient partis avec elle de cette ville; mais il est possible qu'ils l'aient rejointe avant son arrivée à Chinon. Tous les deux étaient avec elle à Orléans : le Journal du siège les y mentionne (t. IV, p. 153), et les comptes d'Orléans qui se rapportent au temps du siège comprennent plusieurs sommes dépensées, soit en dons envers eux, soit en paiement des choses qui leur ont été fournies. Jean y figure nommément pour une somme de 40 l. p. (environ 282 fr.), qui lui est allouée afin de lui aider à vivre et à soutenir son état (t. V, p. 260), de son côté, Pierre obtint plus tard (28 juillet 1443) du duc d'Orléans la donation de l'Ile-aux-Bœufs (île de la Loire, aujourd'hui disparue, à l'ouest de Chécy), en récompense de ses services, notamment au siège d'Orléans (t. V, p. 212). Il ne paraît donc pas qu'on les doive séparer, comme le fait Lebrun des Charmettes, à cause du témoignage de Pasqurel qui mentionne *un frère* (le mot *mater* du texte doit se lire *frater*, t. III, p. 101), et de la lettre de Gui de Laval (8 juin), où il est aussi question d'un frère « venu depuis huit jours » et qui part avec la Pucelle pour Jargeau (t. V, p. 108). Son arrivée près d'elle pour cette nouvelle campagne n'indique pas qu'il n'ait pas été avec elle à Orléans.

XIX

LES HÉRAUTS DE LA PUCELLE. (P. 143.)

Le Journal du siège (t. IV, p. 154) dit que le héraut retenu avait été envoyé de Blois; Jeanne, arrivée à Orléans, en envoie deux autres pour le réclamer et renouveler son message. Sur la menace de Dunois, les Anglais les renvoient tous. Jacques L'Esbahy, bourgeois d'Orléans, entendu au procès de réhabilitation, ne parle pas du héraut

envoyé de Blois. Il se borne à dire que les deux hérauts, Ambleville et Guyenne, furent députés par Jeanne pour sommer les Anglais. Guyenne est retenu, Ambleville renvoyé, mais il retourne, sur la parole de Jeanne, au camp des Anglais et en ramène son compagnon (t. III, p. 27). Selon la Chronique de la Pucelle (t. IV, p. 220), Jeanne en arrivant à Orléans apprend que ses hérauts ont été retenus. Elle et le Bâtard font dire aux Anglais de les remettre en liberté. Un seul est rendu, mais il est renvoyé au camp et ramène l'autre, comme il est dit dans la précédente déposition. D'après la lettre de Jeanne que l'on verra plus loin, ce second héraut ne devait pas encore être relâché le jour de la prise de Saint-Loup. Selon le héraut Berri (t. IV, p. 42), ils le gardèrent jusqu'à la fin : ils le voulaient brûler, et n'attendaient pour le faire que l'avis de l'Université de Paris; mais prévenus par la marche rapide des événements, « ils laissèrent le dit hérault en leurs logis tout enfermé, et s'enfouirent. » Le Mystère du siège d'Orléans met en scène la tradition du Journal du siège. Il y a de la vivacité dans cette conversation qu'ont avec le héraut délivré les deux hérauts qui le ramènent :

PREMIER MESSAGIER

Tu peuz bien compter maintenant
Et dire de ton adventure.

MESSAGIER DE LA PUCELLE

Jamès je n'enduray autant.

DEUXIÈME MESSAGIER.

Tu peuz bien compter maintenant.

LE HÉRAULT DE LA PUCELLE

Englois sont pires que chiens.
Y n'ont pitié de créature.

PREMIER MESSAGIER.

Tu peuz bien compter maintenant.
Et dire de ton advenlure.

DEUXIÈME MESSAGIER.

Tu es sailly de grant ordure,
D'estre hors des mains des Anglois

PREMIER MESSAGIER

Mort tu fusses de pourriture
Avant qu'il eust été ung mois.

DEUXIÈME MESSAGIER

Y nous fault présent aller voir
Madame Jehanne la Pucelle.

(Mystère du siège d'Orléans, v. 11,851 — 11,863.)

XX

ENTRÉE DU SECOND CONVOI DANS ORLEANS LE 4 MAI 1429.
(P. 147.)

Parmi les mandats de payement en date du 14 octobre 1429, d'où est résultée la preuve que le convoi, amené par la Pucelle en face de Chécy, près de l'île aux Bourdons, a été directement transporté de là par eau à Orléans, M. Boucher de Molandon en a trouvé un qui porte cette mention :

Item, payé à Jehan de la Rue pour dépense faite en son hôtel par les nottoniers (*bateliers*), qui amenèrent les blés qui furent amenés de Blois le 4^e jour de may, XIII livres XII s. p.

Et il en a conclu que le 4 mai, comme le 29, le convoi est entré par eau dans Orléans.

Ceci passe toute vraisemblance. Autant il était naturel d'admettre, les textes n'y faisant pas obstacle, que les bateaux envoyés vers Chécy, pour y charger les blés amenés sous l'escorte de la Pucelle, revinssent par la voie qu'ils avaient suivie en venant, autant il est impossible de croire que le convoi du 4 ait pris la même route. Tous les textes nous disent qu'il est venu par la Beauce et que Jeanne vint à sa rencontre. C'est ce que dit Pasquerel qui y était : « Et deinde paucis diebus transactis, ipse loquens cum multis

armatis venit ad civitatem aurelianensem *per latus Belsiæ* cum dicto vexillo et presbyteris, sine quocunque impedimento ; et dum ipsa Johanna scivit eorum adventum ipsa ivit eis obviam *et insimul intraverunt villam Aurelianensem* sine impedimento et *introduxerunt victualia*, videntibus anglicis » (t. III, p. 105). C'est ce que confirme d'Aulon qui y était aussi (*ibid.*, p. 211). Les récits du temps ne diffèrent que sur la désignation de la bastille devant laquelle on passa. Le Journal du siège se borne à dire : « par devant la bastille des Anglais » (t. IV, p. 156); Jean Chartier dit « devant la grande bastille des Anglais nommée Londres » (*ibid.*, p. 56), c'est à dire à travers les lignes des assiégeants ; la Chronique de la Fête du 8 mai, que Jeanne alla à la rencontre du convoi jusqu'à la forêt d'Orléans et qu'elle le ramena le long de la bastille appelée Paris (celle du Nord) (t. V, p. 191) ; ce qui est plus probable. La Chronique de la Pucelle (*ibid.*, p. 222) suppose à tort que Dunois n'avait pas quitté Jeanne d'Arc et qu'ils sortirent ensemble le matin de la ville au-devant des vivres qu'ils y ramenèrent, les Anglais n'osant pas sortir de leurs bastilles. Tous sont donc d'accord sur l'entrée du second convoi par la Beauce et par terre. Et l'on voudrait séparer le convoi de l'escorte ! on voudrait que tandis que l'escorte venait par une rive, le convoi fût allé par une autre ! Pourquoi ? Pour donner raison à cette mention des nautoniers « qui amenèrent les blés de Blois le quatrième jour de mai. » — Mais cette mention est secondaire dans la pièce : la chose essentielle est le paiement fait aux nautoniers; qu'ils soient venus le 29 avril ou le 4 mai, peu importe. C'est évidemment par une confusion des deux événements que le comptable, cinq à six mois plus tard, a pris l'une des deux dates pour l'autre : toutes les vraisemblances sont d'accord avec les textes pour exiger cette rectification ; et M. Boucher de Molandon n'aurait, sans doute, pas hésité à en convenir, s'il n'y avait cru trouver la confirmation d'une idée qui le préoccupait surtout dans cet ouvrage, à savoir le complet investissement d'Orléans : « Ce fait curieux,

dit-il, et jusqu'à présent inconnu, fournirait au besoin une preuve nouvelle du *complet* investissement de la ville, puisque le 4 mai au matin (l'attaque et la prise de la bastille Saint-Loup n'ayant eu lieu que le soir) Dunois lui-même, marchant à la tête d'un corps de troupes considérables, accompagné du maréchal de Raiz, du maréchal de Sainte-Sévère, etc., et secondé par une sortie de cinq cents hommes de la garnison commandés par La Hire, Villars, Florent d'Illiers et la Pucelle, n'aurait pas osé faire passer à travers les redoutes ennemis le convoi de blé qu'il amenait de Blois et l'aurait expédié par le fleuve (p. 59). »

Mais comment l'aurait-il expédié par le fleuve?

M. Boucher de Molandon ne prétend pas que ce soit en remontant le fleuve sous le feu des bastilles de Saint-Laurent, de l'île Charlemagne et du Champ Saint-Privé, qui l'eussent pris comme dans un filet. C'est donc en descendant le fleuve, et par conséquent, ainsi que je le disais, le convoi serait allé par une rive et l'escorte par une autre : car on ne peut nier que Dunois et la Pucelle ne se soient rencontrés ce jour là et n'aient passé processionnellement devant les Anglais de Saint-Pouair qui ne bougèrent pas. Cela n'ébranle pas la confiance de M. Boucher de Molandon dans ce billet de paiement. Il se rejette sur son blocus : « S'il était vrai comme le veulent quelques historiens, continue-t-il, qu'au nord-est de la place et à l'entrée de la forêt, précisément au point par où Dunois arrivait avec ses capitaines et ses hommes d'armes, une large trouée de près de quatre kilomètres fût demeurée ouverte et inoccupée par l'ennemi, il faut reconnaître que le Bâtard si bien accompagné de généraux et de soldats et si bien soutenu par la Pucelle, n'osant faire entrer son convoi de blé par cette béante ouverture et préférant le confier aux hasards du fleuve, aurait fait preuve d'une timidité qu'on n'est pas accoutumé de rencontrer en lui. C'était au contraire une sage et prudente prévoyance si, comme tout l'indique, le blocus était devenu complet par la construction de la bastille de Fleury (p. 59, 60). »

En vérité c'est attacher trop de terreur à cette prétendue bastille de Fleury-aux-Choux !

XXI

LA NUIT DU 6 AU 7 MAI (P. 160.)

Il y a ici dans les témoignages contemporains des différences qui ne laissent aucun moyen de les concilier. Perceval de Cagny, Jean Chartier et la Chronique des Pays-Bas disent que Jeanne passa la nuit devant la bastille des Tourelles; le héraut Berri, la Chronique de la Pucelle et celle de la Fête du 8 mai, qu'elle la passa dans Orléans. Cette même opposition se retrouve jusque dans les témoignages de ceux qui étaient là, qui étaient attachées à sa personne. D'Aulon, son écuyer, dit qu'elle demeura avec les seigneurs « toute celle nuit » devant les Tourelles; Louis de Contes, son page, qu'elle repassa le fleuve et lui-même avec elle, qu'elle rentra dans Orléans et y coucha dans son hôtel avec quelques femmes selon son habitude. Pasquerel, son confesseur, raconte ce qu'elle fit ce même soir dans Orléans, lui présent; et ce qu'il dit est trop important pour qu'on y puisse soupçonner une erreur de mémoire; Collette, femme de Pierre Milet, cite un trait qui se rapporte au moment où elle repartit, le samedi matin, d'Orléans pour attaquer la bastille du Pont. Les témoignages les plus nombreux et les plus forts établissent donc son retour dans la ville, et l'on peut dire que c'est l'opinion qui a le plus d'autorité dans les histoires, puisque c'est la version de la Chronique de la Pucelle : aussi est-ce l'opinion que la plupart des écrivains modernes ont adoptée. Voy. *Chron. des Pays-Bas* (*Coll. des chron. Belges*, t. III, p. 411); *Procès*, t. IV, p. 7 (Cagny); p. 43 (Berri); p. 61 (J. Chartier); p. 227 (*Chronique*); t. III, p. 215 (d'Aulon); p. 70 (L. de Contes);

p. 108 (Pasquerel), p. 124 (Collette), t. V, p. 293 (Fête du 8 mai) : « Et là demourèrent toute nuyt. Et ce voyans les dits seigneurs que la dicte Pucelle estoit fort folée (fatiguée), la menèrent en la ville pour soy refreschir. »

XXII

FORCES ENGAGÉES DANS L'ATTAQUE ET DANS LA DÉFENSE
D'ORLÉANS. (P. 173.)

J'ai à rectifier les évaluations que j'avais présentées dans l'édition précédente, mais aussi, je pense, à corriger sur quelques points celles qui m'ont fait revenir de mon premier calcul.

J'avais adopté l'évaluation de l'abbé Dubois qui portait à 400 hommes les troupes étrangères à la ville, employées à sa défense au commencement du siège. M. J. Loiseleur trouve dans les comptes de Hémon Raguier qu'il y avait alors sous divers chefs 66 hommes de trait et 182 hommes d'armes. En prenant l'homme d'armes de cette époque tel qu'on le trouve dans plusieurs textes de la fin du quatorzième siècle, c'est-à-dire pour un homme de guerre accompagné d'un page et d'un coutillier (c'est le calcul de M. J. Loiseleur), les 182 hommes d'armes font 546 combattants, et avec les 66 hommes de trait on a 612 hommes comme le *minimum* de la garnison d'Orléans.

Le 25 octobre le Bâtard d'Orléans fait entrer dans Orléans 800 hommes (Journal, t. IV, p. 101). Le compte de Hémon Raguier porte comme résidant à Orléans 685 tant hommes d'armes que de trait : confusion qui ne permet pas d'arriver à un nombre exact. « Mais, dit M. Loiseleur, on voit clairement que les hommes d'armes sont plus nombreux que ceux de trait. Jacques de Chabannes à lui seul reçoit un à compte sur 211 payes d'hommes d'armes ; le ma-

réchal de Sainte-Sévère sur 85 ; le Bâtard reçoit 65 payes et l'on sait qu'il a au moins 49 hommes d'armes. Voilà déjà 445 hommes d'armes représentant 1035 combattants. En supposant que le surplus fût uniquement composé d'hommes de trait, on arriverait au chiffre de 1375 combattants; » et l'auteur pose en fait qu'il y en avait davantage : car plusieurs autres compagnies comprenaient gens d'armes et archers. Il porte donc à 1600 hommes au moins le nombre des hommes formant la garnison d'Orléans au 1^{er} janvier 1429 1600

On trouve ensuite entrant dans Orléans :

Le 5 janvier 1429 avec Louis de Culan (*ibid.*, p. 108) 200

Le 24, 30 hommes d'armes avec La Hire (*ibid.*, p. 114) : en ne comptant avec l'homme d'armes que son page et son couillier. ; 90

Le 5 février, 26 hommes rattachés au maréchal de Sainte-Sévère (*ibid.*, p. 116). 26

Le 7 février, avec W. Stuart, etc. 1000

La même nuit, à Guill. d'Albret 200

Et à La Hire (*ibid.*, p. 117). 120

Le 9, avec Lafayette (*ibid.*, p. 119). 300

Total des hommes entrés dans Orléans avant la bataille de Rouvray ou des Harengs. 3536

Mais le 9, Jacques de Chabannes et le Bourg de Bar étaient sortis avec 20 ou 25 hommes pour aller à Blois rejoindre le comte de Clermont. Le Bourg de Bar fut pris, les autres dispersés. Le Journal ne dit pas qu'ils soient rentrés dans la ville . . . 25

Le 10, le Bâtard d'Orléans sortait à la même fin avec 200 hommes et était plus heureux. 200

Le 11, W. Stuart, entré le 7 avec 1000 hommes et Guill. d'Albret le même jour avec 200 hommes (probablement aussi La-

A reporter. . . 225 3536

<i>Report.</i> . . .	225	3536
fayette, entré le 10 avec 300 h.), en par- taient avec 1500 h. : c'est, en y comprenant les 300 hommes amenés le 10 par Lafayette, le nombre d'hommes qui étaient entrés dans les derniers jours : ils n'avaient fait que traverser la ville pour aller au lieu du rendez vous.1500	

1725

Déduisons des troupes entrées les troupes sor-
ties avant cette journée. 1725

Il restait donc dans Orléans, le jour de la ba-
taille, environ. 1811

à peu près ce qu'il y en avait avant le mouvement de trou-
pes qui la précéda.

Combien y en eut-il dans la suite du siège depuis cette
bataille jusqu'au jour où y entra Jeanne d'Arc ?

La difficulté réside dans l'évaluation des troupes qui
entrèrent dans Orléans et de celles qui en sortirent à la
suite de cette journée.

Le comte de Clermont vint à Orléans avec La Hire et
d'autres qui y rentraient (12 février), et il en sortit le 18
emmenant avec lui le seigneur de La Tour, Louis de Culan,
amiral, Regnaut de Chartres, archevêque de Reims, l'évê-
que d'Orléans, La Hire et plusieurs chevaliers et écuyers
d'Auvergne, de Bourbonnais et d'Écosse, et bien 2000 com-
battants (*ibid.*, p. 130).

Combien en avait-il amené ?

Le 10 février, quand le Bâtard d'Orléans partit pour le
rejoindre avec 200 combattants, on disait qu'il avait bien
avec lui 4000 hommes. Le nombre pouvait être exagéré par
la rumeur populaire. Le lendemain, Guill. d'Albret, Wil-
liam Stuart, frère du connétable d'Ecosse, le maréchal

de Boussac ou Sainte-Sévère, le seigneur de Graville, le seigneur de Xaintrailles et Poton son frère, La Hire, le seigneur de Verduzan et plusieurs autres chevaliers et écuyers, partirent avec 1500 combattants à la même fin, et le Journal dit que le comte de Clermont « repartit pareillement et fit tant qu'il vint à toute sa compagnie, à Rouvray Saint-Denis. Et, ajoute-t-il, quand ils furent tous assemblés, ils se trouvèrent de 3 à 4000 combattants. » (*Ibid.*, p. 120.)

M. J. Loiseleur part de là pour établir que le comte de Clermont n'avait en réalité avec lui que 1800 hommes. C'est le chiffre auquel il arrive en prenant la moyenne entre 3000 et 4000; soit 3500, dont il déduit les 1700 hommes venus d'Orléans : 200 avec le Bâtard, et ensuite 1500 avec d'Albret, La Hire, etc. (Ouvrage cité, *Éclaircissements*, p. 210). Il faut dire pourtant qu'il y a dans le Journal, une page plus bas, un autre texte que M. J. Loiseleur a passé sous silence. Après avoir parlé de l'arrivée des Anglais, de leurs dispositions défensives et de la résolution prise par les Français de les combattre sans descendre de cheval « sinon les archers et gens de trait, » il ajoute : « Après laquelle conclusion se mirent devant La Hire, Poton, Saul-ton, Canede et plusieurs autres venans d'Orléans, qui estoient environ 1500 combattans; » puis ayant dit leur résolution de les attaquer à l'improviste : « Mais le comte de Clermont manda plusieurs fois par divers messages à La Hire et autres, ainsi dispos d'assaillir leurs adversaires, qu'ils trouveroient en eulx tant grand avantage, et qu'ilz ne leur feissent aucun assault jusques à sa venue, et qu'il leur ameneroit de *trois à quatre mil combattans*, moult désiranz d'assembler aux Anglois. (*ibid.*, p. 121). »

Les 3 à 4000 combattants attribués au comte de Clermont sont donc bien nettement distingués des 1500 venus d'Orléans, tandis que plus haut ils semblaient confondus. Je dis qu'ils semblaient confondus, et en réalité ils n'ont jamais été réunis. La chose est prouvée par la bataille : les 1500 hommes venus d'Orléans et les 200 du Bâtard prirent seuls part au combat; les autres n'en furent que specta-

teurs. Et ce qui confirme la distinction qu'il faut faire, conformément aux deux textes des p. 119 et 121 entre les quinze cents hommes venus d'Orléans, et les trois ou quatre mille hommes du comte de Clermont, c'est un passage de la Chron. de la Fête du 8 mai, document d'une grande valeur, comme on l'a vu, où il est dit de la bataille de Rouvray : « Et estoient nos gens contre iceulx Anglois six contre ung (t. V, p. 288). » Or d'après le Journal, les Anglais étaient au nombre de 1500 (t. IV, p. 120). Admettez que l'auteur, dans son dépit contre l'inaction du comte de Clermont, exagère, réduisez la proportion de moitié, ce seraient encore 4500 hommes : 1500 pour les Orléanais, et 3000 pour le comte de Clermont.

Combien en est-il entré dans Orléans?

Le comte de Clermont a bien pu ne pas y ramener avec lui tous ceux qui s'étaient joints à lui pendant son séjour à Blois et formaient son corps de trois à quatre mille hommes « tant d'Auvergne, Bourbonnais comme d'Écosse. » Le journal du siège dit que quand il partit le 18 il emmena 2000 hommes ; et on peut induire qu'il ne laissa personne des siens, car il ajoute : « Après lequel département ne demeura dedans Orléans sinon le Bastart d'Orléans, le maréchal de Sainte-Sévère et leurs gens (t. IV, p. 130). » Il dit que les Orléanais « n'en furent pas bien contents. » L'auteur de la Chronique du 8 mai dit au contraire que les Orléanais, voyant que le comte de Clermont n'attaquait pas plus les Anglais sous leurs murs qu'à Rouvray, et craignant de voir leurs vivres s'épuiser, pressèrent le comte de faire sortir ces bouches inutiles : « et ainsi s'en partirent (t. V, p. 289). »

Quoi qu'il en soit de ces deux appréciations, les deux récits sont d'accord sur ce point, qu'il n'en est rien resté.

Qu'est-il rentré des 1700 hommes sortis (200 avec Dunois, 1500 avec d'Albret, W. Stuart, Verduzan, La Hire, etc.) pour la bataille ? D'Albret. W. Stuart, Verduzan et trois ou quatre cents hommes y périrent. Dunois faillit y rester : il revint avec La Hire et Poton de Xaintrailles dans Or-

léans, et le reste de leurs hommes avec eux. Mais combien y en est-il aussi revenu de ceux qui faisaient la troupe de Guill. d'Albret, de W. Stuart et des autres (environ 1200 hommes) ?

M. J. Loiseleur signale parmi les comptes de H. Raguier deux paiements faits en mars, l'un avant, l'autre après Pâques, et donnant, le premier, 562 hommes d'armes et 428 hommes de trait; le second, 508 hommes d'armes et 395 hommes de trait (les nombres que M. Loiseleur donne dans son exposition, p. 189, ne sont pas d'accord avec ceux qui résultent de ses textes ch. XXIV et XXV, p. 184-192): en sorte qu'au mois de mars, avant Pâques, il y aurait eu dans Orléans 1686 hommes pour les gens d'armes, et leurs valets, soit avec les hommes de trait, en tout 2114 combattants : nombre qui, comparé à celui de la garnison d'Orléans la veille de la bataille de Rouvray, n'établit qu'un excédant de 303 hommes et pourrait faire croire que la plus grande partie des 1700 hommes qui sortirent d'Orléans pour la bataille, ou des 1300 hommes qui survécurent, ne sont pas rentrés dans la ville.

Le nombre des hommes d'armes et des archers constata par le compte de Raguier, après Pâques (qui fut le 27 mars), est inférieur en nombre au précédent. En rapprochant les noms des capitaines, M. Loiseleur fait observer qu'il y a en moins dans ce dernier compte trois compagnies, comprises dans le premier pour 36 hommes d'armes et 30 hommes de trait, tandis qu'on y trouve en plus une compagnie de 11 hommes d'armes et de 9 hommes de trait omis dans l'autre, et il croit qu'il les faut rétablir de part et d'autre, afin de retrouver tous les capitaines dans chacun des deux paiements. Mais le contingent des compagnies varie d'un compte à l'autre : le nombre des compagnies elles-mêmes aurait bien pu varier aussi. Pour nous borner aux nombres exprimés et sans improuver d'ailleurs l'autre hypothèse, les 508 hommes d'armes donneraient 1524 combattants qui, avec les 395 archers, feraient 1919 soldats.

Il faut joindre à ce nombre celui des hommes entrés à

Orléans dans les derniers jours qui précédèrent l'arrivée de la Pucelle:

Le 24, avec le Bourg de Mascaran.	40
Le 28, avec Alain de Giron.	100
Le 27, venant du Gâtinais.	60
Le 28, de Châteaudun, avec Florent d'Illiers . . .	400
Le 29, du Gâtinais, le matin du jour où entra la Pucelle.	50
Total.	650

Et avec les 1919 soldats résultant du compte de la fin de mars.	1919
un total de.	2569

Si l'on mettait dans le compte d'après Pâques les trois compagnies portées dans le compte précédent avec leur contingent, on aurait 2057 hommes pour la fin de mars, et 2707 pour le 29 avril. M. Loiseleur, qui retient le chiffre du compte d'avant Pâques et le porte à 2111 hommes (il faudrait, je pense, avec les chiffres de son texte, lire 2114), a pour l'époque de l'arrivée de Jeanne d'Arc 2761 combattants. L'abbé Dubois en comptait 2900. Jollois (*Hist. du Siège d'Orléans*, p. 42) a généralement admis le calcul de l'abbé Dubois.

Ces nombres ne sont qu'approximatifs. La place n'était pas entièrement fermée : il y a des arrivées et des départs qui ont pu n'être pas constatés; mais on les peut regarder comme très-près de la vérité. La meilleure part de la défense appartenait donc toujours à la bourgeoisie qui, selon le recensement opéré en 1428 par le gouverneur Raoul de Gaucourt, était de 30 000 habitants et pouvait fournir au besoin cinq mille et communément trois mille combattants (Lottin, t. I, p. 202 et Loiseleur, p. 142.)

L'arrivée de Jeanne d'Arc modifia ces proportions. Elle avait passé la Loire, selon Beaucroix (t. III, p. 78), avec 200 lances, que l'on peut, d'après les observations de M. J. Loiseleur, ne compter que pour le même nombre de

cavaliers (*Comptes des dépenses faites par Charle VII pour secourir Orléans*, p. 124, note 2). Nous avons vu plus haut à combien d'hommes était évaluée l'escorte du convoi qu'elle venait d'amener sur la Loire : en laissant de côté le chiffre de 10 ou 12 000 hommes, porté au procès-verbal de Rouen, soit qu'il y ait erreur involontaire ou exagération voulue dans le chiffre, soit qu'il ne faille pas l'attribuer uniquement aux hommes que la Pucelle aurait reçus pour cette expédition, on a celui de Monstrelet (7000), ou celui d'Eberhard de Windecken (3000), et j'ai dit qu'on ne le peut supposer inférieur à ce dernier. Cette troupe renvoyée pour passer par le pont de Blois, faillit ne pas revenir. Il fallut l'arrivée de Dunois pour triompher des dispositions contraires du conseil : « Et tantôt fut conclu de tous de retourner et de mener derechef vivres à Puissance, » dit Jean Chartier (t. IV, p. 55, 56); toutefois, il constate que la troupe qui prit cette fois son chemin par la Beauce était trois fois moins nombreuse que celle qui était allée avec la Pucelle par la Sologne, et c'est aussi ce que dit la Chron. de la Pucelle (*ibid.*, p. 222). En prenant pour cette troupe le chiffre d'Eberhard de Windecken, ce seraient 1000 hommes; avec le nombre de Monstrelet, ce seraient environ 2300 hommes qui seraient entrés le 4 mai dans Orléans. Nous avons compté avant l'arrivée de Jeanne d'Arc un peu plus de 2500 combattants étrangers; avec les 200 qu'elle amène et les 1000 ou 2000 qu'elle reçoit, ce seraient de 3500 à 4500 hommes qui se seraient joints à la milice orléanaise pour faire lever le siège d'Orléans aux Anglais.

Quant aux Anglais ils avaient laissé 500 hommes aux Tourelles avant d'en partir le 8 novembre (Journal, t. IV, p. 102), et y envoyèrent un renfort de 300 hommes au 1^{er} décembre (*ibid.*, p. 103). Ils étaient venus au nombre de 2500, au 31 de ce mois, pour commencer le siège par la rive droite (*ibid.*, p. 106), et ils reçurent ensuite 1200 hommes amenés par Falstolf le 16 janvier, et 1500 autres amenés par le même le 17 février, après la bataille des Harengs (*ibid.*, p. 110, 120 et 126); ajoutez-y 40 hommes venus le

7 mars (*ibid.*, p. 134), les renforts tirés de Jargeau et des garnisons de la Beauce le 8 mars, que Jollois porte approximativement à 2000 hommes, et enfin 1400 hommes qui purent s'adjoindre comme escorte à divers convois, et vous aurez un total de 9440, sans les Bourguignons que le duc de Bourgogne rappela, et qu'on évalue à 1500 hommes. (Voy. la note de Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 44, et aussi M. Vergniaud-Romagnesi, *Mémoire sur les dépenses faites par les Orléanais en raison du siège de 1429*, Extrait du *Bulletin du Bouquiniste*, n^{os} 96-99, p. 12, du tirage à part.)

A l'annonce du convoi qui allait partir pour Orléans avec la Pucelle, Bedford songea aussi à fortifier les assiégeants. Dès le mois précédent, il avait convoqué « les gens nobles tenans noblement du duché de Normandie et pays de conquête à se rendre au mardi 29 mars à Vernon. » Par une lettre du 20 avril, il avait ordonné de leur payer à l'avance vingt jours de solde à partir du jour où ils auraient fait leur montre, c'est-à-dire passé la revue qui constatait leur nombre et leur état. Une lettre du 30 avril qui rappelait ces faits y ajoutait, pour ceux qui auraient répondu à la convocation, de nouveaux avantages (voy. Mantellier, *Hist. du Siège d'Orléans*, pièces justif., n^o IX, p. 227). D'autre part, le conseil d'Angleterre, réuni le 15 avril afin de délibérer sur une dépêche de Bedford, qui demandait 200 lances et 1200 archers pour six mois, lui accordait 100 lances et 700 archers (*Proceedings and ordinances of the privy council of England* (Lond. 1834), t. III, p. 322, 323 et 326). Mais pour Orléans tout cela fut trop tard; et le 8 juin ils n'étaient pas encore partis (voy. *ibici*, p. 328).

XXIII

FRAIS DU SIÈGE D'ORLÉANS. (P. 173.)

Les sommes que Bedford s'était fait accorder par les États de Normandie avaient d'abord pour objet le siège d'Angers.

En juin 1428 il avait obtenu une première aide de 60 000 livres tournois, dont moitié était destinée à l'armée que Salisbury avait amenée d'Angleterre pour ce siège, comme aussi aux munitions d'artillerie calculées pour quatre mois (Ch. de Beaupaire, *Etats de Normandie sous la domination anglaise*, p. 31-35.) Le 8 septembre, nouvelle demande de 200 000 l. t. pour cette même armée et spécialement pour le recouvrement d'Angers et de la place du Mont Saint-Michel.

Les États octroyèrent 180 000 liv. en trois termes, ce dont Bedford se contenta : 140 000 liv. t. pour la solde des gens d'armes et de trait qui tenaient garnison dans le pays, et le reste pour solder pendant quatre mois 200 lances et 600 archers destinés au siège d'Angers. Le premier terme était payé quand, au lieu d'Angers, on résolut d'attaquer Orléans. L'argent qui avait servi à former l'armée de Salisbury peut être imputé déjà dans les frais du siège. Les États ratifièrent du reste le changement de destination lors du paiement du deuxième terme (voy. le même auteur, *Administration de la Normandie sous la domination anglaise* (Caen, 1859, in-4°), p. 55). Ce n'était qu'un commencement. Les comptes de l'administration anglaise en Normandie portent, pour le siège d'Orléans, une somme de 71 087 liv. 19 s. (même auteur, *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXIV, 2^e livraison, p. 189). Mais l'Angleterre y contribua aussi. Les officiers royaux su-

birent la retenue d'un quart de leur traitement, retenue prescrite à titre de prêt pour les frais du siège ; et la lettre du roi qui l'ordonne (3 mars 1429) semble constater que ce siège lui coûtait 40 000 liv. et plus par mois, environ 240 000 fr. de notre monnaie, valeur intrinsèque (Ch. de Beaurepaire, *Etats de Normandie sous la domination anglaise*, p. 37 ; Lottin. t. I, p. 199, et Mantellier, *Hist. du Siège d'Orléans*, pièces justif., n° III, p. 221, cf n° IV et V).

Quant à la défense, on a la preuve que Charles VII n'y consacra pas autant d'argent que le roi d'Angleterre pour l'attaque. Les comptes de Hémon Raguier, publiés en partie par M. Jules Loiseleur, nous donnent 102 398 liv. 18 s. 9 d. distribués par le trésorier des guerres (les écus d'or compris en partie dans cette somme étant comptés pour 2 liv. t., sur l'autorité de plusieurs textes qui constatent cette valeur¹). Sur cette somme, 60 757 liv. 15 s. t. avaient été payés pendant le siège (la livre tournois, pendant le siège, varie de 6 fr. 45 à 5 fr. 48); 41 631 liv. 3 s. 9 d. le furent après, (la livre est tombée alors à 3 fr. 95. Voy. le tableau de M. N. de Wailly, *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XXI, 2^e partie, p. 402), le dernier paiement s'applique à la campagne de la Loire et du sacre de Reims aussi bien qu'au siège d'Orléans, et les termes des mandements royaux dans la répartition aux divers capitaines prouvent que le second paiement, comme le premier, ne donne que des acomptes.

M. Loiseleur a établi que le pied de solde, à défaut de convention particulière, était en général de 15 liv. t. par mois pour l'homme d'armes, et de 7 liv. 10 s. t. pour l'homme de trait, soit 180 liv. et 90 liv. par an : c'est le prix qui se maintint sans grand changement de 1380 à 1445, malgré les variations dans la valeur des monnaies. Il ne faut pas oublier que le soldat vivait sur le pays; qu'il n'avait donc guère à pourvoir à sa dépense, et que s'il manquait

1. Dans un compte d'Orléans de 1429, que nous allons citer (n° XXIV, p. 405), l'écu d'or est évalué à 64 s. parisis, qui font 4 liv. tournois,

quelque chose à son bénéfice, il avait trop souvent l'occasion de s'en indemniser (voy. Loiseleur, *Compte des dépenses*, etc., p. 123-128).

Les sommes portées aux comptes de Raguier ne sont pas, il est vrai, tout ce qui a été dépensé pour le siège. M. Loiseleur a montré, par ce qui est resté du huitième compte de Guillaume Charrier, receveur général, que plusieurs sommes furent directement payées par lui et à Rais et à Gaucourt, pour le défense d'Orléans. Mais il n'en est pas moins vrai que ce qui avait été alloué par les États en vue de la guerre fut loin d'y être intégralement consacré par Charles VII. Sur 1 million voté dans les treize derniers mois qui précédèrent le siège, les comptes de la guerre ne présentent qu'une dépense de 100 000 liv. environ; et l'on ne peut nier que cette négligence à payer les troupes n'ait compromis gravement la défense qui leur était confiée. Le duc d'Orléans y a-t-il suppléé ? Il était depuis la bataille d'Azincourt prisonnier en Angleterre. Il avait pu longtemps, par la faveur qu'il avait su se gagner, obtenir que son pays fût épargné; mais dès que le siège d'Orléans fut décidé, il lui était difficile d'agir pour y faire obstacle. M. Loiseleur a relevé dans le compte d'Étienne de Bourges, receveur des deniers communs d'Orléans en 1428, des lettres de commission données par le Bâtard le 16 septembre de cette année « pour contraindre les manans et habitants de la dicte ville pour faire prêts et emprunts sur eux pour résister aux Anglois, anciens ennemis du royaume. » Était-ce aux frais du roi ou aux frais du duc ? Le plus sûr est que c'était aux dépens de la ville d'Orléans. On a une autre preuve, non plus d'un emprunt, mais d'une contribution de 6000 liv. t. consentie par les habitants d'Orléans et dont le Bâtard, par une lettre du 26 décembre, ordonne la levée même par contrainte, « par prenant et vendant promptement leurs biens, sans y garder les autres solempnités accoutumées, cessans et non obstants quelsconques oppositions et appellacions » (Mantellier, *Hist. du Siège d'Orléans*, p. 219, 220); et la ville eut bien d'autres dépen-

ses à faire en son propre nom pour suffire aux nécessités du siège. Aussi est-on en droit de dire qu'elle ne contribua pas moins à sa défense par son argent que par ses hommes ; et après sa délivrance elle trouva encore des ressources pour achever de dégager la Loire, pour réparer ses dégâts, indemniser les capitaines. Au moment du siège de Jargeau elle avança au Bâtard d'Orléans 2400 liv. parisis, 3000 liv. tourn. pour payer les gens de guerre qui allaient quitter leurs murs pour ce siège. Après le sacre du roi elle donna une somme de 18 233 liv. parisis, valant 22 791 liv. t. « pour les aider à supporter les frais du lièvement du siège et recouvrance des villes de Jenville, Meung, Gergeau, Boisgency et autres, comme ceux du véage faict par le seigneur Roy à Reims pour le faict du sacre. » — Et elle avait encore ses propres dégâts à réparer (voy. Loiseleur, *Compte des dépenses faites par Charles VII*, p. 145-159).

Les habitants d'Orléans, à leur tour, obtinrent de Charles VII, sa vie durant, exemption de tailles, subsides, taxes, ban, arrière-ban et logements militaires, en récompensa de leurs services (1429). Lottin, *Nouvelles recherches sur Orléans*, t. I, p. 251.

XXIV

DONS DES ORLÉANS A LA PUCELLE. (P. 175.)

M. Vergnaud-Romagnési, dans son intéressant mémoire sur les dépenses faites par les Orléanais, en raison du siège de 1429, a fait le relevé des articles suivants qui concernent spécialement la Pucelle ou les gens de sa suite :

« Le 8 mai, jour de la levée du siège, *demye aulne de vers achactée à Jacque Compaing*, pour faire les *orties* de ses robes (sorte de bordure qui faisait partie de la livrée du duc d'Orléans), 35 sous; — ung bast à bahu (sorte de

selle) et ung bahu (coffre) serreuse, courroies, sangle et touaille (toile) pour garnir le dedans, sans la couverture, 76 s. ; » — en outre, diverses sommes payées pour du vin, une alose, des chapons ou perdrix, ou pour la nourriture des chevaux, tant de Jeanne que des gens de sa suite.

Les frères de la Pucelle eurent part aussi à ces dons :

« A Thévenon Villedart, pour la dépense des frères de Jeanne d'Arc en son hôtel (6 l. 8 s.). — A Jehan Morchoasne, pour argent baillé aux dits frères, *pour don à eulx faict, trois-écus d'or qui ont coûté chacun LXIV s. (64 s.) parisis, valant IX l. XII s. parisis (9 l. 12 s.).* — A Jehan, frère de la Pucelle. *pour don à lui faict par la ville pour lui ayder à vivre et soutenir son estat, XL l. parisis (40 l.).* — Payé à Chariot le Long, pour trois paires de *houzeaux* et trois paires de *souliers* (souliers) *deubz à luy* pour les frères de la Pucelle, LXXII S. parisis (72 s.). » Extrait du *Bulletin du Bouquiniste*, n^{os} 96, 98 et 99, p. 14.

XXV

ARMOIRIES DE LA PUCELLE. (p. 181.)

Sur les armes de Jeanne d'Arc, voyez un fragment tiré par Vallet de Viriville d'un « *Traité de la noblesse et comportement des nobles* » qu'il croit écrit dans les États de Bourgogne vers 1450 et qu'il a publié en note dans sa traduction du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 75, note 3.

La Bibliothèque nationale possède (fonds français, n^o 5524, ancien fonds Balase), un registre manuscrit, daté de 1559, qui a pour titre *de l'évaluation des monnaies d'or et d'argent*, et pour auteurs Jean Lhuillier, sieur de Boulancourt, président à la Chambre des Comptes, et d'autres fonctionnaires du même ordre. Ce volume contient la copie, par ordre de

dates, de tous les édits monétaires enregistrés par la Chambre des Monnaies. De loin en loin quelque événement étranger à cette spécialité y est relaté brièvement. C'est ainsi qu'à la date du 2 juin 1429 se trouve sur les armoiries de la Pucelle cette indication dont l'authenticité est hors de doute :

« Le 1^{er} jour de may mil III^c vingt-neuf, marc d'argent XVII^s. »

De Jehanne la pucelle

Le II jour de jung MIII^c XXIX ledit s^r roy ayant congneu les proesses de Jehanne la pucelle et victoire du don de Dieu et son conseil intervenus donna estant en la ville de Chinon armoyries à la dite Jehanne pour son estandart et soy decorer du patron qui sensouit, donnant charge au duc d'Allençon et à icelle Jehanne du siège de Jargeau. »

Suit l'écu de Jeanne d'Arc tel qu'il est connu.

C'est ce texte que reproduit un peu en abrégé le sieur Hautin, qui vivait sous Henri III, dans des observations ajoutées à ses *Figures des monnaies de France* (f. 402, in-4° à la Bibl. de l'Arsenal).

Le patron est gravé au f^o 147 des planches, conforme à la description et aux représentations qu'on en trouve ailleurs : « un escu d'azur à deux fleurs de lys d'or, et une espée d'argent à la garde dorée, la pointe en haut, ferue en une couronne d'or. » (*Lettres patentes de Louis XIII. Procès*, t. V, p. 227.) Ces armes qui passèrent, avec les titres de noblesse, aux frères de Jeanne, Jeanne elle-même déclare qu'elle ne les a point portées (séance du 10 mars, *Procès*, t. I, p. 117).

XXVI

BATAILLE DE PATAY. (p. 205.)

Sur la perte des Anglais à la bataille de Patay voir les témoignages de Dunois (t. III, p. 11), et de Wavrin (t. IV, p. 177) Le journal compte 2200 tués (t. IV, p. 177); Berri 2200 tués

et 400 prisonniers (*ibid.*, p. 45). Le rapport qui fut envoyé à Tours sur la bataille évaluait à 2500 le nombre des Anglais tant morts que pris. C'est au moins ce qui est constaté dans le registre où était mentionné le paiement de 6 livres allouées le 22 juin au courrier qui en fut le porteur. Le bruit courait alors que Falstolf était aussi au nombre des prisonniers (t. V, p. 262). La Pucelle le crut elle-même (voy. sa lettre aux habitants de Tournai du 25 juin 1429, t. V, p. 125); et la nouvelle en est reproduite dans les lettres écrites vers le même temps : t. V, p. 120 (P. de Boulainvilliers); p. 122 (Lettre sur des prodiges advenus en Poitou), p. 352 (Lettre des agents allemands).

On s'étonne de lire dans les notes d'une traduction de Shakespeare très-justement estimée : « Sir Jean Falstolf, capitaine anglais, se conduisit en effet lâchement dans les guerres de France et fut tué en 1429 à la bataille de Patay. Il y a lieu de croire que c'est la lâcheté devenue proverbiale de sir Jean Falstolf qui a donné à Shakespeare l'idée d'appeler Falstolf le compagnon de débauche du prince Henri quand il renonça à mettre le rôle sous le nom de sir John Oldcastle. » (Note 7 à *Henri VI*, première partie, t. XI, p. 330. Paris, 1821.) J. Falstolf ne fut pas tué, et il fut réhabilité plus tard de la disgrâce que lui valut d'abord sa retraite du champ de bataille.

On trouve dans les extraits des comptes plusieurs choses qui se rapportent à cette campagne de la Loire. Bien que les seigneurs, comme on l'a vu par Gui de Laval, aient peu espéré que le roi les indemnîsât de leurs dépenses, le sire de Rais reçut de lui 1000 livres pour les troupes qu'il conduisit à Jargeau (t. V, p. 261). La ville d'Orléans y prit sa part aussi, quoique dans une moindre mesure : « à Jaquet Compaing pour bailler à *Orléans* le hérault pour avoir été à Selles le 4 juin devers la Pucelle dire nouvelle des Anglois, 6 liv, 8 s. par., pour deux seings et leur façon faict pour signer les piczs, pioches, pelles, et aultres choses de de guerres, donnés à Jehanne, pour aller faire le siège de

Jarguau : 16 s. par., — pour deux autres messagers 16 s. par., » etc. Un autre extrait comprend les dépenses relatives à un tonneau de vin et douze douzaines de pain, envoyés à Jeanne au siège de Baugency; — « à un messager pour estre venu de Beaugenci à Orliens, par l'ordonnance de Jehanne, quérir des pouldres quand le siège y estoit, 16 s. par. » (T. V, p. 262 et 263.)

XXVII

LETTRE DE JEANNE AUX HABITANTS DE TOURNAI

(25 JUIN 1429). (P. 212.)

« † Jhesus † Maria.

« Gentilz loiaux Francois de la ville de Tournay, la Pucelle vous faict savoir des nouvelles de par dechà que en VIII jours elle a cachié les Anglois hors de toutez les places qu'ilz tenoient sur la rivire de Loire, par assaut ou aultrement ; où il en a eu mains mors et prinz, et lez a desconfis en bataille. Et croiés que le conte de Suffort (Suffolk), Lapoule (Pole) son frère, le sire de Tallebord (Talbot), le sire de Scallez (Scales), et messires Jehan Falscof (Falstolf) et plusieurs chevaliers et capitainez ont esté prinz, et le frère du comte de Suffort et Glasdas mors. Maintenés vous bien loiaux Francois, je vous en pry, et vous pry et vous requiers que vous soiés tous prestz de venir au sacre du gentil roy Charles à Rains où nous serons briefment, et venés au devant de nous quand vous saurés que nous approcherons. A Dieu vous commans, Dieu soit garde de vous et vous doinst sa grace que vous puissiés maintenir la bonne querelle du royaume de France. Escript à Gien le XXV^e jour de juing. » — *Sur l'adresse*: « Aux loiaux Francois de la ville de Tournay. » — (*Procès*, t. V, p. 125, tiré des *Archives du Nord*, nouvelle série, t. I, p. 520.)

XXVIII

LETTRE DE JEANNE AUX HABITANTS DE TROYES

(4 JUILLET 1429). (P. 216.)

« Jhesus † Maria.

« Très chiers et bons amis, s'il ne tient à vous, seigneurs, bourgeois et habitans de la ville de Troies, Jehanne la Pucelle vous mande et fait sçavoir de par le roy du ciel, son droitturier et souverain seigneur, duquel elle est chascun jour en son service roial, que vous fassiés vraye obéissance et recongnoissance au gentil roy de France quy sera bien brief à Reins et à Paris, quy que vienne contre, et en ses bonnes villes du saint royaume, à l'aide du roy Jhesus. Loiaulx François, venés au devant du roy Charles et qu'il n'y ait point de faulte ; et ne vous doubtés de voz corps ne de voz biens, se ainsi le faictes. Et se ainsi ne le faictes, je vous promectz et certiffie sur voz vies que nous entrerons à l'ayde de Dieu en toultes les villes qui doibvent estre du saint royaulme, et y ferons bonne paix fermes, quy que vienne contre. A Dieu vous commant, Dieu soit garde de vous, s'il luy plaist. Responce brief. Devant la cité de Troyes, escrit à Saint-Fale, le mardy quatriesme jour de juillet. »

Au dos desquelles lectres estoit escrit : ce Aux seigneurs bourgeois de la cité de Troyes. » (*Procès*, t. IV, p. 287-288.)

XXIX

FRÈRE RICHARD. (P. 218.)

Sur ce personnage, voy. la déposition de Jeanne, le Bourgeois de Paris, la Chronique et Monstrelet, cités par M. Quicherat à propos du premier interrogatoire de la Pucelle, t. I, p. 99-100. Monstrelet (II, 63) dit qu'il avait été chassé de Paris parce qu'il se montrait trop pleinement favorable aux Français, et qu'il vint à Gien où il s'attacha à la Pucelle (t. IV, p. 376, 377) ; et Vallet de Viriville accepte son témoignage (*Hist. de Charles VII*, t. II, p. 91). Mais ce témoignage du haineux Monstrelet est détruit par celui de Jeanne même. Elle déclare au procès « qu'elle ne l'avait jamais vu avant de venir à Troyes », ajoutant sur sa première entrevue avec lui les détails que nous avons donnés. (Séance du 3 mars. *Procès*, t. I, p. 99, cf. p. 291.)

A la nouvelle qu'il s'était rallié à la Pucelle, les Parisiens, furieux contre lui, reprirent les dés et les boules qu'il leur avait fait quitter, et rejetèrent la médaille portant le nom de Jésus, qu'il leur avait fait prendre (Journal d'un Bourgeois de Paris, juillet 1429 : t. XL, p. 393, des *Chroniques* de Buchon). Ce frère Richard passait pour avoir prédit l'arrivée de la Pucelle. On racontait : « qu'ès advens de Noël et devant, il avoit preschié par le pays de France en divers lieux et dit entre autres choses en son sermon ; « Semez, « bonnes gens, semez foison de febves : car celui qui doit « venir viendra bien brief. » Les habitants de Troyes semèrent des fèves; les soldats de Charles VII, dans leur détresse, en firent leur profit. (*Procès*, t. IV, p. 182.)

XXX

EXEMPTION D'IMPÔTS ACCORDEE AUX HABITANTS DE GREUX
ET DE DOMREMY. (P. 247.)

Charles, par la grace de Dieu, roy de France, au bailly de Chaumont, aux esleus et commissaires commis et à commettre, à mettre sus, asseoir et imposer les aides, tailles, subsides et subventions audit bailliaige, et tous nos autres justiciers et officiers, ou à leurs lieutenans, salut et dilection. Sçavoir vous faisons que, en faveur et à la requeste de notre bien amée Jehanne la Pucelle, et pour les grands, hauts, notables et prouffitables services qu'elle nous a fait et fait chacun jour au recouvrement de nostre seigneurie : Nous avons octroyé et octroyons de grâce spéciale par ces présentes aux manans et habitants des ville et villaige de Greux et Domremy, oudit bailliaige de Chaumont en Basigny, dont ladite Jehanne est natifve, qu'ils soient d'ores en avant francs, quictes exemptz de toutes tailles, aides, subsides et subventions mises et à mettre oudit bailliaige.... Donné à Chinon (*lire* Château-Thierry), le derrenier jour de juillet, l'an de grâce mil quatre cens vingt-neuf, et de nostre règne le septiesme. Par le roy en son conseil,

BUDÉ.

(Expédition authentique, conservée aux Archives, sect. dom. H, 1535, 3, publiée par Vallet de Viriville dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, 3^e série (1854, t. V, p. 273.)

XXXI

FRAIS DIVERS A LOCCASION DU SACRE (P. 248.)

L'extrait des comptes de Hémon Raguier porte 243 livres tournois, forte monnaie (environ 2240 francs, valeur intrinsèque, à 9 fr. 22 cent, la livre tournois), et trente ducats d'or donnés à diverses fois pendant les mois d'août et de septembre pour les dépenses de la Pucelle au voyage de Reims; en outre une somme de 236 l. t. forte monnaie (2175 fr. 90 cent., valeur intrinsèque), qui se décompose ainsi : 38 l. 10 s. t. pour un cheval qui lui fut donné à Soissons; 137 l. 10 s. t. pour un autre qu'elle reçut à Senlis, et 60 l. t. à Reims pour son père. Indépendamment de ces renseignements, recueillis déjà par La Roque, *Traité de la Noblesse* (Rouen, 1710, in-4°), et par M. J. Quicherat, t. V, p. 266, l'extrait des comptes que l'on trouve dans le ms. de Gaignières, cité plus haut, note un grand nombre de paiements faits aux seigneurs dans cette même campagne : Alençon, Clermont, Vendôme, le Bâtard d'Orléans, etc., et, parmi beaucoup d'autres, Guillaume de Flavy. La Trémouille y figure pour une somme de « 6594 écus d'or et 6890 livres tournois, qui, ès mois de juin, juillet, août et septembre, lui a esté payé pour aider et entretenir audit voyage mil hommes d'armes et mil hommes de trait qu'il avoit de sa compagnie. » (Gaignières, Ms. 772, f° 559.) La Trémouille figure encore au f° 564 pour d'autres sommes reçues toujours « à cause du dit voyage » où il était allé si peu volontiers. (Voy. aussi M. Loiseleur, *Compte des dépenses faites par Charles VII pour le siège d'Orléans*, etc.)

Nous regrettons que Vallet de Viriville, dans la curieuse notice qu'il a publiée, entre tant d'excellents mor-

ceux de critique, sur l'iconographie de Jeanne d'Arc, ait dit que « Jeanne, depuis le jour où elle prit possession de sa carrière, se livra au goût du luxe, qui se développa chez elle d'une manière croissante. » — « Elle aimait, ajoutait-il, passionnément le cheval, l'exercice militaire, les armes et les vêtements de prix, » etc. (p. 3, 4). Jeanne eut des vêtements de prix. Elle en portait au sacre et dans les cérémonies qui suivirent (Chron. des Cordeliers, n° 16, f° 686, recto); Jeanne eut des chevaux: elle en avait une douzaine (tant pour elle que pour ses gens), lorsqu'elle tomba aux mains de l'ennemi (t. I, p. 295). Dans une note tirée par Blanchard du 8^e compte de G. Charrier, receveur général des finances, on lit.:

A Mathelin Raoul, commis au fait de la dépense de l'hostel de la Pucelle, XV^e livres, 26 juin 1429.

A Jeanne la Pucelle la somme de v^e escus d'or, qui luy a esté baillée à diverses fois depuis quatre mois en ça par commandement du roy, pour ses harnois et chevaux par lettres du roy du 26 septembre 1429. (L. Delisle, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1^{re} année (1874), p. 44).

Mais autre chose est de soutenir son rang, autre chose de se *livrer au goût du luxe*. Parmi les textes allégués, il y a bien celui de Boulainvilliers qui dit qu'elle se plaît à monter à cheval et à porter de belles armes (ce sont les armes qu'elle a reçues du roi) : « In equo et armorum pulchritudine complacet. » Mais on est à la veille du voyage de Reims, et il n'en parle que pour opposer son genre de vie à sa nature de jeune fille, et témoigner de son activité : « Inaudibilis laboris et in armorum portatione et sustentatione adeo fortis, ut per sex dies, die noctuque, indesinenter et complete armata maneat. » (T. V, p. 120.) Quant au témoignage de Jean Monnet, que, selon le bruit répandu à l'époque où elle fut visitée, elle avait été blessée pour avoir monté à cheval (t. III, p. 63), comment rapporter à la passion des chevaux ce qui était la conséquence de sa vie militaire ? Le reproche (à prendre les citations de l'auteur lui-même) ne peut donc se justifier que par des emprunts

faits soit à l'accusation : « Item dicta Johanna abusa est revelationibus et prophetiis convertens eas ad lucrum temporale et questum ; nam per medium hujusmodi revelationum sibi acquisivit magnam copiam divitiarum et magnos apparatus et status in officiariis multis, equis, ornamentis » (t. I, 294 ; cf. p. 223, 224), soit à l'extrait de la lettre rapportée à l'archevêque de Reims, Regnault de Chartres, prélat dont les sentiments pour Jeanne, au jugement de Vallet de Viriville lui-même, n'étaient pas beaucoup plus favorables que ceux de l'évêque de Beauvais (t. V, p. 159).

Le voyage du père de Jeanne à Reims a laissé trace dans l'extrait des comptes cité plus haut, et aussi dans les comptes de la ville : « Le lundi 5 septembre 1429, par Anthoine de Hollande, capitaine.... et plusieurs esleus et autres, jusques au nombre de 80 personnes, a esté délibéré de païer les despens du père de la Pucelle, et de lui bailler un cheval pour s'en aller. (Voy. t. V, p. 141 ; cf. p. 266.) Dans les comptes des octrois patrimoniaux faits sur les deniers communs de la ville de Reims, en 1428 et 1429, on trouve la mention d'une somme de « 24 livres parisis à payer à Alis, veuve de feu Raulin Moriau, hostesse de l'Asne royé, pour despens faits en son hostel par le père de Jehanne la Pucelle, qui estoit en la compagnie du roy, quand il fut sacré en ceste ville de Reims. » Cet hôtel de l'Ane rayé est aujourd'hui l'hôtel de la Maison-Rouge, rue du Parvis, devant la cathédrale. On ne voit pas sur quel fondement l'inscription moderne, gravée sur la façade, dit que la mère de Jeanne y fut logée en même temps. (Voy. M. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 266.) Pasquerel a bien dit (t. III, p. 101) que la mère de Jeanne la vint rejoindre avant la levée du siège d'Orléans, mais Lebrun des Charmettes a facilement montré qu'il fallait lire son *frère* dans ce passage.

XXXII

HONNEURS RELIGIEUX OU POPULAIRES RENDUS
A JEANNE D'ARC, (P. 249.)

Les juges de Rouen n'ont pas manqué de tourner contre Jeanne le culte populaire dont elle avait été l'objet : « Item ipsa Johanna in tantum suis adinventionibus catholicum populum seduxit, quod multi in præsentia ejus eam adoraverunt ut sanctam, et adhuc adorant in absentia, ordinando in reverentiam ejus missas et collectas in ecclesiis.... Elevant imagines et repræsentationes ejus in basilicis sanctorum, ac etiam in plumbo et alio metallo repræsentationes ipsius super se deferunt » (t. I, p. 290, 291; cf. p. 101).

Sur ces collectes de la messe, voy. t. V, p. 104, où M. Quicherat en donne un exemple d'après M. Buchon. Sur ces médailles et ces images, voy. Vallet de Viriville. *Iconogr. de Jeanne Darc*. Le même auteur a eu l'occasion de revenir sur ce sujet, dans une note intéressante. Parmi les médailles de plomb, si curieusement recueillies dans la Seine par M. Forgeais, il en est une qu'il a trouvée près du pont Saint-Michel, en 1859 : elle représente, au droit, le Père éternel siégeant sur son trône, et au revers, les armes de la Pucelle. Cette médaille où les armes se voient au complet, fait croire qu'il faut aussi rapporter à la Pucelle une autre médaille où la couronne ne paraît pas au-dessus de l'épée et sur le droit de laquelle, au lieu du Père éternel, on voit une figure de jeune fille avec cheveux longs. Vallet de Viriville a conjecturé avec assez de vraisemblance, que c'est une des médailles auxquelles il est fait allusion dans le procès (t. I, p. 291). Elle aura été frappée à Paris, du vivant de la Pucelle \ car à Paris même Jeanne d'Arc avait des partisans, comme on le vit lorsqu'elle en

approcha. (Vallet de Viriville. *Notes sur deux médailles relatives à la Pucelle*. Paris, 1861, p. 26.)

XXXIII

CHRISTINE DE PISAN. (P. 250.)

Dans un petit poëme, écrit à l'âge de soixante-sept ans, après avoir rappelé l'exil du roi, elle exprime sa joie de voir enfin revenir :

L'an mil quatre cens vingt et neuf
Reprint à luire li soleil,
Il ramené le bon temps neuf.

Elle entreprend de raconter ce miracle ;

Chose est bien digne de mémoire
Que Dieu par une vierge tendre.
Ait adès voulu (chose est voire)
Sur France si grant grace estendre

Tu, Johanne, de bonne heure née,
Benoist soit cil qui te créa !

Elle cite Moïse, délivrant Israël, et Josué :

Il estoit homme
Fort et puissant. Mais tout en somme
Veci femme, simple bergière
Plus preux qu'onc homs ne fut à Romme.
Quant à Dieu, c'est chose légère.

Elle cite Gédéon, Esther, Judith et Débora ; mais Dieu a fait plus encore par la Pucelle :

Car Merlin, et Sebile et Bede,
Plus de cinq cens a la veïrent
Enesperit.

Elle rappelle le siège d'Orléans :

Hée ! quel honneur au féminin
Sexe!...
Une fillette de seize ans
(N'est-ce pas chose fors nature?)
A qui armes ne sont pesans,
Ains semble que sa nourriture
Y soit, tant y est fort et dure.

Si rabaissez, Anglois, vos cornes,
Car jamais n'aurez beau gibier
En France, ne menez vos sornes ;
Matez estes en l'eschiquier.
Vous ne pensiez pas l'autrier
Où tant vous monstriez perilleux ;
Mais n'estiez encour ou sentier
Où Dieu abat les orgueilleux.

Jà cuidiés France avoir gainnée,
Et qu'elle vous deust demourer.
Autrement va, faulse mesgnée !
Vous irés ailleurs tabourer,
Se ne voulez assavouer
La mort, comme vos compaignons.
Que loups pourroient bien devourer ;
Car mors gisent par les sillons.

Et sachez que, par elle, Anglois
Seront mis jus sans relever,
Car Dieu le veult, qui ot les voix
Des bons qu'ils ont voulu grever.
Le sanc des occis sans lever
Crie contre eulz. Dieu ne veult plus
Le souffrir ; ains les resprouver
Comme mauvais, il est conclus.

Elle entrevoit un plus vaste horizon :

En chrestienté et en l'Église
Sera par elle mis concorde,

Des Sarrasins fera essart
En conquerant la Sainte Terre.

Mais le sentiment national la ramène aux Anglais :

Si est tout le mains qu'affaire ait
Que destruire l'Englescherie

Le tems advenir mocquerie
En sera faict : jus sont rué.

Elle interpelle les Français rebelles :

Ne voiez-vous qu'il vous fust mieulx
Estre alez droit que le revers
Pour devenir aux Anglais serfs ?

Mais maintenant le roi est sacré :

A très grant triumphe et puissance,
Fu Charles couronné à Rains.

Elle ne doute point que la France ne lui revienne :

Avecques lui la Pucellette,
En retournant par son païs,
Cité, ne chastel, ne villette
Ne remaint. Amez ou hays
Qu'ils soient, ou soient esbaïs,
Ou assurez, les habitants
Se rendent ; peu sont envahys
Tant sont sa puissance doubtons !

Paris pourtant lui donne quelque inquiétude :

Ne sçai se Paris se rendra,
Car encoures n'y sont-ilz mie,
Ne se la Pucelle attendra.

Mais elle ne s'y arrête pas :

Car ens entrera, qui qu'en groigne ;
La Pucelle lui a promis.
Paris, tu cuides que Bourgoigue
Defende qu'il ne soit ens mis ?
Non fera, car ses ennemis
Point ne se fait. Nul n'est puissance
Qui l'en gardast, et tu soubmis
Seras et ton oultrccuidance.

Elle date sa pièce :

L'an dessusdit mil quatre cens

Et vingt et neuf, le jour où fine
Le mois de juillet.

(*Procès*, t. V, p. 4 et suiv.)

XXXIV

RENÉ D'ANJOU. (P. 254.)

René, duc de Bar, devint duc de Lorraine, le 31 janvier 1431. Menacé par les Anglais et les Bourguignons, il avait d'abord fait trêve avec eux (mai 1428) et s'était même décidé à faire hommage à Henri VI: l'acte signé sur sa procuration est datée du surlendemain de la prise d'Orléans, 10 mai 1429. La marche des événements le ramenait à la cause de son pays originaire et de sa race. Il vint au sacre de Charles VII : nous le retrouverons auprès du roi dans la suite de l'expédition; et le 3 août il dénonçait à Bedford sa renonciation à tous les hommages et serments prêtés en son nom. (Voy. Dom Calmet, *Hist. ecclés. et civile de Lorraine*, t. II, col. 766 (Éd. in-f° 1728) ; A. Digot, *Histoire de Lorraine* : t. II, p. 342.)

XXXV

MISSION DE JEANNE D'ARC. (P. 267.)

J'ai donné les textes qui me paraissent déterminer avec précision le grand objet et le vrai sens de la mission de Jeanne d'Arc. Deux critiques fort distingués ont discuté mon opinion à cet égard : MM. du Fresne de Beaucourt (*Correspondance littéraire*, 25 avril 1860), et le P. Gazeau

(*Etudes religieuses, historiques et littéraires*, septembre 1860), et ce dernier a repris la question en deux autres articles sur la mission de Jeanne d'Arc, mars-avril 1862, janvier-mars 1866.

J'ai tenu compte de leurs observations sur des points de détail où ma pensée avait pu n'être pas bien comprise ; mais il m'est impossible de m'y rendre sur ce qui est le fond même de l'affaire, à savoir, l'objet final de la mission : l'expulsion des Anglais. Sur ce point-là, je n'en puis croire que la parole de Jeanne, et, de peur qu'il n'y ait eu parmi ses contemporains, comme parmi nous, différentes manières de les entendre, je les vais prendre là où je les trouve sans intermédiaire ni interprétation : dans les actes authentiques. C'est là que j'appelle la discussion.

Que font les deux critiques de la déclaration de Jeanne dans sa lettre aux Anglais ? M. du Fresne de Beaucourt dit que, de son aveu, elle ne savait alors ni A ni B, et il pense peut-être de ce message ce qu'il dit expressément de la lettre aux habitants de Reims¹ : qu'elle a été écrite sous la dictée des seigneurs qui poussaient aux aventures (des seigneurs qui avaient peur de la mener droit à Orléans !)

A mon avis, nul document n'exprime mieux et plus sûrement la pensée de Jeanne ; nul ne porte plus nettement et plus glorieusement son nom. Et quant à ne savoir ni A ni B, elle le confesse, sans aucun doute-, mais elle ne croyait pas que cela fît rien à l'affaire : « Messire, disait-elle, a un livre ou nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature. » Elle ne savait ni A ni B ; mais, pour le moins, savait-elle bien elle-même ce pour quoi elle était envoyée de Dieu : et c'est là, ni plus ni moins, ce qu'elle déclare quand elle dit dans sa lettre : « Je suis cy venue de par Dieu pour vous bouter hors de toute France. » Tous les textes que M. du Fresne de Beaucourt a accumulés dans un nouvel article sur *Jeanne d'Arc et sa mission* (*Revue des questions historiques*, 1^{er} octobre 1867, p. 383 et suiv.),

1. *Le règne de Charles VII*, d'après M. Henri Martin, p. 61, note 3.

ne peuvent prévaloir contre cette déclaration capitale qui est en parfait accord avec toute la conduite de Jeanne d'Arc, et avec les faits accomplis, sainement entendus, puisque le résultat incontestable de la mission de Jeanne d'Arc a été, comme nous le verrons, l'expulsion des Anglais.

Le P. Gazeau, qui range dans le camp des juges de Rouen les « historiens contemporains » qui ne bornent pas la mission de Jeanne d'Arc à la délivrance d'Orléans et au sacre de Reims, se tire bien aisément d'affaire au sujet des déclarations authentiques de Jeanne d'Arc. Il ne cite point dans leur entier les mots de la lettre aux Anglais : « *Je suis cy venue de par Dieu pour vous bouter hors de toute France ;* » il se borne à dire *qu'elle les menace* de les bouter hors de toute France. (*Etudes religieuses*, mars-avril 1862, p. 175.) Et quant à la réponse de Jeanne, le 2 mai, à ses juges qui la pressaient de quitter l'habit d'homme : « Quand j'aurai fait ce pourquoi je suis envoyée de par Dieu, je prendrai habit de femme, » il n'y voit qu'une « illusion suggérée par la nature et permise par une maternelle condescendance de ses voix. » (*Études religieuses*, etc., janvier-mars, 1866, p. 337; cf. mars-avril 1862, p. 177.) Lorsqu'on rapporte ces déclarations de Jeanne sur « ce pourquoi elle est envoyée de Dieu » à une illusion, a-t-on bien le droit de ranger les autres du côté des juges de Rouen?

Hâtons-nous de dire que je n'y relègue pas le P. Gazeau davantage. Personne ne croit plus que lui à la sainteté de Jeanne d'Arc : mais personne n'a jamais imaginé de défendre sa mission en attribuant ce qu'elle en dit à de fausses suggestions de sa nature ; personne n'a cru défendre le caractère sacré de ses voix en parlant de leur condescendance maternelle pour une croyance déclarée une erreur; et l'on a plus d'une raison d'être choqué de cette phrase : « Cette fille si pieuse, douce, d'un bon sens exquis, devait pourtant, par suite de son illusion, faire à Rouen une chute non moins déplorable que celle de Beaurevoir » (art. de 1866, p. 329). J'aime mieux rappeler le P. Gazeau

à ce qu'il dit en termes excellents du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, et finir ce débat en répétant avec lui: « Nous consentons à n'avoir pas d'autres pièces pour nous prononcer sur la mission de Jeanne d'Arc. Si son témoignage tel qu'il y est exposé si clair en lui-même, tant de fois réitéré, entouré de garanties si nombreuses, si inviolables, rendu incontestable par les contradictions mêmes des juges, si ce témoignage ne donne pas le dernier mot de sa mission, nous osons le dire à ceux qui le récusent : il n'y a plus pour eux rien de certain, non-seulement sur la mission mais encore sur toute la vie extraordinaire de la Pucelle d'Orléans » (art. de 1862, p. 183). C'est à ce sage avis que je me conforme. Ces paroles trouveront je pense leur pleine justification dans ce que j'aurai à dire sur l'attaque de Paris et la prise de Jeanne à Compiègne : deux événements qui me donneront occasion de répondre aux arguments que l'on en a voulu tirer contre la divinité de sa mission. (Voy. p. 301, 338, et ci-après, n° XLV, p. 436.)

XXXVI

LETTRE DE JEANNE AU DUC DE BOURGOGNE (17 JUILLET 1429). (P. 273.)

« † Jhesus Maria.

« Hault et redoubté prince, duc de Bourgoingne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, que le roy de France et vous, faciez bonne paix ferme, qui dure longuement. Pardonnez l'un à l'autre de bon cuer, entièrement, ainsi que doivent faire loyaulx chrestians; et s'il vous plaist à guerroyer, si alez sur les Sarrazins. Prince de Bourgoingne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que requerir

vous puis, que ne guerroyez plus ou saint royaume de France, et faictes retraire incontinent et briefment voz gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit saint royaume; et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix à vous, sauve son honneur, s'il ne tient en vous. Et vous faiz à savoir de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur et sur voz vie, que vous n'y gagnerez point bataille à rencontre des loyaux François, et que tous ceulx qui guerroyent oudit saint royaume de France, guerroyent contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur. Et vous prie et requiers à jointes mains, que ne faictes nulle bataille ne ne guerroyez contre nous, vous, voz gens ou subgiez; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous, Et a trois sepmaines que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourd'hui dimenche XVII^e jour de ce présent mois de juillet, ce (se) fait en la cité de Reims : dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis nouvelles dudit hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist; et prie Dieu qu'il y mette bonne pais. Escript audit lieu de Reims, ledit XVII^e jour de juillet. »

Sur l'adresse : « Au duc de Bourgoingne. » (*Procès*, t. V, p. 126. L'original est encore aux archives de Lille.)

XXXVII

LETTRE DE JEANNE AUX HABITANTS DE REIMS

(5 AOÛT 1429). (P. 277.)

« Mes chiers et bons amis, les bons et loyaux François de la cité de Rains, Jehanne la Pucelle vous faict à savoir de ses nouvelles, et vous prie et TOUS requiert que vous ne faictes nul doubte en la bonne querelle (que elle mayne pour le sang royal : et je vous promet et certiffy que je ne vous abandoneray point tant que je vivray. Et est vray que le roy a faict trêves au duc de Bourgogne quinze jours durant, par ainsi qu'il ly doibt rendre la cité de Paris paisiblement au chieff de quinze jour. Cependant ne vous donnés nule merveille se je ne y entre si brieftvement, combien que des trêves qui ainsi sont faictes, je ne soy point contente et ne sçay si je les tendroy, mais si je les tiens, ce sera seulement pour garder l'honneur du roy, combien aussy que ilz ne rabuseront point le sang royal, car je tiendray et maintiendray ensemble l'armée du roy pour estre toute preste au chief desdictz quinze jours, s'ils ne font la paix. Pour ce, mes très chiers et parfaicts amis, je vous prie que vous ne vous en donnés malaise tant comme je vivray, mez vous requiers que vous faictes bon guet et gardez la bonne cité du roy; et me faictes savoir scil y a nuls triteurs qui vous veulent grever, et au plus brief que je pourray, je les en osteray ; et me faictes savoir de vos nouvelles. A Dieu vous commande qui soit garde de vous.

« Escript ce vendredy, cinquiesme jour d'aoust, emprés un logis sur champ ou chemin de Paris. »

Sur l'adresse: « Aux loyaux Franxois habitans en la ville de Rains. » (*Procès*, t. V, p. 139.)

XXXVIII

RETRAITE DES ANGLAIS. (P. 284.)

Lefebvre Saint-Remi, historien bourguignon, dit que les Français battirent en retraite devant les Anglais en cette journée (t. IV, p. 435), et il semble avoir pour lui Jean Chartier qui dit : « Le lendemain matin, environ dix heures, se deslogea l'ost desdiz Franchois, et s'en alla à Crespi, en Valois, et *aussy tost* s'en retournèrent lesdis Anglois à Paris » (t. IV, p. 84). Mais le vrai sens, du mouvement des Français est indiqué par P. de Cagny (t. IV, p. 23), et par le rédacteur du Journal du siège (t. IV, p. 196). Lefebvre Saint-Remi lui-même confirme, contre sa propre assertion, l'opinion que nous avons suivie, quand il dit que, plusieurs voulant poursuivre les Français, le régent ne le voulut pas souffrir « pour le doubte des embusches ». Monstrelet (II, 68) se borne à dire qu'ils « se deslogèrent les uns de devant les autres sans plus rien faire (t. IV, p. 389). » Il ne se serait pas exprimé de la sorte, si les Français s'étaient retirés par peur des Anglais.

La Chronique rédigée à Tournai exprime très-bien la situation : « Et fait à présupposer et à exstimer que se toudis eüst procédé, avant tost eüst reconquesté tout son roiaulme, car les Englés et aultres ses adversaires estoient si esbahis et efféminés que à paines se osoient amonstrer ne deffendre la plus part de eulx, sans espérance de éviter la mort fors par fuir. » (Chron. des Pays-Bas, *Coll. de chron. belges*, t. III, p. 414.)

XXXIX

LES TRÊVES AVEC LE DUC DE BOURGOGNE (P. 287.)

Charles VII, qui avait vu venir des députés du duc de Bourgogne à Reims, et en avait, selon toute apparence, reçu déjà des promesses, lui envoya comme ambassadeurs à Arras son chancelier l'archevêque de Reims, les sires d'Harcourt, de Dampierre, de Gaucourt et deux autres. Le duc de Savoie, qui depuis si longtemps était le médiateur des trêves partielles conclues entre les pays de Bourgogne proprement dits et quelques provinces françaises du voisinage (Bourbonnais, etc.), leur prêtait encore son concours pour une complète réconciliation. Les articles, rédigés par ses envoyés et agréés du roi¹ furent présentés au duc. Le roi se déclarait prêt à faire des réparations pour le crime de Montereau, même plus qu'il ne convenait à la majesté royale, dit Monstrelet (II, 67). Il s'en excusait sur sa jeunesse, et promettait la mise en jugement des coupables; il consentait aux restitutions, aux indemnités, aux abolitions réclamées; il dispensait le duc de lui faire hommage : et cette dispense semblait moins stipulée à l'avantage du duc lui-même qu'au détriment du roi personnellement, car si le roi mourait avant le duc, le duc devait faire hommage à ses héritiers. Le duc soumit ces propositions à son conseil, et elles y trouvèrent faveur. Le plus grand nombre désirait la paix avec la France. « Et mesmement, dit Monstrelet, ceux de moyen et de bas estat y estoient si affectés, que dès lors ils s'empressoient autour du chancelier pour obtenir de lui des

1. On peut voir ces articles avec leur acceptation par le roi, portant la date du 16 août 1429, jour où ils furent présentés, dans les *Preuves de l'Histoire de Bourgogne*, de dom Plancher, t. IV, n° LXX, p. LXXVIII-LXXX.

grâces, des lettres de rémission, comme si le roi fût pleinement en sa seigneurie. » (*Ibid.*)

La réponse de Philippe le Bon à peine arrivée, le duc de Savoie dépêcha vers Charles VII, et bientôt les envoyés du duc de Bourgogne rejoignirent eux-mêmes à Compiègne, le 27 août, ceux du roi qui revenaient d'Arras. On convint d'une trêve de quatre mois (jusqu'à Noël), trêve à laquelle les Anglais étaient libres d'accéder. Il fut dit que dans cet intervalle on ouvrirait des conférences pour la paix générale ; la ville d'Auxerre en devait être le siège : le duc de Savoie serait invité à y venir et durant les conférences tiendrait la ville entre ses mains. On en fixait l'époque au 1^{er} avril 1430. Tous ces points furent, dit-on, arrêtés et signés en conseil ce même jour par le roi, puis envoyés au duc de Bourgogne, acceptés de lui à Arras par lettres patentes du 12 octobre, et du roi par lettres du 4 novembre à Issoudun. (Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 131-133, et *Preuves*, n^o LXX, p. LXXVIII-LXXX.) La trêve elle-même fut, sans plus attendre, publiée par Charles VII par lettres du 28 août. Ces lettres viennent d'être éditées par M. J. Quicherat d'après un *vidimus* du 14 octobre, conservé aux archives de Douai. La trêve à laquelle les Anglais ont la faculté d'accéder s'étend, sauf quelques exceptions, aux pays situés au N. de la Seine : « C'est assavoir en tout ce qui est par deçà la rivière de Saine, depuis Nogent-sur-Saine jusques à Harefleur, sauf et réservées les villes, places et forteresses faisans passage sur la dicte rivière de Saine ; réservé aussi à nostre dit cousin de Bourgoingne que, se bon luy semble, il porra, durant ladicte abstinence, employer luy et ses gens à le deffence de la ville de Paris et résister à ceulx qui voudroient faire guerre ou porter dommage à icelle; à commencer la dicte abstinence, c'est assavoir depuis le jour d'uy, XXVIII^e jour de ce présent mois d'aoust au regart de nostre dit cousin de Bourgoingne, et au regard des dits Anglois du jour que d'iceulx aurons sur ce receu leurs lectres et consentement; et à durer jusques au jour du

Noël prochain venant. » (*Nouveaux documents sur Charles VII et Jeanne d'Arc*, publiés par M. Jules Quicherat, p. 4. Paris, 1866.)

Je crains que M. Quicherat n'ait un peu exagéré les conclusions que l'on peut tirer de cette pièce. La trêve qui y est proclamée était connue par d'autres documents. Nous en avons déjà pris l'indication dans un de ceux que M. Quicherat lui-même a publiés dans son précieux recueil : *Mémoire à consulter sur Guillaume de Flavy (Procès de Jeanne d'Arc, t. V, p. 174)*. « Auquel, par traité fait audit Compiègne, le 28 dudit mois d'aoust (1429) avoit esté accordé trêve jusques au jour de Noël, prorogée depuis de trois mois, pendant laquelle, la dicte ville de Compiègne seroit mise ès mains dudit duc ou de ceulx qui seroient pour ce par lui commis¹. » En fait, la trêve ne s'est pas étendue aux Anglais ; et pour ce qui touche Paris, il ne faut pas oublier les engagements précédents qu'elle confirme, et dont Jeanne nous a indiqué elle-même la clause essentielle dans sa lettre aux habitants de Tournai : c'est que le duc promettait au roi de lui livrer Paris. On s'explique la liberté qu'il laissa au duc de le défendre contre tout assaillant, s'il espérait le recevoir de ses mains. Charles VII, sur ce point, pouvait bien être dupe ; mais il ne faut pas lui prêter l'odieuse pensée de conspirer avec ses ennemis contre la Pucelle. Tout ce qu'on peut légitimement conclure, c'est qu'au 28 août, en signant cette trêve, il n'avait nulle envie d'aller attaquer Paris, et que s'il y vint, c'est qu'il y fut entraîné, en quelque sorte malgré lui, par la Pucelle, comme nous l'avons induit d'autres passages.

1. Elle avait été vue et avait été mentionnée par Du Tillet : « Lettre dudit Roy Charles de l'abstinence de guerre jusques à Noël ensuyvante, faite avec ledit duc de Bourgogne tant pour luy que les Angloys ès païs et limites déclarés, le 28 août 1429. » Parlement, Registre des ordonnances Barbines, feuil. 13. (Du Tillet, *Recueil des traités d'entre les roys de France et l'Angleterre*, t. II, p. 363 (Éd. 1606).)

XL

MESURES DE DÉFENSE DES ANGLAIS EN NORMANDIE (P. 290.)

Les comptes de P. Sureau, trésorier de Normandie (Bibl. nat. Ms. Suppl. fr. 3795), portent la trace de mesures défensives prises à la suite de la délivrance d'Orléans contre les incursions des *brigands* en Normandie, brigands qui ne sont autres que les émigrés tentant de rentrer par la force dans leur pays (voy. L. Puiseux, *l'Emigration normande au XV^e siècle*, p. 63. Caen, 1866).

Une lettre de Bedford en date de Vernon, 27 août, ordonne la revue par les divers baillis de tous les hommes d'armes « tant Anglois comme Normands » convoqués par lui en Normandie et pays de conquête « pour résister aux damnables entreprises des ennemis de mondit seigneur le Roi, qui s'efforcent de conquérir païs en ses terres et mesmement de subjuguer la bonne ville de Paris. » (Catalogue de pièces relatives à l'Angleterre contenues dans les cartons des rois de France et non inventoriées, p. 383 : catalogue dressé par Teulet et conservé en épreuves aux Archives nationales.)

XLI

L'ASSAUT DU 8 SEPTEMBRE. (P. 295.)

« Interrogée se quant elle alla devant Paris, se elle l'eust par révélation de ses voix de y aller : respond que non ; mais à la requeste des gentils hommes qui vouloient

faire une escarmouche ou une vaillance d'armes; et avoit bien entencion d'aller oultre et passer les fossés » t. I, p. 147 (Interrog. du 13 mars). Cf. p. 168 et 250.

Sur les particularités de l'assaut, voy. Chron., chap. LXI, et t. IV, p. 26 (Cagny), p. 87 (J. Chartier); p. 198 (Journal); p. 457 (Clém. de Fauquemberque, t. XV, f° 18) : « Et hastivement plusieurs d'iceulx estans sur la place aux Pourceaux et environs près de ladicte porte (Saint-Honoré), portant longues bourrées et fagots, descendirent et se boutèrent ès premiers fossés, esquels point n'avoit d'eau, et gettèrent lesdites bourrées et fagots dedans l'autre fossé prochain des murs, esquels avoit grant eau. Et à celle heure y ot dedans Paris gens affectés ou corrompus, qui eslevèrent une voix en toutes les parties de la ville de çà et de là les pons, crians que tout estoit perdu, » etc. Cf. le Bourgeois de Paris (t. IV, p. 465, 466), qui rappelle Judith et Holopherne (la Pucelle pour lui n'est pas Judith). On peut laisser à sa charge tout une moitié de la sommation qu'il prête à Jeanne (cf., t. I, p. 148).

L'ancienne porte Saint-Honoré était dans la rue de ce nom, un peu à l'ouest de la place actuelle du Palais-Royal. La rue des Remparts, près le Théâtre-Français, indiquait le voisinage des remparts en cet endroit. En supprimant cette rue pour faire une place, on avait eu l'heureuse idée d'y relever le souvenir de la Pucelle par le nom de *place Jeanne-d'Arc*. Mais la statue de Jeanne d'Arc ayant été reportée plus loin, la place a pris son nom du *Théâtre-Français*.

Quant à la terreur qu'inspirait aux partisans de l'Angleterre l'attaque de la Pucelle, on en trouvera d'autres preuves encore dans les délibérations capitulaires de Notre-Dame (1. 1. 414, f° 79 à 82 (Voy. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 118).

Sur la blessure de Jeanne, voy. t. I, p. 57, 260 et les auteurs cités pour l'attaque de Paris. La Chronique du ms. de Lille se montre plus haineuse que bien informée quand elle dit : « Mais par la ruse de plusieurs bons et

saiges clers, lesquels dirent au commun que c'estoit cause fainte dyabolique et erreur à ceulx qui le creoient, lui fu envoiet ung vireton lequell li percha tout oultre la cuisse, dont se party plus que le pas et retourna en l'ost du Dolfin.» (*Bulletin de la Société de l'Hist. de France*, 1857, p. 103.)

L'Anonyme de la Rochelle qui a le tort de faire venir le roi devant Paris, quand il était à Saint-Denis parle aussi de la terreur qui régnait dans la place et montre la confiance dont étaient animés les soldats de la Pucelle : ils avaient selon lui pénétré jusque dans la ville. C'est la nuit et non la blessure de la Pucelle qui décide leur retraite : « Lorsque la dite Pucelle estoit à ès dittes ruhes fut blessée à la jambe; mais elle fut tantost guérie. Et est vray que c'estoit moult merveilleuse chose du grand nombre de canons et de coulevrines que ceux de Paris tiroient contre nos gens; mais oncques ne fut blessé ne tué homme que l'on peust savoir, fors Jean de Villeneuve, bourgeois de la Rochelle qui fut tué d'un coup de canon. Et advint que plusieurs de nos gens furent frappés des dits canons, mais ils ne leur fesoient nul mal; et ramassoient les pierres qui les avoient frappés et les monstroyent à ceux qui estoient sur les murs de la dite ville de Paris, et ne furent ceux d'icelle ville, les Anglois et Bourguignons estans dedans, si hardis de faire aucune saillie sur nos dits gens ; ains le Roy nostredit S^r estant devant la dite ville de Paris ceux d'icelle ville avoient si grande peur que quand la dite Pucelle et nos dits gens y donnoient le dit assault, ils s'enfuyoient ès églises et cuidoient que la ville fust prise, ainsy que plusieurs religieux et autre qui lors estoyent en icelle ville rapportèrent après au Roy nostre dit S^r. »

Après cela on peut trouver bien mal venue l'excuse qu'il donne à la retraite de Charles VII :

« Mais pour deffault de vivres, le Roy s'en retourna rafrechir sur la rivière de Loyre et laissa le plus de ses gens en garnison ès villes chasteaux et places qu'il avoit pris pour mener guerre et lever bastides à ceux de ladite ville de Paris.

C'est à proprement parler la fin de ce récit curieux : car les faits qui suivent, à savoir la prise du Château-Gaillard par La Hire, le siège de Compiègne, la captivité et la mort de Jeanne d'Arc, racontés en quelques lignes, sont évidemment une addition postérieure.

On lit dans la circulaire du roi sur sa retraite après l'attaque de Paris : « Après avoir reconquis plusieurs places, nous avons négocié avec notre cousin le duc de Bourgogne. Jour a été tenu et abstinence de guerre conclue jusqu'à Noël prochain. Et, pour ce que, si, durant icelle abstinence, attendu le très-grand nombre de gens qui sont en nostre compagnie, feussions demorez en nos pays de par deçà, ce eust esté la totale destruction d'iceulx, veu que ne les povons employer au fait de guerre : nous, pour alléger nosdits pays, et aussi pour assembler et mestre sus plus grant armée, afin de retourner après le temps de ladite abstinence, ou plus tost se besoin est, à toute puissance, à entendre et poursuivre le demourant de noz conquête et recouvrement de nostre seigneurie, avons délibéré de faire un tour oultre ladite rivière de Seine, et pour la garde du dit pays, nous avons institué lieutenant général le comte de Clermont, le comte de Vendôme, etc. » (Archives municipales de Reims : communiqué par M. Louis Paris et cité par Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 120.)

XLII

RETRAITE DU ROI DE SAINT-DENIS A GIEN. (P. 297.)

Avec les lettres de Charles VII relatives à la trêve du 28 août, M. J. Quicherat vient de publier, d'après un autre *vidimus* des archives de Douai, d'autres lettres par lesquelles le roi accorde que les villes de Paris et de Saint-Denis, le château de Vincennes et les ponts de Charenton

et de Saint-Cloud soient compris dans cette trêve. J'avais moi-même recueilli cette pièce d'après l'original qui est à Lille¹, et qui m'avait été communiqué par M. Leglay, mort depuis quelques années. Je puis donc, après la publication de M. Quicherat, me borner à quelques observations relatives au point dont il s'agit dans cette note. Monstrelet dit que Charles VII, en quittant Saint-Denis, vint à Senlis, que ce fut de Senlis qu'il repartit pour la Loire (II, 70-72), et au premier abord cette pièce semblerait lui donner raison, puisqu'elle porte : « Donné à Senlis, le XVIII^e jour de septembre l'an de grâce mil CCC et vingt neuf, et le septieme de nostre regne. » Mais est-il allé vraiment à Senlis pour y rester au moins jusqu'au 18? Cela est peu probable. Les chroniqueurs français disent qu'il partit le 13 de Saint-Denis pour retourner sur la Loire, et que le 21 il était à Gien ; le héraut Berri semble donner les étapes de son voyage, par Lagny, Provins, Bray, Sens, Courtenay et Château-Regnart. Or, le roi n'a guère pu arriver plus tard que le 21 à Gien, car le 23 il envoyait de Gien un message aux habitants de Troyes, et le registre des assemblées de la ville qui le constate dit que dans la même séance où on en fit lecture aux notables de la ville, on leur communiqua une lettre de la Pucelle, datée de Gien, le 22 (*Procès*, t. V, p. 145). On ne peut admettre, avec ce que l'on sait du voyage du roi par le héraut Berri, qu'il ait fait la route de Senlis à Gien en trois jours ; et l'on ne peut supposer davantage que voulant, après l'assaut de Paris, retourner sur la Loire, il soit allé de Saint-Denis à Senlis pour y passer cinq jours. Il est donc probable que la lettre de Senlis a été expédiée au nom du roi par le comte de Clermont, son lieutenant dans les provinces du Nord, et par le chancelier qu'il avait laissé avec le comte de Clermont pour suivre les négocia-

1. Outre l'original sur parchemin, les archives de Lille en ont un *vidimus* de la même provenance, à la date du 16 octobre, trois jours après celui de Douai.

tions commencées. C'est ce qui résulte de la souscription même de la lettre. On lit en effet sur le repli : « Par le roy en son conseil tenu par mons^r le comte de Clermont, son lieutenant général ès païs de par deçà Seine, le conte de Vendosme, vous [le chancelier Regnault de Chartres], Christophe de Harcourt, le doyen de Paris, et plusieurs autres présents. » Le chancelier était encore avec le comte de Clermont à Senlis, quand le duc de Bourgogne, ayant reçu peut-être avec ces lettres le sauf-conduit du roi, partit d'Hesdin le 20 septembre pour se rendre à Paris, où il entra le 30. Le chancelier et le comte allèrent de Senlis le saluer au passage (Monstrelet, II, 73).

XLIII

RETRAITE DE CHARLES VII. (P. 298.)

Sur cette opposition constante du parti dominant à la Pucelle, voyez M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, § 4, p. 30 et suiv.

On a accusé Perceval de Cagny de partialité dans ses appréciations : mais il n'est pas le seul qui ait ainsi jugé l'affaire de Paris. Berri rapporte à La Trémouille l'ordre de renoncer à l'attaque (t. IV, p. 47). Le Journal du siège d'Orléans dit : « Et certes aucuns dirent depuis que se les choses se feussent bien conduites, qu'il y avoit bien grante apparence qu'elle en fust venue à son vouloir, car plusieurs notables personnes estans lors dedans Paris, lesquels cognoissoient le roi Charles, septième de ce nom, estre leur souverain seigneur, lui eussent faict plainière ouverture de sa principale cité de Paris » (t. IV, p. 200). Et Pierre Cochon dans sa *Chronique normande*, ne parle pas autrement : « Et estoient lesdits assaillans si près des murs qu'il ne falloit mès que lever les eschielles dont ils estoient

bien garnis, et ils eussent esté dedens; mès fu avisé par ung nommé monseigneur La Trimouille du coté dudit Charles : car il auroit trop grant occision.... Et auxi l'en disoit que monseigneur de Bourgogne avoit envoyé ung herault devers ledit Charles, en disant qu'il tendroit l'apointement qu'il avoit fait avec ledit Charles, et cessast lui et ses gens, mès s'il y avoit apointements entre eux, quel il estoit, je n'en sauroye parler; mes toutes voies il y eut trêve jusques à Noel ensuivant, et ainssi fit ledit Charles audit assault sonner de retraite et se retrairent; et croy qu'ils eussent gaigné ladicté ville de Paris, se l'en les eut lessié faire. » (P. Cochon, *Chron. normande*, chap. LI, p. 460, Éd. Vallet de Viriville, ou *Procès*, t. IV, p. 342.) — Ajoutez ce que dit la Chronique rédigée à Tournai : « Et en tout ce voiage la Pucelle ne avoit aultre intention, fors de elle et ses gens aler assallir la ville et cité de Paris, devant laquelle elle fist plusieurs courses avec les siens et partout là autour. Et estoit courouchée que aultrement ne se faisoit; mais les cappitaines ne se accordèrent assallir ladite ville; ains par aulcuns du conseil du roi, firent retraire leurs gens d'armes, dont il convint que ladite Pucelle se retraiist à Saint-Denis où le roi se tenoit. Et trois jours après, le roi créand aulcun de son conseil, contre le gré de ladicté Pucelle s'en ala menant icelle avec lui oultre la rivière de Loire. Et là se tint tout le yver sans gaires besogner au fait de la guerre, dont ladicté Pucelle estoit très malcontente; mais ne le povoit amender. » (Chron. des Pays-Bas, etc., ap. Smet, *Coll. des chron. belges*, t. III, p. 415.)

XLIV

LIEUTENANCE DU DUC DE BOURGOGNE (P. 301.)

Le Bourgeois de Paris dit : « Environ huit jours après (l'arrivée du duc de Bourgogne à Paris) vint le cardinal de

Vincestre à belle compagnie, et firent plusieurs conseils, tant qu'enfin à la requeste de l'Université, du Parlement, de la bourgeoisie de Paris, fut ordonné que le duc de Bedford serait gouverneur de Normandie, et le duc de Bourgogne serait régent de France (p. 308). » Le greffier du Parlement est d'accord avec le Bourgeois sur le temps de l'arrivée du duc de Bourgogne et du cardinal de Winchester. Le duc arrive le vendredi 30 septembre et le cardinal le jeudi 6 octobre. Il note au 10 octobre un message considérable : c'est le chancelier de France, Regnault de Chartres, qui vient à Saint-Denis pour conférer avec les officiers du duc de Bourgogne. « Lundi, X^e jour d'octobre, vinrent par sauf-conduit en la ville de Saint-Denis, messire Regnault de Chartres, archevesque de Reims, chancelier, et autres conseillers, ambassadeurs de messire Charles de Valois, en espérance d'assembler et traicter avec les seigneurs et gens du roy estans à Paris. Et ce mesme jour, par l'ordonnance du conseil, mess. Jehan de Luxembourg et messire Hue de Lannoy alèrent de par devers le dit archevesque et ce mesme jour retournèrent : *quid inter eos actum sit novit qui nihil ignorat.* »

Bedford avait su mettre le duc de Bourgogne en garde contre ces séductions. Il lui avait cédé, non pas la régence, comme le dit le Bourgeois de Paris, mais la lieutenance du royaume : « Jeudi, XIII^e jour d'octobre, en la présence du duc de Bourgogne et des habitants de Paris assemblés, furent en la sale de céans sur Seyne publiées les lettres de l'abstinence d'entre mess. Charles de Valois et aucunes des villes et forteresses à luy obéissans dont estoit faite mention, furent aussi publiées les lettres de la lieutenance et gouvernement baillé au dit duc de Bourgogne et par luy accepté à la requête du duc de Bedford régent, du cardinal d'Excestre (Winchester), de l'Université, des prévost des marchands, et eschevins de Paris si comme on disait » (*Registres du Parlement*, t. XV, f^o 18 verso). Monstrelet (II, 73) ne parle que du gouvernement de Paris. Mais ces pouvoirs allaient plus loin. On peut voir aux archives de

Douai un *vidimus* de Simon Morhier, en date du 14 octobre, relatant la lettre de Henri, roi de France et d'Angleterre, datée de la veille, qui nomme Philippe le Bon gouverneur de la « prévosté et vicomté de Paris, et des villes et bailliages de Chartres, Melun, Sens, Troyes, Chaumont en Bassigny, Saint-Jangou (Saint-Gengoux-le-Royal), Vermandois, Amiens, Tournaisis, Saint-Amand, sénéchaussée de Ponthieu. » C'étaient presque toutes les possessions des Anglais dans la France du Nord, moins Calais et la Normandie. Mais il ne s'agissait que d'une lieutenance et non de la régence. Pour ce titre, le Parlement aurait dû intervenir, et il n'y en a pas trace dans les actes. Bien plus dans la pièce même où le duc de Bourgogne reçoit ces pouvoirs, Bedford est appelé notre « oncle le régent ». Quant au comté de Champagne et de Brie, il fut donné au duc de Bourgogne « comme apanage en succession mâle, » par un acte du 12 février 1429 (1430) (la copie sur parchemin est aux archives de Lille) : investiture qui fut ratifiée par le conseil le 9 mars suivant (Rymer, t. X, p. 454, et *Proceedings*, t. IV, p. 31). C'est à peu près à la même date qu'on donne ordre aux capitaines de lui remettre Montereau-faut-Yonne, Nogent, Montigny-le-Roi, Meaux (les originaux de ces ordres sont aux archives de Lille).

Le Bourgeois de Paris (p. 399) dit que le duc de Bourgogne repartit la vigile St Luc (17 octobre). Clément de Fauquemberque, on l'a vu, note en ce jour le départ de Bedford. « Et le XVII^e jour de ce mois partirent de Paris pour aler en Normandie le duc de Bedford, régent, et sa femme, sœur du duc de Bourgogne, » etc. (*Registres du Parlement, ibid.*) Il ajoute que le duc de Bourgogne l'accompagna jusqu'à Saint-Denis et partit lui-même le mardi suivant (le lendemain, 18). (*Ibid.*)

XLV

LA CAMPAGNE DE PARIS. (P. 303.)

La campagne de Paris était-elle dans la mission de Jeanne d'Arc ? — Je ne sais pourquoi l'on veut, par crainte de compromettre la mission de Jeanne d'Arc, prétendre qu'elle l'outre-passait en voulant délivrer Paris. Elle ne paraît pas en avoir jugé de la sorte, si l'on en croit des témoins qui répètent ce qu'ils ont ouï d'elle-même : « Et fit venir le vin et me dit qu'elle m'en feroit bientôt boire à Paris, » dit le jeune comte de Laval, parlant de son entrevue avec elle avant Jargeau (8 juin 1429) (*Procès*, t. V, p. 107) ; et les trois gentilshommes angevins écrivent de Reims le jour du sacre : « Demain s'en doist partir le roy, tenant son chemin vers Paris. La Pucelle ne fait doute qu'elle ne mette Paris en l'obéissance (t. V, p. 130 ; cf. Eberhard de Windecken, *ibid.*, t. IV, p. 500). » Et Alain Chartier, bien instruit de ce qui se passait à la cour, dans une lettre écrite à la fin du même mois (juillet, 1429), résumait, peut-être d'après ce qu'il avait entendu dire, la mission de Jeanne dans les termes que l'on a vus ci-dessus. Quand et comment le roi devait-il entrer dans Paris ? Cela ne lui était pas révélé ; et, par exemple, elle n'avait pas eu commandement de ses voix pour tenter l'assaut du 8 septembre : « Ce ne fut ni contre ni par le commandement de mes voix », dit-elle (t. I, p. 169 ; cf. un autre texte, t. I, p. 147 cité plus haut). Mais cette déclaration s'applique à l'assaut du 8 septembre et non à la délivrance de Paris en général. Elle voulait si bien prendre Paris, que, blessée, elle ne prétendait pas quitter l'assaut ; et qu'emportée par les autres, elle se récriait encore, disant, au témoignage de Perceval de Cagny : « La place eût été prise (t. IV,

p. 26). » Et cela était si bien dans le plan de sa mission, que les voix (ici c'est son propre témoignage au procès) lui commandaient, après cet échec causé par une retraite précipitée, de rester à Saint-Denis : « Quod vox dixit ei quod maneret apud villam sancti Dionysii in Francia ipsaque Johanna ibi manere volebat. » Pourquoi rester à Saint-Denis, sinon pour renouveler l'attaque ? Mais les seigneurs ne le voulurent pas. « Sed contra ipsius voluntatem domini eduxerunt eam. » (T. I, p. 57.) Ce n'est pas son inspiration qui lui fait défaut, mais la volonté de la cour.

Comment donc M. du Fresne de Beaucourt entend-il qu'à Saint-Denis « les voix l'exhortèrent à ne pas poursuivre ? » (*Correspondance littéraire*, 25 avril 1860, p. 277, dans un article sur mon ouvrage.) Les voix lui disent de rester. Est-ce quand il est question d'aller à l'assaut ? Non, c'est quand il s'agit d'abandonner l'expédition. Rester, c'était donc la poursuivre ; et elle le dit assez clairement : « Si je n'avais été blessée, je ne m'en serais point allée : « Si tamen non fuisset læsa, non inde recessisset ; » et ses juges l'ont si bien compris ainsi, qu'ils lui reprochent d'avoir désobéi à ses voix en quittant Saint-Denis après (et non avant) l'attaque de Paris : « Item quod dicta Johanna fatetur se frequenter fecisse contrarium illius quod sibi præceptum fuerat per illas revelationes quas jactat se habere a Deo : *ut puta quando recessit a sancto Dionysio post insultum Parisiensem* ; » à quoi elle répond qu'elle en eut congé alors. (T. I, p. 259-260 dans le 37^e des 70 articles.)

Je puis prendre occasion de cette note pour relever quelques assertions que l'on trouve sur le même sujet dans les *Lettres de M. le marquis de Gaucourt à M. H. Martin*. L'auteur veut aussi réduire la mission de Jeanne d'Arc aux faits d'Orléans et de Reims, retranchant ce qu'elle n'a pas accompli. J'ai dit ce que je pensais de ce procédé, combien il me semblait contraire à la critique et peu réclamé par la foi en l'inspiration divine de Jeanne d'Arc. C'est Jeanne elle-même qui nous a dit et ce qu'elle était appelée à faire, et ce qu'elle ferait. Si elle n'a pas fait tout ce qu'elle était

appelée à faire, ce n'est pas à elle d'en répondre, mais à ceux qui ne l'ont pas voulu suivre.

C'est donc sans fondement que l'auteur distingue dans sa vie une période d'inspiration divine et une période d'inspiration propre. Et du reste, après avoir dit que dans cette dernière période « elle ne reçoit plus d'inspirations précises, actuelles, impératives, sur les prises des villes et sur les combats, » il ajoute : « Elle veut rester à Saint-Denis où sa voix lui dit de rester. » Nous le demandions tout à l'heure : que voulait dire l'ordre de rester à Saint-Denis, sinon de ne pas renoncer à prendre Paris? Si l'assaut du 8 septembre ne lui était pas expressément commandé, si elle y alla sans commandement de ses voix, à la requête des seigneurs, ce ne fut point malgré elle pourtant, comme le dit M. de Gaucourt (p. 111) : car l'entreprise n'en était pas moins implicitement dans sa mission, comme menant à « bouter les Anglais hors de toute France. » (Lettre de Jeanne à Bedford avant le siège d'Orléans, *Procès*, t. V, p. 97). M. de Gaucourt n'a point cité parmi les témoignages de Jeanne sur sa mission cette lettre à Bedford, pièce capitale dans le débat, comme il le reconnaît ailleurs : car elle appartient à la première période des campagnes de Jeanne d'Arc, et à l'un des moments les plus solennels sans contredit, « puisqu'elle annonce sa mission non pas à ses amis, mais à l'ennemi (p. 110). » Voilà pour l'affaire de Paris. Quant à la délivrance du duc d'Orléans, ce que dit l'auteur qu'il s'agissait d'une simple négociation et non d'une expédition, est fondé sur une fausse interprétation du texte. Les mots « *quod ipse (rex), dimitteret eam agere de illis dominis Angliæ qui erant prisonarii,* » ne veulent pas dire, comme le traduit l'auteur, p. 77, « qu'il ait à l'envoyer agir sur les seigneurs d'Angleterre, qui étaient alors prisonniers », mais « qu'il la laissât traiter de l'échange des seigneurs anglais qui étaient prisonniers. » Il s'agissait bien toujours d'une négociation, mais, à défaut de libération pacifique, d'une délivrance par la force, d'une expédition véritable : « *Et si non cepisset satis extra, ipsa*

transiisset mare, pro eundo quæsitum in Anglia CUM POTENTIA ; » ou, comme dit le texte français : « Et se elle n'eust prins assez prinse de ça, elle eust passé la mer pour ce aler querir à *puissance* en Angleterre » (Quicherat, t. I, p. 133). On ne s'explique pas comment l'auteur n'a pas remarqué ces lignes qui précèdent immédiatement celles qu'il a traduites. On s'explique moins encore que dans le passage d'Alain Chartier : « Fac... coronato Parisius reddas, regnumque restituas, » il ait pris *restituas* pour un futur (p. 96) : ce qui change la mission donnée à Jeanne en une prédiction démentie par l'événement.

XLVI

SÉJOUR DU ROI SUR LA LOIRE. (p. 310.)

« A cette époque de son règne, dit M. du Fresne de Beaucourt, le roi a donc presque entièrement disparu de la scène, et quelques indices nous révèlent seuls qu'à côté de ce nouveau maire du palais (La Trémouille) d'un autre roi fainéant, il y a une personnalité royale qui n'a point complètement abdiqué. » L'auteur relève des indices du bon naturel que Charles VII avait montré avant d'être roi et des qualités qui devaient prévaloir plus tard en lui, et continuant : « Il faut ajouter, dit-il, malheureusement à la charge de Charles VII, toujours même faiblesse, même animosité contre ceux qui ont encouru sa disgrâce, même complaisance pour ceux qui abusent des faveurs royales et qui placent leur intérêt propre au-dessus des intérêts de la couronne. La Trémouille figure au premier rang dans le chapitre des dons. Tantôt ce sont des chevaux qu'il reçoit en présent, tantôt de nouveaux octrois de fonds ou de subsides (voy. la note qui énumère ces dons, p. 69), ou bien — dans le moment même où le trésor est épuisé par les

dépenses du siège d'Orléans — c'est un don de 10 000 écus d'or pour l'aider au paiement de sa rançon. » (*Charles VII, son caractère*, p. 67-70.) La Trimouille, dit Vallet de Viriville, avant d'obtenir sa liberté, avait dû payer une rançon de 14 000 écus d'or. Le 20 juillet 1425, en raison de ces circonstances, le ministre se fit engager à titre de don la terre de Melle en Poitou, rachetée moyennant le prix de 10 000 écus par la couronne. 100 000 écus lui furent en outre assignés sur le trésor public. Le 29 du même mois, des lettres de Charles VII toujours motivées par les mêmes considérations, cèdent au sire de La Trémouille « tous les impôts, aides et tailles qui avaient été mis et qui le seraient à l'avenir sur toutes les terres et seigneuries que Georges possédait en Poitou, Limousin, Anjou, Berry et duché d'Orléans; » et il cite Sainte-Marthe, *Hist. généalogique de la maison de la Trémouille*, 1668, in-12, p. 149 et suiv. Anselme, *La Trimouille*; Redet, *Catalogue de dom Fontenau*, p. 328. Cabinet des titres, *La Trimouille*. (*Hist. de Charles VII*, t. I, p. 482.)

XLVII

LETTRE DE JEANNE AUX HABITANTS DE RIOM.

(NOVEMBRE 1429.) (P. 313.)

« Chers et bons amis, vous savez bien comment la ville de Saint-Pierre le Moustier a esté prinse d'assault ; et, à l'aide de Dieu, ay entencion de faire vuider les autres places qui sont contraires au roy; mais pour ce que grant despense de pouldres, trait et autres habillemens de guerre a esté faicte devant ladicte ville, et que petitement les seigneurs qui sont en ceste ville et moy en sommes pourvez pour aller mettre le siège devant la Charité, où nous alons présentement : je vous prie sur tant que vous aymez le bien

et honneur du roy et aussi de tous les autres de par deçà, que veuillez incontinent envoyer et aider pour ledit siège, de pouldres, salpestre, souffre, trait, arbelestres fortes et d'autres habillemens de guerre. Et en ce faictes tant que, par faulte desdictes pouldres et autres habillemens de guerre, la chose ne soit longue, et que on ne vous puisse dire en ce estre négligens ou refusans. Chiers et bons amis, Nostre Sire soit garde de vous. Escript à Molins, le neufviesme jour de novembre. » — *Signé* : « Jehanne. »

Sur l'adresse: « A mes chers et bons amis, les gens d'Église, bourgeois et habitans de la ville de Rion. » (*Procès*, t. V, p. 147.)

XLVIII

ANOBLISSEMENT DE JEANNE. (P. 314.)

Karolus, Dei gratia Francorum rex ad perpetuam rei memoriam. Magnificaturi divinæ celsitudinis uberrimas nitidissimasque celebri ministerio Puellæ, Johannæ Darc de Dompremeyo, charæ et dilectæ nostræ, de Ballivia Calvi Montis seu ejus ressortis, nobis elargitas..., decens arbitramur et opportunum ipsam Puellam et suam totam parentelam, dignis honorum nostræ regiæ majestatis insigniis attollendam et sublimandam, ut divina claritudine sic illustrata nostræ regiæ liberalitatis aliquod munus egregium generi suo relinquat, quo divina gloria et tantarum gratiarum fama perpetuis honoribus accrescat et perseveret : Notum facimus.... quod nos, præmissis attentis, considerantes insuper laudabilia grataque et commodiosa servitia nobis et regno nostro jam per dictam Johannam Puellam multimode impensa et quod in futurum impendi speramus, præfatam Puellam, Jacobum Darc dicti loci de Dompremeyo, patrem, Isabellam ejus uxorem, matrem, Jacqueminum et Johannem Darc et Petrum Prerelo, fratres ipsius,

et totam suam parentelam et lignagium, et in favorem et pro contemplatione ejusdem, etiam et eorum posteritatem masculinam et femininam, in legitimo matrimonio natam et nascituram nobilitavimus, et per presentes, de gratia speciali, et ex nostra certa scientia et plenitudine potestatis, nobilitamus et nobiles facimus : concedentes expresse ut dicta Puella, dicti Jacobus, Isabella, Jacqueminus, Johannes et Petrus, et ipsius Puellæ tota posteritas et lignagium, ac ipsorum posteritas, nata et nascitura, in suis actibus, in judicio et extra, ab omnibus pro nobilibus habeantur et reputentur, et ut privilegiis, libertatibus, prærogativis aliisque juribus, quibus alii nobiles dicti nostri regni ex nobili genere procreati, uti consueverunt et utuntur, gaudeant pacifice et fruantur. Eosdemque et dictam eorum posteritatem, aliorum nobilium ex nobili stirpe procreatorum consorcio aggregamus; non obstante quod ipsi, ut dictum est, ex nobili genere ortum non sumpserint, et forsitan alterius quam liberæ conditionis existant, etc.

.... Datum Magduni super Ebram, mense decembri, anno Domini millesimo quadringentesimo vigesimo hono, regni vero nostri octavo. » *Et sur le reply est écrit* : « Per regem, episcopo Sageensi, dominis de la Tremoille et de Trevis et aliis præsentibus. » (Texte réédité par Vallet de Viriville, d'après la copie gardée aux Archives, sect. histor., K. 63, n° 9. *Bibl. de l'Ecole des Chartres*, 3^e série (1853-1854), t. V, p. 277 à 279.)

Le blason de la Pucelle « un escu d'azur à deux fleurs de lis d'or et une espée d'argent à la garde dorée, la pointe en haut, ferue en une couronne d'or, » lui avait été donné dit-on, dès le 2 juin, avant la campagne de la Loire. (Voy. ci-dessus p. 181 et l'appendice n° XXV.)

XLIX

LETTRE DE JEANNE AUX HABITANTS DE REIMS.

(16 MARS 1430.) (P. 319.)

« Très chiers et bien amés et bien desiriés à veoir, Jehanne la Pucelle ay reçue vous letres faisant mancion que vous vous doptiés d'avoir le sciege. Veilhés savoir que vous n'arés point, si je les puis rencontrer ; et si ainsi fut que je ne les rencontraisse, ne eux venissent devant vous, si vous fermés vous pourtes, car je serey bien brief vers vous ; et sy eux y sont, je les ferey chausser leurs esperons si à aste qu'il ne sauront por ho les prendre, et leur seil (*essil*, destruction) y est si brief que ce sera bientost. Autre chouse que (ce) ne vous escry pour le present ; mès que soyez toujours bons et loyals. Je pry à Dieu que vous yait en sa garde. Escrit à Sully, le XVI^e jour de mars.

« Je vous mandesse anquores augunes nouvelles de quoy vous seriés bien joyeux ; mais je doubte que les letres ne fussent prises en chemin et que l'on ne vit les dittes nouvelles. — *Signé* : Jehanne. »

Sur l'adresse : « A mes très chiers et bons aimés, gens d'Église, bourgeois et autres habitans de la ville de Rains. »

AUX MÊMES (28 MARS), (*Ibid.*)

« Très chiers et bons amis, plese vous savoir que je ay rechu vous letres, lesquelles font mantion comment on a raporté au roy que dedens la bone cité de Rains il avoit moult de mauvais. Si veulez savoir que c'est bien vray que on luy a raporté, voirement qu'il y en avoit beaucoup qui estoient d'une alliance, lesquelz estoient d'une aliance et

qui devoient traïr la ville et mettre les Bourguignons dedens. Et depuis, le roy a bien seu le contraire, par ce que vous lui en avez envoyé la certaineté : dont il est très contents de vous, et croiez que vous estes bien en sa grasse; et si vous aviez à besoingnier, il vous secouroit, quant au regard du siege ; et cognoie bien que vous avez moult à souffrir pour la durté que vous font ces traitez Bourguignons adversaires ; si vous en delivrera au plesir Dieu bien brief, c'est assavoir le plus tost que fere se pourra. Si vous pris et requier, très chiers amis, que vous gardiez bien laditte bonne cité pour le roy et que vous faciez très bon guet. Vous orrez bien tost de mes bonnes nouvelles plus à plain. Austre chose quant a présent ne vous rescry, fors que toute Bretaigne est française et doibt le duc envoyer au roi III mille combattants paiez pour II mois. A Dieu vous command qui soit garde de vous. Escript à Sully, le XXVIII^e de mars. » (*Procès*, t. V, p. 160-162.)

L

LETTRE DE JEANNE AUX HUSSITES. (23 MARS 1430.)

(P. 319.)

Entre les deux lettres que nous venons de donner se place, par la date, une lettre de Jeanne aux hussites, publiée, en allemand, par M. de Hormayr, en 1834, et reproduite par M. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 156. « Cette lettre, disais-je dans ma première édition, par le style comme par tout le reste, n'a aucun des caractères de celles que l'on a de Jeanne. Ce n'est pas Jeanne qui aurait dit, par exemple, aux hussites: « Si je n'apprends bientôt votre
« amendement, je laisserai peut-être les Anglais et me
« tournerai contre vous pour vous arracher l'hérésie ou la
« vie. » La réputation de Jeanne en Allemagne était grande :

il est possible qu'on y ait fabriqué cette lettre en son nom. L'allusion qu'y fait Jean Nider (*Procès*, t. IV, p. 503) peut se rapporter à une pièce fausse, tout aussi bien qu'à une pièce authentique. Jeanne songea à une grande entreprise en dehors de la guerre des Anglais, mais cela même se rattachait à sa mission : c'est la croisade où elle les invitait dans sa première lettre, avant de les combattre, afin d'offrir une autre carrière à leur ambition et de transformer la rivalité des deux peuples en une rivalité de gloire au profit de la Chrétienté tout entière. Les Anglais refusant, elle n'eut plus qu'une pensée et un but, ce fut de les chasser de France. »

Le texte latin de ce document, retrouvé aux archives de Vienne dans les registres de la chancellerie de l'empereur Sigismond, par M. Sickel, conservateur des archives, I. et R. d'Autriche, doit me faire modifier sur un point mon opinion. Cette lettre n'a pas été fabriquée en Allemagne ; elle a été écrite en France, et, on le peut croire au su de la Pucelle, puisqu'elle est signée du nom de Pasquerel, son aumônier. Mais cela même achève de prouver que la pièce, bien qu'elle porte en tête le nom de Jeanne, n'est pas d'elle : toutes ses lettres, en effet, sont de la main d'un secrétaire, puisqu'elle ne savait pas écrire, et il n'y en a pas une qui soit signée autrement que de son nom. On ne doit donc lui attribuer aucune part directe à la composition de celle dont il s'agit ; sur cela, comme sur les points accessoires, M. Sickel est d'accord avec moi : « Comme M. Wallon l'a très-justement remarqué, dit-il, Jeanne d'Arc n'a jamais porté ses vues au delà de la France. Aussi n'ai-je pas la pensée d'attribuer à la Pucelle, ni même à ses confidents, la première idée de la lettre aux hussites. Cette démarche a dû être provoquée, soit par un Bohémien qui voyageait alors en France, soit par une personne étrangère à la Bohême, qui aura pensé que le prestige du nom de Jeanne serait assez puissant pour opérer la conversion des hérétiques. On aura fait entrevoir à Jeanne la possibilité de ramener dans le sein de l'Église une nation

égarée par l'erreur. Ce motif n'était-il pas suffisant pour la décider à charger son aumônier d'écrire en son nom aux hussites ? Elle n'aura point d'ailleurs pris part à la rédaction de la lettre, de sorte qu'il n'y faut pas chercher les mêmes caractères que dans les lettres dictées par l'héroïne elle-même. Tel est le genre d'authenticité que je crois pouvoir attribuer à la lettre dont je viens de publier le texte original. A mes yeux, ce document ne prouve pas que Jeanne d'Arc se soit spontanément occupée des affaires d'un peuple étranger. D'accord avec M. Wallon, je ne crois pas qu'elle ait jamais songé à d'autres entreprises qu'à la guerre contre les Anglais. Selon moi, la lettre aux hussites ne peut être citée que pour montrer combien la Pucelle était respectée de son vivant dans les pays les plus éloignés. A ce titre, il importait de montrer, sous son véritable jour, une pièce dont la source n'avait pas été indiquée, et qu'on n'avait encore jugée que d'après une traduction imparfaite. »

Voici le texte latin tel que M. Sickel l'a donné dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, septembre-octobre 1860, 3^e série, t. II, p. 82 :

Jesus, Maria.

Jam dudum michi Johanne puelle rumor ipse fama que pertulit quod, ex veris christianis heretici et sarraceni[s] similes facti, veram religionem atque cultum sustulistis, assumpsistisque superstitionem fedam ac nefariam, quam dum tueri et augere studetis, nulla est turpitudine neque crudelitas quam non audeatis : sacramenta ecclesie labefactatis, articulos fidei laniatis, templa diruitis, simulacra, que memorie causa sunt confecta, perfringitis ac succenditis, Kristianos quod vestram¹ teneant fidem trucidatis. Quis hic vester furor est, aut que vos insania et rabies agitat ? Quam Deus omnipotens, quam Filius, quam Spiritus Sanctus excitavit, instituit, extulit et mille modis,

1. Je lirais volontiers « quoad vestram ».

mille miraculis illustravit, eam vos fidem persequimini, eam evertere, eam exterminare cogitatis. Vos vos cæci estis et non qui visu et oculis carent. Numquid creditis impunes abituros, aut ignoratis ideo Deum non impedire vestros nefarios conatus permittereque in tenebris vos et errore versari, ut quanto magis in scelere eritis et sacrilegiis debachati, tanto majorem vobis penam atque supplicia paret? Ego vero, ut quod verum est fateor, nisi in bellis Anglicis essem occupata, jam pridem visitatum vos venyssem : verumtamen nisi emendatos vos intelligam, dimittam forte Anglicos adversusque vos proficiscar, ut ferro, si alio modo non possum, hanc vanam vestram et obscenam superstitionem exterminem, vosque vel heresi privem vel vita. Sed si ad catholicam fidem et pristinam lucem reddere mavultis, vestros ad me ambasiatores mittatis, ipsis dicam quid illud sit quod facere vos oporteat; sin autem minime, et obstinate vultis contra stimulum calcitrare, mementote que dampna sitis et facinora perpetrati, meque¹ expectetis summis cum viribus humanis et divinis, parem omnibus vicem relaturam.

Datum Suliaci XXIII^a Martii Bohemis hereti(ci)s.

PASQUEREL.

LI

CONSPIRATION A PARIS. (P. 321.)

« De l'an mil 430. En ce temps, 8^e jour en apvril, entra le bastard de Clarence à Paris à grosse puissance d'Engloix, et y avoit esté mandé par les seigneurs de Lille-Adam et aultres, pour ce que quarante dixaines de la dicte ville s'estoient conclus et avoient traictié signé, on disoit,

1. Dans le manuscrit, *neque*.

de livrer icelle ville aux gens du roy Charles; et en y eubt grant plenté de pris, mais pau de exécutez, par ce que la chose se rapaisa et prist asses bonne fin. » *Biblioth. nat. Ms. Cordeliers*, n° 16, f° 496, verso. — « En celui temps furent aucuns des grans de Paris comme du Parlement et du Chastelet et marchands et gens de mestier qui firent ensemble conjuration de mettre les Arminaz dedans Paris, à quelque dommaige que ce fust, et devoient estre signés de certains signes quand les Arminaz entroient à Paris; et qui n'auroit ce signe estoit en péril de mort. » On en arrêta 150 dans la semaine de la Passion : six furent décapités aux halles, d'autres noyés. » (*Journal d'un Bourgeois de Paris*, p. 403, éd. Buchon). Un mois après, quelques prisonniers, détenus à la porte Saint-Antoine, faillirent égorger leurs gardiens pour livrer la bastille aux Armagnacs. Ce fut Lille-Adam lui-même qui réprima le complot au moment où il s'exécutait. (*Ibid.*, p. 405.) Cf. sur la conspiration d'avril une lettre de rémission donnée à un bourgeois qui en faisait partie, ce qui donne lieu d'en raconter les détails : Stevenson, *Letters and papers illustrative of the wars of the English in France during the reign of Henri VI, king of England*, t. I, p. 34 et suiv. (*Collect. Rerum Britannicarum medii ævi scriptores*.)

LII

PASSAGE DE HENRI VI EN FRANCE. (P. 326.)

Des plaintes arrivaient de toutes parts sur les maux de la guerre auxquels les Anglais laissaient abandonnés les pays qu'ils occupaient en France. Une lettre adressée aux habitants de Paris, de Rouen, etc., à la date du 10 décembre, leur faisait savoir que bien qu'il fût évident que la jeunesse du roi ne lui ait pas permis de faire jusque-là le

voyage, néanmoins il a résolu de venir en France, immédiatement après son couronnement comme roi d'Angleterre, avec une armée si puissante qu'il mettra le bon peuple de France en état de vivre en paix. (*Proceedings*, t. IV, p. 10.) Sur les préparatifs de ce voyage du jeune prince, voyez divers actes dans Rymer, t. X, p. 449, 450, 452; *Proceedings ibid.*, p. 16-40, et sur les dispositions des Parisiens, le témoignage du Bourgeois de Paris, p. 405 et 407. Quoi qu'en dise le Bourgeois et quoi qu'en ait pensé alors le peuple de Paris, Henri VI avait, en effet, débarqué à Calais le jour de la Saint-Georges, 23 avril. Un acte du 23 avril, daté de Westminster conférait au duc de Gloucester le titre de lieutenant du roi pendant le voyage qu'il allait faire en France (Rymer, t. X, p. 458); et une lettre du même jour, datée de Calais, annonçait en son nom son arrivée dans cette ville aux « gens de ses comptes à Paris. » (Stevenson, *Letters and papers*, etc., t. II, p. 140.) La nouvelle en fut reçue à Rouen et célébrée par des feux « comme à la Saint-Jehan » le surlendemain 25, jour de la Saint-Marc (P. Cochon, *Chron. norm.*, C. LVI). L'édit contre les capitaines réfractaires, publié le 3 mai, vient surabondamment constater que le jeune prince était alors en France : « Rex vice-comitibus Londoniæ salutem. — Quia datum est nobis intelligi quod quamplures capitanei et soldarii, qui ad proficiscendum nobiscum in præsentî viaggio nostro versus partes transmarinas retinentur, qui juxta vim et effectum indenturarum in ter nos et dictos capitaneos confectarum, se primo die maii proximo præterito coram commissariis nostris monstrasse, et extunc deinceps, durante termino retentionis suæ, servire debuissent, in civitate prædicta moram faciunt,... personam nostram qui in partibus transmarinis personaliter simus, ac patriam, periculo manifesto exponendo. » (Rymer, t. X, p. 459.)

La Chronique Normande, après avoir constaté le débarquement de Henri VI, ne place qu'au 29 juillet son entrée à Rouen (ch. LVI, p. 466).

Le roi étant en France, Bedford dut cesser de porter le titre de régent, mais on statua qu'il continuerait d'occuper, sous certaines conditions, les seigneuries d'Alençon, d'Anjou et du Maine, qui lui avaient été attribuées à ce titre (*Proceedings*, t. IV, p. 35, 16 avril 1430). — En novembre 1429, les États de Normandie avaient voté 140000 l. t. (1 290 571 fr. 83 c. de notre monnaie, valeur intrinsèque), soit pour le paiement des gens de garnison, soit pour aider à faire le siège des villes de Torcy, d'Aumale et de Conches, d'où les Français portaient le ravage aux alentours, et pour démolir certaines places où ils pouvaient être tentés de s'établir (Ch. de Beaurepaire, *États de Normandie sous la domination anglaise*, p. 39.)

LIII

SORTIE DE COMPIÈGNE. (P. 332.)

Le bourgeois de Paris fixe la sortie de Compiègne et la prise de Jeanne au 23 mai (p. 406, éd. Buchon, et *Procès*, t. IV, p. 467) : mais il y a pour cette année 1430 plusieurs erreurs de date dans son journal. Perceval de Cagny (t. IV, p. 32) dit que la Pucelle apprit le 23 mai, à Crespy, l'arrivée des Bourguignons et des Anglais devant Compiègne; elle part « environ mienuit, » arrive au soleil levant et attaque les assiégeants dans la matinée. C'est donc le 24 mai qu'eut lieu l'événement, et cela est confirmé par Monstrelet, qui était présent : « advint l'anuit de l'Ascension, à cinq heures après-midi (t. IV, p. 400), » et par G. Chastelain, qui le place de même « par une vigile de l'Ascension (t. IV, p. 445), cf. Meyer, lib. XVI, p. 275 (éd. 1561), et dom Gillesson, *Antiquités de Compiègne*, Ms. de la Bibl. nat., fonds Compiègne, n° 75, t. V, p. 95. Or, l'Ascension, en 1430, fut le 25 mai. C'est donc une autre rectification à

faire dans l'Itinéraire de M. Berriat Saint-Prix, reproduit par M. Quicherat (t. V, p. 381).

LIV

SI JEANNE A ÉTÉ TRAHIE A COMPIÈGNE. (p. 335.)

Quand Gérard d'Épinal la vit à Châlons pendant le voyage de Reims, elle lui disait, nous l'avons vu, qu'elle ne craignait rien qu'un traître, t. II, p. 423. Voyez M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, §§ 8-10, p. 77 et suiv. Vallet de Viriville (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1855, 4^e série, t. I, p. 151 et suiv.) a signalé un autre témoignage sur cette crainte de trahison exprimée par la Pucelle à Compiègne; mais ici ses appréhensions sont surtout pour la ville. Jean Le Féron, héraldiste et historien du seizième siècle, a écrit sur un exemplaire des *Annales d'Aquitaine* de Jehan Bouchet (Bibl. nat. réserve, in-fol. L, 359), en marge du chapitre intitulé : *La Pucelle trahie et vendue* : « Ladite Pucelle estoit logée au logis du procureur du roy dudit Compiègne, à l'enseigne du *Bœuf*, et couchoit avec la femme dudit procureur, mère-grand de maistre Jehan Le Féron, appelée Marie le Boucher, et faisoit souvent lever de son lit ladite Marie, pour aller avertir ledit procureur que se donnast de garde de plusieurs trahisons des Bourguignons, l'espace de sept mois sept jours, et fut ladite Pucelle prinse sur le pont de Marigny par ledit de Luxembourg. » Les souvenirs de l'auteur de la note peuvent n'avoir pas été bien fidèles sur plusieurs points. Il semble donner au séjour de Jeanne à Compiègne une durée de sept mois et sept jours. Or, Jeanne, partie de Sully à la fin de mars, et qui était encore vers le 15 avril à Melun, fut prise le 24 mai.

M. du Fresne de Beaucourt, en publiant quelques pièces

du procès fait à Flavy en 1444, a fort bien prouvé que la pensée de l'accuser ne s'était pas produite pour la première fois après sa mort, comme l'avait dit M. Quicherat (*Aperçus*, p. 95); mais c'est tout ce qui résulte de cette publication (voy. *Bulletin de la Société de l'hist. de France* (1861), p. 173 et suiv.). Vallet de Viriville, qui dans son article *Flavy* (*Biographie générale* de MM. Didot) déclarait l'accusation dont le capitaine de Compiègne avait été l'objet « dépourvue de preuves et même de vraisemblance, » soutient au contraire dans son *Histoire de Charles VII*, que Jeanne d'Arc, « on n'en saurait, dit-il, douter actuellement, » fut trahie et livrée par Guillaume de Flavy (t. II, p. 155). Je ne lui reproche pas d'avoir changé si radicalement d'opinion : mais comme il ne l'a fait que sur les raisons discutées dans mon texte, je demeure fort éloigné de croire avec lui cette assertion « définitivement acquise à l'histoire. »

TABLE.

Avertissement de la deuxième édition...	1
Préface de la première édition	3

INTRODUCTION.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

I. La guerre de cent ans	13
II. Charles VII et Henri VI	26
III. Le siège d'Orléans.. ..	41

LIVRE PREMIER.

DOMREMY ET VAUCOULEURS.

I. L'enfance de Jeanne d'Arc	69
II. Le départ	86

LIVRE DEUXIÈME.

ORLÉANS.

I. L'épreuve	103
II. L'entrée à Orléans	127
III. La délivrance d'Orléans.. ..	141

LIVRE TROISIÈME.

REIMS.

I.	La campagne de la Loire.	177
II.	Le sacre.	209
III.	La Pucelle... ..	237

LIVRE QUATRIÈME.

PARIS.

I.	La mission de Jeanne d'Arc.	255
II.	La campagne de Paris.	268
III	L'attaque de Paris.	289

LIVRE CINQUIÈME.

COMPIÈGNE.

I.	Le séjour sur la Loire.	305
II.	Le siège de Compiègne.	323
APPENDICES.		341

FIN DE LA TABLE.

JEANNE D'ARC



PAR

H. WALLON

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres
Doyen de la Faculté des lettres de Paris

OUVRAGE

**QUI A OBTENU DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LE GRAND PRIX GOBERT**

CINQUIÈME ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

Tous droits réservés.

JEANNE D'ARC.

LIVRE SIXIÈME.

ROUEN. — LES JUGES.

I

LE MARCHÉ.

La Pucelle, prisonnière du bâtard de Wandonne, fut menée au camp de Margny, où bientôt accoururent, poussant des cris de joie, tous les chefs anglais et bourguignons, et après eux le duc de Bourgogne, arrivé trop tard pour la bataille. Que lui dit-il? Que lui dit Jeanne elle-même? Monstrelet, présent à l'entrevue, n'en a point gardé le souvenir. Le duc était du sang de France, et Jeanne, à plusieurs reprises, lui avait écrit pour le ramener au roi; mais depuis la campagne de Paris, elle n'espérait plus le détacher des Anglais que par la force. — Le bâtard de Wandonne étant de la compagnie de Jean de Luxembourg, c'est à ce

prince que Jeanne appartenait. Après trois ou quatre jours passés au camp, il l'envoya à son château de Beaulieu, jugeant peu sûr de la retenir si près de la ville assiégée¹.

Ce n'étaient pas seulement les assiégés que le sire de Luxembourg devait craindre, s'il voulait garder la captive dont le droit de la guerre l'avait fait maître. La Pucelle avait été prise le 24 mai 1430. Le 25 on le sut à Paris. Dès le 26, le vicaire général de l'Inquisition adressait au duc de Bourgogne un message, que dut accompagner ou suivre de bien près une lettre de l'Université, conçue dans le même sens : lettre perdue, mais rappelée dans une autre qui est conservée au procès. L'Université priait le duc de livrer Jeanne, comme idolâtre, à la justice de l'Église; l'inquisiteur la réclamait en vertu de son office, et « sur les peines de droit, » invoquant l'obligation formelle de « tous loyaux princes chrétiens et tous autres vrais catholiques » d'extirper « toutes erreurs venans contre la foi. » Mais il y avait, derrière l'Inquisition et l'Université, une puissance bien autrement redoutable pour la Pucelle, je veux dire les Anglais. Ils voyaient en elle la cause unique de leurs revers, et ce n'était point assez pour leur sécurité que de savoir aux mains des Bour-

1. *Jeanne à Margny*, t. IV, p. 402 (Monstrelet, II, 86) : « Cheux de la partie de Bourgogne et les Anglois en furent moult joyeux, plus que d'avoir prins cinq cens combatans : car ils ne cremoient, ne redoubtoient nul capitaine, ne aultre chief de guerre, tant comme ils avoient toujours fait jusques à che présent pour ycelle Pucelle. » — *A Beaulieu, ibid.*, et p. 34 (Cagny).

guignons celle qui avait relevé la fortune de la France. Comment douter que Charles VII ne sacrifiât, s'il le fallait, le meilleur de son royaume, pour recouvrer celle qui l'avait sauvé d'une entière conquête et promettait de le reconquérir entièrement? Et comment se flatter que le sire de Luxembourg résistât à ses offres? Le comte avait repoussé leurs premières ouvertures : n'était-ce pas dans l'espoir d'avoir de Charles VII un meilleur prix? Pour la lui disputer, il fallait aux Anglais plus que de l'argent : il leur fallait l'autorité de la religion mise au service de leurs intérêts. C'est par l'Église qu'ils tentèrent de la prendre, comme c'est par elle qu'ils la voulaient frapper : entreprise d'une hypocrisie infernale, où ils déployèrent assez d'habileté, sinon pour égarer le sentiment populaire, au moins pour donner le change à certains esprits trop prompts à relever comme idées nouvelles des apparences dont le bon sens public a de tout temps fait justice ¹.

Si l'on en croit, en effet, non point le savant éditeur des procès de Jeanne d'Arc, mais des in-

1. *Nouvelle de la prise de Jeanne à Paris*. La nouvelle en vint à Paris par une lettre du sire de Luxembourg, t. IV, p. 458. (Clém. de Fauquemberque, greffier du Parlement: à la marge du ms., f° 27, il a tracé grossièrement une figure de femme avec ces mots: *captio puellæ*.) — *Lettre de l'Université* :... « Que cette femme dicte la Pucelle fust mise ès mains de la justice de l'Église, pour lui faire son procès deuement sur les ydolatries et autres matières touchans nostre sainte foy, » t. I, p. 9.

Lettre du vicaire de l'Inquisiteur : *ibid.*, p. 12. — L'inquisiteur général était alors J. Graverend qui s'était associé à l'inquisiteur du temps, J. Polet, et à l'évêque de Paris, pour poursuivre la doctrine de Jean Petit, apologiste de l'assassinat commis

terprètes un peu téméraires des documents qu'il a réunis, les Anglais seraient, pour ainsi dire, étrangers à la conduite de cette affaire ; c'est l'affaire de l'Église de France et de l'Université de Paris. C'est l'Université qui a eu l'idée du procès ; c'est un évêque français qui l'exécuta, assisté de docteurs en théologie et autres juges parmi lesquels on trouve à peine un nom anglais : les Anglais y assistaient en simples spectateurs. Voilà la thèse : mais il est bien difficile de la soutenir quand on rejette les apparences pour aller au fond des choses. Assurément on ne doit pas laisser aux Anglais tout l'odieux de ce grand crime. Il y avait en France tout un parti lié à eux par nos troubles civils. Charles VII était pour les Bourguignons l'homme des Armagnacs ; la Pucelle, nous ne voulons pas dire par quel blasphème impur ils la disaient des Armagnacs. Ils la détestaient donc, et les haines civiles ne sont pas moins vives que les haines nationales. Mais sur un point où l'orgueil et la fortune de l'Angleterre étaient tenus en échec, la haine des Anglais ne le cédait point aux haines civiles de la France : elle sera là pour les entretenir, les guider, et y suppléer au besoin. Il ne fut pas nécessaire qu'on suggérât aux Anglais l'idée de ce procès. Si l'Inquisition, si l'Université de Paris l'exprimèrent au lendemain de l'affaire de

par Jean sans Peur. Voy. Vallet de Viriville. *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 188.

Premier refus de Jean de Luxembourg, et idée de recourir à l'évêque de Beauvais, t. IV, p. 262 (Abrév. du Procès) ;

Compiègne, eux-mêmes, on le peut dire, l'avaient eue dès la veille de la délivrance d'Orléans, quand ils répondaient aux sommations de la Pucelle en menaçant de la brûler dès qu'ils l'auraient : on ne brûle pas des prisonniers de guerre. Dès l'origine, ils étaient donc résolus à la faire juger comme hérétique et comme sorcière. Pour accomplir leur résolution, ils n'eurent qu'à prendre les instruments qu'ils trouvaient tout prêts à les servir.

Les Anglais n'ont pas eu seulement la première idée de ce procès : ils en ont eu la direction.

Pour juger la Pucelle, il la fallait avoir. Pour l'avoir, comme pour la juger, ils employèrent un homme à eux, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais.

Pierre Cauchon paraît dans le procès l'organe le plus accrédité de l'Université de Paris. Dès le temps de Charles VI, en 1403, il avait été appelé par les suffrages de ce corps aux fonctions de recteur, et, vingt ans plus tard (1423), il était devenu le conservateur de ses privilèges. Attaché au parti de Bourgogne jusqu'à compter parmi les Cabochiens, aidé dans sa carrière par le crédit de la faction, archidiacre de Chartres, vidame de Reims, chanoine de la Sainte-Chapelle, membre du grand conseil, il était parvenu au siège important de Beauvais, l'une des six pairies ecclésiastiques, sur la recommandation toute-puissante de Philippe le Bon, et il avait embrassé avec lui la cause des Anglais, ce qui lui avait valu de nouvelles faveurs. Henri V l'avait nommé aumônier de France, et l'on

a vu avec quel zèle il avait cherché à conserver Reims à Henri VI. Les circonstances l'avaient plus que jamais jeté dans cette voie, en associant aux intérêts de l'Angleterre ses intérêts et ses sentiments. Lui qui avait voulu retenir Reims à la cause anglaise, il n'avait pas su garder Beauvais, son propre siège. Il en avait été chassé par un mouvement du peuple en faveur de Charles VII Réfugié à Rouen, il convoitait ce siège archiépiscopal, vacant alors, et il ne pouvait l'attendre que de l'intervention du roi d'Angleterre auprès du pape. — Ce fut lui que les Anglais choisirent pour se faire livrer et pour juger la Pucelle¹.

La Pucelle avait été prise dans le diocèse de Beauvais, et à ce titre relevait de l'évêque du lieu. Pierre Cauchon n'eut garde de s'excuser de son absence : le siège d'où il était chassé lui offrait le moyen d'arriver à l'autre; l'ambition et l'esprit de vengeance conspiraient en lui au profit des volontés de l'Angleterre. S'étant concerté avec l'Université de Paris, il vint, le 14 juillet, au camp de Compiègne, et réclama du duc de Bourgogne la prisonnière, comme appartenant à sa justice : il présentait à, l'appui de sa demande les lettres adressées par l'Université de Paris au duc et à Jean de Luxembourg. La main qui dirigeait tout

1. *P. Cauchon*: note de M. J. Quicherat au t. I. p. 1, du *Procès et Aperçus nouveaux*, p. 98 ; Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, t. II, p. 190-194. Voy. encore G. Normand, *Hist. ecclés. de Beauvais*, t. III. ch. xv. f° 1141 (Bibl. nat., F. fr. 8581), et *Procès*, t. II, p. 360 (P. Miget); t. IV. p. 262 et 263 (Abrév. du *Procès*), et l'appendice n° I.

se trahissait d'ailleurs dans sa requête. Cette requête était accompagnée d'offres pécuniaires : un évêque n'offre pas de l'argent pour juger ceux qui sont de sa juridiction. Aussi l'offre était-elle faite purement et simplement au nom du roi d'Angleterre : « Et combien, dit l'évêque, qu'elle ne doive point être de prise de guerre, comme il semble, considéré ce que dit est; néanmoins, pour la rémunération de ceux qui l'ont prise et détenue, le roi veut libéralement leur bailler jusques à la somme de VI mil francs, et pour ledit bâtard qui l'a prise, lui donner et assigner rente pour soutenir son état, jusques à II ou III cents livres. » Il finit même, en terminant sa lettre, par offrir 10 000 francs, somme au prix de laquelle, selon, la coutume de France qu'il invoquait, le roi avait le droit de se faire remettre tout prisonnier, fût-il de sang royal¹.

Jean de Luxembourg était de cette illustre mai-

1. *Lettre de l'Université*: t. I, p. 8 et 10. — *Requête de l'évêque de Beauvais*: « Combien que la prise d'icelle femme ne soit pareille à la prise de Roy, princes et autres gens de grand estat (lesquels toutes voies se prins estoient, ou aucun de tel estat, fust Roy, le Daulphin ou autres princes, le Roy le pourroit avoir, se il vouloit, en baillant ou preneur dix mil francs, selon le droit, usage et coutume de France), ledit évesque somme et requiert les dessus-dits ou nom comme dessus, que ladite Pucelle lui soit délivrée en baillant seurté de ladite somme de x^m francs, pour toutes choses quelxconques. » (*Ibid.*, p. 14, et le procès-verbal de la sommation, *ibid.*, p. 15.) — Jean de Luxembourg avait été cette année même engagé au prix de 500 livres au service du roi d'Angleterre par l'entremise du cardinal de Winchester. On a l'ordre de payer la somme au cardinal, daté du 10 mai 1430. (Rymer, t. X, p. 460; cf. *Proceedings*, t. IV, p. 72, à la date du 2 décembre.) Voy. encore sur l'impression produite par la prise de Jeanne d'Arc, l'appendice n° II.

son qui avait donné des rois à la Bohême, à la Hongrie, et des empereurs à l'Allemagne; mais il était cadet de famille, peu apanagé, attendant tout du duc de Bourgogne et de la guerre entreprise au profit des Anglais. Pour le soutenir contre ces obsessions, il eût fallu que Charles VII fît des démarches, des offres même ; il eût fallu aussi que le clergé, qui avait reconnu la mission de la Pucelle, fit voir que toute l'Église n'était pas du côté de ceux qui la voulaient juger. Or, il n'y a nulle trace d'aucun acte de cette nature. Charles VII demeure immobile, et son clergé se tait. Je me trompe : on a l'extrait d'une lettre du chancelier Regnault de Chartres, archevêque de Reims, aux habitants de sa ville épiscopale. Il leur annonce la prise de la Pucelle, et y veut voir comme un jugement de Dieu, « comme elle ne vouloit croire conseil, ains (mais) faisoit tout à son plaisir. » Il leur apprenait, par une sorte de compensation, « qu'il étoit venu devers le roi un jeune pastour, gardeur de brebis des montagnes de Gévaudan, en l'évêché de Mende, lequel disoit ne plus ne moins que avoit fait la Pucelle, et qu'il avoit commandement d'aller avec les gens du roi et que sans faute les Anglois et les Bourguignons seroient déconfits. » Bien plus, « sur ce que on lui dit que les Anglois avoient fait mourir Jeanne la Pucelle, le pastour répondit que tant plus il leur en mescherroit (arriverait malheur), et que Dieu avoit souffert prendre Jeanne, pour ce qu'elle s'étoit constituée en orgueil, et pour les riches habits

qu'elle avoit pris, et qu'elle n'avoit fait ce que Dieu lui avoit commandé, ains avoit fait sa volonté. » Ainsi ce n'étaient pas seulement les Anglais et les Bourguignons qui triomphaient de la chute de la Pucelle ; c'étaient les conseillers de Charles VII ! La Pucelle succombait, parce qu'elle ne les avait point écoutés. Dieu avait jugé : un envoyé plus docile (aux conseillers, on le peut croire) venait prendre sa place, et c'était de la réprobation de Jeanne qu'il faisait les préliminaires et comme le fondement de sa mission. Les Anglais avaient donc bien eu tort de tant craindre d'être traversés dans leurs négociations : Charles VII n'avait garde de leur faire concurrence. Que s'ils poussaient leur haine jusqu'au bout, s'ils faisaient mourir Jeanne d'Arc, tant mieux encore, puisque, d'après le « jeune pastour » de l'archevêque de Reims, « tant plus il leur en mescherroit¹. »

Le sire de Luxembourg céda, et l'évêque revint avec joie en apporter la bonne nouvelle à ceux qui l'avaient envoyé. C'est l'Angleterre qui payait,

1. *Lettre de Regnault de Chartres*: t. V, p. 168, et Varin, *Archives législatives de Reims*, 2^e partie, t. I, p. 604. — Jean Rogier, qui en donne l'extrait, dit que, de son temps, elle existait en original aux archives de l'hôtel de ville de Reims. Le berger dont parle l'archevêque fut pris dans une embuscade près de Beauvais avec Xaintrailles (août 1431), et mené à Rouen, puis à Paris, lié de bonnes cordes, comme un larron. Lefebvre de Saint-Remi ajoute qu'il a ouï dire qu'il fut jeté à la Seine. Voy. les fragments du Bourgeois de Paris et des autres historiens sur ce sujet. *Procès*, t. V, p. 170-173. Cf. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 243.

mais c'était la Normandie et les pays de conquête qui en devaient donner l'argent; on en répartit la somme par surcroît à l'impôt que ces provinces devaient fournir pour une levée de soldats : la Pucelle valait bien sans doute une armée. Au mois d'août, le marché étant conclu, les États de Rouen votent le subside ; le 2 septembre, le roi ordonne qu'il soit réparti et levé avant la fin du mois; et le 24 octobre, en vertu des lettres royaux datées du 20, le trésorier de Normandie fait acheter la monnaie d'or qui doit solder le prix de la Pucelle¹.

Le marché faillit manquer par certains incidents qui n'avaient pas été prévus au contrat.

Jeanne avait subi avec courage l'épreuve si dure de la captivité. Si l'événement de Compiègne, qui comblait de joie tous ses ennemis, avait, jusque parmi les siens, donné satisfaction aux jaloux et ébranlé les faibles, il n'avait pas diminué sa foi. Sa captivité lui avait été prédite, et ses saintes ne

1. *L'évêque de Beauvais* : « Quem vidit reverti de quærendo eam et referentem legationem suam regi et domino de Warwick, dicendo lætanter et exsultanter quædam verba quæ non intellexit, et postmodum locutus est in secreto dicto domino de Warwick. » T. II, p. 325 (N. de Houpeville). Sur l'achat de Jeanne d'Arc, voy. l'appendice n° III. — Le jeune roi d'Angleterre était, on l'a vu, depuis plusieurs mois déjà venu en France. Il était arrivé à Calais le 23 avril (Stevenson, *Letters*, etc., t. II, p. 140), il y était encore le 9 juillet. Il fit son entrée à Rouen le 29 juillet (P. Cochon. *Chron. Normande*, ch. LVI), et il y était encore le 20 novembre 1431. Il y était donc pendant toute la durée du procès de Jeanne d'Arc. Voy. Ch. de Beaurepaire (*Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 13, 14).

l'avaient point abandonnée. Elle se résignait dans la confiance que son œuvre étant de Dieu ne souffrirait point de son propre échec; et quelques succès obtenus par les Français avaient pu la consoler dans sa prison. Barbazan, devenu gouverneur de Champagne, uni au duc de Bar, avait naguère battu les Bourguignons à Chappes, non loin de Troyes. Le sire de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, battit le prince d'Orange à Anton (sur le Rhône, 11 juin). Mais Compiègne était vivement pressée. Le comte de Huntington était venu remplacer Montgomeri devant la place, et le duc de Bourgogne avait fini par prendre le boulevard du pont, dont il retourna les défenses contre la ville. C'est peut-être à cette occasion que d'Aulon qui, pris avec Jeanne, avait obtenu de lui continuer ses services, lui dit un jour : « Cette pauvre ville de Compiègne, que vous avez tant aimée, sera cette fois remise aux mains et en la sujétion des ennemis de la France. — Non sera! s'écria-t-elle; car toutes les places que le Roi du ciel a remises en la main et obéissance du gentil roi Charles par mon moyen, ne seront pas reprises par ses ennemis, en tant qu'il fera diligence de les garder. »

Elle-même comptait bien y travailler encore; elle se tenait toujours prête à reprendre sa tâche, et un jour, dans ce château même, elle crut en avoir trouvé l'occasion : elle faillit s'échapper à travers les ais de sa prison. Elle était déjà sortie de la tour, et, pour mieux assurer sa fuite, elle

allait y enfermer ses gardiens, quand elle fut aperçue du portier qui la reprit¹.

De Beaulieu, où elle demeura trois ou quatre mois (mai-août), le sire de Luxembourg la fit passer en son château de Beaurevoir, près de Cambrai, à une distance du théâtre de la guerre qui devait rendre moins facile toute tentative soit d'évasion, soit d'enlèvement. Là résidaient la femme et la tante de ce seigneur; et Jeanne n'eut qu'à se louer de leurs soins : mais elle refusa les vêtements de femme que ces dames lui offraient, disant qu'elle n'en avait pas congé de Notre-Seigneur, et qu'il n'était pas temps encore. Si les habits d'homme lui étaient nécessaires dans la vie des camps, parmi les gens de guerre qui respectaient en elle l'envoyée de Dieu et la messagère de la victoire, l'étaient-ils moins parmi des ennemis dans l'isolement de la prison? Jeanne put en faire l'expérience dans ce château même. Les jeunes seigneurs voulaient la voir et lui parler, et plus d'une fois elle eut à se défendre contre leurs indécents badinages. D'ailleurs elle ne croyait point sa mission terminée, et n'avait pas renoncé à ses projets de fuite. Le sire de Luxembourg les redoutait fort : il la tenait dans un donjon très-élevé, et il craignait

1. *Barbazan* : Berri, éd. Godefr., p. 381, 382.— *Mot de Jeanne à d'Aulon*, t. IV, p. 35 (Cagny). — *Tentative d'évasion* : « Requête de dire la manière comme elle cuida eschapper du chastel de Beaulieu, entre deux pièces de boys ; respond qu'elle ne fut oncques prisonnière en lieu qu'elle ne se eschappast volentiers ; et elle estant en icelluy chastel eust confirmé ses gardes dedans la tour, n'eust été le portier qui la advisa et la recontra. » T. I, p. 163.

encore qu'elle n'échappât par art magique ou par quelque moyen subtil¹.

Jeanne n'y mit point tant de subtilité. Elle savait qu'elle était vendue aux Anglais; elle savait que Compiègne tenait encore, mais sans être secourue : elle résolut de sauter du haut de la tour. Elle-même a raconté les luttes qu'elle eut à soutenir contre l'inspiration à laquelle elle avait jusque-là toujours obéi. Vainement ses voix blâmaient-elles ce dessein périlleux ; vainement sainte Catherine lui répétait tous les jours que Dieu lui aiderait, et même à ceux de Compiègne : elle avait réplique à toute objection. Elle répondait que puisque Dieu y devait aider, elle y voulait être ; et comme la sainte lui disait de prendre patience, qu'elle ne serait point délivrée tant qu'elle n'eût vu le roi d'Angleterre, elle protestait qu'elle ne le voulait point voir, et qu'elle aimerait mieux mourir que d'être mise en la main des Anglais. Ce combat si pénible pour Jeanne durait déjà depuis longtemps, quand on lui dit que Compiègne était à la veille d'être prise, que la ville serait détruite et tous les habitants mis à mort depuis l'âge de sept ans. A cette nouvelle, elle s'écria : « Comment Dieu lais-

1. A *Beaulieu; quatre mois*: t. IV, p. 34 (Cagny). — A *Beauvoir*: elle y fut quatre mois environ: t. I, p. 110; trois mois: t. II, p. 298 (Manchon) ; t. IV, p. 402 (Monstrelet, II, 86). — *Refus de vêtements de femme*: t. I, p. 95; cf. p. 230. — *Tentatives libertines* : « Et tentavit ipse loquens pluries, cum ea ludendo, tangere mammas suas, nitendo ponere manus in sinu suo : quod tamen pati nolebat ipsa Johanna, imo ipsum loquentem pro posse repellebat. » T. III, p. 121 (Haimond de Macy). — *Crainte qu'elle ne s'échappe*: t. V, p. 262 (Abrév. du Procès).

sera-t-il mourir ces bonnes gens de Compiègne, qui ont été et sont si loyaux à leur seigneur? » Des ce moment elle n'écoula plus rien, et, se recommandant à Dieu et à Notre-Dame, elle sauta ou plutôt se laissa glisser par la fenêtre au moyen de lanières qui rompirent. Elle tomba et demeura sur la place sans mouvement; ceux qui la relevèrent la croyaient morte, et leurs craintes n'étaient pas sans vraisemblance : car on ne peut guère supposer à cette tour moins de soixante pieds de haut. Toutefois elle reprit ses sens; dans le moment elle avait perdu la mémoire : il fallut qu'on lui dît qu'elle avait sauté du haut du donjon. Elle fut deux ou trois jours ne voulant, ou plutôt, ne pouvant ni boire ni manger. Mais sainte Catherine, dit-elle, la réconforta ; elle la reprit doucement de son imprudence, elle lui dit qu'elle se confessât et demandât pardon à Dieu, ajoutant, pour la consoler, que Compiègne serait secourue avant la Saint-Martin d'hiver. Elle se prit donc à revenir et à commencer à manger, et en peu de jours elle fut guérie¹.

Le marché put donc avoir lieu, et l'accomplissement même de la parole donnée à Jeanne ne fit qu'en hâter l'exécution.

Compiègne, on l'a vu, était de plus en plus en péril. Au mois d'août, la mort du duc de Brabant (4 août) en avait éloigné le duc de Bourgogne,

1. *Saut du haut de la tour*: t. I, p. 110 et 150-152, et M. J. Quicherat. *Aperçus nouveaux*, p. 56; voy. l'appendice n° IV.

pressé d'aller recueillir la riche succession de ce prince après tant d'autres : mais il y avait fait revenir Jean de Luxembourg; et ce capitaine n'avait rien négligé pour imprimer au siège une marche plus rapide. Les assiégeants se tenaient encore sur une seule rive de l'Oise; les Anglais à Venette, les Bourguignons à la bastille du pont. Jean de Luxembourg fit élever deux autres bastilles sur la rivière vers le nord-est, dans la direction de Clairoux. Il y mit des hommes sûrs ; et lui-même passant l'Oise sur un pont que l'on fit à Venette, vint s'établir à l'abbaye de Royaulieu, entre la ville et la forêt; puis il fit construire, comme pour lui servir d'avant-poste, une grande bastille devant la porte de Compiègne qui menait à Pierrefond. La ville cette fois se trouvait donc enveloppée de toutes parts; mais au moment où il semblait qu'elle n'eût plus qu'à se rendre, elle eut le secours promis à Jeanne.

Le mardi 24 octobre, le maréchal de Boussac, Vendôme, Chabannes et Poton de Xaintrailles, se rassemblèrent à Verberie avec environ quatre mille combattants et des gens du pays, munis de haches et d'autres instruments pour rétablir les routes coupées ou obstruées par l'ennemi. Les assiégeants, à cette nouvelle, tinrent conseil, et laissant les bastilles à la garde de leurs capitaines, ils résolurent de réunir leurs principales forces au devant de l'abbaye de Royaulieu pour disputer le passage aux Français : c'est ce qu'ils firent dès le mercredi, 25, au matin. Les Français s'avan-

cèrent en effet par le chemin qui longe la forêt et la rivière, et s'établirent à une portée et demie de flèche en face des Bourguignons. Mais en même temps cent hommes, détachés de leur corps, tournèrent la forêt en laissant Choisy à droite, pour porter de leurs nouvelles, avec quelques vivres à Compiègne. Deux à trois cents autres, sous Poton de Xaintrailles, s'engagèrent dans la forêt pour y prendre le chemin de Pierrefond, et tomber sur la grande bastille, pendant que les habitants, prévenus par la première troupe, l'attaqueraient de leur côté.

Le plan réussit en tout point. Tandis que les deux armées étaient en présence, les Anglais et les Bourguignons à pied, les Français à cheval, escarmouchant sans d'ailleurs s'engager, la première troupe entra dans Compiègne par ce côté de Choisy où l'on était loin de l'attendre; et les habitants en conçurent tant d'ardeur, que sans plus tarder ils attaquèrent la grande bastille. Ils avaient été deux fois repoussés quand Poton de Xaintrailles, débouchant de la forêt par la route de Pierrefond, leur fut un signal de revenir une troisième fois à l'assaut : la bastille, pressée des deux côtés, est prise. Les chefs alliés avaient promis de lui venir en aide, si les assiégés profitaient de leur éloignement pour l'assaillir; mais ils craignirent d'être attaqués eux-mêmes, et dans des conditions peu favorables, s'ils abandonnaient leur position en face de l'ennemi. Ils demeurèrent donc toujours à pied, en ordre de bataille, sans doute derrière

cette ligne de pieux aiguisés, dont les Anglais aimaient à s'entourer. Mais les Français, qui étaient restés à cheval, passant devant leur front sans s'arrêter à les combattre, se jettent dans Compiègne; et les habitants se joignant à eux, ils font à la hâte un pont de bateaux, franchissent l'Oise, enlèvent successivement les deux plus nouvelles bastilles, et attaquent même celle du pont, qui résista. Jean de Luxembourg et Huntington n'avaient rien empêché : ils étaient demeurés d'abord en position, pensant que peut-être l'ennemi reviendrait sur eux; le soir, voyant qu'ils ne seraient pas combattus, ils prirent le parti de retourner en leur logis, se promettant de revenir le lendemain se ranger en bataille devant la ville et d'obtenir meilleure journée. Mais le découragement avait gagné leurs troupes : il y eut des désertions pendant la nuit; et le matin (jeudi 26), au lieu de se rallier Huntington et les Anglais à Royaulieu, Jean de Luxembourg fut réduit à les aller rejoindre à Venette. Les Français demeuraient donc maîtres de la rive gauche de l'Oise. Ils pillèrent ce que les Bourguignons avaient laissé à Royaulieu, rompirent le pont de Venette, et portèrent tous leurs efforts contre la bastille du pont devant Compiègne. Il y avait pour les assiégeants peu d'espoir de s'y maintenir après tant d'échecs. Jean de Luxembourg et Huntington ordonnèrent au commandant d'y mettre le feu et de les rejoindre; puis Anglais et Bourguignons firent leur retraite sur Pont-l'Évêque « en petite ordon-

nance, » dit Monstrelet, abandonnant leur artillerie, bombardes, canons et coulevrines¹.

Compiègne échappait donc aux Bourguignons dans le temps marqué à Jeanne; mais Jeanne allait tomber aux mains des Anglais. Le sire de Luxembourg se vengea ainsi, et, du même coup, dédommagea ses alliés de leur commun échec. Il avait d'ailleurs éprouvé qu'une pareille prisonnière est de garde difficile, et malgré les résistances de sa tante, qui mourut en ces jours-là mêmes, il la livra (novembre 1430).

De Beaurevoir, on la mena à Arras, et de là au Crotoy, où elle fut remise (avant le 21 novembre) par les officiers du duc de Bourgogne aux Anglais, « lesquels en firent plus grant feste, dit une chronique bourguignonne, que s'ils eussent gagné tout l'or de Lombardie. » Le duc de Bourgogne qui avait besoin des Anglais pour se relever de l'échec de Compiègne, comme pour achever de s'affermir dans ses récentes acquisitions aux Pays-Bas, s'était prêté de bonne grâce à la négociation, et n'était point fâché de paraître dans la conclusion du marché. Par cet acte de condescendance, il acquérait de nouveaux titres à leur faveur. Qu'il en garde la responsabilité devant l'histoire².

1. *Délivrance de Compiègne* : t. I, p. 152, et Châtelain, II, 39-33 (Éd. de M. Kervyn de Lettenhove). Voy. l'appendice. n° V.

2. *Jeanne livrée*. Procès, t. I, p. 23. Chron. de France (Ms. de Lille, n° 26), *Bulletin de la Société de l'hist. de France* (1857), p. 104. — *Embarras du duc de Bourgogne*. Le duc de Bourgogne avait, on l'a vu, réuni à ses États le Hainaut ; la Hollande et dépendances, par la cession de Jacqueline de Hainaut en 1427 ; le comté

Avant de la livrer, comme elle était encore à Arras, on lui offrit des vêtements de femme; mais parmi les Anglais, elle devait plus que jamais avoir besoin de ses habits d'hommes : elle refusa. Au Crotoy, où elle séjourna jusqu'à ce que les dernières mesures fussent arrêtées pour son procès, sa captivité ne paraît pas avoir été fort rigoureuse encore. Elle y pouvait assister à la messe. Un chancelier de l'église cathédrale d'Amiens, qui se trouvait alors dans le château, l'entendait en confession et lui donnait l'eucharistie. Les dames mêmes d'Abbeville étaient admises à la visiter; et c'est une justice à rendre aux femmes, que parmi tant d'outrages dont elle fut l'objet, pas un seul ne lui vint de leur part. On ne cite d'elles que des témoignages d'admiration et d'estime pour celle qui, elles le sentaient bien, ne déshonorait pas leur sexe sous ces habits dont la pudeur des hommes se montrait si fort scandalisée. Le Pucelle fut touchée de ces honneurs rendus à ses chaînes; elle remerciait ses nobles visiteuses, « se recommandait à leurs prières, » et c'était en les baisant amiablement qu'elle leur disait : « A Dieu ! ¹ »

de Namur, par un traité de vente qui datait de 1421 et qui eut son effet le 1^{er} mars 1429, au décès du comte titulaire ; le Brabant enfin, par la mort du duc Philippe, le 4 août 1430. Mais les Liégeois inquiétaient à propos de Namur ; et la succession du Brabant pouvait encore lui être contestée. Voyez M. de Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, livre II, Philippe le Bon.

1. *Jeanne à Arras*: t. I, p. 95, etc. — En quittant Arras, elle passa par *Drugy*, t. V, p. 360 (Chron. de Saint-Riquier, de 1492). — *Au Crotoy*: t. I, p. 89, et t. III, p. 121 (H. de Macy). On montre encore au Crotoy, dans les soubassements d'une tour, aujourd'hui

détruite, donnant sur la plage, une porte que l'on suppose avoir été celle de la prison de Jeanne à son passage. — *Refus de vêtements de femme*, t. I, p. 95 et 231. — *Le chancelier d'Amiens*, t. III, p. 121 (H. de Macy). — *Les dames d'Abbeville*, t. V, p. 361 (Itinéraire de Drugy à Rouen).

II

LE TRIBUNAL.

Les Anglais n'avaient acheté la Pucelle que pour la juger; c'est à ce titre qu'ils l'avaient fait réclamer par l'évêque de Beauvais : mais Beauvais appartenant à Charles VII, où allaient-ils dresser le tribunal?

L'Université de Paris réclamait pour Paris. L'Université, qui avait montré tant de crainte que la Pucelle n'échappât lorsqu'elle était encore aux Bourguignons, apprenant qu'elle est aux Anglais, se met aussitôt en campagne. Dès le 21 novembre, elle écrit au roi ; elle le complimente d'avoir entre ses mains cette ennemie de la foi, et le presse de la livrer enfin à la justice, c'est-à-dire à l'évêque de Beauvais et à l'inquisiteur; elle le prie de la faire conduire à Paris, pour donner au procès plus de sûreté et d'éclat : « Car par les maîtres, docteurs et autres notables personnes estant par deçà en grant nombre, seroit la discussion d'icelle

de plus grant réputation que en autre lieu. » Le même jour, elle écrivait à l'évêque de Beauvais une lettre acerbe, que l'évêque ne manque pas d'insérer parmi les pièces de procédure, comme pour rendre sa responsabilité moins lourde en la partageant. L'Université s'étonne de si longs retards ; elle s'en prend à la négligence de l'évêque : « Si Votre Paternité, dit-elle, avoit mis plus de zèle dans la poursuite de l'affaire, cette femme seroit déjà en justice. Il ne vous importe pas si peu, tandis que vous êtes revêtu d'une si grande dignité dans l'Église, d'ôter les scandales commis contre la religion chrétienne, surtout quand il se trouve que le soin d'en juger est de votre juridiction. » Elle le prie donc de ne pas laisser plus longtemps en souffrance l'autorité de l'Église, et de faire en sorte que le procès se poursuive à Paris, où il y a tant de sages et de docteurs¹.

Mais les Anglais n'avaient guère envie de conduire la Pucelle à Paris : car, bien que la ville fût à eux, ils ne s'y sentaient pas assez les maîtres. Les Armagnacs poussaient encore leurs courses jusqu'au Bourget, jusqu'à la porte Saint-Antoine : le 6 novembre, le roi d'Angleterre donne à l'évêque de Thérouanne, Louis de Luxembourg,

1. *Lettres de l'Université à Henri VI*: t. I, p. 17, 18; à l'évêque de Beauvais, *ibid.*, p. 16.

L'Université en cette circonstance pouvait bien d'ailleurs céder à une pression étrangère. Du Boulai signale dans ces actes la main de Pierre Cauchon : « Universitas, instigante magistro Petro Cauchon, suorum privilegiorum conservatore, t. V, p. 375 ; et Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 190.

son chancelier pour la France, la faculté de différer la rentrée du Parlement en raison des dangers de la route ; et la ville même n'était pas sûre : on le voit par les plaintes perpétuelles du Bourgeois sur l'abandon où elle est laissée, sur la cherté des vivres. Les Anglais ne voulaient donc point de Paris. Un coup de main des Armagnacs, un mouvement populaire pouvait tout emporter. Peut-être même ne se souciaient-ils pas de faire le procès si près de l'Université elle-même : car ce corps, bien que très-passionné, et composé alors en grande majorité de Bourguignons, était indépendant. Ils entendaient bien s'en servir, mais non se livrer à sa discrétion ; et pour cela, rien de mieux que de placer leur tribunal à distance et d'y appeler, par des choix réfléchis, les plus sûrs des docteurs parisiens. Ils se décidèrent pour Rouen. La Pucelle fut menée en barque du Crotoy à Saint-Valery, de l'autre côté de la Somme, et de là conduite à cheval, sous bonne garde, par Eu et par Dieppe jusqu'à Rouen (fin de décembre 1430) ¹.

Là, quelques impatients se seraient même passés du secours des docteurs de Paris : ils voulaient la mettre dans un sac et la jeter à la Seine. On croyait, en effet, parmi les Anglais, qu'aucun succès n'était possible tant qu'elle vivrait : et des échecs répétés affermissaient cette superstition

1. Sur *l'état des environs de Paris*, voy. aux Appendices, n° VI ; sur le *Parlement de Paris*, *ibid.*, n° VII ; sur la *translation de Jeanne à Rouen*, *ibid.*, n° VIII.

dans leurs esprits. En Picardie, après la levée du siège de Compiègne, toutes les villes du voisinage, Gournai-sur-Aronde, Pont-Saint-Maxence, etc., avaient ouvert leurs portes aux Français ; et le duc de Bourgogne étant revenu de Brabant en toute hâte, son avant-garde avait été battue à Guerbigny (20 novembre) ; lui-même, provoqué à Roye par les vainqueurs, s'était vu réduit à l'humiliation de ne pas accepter la bataille. En Champagne, Barbazan poursuivait le cours de ses exploits, prenant les places et battant ceux qui, Anglais ou Bourguignons, tentaient de les secourir. En Normandie enfin, la Hire continuait d'insulter à Rouen, de Louviers qu'il occupait ; et les Anglais différaient à l'en aller déloger tant que Jeanne était encore en vie. Plusieurs donc, la tenant à Rouen, l'auraient volontiers jetée à l'eau sans plus de formes ; mais l'expédient, qui semblait tout finir, laissait les Anglais sous le coup de leurs défaites. Pour les en relever, c'était peu que de tuer Jeanne ; il fallait la flétrir. Jeanne s'était dite envoyée de Dieu pour chasser les Anglais, et elle les avait vaincus partout où on l'avait voulu suivre. Dieu était-il donc contre les Anglais ? Il fallait montrer qu'elle n'était pas son envoyée. Une pauvre Bretonne, pour avoir osé dire « qu'elle était bonne, et que ce qu'elle faisait était bien fait et selon Dieu, » venait d'être brûlée à Paris même (3 septembre). Il fallait montrer à son propre dam, cette fois, que loin d'être divinement inspirée, elle n'était qu'une magicienne et un suppôt

du diable. A ce prix-là seulement, l'autorité des Anglais devait se rétablir dans leurs conquêtes : brûler Jeanne comme sorcière, ce n'était pas seulement pour eux une affaire d'amour-propre, mais une question de domination ¹.

On la mit dès son arrivée, non dans les prisons de l'officialité, ni dans les prisons communes, mais au château, et on renferma dans une cage de fer ² : un peu plus tard, on se contenta de la tenir à la chaîne; mais combien elle eut à re-

1. *Craintes superstitieuses des Anglais touchant Jeanne* : « Et quia ipsi Anglici sunt superstitiosi, æstimabant de ea aliquid fatale esse, » t. II, p. 370 (Th. Marie). — *Échecs en Picardie*: Monstrelet, II, 98 et 99; *en Champagne*, *ibid.*, 104; *en Normandie*, P. Cochon, *Chron. normande*, ch. LII-LIV. Les Français poussaient hardiment leurs courses jusqu'aux portes de Rouen [*ibid.*, ch. LV). L'archevêque de Rouen faisait tenir sa juridiction à Déville, bourg voisin de Rouen, qui lui appartenait. En 1429, il sollicita de Henri VI la permission de la transférer à son manoir archiépiscopal dans l'intérieur de la ville, « parce que ses officiers ne pouvoient aller à Déville pour le péril et danger des larrons, brigands ennemis et adversaires du roy, qui souvent alloient et passoient par ce pays. » *Arch. de la Seine-Infér.*, citées par M. de Beaurepaire, *Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 9-10. — *Ajournement du siège de Louviers* : *Procès*, t. II, p. 3 (J. Toutmouillé) ; p. 344 (Manchon) ; p. 348 (Is. de La Pierre); p. 373, et t. III, p. 189 (J. Riquier), et l'appendice n° IX. — *Pierronne la Bretonne*. Bourgeois de Paris, p. 411. — *Pourquoi Jeanne plutôt jugée que tuée*. Valeran de Varanis, auteur du commencement du seizième siècle, dans un poème latin composé sur les actes du procès, a très-bien démasqué cette politique. Voy. t. V, p. 84.

2. *Cage de fer* : Un serrurier, nommé Castille, dit à l'huissier Massieu qu'il avait construit pour Jeanne une cage de fer où elle était tenue et liée par le cou, par les pieds et les mains, et qu'elle y fut gardée en cet état, depuis le jour où elle fut amenée à Rouen jusqu'au commencement du procès. T. III, p. 155 (Massieu). Thomas Marie dit à peu près la même chose (t. II, p. 371). P. Cusquel, bourgeois de Rouen, vit la cage, qui fut pesée chez lui (t. II, p. 306 et 346, et t. III, p. 180) : seulement il n'y a pas vu la prisonnière.

gretter sa cage, dans la compagnie des soldats qu'on lui donnait pour gardiens, ou des seigneurs qui la venaient visiter! De ce nombre, on vit un jour venir à la prison, avec Warwick et Stafford, Jean de Luxembourg, devenu comte de Ligny, qui l'avait vendue. Il osa lui dire qu'il venait la racheter si elle voulait promettre de ne plus jamais s'armer contre l'Angleterre.

« En nom Dieu, lui répondit-elle, vous vous moquez de moi, car je sais bien que vous n'en avez ni le vouloir ni le pouvoir ; » et elle le répéta plusieurs fois.

Comme il insistait, elle ajouta :

« Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France; mais quand ils seraient cent mille *Godons* plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume. »

Le comte de Stafford indigné tirait sa dague pour la frapper, mais Warwick le retint. On a vu qu'il avait ses raisons ¹.

Les Anglais avaient le juge, l'évêque de Beauvais. Il lui fallait un tribunal, puisque son siège était à l'ennemi. On avait rejeté Paris, et choisi Rouen : le siège était vacant; il semblait qu'on n'y dût faire ombrage à personne. Mais le choix était peu goûté du chapitre, dans la crainte que le prélat, chassé de Beauvais, ne se fît un titre de

1. *Visite de Jean de Luxembourg*, t. III, p. 122 (Haimond de Macy).

cet exercice des fonctions épiscopales à Rouen pour parvenir au siège. Il fallut toute l'habileté anglaise pour négocier avec les chanoines et obtenir d'eux concession du droit territorial à l'évêque de Beauvais¹.

L'évêque de Beauvais ainsi installé à Rouen, il fut moins difficile de lui composer son cortège judiciaire. Il prit pour procureur général ou promoteur, son vicaire général, qui partageait son exil et ses haines, Jean d'Estivet, dit *Benedicite*. Quant aux assesseurs, l'Université de Paris s'était trop avancée pour qu'on ne fût pas sûr d'en trouver parmi ses principaux docteurs : on appela donc et l'on vit arriver sur cet appel Jean Beaupère, recteur en 1412 et depuis chancelier en l'absence de Gerson; Pierre Maurice, recteur en 1428, Jacques de Touraine, Nicolas Midi, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles, déjà alors recteur émérite, quoique âgé de trente ans seulement, l'une des lumières de l'Église gallicane, dont il défendit avec éclat les privilèges au concile de Bâle. On en tira aussi du diocèse où le jugement allait s'accomplir: Gilles, abbé de Fécamp, conseiller du roi d'Angleterre; Nicolas, abbé de Jumièges; Pierre Miget, prieur de Longueville ; Raoul Roussel, trésorier de la cathédrale ; Nicolas de Venderez, un des prétendants au siège de Rouen ; Nicolas Loyseleur, chanoine, ami de Cauchon, prêt à lui rendre tout service; ajoutez William Haiton, clerc anglais, se-

1. *Droit territorial*, t. I, p. 20 (Lettres du chapitre).

crétaire des commandements de Henri VI. Plusieurs paraissent avoir accepté ce mandat sans répugnance, soit par conviction, soit par ambition ; mais d'autres ne cédèrent qu'à la peur. Jean Tiphaine, maître ès arts et médecin, voulait se récuser : il fut contraint. Le vice-inquisiteur lui-même laissa commencer sans lui le procès dont il devait être un des juges. Il n'y accéda que sur l'ordre de l'inquisiteur général, et, dit-on, sur l'avis confidentiel qu'il était en péril de mort s'il s'obstinait à refuser. On en cite un qui sut se montrer indépendant : ce fut Nicolas de Houpeville. Il osa soutenir que le procès n'était pas légal, parce que l'évêque de Beauvais était du parti ennemi de la Pucelle, et parce qu'il se faisait juge d'un cas déjà jugé par son métropolitain : la Pucelle ayant été approuvée dans sa conduite par l'archevêque de Reims, auquel Beauvais ressortissait. L'évêque, furieux, l'exclut de l'assemblée, quand il vint prendre séance, et le fit assigner devant lui : mais l'intimé refusa de comparaître, comme ne relevant que de l'officialité de Rouen. Il allait se présenter à ses juges quand il fut arrêté, conduit au château et mis en prison, et on lui dit que c'était par l'ordre même de l'évêque dont il avait récusé la compétence. On ne voulait pas s'en tenir là : il était question de l'exiler outre-mer ; on parlait même de le jeter à l'eau, mais il fut sauvé par les autres¹.

1. *Promoteur et assesseurs*: M. J. Quicherat, *Aperçus nou-*

Cet exemple était moins propre à encourager qu'à effrayer les opposants. On voit d'ailleurs qu'il n'y en avait guère et qu'on pouvait s'arranger de manière à ce qu'il n'y en eût pas; mais le mandat une fois accepté, il n'eût pas été facile d'en user contrairement à la volonté de celui de qui on l'avait reçu. L'avis des témoins est que personne n'eût osé opiner autrement que l'évêque, et on en aura des preuves dans le cours du procès. Plusieurs ont, de leur aveu, voté par peur. G. de la Chambre, qui s'excusait comme étranger à la théologie en sa qualité de médecin, reçut l'avis que s'il ne signait au procès il se repentirait d'être venu à Rouen; P. Miget, prieur de Longueville, dénoncé comme favorable à la Pucelle, eut toutes les peines du monde à se justifier auprès du cardinal de

veaux, p. 105 et suiv., et les notes qu'il a jointes sur chacun de ces noms, la première fois qu'ils paraissent dans le procès. Voy. l'appendice n° X.

Acceptation volontaire des uns, forcée des autres : t. II, p. 325 (N. de Houpeville) ; p. 356 (Grouchet) ; t. III, p. 131 (P. Miget). — *Pour plaire aux Anglais* : t. II, p. 7, et t. III, page 167 (Ladvenu). — *Qu'ils n'auraient osé refuser* : t. II, p. 340 (Manchon). — *J. Tiphaine* : t. III, p. 47 (lui-même). — *Le vice-inquisiteur* : voy. les actes du procès à son égard, t. I, p. 33, 35.

Menaces : « Sed per aliquos sibi notos fuit ei dictum quod nisi interesset, ipse esset in periculo mortis : et hoc fecit compulsus per Anglicos, ut pluries audivit a dicto Magistri qui sibi dicebat : « Video quod nisi procedatur in hujusmodi materia ad voluntatem » Anglicorum, quod imminet mors. » T. III, p. 153 (Massieu) ; cf. t. III, p. 167 (Ladvenu), et p. 172 (N. de Houpeville). — *N. de Houpeville* : Son propre témoignage, t. II, p. 326 et t. III, p. 171, 172 ; cf., t. II, p. 364, et t. III, p. 166 (Ladvenu) : t. II, p. 370 (Th. Marie) ; p. 348, 349 (Is. de la Pierre) ; G. de la Chambre (t. III, p. 50) dit qu'on menaçait de le jeter à l'eau ; Massieu (*ibid.*, p. 162) ; qu'il fut banni avec plusieurs autres. Un certain nombre avaient pris la fuite : t. II, p. 356 (Grouchet).

Winchester; le greffier Manchon, l'huissier Massieu, furent aussi plusieurs fois en péril. Et le vice-inquisiteur lui-même, qui s'était si difficilement rallié, ayant paru moins docile par la suite, fut menacé d'être jeté à la rivière¹.

Voilà donc le tribunal : peu ou point d'Anglais, mais personne qui n'y soit sous la main des Anglais. Le juge est à leurs ordres. Quand Jeanne le récuse comme son ennemi, il répond : « Le roi m'a ordonné de faire votre procès, et je le ferai. » Il s'y met de tout cœur. On a vu sa joie quand il rapportait au roi et au régent le contrat qui leur livrait Jeanne; et à présent qu'il la tient, il s'applaudit de ce qu'il va faire « un beau procès. » Mais le juge n'est dans le procès que le fondé de pouvoir de l'Angleterre : les deux oncles du roi, Bedford et Winchester, le surveillent. Le tribunal siège au château, au milieu des Anglais. Ils travaillent aux frais des Anglais. L'exacte comptabilité de l'Angleterre en donne la preuve pour cha-

1. *Intimidation*: « Et bene scit quod omnes qui intererant hujusmodi processui non erant in plena libertate, quia nullus audebat aliquid dicere, ne esset notatus. » T. III, p. 175 (J. Fabri); cf., p. 130 (P. Miget), etc. — *Vote par peur* : t. II, p. 356 (Grouchet). — *G. de la Chambre*: t. III, p. 150 (lui-même). — *P. Miget*: t. II, p. 351 (lui-même). — *Manchon*: t. II, p. 340 (lui-même). — *Massieu*: t. III, p. 154 (lui-même).

Le vice-inquisiteur : t. III: p. 167 (Ladvenu), et Quetif, *Scriptores ordinis prædicat.*, t. I, p. 782. On ne manqua pas de relever cette sorte de contrainte au procès de réhabilitation. Voy. le chapitre de *Sub-inquisitore ac ejus diffugio, et metu illato*. Ms. lat. 5970 f° 190 et Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 196. Jean Lemaire, qui était à Rouen pendant le procès, signale encore, comme ayant couru risque de vie, Pierre Maurice, l'abbé de Fécamp et plusieurs autres : t. III, p. 178.

cun par livres et par sous; et s'ils ne travaillaient pas bien, on a vu de quelle manière sommaire on entendait régler leurs comptes¹.

Il y en eut encore un autre exemple dans le cours du procès. Quelqu'un ayant dit de Jeanne une chose qui ne plut point à Stafford, le noble seigneur le poursuivit l'épée à la main, jusque dans un lieu sacré. Il l'eût frappé, s'il n'eût été averti qu'il allait violer un asile. D'ailleurs, quelque garantie que trouvent les Anglais dans un juge dévoué et un conseil asservi à leur influence, le procès n'est qu'une épreuve dont ils n'ont rien à redouter. Si, contre toute attente, il n'aboutit pas à la condamnation de la Pucelle, ils se réservent de la reprendre : c'est une clause formellement exprimée dans la lettre royale qui la livre à son juge; et même alors ils ne s'en dessaisissent point. La règle que l'accusée soit remise aux mains du juge est oubliée. La Pucelle est gardée dans le château de Rouen par les Anglais : Pierre Cauchon, si jaloux d'observer les formes de la justice, dut subir ici la volonté de ses maîtres. Il voulut au moins dégager sa responsabilité en un point si délicat, et prit l'avis de son conseil : mais le conseil inclinant à observer le droit, il coupa court à la discussion, et décida seul. Bien plus, sa démarche,

1. *L'évêque de Beauvais*: « Rex ordinavit quod ego faciam processum vestrum et ego faciam. » T. III, page 154 (Massieu). — « Quosi intendebant facere unum pulchrum processum contra dictam Johannam. » T. III, p. 137 (Manchon). — *Le tribunal au château* : voy. les procès-verbaux, t. I, p. 5, 38, etc., et l'appendice n° XI à la fin de ce volume.

loin de le couvrir, ne faisant dès lors que le compromettre davantage, il supprima la délibération du procès-verbal : il n'y en a trace que dans la déposition de l'un des assesseurs, Martin Ladvenu. Ainsi Jeanne demeura aux mains des Anglais, non plus dans la cage, mais dans une tour du château, les fers aux pieds, liée par une chaîne à une grosse pièce de bois, et gardée nuit et jour par quatre ou cinq soldats de bas étage, des (*houce-paillers*) houspilleurs, comme dit Massieu. Cette circonstance, si étrangère aux habitudes ecclésiastiques, n'est pas indifférente ; on peut même dire qu'elle fut capitale au procès : on verra que, sans elle, il eût été bien difficile de trouver un prétexte pour condamner la Pucelle¹.

Ce sont donc bien les Anglais qui ont fait le

1. *Justice sommaire* : « Cum aliquis diceret de ipsa Johanna quod non placuit domino de Stauffort, ipse dominus de Stauffort eundem loquentem sic insecutus fuit usque ad quemdam locum immunitatis cum ense evaginato. » T. III, p. 140 (Manchon). — *Lettre de Henri VI*: voyez-la aux Appendices, n° XII. — *Délibération sur la prison*: « Qu'en la première session ou instance, l'évesque allégué requist et demanda le conseil de toute l'assistance, assavoir lequel estoit plus convenable de la garder et détenir aux prisons séculières, ou aux prisons de l'Église : sur quoy fut délibéré, qu'il estoit plus décent de la garder aux prisons ecclésiastiques qu'aux autres ; lors respondit cest évesque qu'il ne feroit pas cela, de paour de desplaire aux Anglois. » T. II, p. 7, 8 (Ladvenu) ; — nous avons corrigé d'après le ms. de l'Arsenal (Jurispr. fr., n° 144), le texte de L'Averdy, reproduit par M. Quicherat, qui porte « fors, respondit l'évesque, qu'il n'en feroit pas cela ; » — et t. III, p. 152 : « Et inter consiliarios tunc fuit murmur de eo quod ipsa Johanna erat inter manus Anglicorum. Dicebant enim aliqui consilarii quod ipsa Johanna debebat esse in manibus Ecclesiæ ; ipse tamen episcopus non curabat, sed eamin manibus Anglicorum dimisit. » Cf. t. III, p. 175 (J. Fabri) et p. 183 (Marguerie). — *Prison* : voy. l'appendice n° XIII, à la fin de ce volume.

procès de Jeanne d'Arc. Ils l'ont achetée, afin qu'elle soit jugée par eux; sinon par des Anglais de race, au moins par des hommes qui ne leur offraient pas moins de garantie : car le juge est dans leur dépendance par ses haines comme par son ambition, et les autres appartiennent sinon aux mêmes passions, au moins à la même influence. L'Angleterre les paye, et leur donnera garantie, même contre le pape, si, en la servant, ils s'exposent à encourir son animadversion. Enfin, si les Anglais ne tiennent pas tous les juges, ils tiennent toujours l'accusée : ils la gardent dans leur prison, et ils sont là pour suppléer au jugement, si l'issue du procès trompe leur espérance. La sentence est déjà tout entière dans la lettre de Henri VI, qui la livre à son tribunal¹.

1. *Lettres de garantie* (12 juin 1431), t. III, p. 240-244 ; cf. t. III, p. 161 (G. Colles), p. 166 (M. Ladvenu), p. 56 (l'évêque de Noyon) ; et le texte même aux Appendices, n° XIV.

III

LES PROCÈS-VERBAUX.

Lorsqu'il est prouvé que le procès de la Pucelle ne fut qu'une œuvre de parti, il est assez indifférent de rechercher s'il s'est fait dans les formes légales. La question pouvait avoir de l'intérêt à l'époque du procès de révision, et nous en pourrions dire un mot alors. Mais l'observation même rigoureuse des formes de la justice, n'est pas un signe qu'on en garde l'esprit. Y eut-il désir sincère d'arriver à la vérité dans la poursuite du procès? Y eut-il au moins respect de la vérité dans la reproduction des interrogatoires et des enquêtes? Et que sera-ce si des enquêtes sont supprimées, si les interrogatoires sont altérés, si le procès-verbal, même ainsi rédigé, on le soustrait à la connaissance de ceux que l'on consulte, pour ne les mettre en présence que d'un réquisitoire? Toutes ces questions se résoudront par les faits à mesure qu'elles se poseront dans la suite des

débats. Mais dès ce moment il y a deux points que nous devons signaler, parce qu'ils touchent aux fondements même du procès et au monument qui nous en a gardé la substance : je veux parler des enquêtes préliminaires et des procès-verbaux.

Des enquêtes ont été faites et sont supprimées au procès-verbal.

On sait de quelle importance était en matière de visions le fait de la virginité : la vision étant acceptée comme réelle, c'était un signe où l'on prétendait juger si l'esprit qui se communiquait à la jeune fille était pur ou impur. Jeanne avait été visitée à Poitiers, et le rapport des matrones en ce point n'avait pas semblé moins décisif que celui des docteurs sur la foi due à ses paroles. Elle ne pouvait manquer de subir la même épreuve à Rouen : et le fait est attesté par d'irrécusables témoignages. L'huissier Massieu déclare qu'elle fut visitée par ordre de la duchesse de Bedford et par les soins de deux matrones; c'est de l'une d'elles qu'il tient la chose : le greffier Guillaume Colles a ouï dire que le duc de Bedford assistait d'un lieu secret à l'examen! Thomas de Courcelles, l'un des principaux assesseurs et le rédacteur du procès sous sa forme latine, dit qu'il n'a jamais entendu mettre la chose en délibération, mais il lui paraît vraisemblable et il croit qu'elle s'est faite, parce qu'il a ouï dire à l'évêque de Beauvais que Jeanne avait été trouvée vierge. Il dit même assez naïvement que, si elle n'avait pas été trouvée vierge, on ne s'en serait pas tu au procès.

Pourquoi, l'épreuve étant favorable, n'en dit-on rien? Puisqu'on avait fait l'enquête, pourquoi en supprime-t-on le résultat? C'est que le juge l'estimait inutile, comme ne tournant pas contre l'accusée¹.

Mais il est une autre information qui était commandée par la nature même du procès, et qu'on cherche en vain parmi les pièces de la procédure. Avant de poursuivre un hérétique, il fallait connaître ses antécédents, ouvrir une enquête sur sa renommée dans le pays où il avait vécu. Cette enquête n'a-t-elle pas été faite à l'égard de Jeanne? Les greffiers du premier procès, interrogés par les juges de la réhabilitation, ont déclaré qu'ils n'en ont pas eu connaissance. Manchon affirme qu'il ne l'a vue ni lue, et que si elle avait été produite, il l'eût insérée au procès. Guillaume Colles va jusqu'à dire qu'il croit qu'elle n'a jamais existé. Mais son existence est attestée par le premier procès lui-même. Il est dit en toutes lettres au procès-

1. *Virginité*: « Bene scit quod fuit visitata an esset virgo, vel non, per matronas seu obstetrices, et hoc ex ordinatione ducissæ Bedfordiæ et signanter per Annam Bavon et aliam matronam.... Et post visitationem retulerunt quod erat virgo et integra, et ea audivit referri per eandem Annam, » t. III, p. 155 (Massieu) ; cf. p. 180 (Cusquel) ; p. 50 (G. de la Chambre), p. 89 (J. Marcel), et t. II, p. 201. — « Quod audivit dici a pluribus.... quod dictam visitationem fecerat fieri domina ducissa Bedfordiæ, quod dux Bedfordiæ erat in quodam loco secreto, ubi videbat eandem Johannam visitari, » t. III, p. 163 (G. Colles). C'est il est vrai, un bruit rapporté par un seul témoignage. — « Et credit quod si non fuisset inventa virgo, sed corrupta, quod in eodem processu non siluissent, » *ibid.*, p. 59 (Th. de Courcelles) ; cf. p. 54 (l'évêque de Noyon). Jean Monnet a ouï dire qu'à cette occasion on reconnut qu'elle s'était blessée en montant à cheval, *ibid.*, p. 63.

verbal de la séance préparatoire du 13 janvier, tenue par l'évêque avec l'assistance de cinq ou six conseillers intimes, qu'il y fit lire les informations faites dans le pays natal de Jeanne et en divers autres lieux. Pourquoi donc ne sont-elles pas au procès? On le devine, quand on sait ce qu'elles étaient, au témoignage de ceux qui les ont pu connaître. On a, en effet, sur cette enquête, les déclarations les plus compétentes. C'est d'abord un des commissaires, Nicolas Bailly, d'Andelot, qui en parle au procès de réhabilitation. Il déclare qu'il fut chargé par Jean de Torcenay, bailli de Chaumont pour Henri VI, d'aller avec Gérard Petit, prévôt d'Andelot, recueillir des renseignements sur Jeanne, alors détenue dans le château de Rouen. Mais le résultat parut tellement favorable à la Pucelle, qu'ils durent produire des témoins eux-mêmes, pour en attester la vérité; ce qui n'empêcha pas le bailli de Chaumont de les traiter de faux (traîtres) Armagnacs. Au rapport d'un autre témoin, l'un des commissaires vint à Rouen apporter son enquête, espérant bien recevoir de l'évêque le prix de ses peines. Mais l'évêque, à la lecture de ce document, lui dit qu'il était un traître et un méchant homme, et qu'il n'avait pas fait ce qu'on voulait qu'il fît. Le commissaire, commençant à comprendre le véritable objet de sa mission, eut grand'peur alors de ne point toucher son salaire; ses informations n'avaient paru bonnes à rien, et on se l'explique sans peine : car, ajoutait-il, « bien que je les eusse faites à

Domremy et dans cinq ou six paroisses du voisinage, je n'ai rien trouvé en Jeanne que je ne voulusse trouver en ma sœur. » L'enquête n'a donc pas seulement été faite ; elle a été remise à l'évêque ; elle a même été communiquée par lui à quelques assesseurs. Mais en quelle forme ? c'est ce que nul ne peut dire, puisque ce document disparaît dès lors du procès. Du reste, en quelque forme qu'il ait été lu ce jour-là à cinq ou six docteurs, il a été supprimé pour tous les autres ; et cette suppression, qui témoigne si hautement de la partialité du juge, a été justement signalée parmi les vices radicaux du procès¹.

Les procès-verbaux offrent donc déjà sur les préliminaires du procès des lacunes graves, où se révèle la pensée qui y préside ; et à mesure que l'affaire se déroulera, nous aurons plus d'une autre omission à signaler dans leur texte. Mais cette exposition officielle, incomplète sur des points qu'on a pu taire aux greffiers, doit-elle faire foi

1. *Information préalable* : « Quia alias quis in materia fidei trahere non debet, nisi informatione prævia et fama contra eum referente, » t. II, p. 200 (Requête du promoteur, à la Réhabilitation). » Non tamen recordatur eas vidisse aut legisse, scit tamen quod, si fuissent productæ, eas inseruisset in processu, » t. III, p. 136 (Manchon). — « Eas non vidit, nec credit quod unquam aliquæ fuerunt factæ, » *ibid.*, p. 161 (G. Colles), cf. t. II, p. 379. — « Perlegi fecimus informationes factas in patria originis dictæ mulieris, et alibi in pluribus ac diversis locis, » t. I, p. 28 (13 janvier).

N. Bailly: Et dum dictus ballivus vidit relationem dicti locumtenentis, dixit quod dicti commissarii erant falsi Armignaci, t. II, p. 451 et 453, cf. *Ibid.*, p. 441 (M. Lebuin) et p. 463 (Jacquard). Nous négligeons plusieurs témoignages qui n'expriment que de

sur tous les autres? Il importe d'examiner de près cette question, puisqu'il s'agit du document dont le texte, quel qu'il soit, sera toujours la principale source de cette histoire.

Le procès-verbal, tel que nous l'avons, a été traduit de l'original par Thomas de Courcelles, et la comparaison de la minute française, dont une copie nous est restée en partie, a prouvé que c'est généralement à tort que dans les enquêtes de 1452 et 1455 on l'avait accusé d'infidélité. La traduction vaut donc, à peu de chose près, l'original, et c'est à l'œuvre même de la rédaction que nos observations doivent s'appliquer¹.

Trois greffiers furent attachés à ce travail : Manchon, Guillaume Colles, dit Boisguillaume, et Taquel. Les notes prises dans les interrogatoires, le matin, étaient collationnées le soir et reproduites dans une minute française que Manchon rédigea. Quand il la présenta lui-même au procès de réhabilitation, on lui demanda ce que signifiaient plusieurs *nota* qu'on lisait à la marge. Il répondit

vagues souvenirs, *ibid.*, p. 394 (Jacob) ; p. 397 (Béatrix Estellin). — *Colère de l'évêque* : « Quod erat proditor et malus homo et quod non fecerat debitum in eo quod sibi fuerat injunctum.... Quia istæ informationes non videbantur dicto episcopo utiles, » etc., t. III, p. 191-192 (J. Moreau). Pierre Miget dit avoir entendu citer certaines informations : « Eas tamen non vidit nec legi audivit. » *Ibid.*, p. 133. Le procès de réhabilitation constate qu'on les a vainement recherchées, t. II, p. 381. M. de Beaurepaire me paraît ici mal justifier cette suppression en alléguant l'exemple du procès Segueut et la crainte que l'on aurait pu avoir de compromettre les témoins (*Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 110).

1. Voy. M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 147.

que dans les premiers interrogatoires de Jeanne, le premier jour, dans la chapelle du château, il y eut grand tumulte; on l'interrompait presque à chaque mot quand elle parlait de ses apparitions. Or il y avait là deux ou trois secrétaires anglais qui enregistraient ses dépositions comme ils voulaient, supprimant ce qu'elle disait à sa décharge. Manchon s'en plaignit et dit (c'est toujours lui qui parle) que si on ne procédait autrement, il déposerait la plume. Sur sa plainte, on changea de lieu, et le lendemain on s'assembla dans une salle du château, voisine de la grande salle, avec deux Anglais à la porte. Comme il y avait quelquefois difficulté sur les réponses de Jeanne, et que plusieurs disaient qu'elle n'avait pas répondu de la façon dont il l'avait écrit, il marquait d'un *nota* l'endroit contesté, afin que Jeanne fût interrogée de nouveau et la difficulté éclaircie¹.

Voilà un homme qui veut la vérité, et c'est une garantie sans doute. Mais on voit combien il y en avait d'autres qui la voulaient altérer. Une déposition antérieure de Manchon à Rouen, lors de l'enquête préliminaire du procès de réhabilitation, achève de prouver que ces criminelles tentatives ne se produisirent pas seulement à la première séance. Pendant les cinq ou six premières journées, quelques juges lui disaient en latin (pour n'être pas entendus de la Pucelle), « qu'il mît en

1. *Rédaction des procès-verbaux*, t. III, p. 135 (Manchon); cf p. 160 (G. Colles) et p. 195 (Taquel).

autres termes en muant la sentence de ses paroles. » C'est l'évêque de Beauvais lui-même qui avait placé auprès du tribunal, dans une fenêtre, derrière un rideau, ces greffiers clandestins, chargés de recueillir les charges et d'omettre les excuses; et c'était avec ces rédactions sciemment infidèles que se faisait le soir la collation. On voit quelles différences devait offrir celle de Manchon, et l'évêque de Beauvais savait à qui s'en prendre : toute sa colère retombait sur le pauvre homme qui marquait ses *nota*. Quelquefois même l'évêque et d'autres docteurs, intervenant plus directement, commandaient à Manchon d'écrire selon qu'ils l'imaginaient et tout au contraire de ce que Jeanne avait entendu, ou si quelque chose leur déplaisait, ils défendaient de l'écrire, comme n'étant pas du procès. Manchon proteste qu'il n'en fit rien, qu'il agit toujours selon sa conscience; et on le veut croire : mais cet homme, qui avoue n'avoir accepté que par peur les fonctions de greffier, n'a-t-il pas pu quelquefois capituler avec la peur, sinon pour commettre un faux constant, du moins pour accepter une rédaction plus conforme à l'esprit du procès? On l'en peut soupçonner : car on en a plusieurs indices. Jean Monnet, secrétaire de Jean Beupère, qui prenait des notes, mais non comme greffier officiel, dit que Jeanne se plaignit souvent des inexactitudes du procès-verbal et les faisait corriger. Les releva-t-elle toujours et ne se pouvait-il faire que souvent il lui en échappât? Qu'on en juge par ce trait de la déposition de Jean Fabri,

ou Lefebvre, religieux augustin, depuis évêque de Démétriade. Un jour que, la Pucelle étant interrogée sur ses visions, on lui lisait une de ses réponses, J. Lefebvre y reconnut une erreur de rédaction et la fit remarquer à Jeanne, qui pria le greffier de relire. Il relut, et Jeanne déclara qu'elle avait dit tout le contraire. Manchon promit de faire plus d'attention à l'avenir. Voilà pour les erreurs ; et quant aux omissions, voici un fait bien grave, constaté par le témoignage d'Isambart de La Pierre. Lorsque, à la persuasion de ce dernier, Jeanne déclara qu'elle se soumettait au concile alors réuni (le concile de Bâle), l'évêque furieux s'écria : « Taisez-vous de par le diable ! » et Manchon lui ayant demandé s'il fallait écrire sa déclaration, l'évêque répondit : « Non, ce n'est pas nécessaire ; » sur quoi Jeanne lui dit : « Ah ! vous écrivez bien ce qui est contre moi, et vous n'écrivez pas ce qui est pour moi¹ ! »

Nous n'accusons point Manchon de faux dans ses écritures ; nous admettons qu'il n'a pas été le docile instrument de toutes les volontés de l'évêque, qu'il a su même lui résister quelquefois, bien qu'il ait eu beau jeu de l'affirmer au procès de réhabi-

I. *Première déposition de Manchon* : t. II, p. 12, 13. Cf. p. 340 (le même). — *Greffier par peur*: « Et hoc invitus fecit, quia non fuisset ausus contradicere præcepto dominorum de consilio regis. » T. III, p. 137 (lui-même). Le bruit courait que les greffiers étaient empêchés d'écrire tout ce que disait Jeanne, t. III, p. 172 (N. de Houpeville). Les greffiers, comme on le pense bien, protestent tous de leur exactitude, t. II, p. 343 (Manchon); t. III, p. 160 (G. Colles) ; t. II, p. 319 (Taquel). G. Colles et Manchon furent dès l'origine institués, l'un et l'autre, greffiers par et pour l'évêque ;

litation : mais en présence de ces faits constants, il est difficile de dire que l'on tient de lui une rédaction rigoureusement exacte, et que jamais il n'a rien concédé à la colère d'un homme dont la violence envers ceux qui avaient l'air de ne point penser comme lui, est attestée pour des faits bien moins graves. Un jour que l'huissier Massieu ramenait Jeanne en prison, un prêtre lui ayant demandé : « Que te semble de ses réponses? Sera-t-elle arse (brûlée)? » il avait répondu : « Jusqu'ici je n'ai vu que bien et honneur en elle ; mais je ne sais ce qu'elle sera à la fin; Dieu le sache! » Sa réponse fut rapportée ; il fut mandé par l'évêque, qui lui dit de bien prendre garde, ou qu'on le ferait boire plus que de raison. Et il déclare que, sans le greffier Manchon, il n'eût point échappé. Manchon qui l'excusa dut profiter de la leçon pour lui-même¹.

Concluons donc : le procès-verbal n'offre pas en tout point ces caractères assurés de sincérité qu'on doit attendre de la justice; le juge lui-même a pesé sur la rédaction pour la corrompre et l'altérer. Que s'il n'a pu y réussir complètement, c'est

Taquel leur fut adjoint au nom du vice-inquisiteur, quand celui-ci prit part au procès.

Jean Monnet: « Eidem Johannæ audivit dici, loquendo eidem loquenti et notariis, quod non bene scriberent et multoties faciebat corrigere. » T. III, p. 63. Cf., t. III, p. 160-161 (G. Colles). — *J. Fabri*: t. III, p. 176. — *Isamb. de La Pierre*: t. II, p. 349, 350. Cf. *ibid.*, 304 : « Conquerebatur quod ipse episcopus nolebat quod illa quæ faciebant pro excusatione sua scriberentur ; sed ea quæ contra eam faciebant volebat scribi. »

1. *Massieu*, t. II, p. 16 et 330. — Massieu lui-même rend bon témoignage au caractère de Manchon, t. II, p. 331.

qu'ayant pris pour greffier principal un prêtre, greffier de Rouen, il s'est trouvé aux prises avec les habitudes honnêtes d'un homme qui savait les devoirs de sa charge, et y demeura généralement fidèle, sans toutefois se défendre toujours de l'ascendant des maîtres au service desquels il écrivait. On doit donc prendre avec défiance certaines réponses où le tour de la phrase peut changer le sens de la pensée, quand une altération de ce genre est si facilement concevable avec les obsessions ou les préventions du moment. Mais cette réserve faite, nous acceptons les procès-verbaux comme base de notre jugement. Il y a dans Jeanne d'Arc une telle force de raison, une telle vigueur de réplique, que sa parole, comme un glaive aigu, traverse tous les doubles du texte dûment collationné par Manchon, Taquel et Boisguillaume ; il y a de telles illuminations dans ses réponses que, malgré les voiles de ce résumé si habilement serré, on en est encore ébloui.

LIVRE SEPTIÈME.

ROUEN. — L'INSTRUCTION.

I

LES INTERROGATOIRES PUBLICS.

Le 9 janvier 1431, l'évêque de Beauvais réunit dans l'hôtel du Conseil du roi, près du château de Rouen, les abbés de Fécamp et de Jumièges, le prieur de Longueville et cinq autres ecclésiastiques, parmi lesquels Nicolas Loyseleur, chanoine de la cathédrale, et il leur exposa l'état de l'affaire. Une femme qui déshonorait son sexe par son habit, qui professait et enseignait le mépris de la foi catholique, Jeanne, dite la Pucelle, avait été prise à la guerre, dans les limites de son diocèse. Réclamée du duc de Bourgogne et de Jean de Luxembourg par l'Université de Paris et par l'Inquisition, réclamée par lui-même et par le roi, elle venait enfin d'être livrée au roi, et par lui soumise à son jugement. Il les consultait sur la marche à suivre. Les docteurs furent d'avis qu'il fallait com-

mencer par des informations. L'évêque en avait déjà recueilli : il ordonna qu'on les complétât et qu'on en fit le rapport au conseil. Puis, sur l'avis des mêmes docteurs, il nomma promoteur ou procureur général dans la cause Jean d'Estivet, chassé comme lui de Beauvais, où il était son procureur général; juge commissaire (juge d'instruction), Jean de La Fontaine, maître ès arts; greffiers, Guillaume Colles ou Boisguillaume et Guillaume Manchon, notaires apostoliques à l'officialité de Rouen; et huissier, Jean Massieu, prêtre, doyen rural de Rouen. C'étaient les officiers du procès qui allait commencer¹.

Le 13 janvier, il réunit dans sa maison² la plupart des mêmes docteurs, avec Guillaume Haiton, secrétaire des commandements du roi, et leur donna lecture des informations dont il a été parlé. On résolut de les réduire à un certain nombre d'articles pour mettre de l'ordre et de la clarté dans la matière, dit le juge, et offrir un texte où l'on pût voir plus sûrement s'il y avait lieu d'accuser de crime contre la foi. Des articles ainsi dressés couraient grand risque de substituer à la parole des témoins la pensée du juge. Aussi le résultat ne

1. 9 janvier, *Procès*, t. I, p. 5. Les ecclésiastiques réunis sont, avec ceux qui ont été nommés, Raoul Roussel, trésorier de la cathédrale, Nicolas de Venderez, R. Barbier et Nicole Coppequesne, chanoines de la cathédrale. N. de Venderez avait failli devenir archevêque de Rouen en 1423, et avait quelques prétentions encore au siège vacant. — *Actes antérieurs* : *ibid.*, p. 4 et 8-26.

2. Il demeurait chez un chanoine dont la maison était proche de Saint-Nicolas-le-Pointeur. (*Procès*, t. I, p. 24, et t. II, p. 11.)

tut-il point douteux. Dans une nouvelle séance, tenue le 23, on décida que les articles serviraient de base à l'interrogatoire qu'aurait à subir la Pucelle, et l'évêque, invité à commencer l'information préparatoire, en commit le soin à Jean de La Fontaine¹.

On différa jusqu'au milieu du mois suivant, et le temps ne dut pas être perdu pour l'instruction de l'affaire; car on y employa des manœuvres que révélera un autre procès-verbal. Le 13 février, l'évêque tint un conseil plus nombreux. Il y avait appelé, avec les précédents, plusieurs des principaux docteurs de l'Université de Paris : Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicolas Midi, Pierre Maurice, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles. Il reçut le serment des officiers attachés au procès, et le lendemain Jean de la Fontaine, assisté des deux greffiers, procéda à l'information dont il était chargé. Elle dura trois jours. Le 19, l'évêque réunit ses conseillers ; et, après leur avoir présenté l'état des choses, il résolut, sur leur avis, de s'adjoindre, en l'absence de l'inquisiteur de France, le vice-inquisiteur Jean Lemaître. On s'ajourna jusqu'à l'après-midi, afin de le recevoir et de l'entendre. Il vint, mais il alléguait que sa commission était pour le diocèse de Rouen, et que l'évêque, bien que s'étant fait donner régulièrement le droit territorial dans ce diocèse, informait d'une affaire qui se rap-

1. 13 et 23 janvier : t. I, p. 27. Présents, l'abbé de Fécamp, N. de Venderez, G. Haiton, Coppequesne, La Fontaine et Loyseleur.

portait au diocèse de Beauvais. L'objection était spécieuse ; on remit au lendemain pour donner le temps au conseil d'en délibérer, et à Lemaître d'y réfléchir encore. Le conseil déclara que la commission de Lemaître, telle qu'elle se trouvait, était valable, mais que, pour plus de sûreté, on inviterait l'inquisiteur à venir lui-même, ou à envoyer des pouvoirs plus explicites ; et Lemaître, tout en gardant ses scrupules, dit qu'il ne faisait point opposition à ce qu'on agît sans lui. L'évêque, pour ne lui laisser par la suite aucun prétexte de rester à l'écart, promit de lui communiquer tout ce qui avait été fait ou se ferait encore dans l'affaire¹.

Tout était prêt : Jeanne nous va revenir.

1. 13 février : *Les docteurs de Paris* : t. I, p. 29. Voy. M. J. Quicherat, *ibid.*, et *Aperçus nouveaux*, p. 103 et suiv. — *Absence de l'inquisiteur* : L'inquisiteur Le Graverend était alors occupé d'un autre procès dans le diocèse de Coutances (Ch. de Beaurepaire, *Recherches*, etc., p. 80. — Le vice-inquisiteur : t. I, p. 31-36. A proprement parler, dit M. Ch. de Beaurepaire, il n'y avait pas en France de tribunaux de l'Inquisition, mais une forme de procéder inquisitoriale. Ainsi l'inquisiteur n'a point de prétoire particulier, point de prisons, point d'officiers spéciaux pour la recherche ou la poursuite des crimes. Il intervient sur l'appel de l'ordinaire ; il lui prête le concours de sa science théologique, il emprunte, quand il en est besoin, ses agents à l'officialité, et ne réserve, en général, aux religieux de son ordre que la mission d'amener à résipiscence les prévenus, et de signaler publiquement au peuple leurs erreurs. On eût supprimé l'inquisition, que l'on n'eût probablement rien changé ni à la forme de procéder, ni à l'intolérance des esprits, ni aux terribles suites des condamnations en matière de foi dont il faut accuser surtout la société civile, puisque, dans les sentences mêmes qui livraient les hérétiques au bras séculier, on ne manquait pas, les formes valant encore mieux que les hommes, d'implorer à l'égard des condamnés la clémence et la douceur (*Recherches*, etc., p. 83, 84). »

Le 20 février, sans plus attendre, elle fut sommée de comparaître devant l'assemblée de ses juges le lendemain mercredi, à huit heures du matin. Elle répondit qu'elle le ferait volontiers mais sachant bien qui étaient ses juges et pourquoi on la voulait juger, elle demanda que l'évêque s'adjoignît des ecclésiastiques du parti de la France en nombre égal à ceux du parti de l'Angleterre ; en même temps, elle sollicitait de lui, comme une faveur, qu'il lui permît d'entendre la messe avant de comparaître. L'huissier chargé de l'assignation transmit à l'évêque sa demande et sa prière ; mais l'une ne fut pas plus goûtée que l'autre. L'évêque, ayant pris conseil des docteurs, jugea que, vu les crimes dont elle était accusée et l'abominable habit qu'elle s'obstinait à porter, il n'y avait pas lieu de l'admettre aux divins offices. Quant à la demande touchant le tribunal, il n'en fut pas même question¹.

Au jour et à l'heure fixés (21 février, à huit heures du matin), l'évêque siégea dans la chapelle du château. Aux assesseurs qu'il avait déjà réunis, il avait adjoint d'autres docteurs ; mais ce n'étaient pas ceux que demandait Jeanne. Lecture faite des pièces de procédure, le promoteur Jean d'Estivet demanda que la prévenue fût amenée et interrogée².

1. *Assignation, etc.* : t. I, p. 40-43.

2. *Assesseurs de la 1^{re} séance publique* : Ils sont pour la plupart ou de Paris ou de la province de Rouen : Gilles, abbé de Fécamp, Pierre, prieur de Longueville-Giffard, Jean de Châtillon, chanoine

Jeanne parut donc.

L'évêque ayant rappelé sommairement les circonstances qui le faisaient juge de la captive, le bruit public qui l'accusait, l'ordre du roi, l'enquête, l'avis des docteurs, invita Jeanne à parler en toute sincérité, sans subterfuge et sans détour, et la requit judiciairement de prêter serment de dire la vérité sur toute chose dont on l'interrogerait.

Jeanne dit :

« Je ne sais de quoi vous me voulez interroger. Peut-être me demanderiez-vous des choses que je ne vous dirai pas.

— Jurerez-vous, reprit l'évêque, de dire la vérité sur les choses qui vous seront demandées touchant la foi, et que vous saurez ?

— Pour ce qui est de mon père, de ma mère et de ce que j'ai fait depuis que j'ai pris le chemin de France, je jurerai volontiers; mais, pour les révélations que j'ai eues de Dieu, jen'en ai jamais rien dit à personne qu'au roi Charles, et je n'en dirai

d'Évreux, Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicolas Midi, Jean de Nibat, Jacques Guesdon, Jean *Fabri* ou Lefebvre, depuis évêque de Démétriade, Maurice, du Quesnay, G. Lebouchier, P. Houdenc, Pierre Maurice, Richard du Prat (*Prati*) et G. Feuillet, docteurs en théologie; Nicolas de Jumièges, G. de Conti, abbé de Sainte-Catherine, et G. Bonnel, abbé de Corneilles, Jean Garin, chanoine, Raoul Roussel, docteur *utriusque juris*, G. Haiton, N. Coppequesne, Jean Lemaître, Richard de Grouchet, P. Minier, J. Pigache, R. Sauvage, bacheliers en théologie; Robert Barbier, D. Gastinel, J. Ledoux. N. de Venderez, J. Basset, J. de La Fontaine, J. Bruillot, A. Morel, J. Colombelle, Laurent Dubust et R. Auguy, chanoines de Rouen; André Marguerie, Jean Alespée, Geoffroy du Crotay, Gilles Deschamps, licenciés en droit civil, t. I, p. 38-40.

rien quand on me devrait couper la tête : parce que mon conseil [ses voix] m'a défendu d'en rien dire à personne. Du reste, avant huit jours je saurai bien si j'en dois parler. »

L'évêque eut beau redoubler ses instances, il ne put la faire renoncer à cette réserve. Les genoux en terre et les deux mains sur l'Évangile, elle jura de dire, autant qu'elle le pourrait, la vérité, mais seulement sur les choses dont elle serait requise touchant la foi¹.

Alors l'évêque lui demanda quel était son nom, son surnom.

« Dans mon pays, dit-elle, on m'appelait Jeanette. Depuis que je suis en France on m'appelle Jeanne. Du surnom, je ne sais.

— Où êtes-vous née ?

— A Domremy, qui fait un avec Greux. C'est à, Greux qu'est la principale église.

— Comment s'appellent votre père et votre mère ?

— Mon père se nomme Jacques d'Arc ; ma mère, Isabelle.

— Où avez-vous été baptisée ?

— A Domremy. »

L'évêque l'interrogea sur ses parrain et marraine, sur celui qui la baptisa, sur son âge à elle : elle avait environ dix-neuf ans ! Et comme il lui demandait ce qu'elle savait :

« J'ai, dit-elle, appris de ma mère : *Notre Père* ;

1. *Serment*: t. I, p. 45.

Je vous salue, Marie; Je crois en Dieu; c'est de ma mère je que tiens ma croyance.

— Dites *Notre Père*.

— Je vous le dirai volontiers si vous voulez m'entendre en confession. »

Elle le demandait pour juge au tribunal de Dieu ! Et comme il offrait de lui donner un ou deux personnages de langue française devant lesquels elle dirait : *Notre Père*, elle répondit :

« Je ne le dirai que s'ils m'entendent en confession¹. »

L'évêque, avant de la renvoyer, lui défendit de sortir de prison, sous peine d'être réputée convaincue du crime d'hérésie. Elle répondit qu'elle n'acceptait pas la défense, et que si elle s'échappait, nul ne lui pourrait reprocher d'avoir violé sa foi, parce qu'elle ne l'avait donnée à personne ; et elle prit cette occasion de se plaindre d'être liée par des chaînes de fer. Mais comme l'évêque répondait que ces précautions étaient commandées par ses tentatives d'évasion antérieures, elle n'insista pas, et, loin de chercher une excuse :

« C'est vrai, dit-elle : j'ai voulu et je voudrais encore m'échapper de prison, comme c'est le droit de tout prisonnier. »

Elle fut commise à la garde de Jean Gris, écuyer du roi, et de deux autres Anglais, Jean Berwoit et

1. *Serment*: t. I, p. 46. *Ibid.*, p. 47. La demande de la récitation du *Pater* et du *Credo* à l'accusé au commencement de l'instance était dans les usages de l'Inquisition. Voy. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, ch. IX art. 5: t. I, p. 303.

Guillaume Talbot, qui jurèrent sur l'Évangile de ne la laisser communiquer avec personne, et on l'ajourna au lendemain pour la suite de l'interrogatoire¹.

Cette première séance avait bien peu avancé l'affaire. Avec les préliminaires communs de tout procès, le serment, les noms, l'origine, on n'y trouve que la demande du *Pater*, formalité d'usage en matière d'hérésie, et l'injonction de ne point chercher à fuir. Mais ce vide même du procès-verbal fait comprendre combien vif et prolongé avait été le débat sur le serment, signalé avant l'interrogatoire ; et cela est confirmé par les dépositions postérieures. Au témoignage du greffier Manchon, ce fut une scène de tumulte. Quand il fut question des visions, sans doute quand Jeanne fit ses réserves sur ce point, chacun prenait la parole : elle était interrompue à chaque mot ; et, pour que le fond fût digne de la forme, il y avait, on l'a vu, derrière un rideau, dans l'encoignure d'une fenêtre, des greffiers apostés par l'évêque, qui recueillaient les charges, supprimant les excuses, et venaient effrontément opposer leur minute à celle des greffiers officiels. Le scandale fut si grand, au moins pour le débat, que l'on dut changer de salle et prendre quelques dispositions propres à le diminuer².

1. *Procès* : t I, p. 47.

2. *Scandales de la 1^{re} séance* : t. III, p. 135 (Manchon) ; t. II, p. 12 (le même).

Le lendemain (jeudi, 22 février) le tribunal se réunit dans une chambre, dite chambre de parement ou d'apprêt (*paramenti*)¹, située au bout de la grande salle du château : quelques nouveaux membres des chapitres de Paris ou de Rouen s'étaient joints au conseil de l'évêque. Jeanne étant amenée, l'évêque l'invita à prêter le serment pur et simple de dire la vérité sur tout. Elle dit qu'elle avait juré la vieille et qu'il suffisait. Il insista; elle répondit :

« Je vous ai prêté serment hier, cela vous doit suffire ; vous me chargez trop. »

Et, quoi que l'on fît, elle ne prêta encore que le serment de dire la vérité sur les choses qui touchaient la foi.

L'évêque remit à Jean Beaupère le soin de poursuivre l'interrogatoire².

Le savant docteur essaya de prendre Jeanne par la douceur et par l'équivoque ; il l'exhorta à bien répondre sur ce qu'on lui demanderait, comme elle l'avait juré.

« Vous pourriez bien, répondit Jeanne, démêlant l'artifice, me demander telle chose dont je vous dirai la vérité, tandis que sur telle autre, je ne vous la dirai pas. » Et gémissant en elle-même de voir des hommes d'Église, des ministres de Dieu, persécuter ainsi l'œuvre de Dieu, elle ajouta :

1. Cf. sur ce mot Froissart, IV, 63, t. III, p. 316 de l'édition du *Panthéon littéraire*.

2. 2^e séance ; nouveaux assesseurs : Jean Pinchon, chanoine, l'abbé de Préaux (Jean Moret), frère G. l'Ermite, G. Desjardins. Robert Morellet et Jean Le Roy, chanoines, t. I, p. 49.

« Si vous étiez bien informés de moi, vous devriez vouloir que je fusse hors de vos mains ; je n'ai rien fait que par révélation¹. »

Jean Beaupère, craignant de l'effaroucher, la ramena sur un terrain où elle pouvait s'abandonner sans défiance. Il lui demanda l'âge qu'elle avait lorsqu'elle partit de la maison de son père.

« Je ne sais, dit-elle.

— Avez-vous appris quelque métier en votre jeunesse?

— Oui, j'ai appris à coudre et à filer. »

Et elle ajoutait, avec un naïf orgueil de jeune fille, qu'elle ne craignait, à ce métier, aucune femme de Rouen. Elle parla aussi de sa retraite à Neufchâteau, et dit que tant qu'elle fut dans la maison de son père, elle s'occupait des soins du ménage, et n'allait pas (communément) aux champs garder les brebis ou le bétail².

Le docteur alors, changeant de matière, sans paraître changer de terrain, lui demanda si elle se confessait tous les ans.

« Oui, dit-elle, à mon curé, et quand il était empêché, à un autre, avec sa permission ; quelquefois, deux ou trois, je pense, je me suis confessée à des religieux mendiants : c'était à Neufchâteau. Je communiais à la fête de Pâques.

— Et à d'autres fêtes?

— Passez outre. »

1. *Procès*, t. I, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 51.

De ses communions à ses révélations le passage était naturel. Jeanne n'hésita point à le franchir. Elle dit à quel âge et comment elle l'avait entendu pour la première fois la voix qui lui venait de Dieu, les clartés qui se manifestaient à elle avec la voix, les avis qu'elle en avait reçus pour se conduire et venir en France; son impatience d'y obéir, sa défiance de soi-même, et comment enfin, sur la révélation précise du but à atteindre et de la route à suivre, elle alla avec son oncle à Vaucouleurs, reconnut le sire de Baudricourt, et obtint de lui, après plusieurs refus, l'escorte avec laquelle elle vint en habit d'homme trouver le roi à Chinon¹.

Ce récit avait été entrecoupé de questions qui cachaient autant de pièges : sur l'habit d'homme qu'elle avait pris et par quel conseil; sur le duc d'Orléans; sur plusieurs expressions de sa lettre aux Anglais devant Orléans; sur la manière dont elle avait reconnu le roi. La Pucelle en devina plusieurs et les sut éviter. On avait répandu divers bruits sur le signe qu'elle avait donné au roi pour se faire agréer. Elle refusa absolument de rien dire qui s'y rattachât. Interrogée si, quand la voix lui désigna le roi, la lumière qui se manifestait

1. T. I, p. 51-56: « Dum esset ætatis XIII annorum ipsa habuit vocem a Deo. Interrogata qualiter videbat claritatem quam ibi adesse dicebat cum illa claritas esset a latere : nihil ad hoc respondit, sed transivit ad alia. Dixit præterea quod si ipsa esset in uno nemore, bene audiret voces venientes ad eam, etc. » Nous abrégeons ici cette déposition de Jeanne dont nous avons reproduit les détails en leur lieu dans l'histoire.

communément à elle s'était produite en ce lieu, elle répondit :

« Passez outre.

— Avez-vous vu un ange au-dessus de votre roi?

— De grâce, passez outre. »

Elle dit pourtant que le roi, avant de la mettre à l'œuvre, avait eu de belles révélations.

« Quelles révélations votre roi a-t-il eues?

— Je ne vous le dirai pas, ce n'est pas l'heure de répondre ; mais, envoyez au roi et il vous le dira. »

Elle déclarait d'ailleurs avoir su de la voix, qu'à son arrivée le roi la recevrait sans trop de retard. Elle dit que ceux de son parti avaient bien reconnu la voix comme venant de Dieu, et elle citait en témoignage Charles de Bourbon, comte de Clermont, et deux ou trois autres. Elle ajoutait qu'il ne se passait pas de jour qu'elle n'entendît cette voix, et qu'elle en avait bien besoin; que d'ailleurs elle ne lui avait jamais demandé d'autre récompense que le salut de son âme¹.

L'interrogatoire se termina par plusieurs questions qui avaient pour objet de convaincre ses voix de mauvais conseils, par exemple, dans l'af-

1. T. I, p. 51-56 : « Dixit etiam quod illi de parte sua bene cognoverunt quod vox eidem Johannee transmissa erat ex parte Dei, et quod viderunt et cognoverunt ipsam vocem, asserens ipsa Johanna quod hoc bene scit. Ultra dixit quod rex suus et plures alii audiverunt et viderunt voces venientes ad ipsam Johannam; et ibi aderat Karolus de Borbonio et duo aut tres alii. » — Nous reviendrons sur plusieurs points de cet interrogatoire.

faire de Paris. Jeanne confessa que la voix lui avait dit de rester à Saint-Denis (après l'échec). Elle déclara qu'elle y voulait demeurer, qu'elle en avait été emmenée par les seigneurs contre sa volonté; qu'elle n'en serait point partie si elle n'avait pas été blessée. Sa blessure rappelait son échec : elle convint qu'elle avait commandé une escarmouche contre la ville de Paris.

« N'était-ce pas, dit le docteur, un jour de fête?

— Je le crois, dit Jeanne.

— Était-ce bien?

— Passez outre¹. »

On s'arrêta pour ce jour-là : et la journée devait sembler bonne aux ennemis de Jeanne. Toute cette histoire de ses révélations, ce qu'elle en avait dit, ce qu'elle n'en avait pas voulu dire, offrait assez de prise aux commentaires envenimés. On comptait bien y revenir dans la séance suivante, qui fut remise au samedi.

Dans cette troisième séance, à laquelle assistèrent un plus grand nombre de docteurs, l'évêque revint à la charge pour obtenir de Jeanne un serment absolu et sans condition. Elle lui dit : « Laissez-moi parler. Par ma foi, vous pourriez me demander des choses que je ne vous dirais pas ; » et expliquant sa pensée : « Il se peut que de plusieurs choses que vous pourriez me demander je ne vous dise pas la vérité, en ce qui touche mes révéla-

tions, par exemple. Car vous pourriez me contraindre à dire telle chose que j'ai juré de ne pas dire, et ainsi je serais parjure : ce que vous ne devriez pas vouloir. » Et comme l'évêque insistait, en rappelant sans doute le droit qu'il en avait comme juge, elle ajouta : « Je vous le dis, prenez bien garde à ce que vous dites, que vous êtes mon juge : car vous prenez sur vous une grande charge et vous me chargez trop. C'est assez, il me semble, d'avoir juré deux fois en jugement. »

L'évêque lui remontra qu'il ne lui demandait qu'un serment, un serment tout simple et sans réserve. Elle répondit : « Vous pouvez bien surseoir (ne pas insister davantage), j'ai assez juré par deux fois. » Elle ajoutait que tout le clergé de Paris et de Rouen ne la saurait condamner, s'il n'avait droit. Elle promettait d'ailleurs de dire la vérité sur sa venue en France, sans toutefois s'engager à tout dire : car huit jours n'y suffiraient pas.

« Voulez-vous, dit l'évêque prendre conseil des assistants, si vous devez jurer ou non ?

— Je veux bien dire la vérité sur ma venue en France et pas autrement. Il ne faut point m'en parler davantage.

— Mais en refusant de jurer, vous vous rendez suspecte. »

Même réponse.

Sur de nouvelles instances, elle répéta « qu'elle dirait ce qu'elle savait et point tout ce qu'elle savait ; » et fatiguée de ce débat : « Je viens de la

part de Dieu, dit-elle, et je n'ai rien à faire ici; renvoyez-moi à Dieu de qui je viens. » Et comme l'évêque la somrait de jurer, sous peine d'être tenue pour coupable des choses qu'on lui imputait, elle répondit : « Passez outre¹. »

Il fallut bien que l'évêque se résignât à passer outre. Il se réduisit à requérir qu'elle jurât de dire la vérité sur ce qui toucherait le procès. Dans ces termes sa conscience était en repos : elle fit le serment.

L'évêque remit encore à Jean Beaupère l'achèvement de l'interrogatoire.

Jean Beaupère commença par une question qui pouvait sembler pleine d'intérêt pour Jeanne : il lui demanda depuis quand elle se trouvait n'ayant bu ni mangé. On était en carême; et si elle avait pris la moindre chose, elle devenait, malgré son jeune âge, véhémentement suspecte de mépris pour les commandements de l'Église. Elle répondit : « Je n'ai ni bu ni mangé depuis hier à midi. »

C'est à jeûn qu'il lui fallait soutenir les émotions et les fatigues de ces journées! Puis il revint sur le sujet de ses voix. Il lui demanda à quelle heure elle avait entendu la voix qui venait à elle. Elle répondit :

1. 3^e séance; nouveaux assesseurs: Jean Charpentier, Denis de Sabeiras, G. de Baudrebois, Nicole *Medici*, R. Legaigreur (*Lucratoris*), les abbés de Saint-Ouen et de Saint-Georges, les prieurs de Saint-Lô et de Rigby, J. Duquemin, R. de Saulx, Bureau de Cormeilles, M. de Foville ; t. I, p. 58. — *Débat sur le serment* : *ibid.*, p. 60.

« Je l'ai entendue hier et aujourd'hui.

— A quelle heure, hier?

— Le matin, à vêpres et à l'*Ave Maria*, et il m'est plusieurs fois arrivé de l'entendre bien plus souvent.

— Que faisiez-vous hier matin quand la voix est venue à vous?

— Je dormais, et elle m'a éveillée.

— Est-ce en vous touchant le bras?

— Elle ma éveillée sans me toucher.

— Était-elle dans votre chambre?

— Je ne sais, mais elle était dans le château.

— L'avez-vous remerciée, avez-vous fléchi les genoux ? »

Elle répondit qu'elle l'avait remerciée, et qu'étant dans son lit, elle s'était assise et avait joint les mains, après avoir imploré son conseil, dont elle avait demandé le secours auprès de Dieu pour qu'il l'éclairât dans ses réponses.

« Et que vous a dit la voix ?

— Elle m'a dit de répondre hardiment, et que Dieu m'aiderait.

— La voix vous a-t-elle dit quelques paroles avant que vous l'eussiez implorée.

— Oui, mais je n'ai pas tout compris; et quand je fus éveillée, elle m'a dit de répondre hardiment. »

Et se tournant vers l'évêque :

« Vous dites que vous êtes mon juge. Prenez garde à ce que vous faites, parce qu'en vérité je

suis envoyée de Dieu, et vous vous mettez en grand danger. »

Mais le juge était aveugle; et tout l'effort *du* procès tend visiblement moins à découvrir la vérité qu'à justifier l'accusation.

En l'interrogeant sur ses visions, Jean Beaupère avait voulu savoir d'abord si ce n'était point quelque illusion de son esprit. Il y revint, non plus pour en contester la réalité, mais pour en attaquer l'origine, en les convainquant de mensonge ou d'erreur. Il lui demanda si la voix n'avait point varié dans ses conseils.

« Non, dit Jeanne, elle ne s'est jamais contredite. Elle m'a dit cette nuit même de répondre hardiment.

— Vous a-t-elle défendu de dire tout ce qu'on vous demanderait ?

— Je ne vous répondrai pas sur ce point; j'ai des révélations qui touchent le roi et que je ne vous dirai point.

— La voix vous a-t-elle défendu de dire vos révélations ?

— Je ne suis pas conseillée sur ce point; donnez-moi un délai de quinze jours et je vous répondrai. »

Le juge n'acceptant pas le délai : « Si la voix me l'a défendu, qu'en voulez-vous dire? » Et comme on la pressait encore : « Croyez que les hommes ne me l'ont point défendu. »

Pour couper court, elle déclara qu'elle ne répondrait rien ce jour-là; qu'elle ne savait pas si elle

devait le dire ou non, avant qu'il lui eût été révélé; et elle ajouta : « Je crois fermement aussi fermement que je crois la foi chrétienne et que Dieu nous a rachetés des peines de l'enfer, que cette voix vient de Dieu¹. »

Le juge, la suivant dans le sens de sa déclaration, lui demanda si cette voix, qu'elle disait lui apparaître, était un ange ou venait de Dieu immédiatement, ou si c'était la voix d'un saint ou d'une sainte. Elle répondit :

« Cette voix vient de la part de Dieu ; et je crois bien que je ne vous dis pas à plain (*plane*) tout ce que je sais ; mais j'ai plus peur de manquer en disant quelque chose qui déplaît à ces voix que je n'ai peur de vous répondre à vous-même. Pour cette question, je vous prie de me donner délai.

— Croyez-vous donc, dit le juge, qu'il déplaît à Dieu qu'on dise la vérité?

— Les voix m'ont commandé de dire certaines choses au roi et point à vous ; » et ne craignant pas d'irriter une curiosité qu'elle ne voulait pas satisfaire, elle ajouta : » Cette nuit même, la voix m'a dit plusieurs choses pour le bien du roi que je voudrais bien que le roi sût, quand je devrais ne pas boire de vin jusques à Pâques : car s'il le savait, il en serait plus aise à son dîner.

— Mais, dit le juge, ne pourriez-vous tant faire auprès de cette voix qu'elle voulût, sur votre demande, en porter au roi la nouvelle?

1. *Procès*, t. I, p. 62.

— Je ne sais si la voix le voudrait faire; elle ne le ferait que si Dieu le voulait. Dieu lui-même, s'il lui plaît, le pourra bien révéler au roi, et j'en serais bien contente.

— Et pourquoi la voix ne parle-t-elle pas au roi, comme elle faisait quand vous étiez en sa présence?

— Je ne sais si c'est la volonté de Dieu : sans la grâce de Dieu, je ne ferais rien¹.

Cette réponse ne devait pas tomber sans être relevée.

Après plusieurs autres questions sur ses visions : si la voix lui avait révélé qu'elle dût sortir de prison ; si elle lui avait donné cette nuit des avis pour répondre ; si dans les deux derniers jours elle avait été accompagnée de lumière ; si elle avait des yeux, etc. ; à quoi Jeanne répondait : « Je ne vous dirai point tout ; je n'en ai point permission; mon serment n'y touche pas; cette voix est bonne et digne; je ne suis point tenue de répondre; » demandant néanmoins qu'on lui donnât par écrit ce sur quoi elle ne répondait pas; — le juge, qui n'avait point perdu de vue cette parole : « Sans la grâce de Dieu, je ne ferais rien, » lui demanda si elle savait qu'elle fût dans la grâce : question redoutable qui excita des réclamations et des murmures au sein même de cette assemblée d'hommes prévenus. « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, » dit l'Écriture. Et l'on vou-

1. T. I, p. 63, 64.

lait qu'une pauvre fille ignorante dût si elle était, oui ou non, dans la grâce de Dieu ! Un des assesseurs osa dire qu'elle n'était pas tenue de répondre. — « Vous auriez mieux fait de vous taire, » dit aigrement l'évêque qui croyait déjà tenir sa proie; car la demande cachait un argument à deux tranchants : « Vous savez-vous dans la grâce? » Si elle disait non, quel aveu! et si elle disait oui, quel orgueil !

Elle répondit :

« Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre; et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder! »

Le juge demeura confondu ; — et il n'avait même pas la ressource d'accuser cette réponse d'une sorte d'indifférence : Jeanne ajoutait qu'elle serait plus affligée que de toute chose au monde si elle savait qu'elle ne fût pas dans la grâce de Dieu. Puis, invoquant pour elle-même ce qu'on voulait tourner contre son inspiration, elle dit que, si elle était dans le péché, elle croyait que la voix ne viendrait point à elle¹.

Le docteur de Paris n'essaya plus de l'interroger sur ce chapitre. Il lui demanda à quel âge elle avait entendu la voix pour la première fois (c'était

1. T. I, p. 64, 65: « Ipse loquens præsens dixit quod non erat conveniens quæstio tali mulieri, » t. II, p. 367 (Fabri) ; — « quod erat maxima quæstio et quod ipsa Johanna non debebat respondere dictæ quæstioni ; ipse episcopus Belvacensis eidem loquenti dixit : « Melius vobis fuisset si tacuissetis, » t. III, p. 175 (le même). — « De quo responso interrogantes fuerunt multum stupefacti, et illa hora dimiserunt, nec amplius interrogaverunt pro illa vice, » *ibid.*, p. 163 (G. Colles). Il faut l'entendre d'une simple suspension de l'interrogatoire.

à treize ans environ, elle l'avait déjà dit); et par cette transition, il en vint à Domremy : il s'enquit d'elle si l'on y était du parti de Bourgogne, si ceux de Maxey n'en étaient pas ; si la voix lui avait dit de détester les Bourguignons; si elle allait avec les enfants de son village dans les combats qu'ils livraient aux enfants de Maxey; si elle avait un grand désir de combattre les Bourguignons; si elle eût souhaité d'être homme pour aller en France. Il voulait voir si des haines de parti n'étaient point la principale source de son inspiration, et il n'oubliait pas ce qui pouvait rendre cette inspiration plus suspecte encore. Il lui reparlait de ses premières occupations et des lieux où s'était passée son enfance, de l'arbre des fées, etc. — Et elle, n'ayant rien à taire, s'abandonnait volontiers à ses souvenirs. Elle répétait ce qu'on disait de l'arbre des fées, de la fontaine voisine et du bois Chesnu. Elle sait que les malades venaient à la fontaine boire de l'eau pour guérir : guérissaient-ils? elle n'en sait rien. Elle sait encore que les convalescents allaient se promener sous le bel arbre qu'on appelait le beau Mai; elle y allait elle-même avec ses compagnes tresser des couronnes pour l'image de la sainte Vierge. Elle a ouï dire que les fées venaient sous cet arbre : elle l'a ouï de sa marraine qui disait les avoir vues ; mais pour elle, elle ne sait si c'est vrai, elle ne les a jamais vues. Elle y venait pourtant avec les jeunes filles qui se plaisaient à orner de guirlandes les branches de l'arbre, à chanter et à danser sous son ombre.

Elle ajoutait qu'elle avait fait comme les autres; mais que depuis qu'elle fut appelée à venir en France, elle se donna beaucoup moins aux jeux et aux promenades, et qu'elle ne savait même si depuis l'âge de discrétion il lui arriva jamais de danser sous l'arbre; qu'elle l'a pu faire, mais qu'elle a plus chanté que dansé. Quant au bois Chesnu, que l'on voit de la maison de son père, à la distance de moins d'une demi-lieue, elle n'a point ouï dire qu'il fût hanté par les fées. Elle a bien su par son frère qu'on disait dans son village qu'elle avait eu sa vocation sous l'arbre des Dames; mais elle le nie. De même, quand elle est venue en France, plusieurs lui ont demandé s'il n'y avait point dans son pays un bois que l'on appelait le bois Chesnu, parce que, selon les prophéties, de ce bois devait venir une jeune fille qui ferait des merveilles; mais elle déclare qu'elle n'y eut point foi¹.

Ainsi toutes les questions où on la croyait prendre n'avaient révélé les superstitions de son pays que pour prouver combien elle-même avait su y demeurer étrangère. Mais il y avait un crime dont

1. T. I, p. 66-68: « An vox dixerit ei, dum juvenis esset, quod adiret Burgundos: respondit quod, postquam intellexit illas voces esse pro rege Franciæ, ipsa non dilexit Burgundos. Item dixit quod Burgundi habebunt guerram, nisi faciant quod debent; et hoc scit per prædictam vocem. — An ipsa in sua juvenili setate habuit magnam intencionem persequendi Burgundos: respondit quod habebat magnam voluntatem seu affectionem quod rex suus haberet regnum suum, » etc. (t. I, p. 65-68). — Sur ces points encore nous avons reproduit en leur lieu, dans l'histoire, les principaux traits des déclarations de Jeanne d'Arc.

on était toujours sur de la convaincre : c'était celui de porter l'habit d'homme ; car elle-même s'y obstinait, et la candeur des juges n'en soupçonnait pas les raisons. Chaque invitation qu'on lui faisait sur ce point, en la montrant plus endurcie, la rendait plus coupable. On lui demanda, en finissant, si elle voulait reprendre l'habit de femme :

« Donnez-m'en un, dit-elle, et je le prendrai, pourvu qu'on me laisse partir; sinon, je ne le prendrai pas, et je me contenterai de celui-ci, puisqu'il plaît à Dieu que je le porte. »

L'audience fut renvoyée au mardi suivant¹.

Le mardi 27, l'évêque, ouvrant la séance par sa sommation ordinaire, invita Jeanne à prêter serment de dire la vérité sur les choses qui touchaient le procès ; c'est la formule qu'elle avait acceptée ; mais dans la bouche de l'évêque elle lui devenait suspecte. Elle répondit, faisant plus expressément ses réserves, qu'elle dirait la vérité sur les choses qui touchaient son procès, et non sur tout ce qu'elle savait. L'évêque la pressa vainement de jurer pour tout ce qu'on lui demanderait, elle répondit : Vous devez être content, j'ai assez juré. »

Jean Beaupère reprit donc l'interrogatoire, et débutant toujours avec une feinte bonhomie, il lui demanda comment elle s'était portée depuis le samedi précédent.

1. T. I, p. 68.

« Vous le voyez, dit-elle, le mieux que j'ai pu.

— Jeûnez-vous tous les jours de carême ? ajouta-t-il.

— Est ce de votre procès ? répondit Jeanne.

— Oui.

— Eh bien, oui vraiment, j'ai toujours jeûné ce carême. »

On le pouvait assez savoir d'ailleurs.

Jean Beupère revint alors à ses visions. Il lui demanda si, depuis le samedi, elle avait entendu sa voix.

« Oui vraiment, et plusieurs fois, répondit-elle.

— Samedi même l'avez-vous entendue dans le lieu où l'on vous interrogeait ?

— Cela n'est pas de votre procès. »

Mais elle ajouta qu'elle l'avait entendue.

« Que vous a-t-elle dit ?

— Je ne l'ai pas bien entendue ; je n'ai rien entendu que je puisse vous redire, jusqu'à ce que je fusse revenue dans ma chambre.

— Et que vous a-t-elle dit alors ?

— Elle m'a dit de vous répondre hardiment. »

Elle ajouta qu'elle lui demandait conseil sur les choses dont on l'interrogeait, qu'elle répondrait sur tous les points où elle aurait congé de Dieu, mais que, pour ce qui regardait les révélations touchant le roi de France, elle ne dirait rien sans congé de sa voix : « Car si je répondais sans congé, dit-elle, peut-être n'aurais-je plus mes voix en garant ; mais quand j'aurai congé de Dieu, je ne

craindrai point de parler, parce que j'aurai bon garant¹. »

Sans chercher à savoir ce qui était le secret d'elle et de ses voix, le juge voulut au moins la faire parler sur ces voix elles-mêmes. C'est un des points qu'il avait touchés déjà et sur lesquels elle avait voulu d'abord les consulter. Il lui demanda si c'était la voix d'un ange, d'un saint, d'une sainte ou de Dieu sans intermédiaire.

« C'est, dit-elle, la voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite. »

Elle ajouta (répondant, selon toute apparence, aux questions qu'on lui en faisait) qu'elles étaient couronnées de belles et riches couronnes :

« Sur cela, dit-elle, j'ai congé de Dieu. Mais si vous en faites doute, envoyez à Poitiers où j'ai été jadis interrogée.

— Comment savez-vous que ce sont les deux saintes? les distinguez-vous bien l'une de l'autre?

— Je sais que ce sont elles et je les sais distinguer.

— A quel signe?

— Par la manière dont elles me saluent. »

Elle ajouta que depuis sept ans elles l'avaient prise sous leur direction, et qu'elle les connaissait, parce qu'elles se nommaient à elle.

« Sont-elles vêtues de la même étoffe? Ont-elles le même âge?

1. *Séance du 27* : On y trouve deux ou trois membres nouveaux : J. De Favo, J. Le Vautier et N. Caval : mais plusieurs autres sont absents (t. I, p. 69-71).

— Je ne vous le dirai pas, je n'ai point congé de vous le dire.

— Parlent-elles toutes deux ensemble ou l'une après l'autre?

— Je n'ai point congé de vous le dire; mais j'ai toujours eu conseil de toutes les deux.

— Laquelle des deux s'est montrée à vous la première?

— Je ne les ai point connues tout de suite : je l'ai bien su un jour, mais je l'ai oublié, et si j'en ai congé, je vous le dirai volontiers ; cela est d'ailleurs dans les registres de Poitiers¹. »

Elle avait parlé du secours qu'elle avait reçu de saint Michel. On lui demanda quelle était la première voix qui vint à elle, comme elle avait treize ans. Elle répondit que c'était saint Michel.

« Je l'ai vu, dit-elle, devant mes yeux ; et il n'était pas seul, mais bien accompagné des anges du ciel.

— Avez-vous vu saint Michel et les anges réellement et corporellement?

— Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois, et quand ils s'éloignaient de moi je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux.

— En qu'elle figure était saint Michel?

— Je n'ai point de réponse à vous faire; je n'en ai point congé encore.

— Que vous a-t-il dit cette première fois?

1. T. I, p. 71,72.

— Vous n'aurez point de réponse aujourd'hui. »

Elle déclara d'ailleurs qu'elle avait dit au roi, tout en une fois, ce qui lui avait été révélé, parce que c'est à lui qu'elle était envoyée, et qu'elle voudrait bien que le juge eût connaissance du livre où l'on avait consigné ses réponses à Poitiers, pourvu que Dieu en fût content.

« Sont-ce vos voix qui vous ont défendu de parler de vos révélations sans congé d'elles ?

— Je ne vous répons point encore sur cela ; je ne sais pas bien si les voix me l'ont défendu.

— Mais quel signe donnez-vous que vous ayez cette révélation de la part de Dieu, et que ce soient sainte Catherine et sainte Marguerite qui conversent avec vous ?

— Je vous ai dit que c'était sainte Catherine et sainte Marguerite; croyez-moi si vous voulez.

— Vous est-il défendu de le dire ?

— Je ne sais pas encore si cela m'est défendu.

— Et comment savez-vous distinguer les points sur lesquels vous devez répondre ou non ?

— Sur quelques points j'ai demandé congé, et je l'ai sur plusieurs. »

Et elle dit qu'elle eût mieux aimée être tirée à quatre chevaux que de venir en France sans permission de Dieu¹.

Le juge remit en avant la question de l'habit qu'elle avait pris alors. Et elle, ramenant cette affaire qu'on voulait faire si grosse à sa véritable

mesure, dit que l'habit était peu de chose, la moindre des choses :

« Et je ne l'ai pris, ajouta-t-elle, par le conseil d'aucun homme au monde. Je ne l'ai pris et je n'ai rien fait que par le commandement de Dieu et des anges.

— N'est-ce point par l'ordre de Robert de Baudricourt ?

— Non.

— Croyez-vous avoir bien fait en prenant habit d'homme.

— Tout ce que j'ai fait par commandement de Dieu, je crois l'avoir bien fait et j'en attends bon garant et bon secours.

— Mais dans ce cas particulier, croyez-vous avoir bien fait en prenant habit d'homme ?

— Je n'ai rien fait que par le commandement de Dieu¹.»

Le juge n'avait pu l'amener à une parole qui la mît en contradiction avec l'Ecriture. Il revint à ses visions, à la lumière qui les accompagnait, à ses relations avec le roi surtout, et lui demanda, comme dans la deuxième séance (22 février), s'il y avait un ange au-dessus de la tête du roi quand elle le vit pour la première fois.

« Par la bienheureuse Marie, dit-elle, s'il y en avait un, je ne sais, je ne l'ai pas vu.

— Y avait-il une lumière ?

1. T I, p 74.

— Il y avait là plus de trois cents soldats et de cinq cents torches, sans compter la lumière spirituelle. J'ai rarement des révélations qui ne soient accompagnées de lumière.

— Comment votre roi a-t-il ajouté foi à vos paroles?

— Par les signes qu'il en a eus et par le clergé.

— Quelle révélation votre roi a-t-il eue ?

— Vous ne le saurez pas de moi cette année. »

Mais ils avaient d'autres moyens d'y croire, et elle y renvoyait :

« Pendant trois semaines, dit-elle, j'ai été interrogée par le clergé, tant à Chinon qu'à Poitiers. Le roi a eu un signe touchant mes faits avant de vouloir y croire, et le clergé de mon parti a été d'opinion que, dans mon fait, il n'y avait rien que de bien.¹ »

On ne la poussa pas d'avantage sur ce point; on aima mieux, pour ce jour, la faire parler de certains détails d'où l'on comptait faire sortir l'accusation de sorcellerie.

On lui demanda si elle n'avait pas été à Sainte-Catherine de Fierbois. On lui en parlait à cause de l'épée trouvée, sur son indication, derrière l'autel de cette église. Elle ne fit pas difficulté de raconter comment l'épée avait été découverte :

« J'ai su qu'elle était là par mes voix, dit-elle, et je n'avais jamais vu l'homme qui l'alla chercher. J'ai écrit aux gens d'Église du lieu qui leur plût de me

la faire avoir: et ils me l'ont envoyée. Elle n'était point fort avant sous la terre, derrière l'autel comme il me semble : je ne sais pourtant pas bien si c'était devant ou derrière; mais je pense avoir écrit qu'elle était derrière l'autel. Après qu'elle eut été trouvée, les gens d'Église du lieu la frottèrent, et la rouille tomba sans effort. Ce fut un marchand d'armes de Tours qui l'alla chercher. »

Elle ajouta qu'elle ne l'avait plus quand elle fut prise, mais qu'elle l'avait portée constamment jusqu'à son départ de Saint-Denis, après l'attaque de Paris.

Cette épée, ainsi découverte, et si longtemps victorieuse, était suspecte de magie. On lui demanda quelle bénédiction elle avait faite ou fait faire sur elle.

« Aucune, dit-elle. Je l'aimais parce qu'elle avait été trouvée dans l'église de sainte-Catherine, que j'aimais beaucoup.

— Ne l'avez vous pas posée sur l'autel afin qu'elle fût heureuse?

— Non que je sache.

— N'avez-vous pas fait quelques prières pour que cette épée fût heureuse ?

— Il est bon à savoir que j'eusse voulu que mon harnois fût heureux. »

On lui fit redire qu'elle n'avait plus cette épée quand elle fut prise ; que c'est une autre qu'elle avait déposée à Saint-Denis. A Compiègne, elle avait l'épée de ce Bourguignon qu'elle avait pris à Lagny (Franquet d'Arras) ; elle l'avait gardée parce

qu'elle était bonne pour la guerre; bonne, disait-elle avec une familiarité toute militaire, pour donner *de bonnes buffes et de bons torchons*. Ce qu'était devenue l'autre épée, cela ne touchait point le procès. Mais elle dit que ses frères avaient ses biens, ses chevaux, l'épée à ce qu'elle croit, et le reste valant plus de douze mille écus¹.

Après l'épée, on la fit parler de sa bannière. On lui demanda ce qu'elle aimait le plus, de sa bannière ou de son épée:

« J'aime beaucoup plus, dit-elle, quarante fois plus la bannière que l'épée.

— Qui vous a fait faire les peintures qu'on y voit?

— Je vous ai assez dit que je n'ai rien fait que du commandement de Dieu. »

Elle ajouta qu'elle portait sa bannière quand elle chargeait l'ennemi pour éviter de tuer personne :

« Et je n'ai jamais tué personne, » dit-elle.

On prit de là occasion de l'interroger sur ses campagnes. On lui demanda si, à Orléans au moment de l'assaut, elle n'avait pas dit à ses gens qu'elle recevrait seule les flèches, les viretons, les pierres lancées par les canons ou les machines,

« Non, dit-elle, et la preuve, c'est qu'il y en eut plus de cent blessés. Je leur ai dit de ne point douter, et qu'ils feraient lever le siège. Moi-même, à l'assaut de la bastille du pont, j'ai été blessée d'une flèche au cou. Mais j'ai eu grand confort de

sainte Catherine; et j'ai été guérie dans les quinze jours, sans cesser d'ailleurs de monter à cheval et d'agir.

— Saviez-vous que vous seriez blessée?

— Je le savais, et je l'avais dit au roi, mais, notwithstanding, qu'il ne laissât point d'agir. Je l'avais su par la voix de mes saintes. »

D'Orléans on passa à Jargeau, et on lui demanda pourquoi elle n'avait pas reçu à rançon le capitaine de cette ville.

« Les seigneurs de mon parti, dit-elle, ont refusé aux Anglais le délai de quinze jours qu'ils demandaient, leur offrant de s'en aller avec leurs chevaux dans l'heure présente. Pour moi, j'ai dit qu'ils s'en iraient de Jargeau en leur petite cotte, la vie sauve, s'ils voulaient: sinon qu'ils seraient pris d'assaut.

— Aviez-vous consulté vos voix pour savoir si vous leur accorderiez délai ou non?

— Je n'en ai pas souvenir¹. »

L'interrogatoire de Jeanne, si habilement qu'il fût conduit, ne menait à aucun des résultats qu'on espérait atteindre.. On l'avait fait parler de son enfance, de sa vie tout entière, et on n'avait pu trouver en elle rien qui démentît l'innocence de ses mœurs, la pureté de sa foi, la droiture de son jugement, même sur des points où quelque participation aux superstitions communes à son pays

1. T. I, p. 78-80.

ou à son temps n'aurait certes pas donné le droit de l'accuser d'hérésie. Une seule chose restait extraordinaire dans ses paroles, c'est ce qu'elle disait des visions qu'elle avait eues, qu'elle prétendait avoir toujours. Aucun des juges n'avait la pensée de les déclarer impossibles : ils voulaient, on l'a vu, s'assurer si elles n'étaient pas feintes, ou, en les admettant comme réelles, en savoir l'origine ; et tous les efforts qu'ils avaient faits pour les rapporter à l'esprit du mal en y trouvant l'erreur, la contradiction ou le mensonge, étaient restés sans résultat. Ils ne se tenaient cependant pas encore pour vaincus en ce point. Il y avait dans les réserves persévérantes de Jeanne sur le serment qu'on lui demandait chaque fois, et dans ses réticences déclarées sur le sujet de ses révélations, quelque chose qui, en cachant un mystère, provoquait la curiosité des juges et redoublait leur envie d'en soulever les voiles pour la confondre. On résolut donc d'y revenir encore.

A la séance suivante, le jeudi 1^{er} mars, après avoir prêté le serment dans les termes dont elle n'avait jamais voulu se départir, elle ajouta, pour montrer à ses juges combien elle était résolue d'être sincère en tout ce qui lui était permis de dire :

« Pour ce qui touche le procès, je vous dirai volontiers toute la vérité; je vous la dirai comme si j'étais devant le pape de Rome. »

On lui demanda quel pape elle reconnaissait véritable. Elle répondit en demandant s'il y en

avait deux : réponse accablante pour cette race de politiques et de docteurs dont l'orgueil avait pendant si longtemps nourri le schisme de l'Église. L'incident toutefois donna lieu de lui demander si elle n'avait pas reçu du comte d'Armagnac des lettres où il la priait de lui dire auquel des trois papes rivaux il devait obéir. — Jeanne convint du message comme de sa réponse, à laquelle elle ne parut pas attacher grande importance. Elle montait à cheval quand elle la fit : ce qu'elle s'en rappelait, c'est qu'elle promettait au comte de répondre à sa lettre quand elle serait à Paris ou ailleurs, en repos. On lui donna lecture et de la lettre du comte et de la réponse qu'on lui attribuait. Elle la reconnut pour une partie, mais non pour le tout. On comprend qu'une lettre dictée comme le fut celle-ci, ait pu être modifiée dans sa teneur par le clerc qui l'avait écrite. Elle ne se rappelait point par exemple, avoir dit qu'elle savait par le conseil du Roi des rois ce que le comte devait tenir pour vrai sur cette matière.

« Mais, dit le juge, faites-vous doute vous-même, sur celui à qui le comte devait obéir ? »

— Je ne savais que mander au comte, parce qu'il voulait savoir à qui Dieu commandait qu'il obéît. Mais pour moi, ajouta-t-elle, je tiens et je crois que nous devons obéir à notre seigneur le pape qui est à Rome : » tranchant ainsi, avec le bon sens d'une âme simple, une question que la science et la passion des docteurs et des grands du monde avaient si fort embrouillée. Elle déclara

d'ailleurs qu'elle avait dit au comte ne point savoir que lui répondre sur ce sujet : que la réponse qu'elle lui promettait avait trait à tout autre chose et que jamais elle n'écrivit ou fit rien écrire sur le fait des trois pontifes¹.

La lettre qu'on lui avait présentée portait les noms de Jésus et de Marie avec une croix. On lui demanda si ce n'était pas le signe dont elle marquait ses lettres.

« Oui, quelquefois, dit-elle, et d'autres fois non ; et quelquefois je mettais une croix en signe que celui de mon parti à qui j'écrivais ne fît pas ce que lui écrivais. »

Déclaration recueillie précieusement. On en fera un sacrilège² !

Avec la lettre au comte d'Armagnac, on avait encore une autre lettre de Jeanne : cette lettre si hardie et si fière qu'elle écrivit aux Anglais pour les sommer de lever le siège d'Orléans. Elle la reconnut, sauf quelques mots où elle se mettait plus en avant qu'il n'était dans sa pensée de le faire : *rendez à la Pucelle pour rendez au roi; chef de guerre* dit d'elle-même; *corps pour corps* appliqué à Dieu : mots que son secrétaire substitua peut-être à d'autres, ou dont elle avait perdu le souvenir; car on ne peut accuser les Anglais de les avoir frauduleusement introduits dans sa lettre : on les

1. Séance du 1^{er} mars : On y compte cinquante-huit assesseurs, t. I, p. 80. — Sur les *trois papes* et la *lettre de Jeanne au comte d'Armagnac*, voy. l'appendice, n° XV.

2. T I, p. 83

retrouve dans des copies qui ne sont point d'origine anglaise, et on ne voit pas d'ailleurs ce qu'ils auraient gagné à cette altération. Au surplus, elle déclara qu'elle seule avait dicté cette lettre ; qu'elle s'était bornée à la communiquer à ceux de son parti; et loin de rien rétracter, même dans ses fers, des espérances qu'elle exprimait alors, elle fit une prédiction qu'on n'accusera pas d'être supposée depuis l'événement : le procès-verbal même la constate. Elle annonça qu'avant sept ans les Anglais laisseraient un plus grand gage que devant Orléans, et qu'ils perdraient toute la France.

« Ils éprouveront, ajouta-t-elle, plus grand dommage qu'ils aient jamais eu en France, et ce sera par une grande victoire que Dieu enverra aux Français. »

Cinq ans après, en 1436, les Anglais perdaient leur gage, Paris, et bientôt après, le reste du royaume.

« Comment savez-vous cela? lui dit-on.

— Je le sais par révélation, et je serais bien courroucée¹ que cela fût tant différé. »

1. Le mot *courroucé* n'implique aucune idée de colère comme dans l'acception actuelle : il se prend partout pour *affligé* dans notre vieille langue. Exemple : « Les ducs de Berri et de Bourgogne s'en vinrent à Abbeville et trouvèrent le roi en petit état de santé, dont ils furent tous courroucés. » (Froissart, IV, 35, t. III, p. 122, col. 1, Éd. Buchon.) — « En ces vacations trépassa de ce siècle à Paris, à la Sorbonne, ce vaillant clerc dont je parlois maintenant, maître Jean de Gignicourt, dont le roi de France et tous les seigneurs furent moult courroucés. » (Froissart, IV, 36, *ibid.*, p. 194. — On pourrait multiplier ces exemples. (Froissart, I, 2^e partie, 161, *ibid.*, t. I, p. 470; II, 216, *ibid.*, t. II, p. 292; IV, 30, *ibid.*, t. III, p. 169, etc). Les expressions contestées de la lettre se trouvent aussi dans le texte de l'Anonyme de la Rochelle (*Revue historique*, t. IV, p. 331).

Et sans s'inquiéter si ses paroles ne soulevaient point contre elle toutes les colères de ses ennemis, elle ajouta qu'elle le savait aussi sûrement qu'ils étaient là devant elle.

« Quand cela arrivera-t-il ?

— Je ne sais ni le jour ni l'heure.

— En quelle année ?

— Vous ne le saurez pas encore, mais je voudrais bien que ce fût avant la Saint-Jean.

— N'avez-vous pas dit que ce serait avant la Saint-Martin d'hiver ?

— Avant la Saint-Martin on verra bien des choses et il se peut qu'on voie les Anglais jetés bas¹.

— Qu'avez-vous dit à Jean Gris, votre gardien, de la Saint-Martin d'hiver ?

— Je vous l'ai dit.

— De qui savez-vous que cela arrivera ?

— De sainte Catherine et de sainte Marguerite². »

On la reprit sur ses apparitions. On lui demanda si saint Gabriel n'était point avec saint Michel quand il lui apparut.

1. *Prédiction sur les Anglais* : « Arrêtons-nous ici, dit L'Averdy, pour observer que Paris s'est soumis à Charles VII en 1436, avant six années révolues depuis cette espèce de prédiction, et que, depuis la mort de la Pucelle, les affaires des Anglais ont continué de plus en plus à tomber en décadence. » (*Notice des manuscrits*, t. III, p. 45.) On peut remarquer d'ailleurs que le terme de sept ans porte tout spécialement, même dans la rédaction du procès-verbal, sur le gage que devaient laisser les Anglais, c'est-à-dire Paris. Le reste en était la conséquence.

2. T. I, p. 84.

« Je ne m'en souviens pas, dit-elle.

— Depuis mardi dernier, avez-vous conversé avec sainte Catherine et sainte Marguerite?

— Oui, mais je ne sais l'heure.

— Quel jour?

— Hier, aujourd'hui, il n'y a pas de jour que je ne les entende.

— Les voyez-vous toujours dans le même habit?

— C'est toujours la même forme;» et elle parla de leurs riches couronnes : de leurs robes, elle ne savait.

« Et comment, dit grossièrement le juge, savez-vous que ce qui vous apparaît est un homme ou une femme?

— A la voix, et parce qu'elles me l'ont révélé. Je ne sais rien que par révélation et par ordre de Dieu.

— Quelle figure voyez-vous?

— La face.

— Les saintes qui se montrent à vous ont-elles des cheveux?

— Cela est bon à savoir.

— Y a-t-il quelque chose entre leur couronne et leurs cheveux?

— Non.

— Leurs cheveux sont-ils longs et pendants?

— Je n'en sais rien. »

Elle ne répondit pas davantage sur ce qu'on lui demandait de leurs bras et du reste de leur corps ; et, ramenant ses juges à ce qui était pour elle ses

saintes, elle dit que leurs paroles étaient bonnes et belles et qu'elle les entendait bien.

« Comment, dit le juge, parlent-elles, puisqu'elles n'ont pas de membres ? »

— Je m'en réfère à Dieu. »

Puis, comme elle ajoutait que cette voix était belle, douce et humble, et parlait français, le juge lui demanda si sainte Marguerite ne parlait pas anglais.

« Comment, lui dit Jeanne, parlerait-elle anglais, puisqu'elle n'est-pas du parti des Anglais ? »

Des saintes qui ne parlent pas anglais ! »

Cette réponse tiendra sa place parmi les chefs d'accusation¹.

Le juge, reprenant son thème favori, la description physique des apparitions, demanda à Jeanne si les saintes portaient avec leurs couronnes des anneaux aux oreilles. Mais Jeanne dit qu'elle n'en savait rien. A cette occasion, il lui demanda si elle n'avait pas elle-même des anneaux. Elle en avait deux qui lui avaient été pris depuis sa captivité. Jeanne se tournant vers l'évêque :

« Vous en avez un à moi; rendez-le moi; » et elle le pria de le lui montrer s'il l'avait.

Cet attachement à ses anneaux répondait à la pensée de ses juges, fort enclins à y soupçonner quelque vertu magique. On lui demanda de qui elle tenait celui qu'avaient les Bourguignons. Elle

dit qu'elle l'avait reçu à Domremy de ses parents : il n'avait point de pierres et portait gravés les noms de Jésus et de Marie. Quant à l'autre, celui qu'avait l'évêque, elle le tenait de son frère, et elle chargeait l'évêque de le donner à l'Église. Elle repoussait d'ailleurs ce qu'on disait de la vertu de ses anneaux, et déclarait qu'elle n'avait jamais guéri personne par leur attouchement¹.

On avait déjà essayé de rattacher ses visions aux superstitions de son pays. Ses saintes, n'étaient-ce pas ces fées dont on parlait à Domremy, que sa marraine même prétendait avoir vues ? On lui demanda donc si elle n'avait pas conversé avec sainte Catherine et sainte Marguerite, sous l'arbre dont il avait été fait mention déjà.

« Je ne sais, dit-elle.

— Et à la fontaine qui est près de l'arbre?

— Oui, quelquefois, mais je ne me rappelle pas ce qu'elles m'y ont dit.

— Que vous ont-elles promis là ou ailleurs?

— Elles ne m'ont fait aucune promesse que ce ne soit par congé de Dieu.

— Mais quelles promesses vous ont-elles faites ?

— Cela n'est pas de votre procès en tout point : mais elles m'ont dit que messire (le roi) sera rétabli dans son royaume, que ses ennemis le veuillent ou non ; et elles m'ont promis de me conduire en paradis.

— Avez-vous quelque autre promesse?

1. T. I, p. 86, 87. Voy. l'appendice n° XVI.

— Oui, mais je ne la dirai pas, cela ne touche pas votre procès. Avant trois mois, je vous dirai l'autre promesse.

— Vos voix vous ont-elles dit que vous seriez délivrée avant trois mois ?

— Cela n'est pas de votre procès; néanmoins, je ne sais quand je serai délivrée, mais ceux qui voudront m'ôter du monde pourront bien s'en aller avant moi.

— Votre conseil vous a-t-il dit que vous seriez délivrée de cette prison ?

— Reparlez-m'en dans trois mois et je vous répondrai. »

On est au 1^{er} mars ; trois mois après, presque jour pour jour (30 mai), elle échappait à la prison par la mort.

Comme on la pressait de répondre :

« Demandez aux assistants qu'ils disent, sous la foi du serment, si cela touche le procès. »

Et après que le conseil eut déclaré que cela était du procès, elle ajouta :

« Je vous ai toujours bien dit que vous ne saurez pas tout. Il faudra qu'un jour je sois délivrée. Je veux avoir congé pour le dire. C'est pourquoi je demande un délai.

— Les voix vous défendent-elles de dire la vérité? reprit le juge.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui regarde le roi de France? Il y a bien des choses qui ne touchent pas le procès. Mais, ajouta-t-elle, je sais que messire (le roi) gagnera le royaume de France, et

je le sais comme je sais que vous êtes là, devant moi, siégeant au tribunal. Je serais morte sans cette révélation qui me conforte tous les jours¹. »

On revint aux superstitions de son pays, où l'on prétendait l'impliquer, et on lui demanda ce qu'elle avait fait de sa mandragore (cette plante, convenablement enveloppée, faisait une sorte d'amulette dont on vantait fort les prodiges).

« Je n'ai pas de mandragore, répondit-elle, et n'en eus jamais. J'ai bien ouï dire qu'il y en a une près de mon village, mais je ne l'ai jamais vue, et j'ai ouï dire que c'est une chose dangereuse et mauvaise que d'en garder; je ne sais d'ailleurs à quoi cela sert. »

Après d'autres questions encore sur cette mandragore de Domremy, sur le lieu où elle est, sur la vertu qu'on lui attribue, question dont l'unique résultat fut de montrer une fois de plus combien Jeanne, par l'élévation de son âme, était au-dessus de ces puérités y on revint à ses apparitions pour les prendre encore au sens le plus bas. On lui demanda en quelle figure lui était apparu saint Michel :

« Je ne lui ai pas vu de couronne, dit-elle ; pour les vêtements, je ne sais.

— Était-il nu?

— Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir? »

1. T. I, p. 87, 88. — *Les trois mois entre l'annonce de sa délivrance et sa mort* : Gœrres, *La Pucelle d'Orléans*, ch. xxx.

Le juge rappelé à la pudeur par ce langage simple et digne, se rejeta sur quelques platitudes :

« Avait-il des cheveux ?

— Pourquoi lui seraient-ils coupés?

— Tenait-il une balance?

— Je ne sais. »

Et s'élevant à la pensée de ses divins protecteurs, elle disait naïvement, comme si cela pouvait élever aussi l'âme de ses juges, qu'elle avait grande joie en le voyant ; « et il me semble, continuait-elle, que quand je le vois, je ne suis pas en péché mortel. »

Elle ajoutait que sainte Catherine et sainte Marguerite la faisaient se confesser quelquefois.

Se confesser, c'est avouer ses fautes. Le juge, cherchant à prendre son innocence en défaut, lui demanda si, quand elle se confessait, elle croyait être en péché mortel :

« Je ne sais, dit-elle, si j'ai été en péché mortel ; je ne crois pas en avoir fait œuvre, et Dieu me garde d'avoir jamais été en cet état; Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme¹.

On revint alors sur ce signe donné au roi, signe qui, selon le bruit général, avait eu de nombreux témoins, et dont elle avait toujours fait mystère : car elle n'en pouvait parler sans livrer au public ce que le roi n'avait dit qu'à Dieu, et révéler un doute qui, entre les mains des ennemis du prince, deve-

1. T. I, p. 88-90.

naît comme un désaveu de son origine et une arme propre à ruiner ses droits. Elle répondit :

« Je vous ai dit que vous n'en auriez rien de ma bouche; allez lui demander.

— Avez-vous donc juré de ne point révéler ce qu'on vous demande touchant le procès ?

— Je vous ai dit déjà que je ne vous dirais pas ce qui touche le fait du roi; je ne dirai rien de ce qui le regarde.

— Savez-vous le signe que vous avez donné au roi?

— Vous n'en saurez rien de ma part, »

Et comme on lui disait que cela touchait son procès :

« De ce que j'ai promis de tenir secret je ne vous dirai rien : car je l'ai promis en tel lieu que je ne pourrais le dire sans parjure.

— A qui l'avez-vous promis?

— A sainte Catherine et à sainte Marguerite. »

Elle ajouta qu'elle l'avait promis sans qu'elles l'en requissent, uniquement d'elle-même, parce que trop de gens le lui auraient demandé, si elle n'avait pris cet engagement envers ses saintes.

On lui demanda alors si, lorsqu'elle montra ce signe au roi, il n'y avait point quelqu'un avec lui.

« Je ne pense pas, bien qu'il y eût assez de monde au voisinage. (Elle avait parlé au prince en secret, mais à la vue de plusieurs témoins,)

— Avez-vous vu la couronne sur la tête du roi quand vous lui avez montré ce signe?

— Je ne puis vous le dire sans parjure.

— Le roi avait-il la couronne à Reims?

— Le roi, je pense, a pris volontiers la couronne qu'il a trouvée à Reims ; mais une bien plus riche couronne lui fut apportée par la suite. Il ne l'a point attendue, pour hâter la cérémonie, à la requête de ceux de Reims, afin d'éviter la charge des hommes de guerre. S'il l'avait attendue, il aurait eu une couronne mille fois plus riche.

— Avez-vous vu cette couronne plus riche?

— Je ne puis vous le dire sans parjure. Et si je ne l'ai pas vue, j'ai ouï dire qu'elle était riche et magnifique (*opulenta*)¹. »

On n'en put rien savoir davantage : cette couronne, qui était pour le roi comme le gage et le prix de sa mission, était-ce une chose réelle ou un pur symbole? c'est ce qui restait encore entouré de mystères².

On renvoya l'interrogatoire au surlendemain.

La séance qui se tint le samedi 3 mars, la dernière qui fût publique, je veux dire, tenue devant les assesseurs dans la chambre de « parement, » est une de celles qui offrent le plus de désordre dans l'interrogatoire. On avait hâte d'en finir, et l'on

1. T. I, p. 90, 91.

2. *Le signe du roi*. Nous aurons à revenir sur ce sujet. L'explication des paroles de Jeanne et la justification de sa conduite se trouvent dans le mémoire composé par Th. de Leliis et présenté aux juges de la réhabilitation, t. II, p. 35-37. L'Averdy adopte complètement l'interprétation, et il a très-bien montré comment Jeanne, ne pouvant révéler le signe du roi, a dû recourir à l'allégorie. (*Notice des man.*, t. III, p. 65-71.) Cf. Lebrun des Charmettes. t. II, p. 409 et t. III, p. 30.

voulait, avant de clore les débats, obtenir de Jeanne quelques paroles qui donnassent plus d'apparence aux accusations dont elle était l'objet.

Après le serment qu'on persistait à lui demander pur et simple, et qu'elle renfermait toujours dans les termes accoutumés, on la ramena sur ses apparitions :

« Vous avez dit que saint Michel avait des ailes (est-ce alors? elle n'en a rien dit auparavant; mais si elle ne relève pas l'affirmation, il sera constant que, de son aveu, saint Michel avait des ailes), et vous n'avez point, continue le juge, parlé des corps de sainte Catherine et de sainte Marguerite : qu'en voulez-vous dire?

— Je vous ai dit ce que je savais et je ne vous répondrai pas autre chose. »

Et elle ajouta qu'elle les avait bien vus et savait qu'ils étaient saints dans le paradis.

« En avez-vous vu autre chose que la face?

— Je vous ai dit tout ce que j'en sais : mais plutôt que de vous dire tout ce que je sais, j'aimerais mieux que vous me fissiez couper le cou.

— Croyez-vous que saint Michel et saint Gabriel avaient des têtes naturelles?

— Je les ai vus eux-mêmes de mes yeux, et je crois que ce sont eux aussi fermement que Dieu est.

— Croyez-vous que Dieu les ait faits en la forme où vous les voyez?

— Oui.

— Croyez-vous que Dieu les ait créés ainsi dès le commencement?

— Vous n'aurez de moi rien autre chose que ce que je vous ai répondu¹. »

Les réponses de Jeanne excluant l'idée que ses visions fussent une simple illusion de son esprit, il y avait, on l'a vu, pour les juges, un moyen de les faire tourner contre ces voix elles-mêmes : c'était de montrer qu'elles l'avaient trompée. On se crut assez sûr de la bien tenir, pour les convaincre d'impuissance ou d'imposture en lui faisant cette question :

« Savez-vous par révélation que vous deviez vous échapper?

— Cela ne touche pas votre procès. Voulez-vous que je parle contre moi? »

Parole de bon sens qui était la condamnation de tout ce système d'enquête : que voulait-on autre chose, en effet, depuis qu'on l'interrogeait ?

« Vos voix vous l'ont-elles dit? reprit le juge insistant.

— Ce n'est pas de votre procès. Je m'en rapporte au procès : si tout vous regardait, je vous dirais tout. » Et elle ajouta : « Par ma foi, je ne sais ni le jour, ni l'heure où je m'échapperai.

— Vos voix vous en ont-elles dit quelque chose en général ?

1. *Séance du 3 mars* : On n'y compte que quarante et un assesseurs. Énard, qui doit avoir un si grand rôle au procès par la suite, y figure pour la première fois avec Nicole Lami. Gilles Quenivet et Rolland l'Écrivain, t. I, p. 91-93.

— Oui, vraiment : elles m'ont dit que je serai délivrée (mais je ne sais ni le jour, ni l'heure), et que je fasse bon visage¹. »

Le juge n'avait rien à lui demander de plus sur cette matière. Il passa à l'affaire de l'habit : si c'était un crime, elle ne pouvait pas le nier. Mais on n'était pas fâché de savoir si le roi et son clergé, et peut-être les voix elles-mêmes, ne pouvaient pas être reconnus fauteurs de l'hérésie. On lui demanda donc :

« Lorsque vous êtes venue auprès du roi, ne s'est-il pas enquis si c'était par révélation que vous aviez changé d'habit ?

— Je vous ai répondu ; cependant je ne me rappelle pas si cela me fut demandé. Cela a été écrit à Poitiers.

— Les docteurs qui vous ont examinée ailleurs, quelques-uns pendant un mois, d'autres pendant trois semaines, ne vous ont-ils pas interrogée sur ce changement d'habit ?

— Je ne m'en souviens pas. Cependant ils m'ont demandé où j'avais pris cet habit d'homme, et je leur ai répondu : A Vaucouleurs. »

La chose était assez simple et assez naturelle, en effet, pour qu'un juge impartial n'ait pas l'idée d'en chercher la légitimité dans une révélation. On insista pourtant, mais on ne put obtenir d'elle que cette réponse :

1. T. I, p. 94.

« Je ne m'en souviens pas.

— Et la reine?

— Je ne m'en souviens pas.

— Le roi, la reine ou quelque autre de votre parti vous ont-ils quelquefois demandé de quitter l'habit d'homme?

— Cela n'est pas de votre procès.

— Ne vous l'a-t-on pas demandé au château de Beaurevoir ?

— Oui, et j'ai répondu que je ne le quitterai point sans le congé de Dieu. »

La dame de Beaurevoir et sa tante la demoiselle de Luxembourg avaient fait plus que de l'y inviter: elles lui avaient offert un habit de femme ou du drap pour le faire : « Mais, dit Jeanne, je leur ai répondu que je n'en avais pas congé à cette heure et qu'il n'en était pas temps encore. »

Même réponse au sujet de propositions de même sorte qui lui avaient été faites à Arras.

« Croyez-vous que vous auriez péché en prenant l'habit de femme ?

— J'ai mieux fait d'obéir et de servir mon souverain seigneur. Et si je l'eusse dû faire, je l'eusse plutôt fait à la requête de ces deux dames que d'aucune autre en France, excepté la reine.

— Mais, » dit le juge, revenant par ce détour à la complicité de ses voix, et supposant, par une tactique assez grossière, la question résolue au fond, pour tirer d'elle sur un point accessoire une déclaration qui l'engageât, « quand Dieu vous a révélé de changer votre habit en habit d'homme,

fût-ce par la voix de saint Michel, ou par la voix de sainte Catherine ou de sainte Marguerite?

— Vous n'en aurez maintenant autre chose¹. »

On en vint alors à son étendard et aux panonceaux de ses gens, pour y chercher quelque trace de superstition ou de magie. On lui demanda si les gens de guerre, lorsque son roi la mit à l'œuvre et qu'elle se fit faire son étendard, n'avaient pas fait faire des panonceaux à la manière du sien. Elle répondit :

« Il est bon à savoir que les seigneurs maintenant leurs armes ; » disant d'ailleurs que ses compagnons de guerre firent faire leurs panonceaux à leur plaisir.

« Était-ce de toile ou de drap ?

— C'était de blanc satin ; et en aucuns il y avait des fleurs de lis. Je n'avais du reste que deux ou trois lances dans ma compagnie, et si les compagnons de guerre faisaient leurs panonceaux à la ressemblance des miens, c'était pour les distinguer des autres.

— Étaient-ils souvent renouvelés ?

— Je ne sais ; quand les lances étaient rompues, on en faisait de nouveaux. »

— N'avez-vous pas dit, ajouta le juge dévoilant le fond de sa pensée, que les panonceaux faits à la ressemblance du vôtre étaient heureux ?

— Je disais à mes gens : « Entrez hardiment

« parmi les Anglais, » et j'y entraîs moi-même.

— Ne leur avez-vous pas dit, continua-t-il retournant ses paroles, qu'ils portassent hardiment leurs panonceaux, et qu'ils auraient bonheur?

— Je leur ai bien dit ce qui est advenu et ce qui adviendra encore.

— Ne mettiez-vous pas ou ne faisiez-vous pas mettre de l'eau bénite sur les panonceaux quand on les prenait nouveaux?

— Je n'en sais rien, et s'il a été fait, ce n'a pas été de mon commandement.

— N'avez-vous pas vu qu'on y jetât de l'eau bénite?

— Cela n'est point de votre procès, et si je l'ai vu faire, je n'ai point avis maintenant d'en répondre.

— Les compagnons de guerre ne faisaient-ils point mettre en leurs panonceaux *Jésus, Maria?*»

(On lui aurait fait un crime de se placer sous l'invocation de ces noms sacrés!)

Elle répondit :

« Par ma foi, je n'en sais rien.

— N'avez-vous point porté, ou fait porter, par manière de procession, des toiles autour d'un autel ou d'une église, pour en faire des panonceaux?

— Non, et je ne l'ai point vu faire². »

On l'interrogea ensuite sur frère Richard. Elle

dit qu'elle ne l'avait jamais vu avant de venir devant Troyes, et raconta la scène de leur rencontre, qui a été rapportée en son temps. Mais Jeanne elle-même avait été l'objet d'honneurs que l'on voulait maintenant tourner à sa perte. On lui demanda si elle n'avait pas vu, ou si elle n'avait pas fait faire quelque image ou peinture d'elle-même. Elle répondit qu'elle avait vu à Arras (au moment où elle fut livrée aux Anglais) une peinture entre les mains d'un Écossais; qu'elle y était figurée toute armée, un genou en terre, présentant des lettres au roi. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais vu ou fait faire aucune autre image à sa ressemblance. On allait jusqu'à vouloir lui faire un crime d'un tableau qui était, disait-on, dans la maison de son hôte à Orléans, et où l'on avait peint trois femmes avec cette inscription : *Justice. Paix, Union*. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas vu¹.

« Savez-vous, lui dit alors le juge, que ceux de votre parti aient fait dire des messes ou des prières en votre honneur?

— Je n'en sais rien, et s'ils l'ont fait, ce n'est point par mon commandement. Toutefois, s'ils ont prié pour moi, il m'est avis qu'ils n'ont pas fait mal.

— Ceux de votre parti croient-ils fermement que vous êtes envoyée de Dieu?

— Je ne sais s'ils le croient; je m'en attends à

leur courage (conscience); mais s'ils ne le croient, je n'en suis pas moins envoyée de Dieu.

— Pensez-vous qu'en croyant que vous êtes envoyée de Dieu ils aient bonne croyance?

— S'ils croient que je suis envoyée de Dieu, ils n'en sont point abusés.

— Connaissiez-vous les sentiments de ceux de votre parti quand ils tous baisaient les pieds, les mains et les vêtements?

— Beaucoup de gens me voyaient volontiers, et ils baisaient mes mains le moins que je pouvais ; mais les pauvres gens venaient volontiers à moi parce que je ne leur faisais point de déplaisir, mais les supportais selon mon pouvoir.

— Quelle révérence vous ont faite ceux de Troyes à l'entrée de la ville?

— Aucune, et, autant que je pense, frère Richard est entré à Troyes avec nous.

— Frère Richard n'a-t-il point fait un sermon à votre arrivée dans la ville?

— Je ne m'y arrêtai guère, je n'ai point couché dans la ville; quant au sermon je n'en sais rien.

— N'avez-vous pas été plusieurs jours à Reims?

— Je crois que nous y fûmes quatre ou cinq jours.

— N'avez-vous point levé quelque enfant des fonts de baptême² ?

— J'en ai levé un à Troyes, mais de Reims je

1. Nous dirions, selon nos usages, *tenu sur les fonts de baptême*.

n'ai point de mémoire, ni de Château-Thierry. J'en ai levé aussi deux à Saint-Denis, et je nommais volontiers les fils Charles pour l'honneur du roi, et les filles Jeanne, et quelquefois selon que les mères voulaient.

— Les bonnes femmes de la ville ne touchaient-elles point de leurs anneaux l'anneau que vous portiez?

— Maintes femmes ont touché mes mains et mes anneaux, mais je ne sais point leur intention². »

Après d'autres questions sur les gants que le roi portait au sacre, sur son étendard qu'elle portait elle-même près de l'autel à cette cérémonie, on lui demanda si, quand elle allait par le pays, elle recevait souvent le sacrement de confession et le sacrement de l'autel.

« Oui, dit-elle.

— Les receviez-vous en habit d'homme?

— Oui, mais je n'ai point mémoire de les avoir reçus en armes. »

Que faisaient les armes? c'était assez de l'habit pour qu'elle demeurât convaincue de sacrilège par son aveu. Aussi ne lui en demanda-t-on point davantage. On lui parla de la haquenée de l'évêque de Senlis : autre profanation; elle l'avait prise comme cheval de guerre ! Il est vrai qu'elle l'avait achetée 200 saluts (2400 fr. environ). L'évêque avait-il été payé? Au moins avait-il reçu mandat

pour l'être; mais d'ailleurs elle lui avait écrit qu'elle lui rendrait son cheval, s'il voulait : qu'elle ne s'en souciait pas, que la bête ne valait rien pour la peine¹.

L'interrogatoire révéla un fait que l'histoire n'a point mentionné, et sur lequel Jeanne s'explique avec une simplicité qui n'ôte rien à la vertu de sa prière. On lui demanda quel âge avait l'enfant qu'elle avait ressuscité à Lagny. Elle répondit qu'il avait trois jours. On le porta devant l'image de la sainte Vierge, et on lui dit à elle que les jeunes filles de la ville étaient devant cette image : on l'invitait à y aller elle-même prier Dieu et Notre Dame de rendre la vie à l'enfant. Elle y alla, et pria avec les autres ; et finalement il donna signe de vie et bâilla trois fois. Il fut baptisé et aussitôt mourut et fut mis en terre sainte. « Et il y avait trois jours, comme on disait, ajouta-t-elle, que l'enfant n'avait donné signe de vie, et il était noir comme ma cotte ; mais quand il bâilla, la couleur lui commença à revenir. » Tout ce que Jeanne dit d'elle-même en ce récit, c'est qu'elle était avec les jeunes filles à genoux devant Notre Dame, faisant sa prière.

« N'a-t-on pas dit par la ville que c'est vous qui avez fait faire cela, et que cela se fit à votre prière?

1. *Les gants du sacre* : Interrogée qu'elle fist à Rains des gans où son roy fut sacré : respond : « Il y oult une livrée de gans pour bailler aux chevaliez et nobles qui là estaient. Et en y oult ung qui perdit ses gans; » mais ne dist point qu'elle les feroit retrouver, etc. T. I, p. 104, 105.

— Je ne m'en informai point¹. »

Après cela, on lui parla « de Catherine de la Rochelle, cette femme qui voulut faire l'inspirée, et à qui Jeanne conseilla bonnement de retourner à son mari et de faire son ménage. Jeanne raconta l'entrevue qu'elle eut avec elle, comme elle s'offrit d'être témoin de ses visions, et comme elle ne vit rien².

Puis on en vint à ce siège de la Charité, où Catherine ne lui conseillait point d'aller, parce qu'il faisait trop froid; où Jeanne était allée pourtant, mais sans succès : c'est un échec que l'on opposait victorieusement à son inspiration.

« Pourquoi, lui dit-on, n'y êtes-vous pas entrée, puisque vous aviez commandement de Dieu?

— Qui vous a dit que j'avais commandement d'y entrer?

— N'avez-vous pas eu conseil de votre voix?

— Je voulais venir en France, mais les gens d'armes me dirent que c'était le mieux d'aller devant la Charité premièrement³. »

On l'interrogea enfin sur son séjour à Beaurevoir. Elle raconta comme elle avait voulu s'en échapper, sautant du haut de la tour malgré ses voix, et comment sainte Catherine l'avait consolée en lui disant qu'elle guérirait et que ceux de Com-

1. T. I, p. 105.

2. *Catherine de la Rochelle*, t. I, p. 106-109. Voy. ci-dessus, t. I, p. 316:

3. *Procès*, t. I, p. 109.

piège auraient secours. On voulait faire de cette tentative d'évasion une tentative de suicide. On lui demanda, pour en insinuer l'intention, si elle n'avait point dit qu'elle aimerait mieux mourir que d'être en la main des Anglais.

« J'ai dit, reprit-elle, sans se soucier du piège, que j'aimerais mieux rendre l'âme à Dieu que d'être en la main des Anglais. »

On termina par l'accusation la plus étrange. On prétendait qu'en reprenant ses sens elle s'était courroucée et avait blasphémé le nom de Dieu. Et de même qu'en apprenant la défection du capitaine, de Soissons elle avait renié Dieu :

« Je n'ai, répondit-elle, jamais maugréé ni saint ni sainte, et je n'ai point coutume de jurer¹. »

1. I. p. 109, 110.

II

LES INTERROGATOIRES DE LA PRISON.

Jeanne fut ramenée à sa prison sans autre assignation à comparaître. Le spectacle de ces débats, la candeur de la jeune fille, sa présence d'esprit, sa fermeté, sa droiture dans cette lutte soutenue avec les docteurs les plus habiles devaient produire dans l'âme des assistants les moins prévenus une impression que ne recherchaient pas ses ennemis. L'évêque déclara donc que, voulant continuer sans interruption le procès, il choisirait quelques savants docteurs pour recueillir et mettre en écrit les principaux aveux de Jeanne; et que, si des éclaircissements paraissaient encore désirables, il donnerait à quelques commissaires le soin de l'interroger sans fatiguer par de nouveaux débats la multitude des assistants. Tout, d'ailleurs, devait être écrit, afin qu'ils pussent en conférer quand cela paraîtrait utile. L'évêque les invitait en outre à réfléchir dès à présent sur ce qu'ils

avaient entendu, et à lui communiquer leurs sentiments, s'ils n'aimaient mieux les mûrir pour en délibérer en temps opportun¹.

P. Cauchon, réunissant donc plusieurs « solennels » docteurs, employa les cinq jours suivants à extraire des réponses de Jeanne ce qui pouvait fournir matière à une information nouvelle, et il commit Jean de la Fontaine pour l'aller interroger dans sa prison².

Cette nouvelle enquête se continua presque sans interruption toute une semaine, du 10 mars au 17, et plusieurs fois les séances commencées le matin recommencèrent après midi. L'évêque y amena le premier jour et y accompagna plusieurs fois son commissaire. Mais de plus il eut la satisfaction de s'y adjoindre enfin le collègue désiré. Le 11 mars il reçut le message par lequel l'inquisiteur donnait à son vicaire, Jean Lemaître, l'ordre d'intervenir en son nom au procès. Jean Lemaître, assigné le 12 devant l'évêque, demanda pour dernier délai le temps de prendre connaissance des pièces. Elles lui furent immédiatement communiquées, et le 13, il vint, avec l'évêque, à la prison de Jeanne, pour prendre officiellement la place qui lui était marquée dans le procès. Il donna une preuve de sa répugnance personnelle au procès, ou de sa condescendance envers Pierre Cauchon en prenant pour officiers les officiers mêmes choisis par le

1. Procès, t. I, p. 111-112,

2. *Ibid.*, p. 112.

premier juge : d'Estivet pour promoteur, et Massieu pour huissier ; le 14, il adjoignit comme greffier à Manchon et à Boisguillaume, Jean Taquel, qui entra en fonctions le lendemain¹.

Les interrogatoires de la prison sont, en plusieurs points, comme une édition nouvelle des interrogatoires publics. C'est toujours la même pensée qui y préside; et c'est aussi à peu près le même thème. Le caractère et les particularités des visions de Jeanne, le signe par lequel le roi y a cru, les circonstances en raison desquelles on refuse d'y croire, à savoir, les échecs de Paris, de la Charité, de Compiègne, opposés à son inspiration, et tout ce qu'on peut relever dans sa vie, dans son enfance, dans les actes de sa mission, pour établir l'indignité de l'inspirée : voilà le cercle où continueront de rouler les débats. Malgré ces répétitions, ils sont loin d'être sans intérêt ; car une chose y paraît toujours la même aussi, et d'autant plus admirable qu'elle dure sans jamais s'altérer : c'est le calme et la fermeté de Jeanne parmi ces assauts redoublés. Et le désordre même de l'interrogatoire a bien son enseignement : on a vu dans

1. T. I, p. 113 et suiv. : *Lettres de l'inquisiteur Jean Graverent*, *ibid.*, p. 124 — *Adjonction du vice-inquisiteur* : *ibid.*, p. 134. — *Institution de ses officiers* : p. 135, 138. — *Adjonction de Taquel comme greffier*, p. 148, 149. — *Assesseurs* : *ibid.* : N. Midi et G. Feuillet sont présents à toutes les séances. N. de Hubert, notaire apostolique, assiste à la plupart depuis le 12; frère Isambard de la Pierre à toutes, depuis le 13, avec le vice-inquisiteur dont il était l'acolyte. A la dernière, on retrouve avec l'évêque les docteurs de Paris, non-seulement N. Midi et G. Feuillet, mais J. Beaupère, Jacques de Touraine, P. Maurice, Th de Courcelles

les séances antérieures par quelle lactique le juge, rompant sa voie et revenant par mille détours au même propos, cherche à la prendre en contradiction, sans parvenir à mettre en lumière autre chose que la constance de l'accusée. Mais c'est assez d'avoir suivi une première fois le procès-verbal dans la marche tortueuse de l'enquête. En y ramenant le lecteur, nous craindrions de lui faire éprouver la fatigue dont Jeanne se plaignait elle-même. Nous rassemblerons donc, selon l'ordre des matières, les questions éparses dans l'interrogatoire. Cela ne supprimera pas entièrement les redites : car l'objet même de l'enquête est de revenir sur les points où l'on a cherché vainement à établir les fondements du procès. Mais les redites du juge feront jaillir des traits nouveaux de la Pucelle; et, de plus, c'est parmi ces répétitions, lorsque le juge a retourné en tous sens les griefs de l'accusation sans y rien découvrir, qu'on le verra trouver dans le sentiment même de sa défaite l'idée d'une attaque nouvelle, où Jeanne un instant semble n'avoir d'autre alternative que de se rendre à sa merci ou de succomber sous ses coups.

Les révélations de Jeanne étaient-elles feintes ou réelles? Pour l'éprouver, rien ne semblait plus sûr que de connaître quel signe elle en avait donné au roi. Elle avait d'abord refusé net d'en rien révéler. Elle n'en avait rien voulu dire que le temps, le lieu, toutes choses accessoires. C'était donc le point où

il convenait surtout de la presser. Lorsqu'on lui en parla ;

« Il est, dit-elle, beau et honoré; il est bien croyable et bon, et le plus riche qui soit au monde.

— Pourquoi ne l'avez-vous point voulu aussi bien dire et montrer comme vous avez voulu avoir le signe de Catherine de la Rochelle?

— Si le signe de Catherine eût été aussi bien montré devant notables gens d'Église et autres comme le mien l'a été, je n'aurais point demandé à le savoir. »

Elle alléguait comme ses propres témoins l'archevêque de Reims, Charles de Bourbon (comte de Clermont), le duc d'Alençon, le sire de La Trémouille et plusieurs autres.

C'était donc, à ce qu'on devait croire, quelque chose de constant, de sensible. On lui demanda s'il durait encore :

« Il est bon à savoir, et qu'il durera jusques à mille ans et au delà.

— Où est-il?

— Au trésor du roi.

— Est-ce or, argent, pierre précieuse ou couronne?

— Je ne vous en dirai autre chose, Et ne saurait-on deviser aussi riche chose comme est le signe. Toutefois, le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre de vos mains ; c'est le plus certain qu'il vous sache envoyer. »

Elle raconta ensuite comment c'était sur la foi de

ce signe qu'elle était venue trouver le roi. Ses voix lui avaient dit : « Va hardiment ; quand tu seras devers le roi, il aura bon signe de te recevoir et croire. » Et répondant ensuite à diverses questions qui ne sont pas toutes exprimées, mais que suppose le manque de liaison de ses réponses dans la suite du procès-verbal, elle dit que ce signe l'avait délivrée de la peine que lui faisaient les clercs chargés d'arguer contre elle. Elle en avait remercié Dieu et s'était agenouillée plusieurs fois. C'est un ange envoyé de Dieu et non d'aucun autre qui l'avait donné au roi. Le roi le vit et ceux qui étaient avec lui ; et quand elle se fut retirée dans une petite chapelle au voisinage, elle ouït dire qu'après son départ plus de trois cents personnes le virent encore : Dieu l'ayant ainsi permis pour qu'on cessât de l'interroger.

Comme on lui demandait si son roi et elle-même n'avaient pas fait de révérence à l'ange quand il apporta le signe, elle ne dit rien du roi, mais répondit que, pour elle, elle s'était agenouillée et avait ôté son chaperon¹.

Ces réponses, assez précises en apparence sur un point où elle avait déclaré qu'elle ne voulait pas et qu'elle ne pouvait pas dire la vérité, encourageaient par leur demi-clarté les investigations du juge, et lui laissaient l'espoir d'arriver à une entière révélation. Il se promit bien de n'en pas rester là. Il y revint dès la séance suivante. Il lui demanda si

1. *Signe du roi* ; t. I, p. 54 (22 février) ; p. 119 (10 mars).

l'ange qui avait apporté le signé au roi ne lui avait point parlé.

« Oui, dit-elle, il lui a dit qu'on me mît en besogne et que le pays serait tôt allégé.

— Est-ce le même ange qui vous est premièrement apparu?

— C'est toujours tout un, et jamais il ne m'a failli. »

Cette parole fit dévier le juge de la question. Mais il la reprit le lendemain avec plus d'insistance. Elle répondit :

« Seriez-vous content que je me parjurasse?

— Est-ce que, lui dit le vice-inquisiteur, vous avez promis à sainte Catherine de ne point dire ce signe?»

Elle avait déjà répondu : elle répéta : « J'ai juré et j'ai promis de ne point dire ce signe, et je l'ai fait de moi-même, parce qu'on me chargeait trop de le dire. » Et elle ajouta : « Je promets que je n'en parlerai plus à personne. »

Tout ce qu'elle en voulut dire, c'est que l'ange avait certifié au roi, en lui apportant la couronne, qu'il aurait tout le royaume de France avec l'aide de Dieu et le labeur de la Pucelle ; ajoutant qu'il la mît en besogne, c'est-à-dire qu'il lui donnât des gens d'armes : autrement, il ne serait sitôt couronné et sacré¹.

On lui demanda comment l'ange avait apporté la

1. T. I, p. 126 (12 mars); 139 (13 mars).

couronne au roi, s'il la lui mit sur la tête. Elle répondit, mêlant à dessein la promesse et la cérémonie du sacre, la scène de Chinon et celle de Reims :

« Elle fut donnée à un archevêque, à l'archevêque de Reims, comme il me semble, en la présence du roi. L'archevêque la reçut et la donna au roi, et j'étais présente ; et la couronne fut mise au trésor du roi.

— En quel lieu fut-elle apportée ?

— En la chambre du roi, au château de Chinon.

— Quel jour et à quelle heure ?

— Du jour, je ne sais ; et de l'heure, il était haute heure ; autrement n'ai mémoire de l'heure. Quant au mois, c'était en avril ou en mars, comme il me semble, il y a deux ans, et c'était après Pâques,

— De quelle matière était cette couronne ?

— C'est bon à savoir qu'elle était de fin or, et si riche que je ne saurais nombrer la richesse. »

Et elle déclara à qui voulait l'entendre ce qu'était ce signe au fond ; elle dit que la couronne signifiait que le roi obtiendrait le royaume de France.

« Y avait-il des pierreries ? dit le juge, refusant de comprendre.

— Je vous ai dit ce que j'en sais.

— L'avez-vous maniée ou baisée ?

— Non.

— L'ange qui l'apporta venait-il de haut, ou s'il venait par terre ?

— Il venait de haut. »

Et elle déclara qu'elle l'entendait ainsi, en ce qu'il venait par le commandement de Notre-Seigneur : déclaration gardée par la minute française, et supprimée dans la rédaction latine du procès. Elle ajouta, revenant à sa propre mission, sous la figure de Fange, qu'il était entré par la porte de la chambre, qu'il fit révérence au roi en s'inclinant devant lui et prononçant les paroles qu'elle a dites du signe, et en lui rappelant la patience qu'il avait montrée dans ses grandes tribulations.

« Quel espace y avait-il de la porte jusques au roi ? »

— Il y avait bien la longueur d'une lance. »

Et elle dit que l'ange s'en retourna par où il était venu¹.

Elle parlait d'un ange, et c'est à elle qu'elle pensait dans tout ce discours. Les juges, qui prenaient ses paroles à la lettre, devaient être curieux de savoir ce qu'elle faisait elle-même pendant que l'ange faisait ainsi. Elle répondit, pressée sans doute par leurs questions et ne se séparant pas d'ailleurs du guide invisible dont elle avait accompli le message, que quand l'ange vint, elle l'avait accompagné ; qu'elle était allée avec lui par les degrés à la chambre du roi ; que l'ange entra le premier, puis elle, et que ce fut elle qui dit au roi : « Sire, voilà votre signe, prenez-le. »

« En quel lieu l'ange vous a-t-il apparu ? »

— J'étais presque toujours en prière, afin que

1. T. I, p. 140-142 (même jour).

Dieu envoyât le signe du roi. J'étais à mon logis, chez une bonne femme, près du château de Chinnon, quand il vint. Et puis, nous nous en allâmes ensemble vers le roi. Et il était bien accompagné d'autres anges que chacun ne voyait pas. »

Et elle ajouta que plusieurs virent l'ange (concurrent sa céleste mission), qui ne l'eussent pas vu si ce n'eût été pour l'amour d'elle et pour la mettre hors de peine des gens qui l'arguaient.

« Tous ceux qui étaient là avec le roi ont-ils vu l'ange ?

— Je pense que l'archevêque de Reims, les seigneurs d'Alençon et de la Trémouille et Charles de Bourbon l'ont vu ; pour ce qui est de la couronne, plusieurs gens d'Église et autres la virent, qui ne virent pas l'ange.

— De quelle figure et de quelle grandeur était l'ange ?

— Je n'ai point congé de le dire, je répondrai demain¹. »

Les juges la retinrent sur ce chapitre où elle semblait s'abandonner. Ils lui demandèrent si ceux qui étaient dans la compagnie de l'ange étaient tous de même figure :

« Ils s'entre-ressemblaient volontiers pour plusieurs, et les autres non, en la manière que je les voyais : les uns avaient des ailes, d'autres des couronnes. »

Elle ajouta que sainte Catherine et sainte Mar-

1. T. I, p. 142, 143 (même jour);

guerite étaient en leur compagnie, et qu'elles furent avec l'ange désigné et les autres anges jusque dans la chambre du roi; que l'ange l'avait quittée dans la petite chapelle où il s'était montré à elle ; qu'elle en fut bien courroucée (affligée) et pleurait, et qu'elle s'en fût volontiers allée avec lui.

« Est-ce par votre mérite que Dieu a envoyé son ange ?

— Il venait pour grandes choses. Ce fut en espérance que le roi crût le signe et qu'on cessât de m'arguer, pour donner secours aux bonnes gens d'Orléans, et aussi pour le mérite du roi et du bon duc d'Orléans.

— Et pourquoi vous, plutôt qu'un autre ?

— Il plut à Dieu ainsi faire par une simple pucelle, pour rebouter les adversaires du roi.

— Vous a-t-il été dit où l'ange avait pris cette couronne ?

— Elle a été apportée de par Dieu, et il n'y a orfèvre au monde qui la sût faire si belle ou si riche. Où il la prit, je m'en rapporte à Dieu, et ne sais point autrement où elle fut prise.

— Avait-elle bonne odeur, était-elle reluisante ?

— Je n'en ai point mémoire; je m'en aviserai. »

Et elle ajouta aussitôt :

« Elle sent bon et elle sentira, pourvu qu'elle soit bien gardée, ainsi qu'il appartient.

— L'ange vous a-t-il écrit des lettres ?

— Non.

— Quel signe eurent le roi, les gens qui étaient

avec lui et vous-même, pour croire que c'était un ange ?

— Le roi le crut par renseignement des gens d'Église qui étaient là, et par le signe de la couronne.

— Et les gens d'Église ?

— Par leur science et parce qu'ils étaient clercs¹. »

Les gens d'Église qu'elle avait devant elle n'en demeuraient pas aussi convaincus; mais s'ils ne devinaient pas l'allégorie dont Jeanne usait en cette rencontre, c'est qu'en général, dans le récit de ses visions, ils recherchaient toute autre chose qu'une feinte.

On reprit donc toute cette matière.

Jeanne avait dit qu'en ses grandes affaires, quelque chose qu'elle fît, ses voix l'avaient toujours secourue :

« Et, disait-elle, allant hardiment au-devant de la secrète pensée du juge, c'est un signe que ce sont bons esprits.

— N'avez-vous pas, dit le juge, d'autres signes que ce soient bons esprits ?

— Saint Michel me l'a certifié avant que les voix me vinssent.

— Et comment avez-vous connu que c'était saint Michel ?

— Par le parler et le langage des anges.

1. T. I, p. 144-146 (même jour).

— Comment connûtes-vous que c'était le langage des anges?

— Je le crus assez tôt, et j'eus cette volonté de le croire.

— Si l'ennemi se mettait en forme d'ange, comment connaîtriez-vous que ce fût bon ange ou mauvais ange?

— Je connaîtrais bien si c'était saint Michel ou une chose contrefaite à son image. »

Elle avoua d'ailleurs qu'à la première fois elle fît grand doute si c'était saint Michel, et qu'elle eut grand'peur, et qu'elle le vit maintes fois avant de savoir si c'était lui.

« Pourquoi, cette dernière fois, le connûtes-vous plutôt que la première?

— La première fois j'étais jeune enfant, et j'eus peur; mais depuis il m'enseigna et me montra tant de choses, que je crus fermement que c'était lui.

— Quelle doctrine vous enseigna-t-il?

— Sur toutes choses, il me disait que je fusse bonne enfant, et que Dieu m'aiderait. Il me disait encore, entre autres choses, que je vinsse au secours du roi de France. Et la plus grande partie de ce que l'ange m'enseigna est dans ce livre (elle parlait peut-être du livre de ses interrogatoires à Poitiers), et l'ange me racontait la pitié qui était au royaume de France¹. »

Les juges ne tentèrent pas d'en savoir davan-

1. *Saint Michel* : t. I, p. 169-171 (15 mars).

tage sur ce point; ils aimèrent mieux l'interroger sur la grandeur et la stature de l'ange. Elle les ajourna à la séance suivante ; et quand alors ils lui demandèrent « en quelle forme et espèce, grandeur et habit lui avait apparu saint Michel, » elle répondit :

« Il était en la forme d'un très-vrai prud'homme; et de l'habit et autre chose je n'en dirai pas davantage. Quant aux anges, je les ai vus de mes yeux, et on n'en aura rien de plus de moi.

— Quel était l'âge, quels étaient les vêtements de sainte Catherine et de sainte Marguerite?

— Vous êtes répondus de ce que vous en aurez de moi, et n'en aurez autre chose. Je vous en ai répondu tout au plus certain que je sais.

— Ne croyiez-vous pas autrefois que les fées fussent mauvais esprits?

— Je n'en sais rien.

— Ne savez-vous point que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais?

— Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, et haïssent ce que Dieu hait.

— Dieu hait-il les Anglais?

— De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien; mais je sais bien, dit-elle hardiment, qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français contre les Anglais.

— Dieu était-il pour les Anglais quand ils étaient en prospérité en France?

— Je ne sais si Dieu haïssait les Français, mais je crois qu'il voulait permettre de les laisser battre pour leurs péchés, s'ils y étaient¹. »

Des voix si peu favorables aux Anglais ne pouvaient pas être fort bien famées auprès des juges. On demanda à Jeanne si, quand elles venaient, elle leur faisait révérence, absolument comme à un saint ou à une sainte.

« Oui, dit-elle, et si parfois je ne l'ai fait, je leur en ai crié pardon et merci; et je ne leur sais faire de si grande révérence comme il leur appartient : car je crois fermement que ce sont sainte Catherine, sainte Marguerite et saint Michel.

— N'avez-vous point fait à ces saints et saintes qui viennent à vous oblation de chandelles ardentes ou d'autres choses, à l'église ou ailleurs, comme on fait volontiers aux saints du paradis?

— Non, si ce n'est en faisant offrande à la messe, en la main du prêtre et en l'honneur de sainte Catherine; et je n'en ai point tant allumé comme je ferais volontiers à sainte Catherine et à sainte Marguerite, qui sont en paradis : car je crois fermement que ce sont elles qui viennent à moi.

— Quand vous mîtes ces chandelles devant l'image de sainte Catherine, les mîtes-vous en l'honneur de celle qui vous est apparue?

— Je le fais en l'honneur de Dieu, de Notre

1. *Saint Michel*: t. I, p. 172 (17 mars). — *Sainte Catherine et sainte Marguerite* : p. 177, 178 (même jour).

Dame et de sainte Catherine, qui est au ciel, et ne fais point de différence de sainte Catherine qui est au ciel et de celle qui se montre à moi.

— Les mîtes-vous en l'honneur de celle qui s'est montrée à vous? dit le juge, insistant dans une intention que l'on devine.

— Oui, car je ne mets point de différence entre celle qui se montre à moi et celle qui est au ciel¹. »

A propos de l'un de ses anneaux, qui portait les noms *Jesus Maria*, comme on lui avait demandé pourquoi elle le regardait volontiers allant à la guerre, elle avait répondu : « Par plaisance et pour l'honneur de mon père et de ma mère, et parce qu'ayant cet anneau en main, j'ai touché sainte Catherine.

— En quelle partie avez-vous touché sainte Catherine? s'écria le juge avec empressement.

— Vous n'en aurez autre chose.

— N'avez-vous jamais baisé ou accolé (embrassé) sainte Catherine ou sainte Marguerite?

— Je les ai accolées toutes deux.

— *Fleuraient-elles bon ?*

— Il est bon à savoir qu'elles sentaient bon.

— En les accolant, ne sentiez-vous point de chaleur ou autre chose?

— Je ne les pouvais point accoler sans les sentir et toucher.

1. *Révérances, oblations aux saintes* : t. I. p. 166-168 (15 mars).

— Par quelle partie les accoliez-vous, par le haut ou par le bas?

— Il convient mieux de les accoler par le bas que par le haut.

— Ne leur avez-vous point donné de guirlandes ou de couronnes?

— En l'honneur d'elles, j'en ai plusieurs fois donné à leurs images, dans les églises ; quant à celles qui se montrent à moi, je ne leur en ai point baillé dont j'aie mémoire.

— Quand vous mettiez des guirlandes à l'arbre, les mettiez-vous en l'honneur de celles qui vous apparaissaient?

— Non.

— Quand ces saintes venaient à vous, ne leur faisiez-vous pas révérence, comme de vous agenouiller et incliner?

— Oui, et le plus que je pouvais leur faire de révérence, je le faisais, car je sais que ce sont bien celles qui sont au royaume du paradis¹. »

Le juge avait les déclarations qu'il voulait. Les voix de Jeanne étaient des êtres véritables : elle les avait honorées comme des saints; mais, si c'étaient de mauvais esprits, Jeanne se trouvait par là atteinte et convaincue d'idolâtrie. Il ne s'agissait donc que de faire voir qu'ils procédaient du démon : c'est ce qu'on avait déjà voulu établir par maintes questions dans l'interrogatoire pu-

1. *Sainte Catherine*: t. I, p. 185-187 (17 mars après midi).

blic, et c'est encore le principal objet qu'on a en vue dans ce nouvel interrogatoire.

Une chose déjà rendait suspectes les voix de Jeanne : c'est qu'elle avait eu si longtemps commerce avec elles, sans en rien dire à personne. Il lui était arrivé de les mentionner à propos des incidents de son enfance, et on lui avait demandé si elle en avait parlé à son curé ou à quelque autre homme d'Église. Elle répondit : « Non, mais seulement à Robert de Baudricourt et au roi. »

L'aveu dut paraître grave, car on lit en marge du procès-verbal : « Elle a celé ses visions à son père, à sa mère et à tout le monde. » Mais si ses voix étaient de Satan, elles devaient se trahir, dans les œuvres de Jeanne, par ce qui est de Satan : la révolte, l'orgueil, la vanité, l'impudicité, le mensonge; elles devaient se manifester à la fin par l'impuissance et par le désespoir. Le juge va rechercher tous ces signes dans les inspirations et dans les actes de la Pucelle¹.

Il crut en trouver la marque à l'origine même de sa mission. Elle était partie sans la permission de ses parents. Il lui demanda si elle pensait bien faire de partir sans le congé de ses parents, puisqu'on doit honorer père et mère.

1. *Secret sur ses voix* : t. I, p. 128 (12 mars). L'observation sur le secret est du greffier : car on la retrouve uniformément à la marge des copies authentiques : *Bibl. du Corps législ.*, B. 105 g, t. 570, fol. 29, v°; *Bibl. nat.*, n° 5965, fol. 42, v°; n° 5966, fol. 59, v°. Le manuscrit d'Urfé, copie de la minute française, porte aussi une annotation marginale, *Bibl. nat.*, Suppl. lat., n° 1383, fol. 20. v°.

« En toute autre chose, répondit-elle, je leur ai bien obéi, excepté de ce partement; mais, depuis, je leur en ai écrit, et ils m'ont pardonné.

Elle leur a demandé pardon : elle se jugeait donc coupable? On lui demanda si, en quittant son père et sa mère, elle ne croyait point pécher.

« Puisque Dieu le commandait, il le convenait faire. Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie.

— N'avez-vous pas demandé à vos voix si vous le deviez dire à votre père et à votre mère?

— Pour ce qui est de mon père et de ma mère, les voix étaient assez contentes que je le leur disse, n'était la peine qu'ils m'eussent faite si je leur avais dit mon départ; et, quant à moi, je ne le leur eusse dit pour chose quelconque. »

On aurait voulu mettre ses voix elles-mêmes en contradiction avec le souverain commandement d'honorer père et mère : mais elle persista à dire que ses voix l'avaient laissée libre de leur en parler ou de s'en taire ¹.

La révolte contre l'autorité légitime a son principe dans l'orgueil, et l'orgueil peut aller jusqu'à rechercher des adorations sacrilèges.

Le juge demanda à Jeanne si les voix ne l'avaient point appelée fille de Dieu. Elle répondit en toute simplicité qu'avant la levée du siège d'Orléans, et, depuis, tous les jours, quand les voix lui parlent,

1. *Silence à l'égard de ses parents* : t. I, p. 129 (12 mars).

elles l'ont plusieurs fois appelée : « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu. »

Autres signes ou matière d'orgueil : son étendard, ses armoiries, ses richesses.

On lui demanda ce que signifiait sur son étendard l'image de Dieu tenant le monde, avec deux anges à ses côtés.

« Sainte Catherine et sainte Marguerite, répondit-elle, me dirent de prendre et de porter hardiment cet étendard, d'y faire mettre en peinture le roi du ciel, et je l'ai dit au roi bien malgré moi. Quant à la signifiante, je n'en sais autre chose. »

Sur ses armoiries, elle dit qu'elle n'en avait jamais eu; mais, le roi, dit-elle, en a donné à mes frères : c'est à savoir, un écu d'azur avec deux fleurs de lis d'or et une épée parmi; et ce leur fut donné par le roi à leur plaisance, sans requête de moi, et sans révélation. »

On lui demanda encore quel cheval elle avait quand elle fut prise; qui le lui avait donné; si elle tenait du roi quelque autre richesse :

« Je n'ai rien demandé au roi, si ce n'est bonnes armes, bons chevaux, et de l'argent à payer les gens de mon hôtel.

— N'aviez-vous point de trésors.?

— Dix ou douze mille (écus) que j'ai vaillants : ce n'est pas grand trésor à mener la guerre. »

Elle ajouta que ses frères en avaient le dépôt, et que c'était de l'argent du roi ¹.

1. *Fille de Dieu* : t. I, p. 130. — *Etendards* : t. I, p. 117. Elle

On revint à plusieurs reprises sur cette matière. Son étendard, son épée, ses anneaux, n'étaient vus des juges qu'avec une défiance extrême. Les actes mêmes où respirait sa piété, sentaient pour eux la superstition et la magie. Les noms de Jésus et de Marie, qu'elle mettait dans ses lettres, leur étaient suspects. On lui demanda quelles armes elle avait offertes à saint Denis.

« Un blanc harnois, avec une épée que j'avais gagnée devant Paris.

— A quelle fin cette offrande?

— Par dévotion, ainsi qu'il est accoutumé par les gens de guerre quand ils sont blessés; et, parce que j'avais été blessée devant Paris, je les offris à saint Denis, pour ce que c'est le cri de France.

— N'était-ce pas pour qu'on les adorât?

— Non.

— A quoi servaient ces cinq croix qui étaient en l'épée trouvée en Sainte-Catherine-de-Fierbois?

— Je n'en sais rien.

explique ailleurs en quels termes elle avait reçu ce commandement : « Tout l'estaindard estoit commandé par nostre Seigneur, par les voix de saintes Catherine et Margarite qui luy dirent : « Pren l'estaindard de par le Roy du ciel. » Et pour ce qu'ils lui dirent : « Pren l'estaindard de par le Roy du ciel, » elle y fist faire celle figure de nostre Seigneur et de deux angles, et de couleur ; et tout le fist par leur commandement, » t. I, p. 181. — *Armoiries, chevaux*, etc. : « Interrogée s'elle avoit ung cheval quand elle fut prinse, respond qu'elle estoit à cheval, et estoit ung demi-coursier celluy sur qui elle estoit quant elle fut prinse.... Et en avoit cinq coursiers de l'argent du roy, sans les trotters, où il en avoit plus de sept, etc., » t. I, p. 117-119 (10 mars). Cf. p. 78 (27 février).

— Qui vous mut de faire peindre des anges avec bras, pieds, jambes, vêtements.

— Vous y êtes répondus.

— Les avez-vous fait peindre tels qu'ils viennent à vous ?

— Je les ai fait peindre en la manière qu'ils sont peints dans les églises.

— Les vîtes-vous jamais en la manière qu'ils furent peints ?

— Je ne vous en dirai autre chose.

— Pourquoi n'y fîtes-vous peindre la clarté qui venait à vous, avec les anges et les voix ?

— Il ne me fut point commandé¹.

On la ramena au même sujet à la reprise de la séance. On lui demanda si les deux anges qui étaient peints sur l'étendard représentaient saint Michel et saint Gabriel.

« Ils n'y étaient que pour l'honneur de Notre-Seigneur, qui était peint en l'étendard, tenant le monde, et j'ai tout fait par le commandement de mes voix.

— Ne leur avez-vous pas demandé si, en vertu de cet étendard, vous gagneriez toutes les batailles où vous iriez ?

— Elles me dirent que je prisse hardiment l'étendard et que Dieu m'aiderait.

— Qui aidait plus, vous à l'étendard, ou l'étendard à vous ?

1. *Offrande à saint Denis*, etc. : t. I, p. 179, 180 (17 mars).

— De la victoire de l'étendard ou de moi, c'était tout à Notre-Seigneur.

— Mais l'espérance d'avoir victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous ?

— Elle était fondée en Notre Seigneur, et non ailleurs.

— Si un autre que vous l'eût porté, eût-il eu aussi bonne fortune ?

— Je n'en sais rien ; je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Si un des gens de votre parti vous eût baillé son étendard à porter, eussiez-vous eu aussi bonne espérance comme en celui qui vous était donné de Dieu, ou en celui de votre roi ?

— Je portais plus volontiers celui qui m'était ordonné de par Notre-Seigneur, et toutefois du tout je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Ne fit-on point flotter ou tourner votre étendard autour de la tête du roi, comme on le sacrait à Reims ?

— Non, que je sache.

— Pourquoi fut-il plutôt porté au sacre, en l'église de Reims, que ceux des autres capitaines ?

— Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur¹. »

La marque où l'on croyait voir le plus sûrement l'esprit diabolique, c'est l'impudicité. Mais Jeanne

1. *L'étendard*: t. I, p. 181-183 et 187 (même jour après midi).

— Et si socius fueris pœnæ, eris et gloriæ (*De imitât. Christi*, II,

était vierge, et les juges ne le savaient que trop. Rien ne les embarrasse plus que ce point. Ils voudraient croire qu'elle a voué sa virginité au diable ! On lui demanda si elle parlait à Dieu quand elle lui promit de la garder.

« Il devait bien suffire, dit-elle, de la promettre à ceux qui étaient envoyés de par lui, c'est à savoir sainte Catherine et sainte Marguerite. »

On affecta de croire qu'elle avait voulu rompre son vœu en promettant mariage à un jeune homme, en le voulant épouser, en l'assignant sur son refus à comparaître devant l'officialité de Toul. C'est Jeanne, on se le rappelle, qui avait au contraire repoussé cette étrange poursuite ; elle le raconta à ce propos, et ajouta que ses voix l'avaient assurée qu'elle gagnerait son procès.

Mais du moins, elle portait l'habit d'homme. On lui demanda encore si elle l'avait pris à la requête de Robert de Baudricourt ou au commandement de ses voix ; si en le prenant elle pensait mal faire :

« Non, dit-elle, et encore à présent, si j'étais en cet habit d'homme avec ceux de mon parti, il me semble que ce serait un des grands biens de la France que je fisse comme je faisais avant d'être prise. »

Elle s'en rapportait d'ailleurs au commandement de Dieu :

« Puisque je l'ai fait par commandement de Notre-Seigneur et en son service, je ne cuide (pense) point mal faire, et quand il lui plaira de commander, il sera tantôt mis là. »

On crut avoir une manière sûre de prouver que Dieu ne lui avait pas commandé de le prendre, en mettant son obstination à le garder en opposition avec un autre commandement de Dieu. Elle avait prié qu'on l'admît à entendre la messe, ce qu'on lui avait refusé à cause de son habit. Mais, comme malgré ce refus, elle avait gardé son habit, on voulut la mettre en demeure de déclarer elle-même sa préférence. On lui demanda ce qu'elle aimerait le mieux, prendre habit de femme et entendre la messe, ou demeurer en habit d'homme et ne point entendre la messe :

« Certifiez-moi, dit-elle, que j'entendrai la messe si je suis en habit de femme, et je vous répondrai.

— Je vous le certifie, dit le juge.

— Et que direz-vous, reprit-elle, si j'ai juré et promis à notre roi de ne point quitter cet habit ? Toutefois je vous réponds : faites-moi faire une robe longue jusques à terre, sans queue, et me la baillez pour aller à la messe, et puis, au retour, je reprendrai l'habit que j'ai. »

Et elle requérait en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame, qu'elle pût ouïr la messe en cette bonne ville.

Mais comme on insistait pour qu'elle prît l'habit de femme simplement et absolument :

« Baillez-moi, dit-elle, un habit comme en ont les filles de bourgeois, c'est à savoir une houpelande longue, et je le prendrai, et même le chaperon de femme pour aller entendre la messe ; »

marquant bien qu'elle ne le prendrait que pour cela, et demandant encore avec instance qu'on lui laissât l'habit qu'elle portait, et qu'on lui permît d'entendre la messe sans le changer¹.

Si le juge avait voulu comprendre pourquoi elle tenait si fort à l'habit d'homme, il en aurait eu plus d'une occasion dans le cours de ce débat. A la séance suivante, comme il revenait sur l'habit de femme et sur la messe, elle persista dans son refus, mais elle dit :

« Si ainsi est qu'il me faille mener jusques en jugement, qu'il me faille dévêtir en jugement, je requiers aux seigneurs de l'Église qu'ils me donnent la grâce d'avoir une chemise de femme et un couvre-chef en ma tête. »

Le juge crut la prendre en contradiction :

« Vous avez dit que vous portez habit d'homme par le commandement de Dieu : pourquoi demandez-vous chemise de femme en article de mort?

— Il suffit qu'elle soit longue. »

Le juge, déconcerté, se rejeta sur une tout autre question; mais il revint bientôt à l'habit. N'avait-elle pas dit qu'elle prendrait l'habit de femme, pourvu qu'on la laissât aller, s'il plaisait à Dieu? Jeanne redressa sa réponse, et lui donna un autre moyen d'entendre pourquoi elle ne renonçait point à cet habit, qui était sa sauvegarde, non-seu-

1. *Vœu de virginité*, etc. : t. I, p. 127 (12 mars); — *L'habit d'homme*, p. 133 (même jour après midi); p. 161 (14 mars après midi); p. 164-166 (15 mars).

lement dans la prison, mais encore à la guerre, et comme la marque de sa mission :

« Si on me donne congé en habit de femme, dit-elle, je me mettrai tantôt en habit d'homme, et ferai ce qui m'est commandé par Notre-Seigneur. Je l'ai autrefois ainsi répondu, et ne ferai pour rien le serment de ne m'armer et mettre en habit d'homme pour faire le plaisir de Notre-Seigneur.

— Quel garant et quel secours attendez-vous de Notre-Seigneur, de ce que vous portez habit d'homme?

— Tant de l'habit que d'autres choses que j'ai faites, je n'en ai voulu avoir d'autre loyer que le salut de mon âme¹. »

C'était peu que de lui reprocher de porter l'habit du soldat; on aurait voulu montrer qu'elle en avait pris les mœurs, l'accuser, la convaincre de jurements, de cruautés, de rapines. Elle nia tout jurement. Pour le reste, on ne trouvait à lui objecter que la haquenée de l'évêque de Senlis, qu'elle avait prise pour de l'argent, et fait rendre au prélat ; et la mort de Franquet d'Arras. Elle raconta comment Franquet avait été mis à mort après s'être reconnu meurtrier, larron et traître. Jeanne, loin d'ordonner sa mort, l'avait voulu échanger contre un prisonnier, mais le prisonnier

1. *La chemise de femme* : t. I, p. 176 (17 mars); — *L'habit de femme pour partir* : p. 177 et 179 (même jour).

était mort, et, sur les réclamations du bailli de Senlis, elle avait dû abandonner Franquet à la justice.

En vain essaya-t-on d'obtenir par aveu ce qu'on n'avait pu découvrir par enquête. Dans un précédent interrogatoire, elle avait cité ce dicton des petits enfants, que parfois on était pendu pour avoir dit la vérité. On lui demanda si elle savait en elle quelque crime ou faute pour quoi elle pût être mise à mort, si elle le confessait. Elle dit :

— Non¹.

Mais, si l'esprit malin ne se manifestait point dans ses actes, ne se trahissait-il pas au moins dans ses prédictions et par ses échecs? Elle avait échoué à Paris, à la Charité, à Pont-l'Évêque : elle avait dit qu'elle avait à délivrer le duc d'Orléans, et elle avait été prise elle-même à Compiègne.

Pour tous ces lieux, elle répondit qu'elle n'y était point allée par le conseil de ses voix, mais à la requête des gens d'armes, comme elle l'avait déjà déclaré. Depuis qu'elle avait eu révélation à Melun qu'elle serait prise, elle se rapportait surtout du fait de la guerre aux capitaines, sans leur dire toutefois qu'elle sût par révélation qu'elle dût être prise.

« Fut-ce bien fait le jour de la Nativité de

1. *Accusation de jurement*, etc. : t. I, p. 157, 158 (14 mars, après midi; *le proverbe* : p. 172 (15 mars); cf. p. 65 (24 février).

Notre-Dame, un jour de fête, d'aller attaquer Paris ?

— C'est bien fait de garder les fêtes ce Notre-Dame, et en ma conscience il me semble que ce serait bien fait de garder les fêtes de Notre-Dame depuis un bout jusqu'à l'autre.

— Ne pensez-vous pas avoir fait péché mortel en attaquant Paris ce jour-là ?

— Non, et si je l'ai fait, c'est à Dieu d'en connaître, et en confession à Dieu et au prêtre.

— N'avez-vous point dit devant Paris : « Rendez la ville de par Jésus ? »

— Non, mais j'ai dit : « Rendez la ville au roi de France. »

Quant à la délivrance du duc d'Orléans, on fut curieux de savoir comment elle l'aurait opérée :

« J'aurais pris en France assez d'Anglais pour le ravoir, et si je n'en eusse assez pris de ça, j'aurais passé la mer pour l'aller querir en Angleterre à puissance (par la force). »

On lui demanda si sainte Marguerite et sainte Catherine le lui avaient dit ainsi :

« Oui, je l'ai dit à mon roi et je lui ai demandé qu'il me laissât faire des prisonniers. »

Elle ajouta que, si elle avait duré trois ans sans empêchement, elle l'eût délivré¹.

Mais elle-même était prisonnière.

1. *Ses échecs* : t. I, p. 146-148 (13 mars) ; p. 159(14, après midi).

— *Délivrance du duc d'Orléans* : t. I, p. 133 (12. après midi).

N'était-ce point assez pour qu'elle reniât ses voix comme l'ayant déçue ?

« Sainte Catherine et sainte Marguerite, dit-elle, m'ont dit que je serais prise avant qu'il fût la Saint-Jean, qu'il le fallait ainsi, que je ne m'en ébahisse point et prisse tout en gré, et que Dieu m'aiderait. »

Elle ajouta que ses voix le lui avaient souvent annoncé depuis son passage à Melun.

« Et je leur requérais quand je serais prise que je mourusse tantôt, sans long travail de prison, mais elles me disaient toujours que je prisse tout en gré, qu'ainsi le fallait faire; et ne me dirent pas l'heure. Si je l'eusse su, je n'y fusse point allée, et j'avais plusieurs fois demandé de savoir l'heure, mais elles ne me la dirent point.

« Si les voix vous eussent commandé de faire la sortie, et signifié que vous seriez prise, y seriez-vous allée ?

— Si j'avais su l'heure que je dusse être prise, je n'y serais point allée volontiers ; toutefois j'aurais fait leur commandement, quelque chose qui me dût advenir. »

Le juge revint à sa question, la pressant de répondre précisément sur ce point : « Si ses voix lui avaient commandé de sortir ce jour-là ? » comme s'il voulait au moins les rendre, de son propre aveu, complices de sa captivité.

Elle répondit que ce jour-là elle ne sut point

qu'elle serait prise, et qu'elle n'eut autre commandement de sortir¹.

Il y avait pourtant depuis sa captivité une circonstance qui semblait condamner infailliblement Jeanne ou ses voix, selon qu'elle leur avait obéi ou qu'elle leur avait résisté : c'est l'affaire de Beaurevoir, lorsque Jeanne avait sauté de la tour. Elle redit les raisons qu'elle en avait déjà données :

« J'avais ouï dire que ceux de Compiègne, tous, jusqu'à l'âge de sept ans, devaient être mis à feu et à sang, et j'aimais mieux mourir que vivre après une telle destruction de bonnes gens. De plus, je savais que j'étais vendue aux Anglais et j'eusse eu plus cher mourir que d'être en la main des Anglais, mes adversaires. »

Elle ajouta qu'elle avait agi, non par le conseil, mais contre l'avis de ses voix, retraçant, avec une vivacité singulière, le débat qu'elle avait eu, à ce propos, si longtemps avec elles. Et comme on lui demandait si elle avait dit à sainte Catherine et à sainte Marguerite : « Laira Dieu mourir si malheureusement ces bonnes gens de Compiègne, » parole où l'on voulait voir un blasphème, comme si elle avait voulu accuser la méchanceté de Dieu, là où elle ne songeait qu'à plaindre le malheur de ces bonnes gens, elle démêla la malice du juge, et dit qu'elle n'avait point dit *si malheureusement*, mais en cette manière : « Comment laira Dieu mourir ces

1. *Sa captivité prédite*, etc. : t. I, p. 115-117 (10 mars).

bonnes gens de Compiègne, qui ont été et sont si loyaux à leur seigneur? »

Jeanne avouait qu'elle avait mal fait de sauter de la tour. Sainte Catherine, qui l'en avait détournée, lui avait dit, la chose faite, de s'en confesser et d'en demander pardon à Dieu. Mais on voulait, malgré la netteté et la franchise de ses explications, faire de cette imprudence un tout autre crime. Elle avait dit qu'après sa chute « elle fut deux ou trois jours qu'elle ne voulait manger; » nouvel argument pour le juge. Il est vrai que le procès-verbal, qui le lui donne, le lui ôte lorsque aussitôt il ajoute : « Et même aussi pour ce saut fut grevée tant qu'elle ne pouvait ni boire ni manger. » Ce n'était donc pas l'aveu qu'on voulait. On tenta d'en obtenir plus directement un autre. On lui demanda si, en sautant de la tour, elle n'avait pas pensé se tuer :

« Non, répondit-elle, en sautant je me recommandai à Dieu, et je pensais, par le moyen de ce saut, échapper et éviter que je ne fusse livrée aux Anglais. »

Elle répéta une autre fois encore qu'elle avait mal fait, ajoutant qu'elle s'en était confessée, comme sa voix lui en avait donné le conseil, et qu'elle en avait eu pardon de Notre-Seigneur :

« En avez-vous eu grande pénitence?

— J'en portai une grande partie du mal que j'ai eu en tombant.

— Était-ce péché mortel?

— Je m'en attends à Notre-Seigneur. »

L'information dressée sur cet incident avait même prétendu que, quand elle reprit la parole ce fut pour renier Dieu et ses saints. On reprit cette accusation, faute de mieux, mais Jeanne la repoussa comme la première fois. Et comme on lui demandait si elle s'en voulait rapporter à l'information faite ou à faire, elle répondit :

« Je m'en rapporte à Dieu et non à autre, et à bonne confession¹ ! »

Ainsi Jeanne s'accusait d'une faute, mais d'une faute dont elle avait fait pénitence et qui prouvait en faveur de ses voix, car ses voix l'en avaient détournée: elles lui avaient commandé, comme l'eût pu faire l'évêque, de s'en confesser, et, ce qu'elles seules pouvaient faire, elles l'avaient secourue et gardée de la mort. Ses voix n'étaient donc pas ce qu'on voulait croire, et elle-même apparaissait d'autant plus sainte qu'on l'éprouvait davantage. Tous les fantômes de l'accusation se dissipaient à la lumière de cette âme pure; au lieu des œuvres diaboliques, de l'orgueil, de la vanité, de l'impudicité, de la violence, du blasphème, du désespoir et du mensonge, on n'avait trouvé en elle qu'humilité, honnêteté, douceur, simplicité, confiance en Dieu. Elle semblait ne pas soupçonner la malice

1. *Beaurevoir* : t. 1, p. 150-152 (14 mars), et 160 (même jour, après midi) : « Je le faisoie, non pas en espérance de moy désespérer, mais en espérance de sauver mon corps et de aler secourir plusieurs bonnes gens qui estoient en nécessité. » Voy. ce que nous avons raconté dans l'histoire, ci-dessus, p. 13.

de ses juges, tant elle mettait de franchise, quand elle s'en croyait libre, à leur répondre, sans se soucier si elle ne provoquait pas la perfidie de ses accusateurs ou les ressentiments de ses ennemis. A propos de sa tentative d'évasion de Beaulieu, elle avait dit qu'elle ne fut jamais en aucun lieu prisonnière sans avoir la volonté de s'échapper :

« Et il me semble, ajoutait-elle, qu'il ne plaisait pas à Dieu que je m'échappasse pour cette fois, et qu'il fallait que je visse le roi des Anglais, comme les voix me l'ont dit. »

On lui demanda si elle avait congé de Dieu ou de ses voix de partir de prison toutes les fois qu'il lui plairait :

« Je l'ai demandé plusieurs fois, mais je ne l'ai pas encore.

— Partiriez-vous de présent, si vous trouviez l'occasion de partir?

— Si je voyais la porte ouverte, je m'en irais, et ce me serait le congé de Notre-Seigneur. Mais sans congé, je ne m'en irais, à moins que ce ne fût pour faire une entreprise, afin de savoir si notre Sire en serait content. »

Et elle alléguait le proverbe : « Aide-toi, Dieu t'aidera, » ajoutant qu'elle le disait afin que, si elle s'en allait, on ne dît pas qu'elle s'en fût allée sans congé².

Sa prison ne lui était donc pas si odieuse, qu'elle n'aimât mieux y demeurer que de manquer à la

1. *Procès*, t. I, p. 163 (15 mars).

volonté de Dieu ou de paraître fausser sa foi. C'est pourquoi, au risque de se la rendre plus dure encore, elle disait tout haut par quels liens elle s'y croyait uniquement retenue. Sa délivrance lui était chère pourtant, mais elle ne la séparait pas de la libération de la France et du salut de son âme : c'étaient les trois choses qu'elle demandait en même temps à ses saintes. Elle songeait aussi au salut de ses persécuteurs. Elle avait dit à l'évêque de Beauvais qu'il se mettait en grand danger en la mettant elle-même en cause. On voulut qu'elle s'expliquât sur ce point :

« J'ai dit à Mgr de Beauvais, reprit-elle : « Vous
« dites que vous êtes mon juge : je ne sais si vous
« l'êtes, mais avisez bien que vous ne jugiez mal,
« car vous vous mettriez en grand danger; et je
« vous en avertis afin que, si Notre-Seigneur vous
« en châtie, j'aie fait mon devoir de vous le dire. »

— Mais quel est ce péril? » dit le juge.

Elle n'hésita point à s'ouvrir devant lui davantage, tant elle croyait la force des hommes impuissante contre la volonté de Dieu. Elle déclara que sainte Catherine lui avait dit qu'elle aurait secours : Comment? « Je ne sais, disait-elle, si ce sera à être délivrée de la prison, ou si, lorsque je serai au jugement, il y surviendra aucun trouble par le moyen duquel je puisse être délivrée. »

Le greffier, prenant acte de ses paroles, écrit en marge de sa minute : « Au jugement, il pourra y avoir trouble par quoi elle soit délivrée. »

« Je pense, continua Jeanne, sans y prendre

garde autrement, que ce sera l'une ou l'autre chose; ce que mes voix me disent le plus, c'est que je serai délivrée par grande victoire, et elles ajoutent : « Prends tout en gré, ne te chaille
« (soucie) de ton martyre, tu t'en viendras enfin
« au royaume de paradis. » Pour cela, mes voix me l'ont dit simplement et absolument sans fail-
lir¹. »

Son martyre! le paradis! Ses juges n'étaient-ils donc que des persécuteurs devant lesquels elle confessait la foi? Jeanne l'entendait plus humblement d'elle-même : son martyre, c'était la peine et l'adversité qu'elle souffrait en la prison :

« Et je ne sais, ajoutait-elle, si je souffrirai plus, mais je m'en attends à Notre-Seigneur. »

Le juge lui voulut faire un piège même de ses paroles : il lui demanda si, depuis que ses voix lui ont dit qu'elle ira à la fin au royaume de paradis, elle se croyait assurée d'être sauvée et de ne pas être damnée en enfer. Elle répondit :

« Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, c'est à savoir que je serai sauvée, aussi fermement que si j'y fusse déjà.

— Cette réponse est de grand poids, dit le juge.

— Mais aussi je la tiens pour un grand trésor.

— Croyez-vous donc, après cette révélation, que vous ne puissiez plus faire péché mortel?

1. *Ce qu'elle demandait* : t. I, p. 154. — *Avertissement à l'évêque* : *ibid.* — *Sa délivrance et son martyre* : *ibid.* (14 mars). — *Note du greffier* : *Bibl. du Corps législ.*, B 105 g, t. 570, fol. 35, r° ; *Bibl. nat.*, n° 5965, fol. 51, r° ; n° 5966, fol. 70, r°. Le manuscrit d'Urfé note le passage par une accolade à la marge.

— Je n'en sais rien, mais je m'en attends du tout à Notre-Seigneur. »

Elle dit pourtant à quelle condition elle espérait être sauvée : c'est qu'elle tînt le serment qu'elle avait fait de bien garder sa virginité de corps et d'âme.

« Pensez-vous, dit le juge, cherchant toujours à ressaisir le prétexte qui lui échappait, pensez-vous qu'il soit besoin de vous confesser, puisque vous croyez à la parole de vos voix que vous serez sauvée ?

— On ne saurait trop nettoyer sa conscience ¹ »

Toutes ces questions, toutes ces réponses, n'avaient rien fourni de sérieux contre la Pucelle. Il y avait des matières qu'elle avait réservées, où elle avait déclaré elle-même qu'elle ne pourrait pas dire la vérité parce que cette vérité était le secret d'une autre : le signe du roi. A cet égard, pressée de questions, elle avait fini par calquer ses réponses sur les demandes qu'on lui adressait, prenant au sens allégorique l'idée grossière que s'en faisaient les juges; et quand on aurait pu l'accuser de s'être trop complaisamment arrêtée au développement de son allégorie, en se jouant de la curiosité qu'elle ne voulait pas satisfaire, ce n'était pas un crime capital. Les juges, d'ailleurs, lorsqu'ils s'attaquaient à ses visions, songeaient moins à y trou-

1. *Procès*, t. I, p. 156, 157 (même jour).

ver des fictions (le cas était véniel) que des êtres véritables, des voix réelles révélant la source de leur inspiration par leurs impostures. Mais tous leurs efforts pour amener Jeanne à se faire leur complice en rejetant sur ses voix ses échecs ou ses fautes n'avaient point abouti. Ni dans l'affaire de Paris ou de la Charité, ni dans l'affaire du saut de Beaurevoir, elle n'avait rien dit qui n'allât contre leur but. Ses voix ne lui avaient rien commandé que de bon, rien révélé que de vrai ; sa captivité même, elles la lui avaient prédite. Sur aucun point on n'avait donc pu les prendre en défaut; sur aucun point on ne l'avait pu incriminer elle-même. Une tentative d'évasion, un chevalier pillard abandonné à la vindicte de la justice, la haquenée de l'évêque de Senlis, un mauvais cheval acheté fort cher et renvoyé dès qu'on le réclama, ce n'était point là de quoi la faire réputer hérétique : elle ne l'était que dans son habit. Toutefois, si le crime ici était patent, il était de telle sorte qu'on sentait le besoin, pour la condamner, d'en avoir un autre à mettre à sa charge. On commençait à en désespérer, lorsqu'on trouva dans la défiance même de Jeanne à l'égard de ses juges un piège d'où il ne semblait pas qu'elle pût sortir.

C'est le commissaire Jean de la Fontaine qui fit entrer le procès dans cette voie. Mais à la perfidie et à l'habileté de la manœuvre on sent qu'une autre main le dirige ; et il parut en témoigner lui-

même par les efforts qu'il fit un peu plus tard pour tirer Jeanne du péril où il l'avait amenée.

Le jeudi 15, dès le début de la séance (nouveau signe de préméditation), la question s'engage, mais paisiblement, sans éclat ni rien qui pût faire ombre à l'accusée. Le commissaire lui dit « avec des exhortations charitables, » et comme pour en finir amiablement, que, s'il se trouve qu'elle ait fait quelque chose contre la foi, elle doit vouloir s'en rapporter à la détermination de notre sainte mère l'Église. Jeanne, justement défiante, demanda que ses réponses fussent vues et examinées par les clercs, et qu'on lui dît s'il y avait en elles quelque chose contre la foi chrétienne :

« Et alors, dit-elle, je saurai bien dire par mon conseil ce qu'il en sera; » ajoutant d'ailleurs que, s'il y avait rien contre la foi chrétienne, elle ne le voudrait soutenir, et serait bien courroucée (fâchée) d'aller à l'encontre.

A ses juges elle opposait ses saintes. On lui expliqua la distinction de l'Église triomphante et de l'Église militante, et on la requit de se soumettre présentement à la détermination de l'Église pour « tout ce qu'elle avait fait ou dit, bien ou mal. » Elle dit :

« Je ne vous en répondrai autre chose pour le présent¹. »

On n'insista pas, et l'interrogatoire passa comme de plain-pied aux détails ordinaires : mais on y

1. *Procès*, t. I, p. 162 (15 mars).

revint un peu après, et on lui répéta la question :

« Voulez-vous vous soumettre et rapporter à la détermination de l'Église ? »

Elle répondit dans le même sens :

« Toutes mes œuvres et mes faits sont en la main de Dieu, et je m'en attends à lui ; et je vous certifie que je ne voudrais rien faire ou dire contre la foi chrétienne, et si j'avais rien fait ou dit qui fût, au jugement des clercs, contre la foi chrétienne, je ne le voudrais soutenir, mais le bouterais hors. »

Ces protestations générales n'étaient pas ce que voulait le juge : il lui fallait une déclaration nette et précise, et il lui demanda encore si elle ne s'en voudrait point soumettre en l'ordonnance de l'Église. Elle dit :

« Je ne vous en répondrai maintenant autre chose, mais samedi, envoyez-moi le clerc, si vous ne voulez venir, et je lui répondrai sur ce point à l'aide de Dieu, et il sera mis en écrit¹. »

C'est ce qu'on entendait bien faire.

Le samedi 17 mars, on lui posa donc plus catégoriquement encore la question :

« Voulait-elle s'en remettre à la détermination de l'Église de tous ses dits et faits, soit de bien, soit de mal ? »

Si elle disait oui, elle abandonnait sa mission elle-même à l'arbitraire de ses juges ; si elle disait non, elle se rendait suspecte d'hérésie. Jeanne ne

1. *Procès*, t. I, p. 166 (même jour).

se laissa pas prendre au piège ; elle distingua entre les matières de foi et l'objet de sa mission :

« Quant à l'Église, dit-elle, je l'aime et la voudrais soutenir de tout mon pouvoir pour notre foi chrétienne ; ce n'est pas moi qu'on doive empêcher d'aller à l'église et d'entendre la messe (le mot d'Église rappelait surtout à cette simple fille le lieu où elle faisait ses dévotions). Quant aux bonnes œuvres que j'ai faites et à ma venue, il faut que je m'en attende au Roi du ciel, qui m'a envoyée à Charles, fils de Charles, roi de France, qui sera roi de France. Et vous verrez, s'écria-t-elle, que les Français gagneront bientôt une grande besogne que Dieu leur enverra, tant qu'il branlera presque tout le royaume de France. Je le dis, afin que, quand ce sera advenu, on ait mémoire que je l'ai dit.

— Quand cela sera-t-il ? dit le juge.

— Je m'en attends à Notre-Seigneur ¹ »

La juge la rappela à sa question :

« Vous en rapportez-vous à la détermination de l'Église ?

— Je m'en rapporte à Notre-Seigneur qui m'a envoyé, à Notre-Dame et à tous les benoîts saints et saintes du paradis. Il m'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Église, et qu'on n'en doit point faire de difficulté. Pourquoi, ajouta-t-elle, interpellant ses juges, faites-vous difficulté que ce ne soit tout un ? »

1. *Procès*, t I. p. 174 (17 mars).

On lui redit la distinction de l'Église triomphante et de l'Église militante :

« Il y a l'Église triomphante, où est Dieu, les saints, les anges et les âmes sauvées ; l'Église militante, c'est notre saint père le Pape, vicaire de Dieu en terre, les cardinaux, les prélats de l'Église, le clergé et tous les bons chrétiens et catholiques, laquelle Église bien assemblée ne peut errer et est gouvernée du Saint-Esprit. Ne voulez-vous pas vous en rapporter à l'Église militante ?

— Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la Vierge Marie et tous les benoîts saints et saintes du paradis et l'Église victorieuse de là-haut, et de leur commandement ; et à cette Église-là je soumets tous mes bons faits et tout ce que j'ai fait ou à faire. Pour l'Église militante, je n'en répondrai maintenant autre chose ¹. »

C'était assez pour les juges qu'elle ne répondît pas. Mais il était un autre point sur lequel on croyait pouvoir compter qu'elle ne répondrait pas davantage. On n'y arriva pas sur-le-champ. On passa aux questions ordinaires, l'habit d'homme, les fées, les visions, et on reprit de la même sorte la séance de l'après-midi, que l'évêque de Beauvais vint présider lui-même pour clore cette enquête. On lui demanda s'il lui avait été révélé qu'en perdant sa virginité elle perdrait son bonheur ; si ses voix lui viendraient encore après qu'elle serait ma-

1. *Procès*, t. I, p. 175 (même jour).

riée ? On lui demanda même si elle pensait que son roi fît bien de tuer ou faire tuer le duc de Bourgogne :

« Ce fut grand dommage pour le royaume de France, dit-elle, et quelque chose qu'il y eût entre eux, Dieu m'a envoyée au secours du roi de France. »

Alors on lui dit :

« Vous avez dit à Mgr de Beauvais que vous répondriez à lui ou à ses commissaires comme vous feriez devant notre saint père le Pape, et toutefois il y a plusieurs interrogatoires à quoi vous ne voulez répondre. Ne répondriez-vous pas devant le Pape plus pleinement que vous ne faites devant Mgr de Beauvais ?

— J'ai répondu tout le plus vrai que j'ai su, et, s'il me venait à la mémoire quelque chose que je n'aie dite, je la dirais volontiers.

— Vous semble-t-il que vous soyez tenue de répondre pleinement au Pape, vicaire de Dieu, sur tout ce qu'on vous demanderait touchant la foi et le fait de votre conscience ?

— Menez-moi devant lui, et je répondrai tout ce que je devrai répondre. »

La question tournait donc contre le juge; il n'avait introduit le nom du Pape que pour le faire récuser, et il n'avait fait que donner à Jeanne l'occasion de le reconnaître et d'en appeler à lui ¹.

1. *Questions diverses* : Se il luy a point esté révélé, s'elle perdoit sa virginité, qu'elle perdrait son eur et que ses voix ne luy vendraient plus : respond : « Cela ne m'a point esté révélé. » — Interrogée s'elle estoit mariée, s'elle croist point que ses voix luy

Il était grand temps d'en finir. Après quelques questions encore sur le menu détail des superstitions où on l'eût voulu engager, sur ses anneaux, sur ceux qui vont en l'erre (*qui errent*) avec les fées, et sur son étendard, l'évêque la laissa enfin, assuré d'avoir dans les procès-verbaux la matière d'une suffisante accusation ¹.

vensissent : respond : « Je ne sçay ; et m'en actend à nostre Seigneur, » etc. : t. I, p. 181-183 (17, après midi). — Le *Pape* : p. 184.

1. *Les anneaux*, etc. : t. I, p. 185, 187 (même jour).

III

LES TÉMOINS.

C'est uniquement des procès-verbaux que nous avons tiré l'exposition de ces interrogatoires, et nous en avons pris le texte comme faisant foi, sous certaines réserves préalablement indiquées : mais il y a tout un supplément à cette enquête, supplément fourni par les greffiers, les assesseurs et autres témoins qui, après avoir figuré au jugement de condamnation, ont comparu pour la réhabilitation de la Pucelle ; et il serait bien étrange d'écarter les témoignages du second procès comme suspects de faveur, pour s'en tenir uniquement aux actes du premier, quand celui-ci porte si évidemment la trace de la prévention et de la haine. C'est d'ailleurs par le texte même de ce premier procès qu'on peut vérifier ce qui est dit au second des pièges tendus à Jeanne, des difficultés proposées à son ignorance, de la continuité accablante de l'épreuve, et de cette

tactique habile qui entrecoupait les demandes et changeait de matière pour tâcher de la faire varier dans ses déclarations. Les juges entassaient questions sur questions ; à peine commençait-elle à répondre à l'un qu'un autre l'interrompait ; et plusieurs fois elle dut leur dire : « Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre. » Les assesseurs eux-mêmes sortaient harassés de ces séances. Jeanne avait bien le droit d'en être aussi fatiguée ; elle se plaignait qu'on la tourmentât de questions inutiles. Un jour même, au rapport du procès-verbal, elle demanda que, si on la devait mener à Paris, on lui donnât le double de ses interrogatoires, « afin, dit-elle, que je le baille à ceux de Paris et leur puisse dire : « Voici comme j'ai été interrogée à Rouen et « mes réponses, » et que je ne sois plus travaillée de tant de demandes. » Elle eût voulu n'avoir plus à répondre, et pourtant c'était là son triomphe. Tous les témoins en déposent, et la pâle copie où sa parole est reproduite suffit encore pour confirmer ce qu'ils en déclarent ¹.

1. *Pièges*, etc. : « Fiebantque sibi per examinatores quam subtiliores quæstiones quas facere poterant. » T. II, p. 342 (Manchon) ; cf. p. 350 (ls. de la Pierre). — « On lui demandent questions trop difficiles pour la prendre à ses paroles et à son jugement. » T. II, p. 8 (Ladvenu) ; cf. p. 365 (*id.*). — « Quod vidit eam interrogari difficilibus, involutis et captiosis interrogationibus, ut caperetur in sermone. » T. II, p. 358 (Marguerie). — « Quod interrogantes totis viribus laborabant ad capiendum eam in verbis. » T. III, p. 180 (Cusquel). — *Longueur de l'interrogatoire* : « Et eam multum vexabant interrogatores, quia non cessabant aliquando eam interrogare per tres horas de mane et totidem post prandium. » *Ibid.*, p. 167 (Ladvenu) ; cf. t. II, p. 365, et t. III, p. 176 (Fabri). — *Questions entrecoupées* : « Aliquando interrompebant interrogatoria, transeundo

On peut donc les en croire quand ils disent que plus d'une fois les assesseurs eux-mêmes, que les gens les plus habiles, que de grands clercs, auraient eu grand'peine à satisfaire aux questions dont elle se tirait ; on peut les en croire quand ils vantent sa simplicité, son bon sens, sa présence d'esprit, sa mémoire, et cette prudence dans ses réponses, et cette hardiesse de langage, qui témoignaient tout à la fois de la sûreté de son jugement et de la droiture de son cœur. Ils n'approuvent pas tout dans ce qu'elle dit, et c'est une marque de l'entière liberté de leur témoignage. Jean Lefebvre trouve qu'elle insistait trop sur ses révélations ; Isambard de la Pierre dit que, quand elle parlait des affaires publiques et de la guerre, elle semblait animée du Saint-Esprit, mais que, quand elle parlait de sa personne, elle feignait beaucoup de choses. Mais l'impression générale était pour elle. Malgré la terreur qui régnait dans l'assemblée, des voix s'é-

de uno ad aliud, ad experiendum an ipsa mutaret propositum. » T. II, p. 368 (Fabri), et t. III, p. 176 : « Ita truncabant sua interrogatoria quod vix poterat respondere. » — « Dum ipsa Johanna interrogaretur, erant sex assistentes cum iudicibus qui interrogabant eam (dans la prison), et aliquando unus interrogabat, et ipsa respondebat ad quaesitum, alius interrompebat responsionem suam, etc. » T. III, p. 155 (Massieu). — *Fatigue* : « In tantum quod doctores assistentes exinde erant multum fatigati. » T. III, p. 175 (Fabri). — Multum defatigabatur in interrogationibus. » T. II, p. 342 (Manchon). — *Plainte de Jeanne* : « Quod nimis vexabatur ex interrogatoriis quæ non pertinebant ad processum. » T. II, p. 326 (N. de Houppesville) ; cf. p. 327 (d'après le vice-inquisiteur J. Lemaître). — « Quod si ita sit quod ducatur Parisius, quod ipsa habeat duplum istorum interrogatoriorum et responsorum ejus, ut ipsa tradat illis de Parisius,... et ut amplius ipsa non vexetur de tot petitionibus. » T. I, p. 154 (Procès-verbal).

levèrent pour protester contre l'esprit et les procédés de l'interrogatoire. Un jour, dit-on, Jean de Châtillon osa dire, comme autrefois Jean Lefebvre dans la question de la grâce, qu'elle n'était pas tenue de répondre, et, comme il se faisait un grand tumulte parmi les assistants, il ajouta : « Il faut bien que je décharge ma conscience. » Mais l'évêque lui ordonna de se taire et de laisser parler les juges. D'autres fois, quand Jeanne trompait l'interrogateur par la précision de sa réplique, il y en eut qui s'écrièrent : « Vous dites bien, Jeanne. » Des gens que n'avaient pu convaincre les merveilles de sa mission étaient vaincus par cette nouvelle épreuve et commençaient à la croire inspirée. Des Anglais mêmes furent émus en l'entendant. Un jour un docteur (Jacques de Touraine), qui voulait sans doute faire preuve de zèle pour eux, au risque d'irriter leurs ressentiments contre Jeanne, lui demanda si elle avait jamais été en un lieu où les Anglais aient été tués : « En nom Dieu, si ay (j'y ai été), dit-elle, comme vous parlez doucement ! pourquoi ne voulaient-ils pas se retirer de France et retourner dans leur pays ? »

Un des seigneurs anglais qui étaient là s'écria :

« C'est vraiment une bonne femme; si elle était Anglaise¹ ! »

1. *Difficulté des questions* : « Imo sapientior homo mundi cum difficultate respondisset. » T. III, p. 176 (Fabri). — « Audivitque ab ore domini tunc abbatiscampnensis quod unus magnus clericus bene defecisset respondere interrogationibus difficilibus sibi

Ce qui rendait plus vive encore l'impression des débats, c'est que Jeanne, aux prises avec tant de docteurs, était seule à soutenir leur attaque. Pas une main dont elle pût s'appuyer, pas un seul de tous ces maîtres en droit civil ou en droit canon qui fût près d'elle pour mettre en garde sa simplicité contre le péril ou éclairer son ignorance. Au commencement elle avait, selon Massieu, demandé qu'on lui donnât un conseil, et c'était de droit strict pour une accusée mineure de vingt ans : mais on lui dit qu'elle n'en aurait pas, qu'elle eût à répon-

factis. » T. II, p. 358 (R. de Grouchet). — Quibus unus magister in theologia cum difficultate respondisset. » T. III, p. 64 (J. Monnet) ; cf. p. 48 (J. Tiphaine). — *Simplicité et prudence de Jeanne* : « Et erat multum simplex, et vix sciebat *Pater noster*, licet aliquando, dum interrogaretur, prudenter responderet. » T. III, p. 166 (Ladvenu) ; cf. t. II, p. 8 et p. 364 (le même) ; t. III, p. 174 (Fabri) ; p. 185 (le Parmentier). — *Présence d'esprit et mémoire* : « Et habebat multum bonam memoriam, quia, dum eidem aliquid petebatur, ipsa dicebat : « Ego alias respondi et in tali forma, » et faciebat quærere a notario diem in qua responderat, et ita inveniebatur sicut dicebat, nil addito vel remoto. » T. III, p. 178 (N. Caval) ; cf. p. 201 et p. 89 (J. Marcel), et p. 201 (P. Daron) : Un jour qu'elle disait avoir déjà répondu, un des greffiers le nie ; on cherche au jour qu'elle indique et on trouve : « De quo gavisus est ipsa Johanna, dicendo eidem *Boisguillaume*, quod si alias deficeret, ipsa traheret aures. » — « Dum interrogaretur super aliquibus de quibus sibi videbatur quod non debebat respondere, dicebat quod se referebat conscientiam interrogantium an deberet respondere vel non ; » T. III, p. 63 (J. Monnet). — *Constance et hardiesse* : « Multum providenter et sapienter cum magna audacia. » T. III, p. 47 (Tiphaine) ; cf. p. 170 (N. de Houppesville). — *Critique de ses réponses* : « Licet multum et nimis, videre loquentis, persisteret in suis revelationibus » T. III, p. 174 (Fabri) ; cf. *ibid.*, p. 129 (P. Miget). — « Quando loquebatur de regno et de guerra, videbatur mota a Spiritu Sancto, sed, dum loquebatur de persona sua, multa fingebat. » T. II, p. 504 (Is. de la Pierre).

Protestation de J. de Châtillon : t. III, p. 139 (Manchon) ;

dre comme elle voudrait. Après ce refus, elle ne pouvait guère espérer que personne vint s'offrir à elle. Cependant l'humanité ne perd jamais entièrement ses droits, et quelquefois, quand les questions étaient trop difficiles, des assesseurs, par un mouvement naturel, prenaient la parole pour la guider : mais ils en étaient durement repris, soit par l'évêque, soit par Jean Beaupère, chargé, comme on l'a vu, d'interroger pour lui dans plusieurs des séances publiques. On les notait comme favorables : or il en pouvait résulter autre chose que la réprimande de l'évêque, car près de révoquer il y avait au procès les Anglais; et ils faisaient qu'on ne l'oubliât point. Parmi les assistants on comptait plusieurs dominicains, entre autres Isambard de la Pierre, l'un des acolytes du vice-inquisiteur Jean Lemaitre, et qui ne paraît pas avoir vu de meilleur œil que lui la conduite de

cf. t. II, p. 329 (Massieu) : « Oportet quod acquitte in conscientiam meam. » Massieu ajoute qu'il lui fut fait défense de reparaître au tribunal sans convocation expresse, et ailleurs (t. III, p. 153), qu'il cessa dès lors d'y assister. Mais il s'agit véritablement de J. de Châtillon, sa mémoire le trompe, car on le retrouve à presque toutes les séances du procès jusqu'à la fin. C'est même lui qui, le 2 mai, sera chargé de faire l'admonition publique (t. I, p. 384-392). Il vote comme les autres et assiste au supplice (t. I, p. 463 et 469).

*Approbat*ion : « Vos dicitis bene, Johanna. » T. II, p. 318 (N. Taquel). — *Croyance à son inspiration* : « Quod constantia ipsius Johannæ multos arguebat quod ipsa habuerat spirituale juvamen. » T. II, p. 327; cf. t. III, p. 170 (N. de Houppeville). — « Ita quod per tres septimanas credebat eam inspiratam. » *Ibid.* p. 174 (J. Fabri). — « Non erat ex se sufficiens ad se defendendum contra tantos doctores, nisi fuisset sibi inspiratum. » T. II, p. 342 (Manchon). — *Réponse à Jacques de Touraine* : T. II, p. 48 (J. Tiphaine).

cette affaire. Quand il venait avec le vice-inquisiteur aux interrogatoires de la prison, il se plaçait volontiers à la table auprès de la Pucelle, et ne manquait pas l'occasion de l'avertir en la poussant, ou par quelque autre signe. On le remarqua, et un jour, comme il revenait au château l'après-midi pour admonester Jeanne avec Jean de la Fontaine, commissaire de l'évêque, il rencontra Warwick, qui l'accueillit l'insulte et la menace à la bouche : « Pourquoi, lui disait-il dans sa fureur, pourquoi souches-tu (soutiens-tu?) le matin cette méchante en lui faisant tant de signes? Par la morbieu, vilain, si je m'aperçois plus que tu mettes peine de la délivrer et avertir de son profit, je te ferai jeter en Seine¹. »

On aurait même voulu lui ravir dans cet isolement la consolation et la force qu'elle cherchait dans sa foi. Pendant les interrogatoires publics,

1. *Conseil demandé et refusé* : « Ipsa Johanna petiit habere consilium ad respondendum, quod diceret se esse simplicem ad respondendum : cui responsum fuit quod per ipsam responderet, sicut vellet, et quod consilium non haberet. » T. II, p. 354 (Massieu). — « Quod non habuit defensores aut consiliarios, quamvis petierit. » *Ibid.*, p. 366 (Ladvenu); cf. t. III, p. 166 (*id.*), et t. II, p. 357 (R. de Grouchet). — « Et credit quod nullus fuisset ausus sibi præbere consilium aut defensionem, nisi sibi fuisset concessum. » T. III, p. 130 (P. Miget).

Menaces aux conseillers favorables : « Dicit præterea quod nescit si aliquis fuerit in periculo mortis, occasione eam defendendi ; sed bene scilicet quod dum alia interrogatoria difficilia fiebant eidem Johanne, et aliqui ipsam dirigeræ volebant, dure et rigide reprehendebantur et de favore notabantur. ». T. II, p. 357 (R. de Grouchet). — *Isamb. de la Pierre* : t. II, p. 9 (Frère G. Duval, un des témoins de la scène); cf. t. II, p. 325, et t. III, p. 171 (N. de Houppesville).

quand Jeanne, conduite de sa prison à la salle des séances, passait devant la chapelle du château, elle demandait à l'huissier Massieu si le corps de Jésus-Christ était là, et le requérait qu'il lui permît de s'arrêter à la porte pour y faire sa prière. Le promoteur, l'ayant su, gourmanda violemment l'huissier : « Truant, lui disait-il, qui te fait si hardi de laisser approcher cette. . . . excommuniée de l'église, sans licence? Je te ferai mettre en telle tour que tu ne verras lune ni soleil d'ici à un mois, si tu le fais plus. » Et comme l'huissier ne tenait pas trop rigoureusement compte de la menace, le promoteur, guettant sa victime au passage, vint plusieurs fois s'interposer entre elle et la porte de la chapelle, pour empêcher qu'elle n'y priât¹.

Jeanne était donc seule et sans conseil de la part des hommes ; je me trompe : elle eut des conseillers, mais pour la trahir et pour la perdre. Le bruit public en signala plusieurs qui se chargèrent de cette mission infâme. Le greffier Boisguillaume nomme entre autres ce même promoteur, qu'on trouve au premier rang dans tous les actes de violence ou de perfidie à l'égard de Jeanne. Mais on s'accorde surtout à donner le principal rôle dans cette machination à un chanoine de Rouen, nommé Nicolas Loyseleur. Avant même que le procès commençât, Loyseleur avait été mis à l'œuvre auprès de Jeanne. Il feignit d'être de sa province et de son

1. *L'huissier Massieu et le promoteur* : t. II, p. 16; cf. t. III, p. 151 (Massieu).

parti, homme de métier, prisonnier comme elle, et, trouvant moyen de lui plaire par les nouvelles qu'il lui donnait du pays, il cherchait à tirer d'elle à son tour, dans les entretiens qu'on savait leur ménager seul à, seul, des confidences qui pussent donner prise à l'accusation. L'évêque et Warwick, auteurs de la ruse, voulaient même donner à ces infamies un caractère authentique : ils s'étaient placés dans une chambre voisine d'où l'on pouvait, par une ouverture faite exprès, entendre tout ce qui se dirait dans la prison, et ils y avaient amené les greffiers pour recueillir cette conversation prétendue secrète. Mais les greffiers refusèrent leur office, disant qu'il n'était pas honnête de commencer de la sorte le procès. Le juge n'y perdit rien. Loyseleur, abusant de la confiance de Jeanne, se chargeait de porter lui-même à l'évêque les paroles qu'il avait recueillies, et c'est par là, selon toute apparence, que l'information commença. Mais il n'eut pas seulement mission de surprendre ses secrets : il était chargé de lui donner des conseils, d'égarer sa simplicité, de l'entraîner et de l'affermir dans la voie où l'on comptait la perdre. Pour donner plus d'expansion aux confidences de Jeanne, plus d'autorité à ses propres conseils, il avait repris l'habit de prêtre, et venait à elle en qualité non-seulement de compatriote et de compagnon d'infortune, mais de confesseur¹.

1. *Faux conseillers* : t. II, p. 350 (Is. de la Pierre), p. 327, et t. III, p. 173 (N. de Houpeville). — *Jean d'Estivet* : « Quod ma-

Cette perfidie ne fut pas sans résultat. Loyseleur ne tira de Jeanne aucune confiance qui la pût compromettre, mais il lui donna des conseils qui préparèrent l'œuvre de l'accusation. Dans cette question si complexe de la soumission à l'Église, il ne put pas faire que Jeanne ne démêlât, avec son bon sens ordinaire, la vérité, et ne distinguât clairement ce qu'elle devait à l'Église universelle et au Pape comme une simple fidèle, et ce qu'elle avait le droit de refuser à l'évêque de Beauvais comme à son ennemi : mais il contribua peut être à donner des apparences suspectes à ses justes défiances, à lui faire ajouter des réserves équivoques à ses actes de soumission ; il fit que la chose parût suf-

gister G. de Estiveto similiter intravit carcerem, fingendo se esse prisonarium. » T. III, p. 162 (G. Colles). — *N. Loyseleur ou Aucupis* : « Et feignit qu'il estoit du pays de ladicte Pucelle, et par ce moien trouva manière d'avoir actes, parlement et familiarité avec elle, en lui disant des nouvelles du pays à lui (elle) plaisantes, » etc. T. II, p. 10, p. 342, et t. III, p. 140 (Manchon) ; cf. t. II, p. 17, et t. III, p. 156 (Massieu). — « Fingens se sutorem et captivum de parte regis Franciae et de partibus Lotharingiae. » T. III, p. 161 (G. Colles). Il avoua lui-même à Th. de Courcelles (témoin peu suspect de faveur) qu'il avait vu Jeanne sous un déguisement. T. III, p. 60. — *Espionnage de Cauchon et de Warwick*, t. III, p. 140 (Manchon), cf. p. 132 (Miget).

Perfides conseils de Loyseleur : « Aliquando intrabat carcerem ipsius Johannæ eidem dicens quod non crederet illis gentibus ecclesiæ, « quia, si tu credas eis, eris destructa. » Et credit quod episcopus Belvacensis bene illa sciebat, quia alias ipse Loyseleur talia non ausus fuisset facere. » T. III, p. 162 (G. Colles) ; t. II, p. 17, et t. III, p. 156 (Massieu), p. 133 (P. Miget). — *Confesseur de Jeanne* : « Cui non permittebatur confiteri nisi dicto Loyselleur, qui in ea re fictus erat. » T. II, p. 342 (Manchon). — P. Cusquel a entendu dire qu'il contrefaisait sainte Catherine et poussait Jeanne à dire ce qu'il voulait (t. III, p. 181). Ceux qui disaient cela se faisaient une singulière idée des apparitions de sainte Catherine.

fisamment embrouillée pour que le juge, même après l'épreuve si triomphante pour Jeanne de ses interrogatoires, soit publics, soit privés, pût encore se dire avec une joie homicide ce qu'il disait au commencement à son greffier Manchon : « Nous allons faire un beau procès! »

LIVRE HUITIÈME.

ROUEN. — LE JUGEMENT.

I

L'ACCUSATION.

Pendant le cours de l'instruction, un clerc de Normandie, de grand renom, maître Jean Lohier, étant venu à Rouen, l'évêque de Beauvais désira avoir son avis sur le procès commencé. On lui communiqua les pièces, on lui donna deux ou trois jours pour répondre: mais la réponse trompa l'attente du juge. Lohier déclara que le procès ne valait rien, parce qu'il n'était point en forme de procès ordinaire, qu'il était « traité en lieu clos et fermé, où les assistants n'étoient pas en pleine et pure liberté de dire leur pleine et pure volonté; » parce que l'on y touchait à l'honneur du roi de France sans l'appeler lui-même, ni personne qui le représentât ; enfin, parce que les articles n'avaient

point été communiqués, et qu'on n'avait donné à l'accusée, une simple jeune fille, aucun conseil pour répondre, en si grande matière, à tant de maîtres et de docteurs. Pour toutes ces causes le procès lui semblait nul. L'évêque de Beauvais fut, comme on l'imagine, furieux du résultat de sa consultation. Il vint trouver les maîtres et docteurs plus dociles, Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicolas Midi, Pierre Maurice, Thomas de Courcelles, Loyseleur, et leur dit: «Voilà Lohier qui nous veut bailler belles interlocutoires en notre procès! Il veut tout calomnier, et dit qu'il ne vaut rien. Qui le voudroit croire, il faudroit tout recommencer, et tout ce que nous avons fait ne vaudroit rien.» Et passant en revue ses objections: «On voit bien de quel pied il cloche, ajouta-t-il. Par saint Jean ! nous n'en ferons rien, ains (mais) continuerons notre procès comme il est commencé. » Le lendemain, le greffier Manchon, qui rapporte l'incident, ayant rencontré Lohier dans l'église Notre-Dame, lui demanda à lui-même ce qu'il pensait de l'affaire. «Vous voyez, dit le docteur normand, la manière comment ils procèdent. Ils la prendront, s'ils peuvent, par ses paroles, c'est à savoir dans les assertions où elle dit: *Je sais de certain* ce qui touche les apparitions, mais, si elle disoit : *Il me semble*, pour ces paroles: *Je sais de certain*, il m'est avis qu'il n'est homme qui la pût condamner. Il semble qu'ils procèdent plus par haine que par autrement; et pour cette cause je ne me tiendrai plus ici, car je n'y veux

plus être. » Il quitta Rouen, et il fit bien : on le voulait jeter à la rivière¹.

L'évêque poursuivit donc son œuvre. Dès le lendemain du jour où l'interrogatoire avait fini, le dimanche 18 mars, dimanche de la Passion, il réunit dans sa maison le vice-inquisiteur et dix ou douze des assesseurs que l'on a vus, et soumit à leur examen quelques propositions extraites des réponses de Jeanne. Ils délibérèrent et en dirent leur avis. Mais avant d'aller plus loin l'évêque voulut qu'ils consultassent les traités écrits sur la matière, et les ajourna au jeudi suivant, intervalle qu'il comptait employer à tirer des interrogatoires de Jeanne certains articles dont on donnerait lecture au tribunal. Les docteurs ne trouvèrent dans la jurisprudence rien qui ne confirmât la marche proposée par l'évêque. Le jeudi donc (22) il fut arrêté que les extraits des réponses de Jeanne seraient réduits en articles par forme d'assertions ou de propositions, et communiqués aux docteurs pour servir de base à leurs délibérations, ou, le cas échéant, à des informations nouvelles².

1. *Lohier* : t. II, p. 13 (Manchon); cf. p. 300 et 341, et surtout t. III, p. 138 (*id.*) : « Sub pœna submersionis, » t. III, p. 50 (G. de la Chambre). Il mourut à Rome doyen de la Rote, t. II, p. 12 (Manchon).

2. *Séance du 18 mars* : t. I, p. 188. — Les assistants sont l'abbé de Fécamp, le prieur de Longueville, les docteurs de Paris, J. Beaupère, Jacq. de Touraine, N. Midi, P. Maurice, G. Feuillet, Th. de Courcelles, R. Roussel, N. de Venderez, J. de la Fontaine et N. Coppequesne. — *Séance du 22* : t. I, p. 189. — Parmi ceux qui ont assisté à la réunion du 18, l'abbé de Fécamp et Th. de Courcelles ne sont plus nommés. Par compensation, on compte cette fois, avec les autres : Jean de Châtillon, Érad Émengart,

Avant d'y procéder, on voulut avoir l'aveu de Jeanne au procès-verbal de ses interrogatoires. Jean de la Fontaine, commissaire de l'évêque, le vice-inquisiteur et quelques autres vinrent donc, le samedi 24, lui donner lecture de la minute française. Comme le greffier s'apprêtait à la lire, le promoteur Jean d'Estivet s'engagea à en prouver la vérité dans le cas où Jeanne songerait à en récuser quelque chose. Jeanne promit de ne rien ajouter à ses réponses qui ne fût vrai. Elle interrompit le lecteur à propos de son nom, pour dire qu'on la nommait d'Arc, ou encore Rommée, parce que dans son pays les filles portaient le nom de leur mère. Elle l'invita à poursuivre la lecture, tenant pour vrai ce qu'elle ne contredirait pas, et n'ajouta qu'une chose touchant son habit : « Donnez-moi une robe de femme pour aller à la maison de ma mère, et je la prendrai ; » déclarant d'ailleurs qu'elle ne la prendrait que pour sortir de prison, et que, lorsqu'elle serait hors de prison, elle demanderait conseil sur ce qu'elle devait faire¹.

Cet habit, le seul crime qu'on eût trouvé en elle, et l'on a vu par quelle impudeur, devait fournir à

G. Bouchier, M. Duquesney, P. Houdenc, J. Nibat, J. Fabri ou Lefebvre, J. Guesdon, G. Haiton. prêtre anglais, N. Loyseleur et Isambard de la Pierre.

1. T. I, p. 190. La Fontaine et le vice-inquisiteur ont avec eux cinq des docteurs de Paris, J. Beaupère, N. Midi, P. Maurice, G. Feuillet et Th. de Courcelles; et de plus maître Enguerand de Champrond, official de Coutances, qu'on ne trouve que cette fois au procès.

l'hypocrisie de ses juges l'occasion d'une belle scène le lendemain.

C'était le dimanche des Rameaux. L'évêque, accompagné de plusieurs des docteurs de Paris, Jean Beaupère, Nicolas Midi, Pierre Maurice et Thomas de Courcelles, vint trouver Jeanne dans sa prison, et, lui rappelant que souvent, et notamment la veille, elle l'avait prié, à cause de la solennité du jour, de lui permettre d'entendre la messe, il lui demanda si elle voulait bien pour cela quitter son habit d'homme et reprendre les vêtements de femme, comme elle faisait dans son pays, et comme faisaient les femmes de son pays. — Était-elle donc dans son pays, parmi les femmes de son pays? Si cela eût été sérieux, elle y avait déjà répondu, et l'on savait ses conditions. — Elle répondit cette fois en demandant, avec la permission d'entendre la messe en habit d'homme, celle de communier à Pâques.

« Répondez à ma question, dit l'évêque : quitterez-vous l'habit d'homme, si je vous l'accorde ?

— Je ne suis point avisée, je ne puis prendre l'autre habit.

— Voulez vous avoir conseil de vos saintes?

— Vous pouvez-bien me permettre d'entendre la messe en cet état, comme je le désire vivement; quant à l'habit, je ne puis le changer, cela n'est pas en mon pouvoir. »

Et comme les docteurs insistaient: « Il ne dépend pas de moi de le faire, répliqua-t-elle ; si cela dépendait de moi, ce serait bientôt fait. »

On l'invita encore à consulter ses voix, afin de savoir si elle pouvait reprendre l'habit de femme pour communier à Pâques. Mais Jeanne répondit que, pour ce qui était d'elle, elle n'irait pas communier en changeant son habit contre un habit de femme. Elle ajouta, pour qu'on accédât au moins à sa demande, d'entendre la messe en habit d'homme, que cela ne chargeait pas son âme, et que de porter cet habit n'était pas contre l'Église — Le promoteur se fit donner acte de ces déclarations¹.

Tout ce qui s'était fait jusqu'à présent, les enquêtes, les interrogatoires, n'étaient que l'instruction du procès : le procès même se trouvait maintenant en état. Le lundi 26 mars, l'évêque, réunissant chez lui ses conseillers ordinaires, leur donna lecture des propositions que le promoteur devait soutenir. On approuva les articles; on les reçut comme base de l'accusation; on chargea le promoteur de les défendre, soit par lui-même, soit par quelque « solennel » avocat, et il fut décidé que, si Jeanne refusait d'y répondre, elle en serait réputée convaincue².

On remit au lendemain pour l'interroger et l'entendre sur ces propositions.

Le lendemain, en effet (27 mars), une nombreuse assemblée de docteurs se tint, sous la présidence

1. T. I, p. 191.

2. *Ibid.*, p. 194.

de l'évêque, dans la chambre voisine de la grande salle du château de Rouen. Jeanne comparut, et le promoteur prit la parole. Il dit qu'à la suite des enquêtes et des interrogatoires faits par les juges eux-mêmes, Jeanne était là pour répondre, et lui pour établir au besoin la vérité des accusations dont il remettait la liste au tribunal. Il demandait que Jeanne fût invitée à jurer d'y répondre catégoriquement; il voulait que, dans le cas où elle refuserait de le faire ou réclamerait un trop long délai, elle fût censée contumace et déclarée excommuniée, et il finissait en priant les juges de fixer un terme au delà duquel tout article non suivi de réponse serait tenu pour avoué¹.

L'acte d'accusation étant déposé, les docteurs délibérèrent. Ils furent généralement d'avis que l'on commençât par lire à Jeanne les articles ; qu'elle fût contrainte de jurer de dire la vérité en ce qui touche le procès, et qu'avant de la déclarer excommuniée on lui donnât quelque délai. Le promoteur alors jura qu'il n'agissait ni par faveur, ni par ressentiment, ni par crainte, ni par haine, mais par zèle pour la foi. Puis l'évêque, s'adressant à Jeanne, lui représenta que les juges devant lesquels elle comparaisait étaient des gens d'Église et des docteurs habiles dans le droit divin et humain, qui voulaient procéder envers elle en toute piété et mansuétude, ne cherchant point à la châtier dans son corps, mais bien plutôt à l'instruire et à la ra-

1. T. I, p. 195-198. On y compte trente-huit assesseurs.

mener dais la voie de la vérité et du salut. Et comme elle n'était pas assez instruite, soit dans les lettres, soit en ces matières difficiles, pour se consulter sur ce qu'elle devait faire ou répondre, il l'invitait à se choisir pour conseil un ou plusieurs des assistants, ou, si elle ne savait choisir, d'en recevoir de sa main (c'était sans grand péril donner satisfaction à l'un des griefs de Lohier) ; après quoi il requit d'elle le serment de dire la vérité sur toutes les choses qui toucheraient son fait¹.

Jeanne répondit :

« Premièrement, de ce que vous m'admonestez touchant mon bien et notre foi, je vous remercie et toute la compagnie aussi. Quant au conseil que vous m'offrez, aussi je vous remercie, mais je n'ai point intention de me départir du conseil de Notre-Seigneur. Quant au serment que vous voulez que je fasse, je suis prête de jurer dire vérité de tout ce qui touchera votre procès. »

Et elle prêta serment sur les Évangiles².

Thomas de Courcelles commença alors la lecture des articles contenus dans l'acte d'accusation, lecture qui tint les deux séances du mardi et du mercredi.

Le préambule de l'acte d'accusation montrait déjà ce que valait ce serment du promoteur de n'agir ni par ressentiment ni par haine. Jeanne était

1. T. I, p. 198-200.

2. *Ibid.*, p. 201.

pour lui une fille décriée et mal famée, et il priait les juges de la déclarer « sorcière, devineresse, fausse prophétesse, invocatrice et conjuratrice de mauvais esprits, superstitieuse, pratiquant les arts magiques ; pensant mal de la foi catholique ; schismatique, doutant et s'écartant du dogme *Unam sanctam* et de plusieurs autres articles de foi ; sacrilège, idolâtre, apostate, mal disant et mal faisant ; blasphématrice envers Dieu et les saints, scandaleuse et séditeuse, troublant et empêchant la paix, excitant à la guerre, cruellement altérée de sang humain et poussant à l'effusion du sang ; ayant abjuré sans pudeur la décence de son sexe, et prenant sans vergogne l'habit indécent et l'extérieur des hommes d'armes ; pour ces choses et plusieurs autres, abominable à Dieu et aux hommes, violatrice des lois divine, naturelle et ecclésiastique ; séductrice des princes et des peuples ; permettant et consentant, au mépris de Dieu, qu'on la vénère et qu'on l'adore, donnant ses mains et ses vêtements à baiser ; usurpatrice de l'honneur et du culte dus à Dieu ; hérétique, ou du moins véhémentement suspecte d'hérésie¹. »

Le promoteur en venait alors aux articles. C'est l'histoire de Jeanne travestie par la passion du juge ; une histoire faite le plus souvent à rencontre des déclarations de l'accusée, sur des fondements qu'on ne produit pas et qui n'ont jamais existé.

Après avoir proclamé le droit et le devoir qu'ont

1. T. I, p. 202-204.

l'ordinaire (l'évêque) et l'inquisiteur, de poursuivre et d'extirper les hérésies, comme de châtier ceux qui les répandent (art. 1^{er}), l'accusateur posait en fait que Jeanne, dès sa première jeunesse, avait pratiqué des superstitions et des sortilèges, fait métier de devineresse, invoqué les esprits malins et fait pacte avec eux (art. 2) ; qu'elle était tombée dans l'hérésie, et avait soutenu des propositions qui blessaient les bonnes mœurs et les chastes oreilles, etc. (art. 3). Puis, entrant dans le détail, et commençant par son enfance, il déclarait qu'elle n'avait pas été instruite dans les éléments de la foi, mais formée par quelques vieilles femmes à la pratique des divinations (art. 4). Elle a hanté les lieux qu'on disait visités par des fées, elle s'est mêlée à des danses remplies de sortilèges (art. 5) ; elle a suspendu à l'arbre des *Dames* des guirlandes que l'on ne retrouvait plus le lendemain (art. 6) ; elle porte dans son sein de la mandragore, espérant par là arriver à la fortune (art. 7). Vers sa vingtième année (Jeanne à cette heure même n'avait pas vingt ans), elle est allée de sa propre volonté et sans permission de ses parents à Neufchâteau en Lorraine, où elle s'est mise au service d'une hôtelière nommée la Rousse, chez qui demeuraient de jeunes femmes débauchées, et le plus souvent des gens de guerre¹. C'est là que,

1. *Jeanne servante d'auberge*. La Chronique de France (Ms. n° 26 de Lille) a recueilli sans vergogne les bruits de l'accusation, et elle place la scène à Paris même : « Et estoit fille d'un homme tenant hostellerie et avoit cette fille qui estoit pour lors jone

menant les brebis aux champs ou les chevaux à l'abreuvoir, elle a appris à monter à cheval et s'est formée au métier d'armes (art. 8). Pendant qu'elle était au service de cette hôtelière, elle a cité devant l'official de Toul un jeune homme pour cause de mariage : mais celui-ci, ayant su parmi quelles femmes elle vivait, refusa de l'épouser (art. 9)¹.

Après cette audacieuse imposture, l'accusateur exposait comment, au sortir de cette maison, Jeanne, qui prétendait avoir depuis cinq ans des apparitions, était venue, malgré ses parents, trouver Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, afin qu'il la mît en mesure d'aller délivrer Orléans, faire couronner le roi et chasser ses ennemis. Repoussée deux fois, elle avait fini par se faire recevoir (art. 10), et, admise alors dans son intimité, elle avait annoncé un jour qu'après avoir accompli sa mission elle aurait trois fils, dont le premier serait pape, le second empereur et le troisième roi. Sur quoi le capitaine lui dit : « Je voudrais bien t'en faire un, puisque ce seront de si grands personnages : j'en vaudrais beaucoup mieux; » et Jeanne : « Gentil Robert, nenni, nenni, il n'est pas temps; le Saint-Esprit y ouvrera (opé-

forte et roide. Et demora à Paris, et aprit à chevauchier et à mener les chevaulx à l'iaue. Et à cause que elle estoit de volenté légière, quant aulcune fois se logeoient gens d'armes, elle s'accompagnoit avec eulx et prenoit leur lance et apprenoit à le tenir et à coure à cheval la lanche au puin. » (*Bulletin de la Société de l'Hist. de France*, juin 1857, p. 102.)

1. T. I, p. 204-215.

rera). » C'est Robert, ajoute l'accusateur, qui l'a dit et publié en présence de prélats, de seigneurs et de notables personnes (art. 11)². Jeanne ensuite avait demandé au capitaine des habits d'homme et des armes, ce à quoi le capitaine, si pudibond, comme on l'a vu, n'avait consenti qu'avec une grande horreur; et elle partit pour la guerre (art. 12)¹.

L'habit d'homme était un des grands crimes de Jeanne. On lui reprochait non-seulement de l'avoir pris, mais d'avoir dit qu'elle l'avait pris par commandement de Dieu, opposant ainsi Dieu à ses Écritures qui le défendent. On lui reprochait non-seulement ce vêtement, mais le luxe et la recherche de son costume : étoffes précieuses, drap d'or, vêtements flottants, fendus sur les deux côtés, cheveux taillés en rond à la mode des hommes. Aussi était-ce trop peu que d'attester ici la pudeur des femmes : tout homme honnête, au dire de l'accusateur, aurait rougi de ces parures qui ne convenaient qu'aux gens dissolus. Rapporter tout cela au commandement de Dieu, des saints anges et des saintes vier-

1. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, 19 août 1850) trouve la réplique « trop spirituelle pour que Baudricourt, qui la racontait, l'eût trouvée tout seul. » Mais est-il bien sûr que Baudricourt l'ait racontée? Je la trouve, moi, assez sacrilège pour n'en point chercher ailleurs l'origine que dans l'entourage de Pierre Cauchon. Du reste, si sa réponse paraît à l'éminent critique « un peu gaillarde, » c'était, ce me semble, une raison suffisante pour ne la point rapporter à Jeanne d'Arc sans autre fondement que cette imputation odieuse, dédaigneusement démentie par elle au procès (voy. ci-après, p. 181, et *Procès*, t. I. p. 228),

2. T. 1, p. 215-223.

ges, c'était blasphémer Dieu et les saints, renverser la loi divine, violer le droit canonique, scandaliser le sexe féminin et insulter à sa pudeur, pervertir toute la décence des formes extérieures, donner l'exemple de toute dissolution au genre humain et y induire les hommes (art. 13). Et Jeanne persévère dans cette impiété (art. 14); elle a repoussé toutes les instances qu'on lui a faites pour quitter cet habit, soit à Beaurevoir, soit à Arras (art. 15). Elle a repoussé les instances de ses juges, préférant se passer de la messe que de s'en dépouiller (art. 16)¹.

L'incident de l'habit a entraîné l'accusateur. Il reprend Jeanne au moment où elle vient trouver le roi pour lui exposer sa mission. — Elle lui promet trois choses : faire lever le siège d'Orléans, faire couronner le dauphin à Reims, et le venger de ses ennemis en les tuant tous, ou en les chassant du royaume, tant Anglais que Bourguignons (art. 17). Jeanne, tant qu'elle fut avec ledit Charles, le dissuadait de toutes ses forces de se prêter à aucun accommodement avec ses adversaires, poussant au meurtre et à l'effusion du sang humain, affirmant que la paix ne pouvait s'acquérir qu'au bout de la lance et de l'épée, que Dieu l'avait ordonné ainsi, parce que les adversaires du roi ne quitteraient point autrement ce qu'ils occupaient dans le royaume, et que les vaincre de la sorte était un

des grands biens qui pût arriver à toute la chrétienté (art. 18)¹.

Cette mission, elle l'avait pourtant accomplie, au moins en partie, et on n'en pouvait nier les merveilles. — Le promoteur en prend sujet de l'accuser de magie, et les contradictions ne lui coûtent pas. Jeanne, consultant les démons et usant de divination, a envoyé chercher dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois une épée qu'elle y avait malicieusement et frauduleusement cachée (qu'avait-elle besoin de divination alors?), afin de séduire les princes et les grands, le clergé et le peuple, et de les amener à croire à ses paroles (art. 19). Elle a mis un sort dans son anneau, dans son étendard et dans certaines pièces de toiles ou panonceaux qu'elle portait ou faisait porter communément par les siens ; elle a dit qu'avec ces panonceaux ils ne pouvaient, dans les assauts, souffrir aucun mal ; elle l'a déclaré publiquement à Compiègne, la veille du jour de sa sortie (elle en sortit le jour même qu'elle y était entrée), sortie où beaucoup des siens furent blessés, tués ou pris, et elle-même faite prisonnière (art. 20)².

Pour éviter l'effusion du sang, Jeanne, avant d'attaquer les Anglais, leur avait écrit, les sommant de s'en aller. — Nouveau crime : « Elle a osé écrire des lettres portant les noms de Jésus et de Marie, avec le signe de la croix, et elle les a en-

1. T. I, p. 231-233.

2. *Ibid.*, p. 234-236.

voyées de sa part au roi d'Angleterre, au sire de Bedford, régent de France, et aux seigneurs et capitaines qui assiégeaient Orléans ; lettres remplies de choses mauvaises et dommageables à la foi catholique. » Et après cette inculpation on ose en donner la teneur (art. 21 et 22)! On en tire même trois nouveaux griefs : 1° qu'elle est trompée par les mauvais esprits, et qu'elle invente des fables pour séduire le peuple (art. 23) ; 2° qu'elle a abusé des noms de Jésus et de Marie et du signe de la croix pour avertir les siens de faire tout le contraire de ce qu'elle mandait sous ce signe (art. 24) ; 3° qu'elle s'est dite envoyée de Dieu pour des choses qui tendent à l'effusion du sang humain, ce qui répugne à toute sainteté et est abominable à toute âme pieuse (art. 25). — De la lettre aux Anglais le promoteur passe à la lettre au comte d'Armagnac, et il trouve moyen d'accuser Jeanne tout à la fois d'avoir douté du vrai Pape et de s'être engagée à faire savoir, dans un délai déterminé, auquel il faudrait croire (art. 26-30)¹.

Dans la seconde partie de son réquisitoire, le promoteur s'attaque aux révélations de la Pucelle. — Elle s'est vantée et se vante encore tous les jours d'avoir des révélations et des visions. Malgré les admonitions charitables ou les réquisitions juridiques sous la foi du serment, elle refuse de les faire connaître. Elle déclare qu'avant de les publier

1. T. I, p. 239-246.

elle se laissera couper la tête ou arracher les membres ; qu'on ne tirera point de sa bouche le signe que Dieu lui a révélé, et par lequel on a connu qu'elle vient de Dieu (art. 31)¹.

L'accusation mettait à découvert la pensée dominante que nous avons signalée dans le dédale des interrogatoires. Le promoteur tenait moins à nier les révélations de Jeanne qu'à prouver leur origine diabolique ; il en cherchait la preuve dans la dureté et dans l'orgueil qu'elle y montre, dans les mensonges et les contradictions qu'on y trouve (art. 32). Il prétendait la prendre en flagrant délit de témérité dans ses déclarations, de contradiction dans ses actes. Elle se vante de connaître l'avenir, prérogative de la divinité (art. 33) ; elle prétend connaître la voix des anges et des saints (art. 34), et savoir quels hommes Dieu hait ou aime (art. 35). Elle parle de voix qui la dirigent (art. 36), et elle avoue qu'elle leur a désobéi, comme à Saint-Denis et à Beaurevoir (art. 37). Quoique depuis sa jeunesse elle ait commis mille choses honteuses, scandaleuses, indignes de son sexe, elle dit qu'elle n'a rien fait que de par Dieu (art. 38). Quoique le sage tombe sept fois en un jour, elle dit qu'elle n'a jamais fait œuvre de péché mortel : et cependant elle a, de fait, accompli tout ce que font les gens de guerre, et pis encore (art. 39). — Et on se charge de lui faire sa confession : Elle a communiqué en habit d'homme (art. 40) : elle s'est jetée du

1. T. I, p. 247.

haut d'une tour pour aller secourir les habitants de Compiègne, préférant la libération de leurs corps au salut de son âme, et disant qu'elle se tuerait plutôt que de se laisser livrer aux Anglais (art. 41). Elle a dit qu'elle a vu des saints en leurs corps, qu'ils parlent français et non anglais, supposant, à leur honte, qu'ils détestent une nation aussi bonne catholique que l'Angleterre (art. 42, 43). Elle ne se borne point à dire qu'elle n'a point péché, elle se vante que sainte Catherine et sainte Marguerite lui ont promis de la conduire en paradis, et s'en croit sûre, pourvu qu'elle garde sa virginité (art. 44). Elle prétend connaître qui sont les saints et les élus (art. 45) ; et pourtant elle blasphème : elle a blasphémé en apprenant le danger de Compiègne (art. 46) ; elle a blasphémé après le saut de Beaurevoir, et bien des fois depuis qu'elle est en prison (art. 47)¹.

Mais d'autres traits encore la chargent plus spécialement des crimes d'hérésie, d'idolâtrie et de sortilège. — Elle croit que les esprits qui lui apparaissent sont des anges et des saints, aussi fermement qu'elle croit aux articles de la foi, quand cependant elle n'allègue aucun signe qui ait suffi à motiver sa croyance, et qu'elle n'a consulté sur ce point ni évêque, ni curé, ni personne du clergé : ce qui est mal penser de la foi et rendre suspectes les révélations ainsi cachées aux hommes d'Église

(art. 48). Sans autre motif de croire, elle a vénéré ces esprits, faisant la terre par où elle dit qu'ils ont passé, s'agenouillant devant eux, les embrassant et leur faisant d'autres révérences, ce qui, vu les raisons qui rendent ces apparitions suspectes, semble tenir de l'idolâtrie et d'un pacte fait avec les démons (art. 49). Elle les invoque tous les jours et les consulte : invocation des démons (art. 50). (Notons que les juges l'y avaient invitée plusieurs fois.) Et on rappelle ce qu'on l'a amenée à dire sur le signe du roi (art. 51). Elle a peut-être fasciné le roi; du moins a-t-elle séduit le peuple, à tel point que plusieurs l'ont adorée en sa présence, et l'adorent encore en son absence par des hommages sacrilèges (art. 52). Elle s'est faite orgueilleusement chef de guerre (art. 53). Elle a vécu parmi les hommes de guerre, refusant les soins des femmes, et employant des hommes de préférence, même dans son service privé (art. 54). Elle a usé de ses révélations pour en tirer, comme les faux prophètes, un profit temporel, se faire un grand état, procurer des biens à ses frères et à ses parents (art. 55). Elle s'est vantée d'avoir des conseillers qu'elle appelait les conseillers de la fontaine (art. 56) : ce qui ne l'a pas empêchée d'échouer à Paris, à La Charité, à Pont-l'Évêque, à Compiègne (art. 57). Et l'accusateur allègue encore comme preuve de son orgueil l'image de Dieu peinte sur son étendard avec les noms de Jésus et de Marie ; son étendard porté au sacre; ses armoiries presque royales et ses armes déposées en offrande,

après sa blessure devant Paris, dans l'église de Saint-Denis (art. 58-59)¹.

A tous ces crimes s'ajoutent ceux qu'elle a commis même en justice. — Elle s'est refusée à jurer de dire la vérité, se rendant par là suspecte d'avoir dit ou fait, en matière de foi ou de révélation, des choses qu'elle n'ose faire connaître aux juges ; (art. 60). Elle a refusé de se soumettre à l'Église militante, déclarant que pour ses dits et ses faits elle ne veut se soumettre qu'à l'Église triomphante (art. 61). Elle s'efforce d'attirer le peuple à croire en ses paroles, usurpant l'autorité de Dieu et des anges, et s'élevant au-dessus de toute puissance ecclésiastique pour induire les hommes en erreur (art. 62). Elle n'a pas craint de mentir en justice, violant son propre serment ; de se contredire mille fois sur ses révélations ; de jeter l'insulte à de nobles seigneurs, à tout un peuple (le peuple anglais !), de proférer des paroles de dérision et de moquerie qui répugnent à la sainteté et témoignent qu'elle est gouvernée dans ses actions par l'esprit du mal, et non par le conseil de Dieu, selon la parole de Jésus-Christ : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits » (art. 63). Elle s'est vantée d'avoir obtenu le pardon du péché qu'elle a commis en se jetant, par désespoir, de la tour de Beaurevoir, quand

1. T. I, p. 273-304. — Art. 59. Le promoteur ajouta un fait dont il n'avait pas été question dans les interrogatoires, et dont au moins il n'y a pas trace dans les procès-verbaux : c'est qu'à Saint-Denis Jeanne avait fait allumer des cierges, pour en répandre la cire fondue sur la tête des petits enfants et dire leur bonne aventure. Jeanne le nie purement et simplement. T. I, p. 304, 305.

l'Écriture dit que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, ni par conséquent s'il est lavé de son péché (art. 64). Elle dit souvent qu'elle demande à Dieu de lui envoyer une révélation expresse sur ce qu'elle doit faire, comme, par exemple, si elle doit dire en justice la vérité sur quelques-uns de ses faits : ce qui est tenter Dieu et lui demander ce qui ne doit pas être demandé (art. 65)¹.

Le promoteur, récapitulant l'accusation et terminant comme il avait commencé, soutenait que dans ce qui avait été dit il y avait des points contraires au droit de l'Église et de l'État : des sortilèges, des divinations, des superstitions; des choses sentant l'hérésie, séditieuses, propres à troubler ou à empêcher la paix, à faire répandre le sang humain ; des malédictions et des blasphèmes contre Dieu et les saints; des paroles qui blessent les oreilles pieuses. « En toutes ces choses, ajoutait-il, l'accusée, dans son audace téméraire et à l'instigation du diable, a offensé Dieu et sa sainte Église ; elle a péché contre l'Église, elle a été scandaleuse et notoirement difamée » (art. 66); et il établissait pour tous ces crimes l'aggravation de la récidive (art. 67). C'est par le bruit public que le juge en avait été saisi (art. 68), et, loin de s'être amendée, l'accusée persévère dans ses erreurs, malgré toutes les admonitions et les sommations (art. 69).

Le promoteur couronnait son ouvrage en affirmant que toutes les choses susdites étaient vraies, notoires, manifestés, accréditées par la voie publique, et que Jeanne elle-même les avait plusieurs fois et suffisamment reconnues pour vraies, en présence d'hommes probes et dignes de foi, tant en jugement qu'au dehors (art. 70)¹.

Jeanne dut subir pendant deux jours la lecture de cet abominable pamphlet. Elle savait qu'elle avait des ennemis dans ses juges, et la suite de ses interrogatoires lui avait suffisamment révélé leur esprit. Mais ces questions, si perfides qu'elles fussent, avaient au moins pour prétexte de chercher la vérité; elle y avait répondu, et aucun démenti n'avait été donné à sa parole. Quel ne dut pas être son étonnement, quand elle vit ce qu'elle devait croire acquis aux débats remplacé par ce tissu d'imputations calomnieuses et d'impostures, et ses réponses transformées en nouveaux griefs par l'habileté de l'interprétation ! Elle soutint cette nouvelle épreuve avec son calme et sa fermeté accoutumés. Le plus souvent elle se tait, elle renvoie à ce qu'elle a dit, déclarant que pour la conclusion elle s'en attend à Notre-Seigneur; et les extraits de ses interrogatoires, ajoutés après chacun des articles dans le procès-verbal, en sont plus d'une fois le démenti le plus complet. Mais quelquefois pourtant elle reprend la parole, et sa

1. T. 1, p. 320-323.

réplique sillonne d'un trait de lumière les ténèbres amassées par l'accusation.

Ainsi, dès l'article premier, quand le promoteur proclame le droit de l'évêque et de l'inquisiteur sur les hérétiques, elle proteste contre l'application que le préambule en faisait assez clairement à sa personne, et elle établit nettement comment elle accordait ces deux faits qu'on prétendait opposer l'un à l'autre : sa foi en l'Église et sa foi en ses révélations.

« Je crois bien, dit-elle, que notre saint père le Pape de Rome et les évêques et autres gens d'Église sont pour garder la foi chrétienne et punir ceux qui défont, mais, quant à moi, en ce qui touche mes faits, je ne me soumettrai qu'à l'Église du ciel, c'est à savoir à Dieu, à la Vierge Marie et aux saints et saintes du paradis; et je crois fermement que je n'ai point défailli en notre foi chrétienne, et je n'y voudrais défailir¹ » (art. 1^{er}).

Elle repoussa de même l'accusation d'idolâtrie rattachée aux hommages qu'on lui rendait :

« Si aucuns, dit-elle, ont baisé mes mains ou mes vêtements, ce n'est point par moi ni de ma volonté, mais je m'en suis gardée selon mon pouvoir » (art. 2).

On avait rapporté ses prétendues erreurs à l'ignorance et aux superstitions où elle avait été nourrie, et on en trouvait une nouvelle preuve

dans cet aveu, qu'elle ne savait pas si les fées étaient de mauvais esprits :

« Les fées, répondit-elle, je ne sais ce que c'est, mais j'ai pris ma créance et j'ai été enseignée bien et dûment comme un bon enfant doit faire. »

Et comme on la requérait alors de dire son *Credo*, elle répondit :

« Demandez au confesseur à qui je l'ai dit » (art. 4).

Elle n'ajouta rien à ces premières déclarations, si impudemment travesties dans l'exposé que l'accusateur faisait des temps de son enfance; et quand il produisit pour la première fois cette scène aussi absurde qu'indécente et sacrilège, où il la montre se vantant d'avoir un jour trois enfants, dont l'un serait pape, l'autre empereur, l'autre roi, elle dit avec sa simplicité ordinaire qu'elle ne s'était jamais vantée d'avoir un jour ces trois enfants¹ (art. 11).

L'habit d'homme avait tenu une grande place dans les articles, comme dans les interrogatoires. Le porter, c'était, disait-on, une violation des Écritures; en attribuer le commandement à Dieu, un blasphème :

« Je n'ai, dit Jeanne, blasphémé ni Dieu ni ses saints.

— Mais, dit le juge, les saints canons et les saintes Écritures portent que les femmes qui prennent habit d'homme, ou les hommes habit de

1. T. I, p. 206, 209, 220.

femme, sont chose abominable à Dieu. Est-ce du commandement de Dieu que vous avez pris ces habits ?

— Je vous ai répondu : si vous voulez que je vous réponde davantage, donnez-moi dilation, et je vous répondrai. »

Le juge, voulant lui faire répéter en public ce qu'elle avait dit, le dimanche des Rameaux, dans la prison, lui demanda si elle consentirait à prendre l'habit de femme pour recevoir son Sauveur à Pâques :

« Je ne laisserai point mon habit encore, pour quelque chose que ce soit, ni pour recevoir, ni pour autre chose. Je ne fais point de différence d'habit d'homme ou de femme pour recevoir mon Sauveur, et on ne doit point me le refuser pour cet habit » (art. 13).

C'était confirmer le grief qu'on lui faisait, dans l'article suivant, d'outrager Dieu en refusant de quitter cet habit sans une révélation expresse :

« Je ne fais point mal de servir Dieu, dit Jeanne, et demain vous en serez réponsus. »

Un des juges voulut encore lui faire redire qu'elle l'avait fait par révélation : elle s'en référa à sa réponse, et renvoya au lendemain, disant qu'elle savait bien qui lui avait fait prendre l'habit, mais ne savait point comment elle le devait révéler (art. 14).

Circonstance aggravante : elle avait sacrifié à cet habit l'obligation même d'entendre la messe :

« J'aime plus cher mourir, dit Jeanne hardi-

ment, que révoquer ce que j'ai fait du commandement de Notre-Seigneur.

— Voulez-vous, dit encore le juge, insistant sur un point où il était sûr qu'elle ne céderait pas, voulez-vous laisser l'habit d'homme pour entendre la messe ? »

Elle répondit qu'elle ne le pouvait laisser encore, qu'il ne dépendait point d'elle de fixer le terme où elle le laisserait, ajoutant que, si les juges refusaient de lui faire entendre la messe, Notre-Seigneur pourra bien la lui faire ouïr quand il lui plaira, sans eux (art. 15). Et comme l'accusateur avait la maladresse de lui reprocher non-seulement de se vêtir en homme, mais d'agir en homme, délaissant les œuvres de femme :

« Quant aux œuvres de femme, dit-elle, il y a assez d'autres femmes pour les faire¹ » (art. 16).

L'habit d'homme se rattachait à sa mission. Elle la soutint, même dans ses fers, aussi entière qu'elle l'avait proclamée au début. Elle confessa qu'elle était venue de par Dieu annoncer au roi que Dieu lui rendrait son royaume, le ferait couronner à Reims, et mettrait hors ses ennemis :

« Et de ce, dit-elle, je fus messenger de par Dieu ; je dis au roi qu'il me mît hardiment en œuvre et que je ferais lever le siège d'Orléans. »

Et pour ne pas laisser croire que sa mission se bornât là :

« Je dis tout le royaume, ajouta-t-elle; et, si

1. T. I, p. 224, 226, 227, 230.

Mgr de Bourgogne et les autres sujets du royaume ne viennent en obéissance, le roi les y fera venir par force. »

Quant à la manière dont elle avait connu Robert de Baudricourt et le roi, elle s'en tenait à ce qu'elle avait déjà répondu¹ (art. 17).

Mais cette mission, disait l'accusateur, c'était la guerre et l'effusion de sang humain. Jeanne répondit simplement :

« Je requérais d'abord qu'on fit la paix, déclarant que, dans le cas où on ne la voudrait pas faire, j'étais toute prête à combattre » (art. 25).

L'accusateur, pour amasser sur elle plus de haine, mettait ensemble Anglais et Bourguignons. Elle distingua :

« Quant au duc de Bourgogne, dit-elle, je l'ai requis par lettre ou par ses ambassadeurs qu'il y eût paix entre lui et le roi. Quant aux Anglais, la paix qu'il y faut, c'est qu'ils s'en aillent en leur pays, en Angleterre » (art. 18).

Même à l'égard des Anglais, elle avait pourtant donné un signe de ses dispositions pacifiques, en les sommant avant de les attaquer, mais on lui en faisait un nouveau crime : on y voyait une marque d'orgueil. Elle répondit touchant les lettres :

« Je ne les ai point faites par orgueil ou par présomption, mais par le commandement de Notre-Seigneur. »

Et elle en confessa le contenu, sauf les trois

1. T. I, p. 232.

mots qu'elle avait déjà signalés. Elle ajouta que, si les Anglais eussent cru ses lettres, ils eussent fait que sages :

« Et avant qu'il soit sept ans, dit-elle, renouvelant sa prophétie, ils s'en apercevront bien¹ » (art. 21).

Les réponses de Jeanne, s'intercalant à chacun des articles, avaient fait que la lecture n'avait pu s'en achever dans la journée du mardi. Le mercredi, après lui avoir fait prêter serment, on l'invita à donner les explications qu'elle avait promises touchant son habit. Elle répondit fermement que l'habit et les armes portés par elle, elle les avait portés par le congé de Dieu; et, comme on l'adjurait encore de laisser son habit, elle ajouta :

« Je ne le laisserai pas sans le congé de Notre-Seigneur, dût-on me trancher la tête. Mais, s'il plaît à Notre-Seigneur, il sera tantôt mis là². »

Dans la lecture du reste des articles, qui ont trait surtout à ses révélations, elle montra la même présence d'esprit, la même constance. On les voulait rapporter au diable; elle repoussa l'imputation :

« Je l'ai fait, dit-elle, par révélation de sainte Catherine et de sainte Marguerite, et le soutiendrai jusqu'à la mort. »

Et, revenant sur un passage du procès-verbal où

1. T. I, p. 243, 233, 239.

2. *Ibid.*, p. 247.

on lui faisait dire : « Tout ce que j'ai fait, c'est par le conseil de Notre-Seigneur, » elle dit qu'on y doit lire : « Tout ce que j'ai fait de bien. »

A son signe, le siège d'Orléans, on ne manquait pas d'opposer ses échecs devant La Charité, devant Paris. On lui demanda si elle avait fait bien ou mal d'aller devant La Charité :

« Si j'ai mal fait, dit-elle, on s'en confessa. »

Quant à Paris, elle répéta que les gentilshommes de France voulurent l'attaquer. Mais elle n'a garde de leur en faire un blâme :

« De ce faire, dit-elle, il me semble qu'ils firent leur devoir en allant contre leurs adversaires » (art. 32).

La faute n'était pas d'avoir été à l'assaut, mais de n'y avoir point persévéré¹.

On objectait à ses révélations sa simplicité, son ignorance :

« Il est à Notre-Seigneur, dit-elle, de révéler à qui il lui plaît. » Et elle ajouta : « L'épée et autres choses à venir que j'ai dites, c'est par révélation » (art. 33).

On y objectait ses désobéissances mêmes : à Beaurevoir, à Saint-Denis :

« Je m'en tiens à ce qu'autrefois j'en ai répondu, » dit Jeanne, déclarant toutefois qu'à son départ de Saint-Denis elle eut congé de s'en aller.

« Mais, dit le juge, faire contre le comman-

1. T. I, p. 250.

dement de vos voix, n'est-ce pas pécher mortellement ?

— J'en ai autrefois répondu, et m'en attends à ladite réponse » (art. 37).

On objectait encore le mystère qu'elle avait fait de ses révélations : comment y croire, et quelles raisons elle-même avait-elle eues d'y croire ?

« Si ceux, dit-elle, qui demandent des signes, n'en sont dignes, je n'en peux mais; et plusieurs fois j'ai été en prière, afin qu'il plût à Dieu qu'il le révélât à aucun de ce parti. »

Elle ajouta que pour y croire elle ne demandait conseil à évêque ni à personne, et qu'elle croyait que c'était saint Michel, pour la bonne doctrine qu'il lui montrait.

« Vous a-t-il dit : « Je suis saint Michel? »

— J'en ai autrefois répondu. »

Mais, pour ne laisser aucun doute sur la constance de sa foi, elle ajouta :

« Je crois, aussi fermement que je crois que Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert mort pour nous racheter des peines de l'enfer, que ce sont saints Michel et Gabriel, saintes Catherine et Marguerite, que Notre-Seigneur m'envoie pour me conforter et conseiller¹ » (art. 48).

L'accusateur y croyait beaucoup moins, et il faisait de ces communications un de ses principaux griefs contre Jeanne : invoquer ces voix, c'était invoquer le démon :

1. T. I, p. 251, 260, 274.

« J'ai répondu, dit Jeanne; et je les appellerai en mon aide tant que je vivrai.

— De quelle manière les requérez-vous?

— Je réclame Notre-Seigneur et Notre-Dame qu'ils m'envoient conseil et confort.

— En quels termes les requérez-vous?

— « Très-doux Dieu, en l'honneur de votre sainte
« Passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que
« vous me révéliez ce que je dois répondre à ces
« gens d'Église. Je sais bien, quant à l'habit, le
« commandement comme je l'ai pris, mais je ne
« sais point par quelle manière je le dois laisser.
« Pour ce, plaise vous à moi l'enseigner. » Et tantôt ils viennent. »

Elle ajouta qu'elle avait souvent nouvelles par ses voix de monseigneur de Beauvais :

« Et que disent-elles de moi ? dit l'évêque.

— Je vous le dirai à part; elles sont aujourd'hui venues trois fois.

— Étaient-elles en votre chambre ?

— Je vous en ai répondu; toutefois, je les entendais bien. »

Elle déclara en outre que sainte Catherine et sainte Marguerite lui avaient dit la manière dont elle devait répondre touchant l'habit¹ (art. 50).

Elle fut beaucoup plus brève dans sa réponse sur le signe du roi. Elle se borna à relever ce qu'on lui faisait dire des mille millions d'anges :

1. T. I, p. 279.

elle n'en avait point souvenir, du moins quant au nombre ; et quant à la couronne, où elle fut faite et forgée, elle s'en rapporte à Notre-Seigneur (art. 51). Mais, en tout ce qui touchait sa mission même, elle savait regagner ses avantages. On l'accusait d'avoir osé, contre les préceptes de Dieu et des saints, prendre empire sur les hommes et se faire chef de guerre :

« Si j'étais chef de guerre, dit-elle hardiment, c'était pour battre les Anglais » (art. 53).

On l'accusait d'avoir vécu parmi les hommes :

« Mon gouvernement était d'hommes, mais, quant au logis et au gîte, le plus souvent j'avais une femme avec moi. Et, quand j'étais en guerre, je couchais vêtue et armée là où je ne pouvais trouver de femme » (art. 54).

On lui reprochait les bienfaits du roi et ce qu'il avait donné à ses frères, comme si c'était pour des biens temporels qu'elle eût, à la manière des faux prophètes, vendu ses prédictions :

« J'ai répondu, dit-elle. Quant aux dons faits à mes frères, ce que le roi leur a donné, c'est de sa grâce, sans requête de moi. Quant à la charge que me donne le promoteur et à la conclusion de l'article, je m'en rapporte à notre Sire¹ » (art. 55).

On faisait de ses voix des démons familiers, sous le nom de conseillers de la fontaine, et l'on ajoutait que, selon la déclaration de Catherine de la

1. T. I, p. 283, 284, 293, 294.

Rochelle, elle sortirait de prison par le secours du diable, si elle n'était bien gardée :

« Les conseillers de la fontaine, dit-elle, je ne sais ce que c'est, mais je crois bien qu'une fois j'y entendis sainte Catherine et sainte Marguerite. Quant à la conclusion de l'article, je la nie, et j'affirme par mon serment que je ne voudrais point que le diable m'eût tirée hors de la prison » (art. 56).

On accusait aussi ses délais et ses réticences :

« Je n'ai point pris délai, fors (excepté) pour plus sûrement répondre à ce qu'on me demandait, ou, quand je doutais de répondre, pour savoir si je le devais faire. Quant au conseil du roi, comme il ne touche point le procès, je ne l'ai point voulu révéler; et pour le signe baillé au roi, je l'ai dit parce que les gens d'Église m'ont condamnée à le dire¹ » (art. 60).

Enfin, l'accusateur avait insisté sur la question de l'Église, afin de mettre Jeanne, par son refus de s'y soumettre, en opposition avec l'article du symbole *Unam sanctam* :

« Pour ce qui est de l'Église militante, dit Jeanne, je lui voudrais porter honneur et révérence de tout mon pouvoir; » ajoutant, quant à ses faits : « Il faut que je m'en rapporte à Notre-Seigneur, qui me l'a fait faire. »

— Ne vous en rapportez-vous point à l'Église militante ?

1. T. I, p. 295-306.

— Envoyez-moi le clerc samedi prochain, et je vous répondrai » (art. 61).

On lui reprochait de s'adresser souvent à Dieu pour en obtenir une révélation sur sa manière d'agir, ce qui était tenter Dieu :

J'y ai répondu, dit-elle, et je ne veux pas révéler ce qui m'a été révélé, sans le congé de Notre-Seigneur; » ajoutant : « Je ne le requiers point sans nécessité, et je voudrais qu'il m'envoyât encore plus de révélations, afin qu'on aperçût mieux que je viens de par Dieu, que c'est lui qui m'a envoyée » (art. 65).

A toutes les accusations d'hérésie, de sortilège, etc., ramassées par forme de récapitulation vers la fin du réquisitoire, elle se contenta de répondre :

« Je suis bonne chrétienne; je m'en rapporte à Notre-Seigneur » (art. 66).

Et comme le juge, la reprenant par ce côté, lui demandait si, dans le cas où elle eût fait quelque chose contre la foi chrétienne, elle s'en voudrait soumettre à l'Église et à ceux à qui en appartient la correction, elle dit :

« Samedi, après dîner, je répondrai¹ » (art. 69).

Le samedi donc, 31 mars, veille de Pâques, l'évêque et le vice-inquisiteur, Jean Lemaître, prenant avec eux un certain nombre d'assesseurs, se rendirent à la prison de Jeanne pour recevoir ses

1. T. I, p. 313, 320, 321, 322.

déclarations sur les articles où elle avait requis délai. On l'interrogea d'abord sur ce qui, par des malentendus habilement ménagés, était devenu le point capital du procès, sa soumission à l'Église. On lui demanda si elle se voulait rapporter au jugement de l'Église qui est sur la terre de tout ce qu'elle avait dit ou fait, bien ou mal, et spécialement des crimes ou délits qu'on lui imputait, et de tout ce qui touchait son procès. Elle répondit :

« Je m'en rapporterai de ce qu'on me demande à l'Église militante, pourvu qu'elle ne me commande chose impossible à faire.

— Qu'appellez-vous impossible ?

— C'est que les choses que j'ai dites ou faites, comme je l'ai déclaré au procès, touchant les visions et les révélations que j'ai eues de par Dieu, je ne les révoquerai pour quelque chose que ce soit, et ce que notre Sire m'a fait faire et commandé, et commandera, je ne le laisserai à faire pour homme qui vive ; et il me serait impossible de le révoquer. » Elle ajoutait que, dans le cas où l'Église lui voudrait faire faire autre chose au contraire du commandement de Dieu, elle ne le ferait pour aucune chose au monde.

« Si l'Église militante, dit le juge, lui dévoilant toute sa pensée, vous dit que vos révélations sont illusion, ou chose diabolique, ou superstition, ou mauvaise chose, vous en rapporterez-vous à l'Église ?

— Je m'en rapporterai à Notre-Seigneur, duquel je ferai toujours le commandement. Je sais bien

que ce qui est contenu en mon procès est venu par le commandement de Dieu, et ce que j'ai affirmé audit procès avoir fait du commandement de Dieu, il me serait impossible de faire le contraire.

— Et si l'Église militante vous commandait de faire le contraire?

— Je ne m'en rapporterais à homme du monde, fors (excepté) à Notre-Seigneur, que je ne fisse toujours son bon commandement.

— Ne croyez-vous point que vous soyez sujette à l'Église qui est en terre, c'est à savoir à notre saint père le Pape, aux cardinaux, archevêques, évêques et autres prélats de l'Église?

— Oui, notre Sire premier servi (Notre-Seigneur servi d'abord).

— Avez-vous commandement de vos voix de ne vous point soumettre à l'Église militante qui est en terre et à son jugement?

— Je ne répons chose que je prenne en ma tête ; ce que je répons, c'est du commandement de mes voix ; et elles ne me commandent point de ne pas obéir à l'Église, notre Sire premier servi¹. »

Avant de la quitter, les juges lui demandèrent si à Beaurevoir, à Arras ou ailleurs, elle n'avait point eu des limes : on craignait qu'elle ne limât ses fers.

« Si on en a trouvé sur moi, dit-elle, je ne vous en ai autre chose à répondre². »

1. T. I. p. 324.

2. *Ibid.*, p. 326.

II

LES DOUZE ARTICLES.

Le lundi de Pâques et les deux jours suivants, on s'occupa de réviser les soixante-dix articles et les réponses de Jeanne, pour les réduire, selon l'avis des docteurs de Paris, à douze articles nouveaux où fût comprise toute la substance de l'accusation. Les soixante-dix articles contenaient bien des inutilités ou des redites; les douze nouveaux devaient être de nature à entraîner sans partage la décision des docteurs auxquels on les voulait soumettre¹.

Ces douze articles vont être la base et le pivot de tout le procès. Dans les interrogatoires, si la pensée du juge se trahit par la forme des questions, la vérité se fait jour par les réponses de Jeanne; et elle confond, par l'éclat qu'elle répand, la malignité de son adversaire. Dans les soixante-

1. T. 1, p. 326.

dix articles, la haine et le venin de l'accusateur peuvent se donner libre carrière. On y trouve, comme résumé des aveux de Jeanne, des paroles détournées de leur sens, des faits défigurés et transformés du blanc au noir, et même des assertions calomnieuses qui se produisent pour la première fois : mais Jeanne est là : elle renvoie à ses déclarations, elle redresse ou elle nie. Si résolu qu'on soit de ne lui point faire raison, il faut qu'on l'entende, et sa simple et brève parole tient en échec toute la furie de l'accusation. Dans les douze articles, œuvre sans nom d'auteur, la dernière trace de la parole de Jeanne est effacée. On n'y trouve plus, il est vrai, la violence du réquisitoire : elle s'est renfermée tout entière dans la lettre d'envoi qui les accompagne. Ce sont des faits, mais des faits altérés, ou choisis et disposés de telle sorte que la pensée du juge s'y produit tout entière, et qu'à chacun des articles on est amené à joindre de soi-même les conclusions que l'accusateur en a fort habilement retranchées.

I. Une femme dit et affirme qu'à l'âge d'environ treize ans elle a vu de ses yeux saint Michel, quelquefois saint Gabriel, et une grande multitude d'anges, et que, depuis lors, sainte Catherine et sainte Marguerite se sont montrées à elle corporellement. Elles lui ont apparu quelquefois près d'un arbre appelé communément *l'arbre des Fées*, et d'une fontaine où les malades allaient chercher la santé, quoiqu'elle fût située en lieu profane.

Elles lui ont dit qu'elle devait aller trouver un prince séculier, en lui promettant que par son moyen il triompherait de ses adversaires. Elles lui ont commandé de prendre un habit d'homme qu'elle porte toujours, à tel point qu'elle aime mieux renoncer à la messe et à la communion que de reprendre l'habit de femme. Elles l'ont poussée à partir à l'insu de ses parents, à s'associer à des hommes d'armes avec lesquels elle converse nuit et jour; elles lui ont dit et commandé diverses choses, en raison desquelles elle se dit envoyée de Dieu et de l'Église victorieuse des saints, à qui elle rapporte tous ses faits. Mais elle refuse de les soumettre à l'Église militante. Elle prétend que les saintes l'ont assurée du salut de son âme, si elle garde la virginité qu'elle leur a vouée, et se dit aussi sûre de son salut que si elle était déjà dans le royaume des cieux.

II. Elle dit que le signe qui détermina le prince à la croire fut que saint Michel vint à lui, accompagné d'une multitude d'anges, et aussi de sainte Catherine et de sainte Marguerite; que l'ange vint avec elle trouver le roi, lui remit une couronne précieuse et s'inclina devant lui. Elle a dit une fois que le prince était seul alors, quoique plusieurs personnes fussent peu éloignées; une autre fois, qu'un archevêque reçut la couronne et la lui donna en présence de plusieurs seigneurs laïques.

III. Elle dit que saint Michel la visite et la conforte; qu'elle distingue de même sainte Catherine et sainte Marguerite, et qu'elle croit que c'est saint

Michel qui se montre à elle, aussi fermement qu'elle croit que Notre-Seigneur Jésus a souffert et est mort pour notre rédemption.

IV. Elle affirme qu'elle est sûre que certaines choses purement contingentes arriveront, comme elle est sûre des choses qui se passent sous ses yeux; qu'elle a connaissance de choses cachées, par la révélation de sainte Catherine et de sainte Marguerite ; qu'elle a reconnu par révélation certains hommes qu'elle ne connaissait pas, etc.

V. Elle dit que c'est par le commandement de Dieu qu'elle a pris et qu'elle a encore l'habit d'homme, portant les cheveux taillés en rond au-dessus des oreilles, « et ne gardant rien sur son corps qui dénote son sexe que ce que la nature lui a donné comme la marque du sexe féminin. » Elle a reçu plusieurs fois l'Eucharistie en cet habit ; elle s'est refusée à toute instance pour le quitter, disant qu'elle aimerait mieux mourir, etc., et qu'en toutes ces choses elle a bien fait, obéissant au commandement de Dieu.

VI. Elle avoue avoir écrit des lettres portant les noms *Jesus*, *Maria*, et quelquefois elle les a marquées d'une croix pour qu'on fît le contraire de ce qu'elle disait. Elle a menacé de faire périr ceux qui n'obéiraient pas à ses lettres, et elle dit souvent qu'elle n'a rien fait que par révélation et commandement de Dieu.

Le document expose ensuite :

Son voyage auprès de Robert de Baudricourt et du roi (VII);

L'affaire de Beaurevoir, et comment elle s'est précipitée de la tour, aimant mieux mourir que d'être livrée à ses ennemis (VIII);

La promesse de salut que lui ont faite les saintes, si elle garde la virginité tant en son corps qu'en son âme; l'assurance qu'elle en a et la confiance où elle est de n'avoir jamais fait œuvre de péché mortel (IX) ;

Son affirmation que Dieu aime certaines personnes, comme elle le sait de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qui lui parlent français et non anglais, parce qu'elles ne sont pas du parti des Anglais (X) ;

Les révérences et les honneurs qu'elle rend à saint Michel et à ses saintes, les invocations qu'elle leur adresse, l'obéissance qu'elle leur a vouée, sans consulter ni père ni mère, ni curé, ni homme d'Église; la croyance qu'elle a en ses révélations aussi fermement qu'en la foi chrétienne ; et ce qu'elle ajoute que, si le malin esprit se présentait à elle sous le nom de saint Michel, elle le saurait bien reconnaître (XI).

Il termine par l'accusation capitale : Elle a dit que, si l'Église lui voulait faire faire quelque chose de contraire au commandement qu'elle dit avoir reçu de Dieu, elle ne le ferait pour chose que ce fût; qu'elle ne veut s'en rapporter à la détermination de l'Église militante ni d'aucun homme au monde, mais à Dieu seul; qu'en répondant ainsi elle ne prend pas sa réponse de sa tête, mais du commandement de ses voix, et cela bien qu'on lui

ait souvent fait connaître l'article *Unam sanctam Ecclesiam catholicam*, en lui expliquant que tout fidèle est tenu d'obéir et de soumettre ses dits et faits à l'Église militante, principalement en matière de foi et en ce qui touche la doctrine sacrée et les sanctions ecclésiastiques (XII)¹.

Cet acte, qui prétend résumer tout le débat, et que l'on pose comme fondement au procès, ne fut point communiqué à l'accusée. On n'a donc pu le rectifier sur ses réclamations ; on n'a pu y consigner ses répliques. C'est une œuvre clandestine qui va directement du juge aux docteurs dont il veut solliciter les lumières : mais qu'en doit-on attendre, si la réponse est dictée par la forme même de la question ? Les demandeurs au jugement de réhabilitation insistent avec beaucoup de force sur l'illégalité de ce procédé, et, fût-il légal en soi, ils ont signalé un fait qui, à lui seul, suffirait pour l'entacher de fraude : c'est que non-seulement Jeanne n'a pas été mise en demeure de contester les douze articles, mais de plus que des corrections arrêtées par les assesseurs eux-mêmes n'y ont pas été faites, et que la pièce, déclarée inexacte, a été envoyée par le juge aux docteurs telle qu'il l'avait d'abord rédigée².

1. T. I, p. 328-336. L'Averdy, en regard de chacun des douze articles, a rétabli les faits que l'accusation supprime ou altère (*Notice des man.*, t. III, p. 71-97).

2. *Les douze articles attaqués au procès de réhabilitation* : t. II, p. 174, etc. Thomas de Courcelles conjecture, sans oser l'affirmer,

Une note du greffier lui-même avait mis sur la voie de la fraude. Cette note, inscrite, à la date du 4 avril, en marge des douze articles, portait qu'ils différaient sur plusieurs points des déclarations de Jeanne et devaient être corrigés. Manchon, interrogé, reconnut qu'elle était de lui et ajouta qu'il ne croyait pas que les corrections aient pu être faites, car l'envoi du document se fit dès le lendemain. On ne s'était point borné pourtant à cette observation générale sur l'inexactitude des articles : on avait signalé les endroits à corriger et proposé les corrections à faire. Les demandeurs en ont donné pour preuve cinq feuilles de la main de Jacques de Touraine, où l'on retrouve les articles avec tant de changements et de contradictions dans la forme, tant d'additions et de corrections sur les marges et ailleurs, qu'il a été impossible de les reproduire au procès. Est-ce le brouillon des douze articles ou le brouillon de leur remaniement projeté? On pourrait hésiter à le dire, mais il y a une autre pièce qui lève le doute sur le fait en question : c'est une feuille produite par Manchon à son tour, feuille écrite de sa main et transcrite au procès par les nouveaux juges, où l'on trouve le texte même des modifications arrêtées par les assesseurs¹.

firmer, qu'ils ont été rédigés par N. Midi. Il ajoute qu'il ne sait si on arrêta qu'ils seraient corrigés, ni s'ils furent corrigés, t. III, p. 60.

1. *Note de Manchon* : « Ostensa etiam eidem loquenti quadam notula manu sua scripta, ut asseruit ipse loquens; mandatis etiam notariis in hujus processu ad recognoscendum hujusmodi notulam

Cette pièce, tout en justifiant le reproche fait aux premiers juges, en diminue à quelques égards la portée : car, si elle prouve que des corrections ont été demandées, elle montre aussi, par sa comparaison avec la rédaction définitive, que plusieurs ont été accueillies. Il est vrai que la plupart sont bien insignifiantes : il s'agit de diviser un article en deux (les articles II et III ne faisaient d'abord qu'un seul article), ou de modifier la rédaction dans ses termes plus que dans son esprit. Il en est même qui sont dans l'esprit de l'accusation. C'est conformément aux corrections proposées que l'on a introduit en deux endroits dans le texte officiel (I et IX) que Jeanne refusait de quitter l'habit d'homme, *si ce n'est par commandement de Dieu*, réserve dont l'accusateur lui faisait un

de data diei IV aprilis, anni Domini MCCCCXXXI ; in qua notula in gallico, contenta in processif expresse habetur quod hujusmodi duodecim articuli non erant bene confecti, sed a confessionibus saltem in parte extranei, et ob hoc veniebant corrigendi, etc. » T. III, p. 143 (Interr. de Manchon) ; cf. p. 196 (Int. de Taquel). — « Item, quod credunt quod de correctione hujusmodi articulorum facienda, ita fuit appunctuatum prout constat in dicta notula.... Sed si hujusmodi correctio fuit addita.... nesciunt. Tamen credunt quod non, quia constat ipsis per quamdam aliam notulam scriptam manu magistri G. de Estiveto.... quod fuerunt transmissi in crastinum per eundem de Estiveto sine correctione. » T. III, p. 144. — *Brouillon de J. de Touraine* : « Quinque folia papyrea, manu magistri Jac. de Turonia, ut dicitur, scripta, ubi ponuntur articuli... subalia et contraria in multis forma, cum multis additionibus et correctionibus. Quæ quidem quinque folia, quia ad verum transcribi vel grossari non possent, dictis additionibus tam in margine foliorum quam aliter factis.... » T. III, p. 232 (*Procès de réhab.*, chap. VI). Ce qui pourrait faire croire que c'est plutôt un projet de modification qu'un premier projet des douze articles mêmes, c'est que Thomas de Courcelles, on l'a vu, semble désigner comme auteur du travail principal Nicolas Midi.

grief particulier dans son réquisitoire (art 13). Mais il y en avait aussi qui la pouvaient décharger, et de celles-là on ne tient nul compte. D'après l'art. I, les voix ont promis que « par le secours et la médiation de cette femme le prince doit être rétabli. » La révision dit qu'il faut ajouter: « avec l'aide de Dieu. » On n'en fit rien. Dans l'article XII (XI ancien), la révision demande (ceci est capital) que l'on ajoute : « Elle déclare qu'elle est soumise à l'Église militante, Notre-Seigneur, premier servi, et pourvu que l'Église militante ne lui commande rien de contraire à ses révélations passées ou futures. » On trouva plus simple de mentionner le refus sans la déclaration de soumission¹.

Ainsi le grief demeure fondé. Mais, toutes les corrections eussent-elles été introduites, les douze articles n'en resteraient pas moins ce qu'ils sont, une œuvre déloyale et perfide, établissant en fait des choses qui ont toujours été niées, ou présentant les déclarations de Jeanne de telle sorte qu'elles perdent leur sens naturel pour prendre celui que leur veut donner l'accusation. On y dit que sainte Catherine et sainte Marguerite se sont, d'après ses aveux, montrées à elle corporellement près de *l'arbre des Fées* (ce rapprochement n'est pas sans intention); qu'elles lui ont commandé de partir à l'insu de ses parents (elle a dit le contraire) (I). On y raconte le signe donné au

1. *Les corrections* : voy. la reproduction de cette feuille, t. III, p. 238-240.

roi, sans aucun des traits qui peuvent en révéler l'allégorie ou en lever les contradictions apparentes (II). On tourne contre la solidité de sa foi ce qu'elle disait pour marquer, par le terme le plus fort, la fermeté de sa croyance à ce qui, pour elle, était l'évidence même : à savoir, qu'elle croit à ses apparitions comme elle croit à la Rédemption (III) : ses révélations deviennent des divinations suspectes (IV) ; son habit, une violation impudique des préceptes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et un sacrilège : il semble qu'elle ne l'ait pris que par dérèglement, ou par une dérision impie pour aller communier (V). Le signe de la croix dont elle marque ses lettres est une profanation (VI) ; sa mission, une révolte contre l'autorité paternelle (VII) ; sa tentative d'évasion, une tentative de suicide (VIII) ; son innocence, de l'orgueil (IX) ; son inspiration, de la témérité (X) ; sa vénération pour ses voix, de l'idolâtrie (XI) ; son refus de les mettre en question, un refus d'obéir à l'Église (XII).

Ce grief, postérieur au procès, en est devenu, il faut le dire, l'unique fondement. Car, sérieusement, qu'avait-on à reprocher à Jeanne ? Ses visions ? Aucun des juges n'avait l'idée de les déclarer impossibles. Ézéchiél avait eu des visions, et les histoires des saints en sont remplies. On avait le droit de les nier sans doute, mais il fallait tout l'aveuglement de la passion pour affirmer, en les réputant réelles, qu'elles venaient du démon. Quant à l'habit d'homme, elle avait à diverses reprises assez clairement répondu, et chacun eût pu faire la réponse

pour elle. La règle commune ne fait point loi pour tous les cas, et l'Église avait canonisé sainte Marine, qui prit et porta toute sa vie l'habit d'homme pour demeurer dans un couvent de moines. Que si d'ailleurs, pour absoudre Jeanne, il fallait une décision canonique, elle l'avait eue. La question avait été examinée et résolue par les docteurs de Charles VII. Or, Jeanne avait le droit de ne pas croire que ce que l'Église avait trouvé bon à Poitiers fût mauvais à Rouen, ni qu'il y eût plus d'autorité dans l'évêque de Beauvais que dans l'archevêque de Reims son métropolitain¹.

Restait donc la question de l'Église, question née du débat et où il avait paru si facile de mettre son ignorance en défaut. La première fois qu'on lui en parla, on l'a vu, elle profita de l'occasion pour demander pourquoi on ne l'y laissait point aller entendre la messe! et quand on lui eut expliqué la distinction des deux Églises, elle répondit, selon Massieu : « Vous me parlez d'Église militante et d'Église triomphante. Je n'entends rien à ces termes, mais je me veux soumettre à l'Église comme le doit une bonne chrétienne » : et elle l'avait bien montré à Poitiers. Là aussi elle avait affirmé ses visions, et elle n'avait pas refusé de les soumettre à l'examen des prélats et des docteurs.

1. *L'habit d'homme; exemple de sainte Marine* : « Et si Deo placuit Marina virgo, militans in habitu spirituali virili, quum tamen certa spiritualia intercipi non debeant ulla fraude neque dolo, quanto magis ista virgo sibylla in armis bellicis non offendit, sed ad defendendum et præcavendum pro republica et communi bono poterit militare! » T. III, p. 441 (*Sibylla francica*).

Pendant trois semaines ils l'avaient éprouvée avec toutes sortes de précautions et de scrupules, comme en témoignent, sinon ces registres si malheureusement perdus, auxquels Jeanne renvoie plusieurs fois, au moins les résultats qu'on en publia. Ils l'avaient éprouvée, et ils l'avaient approuvée. C'était une sanction ecclésiastique comme une autre ; et ici encore elle avait bien le droit de ne pas vouloir soumettre la décision du métropolitain au suffragant, le jugement d'hommes défiants, mais équitables et sincères, au jugement de ses ennemis¹.

C'est à cela que se borne au fond le refus que le procès-verbal de Rouen constate. Mais ce procès-verbal le montre aussi : tout en maintenant la vérité de ses révélations, Jeanne acceptait toujours le jugement de l'Église là où elle la trouvait libre et impartiale, c'est-à-dire, dans son chef; et les témoignages consignés au procès de réhabilitation reproduisent sa réponse dans une forme qui fait voir clairement le fond de sa pensée quand elle répondait à des instances sans bonne foi. Comme on la sollicitait de se soumettre à l'Église : « Qu'est-ce que l'Église? » dit-elle. On lui dit que c'était le Pape, les prélats et tous ceux qui président en l'Église militante. Elle répondit qu'elle se soumettait volon-

1. *L'Église mal entendue de Jeanne* : « Quod diligit eam.... et ipsa non est quæ debeat impediri de eundo ad ecclesiam, nec de audiendo missam. Intellexit ergo quadam simplicitate, per illa verba, per *ecclesiam*, murorum ambitum et materiale ecclesiam contineri. » T. II, p. 52 (Th. de Leliis, art. 12). — *Déposit. de Mas-sieu* : t. II, p. 333. — *Décision de Poitiers* : voy, ci-dessus, t.I, p. 121, et *Procès*, t. III, p. 391.

tiers au Pape, requérant être menée à lui, mais qu'elle ne se soumettait point au jugement de ses ennemis et en particulier de l'évêque de Beauvais, « parce que, lui dit-elle, vous êtes mon ennemi capital. » Isambard de la Pierre lui conseilla de se soumettre au concile général de Bâle qui venait de se réunir (le 6 mars 1431). Elle demanda ce que c'était que concile général; et comme il lui expliquait que c'était une assemblée de l'Église universelle et de la chrétienté, et qu'en ce concile il y en avait autant de son parti que du parti des Anglais : « Oh! s'écria-t-elle, puisque en ce lieu sont aucuns de notre parti, je veux bien me rendre et soumettre au concile de Bâle. — Taisez-vous, de par le diable ! » cria l'évêque un peu trop tard : il avait bien laissé faire la demande, il ne s'attendait pas à la réponse¹.

Le procès-verbal n'a mentionné ni l'une ni l'autre. Il ne parle dans les interrogatoires que de la soumission au Pape en cette forme : « qu'elle soit menée devant lui, et puis répondra devant lui tout ce qu'elle doit répondre » (*séance du 17 mars*). Mais on apprend par la déposition d'Isambard de la Pierre, qui, au témoignage du même document

1. *Soumission au pape*: t. I, p. 185 (interr. du 17 mars). — *Dépos. dis. de la Pierre* : t. II, p. 4. 5; cf. p. 304, 349 et 351 (*id.*) ; — *de Martin Ladvenu* : t. II, p. 308 (M. Ladvenu). « Dum responderetur sibi quod erat papa et prælati repræsentantes.... respondit quod se submittebat judicio summi pontificis, rogando quod ad eum duceretur, etc. » T. III, p. 167 (*id.*). t. II. p. 358 (R. de Grouchet); p. 319 (Taquel); t. III, p. 132 (Miget); p. 176 (Fabri).

officiel, était présent à la séance ainsi que l'évêque, pourquoi le reste ne s'y trouve pas. Le greffier demandant à Pierre Cauchon s'il devait écrire la soumission de Jeanne au concile, l'évêque lui dit que ce n'était pas nécessaire. « Ah! reprit Jeanne, vous écrivez bien ce qui est contre moi, mais vous ne voulez pas écrire ce qui est pour moi¹. »

Voilà donc les douze articles, voilà leur sincérité, leur exactitude ! Ce ne sont pas seulement des points de droit que l'on soumet à la discussion des légistes ; ce sont des faits qu'on suppose établis, faits affirmés d'autant plus hardiment que l'accusée n'est point appelée à y contredire, et qu'on a eu soin de taire les démentis qu'elle y a donnés. C'est donc en toute sécurité que l'évêque, dans sa lettre du 5 avril, invite les maîtres et les docteurs à lui donner leur avis sur la pièce qu'il leur envoie, et les prie de lui faire connaître par écrit, avant le mardi suivant, ce qu'ils en pensent : « si les choses arguées leur paraissent contraires à la foi orthodoxe, à l'Écriture et à la détermination de l'Église romaine ou des docteurs approuvés par l'Église et aux sanctions canoniques ; scandaleuses, téméraires, per-

1. « Et le lendemain qu'elle fut ainsi advertie, elle dit qu'elle se voudroit bien soubmettre à nostre saint père le Pape et au sacré concilie. Et quant monseigneur de Beauvais oyt cette parole, demanda qui avoit esté parler à elle le jour de devant, et manda le garde anglois d'icelle Pucelle,... et pour ce, en l'absence d'iceulx *de Fonte* et religieux, ledit évesque se courrouça très-fort contre maistre Jehan *Magistri*, vicaire de l'inquisiteur, en les menassant très-fort de leur faire desplaisir. Et quant ledit *de Fonte* eut de ce cognoissance et qu'il estoit menacé pour icelle cause, se partit de ceste cité de Rouen, et depuis n'y retourna. » T. II, p. 13.

turbatrices de la chose publique, injurieuses ou entachées de crimes contre les bonnes mœurs. » Les qualifications qu'il sollicite sont tout entières dans ces lignes. Sa lettre d'envoi contient en résumé la réponse qu'il attend¹.

1. T. I, p. 327. Malgré notre application à retrancher toute discussion du récit des faits, nous n'avons pu supprimer entièrement cet examen des douze articles, parce qu'il nous permet de signaler la fraude et la malice des juges, ce qui est bien aussi un trait de l'histoire. Il nous offre d'ailleurs un cadre où viennent se placer naturellement des paroles de Jeanne qui, omises ou altérées dans les actes du premier procès et recueillies dans le second, ne peuvent sans doute être introduites contre la foi du procès-verbal dans l'exposé des interrogatoires, mais qui ont au moins le droit d'être mises en regard de la version des premiers juges. Pour le complément de cet examen, voyez le n° XVII aux Appendices à la fin de ce volume.

III

LES CONSULTATIONS ET L'ADMONITION CHARITABLE.

On réunit d'abord un certain nombre de consultants (seize docteurs et six bacheliers), dont la réponse devait donner le ton aux autres. Ils s'assemblèrent le jeudi 12 avril, sous la présidence d'Érard Émengard, dans la chapelle du palais archiépiscopal de Rouen, et déclarèrent que, considérant la qualité de la personne, ses dits, ses faits et le mode de ses apparitions, etc., ces révélations leur paraissaient fictives ou procédant du diable; les divinations, superstitieuses; les faits, scandaleux et impies; les paroles, présomptueuses et téméraires. Ils y relèvent bien d'autres crimes encore : blasphème envers Dieu et les saintes, impiétés envers les parents, violation du précepte de l'amour du prochain, idolâtrie, schisme touchant l'unité et l'autorité de l'Église, et soupçon d'hérésie. Croire que ces apparitions sont de saint Michel, etc., comme on croit à la foi chrétienne, c'est être véhément.

mentement suspect d'errer dans la foi ; dire qu'on a bien fait en ne recevant pas les sacrements dans le temps marqué par l'Église et qu'on l'a fait par le commandement de Dieu, c'est blasphémer contre Dieu¹.

Les autres avis ne tardèrent pas à suivre ; la délibération des seize consultants donnait un point d'appui aux plus incertains. La plupart s'y réfèrent absolument, quelques-uns avec des sentiments d'humilité, d'autres avec un empressement qui va au-devant de tous les désirs du juge : « Que peut mon ignorance, dit Gilles, abbé de Fécamp, après tant de savants hommes comme on n'en trouverait pas dans l'univers entier ? Très-Révérénd Père, ordonnez-moi tout ce que vous voudrez. Pour accomplir vos ordres, ma force pourra faillir, mais non ma volonté. » L'évêque de Coutances, s'excusant d'avoir à juger une œuvre si bien élaborée, prend, pour exprimer son avis, les termes mêmes de la lettre d'envoi de P. Cauchon. Plusieurs vont déjà jusqu'à l'application de la peine : Si elle ne renonce point à ses erreurs, qu'on la livre au bras séculier ; si elle y renonce, qu'on la garde en prison, « au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, » pour qu'elle pleure ses péchés et n'y retombe plus. D'autres, tout en approuvant, font pourtant quelques réserves. Onze avocats de Rouen, réunis après les docteurs dans la chapelle de l'archevêché, donnent

1. T. I, p. 337-340. — Parmi ces consultants se trouve Isambard de la Pierre.

une consultation conforme : « A moins pourtant, disent-ils, que ces révélations ne viennent de Dieu. » Ils se hâtent d'ajouter que cela ne leur paraît pas croyable et s'en rapportent aux théologiens. Trois bacheliers en théologie avaient aussi déclaré que tout dépendait de l'origine de ces révélations, et que, si elles venaient de Dieu (ce qui, ajoutaient-ils, n'est pas établi), ils ne pourraient interpréter à mal le dire de Jeanne. Mais un évêque (l'évêque de Lisieux) avait déclaré que, vu, entre autres choses, « la basse condition de la personne, » on ne devait pas croire qu'elles lui vinssent de Dieu¹.

D'autres, tout en répondant selon le vœu de l'évêque, demandaient que l'on consultât l'Université de Paris, ou se réservaient de se rallier, même après leur avis donné, à sa réponse. Le chapitre de Rouen, malgré quelques adhésions individuelles, se montra peu pressé de se prononcer en cette matière. Lorsqu'on le convoqua pour la première fois, le 13 avril, on ne put réunir qu'une vingtaine de membres. Ils s'ajournèrent au lendemain, avec menace de retenir les distributions

1. *Adhésion à la délibération des consultants* : J. Basset, t. I, p. 342; J. Guesdon, J. Maugier, p. 345; J. Brullot, p. 346; N. de Venderez, p. 347; N. Caval, p. 349; J. de Châtillon, p. 351; J. Bouesgue, J. Guarin, p. 352. — *Réponse de l'abbé de Fécamp* : p. 344; *de l'évêque de Coutances* : p. 361. — *Avis avec détermination de la peine* : J. Gastinel, p. 342; A. Moret et J. de Quemino, p. 357. — *Avis des trois avocats de Rouen* : p. 358; *des trois bacheliers* (P. Minier, J. Pigache et R. de Grouchet) : p. 369. « Voilà donc ce que vous avez fait ! » leur dit l'évêque en colère, t. II, p. 359 (R. de Grouchet) ; p. 325 (N. de Houppesville) ; — *de l'évêque de Lisieux* (l'Italien Zano de Castiglione) : t. I, p. 365.

pendant huit jours à qui ne viendrait pas. Ils furent trente et un alors, et décidèrent que, pour donner un avis plus sûr, ils attendraient qu'on leur mît sous les yeux la délibération de l'Université de Paris. Les abbés de Jumièges et de Corneilles avaient réclamé la même chose, mais l'évêque se fâcha, et, comme il insistait, ils réduisirent leur réponse à quatre points : 1° l'autorité de l'Église : Jeanne se rendrait suspecte en refusant de s'y soumettre; 2° et 3° les révélations en général et l'ordre de Dieu de porter l'habit d'homme : au premier abord, on n'y pouvait croire, faute de miracle ou d'une évidente sainteté ; 4° qu'elle n'est pas en péché mortel : Dieu seul le sait; et comme ils ne peuvent sonder les choses secrètes, et que d'ailleurs ils n'ont pas assisté à l'examen de Jeanne, ils s'en remettent aux théologiens¹.

Parmi ces réponses, on en trouve une encore fort longuement motivée, et de nature à plaire à l'évêque par ses développements, sauf un point, cependant. L'auteur trouve qu'en prenant l'habit d'homme Jeanne a fait une action « indécente, indigne d'une femme qui se dit Pucelle; — à moins pourtant, ajoute-t-il, qu'elle ne l'ait fait pour se défendre

1. *Référence à l'Université de Paris*: Robert Barbier et J. Alespée, t. 1, p. 350. — *Délibération du chapitre de Rouen* : p. 354. M. Chérueil a fait remarquer que la délibération produite au *Procès* (p. 353-356) n'est signée de personne, et il a constaté qu'elle ne se trouve pas dans les registres capitulaires. Elle a donc été tacitement désavouée par le chapitre (*Jeanne d'Arc à Rouen*, extrait de la Revue de Rouen et de la Normandie, juin 1845). — *Les abbés de Jumièges et de Corneilles* : p. 357.

contre la violence et garder sa virginité¹. » L'accusation n'avait jamais paru se douter de cette raison-là ! De plus, il concluait que pour donner à la sentence plus de force et de sûreté et la défendre contre tout soupçon d'injustice, pour l'honneur de la majesté royale et de l'évêque, et pour la paix de la conscience de plusieurs, il convenait de soumettre les assertions de Jeanne à l'examen du souverain Pontife².

Ni l'évêque de Beauvais, ni ses adhérents, ne se souciaient de renvoyer la question au souverain Pontife. Quant à l'Université de Paris, sa décision leur était moins suspecte. Six de ses membres avaient assisté au procès dès le commencement : trois d'entre eux, Jean Beaupère, Jacques de Tournaine et Nicolas Midi, devaient lui porter la pièce qui tenait lieu des débats, les douze articles. Mais pour aller plus avant on n'attendit pas sa réponse.

1. T. I, p. 374 (R. Le Sauvage).

2. Plusieurs réponses contraires aux vues de l'évêque ne furent pas insérées au procès. On en peut donner pour exemple celle de l'évêque d'Avranches, au témoignage d'Isambard de la Pierre. Il dit, t. II, p. 5 : « que lui-mesme en personne fut pardevers l'évesque d'Avranches, fort ancien et bon clerc, lequel, comme les autres, avoit esté requis et prié sur ce cas donner son oppinion. Pour ce, ledit évesque interroqua le tesmoing envoyé pardevers lui, que disoit et déterminoit monseigneur saint Thomas touchant la submission que on doit faire à l'Église. Et celui qui parle bailla par escript audit évesque la détermination de saint Thomas, lequel dit : « Es choses douteuses qui touchent la foy, l'on doit toujours « recourir au Pape ou au général concile. » Le bon évesque fut de cette opinion, et sembla estre mal content de la délibération qu'on avoit faicte par-deçà de cela. N'a point esté mise par escript la détermination; ce qu'on a laissé par malice. »

Jeanne était tombée malade ; grand trouble parmi les Anglais : si elle échappait à la condamnation par la mort ! Des médecins furent mandés aussitôt par le cardinal de Winchester et le comte de Warwick. « Prenez-en bien soin, dit le comte : le roi ne veut pour rien au monde qu'elle meure de mort naturelle. Le roi l'a chère, car il l'a achetée cher et ne veut pas qu'elle meure, si ce n'est par justice et qu'elle soit brûlée. Faites donc en sorte qu'elle guérisse. »

Les médecins l'allèrent voir, conduits par Jean d'Estivet. Ils lui demandèrent d'où lui venait son mal.

« L'évêque de Beauvais, dit Jeanne, m'a envoyé une carpe, dont j'ai mangé, et c'est peut-être la cause de ma maladie.

— Paillarde ! s'écria le promoteur, tu as mangé des harengs (*halleca*) et autres choses qui t'ont fait mal. »

Les médecins, lui trouvant de la fièvre, crurent qu'une saignée serait bonne, et le dirent au comte de Warwick. « Gardez-vous de la saigner, dit le comte : elle est rusée, elle pourrait se tuer. » On la saigna pourtant, et elle se trouva mieux. Mais Jean d'Estivet revint la voir, et, tout ému encore du péril qu'avait couru l'édifice de son accusation, il redoubla d'injures, à tel point que Jeanne en reprit la fièvre. Le comte, inquiet, intima au promoteur de ne plus l'injurier à l'avenir⁴.

1. *Jeanne malade* : « Quæ respondit quod sibi fuerat missa quæ-

Cet incident avait montré qu'il fallait se hâter. Jeanne n'était point encore remise, que l'évêque voulut, sans plus attendre, donner suite aux consultations qu'il avait déjà réunies. Il vint donc, avec plusieurs docteurs, la trouver dans sa prison, afin de lui faire les exhortations charitables qui étaient un premier degré pour la mener au bûcher. Il lui représenta que, parmi ses réponses, plusieurs avaient paru à de savants hommes mettre la foi en péril; et comme elle était sans lettres, sans connaissance des Écritures, il lui offrait de remettre à des hommes de probité et de science le soin de l'instruire : elle n'avait qu'à choisir parmi les docteurs présents ou désigner quelque autre, si elle en savait de capables : « Nous sommes, ajouta-t-il, des gens d'Église, disposés par notre

dam carpa per episcopum Belvacensem, de qua comederat, et dubitabat quod esset causa suæ infirmitatis. Audivit ab aliquibus ibidem præsentibus quod ipsa passa fuerat multum vomitum. » T. III, p. 49 (J. Tiphaine). — « Quia pro nullo rex volebat quod sua morte naturali moreretur : rex enim eam habebat caram et care emerat, nec volebat quod obiret, nisi cum justitia, et quod esset combusta. » *Ibid*, p. 51 (G. de la Chambre). — *Injures de J. d'Estivet* : *ibid.*, p. 49 et 52; cf. p. 162 (G. Colles). — Dans la *Vie de Jeanne d'Arc*, par l'auteur de la *duchesse d'Orléans*, ces mots : *invenerunt eam febricitantem : quare concluderunt phlebotomiam*. « Ils trouvèrent qu'elle avait la fièvre et ordonnèrent une saignée, » sont traduits : « Ils rapportèrent à Warwick qu'elle était atteinte d'une *phlébotomie* (*Vie de Jeanne d'Arc*, p. 252). Le remède est devenu le mal ; et, quand malgré les appréhensions du duc de Warwick, qui craignait que Jeanne n'en profitât pour se faire mourir, la saignée fut en effet pratiquée (*et nihilominus habuit phlebotomiam*), l'auteur traduit encore : « Car, nous dit Guillaume de la Chambre, elle avait bien une *phlébotomie* ! » Le mot *phlébotomie* n'est pourtant pas tellement grec qu'on ne le trouve dans le dictionnaire de l'Académie française.

volonté comme par notre vocation à vous procurer par toutes les voies possibles le salut de l'âme et du corps, comme nous le ferions pour nos proches ou pour nous-mêmes. Nous voulons faire ce que fait l'Église, qui ne ferme pas son sein à qui lui revient. » Il finissait en l'adjuvant de tenir grand compte de cette admonition salutaire : car, si elle y contredisait pour s'en tenir à son sens propre et à sa tête sans expérience, il la faudrait abandonner ; et elle pouvait voir à quel péril elle s'exposait. Il l'en voulait préserver de toute sa force et de toute son affection¹.

Jeanne répondit en le remerciant de ce qu'il lui disait pour son salut, et elle ajouta :

« Il me semble, vu la maladie que j'ai, que je suis en grand péril de mort ; s'il en est ainsi, que Dieu veuille faire son plaisir de moi, je vous requiers avoir confession et mon Sauveur aussi, et qu'on me mette en la terre sainte.

— Si vous voulez, dit l'évêque, avoir les sacrements de l'Église, il faudrait que vous fissiez comme les bons catholiques doivent faire, et que vous vous soumissiez à la sainte Église.

— Je ne vous en saurais maintenant autre chose dire.

— Plus vous craignez pour votre vie, plus vous devriez amender votre vie ; vous n'auriez pas les droits de l'Église comme catholique, si vous ne vous soumettiez à l'Église.

— Si le corps meurt en prison, je m'attends que vous le fassiez mettre en terre sainte; si vous ne le faites mettre, je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Autrefois vous aviez dit en votre procès que, si vous aviez fait ou dit quelque chose qui fût contre notre foi chrétienne, vous ne le voudriez soutenir.

— Je m'en attends à la réponse que j'en ai faite et à Notre-Seigneur.

— Vous avez dit avoir eu plusieurs fois révélations de par Dieu, par saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite : s'il venait aucune bonne créature qui affirmât avoir eu révélation de par Dieu louchant votre fait, la croiriez-vous ?

— Il n'y a chrétien au monde qui vînt devers moi se disant avoir eu révélation, que je ne sache s'il dit vrai ou non ; je le saurais par sainte Catherine et sainte Marguerite.

— N' imaginez-vous point que Dieu puisse révéler à une bonne créature quelque chose qui vous soit inconnu ?

— Il est bon à savoir que oui, mais je n'en croirais homme ni femme, si je n'avais aucun signe.

— Croyez-vous que la sainte Écriture soit révélée de Dieu ?

— Vous le savez bien, et il est bon à savoir que oui¹. »

On la somma de nouveau de prendre conseil des

1. T. I, 377-379.

clercs et des docteurs, et on lui demanda, pour finir, si elle se soumettait, elle et ses faits, à notre sainte mère l'Église. Elle répondit :

« Quelque chose qui m'en doive advenir, je n'en ferai ou dirai autre chose que ce que j'ai dit devant, au procès. »

Les docteurs qui accompagnaient l'évêque prirent tour à tour la parole, alléguant les autorités de l'Écriture et des exemples pour l'amener à se soumettre. Nicolas Midi lui cita, entre autres, le passage de saint Mathieu : « Si votre frère a péché contre vous, etc., » et ce qui suit : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » Il le lui dit en français, et il lui représenta que, si elle ne voulait se soumettre à l'Église, il faudrait qu'on l'abandonnât comme une Sarrasine.

Jeanne répondit :

« Je suis bonne chrétienne, j'ai bien été baptisée, et je mourrai comme une bonne chrétienne.

— Puisque vous requérez que l'Église vous donne votre Créateur, soumettez-vous à l'Église, et on promettra de vous le donner.

— Je n'en répondrai autre chose que ce que j'ai fait : J'aime Dieu, je le sers, je suis bonne chrétienne, et je voudrais aider et soutenir l'Eglise de tout mon pouvoir.

— Ne voudriez-vous pas, dit l'évêque, qui avait son projet, que l'on ordonnât une belle et notable

procession pour vous réduire en bon état, si vous n'y êtes ?

— Je veux très-bien que l'Église et les catholiques prient pour moi¹. »

Cependant, parmi les docteurs consultés, plusieurs avaient été d'avis que Jeanne fût de nouveau instruite et admonestée sur les faits mis à sa charge. Il fallait donc la placer en présence des douze articles, et c'était s'exposer à lui faire publiquement renier, comme à elle inconnu, cet acte que l'on devait croire avoué par elle comme résumé des débats. L'évêque, sans aller à l'encontre des opinions exprimées, s'appropriâ la chose de manière à ne rien compromettre. Il sut s'arranger de telle sorte que Jeanne, qui ne connaissait point les articles, loin de soupçonner dans la communication une pièce officielle, y vît tout simplement une admonition comme une autre, et que les assesseurs, qui les connaissaient, trouvassent dans son silence à la lecture une preuve, s'ils en avaient besoin, qu'en leur forme originale ils lui avaient été depuis longtemps communiqués².

Le mercredi 2 mai, il réunit tous les assesseurs dans la salle ordinaire du château de Rouen, près la grande salle, et leur fit une allocution. Il leur exposait que les aveux de Jeanne, résumés en un certain nombre d'articles, ayant été soumis aux docteurs, les réponses déjà arrivées la jugeaient

1. T. I, p. 379-381.

2, *Tactique du juge dans les admonitions* : Lebrun des Charmettes, t. IV, p. 75 et 105.

coupable en bien des points. Cependant, avant qu'il prononçât définitivement sur elle, plusieurs ont cru qu'il fallait l'instruire encore de ses erreurs et tenter de la ramener à la vérité. Il l'a fait, et il y a employé plusieurs notables docteurs en théologie : mais, l'astuce du diable prévalant, rien n'y a servi encore. L'admonition privée n'ayant point porté de fruit, il lui a paru opportun de recourir à une admonition publique, pensant que la présence et les exhortations du grand nombre la ramèneraient plus facilement à l'obéissance et à l'humilité : c'est pourquoi il a désigné un savant et ancien maître en théologie, Jean de Châtillon, archidiacre d'Évreux, pour s'acquitter de cette charge. Et il annonça que Jeanne allait comparaître devant l'assemblée¹.

Jeanne fut amenée, et l'évêque l'engagea à se rendre aux exhortations qu'on lui allait faire : sinon, elle se mettrait en péril pour l'âme et pour le corps. Alors l'archidiacre, prenant la parole, commença par lui remontrer que tous les fidèles chrétiens étaient tenus de croire les articles de foi, et l'invita, par forme de monition générale, à corriger et réformer ses faits et dits selon la délibération des docteurs.

Comme il tenait à la main le texte de ses exhortations : « Lisez votre livre, dit Jeanne, et puis je

1. *Procès*, t. I, p. 381-384. — Plus de soixante assesseurs se rendirent à la convocation.

vous répondrai. Je m'attends de tout à Dieu mon Créateur ; je l'aime de tout mon cœur.

— Voulez-vous répondre d'abord à ce qui vient de vous être remontré?

— Je m'attends à mon juge: c'est le Roi du ciel et de la terre¹. »

L'archidiacre lut donc le discours qu'il avait écrit : c'étaient les douze articles réduits à six, mais sous une forme singulièrement tempérée par les raisons qu'on donne à Jeanne et les considérations qu'on y ajoute pour la convaincre ou la séduire.

Après lui avoir rappelé qu'elle a promis de s'amender, si les clercs trouvaient dans ses dits ou dans ses faits quelque chose à reprendre (I), il lui signale les points notés à ce titre par les docteurs : son refus de soumettre ses apparitions à l'Église ou à homme qui vive (II) ; son obstination coupable à garder l'habit d'homme (III) ; à dire qu'en le gardant elle ne pèche pas (IV) ; à soutenir des révélations indignes, par leur nature, de l'origine qu'elle leur attribue, et capables d'entraîner le peuple dans l'erreur (V) : révélations qui l'ont poussée elle-même à des témérités de toute sorte, en actes ou en paroles, comme quand elle prétend annoncer l'avenir, savoir qui Dieu aime, etc., ou quand elle rend honneur à des apparitions qu'elle n'a pas raison suffisante (n'ayant pas même consulté son curé) de croire de bons esprits (VI)².

1. T. I, p. 385.

2. *Ibid.*, p. 386-392.

Cette remontrance fut faite à Jeanne en français, et sur plusieurs points on la pressa d'y répondre.

Après qu'on lui eut déclaré ce qu'était l'Église militante, et qu'on l'eut pressée d'y croire et de s'y soumettre :

« Je crois bien l'Église d'ici-bas, dit-elle, mais de mes faits et dits, ainsi qu'autrefois je l'ai dit, je m'attends et rapporte à Dieu.

— Croyez-vous que l'Église puisse se tromper?

— Je crois bien que l'Église militante ne peut errer ou faillir, mais, quant à mes dits et mes faits, je m'en rapporte à Dieu qui m'a fait faire ce que j'ai fait. »

Elle ajouta qu'elle se soumettait à Dieu son Créateur qui lui a fait faire ces choses, et s'en rapportait à lui, à sa propre personne.

« Voulez-vous dire que vous n'avez point de juge sur la terre ? et notre saint père le Pape n'est-il pas votre juge ?

— Je ne vous en dirai autre chose. J'ai bon maître, c'est à savoir Notre-Seigneur, à qui je m'attends de tout, et non à autre.

— Si vous ne voulez croire l'Église et l'article *Ecclesiam sanctam catholicam*, vous serez hérétique en vous y obtenant, et punie de feu par la sentence d'autres juges.

— Je ne vous en dirai autre chose ; et si je voyais le feu, si dirais-je ce que je vous dis, et n'en ferais autre chose. »

(*Superba responsio* ! écrit le greffier en marge de son procès-verbal.)

« Si le concile général, comme noire saint Père, les cardinaux et autres membres de l'Église, étaient ici, voudriez-vous vous en rapporter et vous soumettre à eux ?

— Vous n'en tirerez de moi autre chose. »

Mais le juge insista :

« Voulez-vous vous soumettre à notre saint père le Pape ?

— Menez-m'y, et je lui répondrai¹. »

C'était une réponse sérieuse à une question qui ne l'était pas : car personne dans le parti anglais ne voulait de l'appel au Pape. Le juge vit qu'il était allé trop loin et changea de matière².

Il passa à la question de l'habit et ne fut pas plus heureux. Jeanne, faisant tomber d'un mot toutes les fausses imputations de ses accusateurs, répondit qu'elle voulait bien prendre longue robe et chaperon de femme pour aller à l'église et recevoir son Sauveur, comme elle l'avait dit autrefois, pourvu que tantôt après elle le quittât et reprît l'autre. On insista sur ce qu'elle l'avait pris sans nécessité, et spécialement depuis qu'elle était en

1. A cette séance pourrait se rapporter la déclaration de Marguerie, qu'il a ouï dire à Jeanne que pour certaines choses elle ne croirait ni prélat, ni Pape, ni personne, parce qu'elle les tenait de Dieu (t. III, p. 454). Marguerie, du reste, n'est pas une autorité qui ajoute beaucoup au procès-verbal : c'est un des assesseurs qui ont condamné Jeanne (t. I, p. 464). Il peut tenir plus que d'autres (Ladvenu et Isambard de la Pierre) à justifier le jugement.

2. T. I, p. 392-394. — *Note du greffier* : dans le ms. 5965, fol. 129, r^o (Bibl. nat. Fonds latin).

prison. Et elle, sans rien dire des raisons impérieuses qui le lui faisaient garder en prison, elle répondit :

« Quand j'aurai fait ce pour quoi je suis envoyée de par Dieu, je prendrai habit de femme.

— Croyez-vous faire bien de prendre habit d'homme? dit le juge, suivant imperturbablement son thème.

— Je m'en attends à Notre-Seigneur. »

Et comme le juge lui remontrait qu'en prétendant qu'elle faisait bien, et en disant que Dieu et les saints le lui faisaient faire, elle les blasphémait, elle répondit simplement :

« Je ne blasphème point Dieu ni ses saints. »

On insista encore pour qu'elle renonçât à porter l'habit d'homme et à croire qu'elle faisait bien de le porter, mais elle dit qu'elle n'en ferait autre chose¹.

On en vint alors à ses apparitions : si elles n'étaient feintes, elles étaient diaboliques; on n'admettait pas d'autre alternative. On lui demanda si, toutes les fois que sainte Catherine et sainte Marguerite venaient, elle se signait du signe de la croix.

« Quelquefois, dit-elle, sans attacher à la question d'autre importance, je fais le signe de la croix ; d'autres fois, non. »

De ses révélations et de ses prédictions, elle dit

1. T. I, p. 394-395.

qu'elle s'en rapportait à son juge, c'est à savoir Dieu, et ajouta qu'elles lui venaient de Dieu sans autre intermédiaire. Quant au signe donné au roi, on lui demanda si elle voulait s'en remettre à l'archevêque de Reims, au sire de Boussac, à Charles de Bourbon, à La Trémouille ou à La Hire, qui étaient présents, avait-elle dit, quand l'ange apporta la couronne, ou si elle voulait s'en rapporter à d'autres de son parti, qui écriraient sous leur sceau ce qui en était.

« Baillez-moi un messenger, dit-elle, et je leur écrirai de tout ce procès. »

Ce n'est que dans ces conditions et sous cette forme qu'elle accepta de s'en rapporter à eux.

« Si on vous envoie trois ou quatre chevaliers de votre parti, qui viennent ici par sauf-conduit, voudrez-vous vous en remettre à eux de vos apparitions et des choses contenues en ce procès?

— Qu'on les fasse venir, et je répondrai. »

On lui demanda enfin si elle voulait s'en référer à l'Église de Poitiers où elle avait été examinée. Mais Jeanne, excédée de ces offres sans bonne foi :

« Me cuidez-vous (croyez-vous) prendre par cette manière, et par là m'attirer à vous¹ ? »

On conclut en l'exhortant en général à se soumettre à l'Église, sous peine d'être laissée par l'Église : « Et si l'Église vous laissait, continuait le juge, vous seriez en grand péril de corps et

1. T. I, p. 395-397.

d'âme, car vous pourriez bien encourir la peine du feu éternel quant à l'âme, et du feu temporel quant au corps par la sentence d'autres juges. »

Elle répondit :

« Vous ne ferez jà ce que vous dites contre moi, qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme. »

On lui demanda de dire une cause pour quoi elle ne s'en rapportait point à l'Église. Elle aurait pu dire qu'elle ne s'en rapportait point à l'église des Anglais, mais elle ne voulut faire aucune autre réponse. Vainement les docteurs insistèrent tour à tour dans le même sens : ils n'obtinrent rien de plus. Enfin l'évêque l'avertit d'y faire bien attention et de se bien aviser sur les admonitions et conseils charitables qu'elle venait de recevoir.

« Quel temps me donnez-vous pour m'aviser ? dit Jeanne.

— C'est à présent même qu'il le faut faire. »

Et comme elle ne répondait pas davantage, l'évêque se retira, et elle fut ramenée à sa prison¹.

On voulut employer le dernier moyen pour la faire parler, la torture. Le 9 mai, l'évêque la fit mener dans la grosse tour du château de Rouen. Il avait avec lui l'abbé de Saint-Corneille de Compiègne, Jean de Châtillon et Guillaume Érard; André Marguerie et Nicolas de Venderez, archidiaques de Rouen; Guillaume Haiton et Aubert Morel, Nicolas Loyseleur et l'huissier Jean Massieu.

L'évêque lui signala plusieurs points de son procès où elle était soupçonnée de n'avoir pas dit la vérité; puis il lui dit que, si elle ne la voulait déclarer, on la mettrait à la torture, et il lui en montrait les instruments étalés à l'entour. Les bourreaux étaient là tout prêts à remplir leur office « pour la ramener dans les voies de la vérité, » comme disait l'évêque, « afin d'assurer par là le salut de son âme et de son corps, si gravement compromis par ses intentions erronées. »

Jeanne répondit :

« Vraiment, si vous me deviez faire détraire (arracher) les membres et faire partir l'âme hors du corps, si ne vous dirais-je autre chose; et si je vous disais autre chose, après je vous dirais toujours que vous me l'auriez fait dire par force. »

C'était d'un mot faire voir ce que vaut la torture. Elle ne refusa point d'ailleurs de parler, mais elle le fit pour confirmer toutes ses paroles. Elle dit que le lendemain de son dernier interrogatoire public, à la fête de la Sainte-Croix (3 mai), elle avait eu le secours de saint Gabriel :

« Et croyez que ce fut saint Gabriel, dit-elle : mes voix me l'on fait connaître. »

Elle dit encore qu'elle avait demandé conseil à ses voix pour savoir si elle devait se soumettre à l'Église comme on la pressait de le faire :

« Et elles m'ont dit, continua-t-elle, que, si je veux que Notre-Seigneur m'aide, je m'attende à lui de tous mes faits. »

Elle ajouta, contre les imputations qui rappor-

taient ses apparitions au malin esprit, qu'elle savait que Notre-Seigneur avait toujours été maître de ses faits, et que l'ennemi n'y avait jamais eu puissance. Enfin elle avoua qu'elle avait demandé à ses voix si elle serait brûlée :

« Et mes voix, dit-elle encore, m'ont répondu que je m'attende à notre Sire, et qu'il m'aidera. »

On lui reparla de la couronne donnée, selon qu'elle l'avait prétendu, à l'archevêque de Reims, et on lui demanda si elle voulait s'en rapporter à lui. Posée par les juges, la question ne pouvait pas être douteuse ; posée par Jeanne, rien n'eût été plus facile que de s'y entendre. Elle répondit :

« Faites-le venir et que je l'entende parler, et puis je vous répondrai. Il n'oserait dire le contraire de ce que je vous ai dit¹. »

Les juges, frappés de sa fermeté, comprirent que la torture n'y ferait rien, et crurent sage d'y surseoir. Ils se réunirent, le 12, pour en délibérer de nouveau, et résolurent d'y renoncer définitivement, les uns disant que la question était inutile, que l'on avait sans torture assez ample matière; les autres, que le procès était bien fait, et qu'il ne fallait point par là l'exposer à la calomnie. Dans la minorité qui approuvait la torture on compte

1. T. I, p. 399-400. Cf. t. III, p. 185 (Leparmentier, remplissant l'office de bourreau).

le jeune et brillant docteur Thomas de Courcelles, et celui qui s'était fait agréer comme confesseur de Jeanne, Nicolas Loyseleur¹.

1. T. I, p. 402-403.

IV

LA RÉPONSE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS ET LA DEUXIÈME ADMONITION.

Les choses marchaient vers la conclusion. Aussitôt après la séance du 2 mai, quand Jeanne eut publiquement refusé de s'en remettre, touchant ses faits, à la décision de l'Église dans les termes où on l'y invitait, le chapitre de Rouen se réunit et, renonçant au délai qu'il avait réclamé d'abord, il n'hésita plus à déclarer que l'opinion des docteurs sur les assertions de Jeanne lui paraissait fondée en raison, et que Jeanne, vu son obstination, devait être réputée hérétique (4 mai). C'était déjà un suffrage important pour l'évêque de Beauvais, mais depuis il en avait reçu un autre de bien plus grande autorité, un suffrage auquel plusieurs s'étaient référés par avance : je veux dire l'avis officiel de l'Université de Paris¹.

1. *Délibér. du chapitre de Rouen* : t.1, p. 353.

L'Université de Paris avait reçu, un peu tard, communication des douze articles. Les trois docteurs, ses suppôts, chargés de les lui remettre, Jean Beaupère, Jacques de Touraine et Nicolas Midi, étaient partis de Rouen à la suite de l'Exhortation charitable du 18 avril, et devaient lui donner de vive voix toute explication sur l'affaire dont ils avaient suivi les débats. L'Université avait, dès l'origine, vivement désiré d'attirer à elle le procès de Jeanne d'Arc; elle se jeta avec passion encore sur ces restes qu'on lui en donnait. Le 29 avril, elle se réunit à Saint-Bernard pour prendre connaissance, des articles et des lettres tant du roi d'Angleterre que des juges de Rouen, jointes aux articles. Sur la proposition du recteur, elle chargea les deux facultés de théologie et des décrets (de droit) d'examiner chacune à part la pièce soumise à ses délibérations, et, le 14 mai, elle s'assembla de nouveau pour entendre leurs rapports¹.

Jean de Troyes, remplissant les fonctions de doyen de la faculté de Théologie, prit le premier la parole, et lut la décision de la faculté sur chacun des douzes articles.

1° *Les apparitions de Jeanne* : La faculté déclare que, vu la fin, le mode et la matière des révélations, la qualité de la personne et les autres cir-

1. *Envoi des douze articles à Paris* : t.I, p. 407 et 409.— Jacques de Touraine et Nicolas Midi assistent à Rouen à la séance du 18 avril, t. I, p. 375. — *Séance du 29 avril, à Paris* : t. I, p. 411 et suiv. (la date est donnée, p. 421),

constances, elles lui paraissent fictives, mensongères, séductrices et inspirées plutôt par les esprits diaboliques; et elle les nomme : à savoir, Béliar, Satan et Behemmoth.

2° *Le signe du roi* : Mensonge présomptueux et pernicieux, attentatoire à la dignité des anges.

3° *Les visites de saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, et la foi qu'y a la Pucelle* : Croyance téméraire et injurieuse dans sa comparaison aux vérités de la foi.

4° *Les prédictions* : Superstition, divination et vaine jactance.

5° *L'habit d'homme porté par commandement de Dieu* : Blasphème envers Dieu, mépris de Dieu dans ses sacrements, violation de la loi divine et des sanctions ecclésiastiques, et suspicion d'idolâtrie.

6° *Les lettres* : Elles peignent la femme : traîtresse, perfide, cruelle, altérée de sang humain, séditeuse, poussant à la tyrannie blasphématrice de Dieu.

7° *Le départ pour Chinon* : Impiété filiale, violation du commandement d'honorer père et mère, scandale, blasphème, aberration dans la foi, etc.

8° *Le saut de Beaurevoir* : Pusillanimité tournant au désespoir et à l'homicide, assertion téméraire touchant la remise de la faute, erreur sur le libre arbitre.

9° *Confiance de Jeanne en son salut* : Affirmation présomptueuse, mensonge pernicieux, etc.

10° *Que sainte Catherine et sainte Marguerite ne parlent pas anglais, etc.* : Blasphème envers sainte

Catherine et sainte Marguerite; violation du précepte de l'amour du prochain.

11° *Les honneurs qu'elle rend à ses saintes* : Idolâtrie, invocation des démons, etc.

12° *Refus de s'en rapporter de ses faits à l'Église* : Schisme, mépris de l'unité et de l'autorité de l'Église, apostasie, obstination dans l'erreur¹.

Guérolde de Boissel, doyen de la faculté des Décrets, lut ensuite les délibérations de sa faculté, résumées en six points :

Si cette femme, disait la faculté, était dans son bon sens quand elle a affirmé les propositions contenues dans les douze articles, on peut dire, par manière de conseil et de doctrine, et pour parler charitablement :

1° Qu'elle est schismatique comme se séparant de l'obéissance de l'Église ;

2° Hors de la foi, comme contredisant à l'article *Unam sanctam Ecclesiam catholicam*;

3° Apostate, comme s'étant coupé les cheveux que Dieu lui a donnés pour voiler sa tête, et ayant quitté l'habit de femme pour l'habit d'homme ;

4° Vicieuse et devineresse, quand elle se dit envoyée de Dieu sans le montrer par des miracles ou par des témoignages de l'Écriture, comme fit Moïse, comme fit saint Jean-Baptiste ;

5° Égarée dans la foi, quand elle demeure sous le coup de l'anathème prononcé par les canons, quand elle aime mieux ne pas communier aux

temps marqués par l'Église que de laisser L'habit d'homme ;

6° Abusée, quand elle se dit aussi sûre d'aller en paradis que si elle y était.

C'est pourquoi, si, avertie charitablement, elle ne veut pas revenir à l'unité de la foi catholique et donner satisfaction, elle doit être abandonnée aux juges séculiers pour subir le châtiment de son crime¹.

Lecture faite de ces sentences, le recteur demanda si c'était bien l'avis des deux facultés, et, sur la réponse affirmative des doyens, il soumit les deux actes à l'approbation du corps entier. L'Université se sépara pour en délibérer par faculté et par nations, et bientôt, se réunissant en assemblée générale, elle déclara qu'elle les approuvait².

Avec l'expédition authentique de ces actes on remit aux trois envoyés de Rouen les réponses de l'Université aux lettres de l'évêque de Beauvais et du roi d'Angleterre. L'Université complimentait l'évêque du zèle qu'il avait montré, comme un bon pasteur, contre cette femme dont le venin avait infecté tout le troupeau des fidèles en Occident; elle louait la marche du procès et sa conformité au droit, vantait les docteurs qui n'y avaient épargné ni leurs personnes ni leurs peines, et recommandait à la sollicitude paternelle de l'évêque de ne

1. T. I, p. 417.

2. *Délibér. de l'Université de Paris* : t. I, p. 421.

rien *négliger*, jusqu'à ce qu'il eût vengé la majesté divine de l'insulte qu'elle avait reçue. Dans sa lettre au roi d'Angleterre, elle louait le prince de l'ardeur qu'il avait misé, en cette occasion, à défendre la foi et à extirper l'erreur. Elle rappelait les lettres qu'elle lui avait écrites elle-même touchant la Pucelle, et, donnant son approbation au procès, le suppliait de faire toute diligence pour qu'il fût mené à terme brièvement : car, en vérité, disait-elle, « la longueur et dilation est très-périlleuse, et si (ainsi) est très-nécessaire, sur ce, notable et grande réparation, à ce que le peuple, qui par icelle femme a été moult scandalisé, soit réduit à bonne et sainte doctrine et crédulité¹. »

Ces pièces à peine arrivées, le 19 mai, l'évêque de Beauvais réunit les assesseurs dans la chapelle du palais archiépiscopal de Rouen pour leur en donner lecture. Tous y adhérèrent, et alors chacun fut invité à donner son avis sur la marche à suivre pour arriver à la conclusion².

Gilles, abbé de Fécamp, opina que l'on prît jour pour que le promoteur dût s'il avait quelque chose à ajouter, et qu'on avertit Jeanne. D'autres pensaient que l'affaire était suffisamment instruite, et qu'il ne restait plus qu'à conclure en présence des

1. *Lettre à l'évêque de Beauvais* : p. 408; *au roi d'Angleterre* : p. 407.

2. T. I. p. 404-406.

parties. La plupart adoptaient purement et simplement l'avis de l'Université de Paris : avertir Jeanne charitablement, soit en particulier, soit en public, lui faire connaître la peine à laquelle son obstination l'exposait ; et si elle se refusait à ces instances, les uns s'en remettaient au juge de ce qui resterait à faire, les autres prononçaient d'eux-mêmes qu'elle devait être déclarée hérétique et livrée au bras séculier. Quelques-uns pensaient qu'on pouvait le même jour conclure et prononcer la sentence, et livrer la coupable au bras séculier¹.

L'évêque, après avoir recueilli ces opinions, annonça, conformément à l'avis du plus grand nombre, qu'il emploierait encore auprès de Jeanne l'admonition charitable pour la ramener dans la voie de la vérité et du salut de son âme et de son corps : après quoi il procéderait selon leur sentiment, fermerait le débat et prendrait jour pour prononcer la sentence².

Le 23 mai, il fit amener Jeanne dans une salle voisine de la prison où elle était détenue. Il y siégeait, ayant à ses côtés les évêques de Thérrouanne et de Noyon, et quelques-uns des docteurs que l'on a déjà vus au procès, Jean de Châtillon, Jean Beupère, Nicolas Midi, Guillaume Érard, Pierre Maurice, André Marguerie et Nicolas de Venderez. Pierre Maurice était chargé d'exposer à l'accusée les fautes, les crimes et les erreurs où elle était

1. T. I, p. 422-429.

2. *Ibid.*, p. 429.

tombée, au sentiment de l'Université de Paris, c'est-à-dire de lui reproduire en substance, sous les voiles d'un discours d'apparat, l'acte capital qu'on lui dérobait toujours dans la forme officielle, et de l'inviter à renoncer à ses erreurs et à se soumettre au jugement de l'Église.

« Jeanne, disait-il, tu as dit que, depuis l'âge de treize ans environ, tu as eu des révélations; que des anges, que sainte Catherine et sainte Marguerite, te sont apparus, que tu les a vus fréquemment des yeux de ton corps, qu'ils t'ont parlé et te parlent encore souvent, qu'ils t'ont dit plusieurs choses exposées plus pleinement dans ton procès. Or les clercs de l'Université de Paris et d'autres, considérant le mode et la fin de ces apparitions, la matière des choses révélées et la qualité de ta personne, ont dit que ces choses sont feintes, séductrices et pernicieuses, ou que de telles révélations et apparitions procèdent des esprits diaboliques.

« Tu as dit.... » Et il reprenait ainsi, en résumé, chacun des douze articles, les faisant suivre du jugement de l'Université de Paris¹.

Après quoi, procédant à l'exhortation charitable:

« Jeanne, ma très-chère amie, disait-il, il est temps, maintenant que l'on touche au terme de votre procès, de bien peser ce qui a été dit.... »

Il lui rappelait combien de fois on l'avait pressée de se soumettre à l'Église, l'obstination de ses

refus et la longanimité de ses juges, qui, étant en mesure de prononcer dans la cause, avaient voulu soumettre ses paroles à l'examen de l'Université de Paris. L'Université a répondu, et les juges veulent supplier Jeanne encore de revenir sur ses résolutions, de ne se point faire retrancher de la communion de Jésus-Christ pour aller se perdre avec les ennemis de Dieu. Le prédicateur l'invitait à se défier de cet ennemi du genre humain, qui, pour le séduire, se transforme quelquefois en ange de lumière :

« C'est pourquoi, ajoutait-il, si quelque chose de tel vous est apparu, n'y croyez pas, mais bien plutôt refusez toute adhésion de votre esprit à de semblables choses; acquiescez aux dires et aux opinions de l'Université de Paris et d'autres docteurs qui connaissent la loi de Dieu et la sainte Écriture, et jugent qu'on ne doit point croire à de semblables apparitions ni à aucune apparition extraordinaire, si ce n'est sur l'autorité de la sainte Écriture ou d'un signe suffisant, et d'un miracle. Or vous n'avez eu ni l'une ni l'autre de ces garanties ; vous y avez cru légèrement, sans vous tourner à Dieu par une oraison fervente, pour qu'il vous en assurât; vous n'avez recouru ni à un prélat, ni à quelque autre homme d'Église éclairé qui pût vous instruire, ce que vous auriez dû faire, vu votre état et la simplicité de votre savoir. Et prenez un exemple : Si votre roi, de son autorité, vous avait commis la garde de quelque forteresse, vous défendant d'y recevoir personne, quand

même quelqu'un dirait qu'il vient en son nom, à moins qu'il ne vous apportât des lettres ou quelque signe certain, vous ne devriez le croire ni le recevoir. Ainsi, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, montant au ciel, a commis au bienheureux Pierre, apôtre, et à ses successeurs, le gouvernement de son Église, il leur a défendu de recevoir désormais aucun de ceux qui viendraient en son nom, si cela n'était suffisamment établi autrement que par leur dire. C'est donc chose certaine : vous n'avez pas dû ajouter foi à ceux dont vous dites qu'ils; vous sont venus de cette sorte; et nous, de même, nous ne devons pas vous croire, puisque le Seigneur nous ordonne le contraire.

« Jeanne, remarquez-le bien encore. Si, dans les États de votre roi, lorsque vous y étiez, un chevalier ou tout autre, né sous sa domination et son obéissance, s'était levé, disant : « Je n'obéirai point au roi et je ne me soumettrai point à ses officiers, » n'auriez-vous pas dit qu'il dût être condamné? Que direz-vous donc de vous-même, qui êtes née dans la foi du Christ, devenue, par le sacrement du baptême, fille de l'Église et épouse de Jésus-Christ, si vous n'obéissez point aux officiers du Christ, c'est-à-dire aux prélats de l'Église? quel jugement porterez-vous de vous-même? Cessez donc, je vous prie, de parler de la sorte, si vous aimez Dieu votre Créateur, votre précieux époux et votre salut, et obéissez à l'Église en acceptant son jugement. Sachez que, si vous ne le faites et si vous persévérez dans cette erreur,

vosre âme sera condamnée au supplice éternel, livrée à des tourments sans fin ; et quant au corps, je doute fort qu'il ne vienne en perdition ! Que le respect humain ne vous retienne pas, ni cette fausse honte qui peut-être vous domine, parce que vous avez été en de grands honneurs que vous pensez perdre en agissant comme je vous dis. Il faut préférer l'honneur de Dieu et le salut tant de votre corps que de votre âme : or tout cela se perd, si vous ne faites ce que j'ai dit, parce que, de cette sorte, vous vous séparez de l'Église et de la foi que vous avez promise au sacré baptême ; vous mutilez l'autorité de Dieu et celle de l'Église, qui pourtant est conduite, régie et gouvernée par l'autorité de Dieu et par son Esprit. Il a dit aux prélats de l'Église : « Qui vous écoute m'écoute, et « qui vous méprise me méprise. » Lors donc que vous ne voulez pas vous soumettre à l'Église, de fait vous vous en séparez, et, en refusant de vous soumettre à elle, vous refusez de vous soumettre à Dieu. Vous errez contre l'article *Unam sanctam Ecclesiam*, dont le caractère et l'autorité vous ont été suffisamment montrés dans les précédentes admonitions. Cela étant, je vous avertis donc, de la part de messeigneurs l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur, vos juges, je vous avertis, vous prie et vous conjure, par cette piété que vous avez pour la Passion de votre Créateur, par l'intérêt que vous prenez au salut de votre âme et de votre corps, de corriger et redresser les choses susdites, et de rentrer dans la voie de la vérité en

obéissant à l'Église, en acceptant son jugement et sa détermination dans les choses qui ont été dites. Et en agissant ainsi, vous sauverez votre âme et rachèterez, comme je pense, votre corps de la mort. Mais, si vous ne le faites et que vous vous obstinie, sachez que votre âme sera frappée de damnation, et je crains la destruction de votre corps : desquelles choses daigne vous préserver Jésus-Christ¹ ! »

Jeanne écouta cette admonition et, sans se laisser ébranler par les prières plus que par les menaces, elle dit :

« Quant à mes faits et mes dits que j'ai dits au procès, je m'y rapporte et les veux soutenir.

— Croyez-vous que vous ne soyez point tenue de soumettre vos dits et faits à l'Église militante ou à autre qu'à Dieu ?

— La manière que j'ai toujours dite et tenue au procès, je la veux maintenir quant à ce. »

Et elle ajouta :

« Si j'étais en jugement et voyais le feu allumé, et les bourrées allumées et le bourreau prêt à bouter le feu; si j'étais dans le feu, je n'en dirais autre chose et soutiendrais ce que j'ai dit au procès, jusqu'à la mort. »

Le juge demanda au promoteur et à Jeanne s'ils n'avaient rien de plus à dire, et, sur leur réponse

1. T. I, p. 437-441.

négative, il déclara les débats clos, renvoyant au lendemain pour prononcer la sentence et procéder au delà « comme de droit et de raison¹ ».

1. T. I, p. 441-442.

LIVRE NEUVIÈME.

ROUEN. — L'ABJURATION»

LE CIMETIÈRE DE SAINT-OUEN.

Les juges pouvaient maintenant condamner Jeanne, mais, tant qu'elle demeurait ferme dans ses affirmations, l'impression qu'elle avait faite sur les esprits restait entière, et le jugement, en quelque nom qu'on le prononçât, était révocable au tribunal de l'opinion publique. Il fallait donc obtenir qu'elle se condamnât elle-même, qu'elle abjurât. On tenta un dernier effort pour ébranler la jeune fille. Ni la prison, ni le secret des interrogatoires privés, ni la solennité des séances générales, n'avaient pu l'émouvoir: on voulut éprouver ce que feraient le spectacle de la foule ramassée sur la place publique et la vue du bourreau.

Au jour fixé par l'évêque, le jeudi après la Pentecôte, 24 mai, deux échafauds furent dressés dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen. Sur l'un

siégeait l'évêque, ayant avec lui le cardinal de Winchester, grand-oncle du roi, et une nombreuse assistance d'abbés, de prêtres et de docteurs; l'autre attendait Jeanne¹,

Avant de l'y conduire, on n'avait rien négligé qui pût servir à la fin proposée. Dès le matin, Jean Beupère, le plus habile et le plus considérable des docteurs, le bras droit de l'évêque, l'était venu trouver à la prison pour lui annoncer la cérémonie préparée. Il lui dit que, si elle était bonne chrétienne, elle déclarerait s'en remettre de tout en l'ordonnance de notre sainte mère l'Église : et de quelque manière qu'il lui ait présenté la chose, il prétendit, au jugement de réhabilitation, qu'elle promit de le faire, Nicolas Loyseleur vint ensuite : il lui avait été donné à titre de conseil; et sur le lieu même de la cérémonie, comme on avait placé Jeanne au seuil d'une petite porte avant de la faire monter sur l'échafaud, il était près d'elle, l'exhortant de toute sa force à faire ce qu'on lui demanderait, et l'assurant qu'il ne lui arriverait rien de mal, qu'elle serait remise à l'Église. C'est ainsi préparée qu'elle arriva sur l'échafaud, où un prédicateur de grand renom, Guillaume Érard, devait porter le dernier coup².

Si l'on croit le serviteur d'Érard, Jean *de Lenoso-*

1. *Saint-Ouen* : T. I, p. 443.

2. *Jeanne, et J. Beupère* : t. II, p. 21. — *Jeanne et N. Loyseleur* : « Joharma, credatis mihi, quia, si vos velitis/eritis salvata. « Accipiatist vestrum habitum, et faciatis omnia quæ vobis ordina- « buntur : alioquin estis in periculo mortis. Et si vos faciatis ea

liis, qu'on entendit au procès de réhabilitation, le prédicateur n'accepta pas volontiers cette tâche : il disait qu'elle lui déplaisait fort et qu'il aimerait mieux être en Flandre, mais il s'en acquitta avec un zèle qui n'eût point laissé aux Anglais mêmes le moindre soupçon de son mauvais vouloir¹.

Il prêcha sur ce texte de saint Jean : « La branche ne peut porter de fruit d'elle-même, si elle ne demeure sur la vigne; » et il exposa avec ampleur comment tous les catholiques doivent demeurer sur la vraie vigne de notre sainte mère l'Église, que la main de Jésus-Christ a plantée : montrant que Jeanne, par ses erreurs et par ses crimes, s'était séparée de l'unité de l'Église, et avait, de mille sortes, scandalisé le peuple chrétien.

Au milieu de cette longue diatribe, qui se résu-mait en ces mots : sorcière, hérétique, schisma-tique, le prédicateur, entraîné par son ardeur :

« O France! s'écria-toi, tu es bien abusée! Tu as toujours été la chambre (maison) très-chré-tienne; et Charles qui se dit roi, et de toi gouverneur, s'est adhérent comme hérétique et schisma-tique (tel est-il) aux paroles et aux faits d'une femme inutile, diffamée et de tout déshonneur pleine; et non pas lui seulement, mais tout le clergé de son obéissance et seigneurie, par lequel

« quæ vobis dico, vos eritis salvata, et habebitis multum bonum, « et non habebitis malum, sed eritis tradita Ecclesiæ. » Et fuit tunc ducta super scaphaldo seu ambone. » T. III, p. 146 (Manchon); cf. L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 424. et Lebrun des Char-mettes, t. IV, p. 108.

1. *Déposition de J. de Lenosoliis : Procès*, t. III, p. 113.

elle a été examinée et non reprise, comme elle a dit. »

Puis, se tournant vers Jeanne et, pour donner plus de force à l'apostrophe, l'interpellant de la main :

« C'est à toi, Jeanne, à qui je parle, et te dis que ton roi est hérétique et schismatique, »

Jeanne avait accepté toutes ces injures pour elle, mais, entendant qu'elles montaient jusqu'au roi :

« Par ma foi! sire, dit-elle, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui mieux aime la foi et l'Église¹.

— Fais la taire! » dit à l'huissier le prédicateur, mal content de son interpellation².

Il reprit son discours, et à la fin, s'adressant à elle sur un ton plus adouci :

« Voici, dit-il, messeigneurs les juges qui, plusieurs fois, vous ont sommée et requise de soumettre tous vos faits et dits à notre sainte mère l'Église, vous montrant qu'en vos dits et faits

1. La déposition d'Isambard de la Pierre est conçue en ces termes : « O prædicator ! male dicitis : non loquamini de persona domini regis Karoli, quia bonus catholicus est, et in me non credit » Ces derniers mots doivent se traduire : « et d'ailleurs il n'a pas cru en moi ; » comme si elle ajoutait : « On ne peut donc en aucun cas l'impliquer au procès. » La suite des idées, comme le rapprochement des autres témoignages, prouve bien qu'on ne peut l'entendre autrement.

2. *Discours d'Érard* : t. I, p. 444. — *Apostrophe* : t. II, p. 17 (Massieu, qui était sur le même échafaud) : *ibid.*, p. 331 ; cf. p. 335 (*id.*) ; p. 15 (Manchon)- t. II, p. 367, et T.III, p. 168 (M. Ladvenu) : t. II, p. 303 et 353 (Is. de la Pierre).

étaient plusieurs choses lesquelles, comme il semblait aux clercs, n'étaient bonnes à dire et à soutenir. »

Il s'attendait sans doute au dénoûment dont l'avait pu flatter Jean Beupère ; Jeanne dit :

« Je vous répondrai. »

Et vraiment inspirée :

« Quant à la soumission à l'Église, je leur ai répondu. Je leur ai dit en ce point que toutes les choses que j'ai faites ou que j'ai dites soient envoyées à Rome, devers notre saint père le Pape, auquel, et à Dieu premier, je me rapporte ; et quant aux dits et faits que j'ai faits, je les ai faits de par Dieu. »

Elle ajouta que de ses faits et dits elle ne chargeait personne, ni son roi, ni aucun autre, et que, s'il y avait quelque faute, c'est à elle et non à un autre qu'il la fallait rapporter.

On lui demanda si elle ne voulait pas révoquer ceux de ses faits ou de ses dits qui étaient réprouvés. Elle répondit :

« Je m'en rapporte à Dieu et à notre saint père le Pape¹. »

Cette scène où les juges avaient cherché la glorification publique de leur procès allait tourner à leur confusion. Comment accuser de ne point se soumettre à l'Église celle qui s'en rapportait au Pape ? Ne pouvait-on pas, avec bien plus de raison, accuser de mépris pour l'autorité de l'Église

1. T. I, p. 445.

ceux qui ne tenaient aucun compte de cet appel fait à son chef? Les juges embarrassés représentèrent « qu'on ne pouvait pas aller quérir notre saint père si loin; que les ordinaires étaient juges chacun dans leur diocèse ; qu'il fallait qu'elle s'en rapportât à notre sainte mère l'Église ainsi entendue, et qu'elle tînt ce que les clercs et les gens en ce se connaissant en disaient et avaient déterminé de ses dits et de ses faits¹. »

Tous les voiles tombaient donc : l'Église, c'étaient ses juges; c'est à l'ennemi qu'elle avait eu mission de combattre et de chasser de France que l'on voulait qu'elle s'en remît, sous peine de schisme et d'hérésie, de la vérité de sa mission ! Il fallait bien conclure. Érard prit la cédule ou étaient énumérées les diverses choses dont on l'accusait, et la somma de les abjurer. Mais qu'était-ce qu'abjurer? Elle n'en savait rien, ni surtout combien ce qu'on lui présentait comme moyen de salut offrait de périls.... Elle demanda donc ce que cela voulait dire, et l'huissier Massieu, chargé par Érard de le lui expliquer, en profita pour lui dire à quoi elle s'exposait, si elle revenait jamais sur le désaveu qu'on aurait obtenu d'elle. Elle suivit son conseil et dit à haute voix :

« Je m'en rapporte à l'Église universelle si je les dois abjurer ou non.

— Tu les abjureras présentement ou tu seras

1. T. I, p. 445.

arse (brûlée) aujourd'hui même! » s'écria Érard furieux.

N. Loyseleur, qui ne l'avait point quittée, lui répétait : « Faites ce que je vous ai dit; reprenez l'habit de femme. » Tout le monde la pressait : « Faites ce qui vous est conseillé. Voulez-vous vous faire mourir? » Et les juges eux-mêmes prenaient le langage de la compassion : « Jeanne, nous avons tant pitié de vous ! Il faut que vous retranchiez ce que vous avez dit ou que nous vous livrions à la justice séculière. » Jeanne protestait toujours qu'elle n'avait rien fait de mal, qu'elle croyait aux douze articles de foi et aux commandements de Dieu, disant de plus qu'elle s'en référerait à la cour de Rome et croyait ce que la cour croyait. Et comme on insistait : « Vous vous donnez bien du mal pour me séduire, » ajoutait-elle¹.

Cependant l'évêque, ayant par trois fois inutilement renouvelé ses sommations, commença à lire la sentence. L'heure était redoutable : et qui s'étonnera qu'une pauvre fille y succombe? Épuisée par la lutte et comme étourdie par ces voix de toutes sortes, conseils, menaces, prières, elle

1. *Scène de Saint-Ouen*. La déposition capitale est celle de Massieu, t. II, p. 17; cf. p. 331 : on y trouve une légère variante en ce qui touche Massieu lui-même. Tandis que, sur la demande de Jeanne, il la conseille, Érard lui demande ce qu'il lui dit : « Je lui lis la cédule et je lui dis de la signer. » Voyez encore sa troisième déposition, t. III, p. 156-157.

N. Loyseleur : t. III, p. 146 (Manchon). — *Instances des assesseurs* : t. III, p. 55 (l'évêque de Noyon); p. 122 (II. de Macy), et le procès-verbal, t. I, p. 446.

tombe tout à coup dans ce silence imposant où il semble que tout le monde l'abandonne devant le juge qui la condamne et le bourreau qui l'attend. Elle cède; elle dit : « Je me sou mets à l'Église; » et elle pria it encore saint Michel de l'aider et de la conseiller. On se hâta de prendre acte de sa soumission en forme authentique. Ce long débat, et plus encore la lutte intérieure qu'elle avait dû subir, avaient brisé tout ressort en elle. L'huissier Massieu lui lisait la formule, et elle la redisait après lui comme sans savoir ce que cela voulait dire; elle souriait en répétant les mots, si bien que plusieurs croyaient qu'elle se moquait¹.

La formule d'abjuration, telle qu'elle est au procès, donnait pleine satisfaction aux juges. Jeanne contre-signait les douze articles et les plus violentes qualifications de l'accusateur. Elle confessait qu'elle avait très-grièvement péché en feignant mensongèrement « avoir eu des révélations et apparitions de par Dieu, en séduisant les autres, en faisant superstitieuses divinations, en blasphémant Dieu et ses saints »; qu'elle avait transgressé la loi divine, la sainte Écriture et les canons « en portant habit dissolu, difforme et déshonnête

1. *Le bourreau* : « Dicit etiam quod tortor cum quadriga erat in vico, expectans quod daretur ad comburendum. » T. III, p. 147 (Manchon). — *Jeanne sur l'échafaud*. « Et credit quod ipsa Johanna nullo modo intelligebat. » T. III, p. 164 (G. Colles). — « Subridebat. » *Ibid.*, p. 147 (Manchon). — « Quod non erat nisi truffa, et quod non faciebat nisi deridere. » T. III, p. 55 (l'évêque de Noyon).

contre la décence de nature, et cheveux rognés en rond en guise d'homme contre toute honnêteté du sexe de femme »; en portant les armes, « en désirant crueusement (cruellement) effusion de sang humain ; » en disant qu'elle avait fait tout cela par commandement de Dieu, et qu'elle avait bien fait, « en méprisant Dieu et ses sacrements; » en faisant sédition, idolâtrant et invoquant les mauvais esprits. Elle confessait de plus qu'elle avait été schismatique et par plusieurs manières avait erré dans la foi. Lesquels crimes et erreurs elle abjurait, se soumettant à la correction de l'Église et à bonne justice, et promettant à saint Pierre et au Pape, comme à l'évêque et aux juges présents, de n'y plus retomber¹.

Cette formule, qui figure au procès en français et en latin, a pourtant contre elle des difficultés assez graves. C'est qu'elle est très-longue (nous l'avons considérablement abrégée), et, au témoignage de tous ceux qui l'ont vue et entendue, la formule lue à Jeanne était fort courte. Elle dura à peu près comme un *Pater noster*, dit Pierre Miget; et elle fut lue deux fois, Jeanne répétant les mots après Massieu. Elle avait six lignes de grosse écriture, dit le greffier Taquel, qui était proche; six ou sept lignes, disent J. Monnet et G. de la Chambre; et ce dernier ajoute qu'il était assez près pour en voir les mots. Mais on n'a pas seulement le témoignage de ceux qui l'ont vue ou

1. T. I, p. 447.

entendue : on a la parole de celui qui l'a lue à Jeanne. Massieu déclare que « la formule contenait huit lignes au plus, et qu'il sait fermement que ce n'est pas celle dont il est parlé au procès; que la formule insérée au procès n'est pas celle qu'il a lue lui-même et que Jeanne a signée¹ ».

Il n'est pas impossible, en effet, qu'en vue de l'accusation on ait dressé cette longue formule qui la résume et la sanctionne. Mais il n'est pas invraisemblable non plus qu'en vue de l'accusée et de ce qu'on voulait obtenir d'elle on lui en ait proposé une autre moins susceptible de provoquer la révolte de sa conscience. Il y était dit qu'elle ne porterait plus les armes, ni l'habit d'homme, ni les cheveux coupés en rond, et plusieurs autres choses, dit Massieu ; selon un autre témoin, elle y disait qu'elle s'était rendue coupable du crime de lèse-majesté et qu'elle avait séduit le peuple, et probablement (la suite tient lieu de témoignage en ce point) qu'elle s'en remettait de ses dits et de ses faits à l'Église : avec le protocole et la conclusion de rigueur, sept ou huit lignes n'en pouvaient guère tenir davantage.

1. *P. Miget*: t. III, p. 132; *Taquel* : *ibid.*, p. 197. « Et erat quasi sex linearum grossæ litteræ. Et dicebat ipsa Johanna post dictum Massieu. » — *J. Monnet et G. de la Chambre* : « Legendo post aliam quamdam parvam schedulam continentem sex vel septem lineas in volumine folii papyrei duplicati; et erat ipse loquens ita prope quod verisimiliter poterat videre lineas et modum earum, » *ibid.*, p. 52 (*G. de la Chambre*); cf. p. 65 (*J. Monnet*). — *Massieu, ibid.*, p. 156 : « Et bene scit quod illa schedula continebat circiter octo lineas et non amplius; et scit firmiter quod non erat illa de qua in processu fit mentio, quia aliam ab illa quæ est inserta in processu legit ipse loquens, et signavit ipsa Johanna. »

Voilà ce qu'on lut à Jeanne, et ce n'est pas ce qu'on lit au procès-verbal sous son nom. Le procès-verbal a-t-il faussement donné, avec son signe et son nom, une pièce qu'elle n'a pas signée, ou comment a-t-elle signé une pièce qu'on ne lui a pas lue? Si le faux est difficilement supposable avec la connivence du greffier, on doit le chercher dans une substitution d'une autre sorte ; et on en peut trouver la trace dans un témoignage recueilli au procès de réhabilitation. Si l'on en croit Haimond de Macy, qui était là, un Anglais, le secrétaire du roi d'Angleterre, Jean Calot, serait venu ici en aide aux juges. Dès que Jeanne eut cédé, dit le témoin, il tira de sa manche un petit papier qu'il lui donna à signer, et ce fut lui qui, mal content du signe qu'elle y avait tracé, lui tint la main et la guida pour qu'elle y mît en toutes lettres son nom¹.

Une chose pressait encore les juges d'abrégér la scène : c'est qu'elle était fort mal goûtée des An-

1. *Formule officielle* : Thomas de Courcelles, avec toute réserve, paraît croire qu'elle est de Nicolas de Venderez.— *Petite formule* : t. III. p. 156 (Massieu); cf. p. 194 (J. Moreau) : il y était question, selon lui, qu'elle avait commis le crime de lèse-majesté et séduit le peuple. — *Signature de la formule* : « Extraxit a quadam manica sua quamdam parvam schedulam scriptam, quam tradidit eidem Johannæ ad signandum ; et ipsa respondebat quod nesciebat nec legere, nec scribere. Non obstante hoc, ipse L. Calot secretarius tradidit eidem Johannæ dictam schedulam et calamum ad signandum, et per modum derisionis ipsa Johanna fecit quoddam rotundum. Et tunc ipse L. Calot accepit manum ipsius Johannæ cum calamo et fecit fieri eidem Johannæ quoddam signum de quo non recordatur loquens. » T. III, p. 123 (H. de Macy). Voy., sur les deux formules d'abjuration, L'Àverdy, *l. l.*, p. 426-431.

glais. Les Anglais croyaient toucher au terme de ce procès dont les longueurs suspendaient tout pour eux : car, tant que Jeanne vivait, ils n'osaient, on l'a vu, rien entreprendre. Ils étaient venus, sûrs de la ressaisir enfin, puisque, si elle s'obstinait, comme on devait s'y attendre, la sentence la livrait au bras séculier, et le bourreau était là. Ils ne comprenaient donc rien aux efforts des juges pour obtenir qu'elle abjurât, et plus d'une fois ceux-ci furent interrompus par des murmures. Mais, quand on vit qu'ils avaient réussi, la fureur fut au comble : on leur jeta des pierres ; un chapelain du cardinal de Winchester, qui se trouvait auprès de l'évêque, l'appela traître.

« Vous avez menti ! » dit l'évêque.

L'évêque avait raison, le chapelain avait menti¹.

Pour rendre à l'Angleterre l'autorité qu'elle avait perdue, il ne suffisait pas de brûler Jeanne, comme le croyait cette soldatesque superstitieuse qui ajournait jusqu'à sa mort toute espérance de la victoire. C'était peu que de la faire mourir, si on ne frappait d'abord sa mission. Or, pour l'atteindre, rien de sûr, nous l'avons dit, que son propre désaveu. Il le fallait avoir à tout prix, dût-on l'a-

1. *Impatience des Anglais* ; « Et audivit ab aliquibus quod Anglici erant male contenti quod [processus] erat ita prolixus, et increpabant aliquos quare citius non perficiebant. » T. III, p. 190 (J. Riquier). — *Le bourreau* : t. III, p. 65 (J. Monnet); cf. p. 147 (Manchon). — *Démenti de l'évêque* : t. III, p. 147 (Manchon); t. II, p. 322 (P. Boucher) ; p. 147 (Manchon) ; p. 338 (G. du Désert) ; p. 355, et t. III, p. 184 (Marguerie) ; t. II, p. 361, et t. III, p. 131 (P. Miget) ; p. 90 (J. Marcel) : il suppose que l'auteur de l'interpellation est Jean Calot.

cheter pour le moment par la grâce de la vie. D'ailleurs, l'abjuration acquise, la grâce était facilement révocable. La fermeté avec laquelle Jeanne avait, pendant près de deux mois, soutenu devant ses juges la vérité de sa mission, marquait assez comme elle en était convaincue : et ces convictions ne se perdent pas dans un moment d'étourdissement, de lassitude ou même de faiblesse. De plus, elle n'avait pas seulement renoncé à ses idées, elle avait renoncé à son habit d'homme. Or, il y avait un moyen infaillible de lui faire reprendre cet habit : c'était, au pis aller, de ne pas lui en laisser d'autre. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle devînt relapse. L'évêque de Beauvais savait donc bien ce qu'il faisait, et le cardinal de Winchester ne l'ignorait pas non plus, sans doute. Il imposa durement silence à son chapelain, et quand l'évêque, après l'abjuration, prit son avis sur ce qu'il fallait faire : « L'admettre à la pénitence, » dit le cardinal¹.

L'évêque prononça donc la sentence.

Après avoir rappelé son devoir de pasteur et résumé tout le procès, il énumérait les crimes déjà vus dans la formule d'abjuration prêtée à Jeanne, et l'en déclarait coupable : mais, considérant qu'à la suite de tant d'avertissements charitables elle était rentrée au sein de l'Église et avait publiquement abjuré ses erreurs, il l'absolvait de l'excommunication. Toutefois, comme elle avait

1. *Procès*, t. III, p. 64 (J. Monnet).

péché contre Dieu et l'Église, pour sa salutaire pénitence il la condamnait à la prison perpétuelle, « au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, » afin qu'elle y apprît à pleurer ses fautes et à ne plus les commettre¹.

Jeanne absoute de l'excommunication aurait bien pu espérer sa mise en liberté. C'est par là qu'on avait tenté de la séduire : Érard lui avait dit qu'en abjurant elle serait délivrée de prison. Condamnée à la prison par forme de pénitence, elle devait compter au moins n'en avoir pas d'autre que celle de l'Église. C'était de droit ; tout le monde s'y attendait. Plusieurs en parlèrent à l'évêque ; et Jeanne elle-même, comme Loyseleur la félicitait « d'avoir fait une bonne journée, » Jeanne disait à ceux qui l'entouraient ; « Or çà, entre vous, gens d'Église, menez-moi en vos prisons, et que je ne sois plus en la main des Anglais. » Mais l'évêque dit : « Menez-la où vous l'avez prise. » — Pouvait-il la renvoyer ailleurs ? Jeanne était aux Anglais : ils avaient fait leurs conditions en la livrant à l'évêque. Ils ne la lui avaient donnée que pour la juger : condamnée ou non, elle retombait en leur puissance. Mais c'était à l'évêque de ne point ac-

1. In nomine Domini, amen. Universos Ecclesiæ pastores qui fidelem dominici gregis curam gerere exoptant summa ope niti decet ut quanto errorum perfidiosus sator pluribus dolis virulentisque fraudibus ovile Christi satagit inficere, tanto majori vigilantia et instantiori sollicitudine perniciosus ejus conatibus obsistere laborent, præsertim instantibus periculosus temporibus quibus plerosque pseudo-prophetas, introducentes sectas perditionis et erroris, venturos in mundum apostolica sententia prædixit, » etc. (T. I, p. 450-452.)

cepter des conditions qui dénaturaient le caractère de la peine et ne laissaient à son jugement de force que pour la mort ; c'était à lui de ne pas tromper sa victime sur les suites de la soumission qu'il avait tant travaillé à lui surprendre. En la remettant aux Anglais; il s'avouait leur complice : il rendait infaillible cette parole d'un docteur à Warwick, comme il se plaignait que le roi était mal servi et que Jeanne échappait.: « Sire, n'ayez cure, nous la rattraperons bien¹. »

1. *Qu'elle serait délivrée de prison* : t. III, p. 52 (G. de la Chambre). — *Prison ecclésiastique* : « Laquelle chose fut requise à l'évêque de Beauvais par aucuns des assistants. » T. II, p. 18 (Massieu). J. Lefebvre (Fabri) dit que plusieurs y pensaient, mais que nul ne l'osait dire, t. III, p. 175. — *Renvoi à la prison laïque*: *ibid.*, p. 14 (Manchon): p. 18 (Massieu) ; cf. t. III. p. 157 (Massieu). — *Pourquoi la prison perpétuelle, quand on lui avait promis qu'il ne lui arriverait rien de mal ?* « Propter diversitatem obedientiarum; et timebant ne evaderet. » T. III, p. 147 (Manchon). — *Mot d'un docteur à Warwick* : « Domine, non curetis, bene rehabebimus eam. » T. II, p. 376 (J. Fave).

M. de Beaupaire est d'avis que dans la scène de Saint-Ouen il n'y a pas eu de guet-apens. Il fallait, dit-il, pour que l'on fût déclaré hérétique, non pas seulement des opinions jugées telles, mais refus de les abjurer. La demande d'abjuration était donc nécessaire, et la scène (moins l'appareil, sans doute) restait dans l'ordre du procès. J'admets cela. Il n'en est pas moins vrai que, l'abjuration obtenue, il y avait des moyens sûrs de faire retomber Jeanne, de la convaincre, non plus seulement comme hérétique, mais comme relapse; et on les sut trouver : car les Anglais n'entendaient pas se contenter d'abandonner Jeanne aux pénitences de l'Église. C'est ce qui permet de suspecter les intentions de ceux qui menaient le procès en leur nom.

II

LA RELAPSE.

Dans l'après-midi du même jour (jeudi, 24 mai), les juges vinrent trouver Jeanne à la prison. Ils lui rappelèrent la grande miséricorde qu'ils lui avaient faite en la recevant au pardon de l'Église, l'engagèrent à se bien soumettre et à ne plus revenir à ses erreurs, l'avertissant que l'Église, si elle y retombait encore, ne la recevrait plus. Puis ils l'invitèrent à laisser l'habit d'homme et à revêtir l'habit de femme, comme l'Eglise l'avait ordonné : et Jeanne promit d'obéir en toute chose, et elle accepta l'habit qu'on lui présentait¹.

Mais le dimanche un bruit se répand tout à coup : Jeanne a repris ses habits d'homme; elle est relapse, c'en est fait d'elle ! Il fallait constater la chose : on courut à la prison, et ce ne fut pas sans péril.

1. *Les juges à la prison, le jeudi* : t. I, p. 452.

On a vu dans quelles dispositions d'esprit étaient les Anglais depuis le jugement. Au cimetière de Saint-Ouen, ils avaient jeté des pierres aux juges; au retour de cette scène, ils les avaient poursuivis de leurs menaces et de leurs insultes, brandissant leurs épées et disant que le roi avait perdu son argent avec eux. Du moins ils gardaient leur prisonnière, et les assesseurs avaient maintenant grand'peine à la revoir. Pierre Maurice, qui l'avait officiellement admonestée, le 23 mai, devant le tribunal, fut très-sérieusement menacé pour avoir, après le jugement, renouvelé ses conseils. Isambard de la Pierre, Jean de la Fontaine et Guillaume Vallée étant venus pour la fortifier et la maintenir dans ses bons sentiments, les soldats irrités les chassèrent du château à coups d'épée et de bâton ; et la Fontaine en fut tellement effrayé qu'il n'osa plus reparaître dans la ville. Au rapport de Jean Beaupère, le vendredi déjà et le samedi on avait dit que Jeanne manifestait du repentir d'avoir pris l'habit de femme, et Beaupère fut envoyé avec Nicolas Midi pour la maintenir dans son bon propos. Mais, au lieu de celui qui les devait introduire dans la prison, ils trouvèrent des Anglais qui se disaient entre eux qu'on ne ferait pas mal de les jeter dans la Seine. Et comme ils repassaient le pont du château, n'en demandant pas davantage, on les menaçait encore de les jeter à la rivière¹.

1. *Fureur des Anglais* : « Levaverunt gladios ad cos percutiendum, quamvis non percusserint, dicentes quod rex male expen-

Ceux qui vinrent pour constater la chute de Jeanne ne furent pas mieux accueillis ; on se défiait de ces prêtres ; on soupçonnait qu'ils avaient encore dessein de tout accommoder. Quand ils entrèrent dans la cour du château, ils virent arriver sur eux une centaine d'Anglais criant qu'eux gens d'Église étaient tous faux, traîtres *armagneaux* et faux conseillers ; et ils eurent grand'peine d'échapper à ces furieux qui les menaçaient de leurs épées et de leurs haches. Rien ne se fit donc ce jour-là ; et le lendemain, le greffier Manchon, mandé au château pour y remplir son office, était encore si effrayé, qu'il refusa de s'y rendre, s'il n'avait sûreté : il n'y vint que sous la protection de l'un des gens du comte de Warwick¹.

derat pecunias suas erga eos. » T. II, p. 376 (J. Fave). — *P. Maurice* : « Cum post primam prædicationem monuisset eam de stando in bono proposito, Anglici fuerunt male contenti, et fuit in magno periculo verberationis, ut dicebat. » T. II, p. 357 (R. de Grouchet).

Jean de la Fontaine, etc. : t. II, p. 349 (Is. de la Pierre). D'autres témoignages, on l'a vu, semblent placer sa fuite dès la semaine sainte (Manchon, t. II, p. 13 et 341, et t. III, p. 139). Il a pu être menacé alors, et il est certain que depuis le 28 mars il cessa de figurer au jugement, mais il a pu rester encore à Rouen et prendre part à la démarche d'Is. de la Pierre, qui en dépose expressément. Plus il avait eu de part au procès et à la principale manœuvre du procès (la question de l'Église), plus il éprouvait peut-être le besoin de travailler à sauver au moins l'accusée de la mort.

Jean Beupère ; « Et ainsi qu'ils attendoient la garde d'icelle prison, furent par aucuns Anglois estant en la cour dudit chasteau dictes parolles comminatoires.... C'est assavoir que qui les gesterait tous deux dans la rivière, il seroit bien employé. Pourquoi icelles parolles oyés s'en retournèrent, et sur le pont dudit chasteau oyt le dit Midy, comme il le rapporta audit parlant, semblables parolles ou près d'icelles par d'autres Anglois prononcées, par quoy les dessus dits furent espouvantés et s'en vinrent sans parler à ladite Jeanne. » T. II, p. 21 (lui-même).

1. *Ceux qui viennent le dimanche* : t. II, p. 14 (Manchon), et

Ce même jour, lundi, 28 mai, l'évêque et le vice-inquisiteur, accompagnés de sept ou huit maîtres, se rendirent eux-mêmes à, la prison. En même temps que l'on prenait acte du fait, il n'était pas sans intérêt d'en savoir la cause. Jeanne n'était pas libre là où elle était. Comment, si bien gardée, avait-elle repris l'habit d'homme? Il fallait de la part de ses gardiens de la connivence au moins, sinon autre chose. Dans tous les cas, il était bon d'en savoir les motifs avant d'en rien décider : un des assesseurs, Marguerie, osa en faire l'observation. « Taisez-vous, de par le diable ! » lui dit quelqu'un; et les soldats, l'appelant traître armagnac, avaient levé leurs lances pour l'en frapper¹.

Les juges vinrent donc et demandèrent à Jeanne pourquoi elle avait pris cet habit, et qui le lui avait fait prendre. Elle répondit, selon le procès-verbal, qu'elle l'avait pris de sa volonté, sans nulle contrainte ; qu'elle aimait mieux l'habit d'homme que l'habit de femme.

« Mais, lui dit-on, vous aviez promis et juré de ne pas reprendre cet habit.

— Je n'ai jamais entendu faire serment de ne pas le reprendre.

— Pourquoi donc l'avez-vous repris ?

— Parce qu'il est plus convenable d'avoir habit

p. 19 (Massieu). — *Manchon*: t. II, p. 14 (lui-même), et p. 19 (Massieu).

1. *Marguerie* : t. II, p. 330 (Massieu); cf. t. III, p. 184 (Marguerie lui-même) ; t. II, p. 345, et t. III, p. 180 (Cusquel).

d'homme, étant entre les hommes, que d'avoir habit de femme. »

Et elle ajouta d'ailleurs qu'elle avait eu le droit de le reprendre, puisqu'on ne lui avait pas tenu ce qu'on lui avait promis, c'est-à-dire d'aller à la messe, de recevoir son Sauveur et d'être mise hors des fers.

« Vous aviez abjuré et tout spécialement promis de ne pas reprendre l'habit d'homme.

— J'aime mieux mourir que d'être aux fers. Mais, si on me veut laisser aller à la messe et m'ôter des fers, si on veut me mettre en prison gracieuse, et que j'aie une femme, je serai bonne et ferai ce que l'Église voudra¹. »

L'Église, telle que la faisait Pierre Cauchon, n'avait plus de conditions à débattre avec elle. Le juge, bien sûr de la retrouver relapse autrement que par l'habit, lui demanda si depuis le jeudi, jour de l'abjuration, elle n'avait point entendu ses voix.

« Oui, dit Jeanne sans éviter le piège qu'on lui tendait.

— Et que vous ont-elles dit? »

Elle répondit (on lit à la marge des manuscrits authentiques ces mots : RÉPONSE MORTELLE, *responsio mortifera*)² :

« Dieu m'a mandé par sainte Catherine et sainte

1. *Interrogatoire de Jeanne* : t. I. p. 455.

2. *Responsio mortifera*. Bibl. du Corps législ. B. 105 g, t. 570, f° 108, r° ; B. nat. Fonds latin, 5965, f° 152, r° et 5966, f° 198, r° ; et l'appendice n° XVIII.

Marguerite la grande pitié de la trahison que j'ai consentie en faisant abjuration pour sauver ma vie; que je me damnaïis pour sauver ma vie. »

Elle ajouta qu'avant le jeudi même ses voix lui avaient dit ce qu'elle ferait en ce jour; que sur l'échafaud, elles lui disaient de répondre hardiment à ce prêcheur, à ce faux prêcheur, comme elle l'appelait elle-même, qui l'avait accusée d'avoir fait des choses qu'elle n'avait pas faites; et, affirmant de nouveau sa mission :

« Si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée, je me damnerais : la vérité est que Dieu m'a envoyée. »

Elle finissait par s'accuser de sa faiblesse :

« Mes voix, disait-elle, m'ont dit que j'avais fait une grande mauvaïseté de confesser n'avoir pas bien fait ce que j'ai fait, » ajoutant que c'est par peur du feu qu'elle avait dit ce qu'elle avait dit.

« Croyez-vous que vos voix soient sainte Marguerite et sainte Catherine? dit le juge, reprenant avec empressement tous les points de l'abjuration.

— Oui, qu'elles sont de Dieu.

— Mais sur l'échafaud vous aviez dit que mensongèrement vous vous étiez vantée que c'était sainte Catherine et sainte Marguerite.

— Je ne l'entendais point ainsi faire ou dire. »

Elle affirma derechef qu'elle n'avait jamais entendu révoquer ses apparitions et que, si elle avait révoqué quelque chose, c'était par peur du feu et contre la vérité. Elle pouvait maintenant avouer

cette peur, car elle ne l'avait plus, et elle savait où la menaient ces paroles. Mais elle déclarait qu'elle aimait mieux faire sa pénitence en une fois, c'est-à-dire mourir, que d'endurer plus longuement la prison. Elle protestait qu'elle n'avait jamais rien fait contre Dieu ou la foi, quelque chose qu'on lui ait fait révoquer ; qu'elle n'entendait rien révoquer sans le bon plaisir de Dieu. Elle ajoutait que, si les juges voulaient, elle reprendrait l'habit de femme (elle en avait dit les conditions) et que du reste elle n'en ferait autre chose¹,

Les juges se retirèrent. Tout était consommé. Plusieurs s'en affligèrent sincèrement, Pierre Maurice, par exemple, mais d'autres s'en réjouirent et en témoignèrent bruyamment leur joie. L'évêque sortant de la prison, vit le comte de Warwick et une multitude d'Anglais qui attendaient avec impatience le résultat de cette visite, et, ne voulant pas les tenir plus longtemps en suspens : « *Farewell, farewell*, cria-t-il en riant; faites bonne chère : c'est fait². »

Cette fière déclaration semblait pourtant détruire

1. T. I, p. 456-458. L'Averdy (t. I, p. 121-123) prouve le dessein qu'avait l'évêque de Beauvais de perdre Jeanne, et par les questions qu'il lui pose, et par son empressement à clore l'interrogatoire, de peur que certaines paroles ne vinssent atténuer les déclarations obtenues d'elle.

2. *Joie de plusieurs* : « Credit quod ad hoc faciendum fuerit inducta, quia aliqui de his, qui interfuerant in processu, faciebant magnum applausum et gaudium ex eo quod resumpserat hujus-

tout ce qu'on avait gagné par la scène de l'abjuration : mais on ne pouvait tout faire à la fois, et, pour le moment, elle donnait au juge la satisfaction de mener le procès où les Anglais voulaient qu'il aboutît, sans avoir rien sacrifié des formes imposées par la procédure de l'Église. La procédure a suivi toutes ses phases sans précipitation : mais la conscience du juge en est-elle plus assurée, et l'habileté qu'il montre dans cette conduite ne le rend-elle pas plus coupable ? Son intelligence ne s'abuse pas, mais il refuse de voir et d'entendre. Et qu'est-ce donc, s'il supprime ou s'il voile ce qui, aux yeux des autres, pourrait laisser percer la vérité ?

En effet, dans ce dernier et solennel interrogatoire, notamment sur le point qui le motiva, la reprise de l'habit d'homme, le procès-verbal a-t-il tout dit ? Thomas de Courcelles, qui le mit en latin, s'exprime dans le procès de révision à peu près comme le faisait le texte officiel : « Interrogée sur ses motifs, elle répondit qu'elle l'avait fait parce qu'il lui paraissait plus convenable de porter l'habit d'homme parmi les hommes que l'habit de femme. » Mais Manchon, qui tenait la plume alors,

modi habitum : licet notabiles viri dolerent, inter quos vidit magistrum Petrum Morice multum dolentem et plures alios. » T. III, p. 164 (G. Colles.) — *L'évêque et Warwick* : t. II, p. 5 (Is. de la Pierre) ; cf. p. 8 (M. Ladvenu). Is. de la Pierre place la scène « après l'issue et la fin de cette session et instance » ; Martin Ladvenu, avec plus de précision, à la sortie de la prison ; Is. de la Pierre, dans une déposition suivante, se borne à dire : « Après la reprise de l'habit. » *Ibid.*, p. 305.

ajoute comme témoin à ce qu'il avait écrit comme greffier : « Elle répondit qu'elle l'avait fait pour défendre sa pudeur, parce qu'elle n'était point en sûreté sous ses habits de femme avec ses gardiens qui voulaient attenter à sa pudeur¹. »

Qu'on se rappelle comment Jeanne était gardée et quelles étaient les dispositions des Anglais envers elle. Jeanne était aux fers sous la garde de cinq soldats, dont trois se tenaient dans sa prison et deux à la porte : « Je sais, » dit l'huissier Massieu, celui qui l'allait prendre à la prison pour la mener au tribunal, « je sais de certain que de nuit elle étoit couchée, ferrée par les jambes de deux paires de fers à chaîne, et attachée moult étroitement d'une chaîne traversante par les pieds de son lit, tenante à une grosse pièce de bois de longueur de cinq à six pieds, et fermante à clef, par quoi ne pouvoit se mouvoir de la place. » Plusieurs fois, sous ses habits d'homme qu'elle ne quittait jamais, elle avait été en butte aux brutalités de ses gardiens : l'évêque le savait bien ; il avait reçu ses plaintes, et un jour il avait fallu que Warwick accourût pour la sauver du dernier outrage parmi ces délégués de la justice ! Mais maintenant la sentence était portée ; l'évêque l'avait rendue aux Anglais : elle leur était comme livrée. Lorsqu'on la ramenait de Saint-Ouen, les valets (*mangones*) l'insultaient et les maîtres les laissaient faire. A quoi n'était-elle point exposée, seule dans la pri-

1. *Th. de Courcelles* : t. III. p. 62; *Manchon* : *ibid.*, p. 148.

son, enchaînée, en compagnie de ces cinq *houspilleurs*, comme ils sont appelés quelque part ! Isambard de la Pierre, qui est nommé au procès-verbal parmi les assistants de l'évêque en ce même interrogatoire, confirme, comme l'ayant entendu lui-même, ce qu'en a dit dans sa déposition le greffier Manchon ; et il ajoute que « de fait », quand il entra, « il la vit éplorée, son visage plein de larmes, défigurée et outragée en telle sorte qu'il en eut pitié ». Il en sut davantage de Jeanne dans un entretien qu'il eut plus tard avec elle : et ici son témoignage est confirmé par celui de Martin Ladvenu, qui la confessa et l'administra pour la dernière fois. Ce ne furent pas seulement ces soldats de bas étage, ces *houspilleurs* placés auprès d'elle : c'est un milord qui entra dans son cachot et tenta de la violer¹.

Voilà pourquoi Jeanne reprit l'habit d'homme, dût-elle après cela mourir. L'huissier Massieu en

1. *Jeanne dans sa prison* : t. II, p. 18 (Massieu) ; cf. t. III, p. 154 (*id.*) ; t. II, p. 298 (Manchon), et t. III, p. 140 (*id.*). — *Tentatives de violences antérieures* : t. II, p. 298, et t. III, p. 147 (Manchon). — *Insultée au retour de Saint-Ouen* : « Post primam prædicationem, cum reduceretur ad carceres, in Castro Rothomagensi, mangones illudebant eidem Johannæ, et permittebant Anglici, magistrorum eorum. » T. II, p. 376 (J. Fave). — *Violences* : t. II, p. 5 (Is. de la Pierre) ; cf. p. 371 (Thomas Marie) : « Post primam prædicationem, cum fuisset iterum posita in carceribus castri, fuerunt factæ sibi tot vexationes de eam opprimendo, quod habuit dicere quod mallet potius mori quam amplius stare cum ipsis Anglicis. » — *Le milord* : « Imo sicut ab eadem Johanna audivit, fuit per unum magnæ auctoritatis tentata de violentia. » *Ibid.*, p. 306 (*id.*). — « Et qu'un millourt d'Angleterre l'avoit forcée. *Ibid.*, » p. 8 (M. Ladvenu). Il explique ailleurs, comme Is. de la Pierre, qu'il ne fit que le tenter : « Et eam tentavit vi opprimere, » t. III, p. 168.

donne une autre raison encore. Le dimanche matin Jeanne, étant dans son lit, dit à ses gardiens : « Déferrez-moi, et je me lèverai. » Mais l'un deux s'approchant lui retira ses vêtements de femme, et ils lui jetèrent son habit d'homme que l'on gardait (pourquoi?) dans un sac en quelque coin de la prison. « Messieurs, leur dit Jeanne, vous savez qu'il m'est défendu : sans faute, je ne le prendrai pas. » Mais ils ne voulurent point lui en donner d'autre, et à la fin, forcée de se lever, elle le dut prendre et garder, nonobstant ses protestations. Il n'est pas impossible, en effet, que les Anglais, n'ayant pu parvenir à leurs fins, aient résolu d'en finir avec elle de cette autre manière, mais, si Jeanne réclama ses habits de femme, voulant savoir à quelle intention on les lui ôtait, il est douteux qu'elle ait tant insisté pour les reprendre. Elle put donner cette raison à Massieu, parce que cela suffisait bien pour l'excuser; elle n'en dit rien devant ses juges, parce qu'elle était résolue de ne plus se vêtir en femme, à moins d'être gardée dans une autre prison, « ayant une femme avec elle. » C'est un trait que Thomas de Courcelles a supprimé de sa rédaction officielle, comme insignifiant sans doute, mais qu'on retrouve dans la copie de la minute française du procès-verbal ; et il achève de répandre la lumière sur ceux qu'on y a gardés. La minute même n'a-t-elle pas retranché autre chose ? On serait en droit de le conclure en rapprochant ce que Manchon a écrit alors et ce qu'il a dit plus tard. Que si rien d'important n'a

été supprimé, il faut croire que les paroles de Jeanne, avec le commentaire qu'on avait sous les yeux, en disaient assez pour la faire comprendre, puisque deux témoins de la scène, l'un assesseur, l'autre greffier du juge, l'ont comprise ainsi¹.

Le juge l'avait bien comprise lui-même sans doute, et, s'il eût voulu reconnaître que la pudeur de la femme n'est pas moins sacrée que son habit, il aurait dû s'accuser d'avoir mis Jeanne dans la nécessité de retomber, en la renvoyant dans ces prisons où il fallait qu'elle sacrifiât l'une des deux choses à l'autre. Or, pour Jeanne, l'alternative n'était pas douteuse, dût-elle se placer par son choix en présence de la mort. Mais il ferma son cœur à ce sentiment, et, bien loin d'être touché de cet héroïsme, il avait ramené Jeanne à d'autres questions où il était bien sûr de la retrouver telle qu'elle était au procès, comme pour l'entraîner de chute en chute au plus profond de l'abîme où elle devait périr. Les Anglais avaient donc calomnié Pierre Cauchon : il n'était pas traître au roi. Tout

1. *L'habit d'homme*: « En tant qu'en cest débat demoura jusques à l'heure de midy; et finalement, pour nécessité de corps, fut contrainte de yssir dehors et prendre ledit habit; et après qu'elle fust retournée ne lui en voulurent point bailler d'autre, nonobstant quelque supplication et requeste qu'elle en feist. » T. II, p. 18 (Masseu); cf. *ibid.*, p. 333; t. III, p. 157 (*id.*), et *ibid.*, p. 53 (G. de la Chambre). — *Les deux versions du procès-verbal* : t. I, p. 436; cf. t. II, p. 300 (Manchon) : « Ipsa contenta de hujusmodi habitu, ut videbat, petiit mulieres sibi dari cum ea, et mitti ad carceres Ecclesiæ, et quod detineretur per viros ecclesiasticos; et postmodum assumpsit habitum virilem, se excusando quod, si fuisset missa ad carceres Ecclesiæ, non assumpsisset ipsum habitum virilem, et quod cum habitu muliebri non fuisset ausa se tenere cum custodibus Anglicis. »

en satisfaisant sa propre haine, il avait bien gagné son argent.

Le lendemain, mardi 29, l'évêque réunit dans la chapelle du palais archiépiscopal une nombreuse assemblée d'abbés et de docteurs. Il leur rappela tout ce qui s'était passé depuis la veille de la Pentecôte : l'abjuration de Jeanne, et comment, après avoir accueilli ses admonitions et reçu l'habit de femme, elle avait repris l'habit d'homme et renouvelé toutes ses affirmations touchant ses voix. Il fit lire l'interrogatoire qui avait suivi et ses réponses consignées au procès-verbal. Puis il prit l'avis de chacun. Tous la déclarèrent relapse, non-seulement Nicolas Loyseleur, le traître, mais Isambard de la Pierre et Martin Ladvenu, qui l'assistèrent à ses derniers moments; et pourtant ils ne se faisaient aucune illusion sur le crime qu'elle pouvait avoir commis en reprenant l'habit d'homme : ils témoignent au procès de révision des raisons capitales qui l'y contraignirent. Personne n'entreprit de l'excuser, je ne dis pas de la défendre. La plupart, à l'exemple de l'abbé de Fécamp, furent d'avis qu'on lui relût la formule d'abjuration (cela les décharge au moins de toute complicité dans la substitution d'une fausse formule), et qu'on l'avertît charitablement touchant le salut de son âme, mais ils voulaient qu'on lui déclarât qu'elle n'avait plus rien à espérer de la vie présente. Elle devait être livrée au bras séculier¹.

1. *Avis*: « Quod dicta Johanna relapsa est, Tamen bonum est

L'évêque, ayant recueilli les avis, remercia ses conseillers, et fit assigner Jeanne à comparaître le lendemain sur la place du Vieux-Marché : c'était là qu'il devait achever la procédure en la livrant au juge civil, et par ce juge au bourreau¹.

quod schedula nuper lecta legatur iterum coram ipsa, et sibi exponatur, proponendo ei verbum Dei. Et his peractis nos judices habemus declarare eam hæreticam, et ipsam relinquere justitiæ sæculari, rogando eam ut cum eadem Johanna mite agant. » T. I, p. 463. C'est l'avis de l'abbé de Fécamp, qui vote le second et auquel tous les autres se réfèrent, excepté N. de Venderez qui, votant le premier, n'avait point parlé de relire à Jeanne la formule d'abjuration, et deux autres, D. Gastine et P. Devaulx, qui, en la livrant au bras séculier, supprimaient la prière, d'ailleurs dérisoire, de la traiter avec douceur : *Absque supplicatione*, t. I, p. 465. — Voy. sur cette dernière délibération L'Averdy, p. 126, Lebrun des Charmettes, t. IV, p. 175.

L'Averdy (p. 124) a noté que, parmi les assesseurs dont on trouve le vote au premier jugement, il y a quinze gradués en théologie et neuf en droit qui n'ont pas assisté au second, soit qu'ils aient été écartés, soit qu'eux-mêmes se soient tenus à l'écart. A leur place on fit venir des assesseurs qui n'avaient point paru depuis longtemps au débat, et n'avaient pas voté au premier jugement : entre autres trois membres de la faculté de médecine. Il pense que la lecture de la cédula d'abjuration, réclamée par la grande majorité du conseil, pouvait avoir pour objet d'offrir à Jeanne l'occasion de revenir sur ses pas, et même de renouveler son appel au Pape (*ibid.*, p. 126).

1. T. I, p. 467.

LIVRE DIXIÈME.

ROUEN. — LE SUPPLICE.

I

LA VISITE A LA PRISON.

Le mercredi, 30 mai, dès le matin, frère Martin Ladvenu et frère Jean Toutmouillé vinrent, sur l'ordre de l'évêque, trouver Jeanne dans la prison pour la préparer à mourir. Jeanne, en révoquant sur tous les points son abjuration, savait à quoi elle s'exposait; en avouant qu'elle avait cédé à la peur de la mort, elle montrait bien qu'elle ne la craignait plus. Néanmoins, la première annonce du supplice auquel on la destinait réveilla en elle toute la sensibilité de la femme. « Quand ledit Ladvenu, dit l'autre frère, annonça à la pauvre femme la mort dont elle devait mourir ce jour-là, qu'ainsi ses juges l'avaient ordonné et entendu, et qu'elle ouït la dure et cruelle mort qui lui était prochaine, elle commença à s'écrier douloureusement et piteusement, se distraire (tirer) et arracher les cheveux :

« Hélas ! me traite-t-on si horriblement et cruelle-
« ment, qu'il faille que mon corps net en entier,
« qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui
« consumé et rendu en cendres ! Ah ! ah ! j'aime-
« rois mieux être décapitée sept fois que d'être
« ainsi brûlée. Hélas ! si j'eusse été en la prison
« ecclésiastique à laquelle je m'étois soumise, et
« que j'eusse été gardée par les gens d'Église, non
« pas par mes ennemis et adversaires, il ne me
« fût pas si misérablement meschu, comme il est.
« Oh ! j'en appelle devant Dieu, le grand juge, des
« grands torts et ingravances qu'on me fait¹. »

Comme elle se plaignait ainsi, survint l'évêque.
A sa vue, elle s'écria :

« Évêque, je meurs par vous !

— Ah ! Jeanne, dit l'évêque, prenez en patience.
Vous mourez pour ce que vous n'avez tenu ce que
vous nous aviez promis, et que vous êtes retour-
née à votre premier maléfice. »

Et la pauvre Pucelle, continue le frère, lui ré-
pondit :

« Hélas ! si vous m'eussiez mise en prison de
cour d'Église, et rendue entre les mains des con-
cierges ecclésiastiques compétents et convenables,
ceci ne fût pas advenu ; pour moi j'appelle de vous
devant Dieu² »

Que venait faire le juge à la prison ? et pourquoi

1. T. II, p. 3-4 (Jean Toutmouillé).

2. *Ibid.* ; cf. p. 8 (M. Ladvenu), et t. III, p. 169 (*id.*) : « Quod sibi
promiserat quod eam poneret in manibus Ecclesiæ, et ipse eam di-
miserat in manibus suorum inimicorum capitalium. »

devançait-il le moment qu'il avait marqué à Jeanne pour comparaître?

Ce qui le ramenait auprès de Jeanne, ce n'était point cette question de l'habit : il savait trop bien à quoi s'en tenir sur ce point. D'ailleurs, que faisait maintenant l'habit? il avait accompli son office, puisqu'il menait Jeanne à la mort; et la Pucelle ne le réclamait pas davantage. Elle le voulait pour être en prison; elle ne le demandait point pour mourir. Lorsqu'au milieu de ses refus de quitter l'habit d'homme elle avait prié ses juges de lui donner, si elle devait être menée au supplice, « s'il la falloit dévestir en jugement, » une chemise de femme, et que ceux-ci s'en étonnaient comme d'une contradiction, elle avait répondu : « Il suffit qu'elle soit longue. » Mais il y avait d'autres points de sa rétractation qui mettaient à néant tout le résultat de cette procédure. Tant d'efforts pour ruiner par sa propre parole l'autorité de sa mission, pour y montrer une illusion du diable, et retourner ainsi contre le roi de France l'impression qu'elle avait faite en faveur de ce prince, devaient-ils donc être perdus? Non. Pour l'amener à l'abjuration, on lui avait laissé la vie; pour lui reprendre la vie, on l'avait poussée à s'en dédire. Il s'agissait de la ramener à son premier désaveu, à présent que cela même ne pouvait plus la sauver de la mort¹.

Le moyen aurait été trouvé, si l'on en croit une

1. *Procès*, t. I, p. 177.

information faite le jeudi, 7 juin, le neuvième jour après la mort de Jeanne, information qui figure à la suite du procès, écrite de la même main que le procès lui-même, mais sans signature.

D'après les témoignages produits dans cette prétendue enquête, le jour de l'exécution, Pierre Maurice, qui avait témoigné de l'intérêt pour Jeanne, et Nicolas Loyseleur, qui avait gagné sa confiance pour la trahir, étaient venus dès la première heure à la prison, sous le prétexte de l'exhorter et de la faire penser à son salut. Ils la pressèrent de dire la vérité sur ses apparitions, et notamment sur l'ange qui avait apporté au roi une couronne. Elle dit que l'ange, c'était elle, et la couronne, la promesse du couronnement qu'elle apportait au roi en s'engageant à le faire couronner. Quant à ses apparitions, elle les affirmait. Sous quelle forme lui venaient-elles? Elle ne le déterminait pas proprement, et il y a des diversités dans les témoignages mêmes de cette enquête. Mais elle a vu de ses yeux, elle a entendu de ses oreilles ; et comme Pierre Maurice lui faisait observer que souvent au bruit des cloches on croit entendre et comprendre certaines paroles, elle rejeta l'explication et dit qu'elle avait réellement entendu ces voix. Il y avait un fait d'ailleurs qu'on ne cherchait point à contester, et dont on voulait s'appuyer pour ébranler la confiance de Jeanne en ses visions : c'est qu'elles lui avaient promis sa délivrance, et Jeanne allait mourir. Pierre Maurice lui rappela cette parole, et lui remontra qu'il appa-

raissait bien que c'étaient de mauvais esprits, puisqu'ils l'avaient trompée. « Soient bons, soient mauvais esprits, dit Jeanne, ils me sont apparus. » « Étaient-ils bons ou mauvais? « Je ne sais, dit-elle, je m'en attends à ma mère l'Église, » ou bien encore « à entre vous qui êtes gens d'Église¹ ».

Lorsque l'évêque arriva avec le vice-inquisiteur et plusieurs autres assesseurs, la victoire, selon ce même document, était donc déjà assurée. On a vu par la déposition de Jean Toutmouillé comment Jeanne l'accueillit. Ici, c'est l'évêque qui l'interpelle. Il place immédiatement la question sur le

1. *Information posthume* : t. I, p. 477 et suiv. — Les pièces qui suivent sont écrites de la même main que le reste des procédures, mais elles cessent d'être revêtues de la signature qui auparavant se trouve apposée au bas de chaque feuillet des manuscrits officiels. On verra par les actes du second procès que les greffiers se sont refusés à les valider de leur attestation. Voy. t. I, p. 477, note. — *La couronne* : « Quod nihil aliud fuit, nisi promissio coronationis illius quem dicit regem suum, » p. 484 (Loyseleur) ; « quod ipsamet erat angelus, » p. 480 (P. Maurice) ; cf. p. 481 (Toutmouillé). — *Les apparitions* : « Saltem quod audiret loquens... prout melius recolit, veniebat in magna multitudo et quantitate minima. » T. I, p. 479 (Ladvenu). — « Interrogata de corona quam sibi promittebat, et de multitudo angelorum qui associabant eam, etc. ; respondit quod sic, et apparebat sibi sub specie quarundam rerum minimarum. » T. I, p. 480 (P. Maurice). — « Quandoque cum magna multitudo et in minima quantitate », sive in minimis rebus ; alias figuram aut speciem non declarando, » p. 481 (Toutmouillé). — « Quod ipsa viderat et audierat propriis oculis et auribus voces et apparitiones de quibus fit mentio in processu. » T. I, p. 498 (N. de Venderez). — « Quod realiter audiebat voces.... quamvis sibi fuisset protunc dictum per dictum magistrum Petrum quod aliquando homines, audiendo pulsum campanarum, credebant audire et intelligere aliqua verba, » p. 481 (Toutmouillé) ; — « Utrum illi apparitio erat realis : respondebat quod sic : *Soient bons, soient mauvais esperitz, ils me sont apparus*, » p. 480 (P. Maurice). — *Je ne sçay je m'en actens à ma mère l'Église*, etc., p. 182 (J. Toutmouillé) ; cf. p. 480 (P. Maurice), et p. 184 (N. Loyseleur).

terrain où on avait bien compté la résoudre : « Or çà, Jeanne, dit-il, vous nous avez toujours dit que vos voix vous disaient que vous seriez délivrée, et vous voyez comme elles vous ont déçue ; dites-nous maintenant la vérité. » Jeanne répondit : « Vraiment, je vois bien qu'elles m'ont déçue. » Et elle ajouta même, selon un autre, que, puisque les gens d'Église tenaient pour certain que ces apparitions venaient de mauvais esprits, elle croyait désormais ce que croyaient les gens d'Église, et ne voulait plus ajouter foi à ces esprits. Jeanne abjurait donc de nouveau, mais il fallait rendre l'abjuration publique. Nicolas Loyseleur se chargea de l'y préparer. Pour ôter l'erreur qu'elle avait contribué à répandre, une chose, dit-il à Jeanne, lui restait à faire : c'était de déclarer publiquement qu'elle avait été trompée et qu'elle avait trompé le peuple, et d'en demander humblement pardon. Jeanne dit qu'elle le ferait volontiers, mais qu'elle n'espérait pas s'en souvenir quand il le faudrait au milieu du jugement public. Elle pria donc son confesseur de le lui remettre en mémoire. — Si elle ne le fait pas, ce sera la faute du confesseur¹.

A ces déclarations l'un de ceux qui étaient là joint un récit qui les couronne et les complète. Frère Martin venait de confesser Jeanne. Au moment de lui donner la communion, tenant dans ses

1. *Interpellation de l'évêque* : t. I, p. 481 (J. Toutmouillé) ; cf. p. 483 (Th. de Courcelles) ; p. 479 (M. Ladvenu) ; p. 482 (Lecamus). — *Loyseleur* : p. 485 (Loyseleur)

maines l'hostie sacrée, il lui dit: « Croyez-vous que c'est le corps du Christ ? — Oui, dit-elle, c'est lui seul qui me peut délivrer, je demande qu'il me soit donné. — Croyez-vous encore à ces voix ? — Je crois en Dieu seul et ne veux plus croire en ces voix, puisqu'elles m'ont trompée¹. »

Voilà dans leur ensemble les témoignages dont on a voulu faire comme un procès-verbal posthume de cette scène capitale. Les visions de Jeanne sont avouées, mais elles sont déclarées mensongères et par conséquent diaboliques. Désormais Jeanne refuse d'y croire, souscrivant à tout ce que les gens d'Église voudront en décider. Le triomphe de l'évêque est donc complet ; il a regagné l'abjuration sans préjudice de la mort.

Mais quelle est la valeur de cette pièce ? Pourquoi l'interrogatoire qu'elle révèle ne figure-t-il point à sa place dans la suite du procès-verbal ? Et pourquoi, sous cette forme irrégulière d'un interrogatoire, non de l'accusée, mais des assesseurs transformés en témoins, n'est-il point certifié par la signature des greffiers ? Avait-il si peu d'importance ? Nul ne le croira ; et l'évêque ne le croyait pas non plus, sans doute. Ce n'est pas sa faute, si l'acte est dépourvu de cette attestation. Il voulut contraindre Manchon à le signer, bien que celui-ci n'eût point assisté à la scène. Manchon refusa : mais Taquel y était, et sa signature ne se trouve pas davantage au bas de la pièce. Qu'est-ce donc

1. T. I, p. 483 (Jac. Lecamus).

que ce procès-verbal rétrospectif que le greffier présent à l'acte n'a pas signé, et pour lequel on est réduit à réclamer, sans plus de succès, la signature d'un greffier qui n'y était pas? C'est un procès-verbal comme l'eût été celui du procès tout entier, si la volonté de l'évêque n'avait échoué contre l'honnêteté des greffiers, et aussi, il le faut dire, contre le ferme esprit de Jeanne. Mais cette fois Jeanne était morte, et on se passa des greffiers! On a donc le droit de le récuser en tant qu'il peut invalider les résultats du procès officiel : juridiquement, il est nul; historiquement, suspect. Détruire la foi en la mission de Jeanne, c'était tout l'objet du procès : si on l'avait pu faire par un acte authentique, l'évêque de Beauvais était trop habile homme pour le faire par une pièce qui se produit avec tous les signes de la clandestinité ¹.

La forme seule de cette addition au procès-verbal la frappe donc d'un entier discrédit. Toutefois, nous ne prétendons pas qu'elle doive passer sans qu'on y regarde davantage. L'interrogatoire est un fait avéré, et les témoignages qu'on y a recueillis après coup ne sont pas tous à la charge de Jeanne. Qu'en résulte-t-il, en effet? Qu'elle a faussement inventé ses visions? Non. Elle explique l'allégorie par laquelle elle avait répondu sur un point qu'elle ne voulait pas, qu'elle déclarait hautement ne pas vouloir révéler, le signe du roi. Quant à

1. *Refus de Manchon* : « Néanmoins monseigneur de Beauvais le voulut contraindre à ce signer, laquelle chose ne volut faire. » T. II, p. 14.

ses voix, elle les affirme : elle a vu de ses yeux, elle a ouï de ses oreilles : tous les témoins sont d'accord pour certifier cette solennelle déclaration ; et les juges ne les contestent pas davantage, puisqu'ils s'appuient de leurs révélations mêmes pour les déclarer mensongères et décider Jeanne à les renier comme des inspirations du malin esprit¹.

C'est ici leur triomphe, mais c'est aussi le côté suspect du document dressé en vue de l'établir. Et pourtant, sans vouloir accepter tout ce qu'on y trouve sur cette défaillance de la foi de Jeanne en ses voix, on peut hésiter à déclarer le fait sans le moindre fondement. L'attaque des juges fut fort habile : ils ne prétendent plus accuser Jeanne elle-même de mensonge dans ce qu'elle disait de ses révélations : sa conscience se serait soulevée contre une affirmation dont elle eût senti la fausseté au fond de son âme. Ils acceptent ces apparitions comme réelles ; seulement ils les accusent d'être trompeuses. Ses voix lui ont parlé, mais elles lui ont menti ; et ils allèguent ses propres déclarations, opposant la réalité à ses espérances ; à la délivrance qu'elles lui avaient prédite, la mort qui est là. Jeanne a-t-elle résisté à cette épreuve, et si elle n'est point allée jusqu'au reniement, n'a-t-elle pas été au moins jusqu'au doute ? Nous ne voulons pas l'affirmer, mais ce qui bien plus sûrement

1. *Affirmation de ses visions* : « Utrum verum erat quod ipsas voces et apparitiones habuisset; et ipsa respondebat quod sic. Et in illo proposito continuavit usque ad finem, etc. » T. I, p. 478 (Ladvenu); cf. t. I. p. 477 (N. de Venderez); p. 482 (Lecamus), et les autres textes cités plus haut.

que les témoignages du document suspect nous porterait à le croire, c'est la douleur et l'amertume de ses derniers moments. Elle est comme seule, et elle cherche des appuis parmi ceux mêmes qui lui ont ravi ses conseils :

« Maître Pierre, dit-elle à P. Maurice, où serai-je ce soir?

— N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? dit le docteur.

— Oh! oui; et par la grâce de Dieu je serai en paradis¹. »

Laissée seule avec Martin Ladvenu, elle se confessa et demanda la communion. Mais pouvait-il donner la communion à une femme qui allait être publiquement excommuniée? Le cas méritait d'être soumis à l'évêque. Ladvenu envoya l'huissier Massieu lui dire que Jeanne s'était confessée, et qu'elle demandait à recevoir l'Eucharistie. L'évêque en conféra avec plusieurs; après quoi il répondit à Massieu : « Allez dire au frère Martin de lui donner l'Eucharistie et tout ce qu'elle demandera. »

L'Eucharistie lui fut apportée sans aucun appareil, sur la patène, simplement recouverte du linge du calice, sans lumière, sans escorte, sans surplis, sans étole. Frère Martin en fut scandalisé: il envoya chercher une étole et de la lumière : mais ce qui suppléait à l'absence de toute cérémonie, c'était la vive piété de Jeanne, qui reçut

1. *Jeanne et P. Maurice* : t. III, p. 191 (J. Riquier). Sur la *fausseté du document*, voy. L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, et l'appendice n° XIX à la fin de ce volume.

son Sauveur avec une telle dévotion et une si grande abondance de larmes, que le frère renonce à le décrire¹.

1. *Communion* : « Qui episcopus aliquos super hoc congregavit ; ex quorum deliberatione ipse episcopus eidem loquenti dixit quod diceret fratri Martino quod sibi traderet Eucharistiæ sacramentum et omnia quæcumque peteret. » T. III, p. 158 (Massieu). « Lui fut apporté le corps de Jésus-Christ irrévérentement, sans estolle et lumière, dont frère Martin, qui l'avoit confessée, fut mal content; et pour ce fut renvoyé querir une estolle et de la lumière, et ainsi frère Martin l'administra. » T. II, p. 19 (Massieu); cf. p. 334 (*id.*). — « Quod devotissime et cum lacrymis uberrimis, sic quod nesciret narrare, suscepit. » *Ibid.* p. 308 (Ladvenu). Voy. l'append. XX à la fin de ce volume.

II

LA PLACE DU VIEUX MARCHÉ.

Vers neuf heures, Jeanne, qui avait repris l'habit de femme, sortit de prison pour se rendre à la place du Vieux-Marché. Elle allait au jugement, mais c'était à la mort, et tout l'annonçait dans l'appareil dont elle était environnée. Sa sentence était d'avance écrite sur son front : elle était coiffée d'une mitre où on lisait ces mots : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*. Sept à huit cents hommes marchaient autour d'elle, portant glaives et bâtons, « tellement qu'il n'y avoit homme qui fût assez hardi de parler à elle, excepté frère Martin Ladvenu et maître Jean Massieu (le confesseur et l'huissier). » Jeanne ne cherchait point à contenir sa douleur. Elle pleurait..., larmes respectables, qui ne trahissaient point la sainteté de sa cause : en montrant en elle la faiblesse de la femme, elles témoignaient d'où lui était venue la force qui l'avait soutenue dans sa mission. Elle pleurait, se

recommandant à Dieu et aux saints; et tout le peuple pleurait avec elle. Nicolas Loyseleur lui-même ne put tenir à ce spectacle. C'était en lui que Jeanne s'était fiée le plus, l'accueillant comme un compatriote, l'écoutant comme un conseiller, le suivant comme un directeur; et on a vu comment, jusqu'à la fin, il avait trompé sa confiance. Lorsqu'il vit qu'on la menait mourir, il sentit le remords, et se précipita vers la charrette pour lui demander pardon : mais les Anglais le repoussèrent avec menaces, l'appelant traître, parce qu'il ne l'était plus. Ils l'auraient tué, sans le comte de Warwick; et le comte lui déclara qu'il ne répondait pas de sa vie, s'il ne quittait Rouen au plus tôt¹.

1. *Mitre* : t. IV, p. 459 (Clém. de Fauquemberque, t. XV, f° 44 verso). — Dans les usages de l'Inquisition, l'accusé était revêtu des marques de la condamnation, en se rendant au tribunal qui devait prononcer la sentence. Voy. Llorente. *Hist. de l'Inquis.*, IX, 14. — *Escorte* : « Et y avoit le nombre de sept à huit cents hommes de guerre autour d'elle, portant glaives et bastons. » T. II, p. 14 (Manchon) : témoignage confirmé par Massieu, qui dit huit cents hommes (*ibid.*, p. 19). N. de Houppeville ne parle que de cent vingt hommes (t. III, p. 173).

Lamentations ; « In quo itinere ipsa Johanna tam pias lamentationes faciebat, ut ipse loquens et frater Martinus a lacrimis continere non poterant.... Audientes ad lacrimas provocabat. » T. III, p. 159 (Massieu); cf. t. II, p. 320 (Taquel); t. III, p. 173 (N. de Houppeville). — *N. Loyseleur* : « Dum ipse Loyseleur vidit eandem Johannam condemnatam ad mortem, fuit compunctus corde, et ascendit quadrigam, volens eidem Johannæ clamare veniam, et ex hoc fuerunt indignati multi Anglici existentes ibidem, ita quod, nisi fuisset comes *de Warwick*, ipse Loyseleur fuisset interfectus, etc. » T. III, p. 162 (G. Colles). — « Increpaverunt eundem Loyseleur, minando sibi et vocando eum proditorem, etc. » T. II, p. 320 (Taquel). Ce dernier semble placer la scène dans la cour du château. Loyseleur, s'il quitta Rouen, y revint. C'est comme représentant du chapitre qu'il alla au concile de Bâle. Voy. Ch. de Beaurepaire, *Recherches*, etc., p. 103.

Trois échafauds avaient été dressés sur la place du Vieux-Marché : l'un pour les juges, l'autre pour plusieurs prélats et de hauts personnages, le troisième en maçonnerie pour Jeanne, avec ces mots inscrits sur un tableau placé devant :

« Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, men-
« teresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, divi-
« neresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu,
« présumptueuse, malcréant de la foy de Jésus-
« Christ, vanteresse, idolâtre, cruelle, dissolue,
« invocatresse de diables, apostate, schismatique,
« hérétique. »

Au-dessus s'élevait le bûcher.

En attendant qu'on l'y menât, elle fut placée sur une des estrades (peut-être une quatrième), où, à la vue d'un peuple immense, elle dut entendre d'abord le sermon d'un savant docteur en théologie, l'un des assesseurs, maître Nicolas Midi. Il prêcha sur ce texte de saint Paul aux Corinthiens : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent, » et sa conclusion était que, pour préserver les autres membres de la maladie, il fallait retrancher le membre malade :

« Jeanne, disait-il en finissant, va en paix, l'Église ne peut plus te défendre; elle te livre au bras séculier¹. »

1. *Les trois échafauds* : « Et erant ibi tres ambones seu *escharfaulx* gallice, videlicet unus ubi erant judices, et alius ubi erant plures prælati, et unus ubi erant ligna parata ad comburendum eandem Johannam. » T. III, p. 55 (l'év. de Noyon) — « Et coram nobis, in conspectu populi, in magna multitudine tunc in eodem loco existente, supra scafoldum seu ambonem posita, etc. » T. I.

Jeanne l'écouta en silence, et elle dut écouter encore les exhortations de l'évêque, qui l'engageait à pourvoir au salut de son âme, à penser à tous ses méfaits et à en faire pénitence, à suivre les conseils des clercs, et notamment des deux frères prêcheurs qu'il lui avait donnés pour l'assister. Il aurait dû, suivant l'avis presque unanime des assesseurs, lui relire la formule de son abjuration, d'autant plus qu'il se vanta plus tard de l'y avoir ramenée. Mais il aurait pu s'attirer de sa part un démenti public, une déclaration solennelle qu'elle n'avait jamais avoué ces infamies ; et, en démasquant cette fraude, Jeanne aurait, du même coup, rendu impossible la nouvelle imposture que l'information apocryphe eut pour objet d'accréditer. Il n'en fît donc rien, et, sans invoquer ses anciens désaveux, sans en provoquer de nouveaux, considérant qu'elle ne s'était jamais détachée de ses erreurs, qu'elle s'était rendue plus coupable encore dans sa malice diabolique en simulant la pénitence au mépris du nom et de l'ineffable majesté de Dieu ; la tenant pour obstinée, incorrigible, hérétique et relapse, il prononça la sentence.

Après avoir invoqué le nom du Seigneur et rappelé ses erreurs, son abjuration, sa réconciliation,

p. 469-470. De ce que Jeanne fut placée devant les juges, Lebrun des Charmettes conclut qu'elle fut placée ou sur l'estrade des prélats ou sur une quatrième estrade qui n'est pas nommée, t. IV, p. 190. — *L'inscription du bûcher* : t. IV, p. 459 (Clém. de Fauquembergue). — *La prédication publique* : *ibid.* ; cf. t. III, p. 159 (Massieu). Sur l'emplacement du bûcher voy Bouquet, *Jeanne d'Arc au château de Rouen*, p. 99

sa rechute avouée, comme d'un chien qui retourne à son vomissement, il la déclarait hérétique et relapse et, à ce titre, excommuniée (elle venait de communier avec sa permission) ; il la retranchait du corps de l'Église comme un membre pourri, de peur que l'infection ne gagnât les autres membres, et il la livrait au bras séculier, priant la puissance séculière de modérer sa sentence, et de lui épargner la mutilation des membres et la mort. — En face de lui s'élevait le bûcher¹.

Jeanne s'agenouilla et redoubla ses dévotes lamentations et ses prières. C'est son âme pieuse, charitable et dévouée, qui s'épanche tout entière en ces derniers moments. Frappée par ses ennemis, elle reporta sa pensée sur son roi qui fa laissait mourir; et ce fut pour le défendre encore contre les atteintes de la condamnation que l'on faisait peser sur elle. Elle protesta que jamais il ne l'avait induite à faire ce qu'elle avait fait soit en bien, soit en mal, établissant sa propre innocence, tout en ne songeant qu'à mettre hors de doute la sincérité du roi. En même temps elle s'adressait à tous, de quelque condition qu'ils fussent, tant de son parti que de l'autre, demandant humblement pardon, requérant qu'on voulût bien prier pour elle, conjurant en particulier les prêtres qui étaient là de lui faire chacun l'aumône

1. *Exhortation* ; t. I, p. 470. — Sur l'omission de la lecture de la formule d'abjuration, voy. L'Averdy, *Notice des man.*, t. III, p. 455. — *Sentence*, voy. l'appendice n° XXI.

d'une messe, et pardonnant à, tout le monde le mal qu'on lui avait fait. Les juges, les Anglais eux-mêmes, étaient émus ; il n'y avait point de cœur si dur qui ne fût touché aux larmes¹

Délaissée de l'Église, de l'Église de ses ennemis, déclarée apostate, idolâtre, elle s'était tournée vers le signe du salut, voulant mourir avec l'image du Rédempteur. Elle avait donc prié Massieu de lui procurer une croix; un Anglais qui était là lui en fit une d'un bâton. Elle la prit, la baisa et la mit dévotement dans son sein. En même temps qu'elle portait la croix sur sa chair, elle voulait l'avoir devant les yeux. Elle pria le frère Isambard de la Pierre d'aller lui chercher celle de l'église voisine, pour « la tenir, disait-elle, élevée tout droit devant ses yeux jusques au pas de la mort, afin que la croix où Dieu pendit fût dans sa vie continuellement devant sa vue »; et, quand il l'apporta, elle la couvrit de ses baisers et de ses larmes, invoquant Dieu, saint Michel, sainte Catherine et tous les saints, et témoignant de sa foi comme de sa piété².

1. *Jeanne après la sentence* : « Quibus auditis ipsa Johanna, genibus flexis, fecit suas orationes ad Deum multum devotissimas. » — *Souvenir au roi* : « Post cujus sententiæ prolationem incœpit facere plures pias exclamationes et lamentationes, et inter alia dicebat quod nunquam fuerat inducta per regem ad faciendum ea quæ faciebat, sive bene, sive male. » T. III, p. 56 (l'év. de Noyon). — *Prière aux assistants* : « Requérant.... mercy très-humblement qu'ils voulsissent prier pour elle, en leur pardonnant le mal qu'ils lui avoient fait. » T. II, p. 19 (Massieu). — *Requête aux prêtres* : « Ut unusquisque eorum daret sibi unam missam. » T. II. p. 369, et t. III, p. 177 (J. Fabri).

2. *La croix* : « Et quand elle fut délaissée par l'Église.... à

Cependant, parmi les Anglais, beaucoup trouvaient la scène trop longue. Jeanne était délaissée de l'Église : quels droits l'Église avait-elle encore sur elle? tous ces discours étaient hors de saison; et comme Massieu paraissait exhorter la Pucelle qu'il avait encore en sa garde, plusieurs capitaines lui crièrent : « Comment! prêtre, nous ferez-vous dîner ici? » Deux sergents l'allèrent prendre sur son estrade, et, pour racheter les retards de ce long procès, le juge ne se donna pas même le temps de prononcer la sentence. Dès que Jeanne fut devant lui : « Menez, menez, » dit-il aux gardes; et au bourreau : « Fais ton devoir¹ ! »

Si les juges ecclésiastiques avaient laissé durer la scène si longtemps dans l'espérance d'une abju-

grande dévotion demanda à avoir la croix ; et ce voyant un Anglois qui estoit là présent en fait une petite du bout d'un baston qu'il lui bailla.... et mit icelle croix en son sein entre sa chair et son vestement. Et outre demanda humblement à cellui qui parle qu'il lui feist avoir la croix de l'Église, etc. » T. II, p. 20 (Massieu); cf. t. III, p. 159 (*id.*), et t. II, p. 6 (Is. de la Pierre, que nous suivons pour-e reste).

1. *Point de sentence* : t. II, p. 20 (Massieu). « Fuit ducta ad bailivum ibi præsentem, qui absque alia deliberatione aut sententia, faciens signum cum manu, dixit : « Ducatis, ducatis. » Et sic fuit ducta ad locum supplicii, ubi fuit cremata. » T. II, p. 344 (Manchon); cf. t. III, p. 150 (*id.*). — « En disant au bourreau, sans autre sentence : « Fais ton devoir. » T. II, p. 6 (Is. de la Pierre). Ce mot même est rapporté par Massieu aux Anglais qui entraînaient Jeanne, *ibid.*, p. 20; cf. p. 8 (Ladvenu). Le suppléant du bailli, qui était là, le dit comme les autres : « Et ibi erat cum ba illivo, quia tunc ipse loquens erat locum tenons baillivi : et fuit lata quædam sententia per quam ipsa Johanna relinquebatur justitiæ sæculari. Post cujus sententiæ prolationem, illico et sine intervallo, ipsa posita in manibus baillivi, tortor sine plure, et absque eo quod baillivum aut loquentem, ad quos spectabat ferre sententiam, aliqua ferretur sententia, accepit eamdem Johannam. » T. III, p. 187 (L. Guesdon).

ration, leur attente fut bien trompée, et le confesseur qui la devait rappeler à Jeanne remplit bien mal son office. Jeanne ne fit entendre aucune parole qui impliquât révocation de ses dits ou de ses faits. Si elle douta, le doute resta au fond de son cœur, ou ne se trahit que par son trouble ou par ses larmes. Elle pleurait sur elle; elle pleurait aussi sur les autres. « Rouen, Rouen, disait-elle, mourrai-je ici, seras-tu ma maison ! Ah ! Rouen, j'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » Et la multitude elle-même pleurait; et plusieurs, détestant cette œuvre d'iniquité, s'affligeaient de voir qu'elle eût lieu dans Rouen. Quelques Anglais affectaient bien de rire, mais même les auteurs de l'attentat étaient touchés de ce spectacle. Le cardinal de Winchester pleurait; l'évêque de Beauvais pleurait; larmes stériles qui n'empêchaient pas que leur crime ne s'accomplît¹ !

Le supplice se prolongea : le bûcher, on se le rappelle, avait été construit sur un échafaud pour être à la vue du plus grand nombre ; et le bour-

1. *Plaintes sur Rouen*: t. II, p. 355, et t. III, p. 185 (Marguerie); t. III, p. 202 (P. Daron); p. 53 (G. de la Chambre). Le peuple de Rouen et des environs assistait en foule au supplice. (Th. Basin, *Hist. de Ch. VII*, liv. II, ch. XVI.) — « Et movebantur plures ad lacrimas: erantque multi male contenti quod executio fiebat in villa Rothomagensi. » T. III, p. 202 (Daron). — « Aliqui autem Anglici ridebant. » T. III, p. 53 (G. de la Chambre); — « tellement que le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglois furent contraincts plourer et en avoir compacion. » T. II, p. 6 (Is. de la Pierre). « Episcopus Belvacensis... ea occasione flevit. » *Ibid.*, p. 352 (*id.*). Plusieurs ne purent demeurer jusque-là : l'évêque de Noyon, par exemple, t. III, p. 56; et Jean Lefebvre, t. II, p. 369, etc.

reau mit le feu par le bas. Quand la flamme monta et que Jeanne l'aperçut, elle congédia elle-même son confesseur ; elle le pressa de descendre, lui demandant, pour dernier service, de tenir devant elle la croix bien haut, afin qu'elle la pût voir. Il la quitta, mais déjà elle n'était plus seule. Les saintes qu'elle invoquait encore, même quand on travaillait, quand on réussit peut-être à la faire douter de leurs apparitions, ne prolongèrent pas plus longtemps cette dure épreuve. On l'avait ébranlée, en lui alléguant, devant sa mort prochaine, la délivrance dont elle avait reçu d'elles la promesse. Elle se rappela cette autre parole qu'elle avait aussi rapportée à ses juges : « Prends tout en gré ; ne te chaille de ton martyre ; tu t'en viendras au royaume de Paradis. » Elle ne l'avait pas comprise alors, entendant humblement son martyre des peines de sa prison ; elle la comprit à la lueur des flammes, et elle entendit en même temps la délivrance qui lui était promise. Dès ce moment la mort même rentrait dans l'ordre de sa mission : elle l'accepta comme elle avait accepté tout le reste. Sur le bûcher comme dans la prison, devant la mort comme devant ses juges, « elle maintint et affirma jusqu'à la fin que ses voix étaient de Dieu ; que tout ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait du commandement de Dieu ; qu'elle ne croyait pas avoir été trompée par ses voix, et que les révélations qu'elle avait eues étaient de Dieu. » C'est le témoignage du courageux confesseur, qui ne la quitta qu'à l'approche du feu, et ne la quitta que

pour tenir devant elle la croix, image du Rédempteur, divin modèle de son martyr. Au milieu des flammes qui l'enveloppaient, elle ne cessa de confesser à haute voix le saint nom de Jésus et d'invoquer les saints et les saintes ; une dernière fois on l'entendit encore prononcer le nom de Jésus, puis elle baissa la tête : elle achevait sa prière dans le ciel¹.

1. *Le bûcher* : « Et per inferius ipse tortor posuit ignem. Et dum ipsa Johanna percepit ignem, ipsa dixit loquenti quod descenderet et quod levaret crucem Domini alte, ut eam videre posset : quod et fecit. » T. III, p. 169 (Martin Ladvenu). — « In quo igne audivit quod petivit aquam benedictam. » T. III, p. 194 (J. Moreau). — « Cum ligaretur, implorabat seu invocabat ipsa Johanna sanctum Michaellem specialiter. » T. II, p. 324 (P. Bouchier). — En nommant expressément plusieurs d'iceulx saints. » *Ibid.*, p. 19 (Massieu). — *Dernier témoignage de Jeanne* : « Quod semper usque ad finem vitæ suæ manutenuit et asseruit quod voces quas habuerat erant a Deo, et quod quidquid fecerat, ex præcepto Dei fecerat, nec credebatur per easdem voces fuisse deceptam ; et quod revelationes quas habuerat ex Deo erant. » T. III, p. 170 (M. Ladvenu); cf. sur ses derniers moments, t. II, p. 9 (*id.*); p. 6-7 et 303 (Is. de la Pierre); p. 15 (Massieu). Elle avait déclaré dans son procès que ses voix lui avaient prédit sa captivité (t. I, p. 115).

Isambard de la Pierre et Martin Ladvenu sont des témoins que l'on fait figurer dans l'information posthume : on chercherait vainement dans leurs dépositions postérieures la moindre trace du reniement de la prison. Du reste, quels qu'aient pu être les doutes de Jeanne alors, l'approche de la mort, loin de les accroître, les dissipa. Lebrun des Charmettes l'a fort bien vu, t. IV, p. 222, et M. Michelet l'a de même très-heureusement senti et exprimé, t. V, p. 174: cf. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 141.

LIVRE ONZIÈME.

LA RÉHABILITATION. — LE PROCÈS.

I

LA MÉMOIRE DE JEANNE ET LA FAUSSE JEANNE.

Les Anglais en étaient donc venus à leurs fins : Jeanne d'Arc n'était plus. Mais l'empire qu'elle avait pris dans l'opinion publique devait-il périr avec elle? Ils n'en étaient plus aussi assurés ; et à l'heure même où ils avaient cru vaincre, ils commencèrent à douter de leur victoire. Dès qu'elle eut expiré, ils commandèrent au bourreau d'écarter un peu la flamme, afin qu'on la vît morte, — afin qu'on la vît nue, si l'on en croit un de leurs plus fougueux partisans. Ils avaient peur qu'on ne la prît pour un esprit ou qu'on ne dît qu'elle avait échappé. Puis on rendit au feu sa proie, afin de la réduire en cendres, et ses cendres, par ordre du cardinal, furent jetées dans la Seine. On redoutait jusqu'à la vertu que le peuple, le peuple de la Normandie, antique berceau des rois d'Angleterre, aurait cherchée dans ses reliques. Tout

le monde, en effet, la proclamait sainte, et non-seulement son confesseur ou les hommes qui avaient pris part à son procès, comme Pierre Maurice, comme Jean Alespée, qui s'écriait en pleurant : « Je voudrais que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme, » mais ses ennemis, et les plus furieux. Un Anglais, qui la haïssait mortellement, avait juré d'apporter au bûcher une fascine, pour que Jeanne fût en quelque sorte brûlée de sa main. Il accourut pendant l'exécution et jeta dans le feu sa fascine, mais, entendant Jeanne qui invoquait le nom de Jésus, il demeura comme foudroyé, et il allait ensuite exprimant son repentir, et disant qu'au moment de sa mort il avait vu une colombe s'envoler de la flamme. Plusieurs prétendaient avoir lu, comme écrit dans la flamme, le nom de Jésus que Jeanne prononçait. Le bourreau lui-même rendait témoignage qu'elle était morte par tyrannie; il déclarait qu'au milieu des cendres son cœur était resté intact et plein de sang, et il courait au couvent des frères prêcheurs, disant qu'il craignait fort d'être damné pour avoir brûlé une sainte femme. Ce sentiment avait pénétré jusque dans les conseils de la Couronne. Tressart, secrétaire du roi, disait tout haut que c'était une sainte, et les complices de sa mort, des damnés; et il s'écriait dans sa douleur, en revenant du lieu du supplice : « Nous sommes tous perdus, c'est une sainte qu'on a brûlée¹. »

1. *Flammes écartées afin qu'on la vît morte*: t. III, p. 191 (J.

Ce fut le cri public, et vainement essaya-t-on de réprimer, par quelques actes de sévérité, ces murmures. Des gens du peuple montraient au doigt

Riquier) ; — *afin qu'on la vît nue*: « Et là fut bientost esteinte et sa robe toute arse, et puis le feu tiré arrière ; et fut vue de tout le peuple toute nue, et tous les secrez qui peuvent estre ou doivent en femme, pour oster les doubtes du peuple. » T. IV, p. 471 (Bourgeois de Paris). Les ennemis de Jeanne ne sont pas incapables de cette vilénie : c'est une victoire digne du milord qui ne l'avait pu vaincre dans ses fers. Le Bourgeois ajoute : « Et quant ils l'orent assez à leur gré vue toute morte liée a l'estasche, le bourrel remist le feu grant sus sa pource charongne. » *Pauvre charogne!* voilà toute la marque de compassion du Bourgeois de Paris. — *Cendres jetées à la Seine* : t. III, p. 48 (Margrerie). « Et fut la pourre (poudre) de son corps gettée par sacs en la rivière, affin que jamais sorcherie ou mauvaisté on n'en peüst faire ne proposer. » (Bibl. nat. Ms. *Cordeliers* n° 16, f° 507, v°, cité par Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, t. II. p. 234.)

Jeanne sainte: t. III, p. 168 (Ladvenu) ; p. 50 (P. Maurice) ; p. 191 (J. Alespée) : « Vellem quod anima mea esset ubi credo animam istius mulieris esse. » — *La colombe*: t. II, p. 352. L'Averdy suit la leçon *de flamma* qu'on trouve pour la première fois dans Paul Manuce. M. Quicherat a maintenu la leçon *de Francia* comme il le devait, conformément à tous les manuscrits : mais on ne peut méconnaître que l'autre, si peu autorisée au point de vue de la critique du texte, est plus conforme au sens général du passage. *De Francia*, quelque explication qu'on en puisse donner, paraît être une faute, fût-ce dans le texte original. — *Le nom de Jésus* : « Et audivit a multis quod visum fuit nomen JHESUS inscriptum in flamma ignis in quo fuit combusta. » T. II, p. 372 (Th. Marie). — *Le bourreau*: « Quod tyrannice ipsa passa fuerat mortem. » T. II, p. 366 (Ladvenu) ; — « Quod corpore igne cremato et in pulvere redacto, remansit cor illæsum et sanguine plenum. » T. III, p. 160 (Massieu). — « Quod valde timebat quin esset damnatus, quia combusserat unam sanctam mulierem. » T. II, p. 352 (Is. de La Pierre). — *J. Tressart*: « Nos sumus omnes perdit, quia una sancta persona fuit combusta. » T. III, p. 182; cf. t. II, p. 307 et 347 (P. Cusquel). Le greffier Manchon témoigne naïvement de sa propre douleur : « Et dit le déposant que jamais ne ploura tant pour chose qui lui advint, et que par ung mois après ne s'en pouvoit bonnement appaiser. Pourquoi, d'une partie de l'argent qu'il avoit eu du procès, il acheta un petit messel, qu'il a encores, affin qu'il eust cause de prier pour elle. » T. II, p. 15.

ceux qui avaient pris part au procès ; l'horreur publique s'attacha à leur personne et les poursuivit jusqu'au delà du tombeau. On invoquait sur eux le jugement de Dieu. On disait (à tort pour plusieurs peut-être) que tous ceux qui s'étaient rendus coupables de la mort de Jeanne avaient fini d'une mort honteuse, et l'on citait l'évêque de Beauvais, frappé d'apoplexie pendant qu'on lui faisait la barbe; N. Midi, le prédicateur du Vieux-Marché, atteint de la lèpre peu de jours après son sermon ; Loyseleur, le traître, mort subitement à Bâle, et le promoteur J. d'Estivet, dont on faisait retrouver le cadavre aux portes de Rouen dans un borbier¹.

Mais les coupables ne sont pas seulement ceux qui ont fait ou ordonné le procès : les Bedford, les Winchester, les Warwick et leurs pareils ; ce sont encore ceux qui l'ont laissé faire. Rien dans cette histoire si remplie de prodiges et si souillée d'infamies, rien de plus surprenant au premier abord et

1. *Cri public* : « Communis fama erat et quasi totus populus murmurabat quia eidem Johannæ fiebat magna injuria et injustitia. » T. III, p. 181 (Cusquel); cf. t. II, p. 363 (P. Miget). Un religieux dominicain fut poursuivi, et, grâce à sa rétractation, condamné seulement à la prison, pour avoir dit qu'on avait mal fait de la condamner. T. I, p. 493-496. — *Horreur pour les juges*: « Magnam notam a popularibus incurrerunt ; nam, postquam ipsa Johanna fuit igne cremata, populares ostendebant illos qui interfuerant et abhorrebant. » T. III, p. 165 (G. Colles). — *Jugement de Dieu* : L'évêque de Beauvais et N. Midi, *ibid.* ; Loyseleur et J. d'Estivet, *ibid.*, p. 62 (*id.*). — La rumeur populaire a pu exagérer ces faits ou en dénaturer les circonstances. D'Estivet vivait encore en 1437 ; Nicolas Midi était mort à l'époque du procès de réhabilitation, mais il figurait encore parmi les docteurs de l'Université

de plus révoltant, quand on y regarde, que la conduite de la cour de France envers la Pucelle. Jeanne est prise à Compiègne ; elle est gardée à la frontière, elle appartient à un seigneur qui ne demande qu'à tirer le meilleur parti de sa bonne fortune ; elle est sous la haute main du duc de Bourgogne, qu'elle combattait comme un allié de l'Angleterre, mais qu'elle a toujours respecté, ménagé comme un fils de la France : — nulle tentative pour l'enlever par un coup de main, nulle démarche pour la racheter à prix d'argent, pour surenchérir sur l'offre des Anglais, quand, pour contre-balancer les efforts de leur haine, on a les remords du vendeur et les prières de sa famille ; nulle négociation avec un prince dont les ressentiments s'étaient déjà fort adoucis, qui avait accepté plusieurs trêves, qui devait bientôt faire la paix. Jeanne est donc livrée aux Anglais. Avec eux, point de négociation praticable : ils savent le prix de ce qu'ils tiennent,

Et ne l'eussent donné pour Londres,
Car cuidoient avoir tout gagné.

après la pleine restauration de Charles VII. (Voy. Du Boulay, *Hist. de l'Univ. de Paris*, t. V, p. 442). Mais cette altération même de l'exacte vérité prouve que l'opinion publique réclamait pour Jeanne la vengeance du ciel. Au reste, M. Ch. de Beaurepaire a fait l'observation que la plupart des hommes qui avaient faussement accusé Jeanne de ne point se soumettre à l'Église furent excommuniés par l'Église. L'évêque de Beauvais lui-même fut excommunié à Bâle pour n'avoir pas payé une redevance dont il était tenu envers Rome. S'il est mort laissant un testament, cela ne contredit pas la réalité de sa mort subite. S'il fut maintenu dans les Obituaires de Rouen (Ch. de Beaurepaire, *Recherches*, p. 121), cela peut être une dette pour des bienfaits reçus, mais ne fait pas une réhabilitation.

Mais il n'est point impossible de la leur arracher; Les Anglais sont toujours frappés de terreur : sept mois après qu'elle a été prise, on trouve encore un édit rendu « contre ceux qui fuient effrayés par les enchantements de la Pucelle. » Ils croient que le charme reste attaché à sa personne : ils n'osent pas, elle vivante, attaquer une place où l'ennemi les brave presque aux portes de Rouen (Louviers). Si on les attaque, seront-ils plus forts? Puisque ce n'est pas le génie militaire qu'ils craignent dans la Pucelle, craindront-ils moins son inspiration en ceux qui combattront non plus seulement avec elle, mais pour elle? et, dans ces conditions, le château de Rouen saura-t-il mieux résister que les bastilles d'Orléans? Mais ceux qui, avant le voyage de Reims et pour en détourner, parlaient d'attaquer la Normandie, se taisent; et ceux qui, ayant suivi de bon gré la Pucelle à Orléans, à Patay, à Reims, à Paris, iraient bien plus volontiers encore la chercher à Rouen, sont comme enchaînés¹.

Il y a plus : les Anglais ne veulent pas seulement frapper Jeanne, ils veulent perdre sa mission avec elle ; ils la font juger comme hérétique. Dans ce procès, qui lui est fait au nom de l'Église,

1. *Et ne l'eussent donnée pour Londres*: Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII* (Procès, t. V. p. 74). — *De Fugitivis ab exercitu quos terriculamenta Puellæ exanimaverant arres-tandis*, 12 déc. 1430. Rymer, t. X, p. 472. — *Louviers*. On trouve pourtant la trace d'une tentative de 36 lances et 89 archers « espérans entrer en cette ville et la réduire en l'obéissance du dit seigneur (le roi d'Angleterre), » à la date du 13 avril 1431. Dès le lendemain de la mort de la Pucelle (31 mai), on fait de nouveaux préparatifs. Voy. le Catalogue Teulet, p. 392, et l'appendice XXII.

Jeanne demande des juges qui ne soient pas seulement à l'ennemi ; elle en appelle au Pape et au concile. Pas une lettre de l'archevêque de Reims, chancelier de France, à l'évêque de Beauvais, le meneur du procès, son suffragant, pour qu'il lui donne au moins connaissance de la procédure ; pas une démarche du roi auprès du Pape, pour qu'il relève cet appel et ne laisse pas se consommer, au nom de l'Église, un crime judiciaire dont l'opprobre doit rester à ceux qui l'ont accompli. Il y a, il est vrai, une lettre de l'archevêque de Reims non à son suffragant, mais à ses diocésains ; et c'est elle qui donne le secret de cette manière d'agir et en dévoile la honte : lettre qu'on aurait pu révoquer en doute comme ne nous étant venue que par extrait, mais qui trouve dans toute la conduite de la Cour une trop malheureuse confirmation. C'est de propos délibéré que Jeanne, prise à Compiègne, est abandonnée à son sort ; et sa mort même entre dans les calculs de ces politiques détestables qui, s'appropriant les fruits de ses triomphes, veulent faire peser sur elle, comme par un jugement de Dieu, ses revers dont ils sont les auteurs. Aux Pierre Cauchon, aux d'Estivet, aux Loyseleur, aux Bedford, aux Winchester, aux Warwick, il faut donc associer les Regnault de Chartres, les La Trémouille et tous ces tristes personnages qui, pour garder leur ascendant dans les conseils du roi, ont sacrifié, avec Jeanne, le prince, la patrie et Dieu même : car ils ont, autant qu'il était en eux, infirmé ses oracles, en abandon-

nant la Pucelle aux mains de ceux qu'elle avait pour mission de chasser¹.

Les Anglais ne s'arrêtèrent point dans leur déplorable triomphe. L'impression que la mort de Jeanne avait faite sur le peuple de Rouen et jusque sur les hommes de leur parti, de leur conseil, leur signalait un péril à conjurer. Ils étaient en présence de l'opinion publique : ils voulurent la mettre de leur côté, et, en même temps qu'ils délivraient aux juges et autres des lettres de garantie qui, sans les décharger devant l'opinion de leur part au procès, en revendiquaient toute la responsabilité pour l'Angleterre, ils en tentaient l'apologie par des lettres qui sont le digne couronnement de cette œuvre abominable : lettres adressées au nom du roi, en latin, à l'empereur, aux rois et à tous les princes de la chrétienté, et en français aux prélats, aux ducs, comtes, seigneurs, et à toutes les villes de France.

C'est le venin de l'accusation et le fiel des douze articles confits dans la plus mielleuse protestation de zèle pour la foi, de pitié pour la coupable, de sollicitude pour tout le peuple chrétien. Le roi d'Angleterre, c'est-à-dire le régent au nom de cet enfant, rappelle la prétendue mission de Jeanne et ses apparitions mensongères ; comme elle a séduit et entraîné les peuples, et comment, par la miséri-

1. *Lettre de l'archevêque de Reims*: t. V, p. 168. Voy. ci-dessus, p. 7. — Le pape Martin V (mort le 21 février 1431), et après lui Eugène IV, étaient dans les meilleurs rapports avec la France.

corde de Dieu, elle est tombée entre ses mains. Il aurait pu, à cause des grands dommages que son peuple en a reçus, en faire justice par ses officiers (— faire périr une prisonnière de guerre qu'il avait non pas prise, mais achetée de ceux qui l'avaient prise!), mais il avait accédé à la requête des juges ecclésiastiques qui la réclamaient pour ses crimes contre la foi. Ils l'ont fort longuement interrogée, ils ont soumis ses réponses aux docteurs et aux maîtres de l'Université de Paris, qui l'ont trouvée superstitieuse, divinatrice, idolâtre, blasphématrice envers Dieu et les saints, schismatique, infidèle. Néanmoins, pour guérir cette malheureuse pécheresse de ses maux extrêmes, ils n'ont point épargné les exhortations charitables : mais l'esprit d'orgueil dominait en elle, et son cœur de fer ne s'est pas laissé amollir. Elle affirmait n'avoir rien fait que par le commandement de Dieu et des saintes qui se montraient à elle ; elle ne reconnaissait aucun juge sur la terre; elle ne voulait se soumettre qu'à Dieu, rejetant le jugement du Pape, du concile général et de l'Église universelle (— c'est au Pape et au concile général qu'elle en avait appelé). Les juges, voyant son endurcissement, la firent paraître devant le peuple, et, après une prédication publique, commençaient à prononcer la sentence, quand elle se ravisa. Grande fut la joie des juges, qui espéraient sauver son âme et son corps. On la fit abjurer ; elle signa la formule de sa main, et notre pieuse mère la sainte Église, se réjouissant sur la pécheresse repentante et voulant

ramener cette brebis égarée au bercail, l'envoya, pour sa salutaire pénitence, en prison : mais le feu de l'orgueil, qui semblait éteint en elle, ne tarda point à « se rembraser en flammes pestilencieuses par les soufflements de l'ennemi. » Elle retomba, la malheureuse, dans ses erreurs ; et les juges, « afin que dorénavant elle ne contaminât les autres membres de Jésus-Christ, » l'abandonnèrent à la justice séculière, qui la condamna à être brûlée. Aux approches de la mort, elle reconnut et confessa que les esprits qui lui étaient apparus étaient des esprits mauvais et mensongers ; qu'ils lui avaient faussement promis sa délivrance, qu'ils l'avaient trompée. (— Elle confessa tout le contraire jusqu'au dernier moment, au dire de celui qui ne la quitta que dans les flammes.)

Telle fut sa fin, continue le roi ; et il demande qu'on répande partout ces choses : les rois, les princes, dans leurs États ; les prélats, dans leurs diocèses, « par prédications et sermons publics et autrement, pour le bien et exaltation de notre dite foi et édification du peuple chrétien, surtout dans ces temps extrêmes du monde où l'on voit tant de faux prophètes s'élever contre notre sainte mère l'Église, menaçant de corrompre tout le peuple du Christ, si la divine miséricorde et la diligence de ses ministres fidèles ne s'appliquaient avec vigilance à rebouter et punir » l'audace de ces réprouvés (8 et 28 juin 1431)¹.

1. *Lettres de garantie* : 12 juin 1431. Ces lettres, bien connues

Une lettre conçue dans le même esprit était adressée en même temps par l'Université de Paris au Pape, à l'empereur et au collège des cardinaux¹.

Ces efforts parurent d'abord réussir. En Angleterre et dans les pays bourguignons, la lettre du roi fut reçue comme un oracle. Monstrelet ne trouve rien de mieux que de l'insérer dans son histoire pour y remplir les pages que devaient occuper le procès et la mort de Jeanne d'Arc. Le Bourgeois de Paris, arrivé à cette époque, ne laisse à personne le soin de faire ce récit à sa place : il recueille la fleur des calomnies répandues au procès, avec des raffinements que le procès même n'avait pas connus. La hardiesse des réponses de Jeanne lui est une preuve « qu'elle étoit toute pleine de l'ennemi d'enfer ; et bien y parut, dit-il, car elle voyoit les clercs de l'Université de Paris, qui si humblement la prioient qu'elle se repentît et révoquât de cette malle erreur ! » On devine après cela s'il croit à la sincérité de ses déclarations et à l'iniquité de son supplice. Et pourtant il ne dissimule pas l'émotion que sa mort fit dans Rouen : « Assez avoit là et ailleurs qui disoient qu'elle étoit martyre et pour

des témoins au procès de réhabilitation (t. III, p. 56 (évêque de Noyon), p. 181 (G. Colles), p. 166 (M. Ladvenu)], y ont été intégralement reproduites, *ibid.*, p. 241-244. Voy. ci-dessus, p. 33, et l'appendice n° XIV. — *Lettre du roi à l'empereur*, etc. (en latin) ; *aux prélats, ducs, etc., de France* (en français) ; *Procès*, t. I, p. 485-493.

1. *Lettres de l'Université*: *ibid.*, p. 496.

son droit Seigneur. Autres disoient que non, et que mal avoit fait qui tant l'avoient gardée. Ainsi disoit le peuple ; » et, si ardent Bourguignon qu'il fût lui-même, il évite de se prononcer : « mais, dit-il, quelle mauvaiseté ou bonté qu'elle eût faite, elle fut arse cellui jour¹. »

A Paris, pour retirer du doute l'opinion populaire, on vint en aide à la lettre de Henri VI, comme il y invitait lui-même, par une procession générale et un sermon. Le 4 juillet, un dominicain, l'inquisiteur Le Graverent, exposa à sa manière les faits de Jeanne. Dès l'âge de quatorze ans, elle s'était maintenue « en guise d'homme, » et ses parents l'eussent dès lors fait mourir, s'ils l'eussent pu faire sans blesser leur conscience. Elle les quitta donc « accompagnée de l'ennemi d'enfer, » et depuis vécut « homicide de chrétienté, pleine de feu et de sang, jusques à tant qu'elle fut arse. » Le bon Père ajoutait que, si elle se fût rétractée, on lui eût « baillé pénitence, c'est à savoir, quatre ans en prison à pain et à eau. » Mais comment s'y fût-elle résignée ? « Elle se faisoit servir en la prison comme une dame. » Alors le diable se montra à elle sous la forme de saint Michel, de sainte Cathe-

1. *Monstrelet* : voir sa chronique, II, 105 ; de même Châtelain, II, 47, t. II, p. 202 de l'édit. de M. Kervyn de Lettenhove. — *Rumeurs anglo-bourguignonnes sur la Pucelle* : « Armée en guise d'homme, ung gros baston en sa main, et quant aucun de ses gens mesprenoit, elle fraploit dessus de son baston grans coups, en manière de femme très-cruelle.... *Item*, en plusieurs lieux elle fist tuer hommes et femmes, tout (tant?) en bataille, comme de vengeance volontaire. » *Procès*, t. IV, p. 469 et 470 (Bourgeois de Paris). — *Opinion du Bourgeois de Paris sur le procès* : *ibid.*, p. 470.

rine et de sainte Marguerite, et lui dit : « Méchante créature, qui par peur as laissé ton habit : n'aie pas peur, nous te garderons moult bien de tous. » Aussitôt, sans plus attendre, elle se dépouilla et reprit ses habits d'homme qu'elle avait cachés dans la paillasse de son lit. On la livra donc à la justice laïque. Et elle, se voyant en ce point, appela « les ennemis » qui lui apparaissaient « en guise de saintes. » Mais nul ne vint, « pour invocacion qu'elle sceust faire. » Elle se repentit alors, « mais ce fut trop tard¹. »

Que les Anglais, après avoir lancé leur manifeste, l'aient accompagné chez eux de ces mensonges commentaires; que le Pape, l'empereur, les princes étrangers, n'ayant d'ailleurs aucun renseignement sur l'affaire, n'y aient pas répondu, cela se comprend : mais comment la cour de France n'a-t-elle rien fait pour les éclairer à son tour ? En France, on ne s'associe point aux déclarations du roi d'Angleterre, sans doute, mais on se tait. Même dans les circonstances où il faut parler des derniers événements, Jeanne est passée sous silence. Dans une assemblée d'États tenue à Blois, Jean Juvénal des Ursins, rappelant les prodigieux succès du roi, en remercie Dieu « qui a donné courage à une petite compagnie d'hommes de ce entreprendre, » sans dire un mot de la Pucelle. Même silence dans une lettre apologétique de Philelphe à Charles VII : silence honteux, mais

1. *Procession et prédication de Paris: ibid.*, p. 471-473.

vraiment d'accord avec la politique égoïste qui a laissé périr Jeanne d'Arc. Si la cour de France n'avait pas, comme celle d'Angleterre, intérêt à perdre sa mémoire, elle éprouvait le besoin de l'effacer : car, si Jeanne était une sainte, les Anglais, battus par elle, étaient-ils plus coupables de l'avoir fait mourir que les Français, sauvés par elle, de n'avoir rien tenté pour sa délivrance¹ ?

Cependant cette mémoire n'était pas de celles qui s'effacent. Elle vivait dans le peuple, et la mort même de Jeanne, qui pouvait ébranler la foi en sa mission chez ceux qui ne l'avaient pas vue mourir, était pour plusieurs un sujet de doute. On y croyait si peu que, cinq ans après, une femme parut en Lorraine au voisinage du pays de Jeanne d'Arc, et se fit accueillir de tous comme étant la Pucelle. Le doyen de Saint-Thibaut de Metz raconte comment, le 20 mai 1436, elle vint, sous le nom de Claude, à la Grange-aux-Hormes, où elle vit plusieurs seigneurs de Metz, et où, dit-il, elle reçut le même jour ses deux frères qui la croyaient brûlée, et qui la reconnurent comme elle les reconnut (le second point serait moins étonnant). On lui donna un cheval, des armes : elle sauta sur le cheval, dit plusieurs choses qui ne laissèrent plus douter qu'elle ne fût la Pucelle Jeanne de France, celle qui mena sacrer le roi Charles à Reims. Après

1. *Juvénal des Ursins et Philelphe*: Voy. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, p. 156

divers voyages à Marville, à Arlon, à Cologne, tenant peu, ce semble, à son surnom, elle épousa Messire Robert des Armoises; et l'on trouve un contrat de vente où elle figure avec son mari sous le nom de Jeanne du Lis, la Pucelle de France, dame de Tichiemont (7 nov. 1436)¹.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette Pucelle mariée ait été prise au sérieux et dans Orléans et dans la propre famille de Jeanne d'Arc. Les comptes d'Orléans établissent que la ville reçut d'elle et lui envoya des messages; qu'elle

1. *Doutes sur la mort de la Pucelle*: «Et il y avoit adonc maintes personnes qui estoient moult abusez d'elle, qui croyoient fermement que par sa sainteté elle se fust eschappée du feu, et qu'on eust arse une autre cuidant que ce fust elle. » T. IV, p. 474 (Bourgeois de Paris). Le Bourgeois n'en croit rien, mais d'autres doutèrent au moins, même en Normandie. Un chroniqueur normand dit: « Finablement la firent ardre publiquement, ou autre femme en semblable d'elle; de quoy moult de gens ont esté et encores sont de diverses opinions. » (*Procès*, t. IV, p. 344.) En 1503, Symphorien Champier, dans la *Nef des Dames*, dit encore des Anglais: « qu'ils la brûlèrent à Rouen. Ce disent-ils, néanmoins que les François le nyent. » (*Ibid.*, p. 344.) Les Grecs de Constantinople refusaient même de croire que les Anglais eussent pu la prendre. T. IV, p. 532 (Bertrandon de la Broquière).

L'Averdy, devant ces doutes, se donne encore la peine de prouver que c'est bien Jeanne qui fut brûlée à Rouen. (*Notice des manuscrits*, t. III, p. 464.)

La fausse Pucelle: Voyez les documents réunis par M. J. Quicherat, t. V, p. 321 et suiv. Lebrun des Charmettes (t. IV, p. 300) n'est pas éloigné de croire que la fausse Jeanne soit la sœur de la Pucelle. Il a pour lui le silence absolu de l'histoire, mais il est douteux que personne y voie un argument. — *Le doyen de Saint-Thibaud*: *Procès*, t. V, p. 321. Dans une rédaction postérieure de sa Chronique, le fait est répété, mais la fraude est reconnue (*ibid.*, p. 323). — *Contrat de vente*: « Nous Robert des Harmoises, chevalier seigneur de Thichiemont, et Jehanne du Lys, la Pucelle de France, dame dudit Thichiemont, ma femme. » etc. *Ibid.*, p. 328. (*Extrait de D. Calmet, Hist. de Lorraine*, t. III, col. 195.)

donna même de l'argent à Jean du Lis (Jean d'Arc) pour qu'il allât rejoindre sa sœur. Les choses n'en demeurèrent pas là. Après avoir été en Italie où assurément elle n'alla pas voir le Pape, mais où elle prit service dans ses troupes, la fausse Jeanne vint en France, et paraît avoir reçu des hommes d'armes avec lesquels elle guerroya dans le Poitou (1436). Elle y était encore en 1438. En 1439, elle osa venir à Orléans ! On l'y trouve, dans les comptes de la ville, sous son nom de dame : « Le 28 de juillet, pour dix pintes et chopines de vin présentées à Jehanne des Armoises, 14 s. p., etc. » Et c'est bien Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, que l'on entend traiter ainsi. Le jour de son départ, les Orléanais, par une délibération spéciale de leur conseil, lui firent don de 210 l. p. « pour le bien qu'elle a fait à la dicte ville durant le siège. » Par une compensation bien naturelle, le service annuel qu'on célébrait pour le repos de son âme était supprimé.

Ces hommages étaient une insulte à la mémoire de la Pucelle. Comment le peuple d'Orléans a-t-il pu être abusé à ce point ? Comment le roi se fit-il complice de cette intrigue ? Car on ne peut admettre qu'il en ait été dupe un seul instant, et l'aventure par laquelle Pierre Sala rapporte qu'on découvrit la vérité a plus d'une marque d'invraisemblance. Le roi n'aurait pas dû être « si ébahi » cette fois que la Pucelle le reconnût, et la fausse Jeanne devait être bien peu ferme dans son rôle pour se déconcerter au premier salut du prince :

aussi en fait-on un miracle. Le roi a-t-il dissimulé, tant qu'il pensa pouvoir tirer parti de l'erreur populaire? Quoi qu'il en soit, il put voir bientôt qu'on ne refaisait point une mission de Jeanne d'Arc, même avec le prestige de son nom. En cette année 1439, le maréchal de Rais la fit remplacer dans le commandement d'une troupe qu'il dirigea contre Le Mans, et bientôt on acheva de faire tomber le masque. Comme les Parisiens, apprenant qu'elle était proche et quelle avait reçu à Orléans un grand accueil, disaient que c'était la Pucelle, l'Université et le Parlement la firent venir, bon gré, mal gré, à Paris. Ils voulurent que le peuple la vît tout à son aise au palais, sur la pierre de marbre, en la grand'cour. Là, elle dut raconter sa vie, qui n'était pas de tout point fort édifiante. Puis on la laissa retourner à la guerre, mais dès lors on ne parla plus d'elle. On n'en parla que pour compenser, à force d'outrages, les honneurs qu'on lui avait rendus¹.

1. *La fausse Pucelle à Orléans : Procès*, t. V, p. 326 et. suiv. Pierre Sala, t. IV, p. 281, et l'appendice n° XXIII à la fin de ce volume.

II

LE SECOND PROCÈS DE ROUEN.

Entre ces honneurs et ces outrages prodigués tour à tour à celle qui avait pris le nom de Jeanne, que devenait sa mémoire? Le temps venait de dissiper les ombres qui pouvaient voiler aux yeux des politiques la vérité de sa mission : la prédiction de Jeanne s'était accomplie : les Anglais étaient chassés de France.

Après la mort de la Pucelle, leur parti avait d'abord obtenu quelques succès. Barbazan qui, de la Champagne, menaçait déjà la Bourgogne, avait succombé avec René de Bar en voulant l'aider à prendre possession de la Lorraine ; dans la bataille engagée contrairement à ses conseils, il fut tué et René fait prisonnier (Bulligneville, 2 juillet 1431). Poton de Xaintrailles avait été pris aussi dans une embuscade, aux portes de Beauvais, avec *le pastourel* que l'archevêque de Chartres avait eu l'idée de substituer à Jeanne d'Arc (4 août). La Hire en-

fin s'était laissé prendre, comme il sortait de Louviers pour aller lui quérir des secours, et la ville avait dû capituler (25 octobre). Mais les échecs suivirent bientôt. Vainement chercha-t-on à raffermir les affaires de Henri VI en le faisant couronner à Paris (16 décembre 1431) : la cérémonie ne fit qu'indisposer davantage les Parisiens par les mécomptes qu'ils y trouvèrent. Tout conspire dès lors contre les Anglais. En 1433, Richemont fait enlever la Trémouille de la cour : c'était un moyen d'y rentrer bientôt lui-même. En 1434, la Normandie commence à se soulever. La Bourgogne aussi supportait impatiemment la guerre, et les liens qui rattachaient le duc aux Anglais s'étaient fort relâchés par la mort de la duchesse de Bedford, sa sœur, et le nouveau mariage du régent (1432). Dès le commencement de 1435, Philippe le Bon accueille le projet d'un congrès à Arras; et quand il vint à Paris au temps de Pâques, les Parisiens eux-mêmes et l'Université la première insistèrent auprès de lui pour qu'il le fît aboutir à la paix. Bedford, par un reste d'ascendant, y faisait encore obstacle : mais il meurt le 14 septembre, et le 21 la paix est signée à Arras entre le duc de Bourgogne et le roi de France. Les Anglais, refusant et la paix avec la France et la neutralité de la Bourgogne, sont attaqués par les deux puissances à la fois, et le 13 avril 1436 Dunois, Richemont et l'Isle-Adam, entrent à Paris¹.

1. *Échecs des Français, puis défaites des Anglais.* Voy. J. Char-

Ainsi la parole de Jeanne était vérifiée. Au terme qu'elle avait marqué, les Anglais, comme elle le disait, « avaient laissé un plus grand gage que devant Orléans. » Paris leur était enlevé : c'était le gage de leur entière expulsion. En 1449, Rouen était pris à son tour, et bientôt la Normandie conquise; en 1452 et 1453, Bordeaux et toute la Guyenne. Calais seul leur devait rester encore pendant un siècle, comme un souvenir de leur domination et un signe de leur impuissance. Il ne fallait pas attendre jusque-là pour reconnaître que Jeanne avait dit vrai, quand elle se donnait comme envoyée de Dieu pour les mettre dehors : car tout le mouvement qui aboutit à cette fin procédait de l'impulsion qu'elle avait donnée. Aussi, dès son entrée à Rouen, Charles, mieux entouré désormais et servi par les hommes qu'il lui aurait fallu au temps de Jeanne, ordonna une enquête sur le procès moyennant lequel les Anglais, par grande haine, « Pavoient fait mourir iniquement et contre raison très-cruellement. »

Le soin d'en recueillir les pièces et les documents

lier, p. 47 et suiv., Abrégé chron., p. 334. et Berri, p. 384 et suiv. (Ed. Godefroi); le Bourgeois de Paris, p. 428, 429, 430-436; Moustretet, II, 101 et suiv. Voyez aussi J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 169 173 : Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, *passim* ; Chéruel. *Hist. de la Normandie sous la domin. angl. au quinzième siècle*, p. 116 et suiv.

Le petit berger avait été mené, comme dans les triomphes antiques, lié de cordes, à la suite de Henri VI entrant à Paris. *Toison d'or*, hérault et chroniqueur bourguignon, déclare avoir ouï dire « que pauvre Bregier avoit esté gecté en la rivière de Seine et noyé. » Vallet de Viriville, *l. l.* t. II, p. 248. — Sur ce que devinrent les ennemis et les compagnons de la Pucelle, voy. l'appendice n° XXIV.

de toute sorte et d'en faire un rapport au grand Conseil fut confié à Guillaume Bouillé, un des principaux membres de l'Université de Paris et du conseil du roi (15 février 1450). Bouillé procéda à cette enquête et entendit sept témoins : Jean Toutmouillé, Isambard de la Pierre et Martin Ladvenu, qui avaient assisté Jeanne dans ses derniers moments; Guillaume Duval, un des assesseurs; Manchon, le greffier; Massieu, l'huissier, et « vénérable et circonspecte personne » maître Jean Beupère, l'un des principaux auxiliaires de P. Cauchon, celui qui, au début, dirigea pour l'évêque les interrogatoires. Ces premières dépositions écrites tiennent aussi le premier rang parmi toutes celles qu'on a recueillies depuis. Mais le procès avait été fait au nom de l'Église : c'est par l'Église qu'il devait être aboli. Le roi mit à profit l'arrivée en France du cardinal d'Estouteville, légat du saint-siège, et en même temps archevêque de Rouen, pour lui faire commencer par lui-même une enquête sur un fait que les Anglais avaient précisément rattaché à son diocèse. Le cardinal, assisté de l'un des deux inquisiteurs de France, Jean Bréhal, ouvrit d'office l'instruction (*ex officio mero*); puis, forcé de partir, il remit ses pouvoirs au trésorier de la cathédrale, Philippe de la Rose; et celui-ci, assisté du même Jean Bréhal, donna une nouvelle extension à l'enquête par les articles qu'il ajouta au formulaire des interrogatoires, et par les témoins nouveaux qu'il appela (1452)¹. »

1. *Réhabilitation*: t. II, p. 2. (Lettres de commission de G

L'Église se trouvait donc engagée dès lors dans la révision du procès par ses représentants les plus compétents : l'inquisiteur et l'archevêque de Rouen, légat du Pape. Mais le Pape n'y était point lié lui-même : car ce n'était pas l'objet de la mission du légat. Le cardinal avait été envoyé pour rapprocher les rois de France et d'Angleterre, et les amener à défendre en commun l'Europe menacée par les Turcs : or, ce n'était pas faire grande avance à l'Angleterre que de soumettre à une révision le procès de la Pucelle : on n'en pouvait soulever les voiles sans en mettre au jour les violences, ni l'abolir sans frapper de réprobation aux yeux du monde ceux qui l'avaient dirigé. L'enquête demeurerait donc sans résultat, et la révision semblait devoir avorter, quand Charles VII imagina d'écarter ce qu'il y avait de politique dans une instance formée au nom d'une cour contre un jugement rendu au nom d'une autre : ce ne fut plus le roi de France qui se mit en avant, ce fut la famille de Jeanne, renouvelant auprès du souverain Pontife cet appel que les juges de la Pucelle n'a-

Bouillé.) — Voy. sur le procès de réhabilitation la notice fort étendue de L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 247 et suiv. — *Enquête de Bouillé* : t. II, p. 3-22; Beaurepaire, entendu dans cette première enquête, vint au commencement de mars 1450 à Rouen, et n'y resta que quelques jours (Ch. de Beaurepaire, *Recherches*, etc., p. 125). — *Enquête du cardinal d'Estouteville* (2 et 3 mai (1452) : *ibid.*, p. 291 ; — *teneur des douze articles sur lesquels les témoins sont interrogés* : *ibid.*, p. 293; — *déposition des témoins* : p. 297-308 ; — *délégation de Philippe de la Rose*, p. 309 ; le nombre des articles fut porté de 12 à 27. Ils sont donnés p. 311. Vingt-deux nouveaux témoins comparurent avec ceux qui avaient été déjà interrogés. Voy. leurs dépositions, p. 317-377.

vaient point accueilli. L'affaire redevenait privée, et rien n'empêchait plus le Pape de faire justice, sans qu'il parût prendre parti pour la France contre l'Angleterre. Or, tout criait contre l'arrêt de Rouen, car on n'avait pas seulement pour voir clair dans cette iniquité les dépositions recueillies soit par Guillaume Bouillé, soit par le cardinal d'Estouteville et par son délégué : on avait le procès même de la Pucelle. Ce procès, les interrogatoires officiels de Jeanne, et non plus seulement les douze articles, avaient été soumis à leur tour à des docteurs impartiaux, et ils avaient rendu des avis qui pouvaient, comme le reste des pièces juridiques, être soumis à l'examen du souverain Pontife. Dans le nombre, le procès de révision a gardé deux mémoires, l'un de Théodore *de Leliis*, auditeur de rote en cour romaine, l'autre de Paul *Pontanus*, avocat au consistoire apostolique; et le premier est déjà une réhabilitation de la Pucelle. Le grave docteur, rapprochant de chacune des allégations comprises aux douze articles les faits établis par le procès, donne dès lors tous les arguments de bon sens et de bonne foi qui renversent cet échafaudage de diffamation et d'hypocrisie, et ne laissent plus voir que l'innocence, la vertu et la grandeur de Jeanne d'Arc, à l'éternelle confusion de ses juges et de ses bourreaux¹.

Ce fut Calixte III, élu le 8 avril 1455, qui, le

1. *Intervention de la famille de Jeanne* : t. II, p. 74 (préface des greffiers); et L'Averdy, *Notice des man.*, t. III, p. 250. — *Consultation de P. Pontanus et de Th. de Leliis* : t. II, p. 22 et 59.

11 juin de la même année, accueillit la requête de la mère de Jeanne et de ses deux frères : par un rescrit adressé à l'archevêque de Reims et aux évêques de Paris et de Coutances, il les désigna pour réviser le procès, en s'adjoignant un inquisiteur¹.

Le procès s'ouvrit avec une grande solennité. Le 7 novembre 1455, l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris et l'inquisiteur Jean Bréhal, siégeant à Notre-Dame de Paris, Isabelle, mère de Jeanne, accompagnée de son fils Pierre et d'un nombreux cortège d'hommes honorables, ecclésiastiques ou séculiers, et de femmes, se présente et dépose devant eux sa requête et le rescrit du souverain Pontife qui l'avait accueillie. Les commissaires désignés l'appelèrent à part dans la sacristie, l'interrogèrent, promirent de lui faire droit, mais lui remontrèrent toutes les difficultés de la tâche qu'elle s'était donnée, et l'engagèrent à prendre conseil et à y réfléchir. Puis, rentrés en séance, ils s'ajournèrent au 17 novembre pour ouvrir l'instance, si elle y persistait².

Les deux prélats, non plus que personne, n'avaient point douté qu'elle n'y persistât. Le 17, la vieille mère se présenta devant la même assem-

1. *Calixte III*: t. II, p. 72 ; — *son rescrit*: p. 95. L'archevêque de Reims était J. Juvénal des Ursins, fils de celui qui fut prévôt des marchands sous Charles VI. Voy. sur les divers personnages qui figurent au procès les excellentes notes biographiques de M. J. Quicherat.

2. *Séance préliminaire* (probablement le 7 novembre) : t. II, p. 82; cf. t. III, p. 372, et la *Notice* de M. J. Quicherat, t. V, p. 436.

blée : Pierre Maugier, son avocat, exposa sa requête, et remit aux mains des commissaires désignés le rescrit original de Calixte III. Après que lecture en eut été donnée publiquement, l'avocat reprit la parole, pour marquer précisément dans quelles limites se renfermait la plainte. Il ne s'agissait pas de mettre en cause ceux qui, par leur présence ou par leurs avis, avaient plus ou moins pris part au procès de Jeanne : on attaquait le procès dans la personne des deux juges, l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, et le vice-inquisiteur, Jean Lemaître, et dans celle du promoteur Jean d'Estivet, particulièrement désigné dans le rescrit du Pape comme l'auteur des fraudes qui le viciaient¹.

Les deux évêques présents, acceptant alors la mission qui leur était donnée, s'adjoignirent, conformément aux prescriptions du Pape, l'inquisiteur Jean Bréhal, et arrêterent que les personnes nommées dans l'acte pontifical, ou tout ayant cause, seraient, par assignation, mises en demeure de contredire au rescrit d'abord, puis au fond de l'affaire. Pierre Cauchon et Jean d'Estivet étaient morts; Jean Lemaître aussi, croyait-on : mais leurs familles pouvaient avoir intérêt à paraître au procès; et non-seulement leurs familles, mais l'autorité au nom de laquelle le procès avait été poursuivi : c'est pourquoi le vice-inquisiteur et le pro-

1. *Séance du 17 novembre* : t. II, p. 92; cf. p. 114. — *Discours de P. Maugier*: p. 98-106.

moteur actuels du diocèse de Beauvais étaient spécialement désignés dans le rescrit. Avec ces deux ecclésiastiques, l'évêque présent de Beauvais lui-même et tous ceux que l'affaire pouvaient toucher étaient, par assignation publiée tant à Rouen qu'à Beauvais, sommés de comparaître devant les commissaires le 12 et le 20 décembre au palais archiépiscopal de Rouen¹.

Le 12, l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris et Jean Bréhal se trouvèrent au lieu désigné, mais personne ne se présenta, que le procureur de la famille de Jeanne, demandant défaut contre les non-comparants. On surseoit jusqu'au 15; le 15, même situation. Les commissaires, après avoir ouï l'avocat Maugier et reçu les conclusions du procureur Prévosteau, nomment leurs officiers, et remettent au samedi suivant, 20 décembre, pour entendre, sans nouveau délai, ceux qui voudraient décliner leur compétence.

Cette séance fut d'ailleurs marquée par un incident grave. Prévosteau, procureur de la famille, et Chapiteau, que les juges venaient de choisir pour promoteur, ayant demandé aux greffiers du premier procès s'ils avaient l'intention d'en prendre la défense, Manchon s'en excusa ; et, sommé

1. *Assignations publiées dans le diocèse de Rouen*, pour le 20 décembre : t. II, p. 113 ; — *dans le diocèse de Beauvais*, pour le 12 décembre : *ibid.*, p. 125. — Jean Lemaître, le vice-inquisiteur, était peut-être mort en 1455, mais il vivait encore en 1450 lors des premières informations. « Les mêmes motifs de réserve, dit M. Ch. de Beaurepaire, qui empêchèrent de citer l'archevêque de Rouen, Raoul Roussel (ancien assesseur au procès), firent laisser de côté et dans l'ombre le vice-inquisiteur, etc. (*Recherches*, p. 123).

de remettre aux juges ce qu'il pourrait avoir concernant cette affaire, il déposa sur le tribunal la minute française du procès entier, écrite de sa main. On lui présenta, à son tour, et il reconnut les signatures et les sceaux apposés à l'original latin. A ces pièces on joignit, sur la requête du promoteur, les informations faites par le cardinal d'Estouteville ou par son délégué de concert avec Jean Bréhal, un des juges présents; et il fut ordonné qu'on les mît à la disposition des greffiers et des assesseurs du premier procès qui les voudraient connaître¹.

Plusieurs actes furent encore accomplis en attendant le 20 décembre.

Le 16, Prévosteau, appuyé du promoteur, demanda et obtint que l'on assignât immédiatement plusieurs témoins déjà âgés ou infirmes, demeurant à Rouen ou dans les environs, et qui, si l'on différât beaucoup à les entendre, pourraient bien ne plus être entendus.

Le 18, il remit sa requête.

Après avoir défini l'objet du procès et les limites où se renfermait la plainte, il aborde le fond de

1. *Séance du 12 décembre*: p. 136. — *Discours de Maugier*: p. 139. — *Conclusions de Prévosteau*: p. 151. (En 1452, le cardinal d'Estouteville l'avait fait promoteur de la cause : *note de M. J. Quicherat*, t. II, p. 109.) — *Nomination des officiers des juges*: greffiers, Denys Le Comte et François Ferbouc; promoteur, Simon Chapitaut, p. 152; — *la minute du premier procès*: p. 155; — *les pièces de l'enquête du cardinal*, etc. : p. 157. On ne fit point usage officiellement de l'enquête de Bouillé, parce qu'elle procédait de l'autorité civile, et que le procès était ecclésiastique. Voy. L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 249.

la question et défend Jeanne sur tous les points où on l'a condamnée. *Ses visions* : Dieu seul en connaît l'origine, et nul sur la terre n'a le pouvoir d'en juger; *le signe du roi* : allégorie permise et justifiée par l'exemple de Moïse devant Pharaon; *l'habit d'homme* : justement défendu quand il procède du libertinage, mais bien légitime quand il protège la pudeur; *la soumission à l'Église* : l'Église la réclame pour le dogme, laissant, quant au reste, une entière liberté. Jeanne n'y était donc pas tenue en ce qui touche ses révélations comme fait: et pourtant elle s'est soumise à l'Église; elle a demandé d'être renvoyée au Pape, elle a accepté le jugement du concile général, acceptation que l'évêque de Beauvais a défendu d'inscrire au procès-verbal. Mais ce n'est là qu'un exemple des faux qui vicient le procès. Le procureur rappelle l'altération des interrogatoires de l'accusée dans les douze articles; la formule d'abjuration lue à Jeanne dans le tumulte, sans qu'elle l'ait pu entendre, et que l'évêque, malgré l'avis des assesseurs, ne lui a pas relue. C'est donc à tort qu'on l'a déclarée relapse: et la preuve qu'on l'estimait bonne chrétienne, c'est qu'avant de la faire mourir on lui a donné la communion. Aussi demande-t-il, non pas seulement l'annulation de la sentence, mais toutes les réparations que réclame, après un si cruel supplice, sa mémoire outragée¹.

1. *Assiguation des témoins de Rouen*: p. 159.— *Requêt. de, Prévosteau*: p. 163-190.

Le 20 décembre, jour assigné pour dernier délai aux oppositions, il ne se présenta qu'une seule personne : le procureur de la famille de P. Cauchon. Il déclarait en son nom qu'elle n'entendait pas soutenir la validité du procès de Rouen, mais repoussait toutes les conséquences que l'on en voudrait tirer contre elle-même, et il invoquait l'amnistie proclamée par le roi après la conquête de la Normandie. Lecture faite de cette pièce, le procureur prit de nouveau défaut contre les non-comparants, et le promoteur, après avoir prêté serment, fit son réquisitoire à son tour¹.

Il appelait l'attention des juges 1° sur les instruments et les actes du procès incriminé; 2° sur ses préliminaires; 3° le procès lui-même.

Il signale parmi les causes qui le vicient :

1° Dans les instruments : l'interposition de faux greffiers; les douze articles soumis aux consultants pour tenir lieu du procès entier; les additions ou les omissions des procès-verbaux.

2° Dans les préliminaires : la partialité de l'évêque de Beauvais, qui s'entremet pour que Jeanne soit vendue aux Anglais; qui la laisse dans leur prison, quoique remise à l'Église; qui fait informer sur sa vie antérieure, constater sa virginité, et qui supprime les résultats de ces deux enquêtes comme étant favorables : procédés illégaux et dont il a senti l'illégalité lui-même en se faisant donner des lettres de garantie.

1. *Déclaration de la famille P. Cauchon*: t. II, p. 194-196.

3° Dans le procès même : la demande d'un tribunal composé de clercs des deux partis mise à l'écart; la récusation de l'évêque; le vice-inquisiteur appelé seulement le 19 février, et ne venant que par l'effet des menaces ; l'interrogatoire transféré de la salle publique dans la prison devant un petit nombre d'assesseurs, parce que les autres paraissaient mécontents; les questions captieuses qui signalent cet interrogatoire ; les douze articles extraits des soixante-dix et entachés d'omissions ou d'additions frauduleuses; les menaces aux consultants sincères; les faux conseillers ; les manœuvres employées et pour rendre suspecte la soumission de Jeanne à l'Église, et pour lui faire reprendre l'habit d'homme après une abjuration obtenue par la séduction et par la contrainte ; enfin sa condamnation comme relapse sans cause légitime ; et, quand elle a été livrée au bras séculier, son exécution sans jugement.

Voilà les points que les nouveaux juges avaient à constater par leur enquête : et le promoteur demandait en particulier qu'on refît dans le pays originaire de Jeanne cette information sur sa vie antérieure faite et supprimée par les premiers juges.

Les commissaires firent droit à sa demande, consignèrent au procès la déclaration par laquelle ils se constituaient juges et déclaraient les non-comparants contumaces; puis ils les assignèrent au premier jour plaidoyable après le premier di-

manche de Carême, pour répondre aux articles que les demandeurs venaient de déposer¹.

Le jour fixé, 16 février 1456, deux nouveaux personnages répondirent à l'assignation : M^e Reginald Bredouille, procureur de l'évêque présent de Beauvais, et de son promoteur, et frère Jacques Chaussetier, prieur du couvent d'Évreux, au nom des frères prêcheurs de Beauvais. L'audience ayant été remise au lendemain, les juges commencèrent par faire donner lecture des articles, au nombre de cent un, posés par les demandeurs².

C'est le résumé, ou, pour parler plus justement, l'exposition la plus complète de tous les moyens allégués à diverses reprises contre le procès, tant par le procureur et l'avocat de la famille de Jeanne que par le promoteur et les légistes auxquels le procès avait été soumis. En supprimant les répétitions ou les inutilités pour ramener le débat à ses points principaux, on y voit clairement établi ce qui condamne les juges et ce qui relève leur victime : car ce titre lui est suffisamment acquis par les nullités de toutes sortes signalées au procès.

Les juges n'étaient que les instruments des An-

1. *Réquisitoire du promoteur*: *ibid.*, p. 198-204. — *Enquête ordonnée dans le pays de Jeanne* (on en chargea Reginald de Chicheri, doyen de Vaucouleurs, et G. Thierry, chanoine de Toul) ; *ibid.*, p. 205. — *Déclaration de compétence* : *ibid.*, p. 205-208.

2. *Séance du 16 février 1456* (1455, vieux style) : t. II, p. 261

glais (art. 6), et c'est par le seul effet de la crainte que l'un des deux, le vice-inquisiteur, s'est associé à l'autre (42). Tout prouve leur partialité contre Jeanne : la prison civile où ils la gardent quand elle doit être remise à l'Église qui la juge (9) ; les séances publiques faisant place à des interrogatoires dans la prison, en présence des Anglais et d'un petit nombre d'assesseurs (12); les questions difficiles, captieuses même, où l'on cherchait à l'embarrasser, les menaces faites à ceux qui la voulaient éclairer (18) : plusieurs ont dû fuir pour éviter la mort (80) ; et les rigueurs de la prison, les chaînes, les entraves qui faisaient de son état comme une torture perpétuelle (46). Ses juges voulaient sa mort, et sa mort par exécution publique : ils l'ont prouvé en témoignant tant de crainte quand ils l'ont vue malade (13), et tant d'empressement à reprendre les interrogatoires lorsqu'à peine elle était guérie (19). Mais leur sentence même les condamne : Jeanne l'eût-elle méritée par ses actes, son jeune âge, auprès de juges impartiaux, commandait qu'on l'adoucît (49).

Jeanne était-elle donc coupable? Les défenseurs de sa mémoire rappellent ses bonnes mœurs, sa piété, sa charité, son zèle à observer les lois, à remplir les pratiques de la vie chrétienne et à les faire observer autour d'elle (25), et cette lumière d'une âme droite et pure qui l'éclaira parmi tous les détours du procès (17). Ils reprennent l'un après l'autre, pour les dissiper et en montrer la vide, tous les crimes qu'on lui imputait : son dé-

part pour la guerre (63), départ qu'elle a caché à ses parents (70, 72) ; l'habit d'homme pris et gardé en campagne et en prison, et à quelle condition elle était prête à le quitter (65-69) ; le nom de Jésus inscrit dans ses lettres (71); le saut de Beaulieu (72), le signe du roi (73), ainsi que toute l'histoire de ses visions (54 et suiv.). Puis ces autres griefs que l'accusation, faute d'en trouver de suffisants dans sa vie active, voulut tirer de ses paroles et de ses actes depuis qu'elle était aux mains de ses juges : ce qu'elle croyait de son salut, de sa délivrance; si sainte Catherine et sainte Marguerite aimaient les Anglais, etc. (74-76), et tout particulièrement, à l'occasion de ses visions, son prétendu refus de se soumettre à l'Église. Ses visions ne venaient pas du mauvais esprit, mais de l'esprit divin : la pureté de Jeanne, son humilité, sa simplicité, sa charité, sa foi vive et sincère, le prouvent, comme les lumières qu'elles lui ont données et les actes qu'elles lui firent accomplir (54-62). Eussent-elles été des illusions, Jeanne, dans ces conditions, était excusable d'y croire (64). Mais, y croyant ainsi, pouvait-elle les laisser mettre en doute? Ce sont choses dont l'Église elle-même renvoie la décision à Dieu (77 et 78). Et d'ailleurs Jeanne n'a pas refusé de se soumettre à, l'Église. Elle n'a point accepté le jugement de ces hommes d'Église en qui elle n'avait que trop raison de voir des ennemis; et son ignorance l'aurait dû excuser de ne pas entendre l'Église autrement (79). Quand elle sut ce qu'était l'Église, elle s'y est sou-

mise : elle s'est soumise au Pape et au concile, demandant qu'on l'y renvoyât (17, 79 et 83-85). Elle n'a donc pas été hérétique; elle n'a pas été relapse, puisqu'elle n'était point tombée : et cette abjuration qu'elle prononça sans l'entendre, elle déclara qu'elle ne l'avait prononcée que pour sauver sa vie, protestant ainsi qu'elle n'avait jamais été ce qu'on l'accusait d'être (90). Les juges eux-mêmes l'ont reconnu, en lui accordant la communion avant la mort (86) ; et sa mort a été chrétienne comme toute sa vie (32 et 33).

Qu'est-ce donc que ce procès qui a pu aboutir à une pareille sentence? Un acte de violence et de fraude ; un tissu de mensonges et de faux. Les juges ont procédé sans l'enquête préalable exigée en matière d'hérésie (le promoteur a montré que l'information a été faite et qu'elle a été supprimée, ce qui est bien plus grave encore). Ils ont fait examiner si elle était vierge, et la déclaration qui le constatait a disparu comme l'information préalable (10). Ils ont refusé ses témoins (7), ils lui ont refusé un conseil (47) : comme conseil ils lui ont envoyé un traître qui entretenait son ignorance touchant l'Église et la poussait à une résistance d'où l'on voulait faire sortir sa condamnation (52 et 81). Ils l'ont jugée, rejetant son appel au Pape en des matières qui, par leur nature, sont spécialement du ressort du Pape (15, 43 et 44); ils l'ont jugée, quoique mineure, sans qu'elle fût défendue (48). Mais sur quoi l'ont-ils jugée? sur des pièces

fausses. Ils ont altéré le procès-verbal, apostant de faux greffiers (22), contraignant les greffiers officiels à ne point écrire ce qui était à sa décharge (50). Bien plus, à ce procès-verbal des interrogatoires, si mutilé qu'il fût, ils ont substitué, comme base du jugement, un prétendu résumé de ses réponses en douze articles : articles que Jeanne n'a ni avoués, ni même connus; où l'on accumule ce qui la charge, où l'on supprime ce qui la justifie; articles qui dérivait de faux procès-verbaux, ou qui faussaient ses dépositions véritables par le retranchement de ses plus importantes déclarations, notamment de son appel au Pape et de sa soumission à l'Église (20, 21 ; 91-93). C'est ce qui fait l'excuse des consultants (94), mais c'est ce qui entraîne la nullité du jugement. Et quel est le mode de procéder dans ce jugement? On la fait abjurer, et l'on substitue une autre formule à la formule de son abjuration (24, 88, 89). On la déclare réconciliée à l'Église, et on la condamne à la prison perpétuelle (24). Puis on la renvoie à la prison des Anglais, et, pour mieux la rendre relapse, pour qu'elle retombe au moins dans l'hérésie de son habit, on tente de lui faire violence dans cette prison anglaise ; on lui reprend son habit de femme (26) : ne l'eût-elle pas voulu, n'y fût-elle pas forcée par la défense de son honneur, il fallait qu'elle reprît l'habit d'homme. C'est ainsi que l'on est arrivé à la juger une deuxième fois comme relapse (26-28 et 90), et à la livrer à la justice : il est plus exact de dire ici au *bras séculier*, car le juge sécu-

lier l'envoya à la mort sans prendre le temps de prononcer la sentence (31)¹.

La lecture des articles achevée, le procureur du nouvel évêque de Beauvais, M^e Bredouille, prit la parole et déclara qu'il n'y pouvait pas croire; qu'il était impossible que Pierre Cauchon eût ainsi procédé. Du reste, il s'en référait au procès et ne s'opposait point à ce qu'on assignât les témoins, s'en remettant à la conscience des juges. Jacques Chaussetier avait une mission plus simple encore : il venait, au nom du couvent de Beauvais, déclarer qu'on n'y connaissait pas le vice-inquisiteur incriminé avec Pierre Cauchon, et prier les juges d'épargner désormais au couvent les assignations qu'on y envoyait à son adresse, non sans jeter le trouble dans les études de la maison. Les juges accueillirent ces déclarations, et, donnant acte aux héritiers de Pierre Cauchon de leurs réserves, ils admirent au procès les articles des demandeurs, et ordonnèrent la continuation de l'enquête. Le rapport en devait être fait le premier jour plaidoyable après la *Quasimodo*, dans la ville de Rouen².

L'enquête se continua à Rouen, à Paris, à Orléans et dans le pays de Jeanne ; et le jeudi 13 mai, après plusieurs ajournements, les procès-verbaux en furent reçus par les juges et mis à la disposi-

1. *Les articles des demandeurs*: p. 212-259.

2. *Déclaration de Bredouille* : t. II, p. 267 ; — *de Chaussetier*: p. 268. — *Admission des articles*, etc. : *ibid.*

tion de quiconque y voudrait contredire. Assignation fut donnée pour le faire au 1^{er} juin¹.

La lumière brillait enfin de tout son éclat sur Jeanne et sur ses juges. De toute part s'étaient élevées des voix qui rendaient témoignage à la Pucelle. Les anciens de son pays, les compagnes de son enfance, les compagnons de sa vie militaire : Dunois, le duc d'Alençon, le vieux Raoul de Gaucourt, Louis de Contes son page, d'Aulon son écuyer, Pasquerel son confesseur; et ceux qui l'assistèrent dans la prison et jusque sur le bûcher : Isambard de la Pierre, Martin Ladvenu; les assesseurs mêmes et les officiers de ses juges, le greffier Manchon, l'huissier Massieu, venaient tour à tour reproduire quelque trait de cette belle figure. On retrouvait dans leurs dépositions la vie pure, simple et retirée de la jeune fille au foyer paternel jusqu'au moment où elle se vit appelée à délivrer la France; la même pureté de mœurs, la même simplicité qui était de sa nature, avec la fermeté de langage et l'accent d'autorité qu'elle tenait de son inspiration, tout le temps qu'elle parut soit à la Cour, soit à l'armée; et depuis qu'elle tomba aux mains de ses ennemis, sa constance dans les rigueurs de la prison, sa hardiesse dans les épreuves du tribunal, avec ces illuminations soudaines

1. *Enquête à Rouen* (commencée le 10 décembre 1455): t. III, p. 43 ; — *dans le pays de Jeanne* (le 28 janvier 1456) : t. II, p. 387 ; — *à Orléans* (février et mars) : t. III, p. 2; — *à Paris* (janvier, avril et mai) : *ibid.* — *Réception des enquêtes*: t. II, p. 288.

qui jetaient un jour accablant sur les machinations de ses juges; enfin sa ferme croyance à la mission qu'elle avait reçue, jusqu'au jour où, après avoir payé le tribut à la faiblesse de la femme devant les apprêts du supplice, elle se releva par un sacrifice volontaire d'une défaillance plus apparente que réelle, et couronna sa vie de sainte par la mort d'une martyre¹.

Au jour fixé, Jean Lefebvre ou Fabri, évêque de Démétriade, et Hector de Coquerel, official de Rouen, ouvrirent la session, par délégation des commissaires. Après de nouveaux ajournements jugés nécessaires pour déclarer l'information acquise au débat, prononcer le défaut (le 2) et passer outre (le 4 et le 5), le procureur Prévosteau et le promoteur produisirent devant les juges tout l'ensemble des pièces où se fondait la cause : le bref du Pape, les informations du cardinal d'Estouteville et de son vicaire, les enquêtes accomplies depuis le commencement de l'instance. Ils y joignirent une feuille de la main de Guillaume Manchon, contenant les corrections à faire aux douze articles, et, pour prouver la falsification de ces articles, cinq feuilles de papier de la main de Jacques de Touraine, où on les retrouvait sous une autre forme, surchargés d'additions et de corrections. Ils produisaient aussi les originaux du premier procès, requérant qu'on les insérât sans

1. On a regretté que nous n'ayons pas donné ici les dépositions : elles sont toutes dans les pages qui précèdent ; c'est le corps même de notre ouvrage.

transcription parmi les pièces du nouveau, afin qu'on les pût voir avec leurs additions et leurs diversités dans leur forme réelle; et en outre les lettres de garantie que les juges avaient obtenues du roi d'Angleterre, preuve de plus qu'ils n'avaient agi que pour le compte et à la requête des Anglais. Prévosteau demandait que l'on examinât aussi divers mémoires écrits soit à l'arrivée de la Pucelle, soit après son jugement, pour soutenir la divinité de sa mission ou prouver l'iniquité de ses juges. En ce qui touche les premiers, le mémoire de Gerson figure seul dans la transcription du procès¹.

Personne ne se présenta pour contester ces pièces. Elles furent donc reçues (10 juin), et on assigna au 1^{er} juillet pour entendre les conclusions².

Le 1^{er} juillet, l'archevêque de Reims, les évêques

1. *Séance du 1^{er} juin* : t. III, p. 222; — *du 2* : p. 227; — *du 4 et du 5* : p. 229 et 230. — *Production des pièces* : p. 230; — *de la feuille de Manchon* : p. 231 et 237; — *des cinq feuilles de Jacques de Touraine* : p. 232; — *des lettres de garantie* : p. 233 et 240; — *des mémoires* : p. 245; — *mém. de Gerson* : p. 298; — *d'Élie de Bourdeilles, évêque de Périgueux* : p. 306; — *de Thomas Basin* : p. 309; — *de Martin Berruyer* : p. 314; — *de Jean Bochart, évêque d'Évreux* : p. 317; — *de Jean de Montigny* : p. 319; — *de G. Bouillé*, l'auteur de la première enquête : p. 322: il insiste sur cette pensée, que c'est la maison de France qu'on a voulu flétrir en condamnant Jeanne comme hérétique; — *de Robert Ciboule* : p. 326. J'ai parlé du traité de Gerson, qui a du prix comme témoignant des sentiments des docteurs français sur la Pucelle, avant sa captivité et sa mort (voy. ci-dessus, p. 79): les autres ne disent rien qu'on ne retrouve dans les arguments des avocats de la famille de Jeanne d'Arc.

2. *Séances des 9 et 10 juin* : t. III, p. 252 et 253, cf. p. 247, où tout est rapporté au même jour, 9 juin; — *du 18* : p. 255.

de Paris et de Coutances et Jean Bréhal reprirent eux-mêmes leurs fonctions de juges; et le lendemain, toute partie adverse continuant de faire défaut, le promoteur et les demandeurs présentèrent les moyens de droit à l'appui de la cause. Le promoteur lut un mémoire où, résumant les raisons fournies par les nombreux documents de la procédure, il déclarait qu'il approuvait en tout point les conclusions des demandeurs. Les demandeurs montraient combien, même devant le droit strict, Jeanne était justifiable dans ses paroles et dans ses actes, et ses juges perfides ou violents dans leur manière d'agir : ils concluaient donc à l'annulation du procès, à la réhabilitation de la Pucelle, espérant que la plainte de sa mère et de ses frères, favorablement accueillie du souverain Pontife, trouverait sa légitime satisfaction dans la sentence des juges auxquels le saint-siège l'avait renvoyée¹.

Les juges avaient consacré le mois de juin à examiner, avec l'assistance d'un grand nombre de docteurs, tant l'ancien procès que les pièces du nouveau déjà déposées ; et ils avaient chargé leur collègue Jean Bréhal de résumer en quelques articles les points sur lesquels le premier leur paraissait attaquable dans le fond ou dans la forme. C'est un nouveau traité, mais cette fois un traité officiel composé sur toutes les pièces des deux

1. *Séance du 1^{er} juillet* : t. III, p. 256; — *du 2*, p. 258; *Réquisitoire du promoteur* : p. 260 et 265 (*verbo pariter atque scripto*). — *Motifs de droit et conclusions des demandeurs* : p. 275.

procédures, où le chef de l'Inquisition en France, et, par l'approbation qu'ils y ont donnée, les trois évêques commissaires du Pape, composant avec lui le tribunal, établissent qu'au procès de Jeanne la vraie doctrine n'a pas été moins lésée que la justice ; en résumé, que Jeanne doit être lavée de tout reproche touchant les faits mis à sa charge (les visions, l'habit d'homme, la soumission à l'Église, etc.), et son jugement cassé : pour l'incompétence et la partialité de son juge ; pour la récusation qu'elle en fit, et son appel au Pape, appel suffisant dont il a refusé de tenir compte ; pour toutes les traces de violence ou de fraude que révèlent le choix de la prison, l'adjonction du vice-inquisiteur, les douze articles, la formule d'abjuration, le jugement comme relapse et toute la matière du procès².

C'était déjà un jugement motivé. Il ne s'agissait plus que de le mettre en sa forme et de le rendre public.

Le 7 juillet, les commissaires se réunirent dans la grande salle du palais archiépiscopal de Rouen, et là, en présence de Jean d'Arc, de Prévosteau, représentant Isabelle, la mère de Jeanne, et Pierre

1. *Examen des pièces par les juges* : t. III, p. 329 ; — *résumé de J. Bréhal* : p. 334. Si l'on veut voir comment l'inquisiteur J. Bréhal jugeait et absolvait Jeanne sur le chef de sa prétendue résistance à l'Église, qu'on lise dans le traité de ce personnage, que M. J. Quicherat n'a malheureusement pas reproduit sur ce point dans son édition des *Procès*, le chap. VIII de la 1^{re} partie : *Quod judicio militantis Ecclesiae de dictis et factis suis se submittere, ut videtur, recusavit*. Ms. 5970, f^o 186, verso et suiv.

d'Arc, son autre frère, du promoteur Chapiteau et de P. Maugier, avocat de la famille, personne ne se présentant pour combattre les conclusions du promoteur, ils déclarèrent la partie adverse contumace. Puis, jugeant au fond, après avoir énuméré toutes les pièces de procédure sur lesquelles ils avaient formé leur opinion, ils prononcèrent d'abord que les douze articles, l'unique base de la sentence rendue contre Jeanne, étaient faux, altérés et calomnieux, et ordonnèrent qu'ils fussent arrachés du procès, et lacérés judiciairement. De là ils passaient aux deux sentences, et, après avoir signalé les principaux moyens de droit tant de fois opposés aux procédés des premiers juges, adoptant l'avis des docteurs et des prélats qui n'ont vu dans tout le procès aucun fondement à l'accusation, ils déclaraient le procès et les sentences entachés de dol et de calomnie, et par conséquent nuls et de nul effet ; ils les cassaient et les annulaient, déclarant que Jeanne ni aucun des siens n'en avaient reçu aucune note d'infamie, et les lavant de toute tache semblable, autant que besoin était. Ils ordonnaient que la sentence serait immédiatement publiée à Rouen en deux endroits : sur la place de Saint-Ouen, à la suite d'une procession avec sermon solennel, et le lendemain au Vieux-Marché, au lieu où Jeanne avait été si cruellement brûlée. Cette seconde publication devait être suivie d'un autre sermon et de la plantation d'une croix destinée à perpétuer sa mémoire et à solliciter les prières des fidèles et la sentence

publiée dans toutes les autres villes ou lieux du royaume qu'il semblerait bon¹.

La sentence reçut immédiatement son exécution, à Rouen d'abord, puis dans plusieurs autres villes, notamment à Orléans, où l'évêque de Coutances et l'inquisiteur Jean Bréhal vinrent de leur personne présider aux cérémonies ordonnées. Les Orléanais n'avaient pas eu besoin de ce jugement pour rendre à la mémoire de Jeanne les honneurs qui lui étaient dus. Ils avaient recueilli sa mère, voulant s'acquitter au moins auprès de sa famille de leur dette envers elle; et plus tard, à la place de la croix érigée conformément à la sentence, ils lui élevèrent, à leurs frais, sur le pont même, en face du lieu où elle avait accompli l'acte décisif de leur délivrance, un monument qui, mutilé par les guerres religieuses, supprimé par la Révolution, s'est relevé en un autre lieu et sous une autre forme, attestant, parmi ces vicissitudes, leur invincible attachement à sa mémoire. Mais ce qui mieux que les statues et les inscriptions consacra la gloire de Jeanne d'Arc, c'est le procès de réhabilitation lui-même, ce sont les témoignages recueillis par toutes ces enquêtes, et fixés à jamais parmi les actes du procès².

1. *Séance du 7 juillet* : t. III, p. 351. — *Jugement de réhabilitation*: p. 355.

2. *Cérémonie expiatoire*: *ibid.*, t. V, p. 277. — Sur les monuments de la Pucelle à Orléans, voy. l'appendice n° XXV à la fin de ce volume. — *Libéralités de la ville d'Orléans* envers la famille de Jeanne d'Arc. Voy. l'appendice n° XXVI.

Ce procès, qui révisé et annule le jugement de Jeanne d'Arc, a subi une sorte de révision, de notre temps. Le contradicteur que les juges commissaires ont tant de fois assigné sans le voir jamais paraître s'est levé enfin, et nul ne contesterait sa compétence : c'est celui qui a publié les deux procès. Assurément personne moins que lui ne défend la légitimité de la sentence de Jeanne et ne s'oppose à la réhabilitation de sa mémoire. L'édition qu'il a donnée et les documents de toute sorte qu'il y a joints forment, sans contredit, le plus beau et le plus durable monument élevé en son honneur. Il est admirateur passionné de la Pucelle, mais il est critique, et c'est à ce titre qu'il a jugé et comparé les deux procès.

Que le premier l'emporte sur l'autre par la forme de la rédaction et par l'ordre des matières, c'est ce que le savant éditeur n'a point de peine à établir. Qu'il l'emporte par l'habileté avec laquelle il a été mené, c'est ce qu'on pourrait pré-supposer encore avant tout examen. Le second procès n'a pas eu de contradicteur; les commissaires avaient à juger une cause dont l'évidence frappait tous les yeux. Ils pouvaient donc ne pas étendre leur enquête sur tous les points où s'était passée la vie de Jeanne. Ils pouvaient même, sans qu'on leur en fît un crime, laisser de côté plusieurs témoins; et ils le pouvaient d'autant mieux, qu'ils faisaient un procès moins aux personnes qu'aux choses. Les principaux coupables étaient morts; P. Cauchon était désavoué même par ses

héritiers. Quant aux assesseurs encore vivants, on les cita, on les entendit, mais le premier soin des demandeurs avait été de les mettre hors de cause. Les juges ont donc pu passer avec quelque négligence sur des faits qu'ils n'avaient point à juger; et si des arguments plus ou moins hasardés ont été produits devant eux dans les requêtes de la famille, ce n'était point à eux d'y contredire : il suffisait qu'ils cherchassent ailleurs la base de leur jugement¹. Le premier procès, au contraire, était contradictoire ; le juge se trouvait, il est vrai, en présence d'une simple jeune fille sans défenseur, sans conseil : mais cette jeune fille était Jeanne, et son conseil, elle l'a bien prouvé, Celui qu'elle avait eu pour guide dans les batailles. Plus son innocence et sa vertu jetaient d'éclat, plus le juge, qui était un ennemi, était obligé, s'il ne voulait être vaincu dans cette lutte nouvelle, de déployer les ressources de son génie ; et d'ailleurs, derrière Jeanne il entrevoyait un autre tribunal devant lequel, tôt ou tard, il y aurait appel de son procès. Il ne faut donc pas, on l'a dit justement, le supposer assez malhabile et insensé pour

1. *Sur le procès de réhabilitation* : M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, § 25, p. 549. — M. H. Martin, développant une idée de M. J. Quicherat, reproche aux juges de la révision de n'avoir pas voulu voir la vérité sur tout. Il dit qu'on évita tout interrogatoire sur les événements de la fin de 1429 et sur ceux de 1430; que l'on restreignit autant que possible ce qui regardait l'enquête de Poitiers. Ces lacunes sont regrettables au point de vue de l'histoire, mais il ne faut pas oublier que les juges avaient pour objet, non d'amasser des matériaux pour l'histoire de Jeanne d'Arc, mais de réformer le premier procès.

commettre, en quelque sorte, de gaîté de cœur, ces illégalités flagrantes qui eussent invalidé le jugement, même à l'égard du plus grand coupable. Mais, si l'accusée est Jeanne, une sainte et brave fille au moins, sinon une envoyée de Dieu, et si l'on veut arriver à la condamner, il faudra bien, si habile qu'on soit, faire pour cela violence au droit écrit : car les formes de droit établies dans les jugements ne seraient bonnes qu'à être supprimées, si elles n'offraient une garantie à l'accusée contre le bon plaisir du juge.

Nous admettrons donc, si l'on veut, contre les demandeurs, que Pierre Cauchon, en tant qu'évêque de Beauvais, était juge compétent; qu'en s'associant le vice inquisiteur comme juge, et les principaux docteurs du clergé de Rouen et de l'Université de Paris comme assesseurs, il a donné à son procès toutes les apparences d'une bonne justice. Nous admettrons que les usages de l'Inquisition aient paru légitimer des procédés justement réputés contraires au droit commun. Mais nous n'admettrons pas que l'iniquité flagrante de ce procès soit en tout point couverte par la loi. Pierre Cauchon était juge compétent comme évêque de Beauvais, mais dans l'esprit même de la loi il devait s'abstenir comme ennemi capital : car, si la loi refusait aux ennemis capitaux la faculté d'être témoins, combien plus le pouvoir d'être juges ! La Pucelle, prisonnière de guerre, était de droit gardée par les Anglais : mais en la soumettant au jugement de l'Église ils la devaient remettre en la prison de

l'Église, sauf à eux à garder la prison. La loi était formelle ici; et quant au point où on l'invoque en un autre sens, il y a encore plus d'une réserve à faire. Si l'Inquisition laissait au juge le pouvoir d'écarter toutes les formes protectrices de l'accusé, elle ne lui commandait pas de les bannir; et quand il en usait, il n'était plus libre d'en rejeter les résultats selon qu'ils trompaient son attente : car elle ne lui supposait point de parti pris. Et une preuve, on pourrait dire en termes d'école un argument *ad hominem*, contre la légitimité du procès au point de vue du droit inquisitorial, c'est que le personnage placé au premier rang parmi ceux qui le poursuivirent et le révoquèrent, ce fut l'un des deux inquisiteurs de France, Jean Bréhal¹;

Le juge de Rouen pouvait donc, si l'on veut (et le point est contesté), se passer de faire des informations préalables : mais il en fit; cela est établi, contre l'assertion des demandeurs, par les textes du premier procès, comme par les témoignages recueillis au second. Seulement il ne les produisit

1. *Procédés de Inquisition : Absence d'information.* N. Eymeric, *Directorium inquisitorum*, pars III, c. IXVIII et LXXIX; — *d'avocat* : « Simpliciter et de piano, absque advocatorum ac judiciorum strepitu ac figura. » *Sext. Decret.*, lib. V, tit. II, C. XX; *Corp. juris canon.*, t. III, p. 580. Paris. 1612. Cf. *Maliens malefic*, III, quæst 6 (Éd. 1620). — *Usage de faux confidents* : *Tractat, de hæresi pauperum de Lugduno*, ap. Martène, *Thes. anecd.*, t. V, col. 1787. Voy. M. J. Quicherat. *Aperçus nouveaux*, p. 122, 109 et 131, et en opposition M. Villiaumé, *Hist. de Jeanne d'Arc*, p. 374 et 417. — *Ennemis capitaux* : voy. *Maliens malefic*, III, quæst. 5, p. 345. On peut voir par un autre article encore (quæst. 12, p. 364) combien on recommande de précautions contre les ennemis capitaux, — *Prison* : M. J. Quicherat. *Aperçus nouv.*, p. 112,

pas, ou du moins, si à l'origine il les communiqua à quelques assesseurs pour en tirer la matière d'un interrogatoire, il ne les garda point au procès, comme il y garda d'autres pièces d'un intérêt moins grave, sans doute. Il les a supprimées, car c'est en vain qu'on prétend les retrouver du moins par extraits dans les soixante-dix articles : un réquisitoire n'a jamais tenu lieu d'un procès-verbal d'enquête. Il les a supprimées, et en vain dit-on qu'il le fit, n'en pouvant user sans recoler les témoins, ni assigner ceux-ci sans les compromettre ; il les a supprimées parce qu'elles le gênaient : les témoignages recueillis au procès de révision donnent toute force, en ce point, à l'argument du promoteur. Peu importe donc que le juge ait pu se passer de cette enquête. Il pouvait de même se dispenser de faire examiner Jeanne par des matrones, mais, s'il n'a pas rougi d'ordonner cet examen, il aurait dû ne se point faire scrupule d'en consigner le résultat au procès : son silence en ce point prouve autre chose que sa pudeur¹.

L'Inquisition, dit-on encore, autorisait Pierre Cauchon à ne point donner à Jeanne d'avocat : mais elle commandait de lui donner, vu son âge, comme mineure de vingt-cinq ans, un curateur qui devait ratifier ses aveux et pouvait aussi parler pour elle ; et quand le droit inquisitorial eût supprimé ici le

1. *Enquête préalable faite et supprimée* : M. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, § 15, p. 116, et ci-dessus, p. 31-34, et M. Ch. de Beaurepaire, qui, sans justifier davantage la conclusion du procès, adopte l'opinion de M. Quicherat (*Recherches*, p. 109).

droit commun, autorisait-il l'évêque à forcer au silence, en les menaçant de mort, ceux qui tentaient d'éclairer Jeanne dans le cours du procès, comme il arriva tant de fois, au témoignage de ceux-mêmes qui ont subi ces violences? Après cela, quand il offrit à Jeanne de lui donner un conseil parmi ceux qui l'entouraient, n'avait-elle pas raison de le repousser par cette noble réponse qu'elle s'en tiendrait à son conseil, c'est-à-dire Dieu qui la soutenait?

L'Inquisition autorisait Pierre Cauchon (et ici même le texte est suspect) à surprendre ses aveux par le moyen d'un faux confident : mais l'autorisait-elle à revêtir ce confident des formes du confesseur, et à user de ses conseils pour jeter Jeanne dans une résistance qui, depuis que le jour s'était fait sur sa vie tout entière, devenait le seul moyen de la perdre? Or, quoique cette résistance n'ait point été jusqu'au point que l'on dit, c'est Loyseleur qui l'y affermissait, sans lui suggérer cette distinction qu'elle trouva d'elle-même pour concilier sa volonté d'être soumise à l'Église, et sa résolution parfaitement légitime de ne pas prendre pour l'Église et, à ce titre, pour juges de ses révélations, les ennemis qui la jugeaient¹.

1. *Refus de conseil* : M. J. Quicherat § 17, p. 129; Ch. de Beurepaire, p. 111. — La procédure sommaire indiquée ci-dessus était d'ailleurs réduite, par la décrétale de Clément V (1307), à des cas particuliers et de peu d'importance, à des exceptions dilatoires, etc. Voir le canon cité et le *Direct. Inquis.*, pars III, quæst. LV, p. 370. — *Nécessité d'un curateur* ; Si reus fuerit minor viginti quinque annis priusquam accusationi respondeat, sibi dabitur eu-

L'Inquisition, enfin, autorisait Pierre Cauchon à procéder sans prendre avis que de lui-même : mais il voulut s'appuyer de l'opinion de nombreux assesseurs; il voulut consulter même des docteurs étrangers au procès. Or, dès ce moment, il était tenu de les éclairer; et que fit-il? Après les premières séances, il écarta des interrogatoires les assesseurs, sous prétexte de ne les point fatiguer; il ôta de leur vue le spectacle de cette jeune fille soutenant avec tant de vigueur une lutte en apparence si inégale. Il en transporta la scène du tribunal dans la prison, et ne laissa plus la parole de Jeanne arriver jusqu'à eux que par l'organe des greffiers. Je me trompe : la parole de Jeanne ne leur parvint même pas en la teneur du procès-verbal. Les interrogatoires allèrent, on l'a vu, se transformer et se fondre dans les soixante-dix articles de l'accusation; et quand il s'agit de délibérer, on en tira ces douze articles qui, corrigés ou non (le débat n'a point ici d'importance), n'en étaient pas moins un résumé, non des aveux de Jeanne, mais des imputations de son accusateur, l'attaque sans la défense; une pièce que non-seulement Jeanne n'avait pas avouée, mais qu'elle n'avait même pas connue. C'est sur cette base,

rator cujus auctoritate ratificabit confessiones factas et formabitur totus processus.... Si quid vero cum minoribus gestum sit absque horum curatorum auctoritate, id ipso jure irritum est et nullum. (*Director. inquis.* Sch. 34 sur le livre III, p. 146, 147 (éd. de Rome, 1578). — *Faux confident* : M. J. Quicherat, § 18, p. 131. Sur l'illégalité du procès de Jeanne, même au point de vue du droit inquisitorial, voyez M. Villiaume, *Hist. de Jeanne d'Arc*, p. 374 et suiv.

radicalement fausse, que porta la délibération de l'Université de Paris et des docteurs de toute origine; et c'est sur cette délibération que les juges prétendirent appuyer leur sentence, ajoutant, pour leur compte, la fraude à l'erreur où ils avaient induit les autres¹.

Voilà le premier jugement. Et que dire du second? de ce germe qu'on en déposa dans le premier par cette abjuration substituée à celle qu'on avait obtenue de Jeanne sur l'échafaud de Saint-Ouen, entre le juge qui lisait la sentence et le bourreau prêt à l'exécuter? Que dire de l'occasion qu'on en fit naître, en la rendant, malgré les plus solennelles promesses, à la prison anglaise, et en usant de violence et de fraude pour lui faire reprendre l'habit d'homme qu'elle avait déposé? Ce sont-là des nullités de fait que ne peut couvrir la procédure la plus régulière. Disons-le donc : si les juges, comme le dit Isambard de la Pierre dans le second procès, observaient assez bien les formes du droit (*satis observabant ordinem juris*), ils n'en usaient que pour couvrir sciemment les injustices les plus criantes : cela est prouvé par les efforts qu'ils firent constamment, depuis le commence-

1. *Les douze articles* : *ibid.*, § 16, p. 124. Le droit inquisitorial voulait que le procès entier fût communiqué aux consultants : « L'évêque et l'inquisiteur sont-ils tenus de dérouler aux susdites gens habiles le procès tout entier, jusqu'à la sentence, ou suffit-il de le leur exposer sommairement et en substance? Nous répondons que nous ordonnons de le communiquer intégralement et parfaitement (*integraliter et perfecte*). » *Voy. Direct. Infinis.*, pars III, quæst. LXXIX, p. 379

ment jusqu'à la fin, dans l'enquête préalable, dans les interrogatoires, dans les douze articles, dans l'abjuration, même et dans la visite qui suivit la reprise de l'habit d'homme, pour fuir, pour étouffer la lumière sitôt qu'ils la voyaient poindre. Ils l'ont condamnée comme hérétique, sachant qu'elle ne l'avait jamais été; ils l'ont condamnée comme relapse, sachant qu'elle n'était tombée que dans le piège tendu par eux sous ses pas; et ils se sont condamnés eux-mêmes en lui accordant, avant de la frapper, la communion. Ici encore on cite le droit inquisitorial : « S'ils se repentent, après leur condamnation, et que les signes de leur repentir soient manifestes, on ne peut leur refuser les sacrements de pénitence et d'Eucharistie, en tant qu'ils les demanderont avec humilité. » Mais les termes du décret repoussent l'opinion qu'on y veut appuyer. C'est après et non avant la condamnation qu'il accorde les sacrements au coupable. Condamner comme hérétique, déclarer excommunié de l'Église celui qu'on vient de recevoir à la communion, ce serait retrancher l'Église même de la communion de Jésus-Christ¹ !

Nous ne parlons point du jugement civil, puis-

1. *Tém. d'Isamb. de la Pierre : Procès*, t. II, p. 351. — *Communio* : *Sext. Décretal.*, V, II, 4, cité par M. J. Quicherat, *l. l.*, p. 144. La sentence de P. Cauchon est, en ce point, conforme à la règle; elle se termine par ces mots : *Et si in te vera pœnitentiæ signa apparuerint, tibi ministretur pœnitentiæ sacramentum.* (T. I, p. 475). Il lui promet, après l'avoir condamnée, le sacrement de pénitence si elle se repent, et il lui avait donné auparavant la communion! Nous avons donc raison de dire que sa sentence condamne sa conduite.

qu'il n'y en eut point. Mais comment alors Jeanne a-t-elle pu être brûlée? L'arrêt des juges ecclésiastiques ne faisait que remettre la condamnée à une autre justice, et par ses termes il excluait la peine de mort! La mort, pour qu'elle suivît, devait être au moins prononcée par quelqu'un. Que dirait-on, si, après le verdict du jury, un président d'assises se bornait à dire aux gendarmes de mener l'accusé au supplice? C'est pourtant ce qui est arrivé à Jeanne, au témoignage de tout Rouen, et du lieutenant du bailli lui-même, quand après la sentence ecclésiastique le juge civil qui la devait condamner se contenta de dire aux sergents : « Emmenez, emmenez¹. »

Il ne faut donc rien diminuer de la juste réprobation qui frappe le procès tout entier : on pouvait être de bonne foi en le commençant, on ne pouvait pas l'être en le finissant de la sorte. Point d'excuse à l'iniquité de la sentence; point d'excuse aux illégalités de la procédure, et l'on cherche vainement la preuve qu'elle fut régulière dans le silence qui se fit sur Jeanne parmi ceux qui devaient le plus avoir à cœur de venger sa mémoire. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que les fraudes

1. *Absence de condamnation civile* : t. II, p. 6 (Is. de la Pierre); p. 8 (M. Ladvenu); p. 344 (Manchon); t. III, p. 165 (G. Colles); p. 187 (Guesdon, lieutenant du bailli), et les autres textes cités plus haut. Martin Ladvenu, dans une de ses dépositions, ajoute que deux ans plus tard un malheureux, nommé Georges Folenfant, ayant été abandonné au bras séculier, lui-même fut envoyé au bailli par l'archevêque de Rouen et par l'inquisiteur, pour lui recommander de ne pas faire comme à Jeanne : *Sed eum duceret in foro suo et faceret quod justitia suaderet*, t. III, p. 169.

du procès n'étaient pas encore connues et ne le furent que quand les pièces en vinrent aux mains du roi, après l'expulsion des Anglais. Dès ce moment la réparation est assurée. Le roi parle, il agit avec cette prudence, mais en même temps avec cette suite et cette fermeté qui présidèrent à ses résolutions dans la seconde partie de son règne. Après avoir flétri l'inqualifiable abandon où il souffrit que la libératrice d'Orléans, l'ange du sacre de Reims, succombât devant Compiègne et mourût à Rouen, il est juste de faire honneur à Charles VII d'avoir su, au risque d'appeler l'attention sur les circonstances qui le condamnent lui-même, provoquer et mener à bonne fin le jugement qui la réhabilita.

LIVRE DOUZIÈME.

LA RÉHABILITATION. — L'HISTOIRE.

LES CONTEMPORAINS ET LA POSTÉRITÉ.

On n'avait pas attendu le procès de réhabilitation pour protester contre l'acte de Rouen. Perceval de Cagny, dans sa chronique, impute la mort de Jeanne à l'envie des Anglais ; Jean Chartier dit qu'ils la brûlèrent « sans procès et de leur volonté indue, » tenant sans doute le procès pour nul, soit pour l'absence du jugement civil, soit pour tout autre vice de forme : car on ne peut supposer qu'il en ait ignoré l'existence. Le Journal du siège et la Chronique de la Pucelle ne poussent pas le récit jusque-là ; et certes ce n'est point par crainte que le tableau de la fin de Jeanne d'Arc ne jette de l'ombre sur les merveilles qu'ils en ont racontées. Il eût été bien étrange, en effet, que son supplice eût paru ternir sa mémoire. Dans le *Champion des Dames*, petit poème publié en

1440 et dédié au duc de Bourgogne, celui-là même qui fit livrer Jeanne aux Anglais, un personnage ayant avancé qu'Outrecuidance a perdu Jeanne, et que Raison l'a fait brûler à Rouen :

C'est mal entendu, grosse teste,
Répond Franc-vouloir prestement.
De quants saints faisons-nous la feste
Qui moururent honteusement!
Pense à Jhésus premièrement,
Et puis à ses martirs benois ;
Sy jugeras évidemment
Qu'en ce fait tu ne te cognois.
Guères ne font tes argumens
Contre la Pucelle innocente,
Ou que des secrez jugemens
De Dieu sur elle pis on sente;
Et droit est que chacun consente
A lui donner honneur et gloire
Pour sa vertu très-excellente,
Pour sa force et pour sa victoire¹.

Le jugement de réhabilitation confirmait avec éclat la croyance populaire. Devant cette déclaration solennelle, on ne la pouvait plus dire égarée. La sentence flétrissait énergiquement les calomnies par lesquelles le premier procès avait cru donner le change à l'opinion publique. Mais pour connaître Jeanne il ne s'agissait pas d'opposer l'un des procès à l'autre : il les fallait joindre, au contraire, et la contempler elle-même, plus imposante encore parmi les accusations de ses juges que dans

1. *Perceval de Cagny : Procès*, t. IV, p. 36; — *J. Chartier, ibid.*, p. 93; — *le Champion des Dames* (par Martin Lefranc), t. V, p. 49.

les témoignages recueillis au second procès. Or, c'est ce qu'en général on ne songea point à faire.

Il y a des exceptions pourtant.

Thomas Basin, évêque de Lisieux (le faux Amelgard), qui fut consulté et qui fit un traité sur le procès de condamnation, ne dut pas rester non plus étranger au procès de réhabilitation qu'il provoqua lui-même : et le jugement qu'il porte sur Jeanne est en tout point conforme à l'opinion que tout esprit sincère s'en fera d'après ces documents. Il signale la perfidie de ses interrogatoires et le grand sens de ses réponses, sa piété, sa pureté, et la raison qui la contraignit à prendre l'habit dont on lui fit un crime, mais aussi l'inutilité de toute raison dans un procès où les Anglais voulaient à tout prix la perdre, quand sa mort était résolue dans leurs conseils par la haine et par la peur. Il explique son abjuration par les rigueurs de son emprisonnement et par la promesse de liberté qu'on lui fit, sa rechute par l'inexécution de cette promesse, et il la montre invoquant dans les flammes Dieu et la Mère de Jésus-Christ. Il ne se prononce pas sur l'origine de ses révélations, ne sachant rien des signes qu'elle a donnés au roi pour l'y faire croire, mais il affirme que, de tout le procès, il n'y a rien qui rende sa foi suspecte ou justifie sa condamnation comme hérétique et comme relapse ; et il réfute avec beaucoup de force ceux qui pourraient douter de sa mission à cause de sa mort, en citant, comme *le Champion des Dames*, Jésus-Christ, et à son imitation les

prophètes et les apôtres consommant leur mission divine par le martyre¹.

Martial d'Auvergne connaît aussi les deux procès, et il sait le parti qu'on en peut tirer :

Au procès de son innocence
Y a des choses singulières,
Et est une grande plaisance
De veoir toutes les deux matières.

Mais la matière des deux procès n'était point à la mesure de sa chronique mise en complainte. Tout en sentant l'iniquité du premier, il s'abstient de le juger lui-même. Tout en rappelant les conclusions du second, il se borne à dire où on le trouvera. Quant à lui, pour rendre hommage à la Pucelle, il rimera la chronique de Jean Chartier : cela suffit à sa verve poétique².

Le plus grand nombre, en négligeant les deux procès, ne prirent pas même la peine d'y suppléer à l'aide des chroniqueurs contemporains. La tradition, sur ce sujet, se donna libre carrière. Considérant le but atteint, l'expulsion des Anglais, elle y accommoda l'histoire et le caractère de Jeanne selon sa fantaisie. Elle en fit une sorte d'héroïne de théâtre ou de cirque, sautant à cheval sans toucher l'étrier, chargeant l'ennemi la

1. Le faux *Amelgard* (Thomas Basin) : *Hist. de Ch.* VII. lib. II, C. XVI, t. I, p. 85, ou *Procès*, t. IV. p. 350. Il cite lui-même son mémoire sur la Pucelle, en signalant les vices du procès : « Quemadmodum ex libello quem desuper, ab eodem Carolo expetito a nobis consilio, edidimus latius, poterit apparere. » *Ibid.*, p. 355.

2. Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII* (*Procès*, t. V. p. 51-78). Voyez l'appendice n° XXVII.

lance au poing, « frappant dedans, » et tuant tous ceux qu'elle touche ; chevauchant ainsi par toute la France ; prenant Bordeaux, Bayonne, et provoquant par ses victoires l'expulsion des Anglais de Paris. Alors elle mène le roi à Reims pour être sacré, à Paris pour être couronné ; puis, attaquant la Normandie, elle marche de conquête en conquête jusqu'à Rouen, où elle disparaît. On ne sait, dit notre chronique, ce qu'elle devint : les uns disent que les Anglais l'ont prise et brûlée ; d'autres, que plusieurs de l'armée l'avaient fait périr par jalousie. — A cette chronique, on peut joindre les récits de Philippe de Bergame et de Laonic Chalcondyle. Philippe de Bergame, bien qu'il ait pris peut-être plusieurs traits de la figure de Jeanne au rapport d'un chevalier italien qui l'avait vue, dispose du reste en toute liberté. C'est en faisant son métier de bergère que Jeanne, sautant comme un homme sur quelque jument du troupeau, se forma toute jeune encore, à monter à cheval, à manier la lance, à déployer contre les troncs des arbres la force de son bras. Accueillie par Charles VII, elle va faire lever le siège d'Orléans *sur le Rhône* ; elle prend en trois heures trois bastilles, elle combat les Anglais durant huit ans en trente batailles. Chalcondyle est plus bref : il la fait paraître en une seule campagne, qui est pour lui toute la guerre de Cent ans¹.

1. *Traditions sur Jeanne : Chron. de Lorraine*, donnée par dom Calmet (*Hist. de Lorraine*, t. III, col. VI), et rapportée par lui à quelque serviteur de René II, vers 1475. Voy. M. J. Quicherat,

Tout cela tient plus du roman que de l'histoire. Dans l'histoire, la figure de Jeanne, ensevelie en quelque sorte parmi les pièces du procès, ne demeura que par l'impression qu'elle avait faite sur les contemporains. Maudite Comme sorcière par les Anglais, qui, ne pouvant l'absoudre sans se condamner, s'endurcissent dans leurs sentiments haineux (on en peut voir l'expression dans Shakespeare) ; moins maltraitée des Bourguignons, qui la réduisent à un personnage ou à une machine politique (Monstrelet, etc.); admirée des Français et des autres peuples, sans que pourtant les Français eux-mêmes (ce sont des politiques aussi qui écrivent) osent se prononcer sur la source de son inspiration. Parmi les témoignages les plus remarquables rendus à sa mémoire, il faut compter celui du pape Pie II (Ænéas Sylvius Piccolomini), qui, après avoir raconté sa vie merveilleuse, et constaté que dans son procès on n'avait rien établi contre sa foi, rien qui parût digne de châtiement, si ce n'est cet habit d'homme qui ne méritait pas la mort et qu'on lui fit reprendre par ruse, s'écrie : « Ainsi périt Jeanne, vierge étonnante et admirable, qui a rétabli le royaume de France presque ruiné et abattu, et infligé aux Anglais tant de défaites ; qui, devenue chef de guerriers, a gardé, au milieu des soldats, sa pudeur sans tache, et n'a jamais été l'objet de propos in-

famants. Était-ce œuvre de Dieu ou invention des hommes? j'aurais peine à le dire. » Il rapporte ce bruit qu'on avait imaginé de la susciter pour mettre un terme aux rivalités des chefs. « Mais, ajoute-t-il, une chose est bien certaine : c'est que c'est elle qui a fait lever le siège d'Orléans, conquis par les armes le pays compris entre Bourges et Paris, et amené par son conseil la soumission de Reims et le couronnement du roi : elle, dont la vigueur a mis en fuite Talbot et son armée, dont l'audace a brûlé une porte de Paris, dont l'habileté et l'adresse ont remis en bon état les affaires de la France. Chose digne de mémoire, et qui trouvera dans la postérité moins de foi que d'admiration¹ ! »

Sur ce terrain mal défini, le champ était ouvert aux appréciations les plus diverses. Chaque siècle en usa pour se faire Jeanne en quelque sorte, à son image. Le seizième siècle en fit une politique : Du Bellay, sans trop s'en rendre compte, en prit l'idée à l'opinion bourguignonne, et Du Haillan ne craignit point d'accueillir jusqu'aux plus infâmes impostures que la passion et la haine aient inspirées aux Anglais. Le dix-septième siècle en fit

1. Shakespeare, *Henri VI*, 1^{re} partie ; Monstrelet, II, 57 (*Procès*, t. IV, p. 362) ; Wavrin de Forestel, ch. 8 (*ibid.*, p. 406) ; Le-fevre Saint-Remi, chap. 151 (*ibid.*, p. 430). — Pie II, dans ses *Mémoires* (*ibid.*, p. 518). Æneus Sylvius Piccolomini (Pie II) n'étant encore que secrétaire du cardinal de Sainte-Croix, avait assisté au congrès d'Arras en 1435, et pris part à la réconciliation du roi de France et du duc de Bourgogne. Il avait pu entendre les deux partis sur Jeanne qui venait de mourir.

une héroïne, mais une héroïne aux couleurs de l'hôtel de Rambouillet : elle périt ensevelie dans le triomphe que Chapelain lui ménageait en son poème. Le dix-huitième siècle, on sait par quelle indigne profanation il entendit la faire revivre : déplorable attentat contre la gloire de la France, qui, sans ternir le nom de Jeanne, imprime une tache ineffaçable à la mémoire de celui qui se fit un jeu de le souiller. De nos jours, la politique de Du Bellay, l'héroïne de Chapelain, l'insultée de Voltaire, est devenue « une incarnation du peuple¹. »

Mais c'est par un abus de langage que nous avons prêté à des siècles entiers l'opinion de quelques hommes. Dès la fin du quinzième siècle, au sein même des Flandres, Jacques Meyer saluait dans Jeanne d'Arc l'envoyée de Dieu, et il empruntait à un contemporain de la Pucelle (Thomas Basin) les passages qui témoignaient le plus des merveilles qu'elle opéra dans la guerre, et de l'inspiration dont elle fit preuve jusque dans son jugement. Au seizième siècle, Étienne Pasquier relevait avec un sentiment vrai d'admiration la grandeur et le dévouement de Jeanne d'Arc ; et la ville d'Orléans, qui ne faillit jamais à son culte pour la Pucelle, protestait contre l'indifférence ou les ou-

1. Du Bellay, *Instructions sur le fait des Guerres*, II, 3, p. 56 (Éd. 1548). Du Haillan, *Hist. de France*, XXI, ch. VII, p. 1147, in-fol. (1576). Voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, § 26, p. 158 et suiv. ; M. de Carné, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1856, 15 janvier ; p. 313-315 ; Vallet de Viriville, *Revue de Paris*, 1854, t. XXII, p. 440 et suiv.

trages des écrivains que l'on a vus, en faisant imprimer l'histoire du siège dont Jeanne la délivra. Au dix-septième siècle, les descendants de ses frères publiaient avec un zèle pieux ce qui pouvait la faire mieux connaître et honorer ; Godefroy donnait pour la première fois, dans son recueil des historiens de Charles VII, l'une des plus précieuses chroniques, et, selon un juge fort compétent, des plus autorisées, celle qui porte le nom de la Pucelle. Au dix-huitième siècle, on en revint enfin à l'étude des deux procès ; et après Lenglet-Dufresnoy, qui les lut pour en tirer une histoire médiocre, vint L'Averdy qui les fit connaître par une analyse exacte, accompagnée d'une appréciation impartiale dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Enfin, de nos jours, la Société de l'histoire de France accomplit ce que L'Averdy n'avait fait que préparer, en confiant la publication des deux procès à l'un des hommes les plus distingués dans la critique des textes du moyen âge, M. Jules Quicherat¹.

Ce beau travail, qui ne laisse presque plus rien à faire après lui dans le champ de l'érudition, n'a pas changé les bases de l'histoire de Jeanne d'Arc, sans doute : depuis les notices de L'Averdy, nul n'y a touché sérieusement qu'il n'ait consulté, avec ses analyses, le texte même des procès ; mais il en a rendu l'assiette plus ferme et les abords

1. Jac. Meyer, *Ann. Flandr.*, lib. XVI, p. 272-277 : « Joanna virgo, dux Gallorum non ascita, non creata, non electa, sed a Deo data, » etc., et le n° XXVIII aux appendices.

plus faciles. Les histoires se sont multipliées sans changer nécessairement de caractère. Ce qui serait souhaitable, c'est que Jeanne d'Arc, soustraite désormais à l'empire des passions et des rivalités nationales, échappât à celui des systèmes ; c'est qu'on l'étudiât en elle et pour elle. Sa figure, pour être grande, n'a que faire de grandes formules. On en efface les traits les plus purs et les plus nets de ma mémoire, quand, par un mélange du sacré et du profane, on veut me montrer en elle « la France incarnée, » un « Messie féminin. » Jeanne s'est dite envoyée de Dieu, il est vrai. Mais si on ne l'entend pas comme elle le dit, il serait juste au moins de ne pas l'entendre contrairement à tout ce qu'elle a dit. Or, c'est ce qu'on a, de nos jours, voulu faire. A la mission qu'elle s'est attribuée, on en joint une autre : mission dont elle n'a point parlé, dont assurément elle ne se doutait pas, qui commence quand l'autre finit, et dont la scène est à Rouen. Le procès de Rouen devient la lutte de l'inspiration contre l'autorité, du libre génie gaulois contre le clergé romain, et peu s'en faut qu'on ne dise du druidisme contre le catholicisme. On écarte les témoignages de la réhabilitation ; on admet sans réserve les actes dressés par les premiers juges, on adopte pleinement leur manière de voir, non pour condamner Jeanne, sans doute, mais pour frapper l'Église par sa déclaration¹.

1. « L'Église entière, dit Sismondi, semblait se déclarer contre la Pucelle : toute personne qui prétendait à des pouvoirs surnaturels que l'Église ne lui avait pas délégués, excitait sa jalousie et était par

Mais c'est en vain que Pierre Cauchon trouve dans nos historiens des auxiliaires inattendus : tout leur savoir ne suffira point pour donner à sa haine l'appui que sa conscience elle-même et sa raison ne lui ont probablement jamais assuré. Tout se peut résoudre, en effet, par une simple question que je pose à ceux qui se montrent si ingénieux à faire de Jeanne une hérétique. Si Jeanne eût déclaré qu'elle s'en remettait absolument de ses révélations à l'Église, qui eût jugé au nom de l'Église? Pierre Cauchon, sans aucun doute, avec son tribunal à la solde des Anglais : quand elle en appelait au pape, ils lui ont dit qu'il était trop loin! Jeanne avait donc toute raison de s'y refuser. En parlant de ses révélations, elle ne soutenait aucune doctrine nouvelle : la question de dogme qui s'y pouvait rattacher, je veux dire la possibilité de ces communications d'en haut, était résolue par l'Église, et résolue en sa faveur. Elle ne soutenait qu'un fait à elle propre. Cela n'ôtait pas aux autres le droit de n'y point ajouter foi. C'est le droit et le devoir des pasteurs de ne pas accepter légèrement de semblables affirmations ; et, si elles ne semblent pas fondées, d'en garder les fidèles. Aussi la chose avait-elle été examinée à Poitiers; elle pouvait l'être de la même sorte à Rouen : et si l'archevêque de Reims y avait

elle accusée de magie. » *Hist. des Français*, t. XIII, p. 180. L'historien devrait dire à qui l'Église a jamais délégué des pouvoirs surnaturels. Voy. aussi M. H. Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 265 et suiv.

cru et l'avait approuvée, l'évêque de Beauvais avait encore la liberté de n'y pas croire. Mais eût-on toute raison de n'y pas croire, Jeanne n'était point hérétique en y croyant. L'Église, comme l'ont établi sans contradiction les demandeurs et le promoteur au procès de réhabilitation, n'a jamais entendu se faire juge d'une question réduite ainsi à un fait tout personnel; et le pape Pie II, on l'a vu, tout en réservant son jugement sur la réalité de l'inspiration de la Pucelle, affirme que dans son procès on n'a rien trouvé en elle contre la foi. D'ailleurs, comme cela est établi, non-seulement par les témoins de la réhabilitation, mais par les actes mêmes du premier procès, elle n'a point refusé le jugement de l'Église. Elle l'acceptait là où elle avait la garantie de ne pas trouver sous le nom de l'Église ses ennemis mêmes. Elle l'avait accepté à Poitiers; elle l'acceptait encore dans le pape, dans le concile, demandant qu'on l'y menât: car elle ne s'en remettait point volontiers à ses juges du soin d'exposer sa cause; et l'histoire des douze articles, comme plus tard la lettre écrite au pape au nom du roi d'Angleterre, montre bien que cette réserve n'était pas superflue. Elle finit même par renoncer à cette condition si nécessaire. Elle se réduisit à demander (le procès-verbal lui-même le constate) que « ses faits et ses dits fussent envoyés à Rome devers notre saint-père le pape, auquel et à Dieu premier elle se rapportait. » Les juges, on l'a vu, passèrent outre: les critiques, dans leur zèle à trouver comme eux Jeanne

rebelle à l'Eglise, devraient bien n'en pas faire autant¹ !

Disons-le donc : quelque opinion qu'on se fasse de Jeanne d'Arc, il y a une chose qu'il faut au moins lui laisser : c'est qu'elle fut, comme elle l'a dit, bonne chrétienne, et ce mot, dans son langage, n'est pas équivoque. Il faut renoncer à tourner contre l'Église celle qui a déclaré que « quant à l'Église, elle l'aime et la voudrait soutenir de tout son pouvoir ; » et elle le prouvait alors même. Elle la soutenait, quand elle refusait une soumission exigée d'elle en cette forme, et demandait qu'on la menât au pape et au concile, opposant la garantie d'un juge indépendant, à ce tribunal passionné qui compromettait l'Église lorsqu'il prétendait juger en son nom. Personne, du reste, ne s'est jamais mépris sur le caractère de la condamnation de Jeanne d'Arc, comme personne ne peut se méprendre sur l'objet de cette justification tardive de son procès en ce point-là. Jeanne n'a pas été condamnée par l'Église; Jeanne a été réhabilitée par l'Église. Elle a été condamnée par un évêque, chassé comme un ennemi par le contre-coup de ses victoires, et constitué son juge par le choix de ses ennemis. Elle a été relevée de cette condamnation par un tribunal que le pape institua lui-même, et qu'il composa de trois évêques et de l'inquisiteur de France. Si ce tribunal, sur le vu des

1. Voyez l'appendice n° XXIX à la fin de ce volume.

pièces que nous avons (et nous n'avons que ce qui a passé par ses mains) l'a jugée orthodoxe, on n'a pas le droit d'être plus difficile¹.

1. *Bonne chrétienne*, t. I, p. 380 (18 avril).

II

L'INSPIRATION DE JEANNE D'ARC.

La pureté de la foi de Jeanne étant mise hors de doute, le débat peut s'établir encore sur le caractère et la source de sa mission, et nous pouvons reprendre en connaissance de cause les solutions diverses que nous avons signalées en commençant. La mission de Jeanne d'Arc a un but sûrement défini. Elle veut rendre au roi sa couronne et sauver avec lui la nationalité de la France. C'est une œuvre patriotique, et elle y a donné sa vie. Certes, l'amour de la patrie n'a jamais eu plus noble victime, et ce généreux sentiment est digne de l'avoir inspirée. Mais s'il était sa seule inspiration, aurait-il pris une forme étrangère? Bien souvent la patrie en danger a vu des femmes accourir à sa défense : jamais cela ne s'est passé de la sorte. Il y a dans Jeanne d'Arc un amour passionné de la France ; mais il y a dans cet amour un principe supérieur, qui l'exalte et le

soutient à ce degré où il ne connaît plus rien de l'enivrement même de la guerre. Ce n'est point le patriotisme qui a enfanté les visions de Jeanne : c'est la foi de Jeanne en ses apparitions qui a donné à son amour de la patrie assez de force pour triompher des sentiments qui l'attachaient à sa vie simple auprès de ses parents.

Jeanne est-elle une mystique, et ses visions une illusion de son esprit? Avant toutes choses, il faut savoir ce qu'elle en a voulu dire. Elle a nommé des anges, des saintes. Elle les a entendus, elle les a vus, elle le dit : mais qu'a-t-elle vu? J'étonnerai peut-être bien des personnes en disant que plus on regarde à ses propres paroles consignées au procès, moins on se croit sûr de le savoir. La question, en effet, est de celles où il faut aborder le procès-verbal avec le plus de circonspection et de défiance : car c'est le point où l'on a le plus à craindre d'être, de la meilleure foi du monde, induit en erreur, et par ce qu'il dit et par ce qu'il ne dit pas. Ainsi, d'une part, le juge est prévenu; le greffier est un honnête homme qui partage les préventions du juge, et qui, d'ailleurs, quand il s'agit de visions, doit se faire une idée assez grossière des anges ou des saints. Est-il bien sûr qu'en une matière si délicate l'expression du procès-verbal, qui n'est pas toujours littérale, ne nous rende pas la réponse de Jeanne selon qu'il l'entendait lui-même, et non dans le sens où elle voulait être entendue? D'autre part, il ne dit pas tout; il ne peut pas tout dire : et, par exemple, il

supprime quelquefois les questions qui provoquent les réponses. Il le fait sans malice et peut-être à bonne intention, pour donner plus de place à la parole de Jeanne. Mais ce retranchement, si indifférent qu'il lui paraisse, n'aura-t-il pas pour effet de changer en déclaration spontanée une réponse dont on apprécierait tout autrement le sens et la portée si l'on voyait ce qui l'amena¹ ?

Voilà nos raisons, non pour rejeter le procès-verbal, mais pour regarder de près à ce qu'il dit en cette matière. Maintenant, si nous le prenons tel qu'il est, nous y verrons que, d'après certaines déclarations de Jeanne, saint Michel lui est apparu comme « un très-vrai prud'homme; » et rien n'empêchera le juge de se le figurer comme un honnête bourgeois, n'étaient les ailes qu'on lui prête ailleurs. Les saintes avaient des couronnes : par conséquent une tête, des cheveux et même quelque chose de plus, un corps, des pieds : car Jeanne a dit qu'elle les avait embrassées; et inter-

1 *Idee qu'on se faisait des visions de Jeanne* : On en peut, voir un échantillon dans ce qu'en dit cet autre universitaire qu'on appelle le Bourgeois de Paris : « Et ils parloient à ly comme amy fait à l'autre, et non pas comme Dieu a fait aucunes fois à ses amis par révélacions, mais corporellement et bouche à bouche, comme un autre. » (*Procès*, t. IV, p. 468.)

Questions supprimées : La preuve en est dans les réponses négatives : car on ne marque dans un procès-verbal ce que l'accusé ne dit pas, qu'autant qu'il est, par une demande expresse, mis en demeure de parler de la chose. Or, si le greffier supprime en ce cas la question, il le peut faire partout ailleurs. Si l'on veut voir combien ce mode de procéder change la physionomie de la scène, on n'a qu'à lire le résumé que L'Averdy présente des réponses de Jeanne dans une exposition continue où toutes les questions sont supprimées. (*Notice des man.*, t. III, p. 37 et suiv.)

rogée si c'était par le haut ou par le bas, elle répond qu'il convient mieux de les embrasser par le bas que par le haut. On se rappelle la scène de l'ange à la couronne : sainte Catherine et sainte Marguerite sont avec lui et aussi une multitude d'anges, les uns semblables, les autres non, ayant des couronnes ou des ailes, — Mais la scène de l'ange à la couronne, Jeanne l'a expliquée elle-même; c'est l'image de sa propre mission : allégorie qu'on eût devinée à plusieurs traits, alors même qu'elle ne l'eût pas révélée à la fin, et où d'ailleurs il faut bien faire la part des circonstances qui l'y ont amenée. Elle ne l'a point imaginée d'elle-même; c'est une issue qu'elle trouve ouverte, et où elle se jette, on l'a vu, pour dérober aux juges le secret du roi. Or les juges l'y suivent pas à pas, prenant tout à la lettre; et il faut qu'elle trouve réponse à leurs questions sans trop s'écarter des termes de son allégorie : de plus habiles dans la science des figures s'en seraient peut-être plus mal tirés¹.

Quant aux traits qu'on a voulu recueillir pour donner forme à ses visions, en est-il autrement ? C'est aussi, il faut le dire, à son corps défendant qu'elle en a parlé. La première fois (24 février) qu'on lui demande si la voix est d'un ange, ou d'un saint, ou d'une sainte, elle répond qu'elle vient de la part de Dieu, et confesse qu'elle n'en

1. *Saint Michel* : t. I, p. 93 et 173. — *Les saintes* ; t. I, p. 71, 66, 186. — *L'Ange à la couronne* : t. I, p. 90, 140-146. Voy. ci-dessus, p. 56, 73, 106 et suiv,

dit pas tout ce qu'elle en sait. Elle donne les noms un peu plus tard : c'est saint Michel, aussi saint Gabriel, sainte Catherine, sainte Marguerite ; mais les juges n'en sont que plus pressants. Elle leur répond quand elle le peut : les ailes, les couronnes, c'est le symbole reçu de la spiritualité des anges et de la gloire des bienheureux ; leur bonne odeur (*fleuraient-elles bon?*), c'est le signe de la sainteté. Mais le plus souvent elle élude et se dérobe : « Quelle figure a-t-elle vue? — La face. — A-t-elle des cheveux? — Il est bon à savoir. — Y avait-il quelque chose entre la couronne et les cheveux? — Non. — Les cheveux étaient-ils longs et pendants? — Je ne sais. — Avaient-elles des anneaux aux oreilles ou ailleurs? — Je n'en sais rien. » Elle ne sait rien des membres, ni s'il y en avait de figurés ; rien de l'habit (*de aliis habitibus non loquitur*) : réponses reproduites sans les questions, mais qui les supposent, et permettent de supposer ailleurs d'autres suppressions de la même sorte. On voudrait savoir au moins si elles ont le même vêtement, le même âge. « Je n'ai rien d'autre à vous dire ! » Et quand on y revient : « Vous en êtes répondus. » Pour les anges, plus d'efforts encore et pas plus de succès. On veut savoir comment était saint Michel : elle ne lui a pas vu de couronne, elle ne sait rien des vêtements. « Était-il nu? » On se rappelle cette simple et digne réponse : « Croyez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir? — Avait-il des cheveux? — Pourquoi lui seraient-ils coupés? » Et un peu après : « Je ne

sais. — Une balance? — Je ne sais. » La fois suivante, on supposa qu'elle avait dit qu'il avait des ailes. Elle l'aurait pu dire, mais il n'y en a aucune trace au procès-verbal. On lui demanda si l'archange et saint Gabriel avaient des têtes naturelles (*capita naturalia*). Elle ne répond que de leur personne : « Je les ai vus, eux (*ego vidi ipsos oculis meis*). » Mais il y avait un moyen bien facile, ce semble, de surprendre son secret. Elle avait fait peindre deux anges sur son étendard : n'étaient-ce pas ceux qui la visitaient? S'ils avaient une forme, rien de plus naturel que de la reproduire sur cette bannière sacrée. Elle dit qu'elle les avait fait peindre comme on les représentait dans les églises. Enfin, le jour qu'elle avait marqué pour répondre à toutes ces questions, elle y coupa court en disant que saint Michel était en la forme d'un très-vrai prud'homme, et que de l'habit et des autres choses elle ne répondrait plus. Mais qu'est-ce que prud'homme? Les juges pouvaient bien ne pas penser exactement comme saint Louis, lorsqu'il disait à Robert de Sorbon : « Maître Robert, je voudrois avoir le nom de prud'homme, pourvu que je le fusse, et que tout le remenant (le reste) vous demeurât : car prud'homme est si grande chose et si bonne chose que rien qu'au nommer il emplit la bouche; » mais ils savaient que prud'homme n'est d'aucune forme, et ils le savaient si bien que dans les douze articles, résumant tous les faits de la cause, ils disent : « Elle a vu les têtes des anges et des saintes ; et elle n'a rien voulu dire du reste de leur

corps et de leurs vêtements ; » et dans l'admonition, le prédicateur remontre combien il est étrange qu'après tant de visions elle ne sache rien des corps ou de leurs accessoires, si ce n'est les têtes. — A-t-elle donc si bien parlé des têtes ? — Les juges n'en étaient pas tellement sûrs quand ils lui demandaient comment les voix lui parlent, puisqu'elles n'ont pas de membres : à quoi Jeanne répond : « Je m'en rapporte à Dieu¹. »

Ainsi, dans tout le procès il n'y a rien de défini par Jeanne elle-même sur la forme de ses visions. Cela ne veut pas dire que, d'après son témoignage, ces visions ne soient rien de sensible. Elle déclare qu'elle a vu de ses yeux, et surtout qu'elle a entendu. Ses visions, ce sont ses voix, comme elle dit le plus communément : c'est la voix qui s'est révélée à elle au début de sa mission avec une grande lumière ; et depuis elle ne lui est pas venue, ou presque jamais sans lumière. Elle ne la voit pas toujours quand elle l'entend. On lui demande un jour si la voix était dans sa prison : « Je ne sais, dit-elle, mais elle était dans le château. » Ces voix sont distinctes, personnelles : elle les a nommées. Mais comment les a-t-elle connues ?

1. *Réserves sur ses révélations* : t. I, p. 60 et 63. — *Réponses évasives sur les saintes* : p. 85, 86, 177. La face même n'est rien qu'on puisse prendre au sens matériel : « Les anges dans les cieux contemplent la face du Père qui est dans les cieux. » (Matth., XVIII, 10.) — *Sur les anges* : t. I, p. 80 et 93. — *Les anges de son étendard* : t. I, p. 180. — *Très-vrai prud'homme* : p. 173. — *Prud'homme selon saint Louis* : Joinville, ch. V. — *Opinion exprimée dans les douze articles* : t. I, p. 328 ; dans l'admonition : p. 390. — *Comment les voix peuvent parler* ; p. 86.

comment les distingue-t-elle? « Par le parler et le langage des anges ; » — « à leur salutation et parce qu'elles se nomment. » (Elle ne dit même point « parce qu'elles se sont nommées¹. »)

Nous n'avons plus les interrogatoires de Poitiers, auxquels Jeanne renvoie souvent quand on la presse sur ses visions. Mais nous avons le témoignage de deux hommes qui y ont figuré. Or, ils ne parlent que de voix : « Elle disait, rapporte G. Thibault, que son conseil lui avait ordonné d'aller au plus tôt vers le roi. » « Elle a, dit Seguin, raconté d'une grande manière qu'une voix lui apparut et lui dit que Dieu avait grand pitié du royaume de France et qu'il fallait qu'elle vînt en France, » etc. Et l'on se rappelle la saillie de Jeanne quand Seguin, poussant plus loin la curiosité, lui demanda, en son limousin, quelle langue la voix parlait : « Meilleure que la vôtre. » Il l'aurait questionnée sur la figure, si elle eût rien dit qui y provoquât. Les compagnons de sa vie militaire n'en parlent pas autrement : le duc d'Alençon, par exemple, et Dunois, quand il rapporte en quels termes Jeanne disait devant le roi que *son conseil* se manifestait à elle. L'excellent d'Aulon l'avait priée de lui faire voir une fois ses conseillers; mais elle lui dit qu'il n'en était pas assez digne, et il ne lui en reparla plus. Que si l'on tenait pour suspects ces témoignages, comme on

1. *Voix et lumière* : t. I, p. 52 et 153. — *Présente dans le château* : p. 218. — *Comment Jeanne reconnaît ses voix* : p. 170 et 172.

est tenté de faire tout ce qui est de la réhabilitation, nous en aurions d'autres à citer encore, témoignages rendus avant le procès de Rouen, au temps du siège d'Orléans et du sacre de Reims et par les hommes les mieux posés pour savoir ce qu'on en disait à la cour. Alain Chartier, dans sa lettre à un prince étranger, écrite vers la fin de juillet 1429, mentionne la voix qui, « du sein d'un nuage (*vox ex nube nata*), l'avertit plusieurs fois depuis sa douzième année d'aller trouver le roi et de secourir le royaume. » Perceval de Boulainvilliers (21 juin 1429) ne parle aussi que d'un nuage resplendissant et de la voix qui, du sein de la nue lui commanda de s'armer pour rétablir le roi et le royaume. C'est, sous une forme plus théâtrale, ce que disait Jeanne à ses juges de cette voix et de cette grande lumière qui se sont manifestées à elle. Si elle en eût dit davantage à l'origine, on peut croire que Boulainvilliers ne l'aurait pas omis, à voir comme déjà il entoure le prodige du merveilleux de la légende¹.

Une lumière, une voix! Est-ce l'éblouissement d'une imagination ardente et l'écho mal compris

1. *Témoignages sur les révélations de Jeanne* : On peut ajouter aux témoignages cités ceux des historiens du temps : Perceval de Cagny et l'autre chroniqueur alençonnais donné en partie par M. J. Quicherat. Le héraut Berri et Jean Chartier se bornent à dire qu'elle était envoyée de Dieu, t. IV, p. 3, 38, 46, 53. Le Journal du siège d'Orléans et la Chronique de la Pucelle parlent des révélations qu'elle a reçues et de ses voix (*Ibid*, p. 118, 168, 205, 223). Ils ne nomment même ni les anges ni les saintes.

du cri de son âme? On peut, au point où nous en sommes, embrasser d'un seul coup d'œil toute la suite de sa vie. Qu'on se rappelle dans quelles circonstances, dans quel milieu et dans quelle âme s'est fait entendre la voix qui rappela ; ce qu'elle en a dit à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, parmi les doutes qui l'accueillaient ; à Orléans, à Reims, dans le triomphe ; à Rouen, dans la captivité : et maintenant qu'on l'a suivie dans toutes ses fortunes, qu'on l'a vue à l'épreuve de la victoire et des honneurs, de la défaite et des outrages, qu'on connaît sa simplicité, sa droiture, sa perspicacité et son bon sens ; que l'on se dise quelle foi on peut avoir en ses paroles, quelle valeur on peut attacher à ses déclarations. Sa voix, ou, pour parler comme elle faisait le plus communément, ses voix ne sont pas quelque chose de vague qui se confonde avec les aspirations de son âme. Ce sont des voix qu'elle distingue comme existantes hors d'elle, qui lui conseillent des choses dont elle n'a pas l'idée, qui lui commandent ce qu'elle répugne à faire ; des voix qui sont pour elle des personnes, des anges, des saintes, et en qui elle, si pleine de foi et de bon sens, elle croit, comme elle croit que Dieu est. Et ce qui donne, outre la sincérité de son cœur et la fermeté de son esprit, de l'autorité à sa parole, ce qui fait qu'on ne peut se borner à voir là comme une force secrète qui jaillit, même à son insu, d'une grande âme pour commander à tous les instincts de la nature, c'est que ces voix lui révèlent ce qu'elle

ne pouvait connaître, lui prédisent ce qui s'accomplira, des choses dont elle n'a pas même, alors qu'elle les annonce, la véritable intelligence : choses assez frappantes par elles-mêmes et assez constatées pour que des esprits peu disposés, par leur humeur, à croire au merveilleux, mais habitués par leurs études à tenir compte des faits, renoncent à les expliquer par la seule cause de l'hallucination. Ils sentent là une puissance qui n'est pas le produit d'une imagination déréglée. Qu'est-ce donc? Ils ne prononcent pas; ils cherchent, ils rappellent les phénomènes fort équivoques, à mon sens, du magnétisme, et voudraient y trouver quelque chose qui n'affaiblît en rien leur admiration sincère et profonde pour la Pucelle. Sachons-leur gré d'avoir compris que sa mission n'est pas seulement la rêverie d'un noble cœur et d'un cerveau malade, et que tout ne se peut résoudre dans cette histoire par une négation pure et simple du merveilleux¹.

Jeanne est-elle donc une adepte plus ou moins avouée des sciences occultes, ou bien est-elle une envoyée de Dieu? Pour ceux qui croient que la Providence ne demeure pas étrangère aux affaires de ce monde, qu'elle gouverne les nations et que sa main se peut faire sentir extraordinairement dans leurs destinées, le choix ne sera pas douteux. La mission de Jeanne a tous les signes des choses

1. Sur le caractère des visions de Jeanne d'Arc, voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, §§ 6 et 7, p. 45 et suiv., et M. H. Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 143, note. Voy. aussi l'appendice n° XXX.

que Dieu mène. Elle se fraye la voie à travers les obstacles que le sens purement humain veut lui opposer. Il faut que Jeanne triomphe d'elle-même d'abord et de ses propres répugnances; il faut qu'elle surmonte les rebuts du sieur de Baudricourt à Vaucouleurs, les défiances du roi à Chinon, des docteurs à Poitiers, des capitaines jusqu'à Orléans et des politiques jusqu'à Reims. Elle n'a pas réussi au delà; elle n'a pas fait entrer le roi dans Paris et elle n'a pas chassé les Anglais de France; elle n'a pas tout prévu, ni fait elle-même tout ce qu'elle était appelée à faire. Mais qui a jamais prétendu tout prévoir? Le prophète est un homme, et n'est prophète que pour les choses qui lui sont révélées. Quant à la mission de Jeanne, elle n'avait jamais dit qu'elle ferait tout. Elle avait dit qu'elle délivrerait Orléans, si peu de troupes qu'on lui donnât : mais encore avait-il fallu qu'on lui en donnât. Il fallait qu'on la mît « hardie-ment en œuvre » et qu'on se mît à l'œuvre avec elle. « Travaillez et Dieu travaillera, » disait-elle. Elle disait encore qu'elle ne durerait guère plus d'un an, qu'on songeât donc à la bien employer. Enfin, quand elle certifiait au roi « qu'il aurait tout le royaume de France entièrement à l'aide de Dieu et moyennant son labour, » elle ajoutait (c'est le procès-verbal qui nous garde ses paroles) « qu'il la mist en besogne, c'est assavoir qu'il lui baillast gens d'armes, autrement il ne seroit mie si tost couronné et sacré ; » et le pieux Gerson, au lendemain de son triomphe d'Orléans, sentait bien que

le revers ne serait pas une preuve contre elle, lorsqu'il écrivait : « Quand bien même (ce qu'à Dieu ne plaise) elle serait trompée dans son espoir et dans le nôtre, il n'en faudrait pas conclure que ce qu'elle a fait vient de l'esprit malin et non de Dieu; mais plutôt s'en prendre à notre ingratitude, et au juste jugement de Dieu, quoique secret :.... car Dieu sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites. » Jeanne avait délivré Orléans ; mais elle n'eût pas mené le roi à Reims malgré lui ; elle ne pouvait le faire entrer dans Paris quand il s'en retirait. En un mot, la mission de Jeanne avait pour signe la délivrance d'Orléans, pour but l'expulsion des Anglais. Elle a donné son signe, elle n'a pas atteint son but, au moins comme elle l'eût voulu faire, et comme elle l'eût fait sans aucun doute si la cour n'avait pas renoncé à la suivre plus avant. Mais le but devait être atteint : Jeanne dans les fers eut au moins la consolation de le prédire à ses bourreaux; et sa mission ne fut pas « manquée ». Elle-même, jusque dans sa prison, elle la continue et la consomme. Cet échec, où l'on croyait trouver un démenti à sa parole, rentrait dans les voies de la Providence pour donner à ses déclarations forme authentique au tribunal de ses ennemis².

Jeanne a donc bien rempli sa mission ; et quand

1. *Travaillez et Dieu travaillera*, — *qu'on songeât à la bien employer*, t. III, p. 96 et 99 (Alençon) ; — « *qu'il (le roi) la meist hardiement en œuvre et qu'elle lèveroit le siège d'Orléans* (Procès-verbal, réponse au 17^e art., t. I. p. 232). — *Autre déclaration de*

elle aurait elle-même chassé de France le dernier des Anglais, ce n'est pas là ce qui ajouterait beaucoup au caractère divin de son œuvre. Les Anglais assurément ne pouvaient pas garder la France. On n'en était plus à la première période de la rivalité des deux peuples, quand les rois d'Angleterre, fils eux-mêmes de la France, pouvaient en disputer les provinces aux Capétiens comme un héritage domestique. Depuis la guerre de Cent ans, la race anglaise est entrée dans la lutte : c'est une nation qui en attaque une autre ; les rois eux-mêmes, malgré les liens de famille qu'ils invoquent ou qu'ils renouvellent, sont devenus anglais, et leur empire n'aurait pas duré un an à Paris, sans les haines civiles des Armagnacs et des Bourguignons. Leur domination pouvait s'étendre et se prolonger encore, sans doute ; la prise d'Orléans eût rendu leur joug plus fort et la délivrance plus laborieuse ; mais, le jour venu, l'élan national eût tout emporté. Là n'est pas le miracle. Ce qui est merveilleux dans cette histoire, c'est Jeanne ; c'est ce qu'elle dit d'elle-même, quand on connaît par toute sa vie la fermeté de son intelligence et la simplicité de son cœur ; et c'est pour que l'on en juge en toute vérité que nous avons retracé avec tant de détail les scènes où elle a paru. Cette épreuve, nous le savons, ne dissipera point tous les doutes : il y a sur ces ma-

tières des partis pris devant lesquelles faits eux-mêmes, et des faits plus forts, restent sans force; mais ceux qui, pour ces raisons, refuseront de croire aux paroles de Jeanne d'Arc, reconnaîtront au moins que jamais âme ne fut plus digne de foi.

S'il y a dans la vie des saints comme un reflet des grands modèles qui nous sont proposés, où le trouver plus éclatant et plus doux à la fois que dans celle qui, à la distance où demeure toute semblable imitation, rappelle en même temps et le Sauveur et sa Mère : la mère de Dieu dans sa virginité, dans son trouble et dans ses hésitations à la vue de l'ange qui l'appelle ; le Sauveur dans les traverses de sa mission, dans le traître qu'elle rencontra au moins devant ses juges ; dans l'hypocrisie de ses juges (— « Elle a blasphémé ! ») ; dans la vraie cause de sa mort, car elle meurt aussi pour son peuple ; dans le délaissement de son supplice, comme dans la paix de son dernier soupir ? Après cela Jeanne n'a pas été déclarée sainte ; et c'est un fait que l'on relève moins par zèle pour elle que par un sentiment contraire à l'égard de l'Église : on voudrait faire un crime à l'Église de l'oubli où elle paraît l'avoir laissée. Il eût été téméraire à nous et il n'était pas dans notre rôle de réclamer la canonisation de Jeanne d'Arc : mais y a-t-il eu moins de témérité dans les arguments tirés de l'abstention de l'Église en cette matière ? Les juges, nommés par le pape à la re-

quête de sa famille, n'avaient pour mission que de réviser son procès. En réhabilitant sa mémoire, ils ne pouvaient lui décerner d'autres honneurs. Et quand on réfléchit au rôle de Jeanne d'Arc dans la lutte séculaire des deux principaux peuples de la chrétienté, on comprend que l'Église n'ait pas voulu alors décréter un culte qui eût obligé l'Angleterre comme la France. Quand on voit l'influence de l'esprit de parti se perpétuer depuis les écrivains bourguignons jusque dans les jugements portés en France sur la Pucelle, on comprend qu'elle ait continué de s'abstenir, laissant le sentiment public se produire librement dans le domaine de l'histoire.

Mais quelle qu'ait été la diversité des opinions des historiens, la foi du peuple n'a jamais varié, et on ne peut pas dire que l'Église, dans sa réserve même, lui ait jamais fait défaut. C'est dans une fête religieuse que les honneurs populaires rendus à la Pucelle se sont perpétués jusqu'à nous : je veux parler de la procession par laquelle les Orléanais rendent chaque année témoignage à sa mission, en rapportant à Dieu son signe, l'acte de leur délivrance; et naguère, à l'inauguration de son dernier monument, c'est dans la chaire de Sainte-Croix et par la voix éloquente et vraiment inspirée de leur premier pasteur que leur culte pour elle a reçu la consécration la plus éclatante. Aujourd'hui l'opinion est fixée partout. L'Allemagne a rendu à la jeune fille d'Orléans un touchant hommage dans le livre de G. Gœrres. La Bel-

gique a depuis longtemps abjuré les haines des Bourguignons ; l'Angleterre elle-même a répudié dans le poème de Robert Southey le crime de Bedford et les injures de Shakspeare. En France, on ne diffère que par la manière de la déclarer sainte. Quand l'Église jugera bon de le faire selon le mode qui lui appartient — et elle vient d'entrer dans cette voie¹ — le travail ne saurait être bien long : car les enquêtes sont, dès à présent, entre les mains de tous, par l'édition des deux procès ; et celui des deux qui la condamne n'est pas celui qui crie le moins haut pour elle : quel plus grand témoignage en effet à la gloire des saints que les actes mêmes de leur martyre ? Oui, quand on arrive avec les pièces de ce procès au terme de cette histoire, on peut le dire avec une entière conviction : Jeanne a été par toute sa vie, une sainte, et par sa mort, une martyre : martyre des plus nobles causes auxquelles on puisse donner sa vie, martyre de son amour de la patrie, de sa pudeur et de sa foi en Celui qui l'envoya pour sauver la France !

1. Par décret du Saint-Siège, le Procès de l'Ordinaire relatif à la béatification et à la canonisation de Jeanne d'Arc, a été ouvert dès le mois de juillet de l'an dernier (1874) à Orléans.

APPENDICES.

I

PRÉTENTIONS DE P. CAUCHON AU SIÈGE DE ROUEN. (P. 6.)

Le gouvernement d'Angleterre était intervenu auprès du saint-siège pour faire obtenir à l'évêque de Beauvais le siège de Rouen, vacant par la translation du cardinal de La Rochetaillée au siège de Besançon. La lettre de Bedford au pape est du 15 décembre 1429, c'est-à-dire d'une époque antérieure à la captivité de la Pucelle : mais le siège était toujours vacant et l'on peut croire que l'évêque de Beauvais n'avait pas abdiqué tout espoir d'arriver à un poste si évidemment à sa convenance. Or, il ne pouvait l'obtenir que par l'action plus pressante du gouvernement anglais. Le chapitre de Rouen sentait en lui un prétendant et se tenait en défiance contre son ingérence dans les affaires du diocèse. Dès juillet 1429 il avait résolu et déclaré que l'évêque de Beauvais, nommé juge apostolique à la demande de Bedford pour toutes les questions auxquelles la perception des 10^{es} pouvait donner lieu, n'avait point à cet égard autorité suffisante et qu'on interjetterait appel de ses sentences et de ses contraintes au Souverain Pontife ou au prochain concile général. (Ch. de Beaurepaire, *Etats de Normandie sous la domination anglaise*, p. 32 à la date des 1^{er}, 2, 6 et 8 juillet 1429, et *Recherches sur le procès de*

condamnation de Jeanne d'Arc, p. 105.) Bien que le chapitre de Rouen eût été épuré et que les amis de la France expulsés eussent fait place à des créatures de l'Angleterre, Bedford avait encore à compter avec cette puissance. Ce fut assurément pour se l'attacher par des liens plus étroits qu'il se fit nommer chanoine de Rouen ; et pour donner à cet acte une solennité plus grande, il se fit recevoir et parut revêtu de son nouveau costume aux fêtes du Pardon de saint Romain (23 oct. 1430). (Chéruel, *Histoire de Rouen sous la domination anglaise au quinzième siècle*, p. 193; Ch. de Beaurepaire, *Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 59-61, *d'après les Archives départementales*; et Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 205.)

II

IMPRESSION PRODUITE PAR LA PRISE DE JEANNE D'ARC. (P. 7.)

Il y eut dans les villes où Jeanne avait été connue, un véritable deuil à la nouvelle de sa captivité. A Tours, « on ordonna des prières publiques pour sa délivrance » On fit une procession générale à laquelle assistèrent les chanoines de l'église cathédrale, le clergé séculier et régulier de la ville, tous marchant pieds nus. » (Ancienne hist. inédite de la Touraine, citée par M. J. Quicherat. *Procès*, t. V, p. 253.) Mais on n'a de trace de quelque pensée de délivrer Jeanne que dans les craintes exagérées de l'Université de Paris : « Mais doubtons moult que par la faulceté et séduccion de l'ennemy d'enfer et par la malice et subtilité des mauvaises personnes vos ennemis et adversaires, qui mettent toute leur cure, comme l'en dit, à vouloir délivrer icelle femme par voyes exquises, elle soit mise hors de votre subjeccion par quelque manière, que Dieu ne veuille permettre. » T. I, p. 9 (lettre au duc de Bourgogne portée par l'évêque Beauvais.

La prise de Jeanne fut suivie de plusieurs échecs pour les Français. Les Anglais reprirent Château-Gaillard (14 juin 1430); Aumale (juillet); Torcy (août). Voy. P. Cochon, *Chronique normande*, ch. LVI.

III

ACHAT DE JEANNE D'ARC. (P. 10.)

On trouve à la date, du 3 septembre une lettre de Th. Blount, trésorier, et de P. Sureau, receveur général, en vertu de lettres du roi du 2 septembre, ayant pour objet de lever, avant le dernier jour du mois, la somme de 80 000 liv. tournois octroyées par les gens des trois États de Normandie, et pays de conquête en l'assemblée de Rouen « au mois d'août dernier ; pour tourner et convertir c'est à savoir 10 000 liv. tournois (61 125 fr. 69 c.) au paiement de l'achat de Jeanne la Pucelle que l'on dit estre sorcière, personne de guerre conduisant les ostz du Dauphin. » (*Procès*, t. V, p. 179. Sur ces États tenus au mois d'août, voy. Ch. de Beaurepaire, *Etats de Normandie sous la domination anglaise*, p. 40.) De ces comptes, il résulte que dans l'offre de 10 000 fr. faite par l'évêque de Beauvais, on n'avait pas en vue la pièce d'or de ce nom qui, en 1424, valait 10 fr. 42 c, mais la livre tournois comme c'est le cas fort généralement. Le 24 octobre, Th. Blount écrit à P. Sureau de faire acheter des deniers de la recette 2636 nobles d'or de 2 sous et 1 denier sterling, monnaie d'Angleterre, pour payer J. Bruyse, garde des coffres du roi, selon les ordres du prince. Le 6 décembre, J. Bruyse déclare avoir reçu de P. Sureau, « 5249 liv. 19 sous, 10 deniers obole tournois, pour le pourpayage de 2636 nobles d'or de 2 sous, 5 deniers sterlings qui, par lettres du roi du 20 octobre dernier passé, m'ont été ordonnés être payés et restitués par ledit receveur; pour ce que par l'ordonnance du roi, je les avoye

bailliés des deniers de ses ditz coffres et trésor pour employer en certaines ses affaires touchant les 10 000 liv. t. payées par ledit seigneur, pour avoir Jeanne qui se dit la Pucelle, prisonnière de guerre. » *Procès*, t. V, p. 190, cf. t. II, p. 200 (requête du promoteur à la Réhabilitation).

IV

SAUT DU HAUT DE LA TOUR DE BEAUREVOIR. (p. 14.)

Selon une chronique du temps, citée par Vallet de Viriville, cette tentative n'eut pas le caractère presque désespéré que l'on voit au procès. Jeanne, pour s'échapper de la tour, s'aida de quelque lien, peut-être d'un drap de lit mis en lanières, qui se rompit et la laissa retomber droite d'une hauteur indéterminée : « Fu enfin amenée à Beaurevoir, là où elle fu par grant espace de temps ; et tant que par son malice elle en quida escaper par les fenestres. Mais ce à quoy elle s'avaloit rompy. Se quey jus de mont à val et se rompy près (presque) les rains et le dos. De laquelle blessure elle fut longtemps malade. » (Bibl. nat. Ms. des Cordeliers, n° 16, f° 498, v°, cité par Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 176.) Toutes les déclarations de Jeanne au procès prouvent au moins que, si elle n'y cherchait pas la mort comme on l'en accusa fausement, elle y risquait sa vie. Il n'est pas nécessaire de la défendre ici des intentions que lui prêtent ses juges. Quand elle dit dans le *Procès*, « qu'elle fut deux ou trois jours qu'elle ne vouloit mengier, » cela s'explique par ce qui suit, « et mesme aussi pour ce sault fut grevée tant qu'elle ne povait ne boire ne mangier. » Si on a relevé au procès-verbal ce prétendu acte de volonté, c'est par une insinuation que Jeanne repousse hautement, et dont il est facile de faire justice. Nous y reviendrons au procès.

V

LEVÉE DU SIÈGE DE COMPIÈGNE. (p. 18.)

Monstrelet dit que l'arrivée des Français à Verberie eut lieu le mardi avant la Toussaint. Or, la Toussaint, en 1430, fut un mercredi, et tout fait croire, dans le récit de l'historien, qu'en parlant de ce mardi il ne songe pas à la veille de la fête. Il eût nommé la fête en parlant de l'action principale qui eut lieu le lendemain mercredi. On peut donc soupçonner qu'il s'agit du mardi précédent 24 octobre, et cela se trouve d'accord avec le témoignage tout à fait précis du *Mémoire à consulter sur Guill. de Flavy* : « Lequel comte de Vendôme se seroit avancé le XXIV^e d'octobre 1430, avec le maréchal de Boussac, pour mettre quelque rafraîchissement dedans la ville, » etc. (*Procès*, t. V, p. 368.) Meyer, suivant Monstrelet trop à la lettre, dit : « vers les calendes de novembre » *sub calendas novembris* (lib. XVI, p. 276). Sur le siège et la délivrance de Compiègne comparez le texte du Ms. des Cordeliers n° 16, f° 500-503, cité par Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 182. Le duc de Bourgogne, dans une lettre au roi d'Angleterre en date du 4 novembre, se plaint que, l'argent promis ne lui ayant pas été envoyé, plusieurs ont dû quitter le siège : ce qui a fait que a l'inconvénient dont l'on se doutoit est venu. » (Bibl. nat. Ms. *Coll. de Bourgogne*, t. XCIX, p. 384.) Cette lettre a été publiée par Stevenson, avec les instructions données par le duc à ses agents pour réclamer du gouvernement anglais les subventions qui lui étaient dues pour le passé et le presser de pourvoir aux périls de l'avenir. (*Letters and papers illustrative.... of the reign of Henry VI*, t. II, p. 156-181.) Le roi y répond le 28 mai 1431. (*Ibid.*, p. 188.)

VI

RAVAGE DES ENVIRONS DE PARIS. (p. 23.)

Le Bourgeois de Paris ne tarit pas sur cette matière, et sa colère n'épargne pas plus les Anglais que les Armagnacs : car, à vrai dire, les uns ne faisaient guère moins de mal que les autres, et les lieux pris par les derniers ne gagnaient rien à être repris par les premiers : « Et pour certain, dit notre auteur à propos de l'abbaye de Saint-Maur, aussitôt que les Arminas furent départits, les Anglois, bon gré ou mal gré de leurs cappitaines, pillèrent toute l'abbaye et la ville si au net, qu'ils n'y laissèrent pas les cuillères au pot, qu'ils n'apportassent; et ceux de devant à leur entrée avoient bien pillé, et les darrains encore rien n'y laissèrent : quelle pitié ! » (t. XL, p. 407 de la collection des Chroniques nationales françaises, éd. Buchon). Et plus loin, mentionnant le bruit populaire qui rapportait les défaites des Anglais au pillage de l'église de N. D. de Cléry par Salisbury : « Et puis, que ont-ils fait à Saint-Mor-des-Fosez en l'église et partout où ils peurent avoir le dessus ? Les églises sont pillées qu'il n'y demeure ni livres, ni la boueste ou coupe où le corps de Nostre-Seigneur repose, ne reliques, pour tant qu'il y ait or ou argent, ou aucun metal, qu'ils ne jettent, soit le corps de Nostre-Seigneur, soient les reliques. Tout ne leur chault, ou des corporeaux, n'y laissent-ils nuls qui pèsent; et n'y a aucun, qui soit maintenant aux armes, de quelque costé qu'il soit, François, ou Anglois, ou Arminac, ou Bourguignon, ou Piquart, à qui il eschappe rien qu'ils puissent, s'il n'est trop chaut ou trop pesant ; dont est grant pitié et dommage que les seigneurs ne sont d'accord. Mais se Dieu n'en a pitié, touste France est en grant danger d'estre perdue : car

de toutes parts on y gaste les biens, on y tue les hommes, on y boute feuz ; et n'est estrange ne privé qui point en die, *Dimitte* : mais toujours va de mal en pis, comme il appert. » (*Ibid.*, p. 409-410.)

Dans cette extrémité on attendait toujours le duc de Bourgogne, qui, depuis que Bedford l'avait fait gouverneur de Paris, n'y avait point paru (depuis plus d'un an!), laissant Paris en proie à « un peu de ne sais quels larrons » (p. 413). Ce délaissement ne ramenait pas même aux Anglais; et telle était l'antipathie des Parisiens pour eux que, lorsque Bedford eut introduit plus de 60 bateaux chargés de vivres dans Paris (cf. *Registres du Parlem.* f° 39 à la date du 30 janvier), ils disaient que le duc de Bourgogne ferait bien davantage et lui cherchaient, tout en le raillant un peu, des excuses. On lui donnait jusqu'aux Pâques prochaines : « car à présent il est trop embesogné pour sa femme qui a geu d'un beau fils, qui fut christiané le jour Saint-Anthoine en janvier; et on dit communément que la première année du mariage on doit complaire à l'espousée, et que ce sont tretoutes nopces ; et pour celle cause n'a pu vacquer devant Compiègne tant qu'il l'eust prinse. Ainsi disait-on du duc de Bourgogne, et pis assez, car ceux de Paris espécialement l'aimoient tant comme on povoit amer prince ; et en vérité il n'en tenoit compte, s'ils avoient faim ou soif, car tout se perdoit par sa négligence, aussi bien en son pays de Bourgogne comme entour de Paris » (p. 415).

VII

LE PARLEMENT DE PARIS. (p. 23.)

Le Parlement n'avoit guère à se louer des maîtres qu'il s'était donnés. Dans les premiers jours d'octobre (mardi 3, mercredi 4 et jeudi 5) les conseillers, qui n'étaient pas payés

depuis deux ans, décident qu'une députation ira à Rouen réclamer l'acquittement de leurs honoraires. (*Registres*, t. XV, f^o 34.) Le chancelier vint à la hâte leur donner quelques paroles. Le 20 janvier, l'argent manque même pour le parchemin qui sert à l'expédition des arrêts (f^o 38 verso). Le lundi 12 février, le Parlement, qui n'a rien reçu encore, décide qu'il siégera encore jusqu'à Pâques, mais que, ce terme passé, il suspendra ses travaux (f^o 39 verso et 40) ; cf. Lebrun des Charmettes, *Hist. de Jeanne d'Arc*, t. III, p. 229-231. Sur les dépenses des Anglais à l'égard de l'Université, voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 97.

VIII

JEANNE MENÉE A ROUEN. (p. 23.)

C'est par inadvertance que Vallet de Viriville, tout en gardant Saint-Valery et Eu comme lieux de passage, croit que le voyage se fit par mer jusqu'à Dieppe. Les Anglais n'étaient pas assez sûrs de la mer pour lui confier ainsi la Pucelle; s'ils avaient été par mer du Crotoy à Dieppe, ils n'eussent point touché à Saint-Valery et encore moins à la ville d'Eu, qui est à près d'une lieue dans les terres. L'itinéraire de la Pucelle est fort bien tracé par un auteur qui paraît avoir eu entre les mains plusieurs documents, aujourd'hui perdus, sur Jeanne d'Arc : « Au sortir des murailles de la ville de Crotoy, on la mit dans une barque accompagnée de plusieurs gardes pour lui faire passer le trajet de la rivière de Somme, qui est fort large en cet endroit, à cause que c'est l'embouchure de la mer Océane, qui contient environ demy lieue quand le flux est monté, et descendit à Saint-Valery qu'elle salua du cœur et des yeux, estant patron du pays de Vimeu où elle entroit, comme elle avoit salué l'église de saint Riquier, patron du pays de Pon-

thieu d'où elle sortoit. Elle ne s'arrêta pas en la ville de saint Valery : car ses gardes la conduisirent à la ville d'Eu, et de là à Dieppe, puis enfin à Rouen, qui estoit la ville qu'on avoit choisie pour estre le dernier théâtre d'honneur où la vertu de nostre sainte fille devoit paroistre. » (*Histoire généalogique des comtes de Pontieu et maïeurs d'Abbeville* (1657), par le P. Ignace de Jésus Maria (Jacques Samson). Voy. *Procès*, t. V, p. 360-363.)

Jeanne était arrivée à Rouen, un peu avant le 28 décembre 1430. Les lettres de territoire données à Pierre Cauchon par le chapitre de Rouen, et datées de ce jour, constatent qu'elle y était déjà. (*Procès*, t. I, p. 21.)

IX

SIÈGE DE LOUVIERS. (P. 25.)

M. Ch. de Beaurepaire, tout en admettant dans une certaine mesure l'explication des témoins du procès de réhabilitation sur la cause qui fit ajourner le siège de Louviers, montre que ce n'était pas une petite opération pour les Anglais, Louviers étant si fortement occupé par La Hire. Le roi demandait bien pour cela de l'argent aux États de Normandie, il n'osait lui demander de la même sorte des hommes, j'entends des hommes du pays, car on s'en défiait. Ordre était donné aux contrôleurs de garnisons de n'admettre parmi les gens d'armes ou de trait que des hommes d'Angleterre ou de Guyenne. (*Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 26-35.)

X

ASSESEURS. (P. 29.)

Il y eut 95 assesseurs environ qui parurent à diverses fois. On en compte quelquefois jusqu'à 60 dans une même séance (cf. L'Averdy, *Notice des man.*, t. III, p. 382-391). Raoul Roussel et D. Gastinel, deux des assesseurs, sont désignés parmi les membres du conseil en 1429, le premier avec 300 liv., le deuxième avec 100 liv. de gage. (Ch. de Beaurepaire, *Mémoire de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XXIV, 2^e livr., p. 172-173.) Raoul Roussel devint archevêque de Rouen en 1443 et seconda puissamment Charles VII quand la Normandie fut reconquise. Jean Beaupère, Pierre Maurice et Nicolas Midi avaient été tout récemment nommés chanoines de Rouen pendant la vacance du siège par le roi d'Angleterre, en vertu de son droit de régale. (Voy. Ch. de Beaurepaire, *Recherches*, p. 60.) Le même auteur fait observer que dans un procès d'hérésie intenté fort peu de temps auparavant à Segueut, avocat du roi, on avait convoqué tous les représentants tant du clergé régulier que du clergé séculier ayant droit de siéger dans une assemblée provinciale, tandis qu'ici l'évêque de Beauvais fit un triage. Il eut grand soin, par exemple, de ne point convoquer l'évêque d'Avranches, qui occupait, il est vrai, son siège dès 1391, bien avant la conquête des Anglais, et qui avait manifesté des sentiments favorables à la Pucelle. Mais par contre il y appela des docteurs de Paris dont les dispositions lui étaient connues. M. de Beaurepaire fait remarquer encore que la plupart de ces assesseurs étaient non les représentants naturels de leurs communautés, mais des ecclésiastiques réfugiés à Rouen de divers points du diocèse comme partisans des Anglais (*ibid.*, p. 86-88).

Pierre Cauchon évita néanmoins d'appeler régulièrement les docteurs anglais résidant à Rouen, ce qui aurait trop manifestement rendu suspect le tribunal. Avec William Haiton qui apparaît souvent on ne trouve que William Brolbster et Jean de Hampton, prêtres, le premier à la clôture de l'information (25 mars) et tous les deux à la lecture de l'acte d'accusation et quand Jeanne fut appelée à répondre (*Procès*, t. I, p. 193, 196 et 202).

XI

BEDFORD ET LE TRIBUNAL DE ROUEN. (P. 31.)

Bedford avait quitté Rouen le 13 janvier 1431. On le trouve le 30 à Paris, puis à la prise de Tournai et de nouveau à Paris la veille de Pâques. Son retour à Rouen n'est officiellement constaté que le 18 septembre. Il était donc à Rouen pendant les quinze premiers jours qu'y fut Jeanne, et on ne voit pas qu'il y ait été pendant le procès (voyez Ch. de Beaurepaire, *Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, p. 65-67). Mais son action s'étendait dans le pays conquis là même où il n'était pas ; et on ne peut douter que le procès de Jeanne ne comptât parmi ses principales affaires.

Voici les indications que l'on trouve dans les comptes sur le salaire des assesseurs et des juges :

A Pierre Cauchon pour 153 jours de voyage ayant trait en partie aux négociations qui amenèrent l'achat de la Pucelle, du 1^{er} mai au 30 septembre, au prix de 100 sous tournois par jour : 765 liv. tournois (5569 fr. 15 c.) T. V, p. 194 (31 janvier 1431). — Au vice-inquisiteur Jean Lemaître, 20 saluts d'or (240 fr. 80 c.) *Ibid.*, p. 202 (14 avril 1431). — A G. Érard, 31 liv. t. (260 fr. 84 c.), à raison de 20 s. tournois par jour (8 juin 1431). *Ibid.*, p. 206. — Aux docteurs

de Paris, Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicolas Midi, Pierre Maurice, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles, plusieurs paiements au même taux (4 mars et 9 avril 1431). *Ibid.*) p. 196 et 200. Dans le règlement définitif, Beaupère figure pour 100 jours et 100 liv. (841 fr. 75 c.); Nicolas Midi, 113 liv. (951 fr. 16 c.); Pierre Maurice, 98 liv. (824 fr. 93 c.); Thomas de Courcelles, 113 liv. (951 fr. 16 c), 12 juin 1431, *ibid.*, p. 308. Thomas de Courcelles, qui dit si bien dans sa déposition que le vice-inquisiteur a reçu de l'argent (t. III, p. 57), ne parle pas de ce qu'il a touché lui-même : c'est la plus forte somme. Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Gérard Feuillet et Nicolas Midi reçurent en outre 100 liv. t. (841 fr. 75 c), pour les frais de leur voyage à Paris, quand ils vinrent prendre l'avis de l'Université pour le procès de la Pucelle (21 avril), *ibid.*, p. 203; Jean Beaupère, une indemnité de 30 liv. (252 fr. 42 c), en raison des frais supplémentaires que lui occasionna l'ajournement de son départ pour le concile de Bâle (2 avril), *ibid.*, p. 199. — Cf. t. II, p. 317 (Taquel). Voyez pour la valeur intrinsèque des espèces d'or et de la livre tournois à ces dates les tableaux I et V de M. N. de Wailly dans son mémoire déjà cité. (Mém. de l'Acad. des inscriptions, t. XXI, 2^e partie; p. 250 et 402.)

XII

LETTRE DU ROI D'ANGLETERRE (3 JANVIER 1431). (p. 32.)

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et d'Angleterre, à tous ceulz qui ces présentes lettres verront, salut. Il est assez notoire et commun comment, depuis aucun temps en-ça, une femme qui se fait appeler Jehanne la Pucelle, laissant l'abbit et vesteure de sexe féminin, s'est, contre la loy divine, comme chose abhominable à

Dieu, réprouvée et défendue de toute loy, vestue, habillée et armée en estat et habit d'omme; a fait et exercé cruel fait d'omicides, et, comme l'en dit, a donné à entendre au simple peuple pour le séduire et abuser qu'elle estoit envoyée de par Dieu, et avoit cognoissance de ses divins sécrez; ensemble plusieurs dogmatizations très périlleuses, et à nostre sainte foy catholique moult préjudiciables et scandaleuses. En poursuivant par elle lesquelles abusions et exerçant hostilité à l'encontre de nous et nostre peuple, a esté prinse armée devant Compiengne, par aucuns de nos loyaulz subgez, et depuis amenée prisonnière par devers nous. Et pource que de superstitions, faulses dogmatizations et autres crimes de lèse-majesté divine, comme l'en dit, elle a esté de plusieurs réputée suspecte, notée et difamée, avons esté requis très instamment par révérend père en Dieu, nostre amé et féal conseiller, l'évesque de Beauvais, juge ecclésiastique et ordinaire de ladite Jehanne, pource qu'elle a esté prinse et appréhendée ès termes et limites de son diocèse; et pareillement exortés de par nostre très chière et très amée fille l'Université de Paris, que icelle Jehanne veuillons faire rendre, bailler et délivrer audit révérend père en Dieu, pour la interroguer et examiner sur lesdiz cas, et procéder contre elle selon les ordenances et disposicions des droits divins et canoniques; appelez ceulx qui seront à appeller. Pource est-il que nous, qui pour révérence et honneur du nom de Dieu, défense et exaltacion de sadicte sainte Église et foy catholique, voulons dévotement obtempérer comme vrais et humbles filz de sainte Église aux requestes et instances dudit révérend père en Dieu, et exortacions des docteurs et maistres de nostre dicte fille l'Université de Paris: Ordenons et consentons que toutes et quantes fois que bon semblera audit révérend père en Dieu, icelle Jehanne lui soit baillée et délivrée réaïment et de fait par nos gens et officiers, qui l'ont en leur garde, pour icelle interroguer et examiner et faire son procès selon Dieu, raison et les saints canons.... Toutes voies, c'est nostre entencion de ravoir et reprendre

par devers nous icelle Jehanne, se ainsi estoit qu'elle ne fust convaincue ou actainte des cas dessusdiz, etc.

« Donné à Rouen le tiers jour de janvier l'an de grâce MCCCCXXX [1431] et de nostre règne le IX^e. » (*Procès*, t. I, 3 janv. 1430 [1431], p. 18, 19.)

XIII

LA PRISON DE JEANNE D'ARC A ROUEN. (P. 32.)

Quel est le véritable emplacement de la prison de Jeanne d'Arc? C'est un point qu'il faut établir en rapprochant ce qui en est dit au procès et ce qu'on peut savoir d'ailleurs sur l'état des lieux.

Nous savons que Jeanne fut détenue non dans les prisons ecclésiastiques, ni dans la prison commune, mais au château, dans une prison particulière.

L'appariteur de l'officialité de Rouen, Leparmentier, dit qu'il la vit dans la grosse tour lorsqu'il s'agit de la mettre à la torture¹; d'autres déclarent qu'elle était dans « une certaine tour » (J. Tiphaine et Pierre Baron)²; « dans une tour qui regardait la campagne, » ou « dans une chambre située sous un escalier vers la campagne » (le greffier Taquel et Pierre Cusquel)³; « dans une prison tournée vers

1. Scit solum quod erat in Castro, in grossa turri, et ibi eam vidit, quando uit mandatus (*Procès*, t. III, p. 186).

2. Quod ipsa Johanna erat in carceribus, in quadam turri castri, et eam ibidem vidit ferratam per tibias (*ibid.*, p. 48). — Quam invenerunt in quadam turri ferratam in compedibus, cum quodam grosso ligno per pedes, et habebat plures custodes Anglicos (*ibid.*, p. 200).

3. Quod vidit eandem Johannam in carceribus castri Rothomagensis, in quadam turri versus campos (*ibid.*, t. II, p. 317). — Posita in Castro Rothomagensi, in carceribus, in quadam camera sita subtus quemdam gradum versus campos, ubi vidit eam detentam et incarceratam (*ibid.*, p. 345).

la campagne » (Haimond de Macy)¹ ; « dans une chambre vers la porte de derrière, » la porte « vers les champs, » comme on l'appelle plus tard (Pierre Cusquel)² ; « dans une chambre de milieu, où l'on montait par huit marches » (l'huissier Massieu)³.

M. Hellis, dans une brochure sur la *Prison de Jeanne d'Arc à Rouen* (Rouen, 1865, in-8), s'attache exclusivement au témoignage de l'huissier Massieu. Il écarte la *grosse tour* dont parlait Leparmentier, et toute autre tour : « Une chambre de milieu ayant deux chambres à ses côtés ne saurait, dit-il, être dans une tour ; » et les interrogatoires, qui réunissent dans la prison de Jeanne huit et même un jour jusqu'à quinze personnes, sans compter les gardiens, y supposent un certain espace. La tour du donjon a quinze mètres de diamètre, dont la moitié environ pour l'épaisseur des murailles ; les autres tours étaient de moindre dimension. Il pense donc que la prison de Jeanne était dans l'intérieur de l'enceinte, auprès de la grande salle. Si Jeanne a été vue dans la grosse tour par Leparmentier, c'est qu'elle y a été menée lorsqu'on la voulait mettre à la torture ; si elle a été vue dans quelque autre tour vers la campagne, c'est à l'époque de sa maladie, lorsqu'on crut nécessaire à son rétablissement de la loger dans une pièce plus aérée : mais avant et après sa maladie, pendant toute la durée du procès, elle fut, selon cette opinion, dans la chambre désignée par Massieu.

Nous admettons ce que dit l'auteur sur la grosse tour, la

1. In castro Rothomagensi, in quodam carcere *versus campos* (*ibid.*, t. III, p. 121).

2. Vidit eam bis aut ter in quadam camera castri Rothomagensis *versus portam posteriorem* (*ibid.*, t. II, p. 305).

3. « In castro Rothomagensi, in quadam camera media in qua ascende-batur per octo gradus ; et erat ibidem quoddam grossum lignum in quo erat quædam catena ferrea, cum qua ipsa Johanna existens in compedibus ferreis ligabatur, et claudebatur cum sera apposita eidem ligno. Et habebat quinque Anglicos miserrimi status, gallice *houcepaillers*, qui eam custodie-bant, et multum desiderabant ipsius Johannæ mortem, et de eadem sæpissime deridebant » (t. III, p. 154). — « Et posita in castro Rothomagensi in car-cere » (le même, *ibid.*, t. II, p. 329).

seule qui subsiste aujourd'hui. La grosse tour n'est désignée que le jour où on voulut donner à Jeanne la torture : et ce qui prouve que Jeanne n'y était pas emprisonnée, c'est qu'il est dit dans le procès-verbal qu'on l'y amena pour cela¹. Le donjon se trouvait même, on le peut dire, exclu, par la manière dont les témoins qui parlent d'une tour la désignent : « une *certaine* tour. » Mais pour cette *certaine* tour il n'est pas aussi facile de réduire à quelques circonstances particulières les témoignages qui la concernent. Le médecin Tiphaine, qui a vu Jeanne aux débuts de sa maladie, qui a été même près d'elle pour juger de son état, dit qu'il l'a vue dans une tour, *in quadam turri castri*. Elle y était donc avant de tomber malade. Le temps où Daron la vit dans la tour est tout à fait indéterminé, et la visite que lui fit Haimond de Macy dans cette « prison vers les champs, » *in quodam carcere versus campos*, qui ne peut être autre que « la tour vers les champs, » *in quadam turri versus campos*, doit se rapporter au commencement de son séjour à Rouen. Mais il y a de plus sur la tour le témoignage du greffier Taquel, dont M. Hellis fait un bien étrange usage. Il paraît croire que Taquel, « appelé, dit-il, par les deux notaires pour les accompagner près de Jeanne, » lui fit une simple visite; et il ajoute : « l'époque de sa visite est précieuse : ce fut au milieu du procès (p. 14). » Supputant les deux dates extrêmes, il trouve que le milieu tombe en avril, c'est-à-dire au temps de la maladie de Jeanne ; et, continue-t-il, « on n'en saurait douter, puisqu'il remarque que Jeanne était enchaînée, malgré son état de maladie, *non obstante infirmitate sua*. »

Le calcul est ingénieux, mais l'observation inexacte et la citation incomplète. Et d'abord, Taquel ne fut pas appelé par les deux greffiers pour les accompagner près de Jeanne : il fut institué par le vice-inquisiteur, Jean Lemaître, pour instrumenter, à titre de greffier, en son nom, comme Guil-

1. « Coram nobis iudicibus prædictis in grossa turri castri Rothomagensis existentibus fuit adducta dicta Johanna » (t. I, p. 399).

laume Manchon et G. Colles le faisaient au nom de l'évêque de Beauvais : or, nous avons la date de cette institution : c'est le 14 mars. Et dès ce jour même il y eut deux interrogatoires dans la prison, auxquels il assista comme à tous ceux qui suivirent, ni plus ni moins que le vice-inquisiteur Jean Lemaître. M. Hellis ne paraît pas avoir tenu compte de ces pièces, qui sont au procès-verbal du procès de condamnation (t. I, p. 148), ni de la déposition de Taquel lui-même en ce qui regarde son assistance aux interrogatoires : « Il dépose (Taquel) qu'il a eu connaissance de ladite Jeanne durant le procès fait contre elle en matière de foi, parce qu'il fut second greffier dans ce procès, bien qu'il ne l'eût pas été dès le commencement, comme cela résulte de sa signature au bas des actes, ni pendant que le procès se faisait dans la grande salle, mais seulement à l'époque où *il se faisait dans la prison*; et, comme il le croit, il commença à y assister le 14 mars de l'an du Seigneur 1430 [1431], comme cela résulte de sa commission à laquelle il se réfère. Et depuis ce temps-là jusqu'à la fin du procès, il fut présent comme greffier aux interrogatoires et aux réponses de Jeanne, bien qu'il n'écrivît pas : mais il écoutait et rapportait ce qu'il avait entendu (*referebat*) aux deux autres notaires, savoir Boisguillaume et Manchon, qui écrivaient, et surtout Manchon (t. III, p. 195). »

Il a donc été présent à tous les interrogatoires depuis le 14 ou du moins depuis le 15 mars, jour où il prêta serment (t. I, p. 148), et on peut être sûr qu'il n'en dit pas sur ce chapitre plus qu'il n'en devait dire, quand on voit comme il cherche à réduire sa part à la rédaction des procès-verbaux : car, selon le troisième greffier Boisguillaume, il tenait la plume tout aussi bien que Manchon, et c'est sur les notes que tous les deux avaient prises le matin qu'ils rédigeaient, après due collation, la minute du procès-verbal (t. III, p. 160). On voit si tout cela peut se réduire à cette *visite* faite par Taquel à Jeanne pendant sa maladie, hypothèse sans laquelle M. Hellis ne pourrait borner à la maladie de Jeanne son séjour dans la tour. Encore, dans le

passage où l'auteur a eu le tort de renfermer toute la déposition de Taquel, y a-t-il bien plus qu'on ne nous en dit, car il déclare qu'il a vu Jeanne quelquefois dans les fers, quelquefois même sans que sa maladie l'en exemptât : « Et vidit eam aliquando *in compedibus, et aliquando non obstante infirmitate sua.* » De quelque façon qu'il l'ait vue, il n'a pas cessé de la voir depuis le 14 mars, tant que dura le procès : cela résulte de son propre témoignage et du procès-verbal même de la condamnation, qui constate sa présence à tous les interrogatoires, depuis le 14 mars jusqu'à la fin.

Personne donc n'était mieux en mesure que lui de nous dire où était Jeanne ; et les deux fois qu'il en parle, il nous dit qu'il la vit « dans les prisons du château de Rouen, dans une tour vers les champs, *in carceribus castri Rothomagensis, in quadam turri versus campos* (t. II, p. 317); » — « dans une chambre située sous un escalier, vers les champs, *in quadam camera sita subtus quemdam gradum, versus campos* » (t. III, p. 180).

Mais une tour convient-elle aux circonstances que l'on a vues ailleurs ? Les interrogatoires étaient-ils possibles devant huit ou dix assesseurs, dans une pièce de quatre à cinq mètres de diamètre ou de côté ? Cela même n'aurait rien d'impossible, et par extraordinaire quinze personnes y auraient pu assister, bien qu'alors elles n'aient pas dû y être fort à l'aise¹. Il n'est pas besoin de les supposer rangées comme des juges « siégeant en tribunal (p. 13), » ni de leur adjoindre, pour grossir le nombre, les cinq gardiens. Deux d'ordinaire étaient à la porte. On peut les y laisser et y reléguer aussi les trois autres, si la place manque : Pierre Cauchon dans la chambre, avec dix ou douze de ses acolytes, leur répondait que Jeanne était bien gardée. Mais rien ne force à réduire à de si étroites dimensions la chambre où Jeanne était renfermée. M. Bouquet,

1. Le samedi 17 mars on en compte onze, et de plus les greffiers; le 31 mars, onze encore, mais généralement le nombre n'en dépasse pas cinq ou six

qui a repris cette question après M. Hellis dans la *Revue de la Normandie*¹, cite une descente de lieux du 19 février 1641, où il est dit que « la tour de la Pucelle avait quinze pas de diamètre, » ce qui donne environ douze; mètres pour le diamètre de la tour, et, en se contentant de trois mètres pour l'épaisseur des murs, six mètres pour la chambre. L'espace serait encore assez grand pour que dans une chambre de cette dimension on ait pu, comme le remarque le même auteur, établir une cloison en charpente et en plâtre, qui ménageât une pièce plus petite auprès de celle où était renfermée la Pucelle. C'est ce que l'on fit l'année suivante à la grosse tour pour y emprisonner Poton de Xaintrailles² : et l'on peut croire qu'on avait pris les mêmes dispositions à l'autre tour quand on se rappelle comment y était gardée la Pucelle, « entre les mains de cinq Anglois, dont en demeuroit de nuyt trois en la chambre et deux dehors à l'uys de la dicte chambre³. » Cette petite pièce aurait servi à les y loger, et c'est là aussi que Pierre Cauchon et Warwick ont pu placer les greffiers, le jour où ils leur donnaient pour mission d'écouter par une ouverture pratiquée secrètement et de consigner par écrit les paroles de Jeanne dans son entrevue particulière avec Loyseleur⁴. Quant aux mots *camera media*, M. Bouquet

1. 30 juin 1865, p. 376, et tirage à part, p. 13.

2. Bouquet, *Ibid.*, p. 376, ou p. 14, d'après des comptes de 1432, cités par M. de Beaurepaire, *Notes sur la prise du château de Rouen*, par Ricarville, en 1432, p. 25-27, et reproduites dans le tirage à part de M. Bouquet, p. 149 et suiv.

3. *Procès*, t. II, p. 18 (Massieu). Ce n'est pas seulement après l'abjuration, comme on le pourrait inférer du lieu où se trouve cette déposition, mais pendant toute la durée de l'emprisonnement, qu'elle était ainsi gardée : témoin ce que dit une autre fois le même Massieu : « Ad custodiam ejus erant quinque Anglici de die et nocte, quorum tres erant de nocte inclusi cum ea et de die (selon le ms. 5970, *de nocte*) erant duo extra carcerem » (*Ibid.*, t. II, p. 329).

4. « Et de fait au commencement du procez ledit notaire et ledit Boisguillaume, avec témoins, furent mis secrètement en une chambre propchaine où estoit ung trou par lequel on pouvoit escouter, afin qu'ilz peussent rapporter ce qu'elle disoit ou confessoit audit Loyseleur. » T. II, p. 10 (Manchon).— « Et erat in quadam camera contigua eidem carceri quoddam foramen specialiter factum ad hujusmodi causam, in quo ordinauerunt ipsum loquentem et

les prend en ce sens que Jeanne était au milieu de la chambre, ou simplement dans la chambre. Il cite Ovide et Cicéron, dont le latin n'a rien à faire ici. Nos témoins ne songent pas à nous dire que Jeanne était au milieu de la chambre : ils disent où est la chambre, et il faut l'expliquer.

L'expression *camera media*, littéralement « chambre du milieu, » ne se dit pas nécessairement d'une chambre placée entre deux autres de plain-pied, comme l'entend M. Hellis; elle peut s'entendre d'une chambre placée entre le rez-de-chaussée et les combles. Dans un ancien inventaire de la bibliothèque du roi au Louvre, cité par M. Léopold Delisle, il est parlé de livres placés dans « la chambre du milieu, » et il s'agit de la chambre du premier étage¹. Cette chambre où, selon Massieu, on arrivait par huit marches, formait, au-dessus d'un emplacement qui pouvait être à demi en sous-sol, le premier étage de la tour. Entre Massieu et Manchon, qui laissent la chose douteuse, et Taquel, qui l'affirme, on ne saurait hésiter. La salle auprès de la grande chambre où M. Hellis met la prison de Jeanne est tout simplement une chambre où se passèrent plusieurs des scènes du procès, mais où Jeanne n'était pas à demeure, où elle était amenée pour la circonstance, tout aussi bien qu'à la grosse tour : « *in camera prope magnam aulam castri Rothomagensis præsidentibus nobis, in præsentia dictæ Johannæ, in eodem loco CORAM NOBIS ADDUCTÆ.* » Qu'on se rappelle l'intérêt extrême que les Anglais mettaient à retenir Jeanne dans leur prison, et l'on comprendra qu'une chambre attenante à d'autres ne leur ait point dû paraître d'une garde assez sûre. Il leur fallait une tour pour qu'ils y trouvassent ce qu'il leur importait d'avoir, « une prison forte, *in carcere forti*². »

Suum socium adesse, ad audiendum quæ dicerentur per eandem Johannam, et ibidem erant ipse loquens et comes, qui non poterant videri ab eadem Johanna. » T. III, p. 141 (Manchon).

1. *Histoire des fonds du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, p. 22, note 13.

2. T. III, p. 161 (G. Colles).

Quant au degré sous lequel elle était située, M. Bouquet l'entend d'un escalier appliqué extérieurement à la tour pour mener à la galerie de la courtine, degré sous lequel on passait avant d'arriver aux huit marches qui conduisaient à la prison de Jeanne¹. Je l'entendrais plus volontiers, au sens le plus naturel, d'un escalier menant à l'étage supérieur de la tour, escalier que l'on pourrait supposer pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, comme cela se voit, par exemple, au second étage de la tour de Pornic.

Dans quelle tour Jeanne fut-elle enfermée ? Puisque le donjon n'est pas nommé (excepté dans un cas particulier qui l'exclut pour le reste), il faut chercher une tour qui offre cette double particularité d'être vers les champs et de se trouver près de la porte de derrière. Or sur un plan dressé judiciairement en 1635, et reproduit par M. Bouquet à l'appui de son mémoire, on trouve, non loin d'une porte de sortie vers la campagne, une tour dite *tour de la Pucelle* : l'application de ce nom de Pucelle à cette tour remontait évidemment à une époque plus ancienne et s'appuyait de la tradition. Quand une tradition est si bien d'accord avec les témoignages et l'état des lieux, on n'a aucune raison de la révoquer en doute ; et nous adhérons complètement aux conclusions de M. Bouquet, qui marque en ce lieu la prison de la Pucelle. La tour subsista avec son nom traditionnel jusqu'aux premières années de ce siècle ; démolie partiellement en 1780, visitée encore en 1798 par un curieux à qui on montra les restes de la chambre de Jeanne d'Arc², elle fut à peu près rasée vers 1809. On ne peut plus qu'en signaler en partie la place aujourd'hui, dans une maison située rue Morant, n° 10.

En même temps que paraissait notre seconde édition où sa

1. *Jeanne d'Arc au château de Rouen*, p. 10 et 124.

2. Bouquet, *l. l.*, p. 121-126; cf. *Archiv. municip. de Rouen* : Registre des délibérations, sous la date du 14 avril 1789, cité par M. Chérueil dans son trop rare ouvrage, *Histoire de Rouen sous la domination anglaise au quinzième siècle*, p. 88.

trouvait cet appendice M. Deville, correspondant de l'Institut, publiait aussi sa réfutation du mémoire de M. Hellis sous ce titre : *La tour de la Pucelle du château de Rouen* (Rouen 1867). Avec le plan du château de Rouen, déjà donné par M. Bouquet, il y reproduisait une vue du château, tiré du *livre des Fontaines*, manuscrit de 1525, conservé à la bibliothèque de Rouen. La légende y signale la tour de la Pucelle dans une tour située au sud-ouest du donjon, vers la campagne : on voit auprès le pont qui menait dans les champs. Cette tour devait avoir, d'après la disposition des meurtrières servant de fenêtres, trois étages, et ainsi on retrouve à l'étage intermédiaire cette chambre du milieu qui avait égaré M. Hellis et même un peu embarrassé M. Bouquet. M. Deville cite comme M. Bouquet l'expertise de 1641, d'après laquelle la base de la tour de la Pucelle mesurait 15 pas à son diamètre extérieur, soit 12 mètres environ, et celle du donjon 18 pas, soit 15 mètres : mesure qu'il est facile de vérifier encore aujourd'hui pour la grosse tour. En évaluant proportionnellement l'épaisseur des murailles, il l'estime de 3 mètres $\frac{1}{2}$, ce qui réduirait l'espace libre à 5 mètres (nous avons admis 3 mètres pour les murs et 6 mètres pour la chambre) — et même dans cet espace plus réduit il a montré par un plan qu'il y avait place pour le lit de Jeanne, pour la place qu'elle occupait et pour 26 personnes assises. Jamais (il l'a aussi montré) les interrogatoires de la prison n'ont réuni tant de monde. — Quant à la pièce contiguë, où Manchon, selon son propre témoignage, et Warwick, écoutaient par une ouverture pratiquée à la muraille ce que Jeanne disait en confidence à Loyseleur, M. Deville la place dans les bâtiments attenant à la tour ; et il retrouve ces bâtiments dans le plan du château dressé en 1635. Le lecteur choisira entre cette conjecture et la nôtre : à savoir que l'on avait pratiqué par une cloison une petite pièce pour loger trois des cinq gardiens de Jeanne comme on le fit au donjon quand on y retint l'année suivante Poton de Xaintrailles. Cette pièce, dont l'établissement semblait com-

mandé par la nécessité de la surveillance, aurait suffi à l'usage clandestin que Manchon en signale, et elle eut encore laissé la chambre de Jeanne assez grande pour la plus nombreuse assistance qui se soit trouvée aux interrogatoires de la prison.

XIV

LETTRES DE GARANTIE DONNÉES AUX JUGES. (P. 33.)

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et d'Angleterre, etc.

« Comme depuis aucun temps en ça nous aions esté requis et exhortez par nostre très chière et très amée fille l'Université de Paris que une femme, qui se faisoit appeller Jehanne la Pucelle, laquelle avoit esté prinse en armes par aucuns de nos subjectz ou diocèse de Beauvaiz, dedans les mectes de la jurisdiction espirituelle dudit diocèse, que icelle femme feust rendue, baillée et délivrée à l'Église, comme véhémentement suspicionnée, reconnue et notoirement diffamée d'avoir semé, dit et publié en plusieurs et divers lieux et contrées de nostredit royaulme de France plusieurs grans erreurs, exercé, commis et perpétre crimes, excetz et délitz moult énormes à l'encontre de nostre sainte foy catholique, et ou grand esclandre de tout le peuple chrestien; aions esté aussi requis et sommez très instamment, et par plusieurs et diverses foiz, par nostre amé et féal conseiller l'évesque de Beauvaiz, juge ordinaire d'icelle femme, que icelle lui vousissions rendre et bailler et délivrer, pour estre par lui, comme son juge, corrigée et purgée (*pugnie*)...., lequel nostredit conseiller, joint avecques lui le vicaire de l'inquisiteur de la foy, icelluy inquisiteur absent, ayant ensemble fait leur inquisition et procès sur iceulx erreurs, crimes, excetz et dé-

licts, et tellement que par leur sentence diffinitive finalement icelle femme, comme rencheu èsditz erreurs, crimes, excetz et délictz, après certaine abjuracion par elle publiquement faicte, aient déclairée relapse et hérétique, mise hors de leurs mains, et délaissée à nostre court et justice séculière, comme toutes ces choses peuent plus à plain apparoir par ledit procès; par laquelle nostre court et justice séculière ladicte femme ait esté condempnée à estre brûlée et arse, et ainsy exécutée. Pource que par adventure aucuns qui pourroient avoir eu les erreurs et malefices de ladicte Jehanne agréables, et autres qui indeuement s'efforceroient.... troubler les vrayz jugemens de nostre mère sainte Église, de traire en cause pardevant nostre saint père le Pape, le saint concile général ou autre part, lesdits révérend père en Dieu, vicaire, les docteurs, maistres, etc., qui se sont entremis dudit procès : Nous.... affin que d'ores en avant tous aultres juges et docteurs, maîtres et autres.... soient plus ententifs.... de vacquier et entendre sans peur ou contrainte aux extirpacions des erreurs.... PROMECTONS en parole de roy que, s'il advient que lesdits juges, etc., feussent traiz en cause à l'occasion dudit procès pardevant nostre dit saint père le Pape, ledit saint concille général, etc., nous aiderons et deffendrons tous lesdits juges, docteurs, maistres, etc.... à nos propres coustz et despenz et à leur cause en ceste partie, nous.... adjoindrons au procès que en voudront intenter contre eulx quelconques personnes.... » Et il donne à cet effet des ordres à ses ambassadeurs et à tous les évêques, etc., de son obéissance (12 juin 1431), t. III, p. 241-243.

XV

LES TROIS PAPES. (P. 80.)

Les trois papes sur lesquels le comte d'Armagnac consultait Jeanne sont : le pape Martin V, élu au concile de Constance, et les deux antipapes Clément VII (2^e antipape du nom) et Benoît (XIV) ; ces deux derniers élus en Aragon après la mort de Benoît XIII en 1424 : Clément (Gilles de Mugnos), par ses trois cardinaux, à Péniscola où il était mort; Benoît, par un seul cardinal et en secret, au témoignage du comte d'Armagnac lui-même (voy. sa lettre, *Procès*, t. I, p. 245). Dans le même mois où il écrivait à Jeanne, le roi d'Aragon s'étant réconcilié avec Martin V, Gilles de Mugnos, qui n'avait accepté la papauté que malgré lui, abdiqua (29 juillet 1429), et le comte d'Armagnac, comme le roi d'Aragon, rentra en grâces auprès du pape. Voy. Rinaldi, *Ann. ecclés.*, an. 1426, § 7, et 1429, § 11. Voici la lettre qu'on attribuait à Jeanne :

Jesus † Maria,

« Conte d'Armagnac, mon très-chier et bon ami, Jehanne la Pucelle vous fait savoir que vostre message est venu par devers moy, lequel m'a dit que l'aviés envoié par deçà pour savoir de moy auquel des trois papes, que mandez par mémoire, vous devriés croire. De laquelle chose ne vous puis bonnement faire savoir au vray pour le présent, jusqu'à ce que je soye à Paris ou ailleurs, à requoy, car je suis pour le présent trop empeschiée au fait de la guerre : mes quant vous sarez que je seray à Paris, envoyiez ung message par devers moy, et je vous feray savoir tout au vray auquel vous devrez croire, et que en aray sceu par le conseil de mon droicturier et souverain Seigneur, le Roy de tout le monde, et que en aurez à faire, à tout mon pouvoir. A Dieu vous commans ; Dieu soit garde de vous. Escript à Compiengne, le XXII^e jour d'aoust. (*Procès*, t. I, p. 246.)

XVI

LES ANNEAUX DE JEANNE D'ARC, (P. 85.)

Le soupçon de magie qu'avait et que voulait fortifier le juge à l'égard de Jeanne d'Arc se trahit encore par la façon dont il y revint plus tard (17 mars) :

Interrogée de l'un de ces agneaux où il estoit escript JESHUS MARIA de quelle manière il estoit, respond : elle ne sçait proprement ; et s'il est d'or il n'est pas de fin or, et si ne sçait se c'estoit or ou lection ; et pense qu'il y avoit trois croix et non autre signe qu'elle saiche, excepté JESHUS MARIA.

Interrogée pour quoy c'estoit qu'elle regardoit volentiers cel anel, quant elle aloit en fait de guerre, respond que par plaisance et par l'onneur de son père et de sa mère ; et elle ayant son anel en sa main et en son doy a touché à sainte Katherine qui lui appareist.

Et interrogée en quelle partie de la dicte sainte Katherine, respond : « Vous n'en aurés autre chose. » (*Procès*, t. I, p. 185.)

Cela suffit pourtant aux juges pour affirmer dans l'acte d'accusation (art. 20) :

« *Item*. La dicte Jeanne a mis un sort dans son anneau, etc. *id.*, p. 236).

Vallet de Viriville a écrit sur ce sujet quelques pages où il compte, avec les deux anneaux dont Jeanne a parlé, le petit anneau d'or qu'elle envoya à l'aïeule de Gui et d'André de Laval, la veuve de Du Guesclin (juin 1429 : lettre des deux frères, *ibid.*, t. V. p. 109), et un cachet d'or aux armes de la Pucelle qui se trouvait au XVII^e siècle entre les mains d'un descendant de Pierre d'Arc, son frère puîné. Il croit que Jeanne dut porter le petit anneau d'or qu'elle donna à l'aïeule des Laval, mais c'est une simple conjecture. Quant à la supposition que le cachet fût un anneau et qu'il ait été possédé jadis par Jeanne d'Arc, il

reconnaît lui-même qu'elle n'a aucune probabilité (*Les anneaux de Jeanne Darc*, extrait du t. XXX de la *Société des Antiquaires de France*, 1867).

XVII

SOUSSION DE JEANNE A L'ÉGLISE. (P. 208.)

La déposition d'Isambard de la Pierre est confirmée au fond par le greffier Manchon lui-même. Mais le témoignage de Manchon offre avec celui du premier des différences d'où l'on a tiré sur l'un et sur l'autre les conclusions les moins attendues.

Manchon raconte que Jean de la Fontaine, Isambard de la Pierre et Martin Ladvenu, allant trouver Jeanne dans la prison, lui dirent qu'elle ne devait pas craindre de se soumettre au Pape et au concile, puisqu'il y avait dans le concile des clercs de son parti autant que d'ailleurs. Le lendemain, Jeanne, interrogée, répond qu'elle se soumet au Pape et au concile. L'évêque, furieux, demande qui l'a visitée la veille, et, apprenant du gardien que c'est La Fontaine et les deux religieux, il s'emporte contre le vice-inquisiteur, son collègue, patron des deux derniers. Jean de la Fontaine, se sachant menacé, part de Rouen et n'y revient plus.

Isambard de la Pierre n'avait parlé que de lui-même ; Manchon lui associe La Fontaine et Ladvenu. C'est dans la séance même, selon Isambard, que le conseil fut donné à Jeanne ; selon Manchon, ce fut la veille. Isambard n'en détermine pas l'époque ; Manchon indique la semaine sainte dans une autre déposition. On en conclut qu'il ne faut s'arrêter ni à l'un ni à l'autre : non qu'ils mentent, mais ils se trompent. On n'accuse que leur mémoire.

Mais, si leur mémoire est en défaut, c'est apparemment

sur les circonstances, où ils diffèrent, et non sur le fond, où ils sont d'accord. Sur les personnes, Manchon ne contredit pas Isambard ; il nomme La Fontaine avec lui ; Isambard ne parle que de lui seul. Sur le moment : fut-ce dans la séance ou la veille ? La différence est plus grave. Les deux assesseurs ont-ils, comme le veut Manchon, conseillé Jeanne la veille, et Isambard a-t-il renouvelé son conseil dans la séance du lendemain ? Je ne propose pas ce mode de conciliation ; je remarque seulement que, dans tous les cas, on ne peut démentir Isambard, qui parle d'un fait personnel ; et Manchon, qu'on pourrait soupçonner d'avoir placé volontiers avant la séance un incident dont on ne trouve pas la trace dans son procès-verbal, se lave de ce soupçon, mais confirme ailleurs ce témoignage en disant qu'un jour, Jeanne étant sommée de se soumettre à l'Église, Isambard de la Pierre lui conseilla de se soumettre au concile général, ce qui lui valut l'interpellation de l'évêque : « Taisez-vous, de par le diable ! »

Reste l'époque dont Manchon parle seul. Il désigne la semaine sainte. Or, il n'y eut pas de séance particulière dans les premiers jours, et le dernier jour, samedi, 31 mars, ni La Fontaine, ni Isambard, ne sont présents. Mais, puisque dans la semaine sainte aucun jour ne convient, c'est le cas, non de nier le fait, mais de le chercher ailleurs : or Manchon lui-même y autorise, car dans une autre déposition il dit : « Dans la semaine sainte ou environ ; » et un peu plus loin, quand il cite le fait d'Isambard : « Dans le jugement, quand Jeanne était examinée. » Nous avons pensé que l'incident se rapporte à la dernière séance des interrogatoires, le mardi 17, séance dans laquelle le procès-verbal mentionne, en effet, une question sur le Pape. Et l'on comprend pourquoi, après ce refus d'enregistrer sa réponse, Jeanne a répondu comme elle l'a fait à l'évêque, dans la visite du samedi, 31 mars. Mais, quand il resterait un doute sur les circonstances accessoires, les deux témoignages n'en sont pas moins incontestables au fond. Manchon, qui sait si bien défendre son pro-

cès-verbal, et qui, à cette occasion encore, prétend qu'il a écrit tout ce qu'il a entendu, s'avoue coupable par le fait, puisqu'il rapporte ici un conseil d'Isambard et une déclaration de soumission de la Pucelle qu'on ne trouve nulle part dans les actes du procès. Quant à Isambard de la Pierre, rapporter son témoignage à une occasion où le procès-verbal fait, il est vrai, poser à Jeanne la question du concile, mais pour constater qu'elle refuse de répondre, ce n'est rien concilier; et son témoignage, qu'on n'accuse pas de mensonge, ne peut être taxé d'inexactitude involontaire. Ses souvenirs sont très-précis; j'en juge par cette parole de Jeanne, qui est une protestation contre le système entier du procès-verbal :

« Ah! vous écrivez tout ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas écrire ce qui est pour moi. »

Parole décisive que le témoin n'a pas pu oublier, et qu'un historien ne devrait pas omettre dans l'examen de cette question.

Ce ne sont pas les seuls faits qui concernent la soumission de Jeanne à l'Église. Nous retrouverons dans le procès-verbal même des déclarations non moins décisives, mais nous ne voulons pas dépasser la limite des interrogatoires que les douze articles avaient la prétention de résumer.

La démonstration se complétera plus tard¹.

1. *Tém. de Manchon sur Isambard* : « Dicit ulterius audivisse, dum ipsa Johanna summabatur de se submittendo Ecclesiæ, dum frater Isambardus de Petra suaderet sibi quod se submitteret concilio generali, (quod) episcopus Belvacensis hoc audiens, eidem fratri Bardino dixit : Taceatis, in nomine diaboli ! » t. II, p. 343. — *Époque de la visite* : « In hebdomade sancta, t. III, p. 139; durante processu in hebdomade sancta vel circa, » t. II, p. 341. — *Le conseil donné en séance* : « Et fuit hoc in judicio, quando ipsa Johanna examinabatur, » *ibid.*, p. 343. Voyez l'opinion que nous combattons dans M. H. Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 272-274, note.

XVIII

RÉPONSE MORTELLE. (p. 262.)

Pour ces paroles et le renvoi que je fais aux manuscrits authentiques, M. Villiaumé (*Histoire de Jeanne d'Arc*, p. 290) m'accuse de légèreté : « M. Wallon, dit-il, affirme (t. II, p. 108) « que ces mots *responsio mortifera* se trouvent en marge des *manuscripts authentiques*. Il paraît qu'il n'en a vu aucun ou qu'il ne sait pas la différence qui est entre une expédition authentique et une simple copie non signée et sans caractère. » Il ne m'appartient pas de demander si M. Villiaumé d'habitude ne prend pas pour léger tout ce qui n'est point pesant, et pour grave ce qui est lourd, mais il me semble que sur un autre point il ne s'est pas bien rendu compte de la valeur des mots. Je n'ai pas dit que la note *responsio mortifera* fût dans l'original du procès-verbal, mais bien dans les manuscrits authentiques. L'original serait la minute même écrite par Manchon, ou la version latine rédigée par Thomas de Courcelles ; les copies authentiques, ce sont les copies signées à la fin et paraphées sur chaque feuillet par les greffiers. Je ne fais pas à M. Villiaumé l'injure grossière de lui dire qu'il a parlé de ces manuscrits sans les avoir vus, mais au moins est-il convaincu de m'avoir accusé sans m'avoir lu : car, s'il avait lu ma note 1 de la page 188 (t. II, p. 327 de la 1^{re} édition), il aurait vu que je renvoie aux trois manuscrits qui portent cette mention : Bibl. Corps législ. B. 105, g. t. 570, f^o 108, r^o; Bibl. imp., fonds latin, 5965, f^o 152, r^o; et 5966, f^o 198, r^o. Et s'il veut se reporter aux manuscrits, il verra qu'ils sont bien ce que l'on appelle *authentiques*, cotés et signés à la fin par les trois greffiers, et paraphés à chaque feuillet par l'un d'eux. Le manuscrit du fonds Saint-Victor, 285,

où le mot *mortifera* est à demi gratté (f° 311, verso), comme le dit justement M. Villiaumé, est au contraire une copie qui n'est pas authentique. Ce n'est pas une raison pour dire que ceux que j'ai cités ne le sont pas. De qui donc, je le demande, a-t-on le droit de dire : « Il paraît qu'il n'en a vu aucun ou qu'il ne sait pas la différence qui est entre une expédition authentique et une simple copie non signée et sans caractère » ? Le manuscrit cité par M. Villiaumé est « une copie non signée et sans caractère. » Les trois que j'ai cités sont des « expéditions authentiques. » On les peut voir aux deux Bibliothèques ci-dessus nommées, et on en trouvera la notice très-circonstanciée dans le recueil de M. Quicherat, t. V, p. 392-395. J'ajoute que, pour que ces mots *responsio mortifera* se trouvent ainsi reproduits dans les trois manuscrits collationnés et paraphés par les greffiers (les seules des cinq copies authentiques que l'on ait encore), il faut qu'ils aient été dans l'original.

XIX

L'ENQUÊTE POSTHUME. (P. 282.)

L'omission de cet acte dans le corps du procès-verbal authentique serait, s'il était sincère, sans explication et sans excuse. Il se produit avec le caractère d'une démarche juridique : les deux juges, l'évêque et le vice-inquisiteur, viennent accompagnés de plusieurs assesseurs et d'un greffier, comme cela s'était fait dans les interrogatoires de la prison ; et l'on peut croire qu'ils viennent en exécution de l'avis donné dans la séance de la veille : tous avaient opiné que Jeanne fût déclarée relapse, mais le plus grand nombre avaient demandé en outre qu'on lui donnât de nouveau lecture de la formule d'abjuration.

La visite du juge à l'accusée est donc bien officielle ;

comme celle du 18 avril (t. I, p. 374), comme celle du 28 mai (p. 453) ; et elle n'est pas en dehors des temps que le procès-verbal renferme, puisqu'il donne la scène du Vieux-Marché jusqu'au prononcé de la sentence. Si donc elle ne figure qu'en dehors du procès-verbal et sous cette forme insolite, c'est qu'on n'aurait pu l'y reproduire régulièrement sans y donner des choses qu'on voulait taire, ou en omettre d'autres qu'on voulait établir.

Parmi les dernières, signalons la scène de la communion. Elle est racontée, non par Ladvenu qui l'administra à Jeanne, mais par Lecamus qui n'était pas présent : car il n'assista point à la confession de Jeanne, sans doute ; et il n'est point revenu après : le document (qui donne aussi la déposition de Ladvenu) aurait pu, sur ce point-là, mieux choisir son témoin. Relevons encore cette promesse d'abjuration publique faite par Jeanne à Loyseleur, et cette crainte de ne s'en point souvenir sur le lieu du supplice : combinaison ingénieuse, imaginée pour tenir lieu d'une abjuration qu'elle ne fit pas.

M. Jules Quicherat, dans ses *Aperçus nouveaux*, a fort bien constaté les irrégularités de cette pièce, comme il a aussi relevé les faits qu'on peut en recueillir tout en la déclarant suspecte elle-même. Il a montré qu'un des plus anciens apologistes de Jeanne, Th. *de Leliis*, s'en était appuyé pour expliquer le signe du roi : « Reperiemus mystice et in figura sic locutam fuisse : quod in fine declaravit aperte » (t. II, p. 38). » Or, cette déclaration de Jeanne n'est que là. Mais, en adoptant l'opinion du savant éditeur en ce point, nous ne le pouvons suivre lorsqu'ayant à se prononcer sur l'ensemble du document, il dit : « Sans conclure à rien, il me semble impossible de condamner l'évêque de Beauvais sur un point où l'ont absous implicitement les juges de sa mémoire. » (*Aperçus nouveaux*, p. 144.) L'interrogatoire étant un fait certain, sa suppression dans le procès-verbal authentique est un faux ; sa reproduction à la fin, sous cette forme ambiguë, le constate sans en diminuer la gravité.

M. Michelet, sans tenir compte de l'information posthume

qu'il juge fausse, reporte les doutes de Jeanne au moment du supplice : « Nous n'en pouvons trop croire là-dessus, dit-il, le témoignage intéressé des Anglais. Toutefois, il faudrait peu connaître la nature humaine pour douter qu'ainsi trompée dans son espoir elle ait vacillé dans sa foi. A-t-elle dit le mot, c'est chose incertaine ; j'affirme qu'elle l'a pensé. » (*Hist. de France*, t. V, p. 172.) Cf. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 140 : « Malgré la tournure visiblement malveillante donnée aux paroles de Jeanne, il s'en faut qu'elles aient une portée fâcheuse contre son caractère. Elles prouvent au contraire qu'en face de la mort la pauvre fille soutint plus fermement que jamais le fait de ses apparitions. Mais, humiliée devant ses juges par l'espoir d'obtenir d'eux la communion, obsédée de leurs raisonnements, ne sachant *elle-même comment accorder un* espoir de délivrance où l'avaient entretenue ses voix avec la nécessité de mourir, dressée inévitablement devant elle, elle admit un moment que son sublime instinct avait pu la tromper. » — Les deux auteurs montrent par les faits qui suivent que ce doute se dissipa bientôt en face même de la mort.

XX

LA COMMUNION DONNÉE A JEANNE. (p. 283.)

La suite des faits veut qu'on place la communion après la visite de l'évêque, selon l'information posthume qu'on peut croire sur ce fait indifférent (t. I, p. 482), et non auparavant, comme le dit Taquel (t. II, p. 320). Ce sont les deux religieux J. Toutmouillé et M. Ladvenu qui vinrent, dès le matin, annoncer à Jeanne qu'elle devait mourir (t. II, p. 3), et c'est pendant les plaintes de Jeanne que survient l'évêque (*ibid.*, p. 4). Il n'y a point de place pour la communion entre l'arrivée des deux religieux et la scène re-

produite par l'information posthume, dont la venue de l'évêque marque le commencement. A sept heures du matin, Massieu vient donner l'assignation à comparaître pour huit heures (t. I, p. 469) ; Ladvenu l'envoie demander à l'évêque la permission de donner à Jeanne la communion (t. III, p. 158 : Massieu) ; elle communie « devant qu'elle partist du chasteau » (t. II, p. 19 : Massieu) ; vers neuf heures, la scène du Vieux-Marché commence (t. I, p. 469).

XXI

SENTENCE. (P. 288.)

« In nomine Domini, amen. Quotiens hæresis pestiferum virus uni membrorum Ecclesiæ pertinaciter inhæret, atque ipsum in membrum Satanæ transfigurat, diligenti studio curandum est, ne per reliquas partes mystici corporis Christi serpere possit hujus perniciosæ tabis nefanda contagio. Cum itaque nos.... te, Johannam, vulgariter dictam *la Pucelle*, in varios errores variaque crimina schismatis, idolatriæ, invocationis dæmonum, et alia permulta, incidisse justo judicio declaraverimus, et nihilominus,... nos, existimantes te.... ab hujusmodi erroribus et criminibus recessisse,... prout in schedula tua, propria manu subscripta, latius continetur; deinceps vero, post hujusmodi tuorum errorum abjurationem,... te in eosdem errores et in præfata crimina, ex tuis confessionibus spontaneis et assertionibus, iterum (proh dolor !) incidisse, velut canis ad vomitum reverti solet, sufficienter et manifeste constat:... HINC EST quod te.... relapsam et hæreticam decernimus,... et tanquam membrum putridum, ne cætera membra pariter inficias, ab ipsius Ecclesiæ unitate rejiciendam et ejus corpore abscidendam.... necnon potestati sæculari relinquendam..., rogantes eandem potestatem sæcularem qua-

tenus, citra mortem et membrorum mutilationem circa te suum judicium moderetur; et si in te vera pœnitentiæ signa apparuerint, tibi ministretur pœnitentiæ sacramentum. » (*Procès*, t. I, p. 471-473.)

XXII

INDIFFÉRENCE POUR JEANNE CAPTIVE. (P. 300.)

Cette indifférence est d'autant plus condamnable qu'il eût été facile de profiter de l'impopularité croissante des Anglais dans leur pays de conquête. Les Parisiens, toujours disposés de la même sorte pour leurs bons amis d'Outre-Manche, ne faisaient que rire de leurs échecs. Dans la semaine sainte de 1431, les Anglais avaient attaqué Lagny, où « furent jetées, dit le Bourgeois de Paris, quatre cent douze pierres de canon en un jour, qui ne firent oncques mal à personne qu'à un coq. » « Ils s'en vinrent, continue-t-il, la veille de Pasques. Et disoit-on par moquerie qu'ils étoient ainsi venus pour eux confesser et ordonner à Pasques en leurs paroisses. » (T. XL, p. 416 de la Collect. de Buchon.)

L'Averdy prête à l'inaction de Charles VII plusieurs excuses qui ne sont pas suffisantes (*Notice des manuscrits*, t. III, p. 156 et suiv.). L'argent et les troupes, on l'a vu, ne lui manquaient pas tellement, qu'il n'en sût trouver pour soutenir, cette même année, La Trémouille dans sa querelle contre Richemont. Au lieu de combattre Richemont, il eût suffi de l'aider. Richemont, pendant tout l'hiver de 1430 à 1431, est guerroyant sur les frontières de Normandie.

XXIII

LA FAUSSE PUCELLE. (P. 311.)

Sur ce sujet, voyez l'intéressante étude de M. Lecoy de la Marche : *Une fausse Jeanne d'Arc*. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, 1871.)

Les aventures de la fausse Jeanne en Allemagne ont été retracées, dès 1439, par Jean Nider, Alsacien, prieur des Dominicains de Nuremberg, puis de Bâle, d'après l'inquisiteur Henri Kaltyseren, qui la vit à Cologne; et le portrait est peu flatté : « Elle portait les armes, dit-il, et des vêtements dissolus comme un des soudoyers des seigneurs; elle dansait avec les hommes et se livrait tellement à la boisson et aux excès de la table qu'elle dépassait toutes les bornes du sexe féminin, sexe qu'elle avouait. Et comme en ce temps (de même, hélas ! qu'aujourd'hui) deux prétendants au siège de Trèves molestaient grièvement cette Église, elle se vantait de pouvoir et de vouloir y introniser une des deux parties, comme Jeanne la Pucelle (dont il sera parlé tout à l'heure) avait fait un peu auparavant à Charles, roi de France, en l'affermissant dans son royaume. Bien plus, elle affirmait qu'elle était cette Jeanne suscitée de Dieu. Un jour, donc, comme elle était entrée à Cologne avec le jeune comte de Wurtemberg qui la soutenait et la favorisait, et qu'elle avait fait, devant les seigneurs, des merveilles qui semblaient tenir de l'art magique, elle fut recherchée et assignée publiquement par ledit inquisiteur pour qu'on en fit enquête. On disait qu'elle avait déchiré un linge et l'avait remis soudain dans son premier état à la vue de tous; qu'elle avait brisé une vitre contre un mur et l'avait raccommodée en un instant, et qu'elle avait opéré

maint autre faux prodige. Mais la malheureuse refusa d'obéir aux ordres de l'Église; elle eut, pour n'être point arrêtée, la protection du comte susdit qui la fit sortir secrètement de Cologne, et ainsi elle put échapper aux mains de l'inquisiteur, mais non aux liens de l'excommunication. Ainsi atteinte, elle sortit d'Allemagne et pénétra dans les frontières de France où, pour se soustraire à l'interdit et au glaive de l'Église, elle épousa un chevalier. Puis, un prêtre, ou pour mieux dire un débauché, la séduisit par des paroles d'amour; elle s'enfuit furtivement avec lui, entra dans Metz, où elle habita comme sa concubine, témoignant par là à tous de quel esprit elle était animé » (Extrait du *Formicarium* de Jean Nider. Quicherat, Procès, t. V, p. 324). — Les lieux désignés autorisent à croire qu'il s'agit bien de celle dont a parlé le doyen de Saint-Thibaud.

J'ai dit qu'elle osa venir à Orléans. Voici les traces que l'on trouve d'elle dans les comptes de la ville : « A Pierre Baratin : pour bailler à Fleur-de-Lils, le jeudi IX^e jour du mois d'aoust, pour don à lui fait pour ce qu'il avoit apporté lettres à la ville de par Jehanne la Pucelle; pour ce 48 s. p. — pour bailler à Jehan Dulils, frère de Jehanne la Pucelle, le mardi XXI^e jour d'aoust l'an M CCCC XXXVI, pour don à lui fait la somme de 12 livres tournois pour ce que ledit frère de ladicté Pucelle vint en la chambre de ladicté ville requérir aux procureurs que ils lui voulsissent aidier d'aucun poy d'argent pour s'en retourner par devers sa dicté seur.... — A Regnault Brune, le XXV^e jour dudict mois, pour faire boire ung messenger qui apportoit lectres de Jehanne la Pucelle; pour ce 2 s. 8 d. p. — A Cueur de Lils, le XVIII^e jour d'octobre M CCCC XXXVI, pour ung voyage qu'il a fait pour ladicté ville par devers la Pucelle, laquelle estoit à Arlon en la duchié de Lucembourg, et pour porter les lectres qu'il apporta de ladicté Pucelle à Loiches, par devers le roy qui là estoit... ; pour ce 6 l. p. — Le II^e jour de septembre, pour pain, vin, poires et cerneauls dépensez.... à la venue dudict Cueur-de-Lils, qui apporta lesdictes

lécêtres de Jehanne la Pucelle, et pour faire boire ledict Cœur-de-Lils, lequel disoit avoir grant soif; pour ce 2 s. 4 d. p. » (T. V, p. 326, 327, 329, 331).

On rapporte à son séjour en Poitou ce qui est dit dans la Chronique du connétable Alvaro de Luna : il parle d'ambassadeurs qu'elle envoya, en 1436, à la cour du roi de Castille, afin d'obtenir des vaisseaux qui concourussent, selon le traité d'alliance des deux couronnes, à l'attaque des possessions anglaises (t. V. p. 329, et la note rectificative de M. J. Quicherat sur La Rochelle, désignée à tort par le Chroniqueur).

En 1438, les comptes de Tours portent en dépense les frais d'un message que le bailli de Touraine envoyait au roi à Orléans « touchant le fait de dame Jehanne des Armaises, avec une lettre de ladite dame (27 septembre 1438), *ibid.*, p. 332. — En 1439, on la retrouve à Orléans : « Le 19 juillet, pour dix pintes et choppine de vin présentées à ma dicte dame Jehanne, 14 s. p. » — « Le 30 juillet, pour viande achetée de Perrin Basin pour présenter à madame Jehanne des Armoises, 40 s. p. ; pour 21 pintes de vin à disner et à soupper, présentées à ladicte Jehanne des Armoises, ce jour, 28 s. p. » — « Le 1^{er} aoust, pour dix pintes et choppine de vin à elles présentées à disner quand elle se partit de ceste ville, 14 s. p., etc. », *ibid.* Elle y revint encore le 4 septembre. Son retour est attesté dans les comptes par une nouvelle dépense de 4 s. 4 d. parisis pour « six pintes et une choppine de vin, » *ibid.*

Le service annuel institué par la ville après la mort de la Pucelle et supprimé alors ne fut pas rétabli. Voy. *Procès*, t. V, p. 274. Cf. Lottin, t. I, p. 578, 284 et 286.

La présence de la fausse Jeanne dans l'entourage du maréchal de Rais est signalée par les lettres de rémission données à Jean de Siquenville, qui la remplaça à la tête de sa troupe : « Deux ans a, dit à icellui suppliant qu'il vouloit aler au Mans et qu'il vouloit qu'il prinst la charge et gouvernement des gens de guerre que avoit lors une appelée Jehanne, qui se disoit Pucelle, etc. » T. V, p. 333

(Extrait d'une rémission du Trésor des chartes, an 1441. Le fait remonte donc à 1439),

La fausse Pucelle vint ensuite, ou plutôt fut amenée à Paris: « *Item*, en celui temps (août 1440) en amenèrent les gens d'armes une, laquelle fut à Orléans très-honorablement receue, et quand elle fut près de Paris, la grand erreur recommença de croire fermement que c'estoit la Pucelle; et pour celle cause l'université et le parlement la firent venir à Paris bon gré mal gré; et fut monstrée au peuple au Palais sur la pierre de marbre en la grant court, et là fut preschée, et toute sa vie et tout son estat, et dit qu'elle n'estoit pas pucelle, et qu'elle avoit esté mariée à ung chevalier dont elle avoit eu deux fils; et avec ce disoit qu'elle avoit fait aucune chose, dont il convint qu'elle allast au Saint-Père comme de main mise sur son père ou sa mère, prestre ou clerc violement; et que pour garder son honneur, comme elle disoit, elle avoit frappé sa mère par mésaventure, comme elle cuidoit férir ung autre, et pour ce qu'elle eust bien eschevé (évité) sa mère, se n'eust esté la grand ire où elle estoit, car sa mère la tenoit pour ce qu'elle vouloit battre une sienne commère; et pour celle cause lui convenoit aller à Rome; et pour ce elle y alla vestue comme ung homme, et fut comme souldoyer en la guerre du Saint-Père Eugène; et fist homicide en ladite guerre par deux fois; et quand elle fut à Paris, encore retourna en la guerre et fut en garnison, et puis s'en alla » (Journal du Bourgeois de Paris, t. XL, p. 508 de la collection des *Chroniques* de Buchon).

M. Lecoy de la Marche, dans l'étude que j'ai citée, place après cette scène de Paris la scène de Chinon, où la fausse Jeanne fut confondue par Charles VII. Il est douteux qu'après ce qui venait de se passer à Paris, Jeanne des Armoises, quelle que fût son impudence, ait osé vouloir tromper encore le roi. M. Lecoy de la Marche (*l. l.*, p. 15) a, je pense, mal entendu le texte de Pierre Sala. Les mots : « En outre me compta le dit seigneur que *dix ans après fut ramenée* au roy une aultre Pucelle affectée qui moult ressembloit

à la première, » établissent évidemment un intervalle de dix ans entre l'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon et la présentation de cette fausse Pucelle. La mort de Jeanne, qui a été rapportée dans les lignes précédentes, est une incise de Pierre de Sala dans l'anecdote qu'il emprunte au seigneur de Boisy sur les deux Jeanne. C'est donc bien en 1439, comme je l'ai dit dans le texte, et avant l'*exposition* de la fausse Pucelle sur la table de marbre du Palais, qu'il faut placer sa visite à Chinon.

M. Lecoy de la Marche a retrouvé sa trace à une époque postérieure, dans une lettre de rémission qu'elle obtint du roi René, duc d'Anjou, en février 1457 (1458). Il en résulte qu'après son aventure de Paris elle revint en Anjou, et que, devenue veuve et remariée à un homme de basse condition appelé Jean Douillet, elle avait encouru l'inimitié d'une famille noble (de Saumoussay ou Chausmussay) qui la fit emprisonner à Saumur, puis bannir de la province sans motif plausible. C'est en appelant de cette sentence qu'elle se fit donner par le roi René la grâce de rester, nonobstant ce bannissement, dans la province pendant cinq ans sans être inquiétée (Voy. Lecoy de la Marche, *l. l.*, p. 19).

Quoique Jeanne des Armoises ait figuré à la tête d'une troupe qui, sous un autre capitaine, marcha contre Le Mans, il ne la faut pas confondre avec la *Pucelle du Mans*, jeune fille dont le vrai nom était Jeanne la Féronne. Celle-ci, d'ailleurs, ne porta pas les armes; elle se donnait comme inspirée, abusa l'évêque du Mans par de fausses révélations et finalement démasquée fut condamnée au pilori, en 1460, vingt ans après l'exhibition de la fausse Jeanne à Paris. C'est à elle que s'applique cette virulente diatribe du *Livre des femmes célèbres* de A. Dufaur (104) :

« Ypocrite, ydolâtre, invocatrixe, sorcière, magique, lubrique, dissolue, enchanteresse, le grand miroir de abus, qui, selon son misérable estat, essaya à faire autant de maux que Jehanne la Pucelle avoit fait de biens. Après sa chimérale fecte et mensongière dévotion, de Dieu

et des hommes délaissée, comme vraye archipaillarde, tint lieux publics, de laquelle pour l'honneur des bonnes et vertueuses n'en vueil plus longuement à escrire. » — Il en a bien dit assez. — Voy. t. V, p. 336 ; cf. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 456, et t. III, p. 422, et Lecoy de la Marche, *l. l.*

XXIV

LES ENNEMIS ET LES COMPAGNONS DE LA PUCELLE. (p. 314.)

On peut être curieux de retrouver dans un même tableau ce que devinrent les principaux personnages mêlés à l'histoire de Jeanne d'Arc. Nous avons dit la fin de Pierre Cauchon, devenu évêque de Lisieux, mort subitement pendant qu'on lui faisait la barbe (18 oct. 1442) ; — celle de Bedford, qui mourut à la veille du traité d'Arras, désespéré de ne l'avoir pu empêcher (14 septembre 1435)¹. — Warwick, nommé régent de France après lui, mourut en 1439 sans pouvoir rétablir la fortune des Anglais ; le cardinal de Winchester, qui couronna le jeune Henri VI à Notre-Dame de Paris, était dans le conseil quand Henri fit la trêve de 1444 et épousa Marguerite d'Anjou. Il mourut en 1447, suivant de près son neveu, le duc de Gloucester, qu'on l'accusa sans fondement d'avoir fait périr. — William de la Pole, comte de Suffolk, qui, après avoir joué un rôle considérable dans la guerre, avait eu la part principale au rapprochement de l'Angleterre avec la France et au mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou, devint, aux yeux de l'opinion publique, responsable des revers de sa nation. Élevé par la faveur du roi et de la reine au titre

1. M. l'abbé Cochet, en 1866, a retrouvé ses restes dans la cathédrale de Rouen. Voy. *Revue de la Normandie*, 30 novembre 1867.

de duc de Suffolk, il n'en fut que plus exposé à la haine publique. Mis en accusation comme son aïeul, le ministre de Richard II, il ne trouva pas comme lui son salut dans l'exil. Poursuivi et arrêté en mer, il fut décapité, sans autre forme de procès, par les marins qui l'avaient pris (3 mai 1450). — Talbot, son compagnon au siège d'Orléans, ne survécut pas non plus aux événements qui expulsèrent les Anglais de France. Mais il périt en soldat, tué à la bataille de Castillon (17 juillet 1453), la dernière grande journée de la guerre de Cent ans.

On est tenté de ranger au nombre des ennemis plutôt que des amis de la Pucelle les principaux conseillers de Charles VII, La Trémouille et Regnault de Chartres. La Trémouille, en 1431, s'était fait donner des lettres de rémission : en quoi il se montrait beaucoup moins soucieux de sa réputation que de sa sûreté, car il s'y ayoutait coupable d'une multitude de crimes : meurtres, pillages ou concussions, ne craignant pas de s'en accuser pour s'en faire absoudre¹. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût surpris à Chinon auprès du roi, enlevé et séquestré par un coup de main concerté avec la reine Yolande, Raoul de Gaucourt et le connétable (1433). Il fut relâché, moyennant rançon, mais à la condition de ne plus approcher du roi, et Charles VII ne s'en inquiéta pas davantage. Il garda sa charge, mais il perdit son importance; il mourut en 1446. — Regnault de Chartres, nommé encore administrateur du diocèse d'Agde en 1435 et du diocèse d'Orléans en 1439, reçut cette même année le chapeau de cardinal : il mourut subitement peu de jours avant la signature de la trêve de 1444 dont il était un des négociateurs. — Raoul de Gaucourt, que nous avons quelquefois rencontré parmi les opposants à la Pucelle, avait au moins combattu avec elle, et il était plus soldat que politique. Il vécut assez pour ren-

1. Et avec l'absolution il se faisait accorder de nouvelles grâces. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 298 ; et Du Fresne de Beaucourt, *Charles VII, son caractère*, p. 73.

dre hommage à sa mémoire au procès de réhabilitation. Il ne mourut que dans les premières années du règne de Louis XI.

Parmi ceux que l'on peut vraiment nommer les compagnons de la Pucelle, il y eut des fortunes bien diverses. Le duc d'Alençon, qui avait tenu le premier rang auprès d'elle et le méritait alors par sa valeur et son dévouement à la cause de la France, finit par conspirer sourdement avec l'étranger qu'il avait aidé à chasser du pays. Arrêté et condamné sous Charles VII (1456-1458) à la peine de mort, qui fut commuée en emprisonnement, gracié par Louis XI, et condamné plus tard pour de nouveaux complots (1472-1474), on lui fit encore grâce de la vie, mais il ne sortit de prison en 1476 que pour mourir peu après. — Le bâtard d'Orléans, investi en 1439 par le duc d'Orléans, son frère, du comté de Dunois, eut une gloire plus pure. Il prit part à la Praguerie sous Charles VII et à la guerre du Bien public sous Louis XI, mais il ne pactisa jamais avec l'ennemi de la France. Rétabli par le traité de Conflans dans les dignités dont Louis XI l'avait dépouillé, Il mourut le 26 novembre 1468. — Le comte de Richemont, tenu si longtemps en échec par La Trémouille, finit, on l'a vu, par en avoir raison, fallût-il recourir au guet-apens. Il succéda, dans le duché de Bretagne, à son neveu Pierre, en 1456, et mourut l'année suivante. — Le maréchal de Rais, un autre Breton, eut une fin plus tragique. Après qu'il eut vendu seigneuries et châteaux, et dissipé tout son bien en folies, il se trouva que la prodigalité était le moindre de ses vices. Arrêté sur le cri public, il fut convaincu d'avoir, pendant huit ans, sacrifié une multitude d'enfants à ses cruautés et à ses débauches; condamné à mourir de mort infamante, il fut pendu et brûlé dans un champ voisin de Nantes le 25 octobre 1440. — Le maréchal de Lafayette continua de prendre part à tous les actes importants du règne de Charles VII : paix avec le duc de Bourgogne (Arras, 1435), réforme de l'armée, campagne de Normandie pour en expulser les Anglais (1449). Il mou-

rut en 1452. — Le maréchal de Boussac était mort en 1433; l'amiral Louis de Culan et Ambroise de Loré ne vécurent guère au delà de la trêve de 1444 : le premier mourut en 1445, le deuxième en 1446, après avoir rempli l'emploi de « juge et général réformateur sur les malfaiteurs du royaume. » — Florent d'Illiers, le brave capitaine de Châteaudun, prit glorieusement sa part à la conquête de la Normandie et vécut jusqu'en 1475. — La Hire et Poton de Xaintrailles, les plus brillants de ces capitaines, soutinrent leur réputation jusqu'à la fin. La Hire, qui de Louviers tenait Rouen en échec pendant le procès de la Pucelle, pris, comme nous l'avons dit, en voulant aller chercher du secours au dehors, fut remis en liberté au printemps de 1432, et recommença avec Poton de Xaintrailles la guerre de partisans, battant les Anglais (à Gerberoy, en 1435), portant le ravage jusqu'aux portes d'Arras pendant qu'on y négociait la paix. Pris encore et remis en liberté en 1437, La Hire accompagna Charles VII entrant à Paris, mais il ne vit pas l'entière expulsion des Anglais : après divers autres faits d'armes, il mourut à Montauban en 1442. — Poton de Xaintrailles vécut assez pour faire la campagne de Guyenne en 1450. Après la conquête, il fut fait sénéchal du Bordelais et, en 1454, maréchal de France. Il mourut à Bordeaux en 1461.

XXV

MONUMENTS DE LA PUCELLE. (P. 337.)

La croix érigée sur la place du Vieux-Marché à Rouen, en exécution du jugement, fut remplacée au XVI^e siècle par une fontaine portant l'image de Jeanne. La fontaine et la statue que l'on voit aujourd'hui au milieu de la place sont

de 1756 (J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 235, et Bouquet, *Jeanne d'Arc au château de Rouen*, p. 108 et suiv.).

Sur les monuments de la Pucelle à Orléans, voyez les notes ajoutées aux pièces données par M. Quicherat, t. IV, p. 248 (fragment de Pontus Heuterus); t. V, p. 222-224 (marchés pour la restauration du monument en 1570); p. 367 et 238 (inscriptions de 1571 et de 1771); et les *Observations sur l'ancien monument de la Pucelle*, par Vallet de Viriville, t. XXIV des *Mémoires des Antiquaires de France*. Les deux savants auteurs établissent que c'est sans aucun fondement qu'on a rapporté à Charles VII et à l'époque de la réhabilitation le monument de bronze élevé sur le pont, et qui se composait du Christ en croix, de la Vierge, et des deux figures de Charles VII et de Jeanne d'Arc agenouillées aux deux côtés. L'exécution d'un pareil monument n'eût pas été possible alors, et le costume des personnages rappelle la fin du XV^e siècle. Il fut élevé aux frais des Orléanais et par les contributions empressées des dames et des jeunes filles de la ville, qui y donnèrent leurs bijoux (voy. aussi Lottin, *Recherches nouvelles*, t. I, p. 313).

Ce monument, mutilé par les protestants en 1567, restauré en 1570, fut supprimé, avons-nous dit, en 1792. Dans les pièces qui nous sont restées de cette mesure, les membres de la section de Saint-Victor demandent aux administrateurs composant le Conseil permanent du Loiret la conversion des statues en canons, « seuls monuments qui doivent exister chez une nation libre pour faire trembler les tyrans. » Le Conseil de la commune représente que « le monument de la Pucelle, loin de pouvoir être regardé comme un signe de féodalité insultant à la liberté du peuple français, n'annonce, au contraire, qu'un acte de reconnaissance envers l'Être suprême et un témoignage glorieux de la valeur de nos ancêtres, qui ont délivré la nation française du joug que les Anglais voulaient lui imposer. » Mais l'Administration du département ne trouva point qu'une jeune fille à genoux aux pieds d'un Christ pût

en aucune façon rappeler « les services de l'héroïne. » En conséquence, la conversion des figures en canons fut décidée. Seulement on arrêta que, « pour conserver la mémoire du monument de la Pucelle, un des canons porterait le nom de *Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans,* » (T, V, p. 240-243.) On aurait pu faire de ce bronze un plus mauvais emploi.

La restauration du monument eut lieu en 1804 avec l'approbation toute spéciale du premier consul (t, V, p. 243). — Ce monument, d'une médiocre exécution, élevé sur la place du Martroi, a été remplacé en 1855 par une statue équestre due au talent de M. Foyatier.

XXVI

LA FAMILLE DE JEANNE D'ARC (P. 337.)

Jacques d'Arc, père de la Pucelle, était mort de chagrin à la mort de sa fille, selon Valeran *de Varanis* dans son poëme latin de la Pucelle (t. V, p. 83). Jacquemin d'Arc, l'aîné des frères, qui était resté dans la maison paternelle, et qui fut anobli comme les autres, était mort avant la réhabilitation. Isabelle Romée, mère de Jeanne, vint en 1440, peu après l'apparition de la fausse Jeanne, habiter Orléans, où une pension de 48 sous parisis, ou 60 s. t. par mois (environ 24 fr., valeur intrinsèque), lui fut régulièrement servie par la ville jusqu'à sa mort (28 novembre 1438). La ville voulut que le mois échu en décembre fût payé à son fils Pierre du Lis « pour faire du bien pour l'âme d'elle, et accomplir son testament. » (*Ibid.*, p. 276, et t. II, p. 74, note; cf. Lottin, *Recherches sur Orléans*, t. I, p. 187, 312 et 313.) Pierre et Jean du Lis, frères de Jeanne, reçurent, indépendamment des titres de noblesse que l'on a vus, des pensions qui se continuèrent sous le règne de

Louis XI, et se transmirent, celle de Pierre au moins, à Jean, son fils. Pierre reçut, du due d'Orléans, l'Ile-aux-Bœufs, en face de Chécy. Jean fut bailli de Vermandois et capitaine de Chartres, puis capitaine de Vaucouleurs, charge qu'il laissa pour une pension. (Voy. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 151, 213, 279 et 280.) Sur la descendance de cette famille, voyez Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne Darc*, p. 10-13. Les deux branches s'éteignirent par les mâles au XVIII^e siècle. Le privilège exceptionnel d'anoblissement par les femmes fut supprimé en 1614. (*Procès*, t. V, p. 233.)

XXVII

LES VIGILES DE CHARLES VII. (p. 352.)

Martial d'Auvergne, dans le poëme de ce nom (*Procès*, t. V, p. 76), dit du procès de condamnation :

Lui firent ung tel quel procès
Dont les juges estoient partie.

Ainsi velà le jugement
Et la sentence bien cruelle
Qui fut donnée trop asprement
Contre icelle povre pucelle.

Si firent mal ou autrement,
Il s'en faut à Dieu rapporter,
Qui de telz cas peut seulement
Lassus congnoistre et discuter.

Puis il raconte les prédictions de Jeanne sur l'expulsion des Anglais et le rétablissement du roi ; la demande en réhabilitation faite par sa mère et ses frères, accueillie

par le roi et soumise par le Pape à un nouveau jugement ; les enquêtes, la sentence (p. 76-78) :

Ledit procès est enchesné
En la librairie Notre-Dame
De Paris, et fut là donné
Par l'Evesque, dont Dieu ait l'âme.

Quelques traits s'élèvent pourtant dans son récit au-dessus du ton de la complainte et de la chronique (*ibid.*, p. 67) :

Ne fut-ce pas mout grant merveille
D'avoir réveillé tant de gens
Au bruit d'une simple pucelle
Et bergière nourrie es champs?

Las! en peu d'heures Dieu labeure
N'au besoing jamais ne default ;
La chose qu'il veut faire est seure
Et sait bien toujours qu'il nous fault.

XXVIII

PUBLICATIONS SUR JEANNE D'ARC. (P. 357.)

Nous ne parlerons pas des œuvres que Jeanne a inspirées à la poésie. Nous avons rangé le *Mystère du siège d'Orléans* parmi les témoignages contemporains à consulter : c'est l'histoire librement interprétée, mais où l'on sent quelque chose du mouvement que Jeanne avait imprimé autour d'elle. *L'Histoire tragique de la Pucelle d'Orléans*, par le P. Fronton du Duc, représentée à Pont-à-Mousson, le 7 septembre 1580, devant Charles III, duc de Lorraine¹, n'a plus ce caractère; et pour ce qui a suivi, en

1. Publié en 1581 par J. Barnet, in-8°, XXXVII et 106 pages. Pont-à-Mousson. — Sur les poèmes relatifs à Jeanne d'Arc, voy. un chapitre de M. H. Tivier, dans son *Étude sur le mystère du siège d'Orléans*, p. 122-187.

France ou à l'étranger, l'étude peut en être curieuse au point de vue des idées et des sentiments qu'a suscités le nom de la Pucelle, mais elle ne donne rien pour son histoire. Nous nous en tenons aux travaux historiques et nous nous bornerons à compléter les citations éparses dans les notes de cet ouvrage par quelques indications sommaires :

Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. II, et *Lettres*, livre XXI, ép. 4, à M. du Lys, sur la généalogie de sa maison (t. II, p. 643). — *Histoire et discours du siège qui fut mis devant la ville d'Orléans par les Anglais*, in-4°, 1576. — *De l'extraction et parenté de la Pucelle d'Orléans*, etc., 1610; *Joannæ Darc heroinæ nobilissimæ historia*, par Jean Hordal, 1612 ; — *Traité sommaire, tant du nom et des armes, que de la naissance et parenté de la Pucelle et de ses frères*, 1612 et 1628. — *Inscriptions pour les statues du roi Charles VII et de la Pucelle d'Orléans, qui sont sur le Pont de ladite ville*, 1613 (par Charles du Lys). Voy. M. J. Quicherat, *l. l.* — Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'État*, 3 vol. in-12, 1753-1754. — Les publications et les notices de MM. Petitot, Buchon, Michaud et Poujoulat, dans leurs collections de Mémoires. — Avec M. J. Quicherat, il faut citer, parmi ceux qui ont jeté le plus de lumière sur cette époque, son collègue à l'École des chartes, le regretté Vallet de Viriville, à qui pourtant nous pardonnons difficilement d'avoir le premier défiguré le nom de la Pucelle sous la forme de Darc. Citons, en ce qui touche Jeanne d'Arc : *un Épisode de la vie de Jeanne Darc*, Bibl. de l'École des chartes, 1842, t. IV, p. 486; *Texte restitué de deux diplômes relatifs à la Pucelle*, *ibid.*, troisième série, t. V, p. 271 ; *Jeanne Darc d'après les dernières recherches*, Revue de Paris, 1854, t. XXII, p. 161 ; *Privilèges de Domremy-la-Pucelle*, Bull. de la Société de l'hist. de France, 1854, p. 104. *Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne Darc*, 1854. *Recherches iconographiques sur Jeanne Darc*, 1855. *Observations sur l'ancien monument érigé à*

Orléans en l'honneur de la Pucelle, extrait du t. XXIV de la Société des Antiquaires de France (1858). Les *Anneaux de Jeanne Darc*, extrait du t. XXX du même recueil (1867), et divers articles dans l'*Athenæum français* (1854), dans la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Didot. — Parmi les morceaux de critique dont il est utile de comparer les jugements, nommons ceux de MM. Daunou, dans le *Journal des Savants* (1817); Louandre et de Carné, dans la *Revue des Deux Mondes* (1846 et 1856); Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel* (Causeries du lundi, t. II). — Parmi les panégyriques, ceux de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans; de Mgr Pie, évêque de Poitiers; de Mgr Freppel, évêque d'Angers; du R. P. Perraud, depuis évêque d'Aulun; de l'éloquent et regrettable abbé Perreyve.

Parmi les histoires de Jeanne d'Arc, celles de MM. Ber-ryat Saint-Prix (1 vol. in-8°, 1817); Lebrun des Charmettes (4 vol. in-8°, 1817), l'étude la plus laborieuse et la plus exacte qu'on ait faite sur Jeanne d'Arc avant la publication de M. Quicherat; ses défauts sont peut-être en partie de son temps; Gœrres (traduit en 1835 par Léon Borré); Abel Desjardins (1 vol. in-12, 1854), histoire où respire la foi en Jeanne d'Arc, et la plus vive admiration pour sa personne; Lafontaine (1854, in-12); Renzi (1857, in-8°), et principalement les récits que MM. de Barante, Michelet et Henri Martin, ont tirés de leurs histoires générales. Cite-rons-nous aussi la *Jeanne d'Arc* d'Alexandre Dumas? On y trouve une préface de Ch. Nodier, où se lisent ces paroles ! « Que si l'on demande maintenant à l'auteur de cette chronique quelle est son opinion particulière sur Jeanne d'Arc, il se contentera de répondre dans toute la simplicité de son cœur : « J'y crois. » Ce n'est pas là, je le répète, une explication suffisante pour tout le monde, mais je doute que les hommes les plus éclairés de ce siècle éclairé par excellence en trouvent une autre à l'histoire de Jeanne d'Arc (p. XI-XII). » Il est à regretter qu'une profession de foi si explicite se rattache à une œuvre qui tient plus du roman que de l'histoire et où l'histoire est

peut-être moins respectée que dans un grand nombre de romans.

A cette nomenclature on peut ajouter, depuis la première édition du présent livre, l'*Histoire de Charles VII*, de Vallet de Viriville, et, entre autres histoires particulières, celle de M. Villiaumé, *Histoire de Jeanne d'Arc et réfutation des diverses erreurs publiées jusqu'à ce jour*. Ce livre, c'est une justice à lui rendre, est beaucoup plus conforme aux opinions généralement établies que son titre ne le ferait croire. Il est un point pourtant où il s'éloigne de tous les historiens modernes de la Pucelle : c'est dans la manière de traiter le savant à qui l'on doit l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*. Pour lui, c'est « le détracteur de la Pucelle, l'apologiste de Pierre Cauchon. » — *Johanna d'Arc, die Jungfrau von Orléans, ihre Tugend, ihre Thaten und ihre Leyden*, von G. Friedrich Eysell. Regensburg, 1864, 1 vol in-8°. — *Jeanne d'Arc au château de Rouen*, par M. F. Bouquet (1866). On y trouvera une liste très-complète des écrits divers publiés en Normandie, où il est parlé de Jeanne d'Arc ou du château de Rouen. — *Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siège de 1428*, par M. Jules Loiseleur, 1868. — *Première Expédition de Jeanne d'Arc, le ravitaillement d'Orléans*, par M. Boucher de Molandon (1874).

XXIX

RÉSERVES DE JEANNE D'ARC SUR LE FAIT DE SES APPARITIONS.

(P. 361.)

C'est un droit qui est proclamé hautement dans le procès de réhabilitation. — M. H. Martin dit à propos de ce qu'en soutient l'avocat dans son plaidoyer : « Il sembla

un instant vouloir sortir du cercle de convention où l'on étouffait cette grande chose; » et il ajoute: « L'avocat, comme effrayé de sa hardiesse, n'alla pas plus loin et entra sur le terrain convenu. » (*Jeanne d'Arc*, p. 304.) Cette mise en scène et ce prétendu cercle de convention tiennent uniquement au système de l'auteur. L'avocat n'alla pas plus loin parce qu'il avait suffisamment dit ce qu'il avait à dire. Mais les demandeurs sont si peu effrayés de cette hardiesse, qu'ils la reproduisent toutes les fois qu'ils parlent ou qu'ils posent des conclusions : discours de P. Mau-gier au début de l'instance (t. II, p. 104); propositions en forme d'articles : art. 77 et 78 : « Primo quoniam et id facere (*soumettre ses révélations à l'Église*) non esse adstrictam præsumendum est verisimiliter conjectura et judicio.... Et stante dubio an hujusmodi inspirationes et revelationes ex bono vel malo spiritu procederent, cum id foret omnino occultum et soli Deo notum, de his Ecclesia nihil judicare valuit (in can. « Erubescant », dist. XXXII, et in cap. « Sicut tuis », et in cap. « Tua nos » *De simonia*, cum Summa). Imo et Ecclesiæ judicium id soli Deo reservat, et propriæ relinquit conscientiæ (in cap. « Inquisitioni » *De sententia excommunicationis*).... In his enim secretis, quilibet potest sequi opinionem propriam.... Itaque ad propositum nostrum credere inspirationem hujusmodi non est de articulis fidei; item nec Ecclesia tenet aut docet quod sit malo spiritu ; imo hujusmodi arcanum relinquit judicio Dei. Igitur Johanna, etc. » (t. II, p. 249-251). On y revient dans les motifs de droit présentés à la fin du procès : « Istæ enim occultæ apparitiones et inspirationes, an a Deo procedant veine, soli Deo pertinent et notæ sunt, qui secreta et occulta solus judicat (in can. « Erubescant », XXXII dist., in can. « Christiana », caus. XXX, quæst. 5); nec spectant judicio Ecclesiæ (in cap. « Tua nos » *De simonia*) (t. III, p. 284); et le promoteur conclut dans le même sens (t. III, p. 271). Nous ne parlons pas des traités joints à la cause, qui sont tous d'accord en ce point : mais nous dirons que cela paraît être la doctrine

du *Malleus maleficarum*, cité plusieurs fois par M. Quiherat comme résumant les maximes de l'Inquisition : car on y lit : « *Ecclesia non potest judicare nisi de iis quæ patent : occultorum enim cognitor est Deus et judex* » (pars III, quæst. I, p. 328, 329; éd. 1620); et encore : « *Quia asserens contra determinationem Ecclesiæ non simpliciter, sed in his dumtaxat quæ pertinent ad fidem et salutem, est hereticus.* » (*Ibid.*, p. 322.) — Ajoutons que c'est toujours au fond la doctrine des théologiens : « *Certum est Ecclesiam infallibilitatis privilegio non gaudere circa facta historiæ aut mere personalia, quia tale privilegium ipsi necessarium non est ad depositum fidei custodiendum* » (Bouvier, *Tract, de Vera Eccl.*, cap III, art. 3, t. I, p. 261, 262; éd. 1834).

La déclaration de Jeanne : « *Que ses faits et ses dits soient envoyés à Rome devers notre saint père le Pape auquel et à Dieu premier elle se rapporte* » (Prédication de saint Ouen ; t. I, p. 445), n'est pas citée par M. Henri Martin dans l'endroit où il discute la question de la soumission de Jeanne à l'Église (*Hist. de France*, t. VI, p. 272-274, note); il se borne à la donner en son lieu (*ibid.*, p. 285), sans en relever la valeur. Cette parole donne cependant une singulière autorité aux témoignages de la réhabilitation qui accusent les réticences, disons mieux, les suppressions commandées du procès-verbal dans les déclarations de Jeanne en cette matière. (Voy. ci-dessus, p. 138 et suiv.) *Dieu premier*, ce n'est pas une clause dont on ait le droit d'être jaloux pour le Pape. La déclaration de Jeanne, même avec ces mots où elle témoigne qu'elle persiste dans sa foi, tout en invoquant un autre juge, est un appel au Pape. Il ne faut pas lui en contester le bénéfice parce que la pauvre fille, seule et ignorante, ne l'a pas fait par procureur.

XXX

RÉVÉLATIONS DE JEANNE D'ARC. (P. 373).

Nous renvoyons pour ces révélations à l'histoire. Lebrun des Charmettes, t. III, p. 422, et Gœrres, ch. XXX, ont particulièrement signalé comme une preuve de la réalité extérieure, ou, si l'on veut, objective de ses voix, cette prédiction touchant sa délivrance qu'elle fît connaître à ses juges : prédiction qui s'appliquait à sa mort, dans le sens de ses voix, et qu'elle entendait, elle, de sa sortie de prison. A propos de sa délivrance, de quelque façon qu'on l'entende, M. Henri Martin a signalé, comme ne s'étant pas accomplie, cette parole : qu'il fallait qu'elle vît auparavant le roi des Anglais, t. I, p. 163. Jeanne, quand elle eut cette révélation, était aux mains des Bourguignons, craignant de tomber entre celle des Anglais. Il est difficile de voir dans cette parole autre chose que l'annonce qu'elle leur serait livrée. Rien n'empêche d'ailleurs de la prendre à la lettre. Jeanne fut à Rouen depuis le mois de décembre 1430 jusqu'à sa mort (30 mai 1431), et le roi d'Angleterre y était arrivé le 29 juillet 1430 (P. Cochon, *Chron. norm.*, ch. LVI), pour n'en repartir que vers la fin de l'année suivante (1431). C'est même parce qu'il était à Rouen avec ses principaux conseillers qu'on y mena Jeanne, et non point à Paris, à ce que croit Manchon (t. III, p. 136, 137). Il eut donc tout loisir de voir Jeanne d'Arc ; et il n'est pas supposable qu'on n'ait point procuré cette distraction à l'enfant royal pendant ce long séjour.

M. le D^r Brière de Boismont, après avoir réfuté M. Lélut, qui voit dans toute vision un signe irrécusable de folie, a cru rendre plus de justice à Jeanne d'Arc en distinguant deux sortes d'hallucinations, l'hallucination pathologique

et l'hallucination physiologique, et en la rangeant parmi les hallucinés de cette seconde classe. Il admet ses visions et ses voix comme faits physiologiques, n'ayant d'ailleurs d'autre réalité que l'impression qu'en éprouvaient chez elle les sens de l'ouïe et de la vue : et c'est le propre de l'hallucination. Il admet même ses prédictions, qu'il rapporte « à une sorte d'impressionnabilité sensitive, à un rayonnement de la force nerveuse, dont les lois, ajoute-t-il, ne sont pas encore connues. » On avouera que jusque-là l'explication n'éclaircira rien : et les faits divers que l'auteur cite à l'appui, s'ils étaient dûment constatés, ne seraient guère de nature à détruire la croyance au merveilleux. Voyez sa brochure *de l'Hallucination historique*. Baillièrre, 1861. On trouvera, dans son exposé des faits (p. 15-24), des pages entières, sans guillemets ni aucune marque d'emprunt, littéralement conformes à celles qu'on aura lues dans le présent ouvrage. Je tiens à dire qu'on les trouvera aussi dans la 1^{re} édition de mon histoire, de peur qu'on ne m'accuse de les avoir prises à M. Brière de Boismont.

XXXI

NOTE SOMMAIRE SUR LES CHRONIQUEURS DU QUINZIEME SIÈCLE
CITÉS DANS L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC.

ABRÉVIATEUR DU PROCÈS, ouvrage écrit vers 1500, par ordre de Louis XII : c'est une histoire de Jeanne d'Arc, suivie de l'abrégé des deux procès, principalement du premier.

ANONYME DE LA ROCHELLE. C'est un extrait fait au XVI^e siècle de l'un des registres depuis longtemps détruits de l'Hôtel de ville de la Rochelle. Ce qui concerne Jeanne d'Arc

est un récit en quelques pages, rédigé, selon M. J. Quicherat qui l'a publié dans la *Revue historique* (2^e année, juillet-août 1877, t. IV, p. 336-344), par le greffier de l'Hôtel de ville de la Rochelle en exercice pendant les deux années de la carrière de Jeanne d'Arc. Il s'étend de l'arrivée de Jeanne à Chinon jusqu'à sa mort. Mais la teneur du récit ne dépasse point le siège de Paris, et tout porte à croire, que c'est alors, qu'il fut écrit. La captivité et la mort de la Pucelle qui tiennent cinq ou six lignes auront fait l'objet d'une addition postérieure. C'est donc un récit contemporain, mais non d'un témoin oculaire; le 1^{er} en date peut-être, mais non de la 1^{re} autorité. Il renferme pourtant quelques traits nouveaux que M. J. Quicherat a signalés et qui doivent être précieusement recueillis.

BASIN (Thomas), né à Caudebec, attaché au parti anglais jusqu'à la conquête de la Normandie en 1449, et depuis 1447 évêque de Lisieux. Ayant dû quitter la France par suite de ses démêlés avec Louis XI, il finit par s'arrêter à Trèves (1471), où il composa une histoire latine de son temps qui a été souvent citée sous le nom d'Amelgard. M. J. Quicherat a édité ses œuvres historiques dans la collection de la Société de l'Histoire de France.

BERRI (Jacques le Bouvier, dit), héraut d'armes. Sa chronique, fut, jusqu'à Godefroy, attribuée à Alain Chartier : elle commence à l'an 1402 et va jusqu'en 1455; dans quelques manuscrits, jusqu'en 1458 et même jusqu'à la mort de Charles VII. Il avait seize ans en 1402. Il a vu en partie ce qu'il raconte. Il fait principalement autorité pour les événements accomplis entre le sacre et le siège de Compiègne où Jeanne fut prise ; et ses erreurs sont de celles qu'un contemporain peut commettre et que les pièces officielles font redresser facilement.

BOURGEOIS DE PARIS (le). C'est un clerc de l'université,

comme il le dit de lui-même : c'est Denis Godefroy qui a cru voir dans son journal l'œuvre d'un bourgeois et l'a publié sous ce nom. Partisan des Cabochiens, il fait peu de cas des Anglais, mais déteste surtout les Armagnacs. Son témoignage est le plus haineux qui nous soit resté sur la Pucelle; mais c'est le plus précieux sur l'état de Paris en son temps.

CAGNY (Perceval de), fut attaché, comme il le dit lui-même, quarante-six ans à la maison d'Alençon. A ce titre il pourrait être suspect de peu de faveur pour la cour de France; mais il écrit en 1436, quatre ans avant la Praguerie. Les défections et les châtimens du duc d'Alençon n'ont donc exercé aucune influence sur son récit, et il a pu nous donner les renseignements les plus exacts sur la Pucelle, car c'est du capitaine qui a été le plus fidèle compagnon de Jeanne, qu'il les a recueillis : toute la période qui comprend la campagne sur la Loire, le sacre et le siège de Paris, est celle qu'il a dû le mieux connaître et où l'on peut le plus sûrement le suivre.

CHARTIER (Jean), chantre de Saint-Denis, remplissait en 1449 les fonctions de chroniqueur des rois de France, rétablies pour lui dans l'abbaye de Saint-Denis par Charles VII : récit fort circonstancié sur Jeanne d'Arc, probablement antérieur à la réhabilitation.

CHASTELLAIN (Georges) (1404-1474), historiographe de Philippe le Bon; il n'est resté que le commencement et la fin (200 chapitres environ) de sa volumineuse histoire.

CHRONIQUE DE LA FÊTE DU 8 MAI. C'est, au jugement de M. J. Quicherat, le récit d'un vieillard qui parle des choses dont il a été témoin dans sa jeunesse

CHRONIQUE DE FRANCE (Ms. 26 de la Bibliothèque de Lille). L'auteur, qui n'est point nommé, est toute dévoué au parti Bourguignon. Son récit commence aux dernières années du treizième siècle et va jusqu'en 1464.

CHRONIQUE DE LORRAINE (sous Charles VIII), récit légendaire.

CHRONIQUE DES PAYS-BAS, DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET DE Tournai, publiée par M. Smet dans la Collection des chroniques belges (t. III). L'auteur est inconnu et paraît être de la ville de Tournai, dont il parle avec une préférence marquée. Son récit commence en 1294 et s'étend jusqu'en 1458. A la fin est jointe, entre autres pièces, une épitaphe en vers de Louis XI.

CHRONIQUE DE LA PUCELLE. M. J. Quicherat la croit postérieure à Jean Chartier et au Journal du siège, par conséquent à 1467, à cause des parties communes dont il la suppose l'emprunteuse. Vallet de Viriville, qui en a publié une nouvelle édition, l'attribue à Guill. Cousinot, neveu du chancelier du duc d'Orléans, présent à Orléans pendant le siège. On peut admettre plusieurs des raisons qu'il donne pour établir l'origine et faire ressortir la valeur de cette histoire, mais il y a, entre plusieurs de ses parties et les dépositions de Dunois, de L. de Contes, etc., de telles ressemblances, qu'il est difficile de les rapporter au hasard; et on ne peut guère supposer que Dunois et les autres aient été, avant de déposer devant les juges de la réhabilitation, rafraîchir leurs souvenirs par la lecture de la Chronique de la Pucelle. Pour ces parties au moins, la Chronique paraît donc postérieure au procès de révision.

COCHON (Pierre), né dans le dernier tiers du quatorzième siècle, était à Rouen au temps du procès de Jeanne. Vallet de Viriville a publié, sous le titre de Chronique normande, une partie de sa chronique. P. Cochon est ennemi des Armagnacs, mais peu ami des Anglais.

DUMFERLING (le religieux de), Écossais, a suivi Jeanne d'Arc et assisté à ses derniers moments, mais sa chronique est mutilée au moment où commence l'histoire de la Pucelle; il n'en reste qu'un court fragment.

EBERHARD DE WINDECKEN, trésorier de l'empereur Sigismond, a écrit l'histoire du règne de ce prince. Il a puisé ce qu'il dit de Jeanne d'Arc dans les relations officielles envoyées de France à l'empereur. Ce fragment a été donné par M. G. Gørres, *Die Jungfrau von Orleans*, chap. XXVIII, et appendice.

FAUQUEMBERGUE (Clément de), greffier du parlement de Paris, a écrit des notes fort curieuses pour l'histoire du temps sur le registre qu'il était chargé de tenir.

GRUEL (Guillaume), écuyer du connétable de Richemont. Il écrivit son histoire ou plutôt son apologie, après sa mort, en 1458.

JOURNAL DU SIÈGE D'ORLÉANS, imprimé aux frais de la ville d'Orléans en 1576. M. J. Quicherat le croit rédigé en 1467, à cause de ses emprunts à Chartier et à Berri, mais les détails du siège doivent être pris de registres du temps.

LEFEBVRE DE SAINT-REMI, conseiller du duc de Bourgogne et roi d'armes de la Toison d'or, écrivit ses *Mémoires* en 1460, à l'âge de soixante-sept ans.

MIROIR DES FEMMES VERTUEUSES. On y trouve une petite histoire de Jeanne d'Arc, fort populaire au temps de Louis XII ; la légende y tient une grande place.

MONSTRELET (Enguerrand de), célèbre chroniqueur bourguignon, attaché à la maison de Luxembourg; mourut en 1453. On connaît sa partialité contre Jeanne d'Arc.

MYSTÈRE DU SIÈGE D'ORLÉANS, écrit par un Orléanais et probablement représenté pour la 2^e partie (depuis le commencement du siège : ce qui était à l'origine tout le mystère) en 1435 et en 1439. Ce mystère paraît être emprunté à la même source que le Journal du siège : au milieu des fictions propres à ce genre d'écrit, il renferme des traits intéressants pour l'histoire. Voyez la préface de

M. Guessard, qui l'a publié avec M. de Certain. Voyez aussi une thèse de M. H. Tivier, qui l'attribue un peu témérairement à Jacques Millet, auteur d'un mystère intitulé : *Histoire de la destruction de Troye la Grant*, attribution qui n'a d'autre fondement que des rapports d'analogie dans la composition des deux mystères. Il reconnaît que l'œuvre est antérieure à la condamnation du duc d'Alençon, en 1458, pour des raisons analogues à celles de M. Guessard, qui la croit antérieure à la condamnation du maréchal de Rais en 1440. M. Tivier la ferait volontiers contemporaine du procès de réhabilitation en 1456 (*Étude sur le Mystère du siège d'Orléans*, Paris, 1868).

PHILIPPE DE BERGAME, né en 1433, publia en 1497 un livre *De claris electisque mulieribus*, où la légende domine l'histoire.

PIE II (Æneas-Sylvius-Piccolomini), pape, écrivit des Mémoires qui retracent l'histoire générale du quinzième siècle jusqu'en 1463. Il parle de Jeanne en son VI^e livre.

ROGIER (Jean), mort en 1637, a composé un Recueil des chartes, titres, etc., de l'hôtel de ville de Reims, et une Histoire des habitants de Reims, depuis 1160 environ, d'après les lettres et pièces officielles qu'il avait recueillies.

SAINT-THIBAUT DE METZ (le doyen de), Chronique de Metz de 1337 à 1445, et liste chronologique des rois de France jusqu'à Charles VII, portant la date du 24 janvier 1460 (1461).

SALA (Pierre), au service de la maison royale, de Louis XI à François I^{er} : congédié comme trop vieux par François I^{er} à son avènement, il se retira à Lyon, où il écrivit ses *Hardiesses des grands rois et empereurs*.

THOMASSIN (Matthieu), né à Lyon en 1391; procureur général fiscal en Dauphiné sous Charles VII, puis président

des comptes à Grenoble, fut chargé en 1456 par le dauphin Louis (Louis XI) de composer un livre sur l'histoire et les droits de la couronne delphinale. C'est le *Registre delphinal*.

WAVRIN DE FORESTEL (Jean de), combattait déjà à Azincourt, et suivit J. Falstolf à la bataille de Patay. Il fonda ses propres récits dans une compilation de Froissart, Monstrelet, etc., qu'il appela *Chroniques d'Angleterre*. Il écrivit de 1455 à 1460.

Ces indications sont pour la plus grande partie empruntées aux notices de M. J. Quicherat. Nous y renvoyons pour les détails supplémentaires, comme pour les auteurs que nous avons eu moins souvent l'occasion de citer.

XXXII

NOTE SOMMAIRE SUR LES TÉMOINS ENTENDUS AU PROCÈS DE RÉHABILITATION ET CITÉS DANS L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC.

ALENÇON (Jean, duc d'), 47 ans en 1456. Nous avons dit, en le mettant au premier rang parmi les compagnons de la Pucelle, combien la fin de son histoire répondit mal au commencement.

ARNOLIN (Henri), de Gondrecourt-le-Château, prêtre, a vu Jeanne à Domremy.

AULON (Jean d'), chevalier, maître d'hôtel de la Pucelle, plus tard conseiller du roi et sénéchal de Beaucaire.

BAILLY (Nicolas), notaire royal à Andelot; chargé par Pierre Cochon de prendre à Domremy des renseignements sur Jeanne.

BARBIN (Jean), avocat du roi au Parlement; a vu Jeanne à Poitiers.

BEAUCROIX (Simon), écuyer; était à Chinon à l'arrivée de Jeanne.

BEAUPÈRE (Jean), maître en théologie, l'un des premiers suppôts de l'Université de Paris, recteur en 1413; l'un des principaux auxiliaires de P. Cauchon dans le procès. Il assista au concile de Bâle comme député de Normandie. Il était, en 1449, chanoine à Rouen.

BORDES (André), chanoine d'Orléans.

BOUCHER (Pierre), prêtre; a vu Jeanne à Rouen.

CAVAL (Nicolas), chanoine de Rouen, un des assesseurs; n'assista pas à la condamnation.

CHAMBRE (Guillaume de la), maître ès arts et en médecine, âgé de 48 ans en 1456; un des assesseurs.

CHAMPEAUX (Jean), d'Orléans; y était pendant le siège.

CHARLES (Simon), maître des requêtes en 1429, et depuis président de la chambre des comptes; a vu Jeanne à Chinon.

COLIN (Jean), curé de Domremy; a entendu Jeanne en confession.

COLIN, fils de Colin de Greux, laboureur; 50 ans en 1456.

COLLES (Guillaume), dit Boisguillaume, curé de Notre-Dame-la-Ronde de Rouen, greffier de l'officialité de Rouen, l'un des greffiers du procès.

COMPAING (Pierre), chanoine d'Orléans; y a vu Jeanne.

CONTES (Louis de), page de la Pucelle; 42 ans en 1456.

COURCELLES (Thomas de), natif de Picardie; âgé de 30 ans à l'époque du procès, et déjà recteur émérite. Il défendit la pragmatique sanction au concile de Bâle, s'attira par

là les bonnes grâces de Charles VII, dont il prononça l'oraison funèbre. Il mourut, en 1469, doyen du chapitre de Notre-Dame de Paris.

CUSQUEL (Pierre), bourgeois de Rouen.

DARON (Pierre), lieutenant du bailli de Rouen.

DÉSERT (Guillaume du), chanoine de Rouen ; un des assesseurs.

DRAPIER (Perrin le), de Domremy.

DUNOIS (Jean, comte de), le Bâtard d'Orléans ; 54 ans en 1456. Nous en avons parlé plus haut, en même temps que de Jean, duc d'Alençon.

DUVAL (Guillaume), dominicain, assiste au procès ; 45 ans en 1452.

ESBAHY (Jacques l'), bourgeois d'Orléans ; y a vu Jeanne.

ESTELLIN (Béatrix, veuve d'), de Domremy, une des marraines de Jeanne.

FABRI OU LEFEBVRE (Jean), religieux augustin, plus tard évêque de Démétriade, un des assesseurs.

FARCIAULX (Robert de), chanoine d'Orléans.

FAVE (Jean), maître ès arts, était à Rouen pendant le procès.

FAY (Geoffroy du), écuyer ; 50 ans en 1456 ; a vu Jeanne avant sa mission.

FUMEUX (Jean le), curé de Vaucouleurs ; 38 ans en 1456. Il a vu Jeanne, étant encore enfant lui-même, à Vaucouleurs.

GARIVEL (François), conseiller ; 40 ans en 1456 ; a vu Jeanne à Poitiers.

GAUCOURT (Raoul de), grand maître de l'hôtel du roi; 85 ans en 1456. Nous en avons parlé plus haut.

GÉRARDIN d'Épinal, habitant de Domremy.

GROUCHET (Richard de), chanoine et maître ès arts ; un des assesseurs.

GUESDON (Laurent), bourgeois de Rouen.

GUILLEMETTE (Gérard), de Greux, laboureur; 40 ans en 1456.

HAUVIETTE, femme de Gérard de Sionne ; 45 ans en 1456 ; amie de Jeanne.

HAVET (Charlotte, femme de Guillaume); 36 ans en 1456; fille de l'hôtesse de Jeanne à Orléans.

HENRI LE ROYER OU le Charron, de Vaucouleurs.

HENRI LE ROYER (Catherine, femme de), a reçu Jeanne à Vaucouleurs.

HOUPEVILLE (Nicolas), bachelier en théologie; se distingua par son refus d'assister au jugement.

HURÉ (Regnaulde, veuve), d'Orléans, où elle a vu Jeanne.

ISABELLE, femme de Gérardin d'Épinal : habitant Domremy.

ISAMBARD DE LA PIERRE, religieux dominicain, acolyte du vice-inquisiteur Jean Lemaître, et assesseur; un de ceux qui montrèrent le plus de compassion pour la Pucelle.

JACOB, curé de Moncel; 35 ans en 1456; a vu Jeanne, enfant lui-même, à Domremy.

JACQUARD (Jean), fils de Jean Guillemette, de Greux; 47 ans en 1456.

LACLOPPE (Bertrand), de Domremy; 90 ans en 1456.

LADVENU (Martin), dominicain; a confessé Jeanne avant sa mort et l'a accompagnée jusque sur le bûcher.

LAXART (Durand), de Burey-le-Petit, oncle de Jeanne.

LEBUIN (Michel), de Domremy, laboureur; 44 ans en 1456.

LEMAIRE (Jean), curé de Saint-Vincent de Rouen; 45 ans en 1456.

LEMAÎTRE (Husson), chaudronnier, de Rouen.

LENOZOLIIS (Jean de), religieux célestin, attaché à maître Guillaume Érart au temps du procès.

LEPARMENTIER (Mauger), appariteur de la cour archiepiscopale de Rouen.

LUILIER (Jean), bourgeois d'Orléans; y a vu Jeanne.

MACY (Haimond de), chevalier; a vu Jeanne à Beaurevoir et à Rouen.

MANCHON (Guillaume), curé de Saint-Nicolas-le-Painteur de Rouen; greffier de l'officialité de Rouen, principal greffier du procès.

MARCEL (Jean), bourgeois de Paris; a vu Jeanne au cimetière de Saint-Ouen.

MARGUERIE (André), archidiacre du Petit-Caux, conseiller du roi d'Angleterre; a pris part à tous les actes du procès.

MARIE (Thomas), prieur de Saint-Michel de Rouen; était à Rouen pendant le procès.

MARTIGNY (Louis de), écuyer (enquête de Vaucouleurs).

MASSIEU (Jean), prêtre, doyen rural de Rouen, huissier au procès de condamnation.

MENGETTE, femme de Jean Joyard, de Domremy; 46 ans en 1456; amie de Jeanne.

METZ (Jean de Novelonpont ou Nouillonpont, dit de), écuyer, le premier qui se prononça pour Jeanne : 57 ans en 1456.

MIGET ou MIGIET, prieur du couvent de Longueville-Giffard, dans le pays de Caux; un des assesseurs.

MILET (Pierre), clerc ou greffier des élus de Paris.

MILET (Collette, femme de Pierre), était à Orléans au temps du siège.

MOEN (Jean dit), charron, de Domremy.

MONNET (Jean), chanoine de Paris, secrétaire de Jean Beaupère; 50 ans en 1456.

MOREAU (Jean), bourgeois de Rouen.

MOREL (Jean), de Greux, laboureur.

MUSNIER (Simonin), de Domremy, laboureur; 44 ans en 1456.

NOYON (Jean de Mailly, évêque de); 70 ans en 1456; assista aux scènes de Saint-Ouen et du Vieux-Marché, mais se retira avant le supplice.

OURCHES (Aubert d'), chevalier (enquête de Vaucouleurs).

PASQUEREL (Jean), religieux augustin; aumônier de Jeanne.

POULENGY (Bertrand de), écuyer; celui qui, avec Jean de Metz, amena Jeanne de Vaucouleurs à Chinon; 63 ans en 1456.

RICARVILLE (Guillaume de), panetier de la cour au temps de Jeanne, et depuis conseiller et maître d'hôtel.

RIQUIER (Jean), curé de Heudicourt; a assisté au supplice de Jeanne.

ROUSSEL (Raoul), docteur, trésorier de la cathédrale de Rouen; un des assesseurs; archevêque de Rouen de 1443 à 1452.

SAINT-AIMANGE (Jacquier), de Domremy.

SEGUIN, dominicain, doyen de la faculté de théologie de Poitiers; un des docteurs chargés d'interroger la Pucelle à Poitiers.

SIONNE (Étienne de), curé de Neufchâteau; a connu le curé de Jeanne.

TAQUEL (Nicolas), curé de Basqueville-le-Martel, greffier au procès de condamnation au nom du vice-inquisiteur.

TERMES (Thibaut d'Armagnac, sire de), chevalier; bailli de Chartres; a combattu avec Jeanne à Orléans et se trouvait avec elle au voyage de Reims.

THÉVENIN, charron, de Chermisey.

THÉVENIN (Jeanne, femme de), une des marraines de la Pucelle.

THIBAULT, écuyer; élu pour les aides de Blois; il a vu Jeanne à Chinon.

THIERRY, doyen de l'église de Meun-sur-Yèvre; a vu Jeanne à Chinon.

THIESSELIN (Jeannette), une des marraines de la Pucelle; 60 ans en 1456.

TIPHAINE (Jean), prêtre, maître ès arts et en médecine,

chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, un des assesseurs.

TOUROULDE (Marguerite LA), veuve de René de Bouligny, « général conseiller sur le fait et gouvernement de toutes finances; » hôtesse de Jeanne à Bourges, au retour du sacre.

TOUTMOUILLÉ (Jean), dominicain; a assisté Jeanne dans ses derniers moments, n'a pas siégé comme assesseur.

VIOLE (Aignan), avocat au Parlement; a vu Jeanne au siège d'Orléans.

WATERIN (Jean), de Domremy, laboureur; 46 ans en 1456.

On consultera avec fruit, pour les principaux de ces témoins, les notes que M. Quicherat a jointes à son édition des procès, la première fois qu'ils y apparaissent.

FIN.

TABLE.

LIVRE SIXIÈME.

ROUEN. — LES JUGES.

I.	Le marché.	1
II.	Le tribunal	21
III.	Les procès-verbaux.	34

LIVRE SEPTIÈME.

ROUEN. — L'INSTRUCTION.

I.	Les interrogatoires publics.	45
II.	Les interrogatoires de la prison.	103
III.	Les témoins.	147

LIVRE HUITIÈME.

ROUEN. — LE JUGEMENT.

I.	L'accusation.	159
II.	Les douze articles.	194
III.	Les consultations et l'admonition charitable.	209
IV.	Le réponse de l'Université de Paris et la deuxième admonition.. . . .	230

LIVRE NEUVIÈME.

ROUEN. — L'ABJURATION.

I.	Le cimetière de Saint-Ouen.....	243
II.	La relapse.....	258

LIVRE DIXIÈME.

ROUEN. — LE SUPPLICE.

I.	La visite à la prison.....	273
II.	La place du Vieux-Marché.....	284

LIVRE ONZIÈME.

LA RÉHABILITATION. — LE PROCÈS.

I.	La mémoire de Jeanne et la fausse Jeanne.....	295
II.	Le second procès de Rouen.....	312

LIVRE DOUZIÈME.

LA RÉHABILITATION. — L'HISTOIRE.

I.	Les contemporains et la postérité.....	349
II.	L'inspiration de Jeanne d'Arc.....	363
	Appendices.....	381

FIN DE LA TABLE.